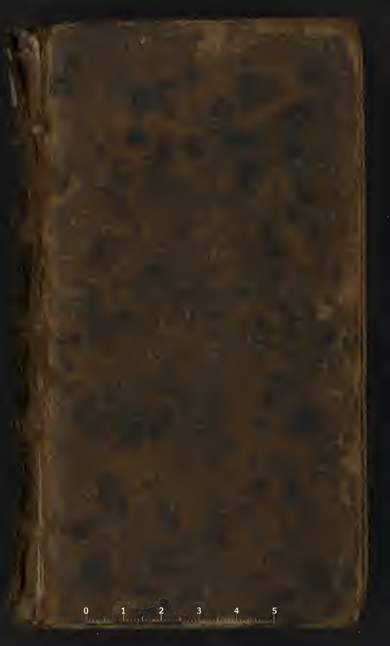
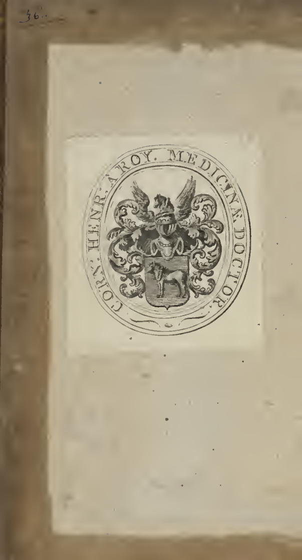



COR. HENR. A ROY. MEDICINÆ DOCTOR.



HISTOIRE
DE LA
MEDECINE
OU

L'on void l'origine *&* *le* progrès *de cet Art, de Siécle en Siécle, depuis le commencement du Monde.*

Par D. L. C. D. M.



A GENEVE,
Chez J. A. Chouët & D. Ritter.
M. DC. XCVI.

AVERTISSEMENT.

PLusieurs Savans ont eu avant moi le dessein d'écrire l'*Histoire de la Médecine*; mais il n'y en a point qui l'ayent executé, du moins qui soient venus à ma connoissance. *Vossius* avoit voulu y travailler, & on trouve dans l'un de ses livres posthumes, intitulé, *De Philosophia*, diverses choses concernant les Médecins Anciens, les écrits qu'ils ont laissez, & le tems auquel ils ont vêcu; mais il semble que ce ne soit-là qu'un plan, & même un plan fort défectueux d'un plus grand Ouvrage; quoi que son Auteur lui donne, (a) en un endroit, le titre d'*Histoire de la Médecine* en termes exprès.

Meibomius & *Reinesius*, Médecins

a *Cap.* II. *paragraph. ultimo.*

cins Allemans ; connus par leurs écrits, avoient tous deux promis cette même histoire, mais la mort les a prévenus. Et je ne sache personne aujourdui qui ait de vûë semblable que le savant Monsieur Dodart, fameux Médecin de Paris, dont l'Ouvrage sur ce sujet est attendu avec impatience. Au cas qu'il paroisse bien-tôt, ce que je souhaite de tout mon cœur, quelque désavantageuse que me doive être cette concurrence, je ne laisserai pas de m'en faire honneur, & de m'estimer heureux de m'être rencontré dans le même dessein avec un homme de ce mérite.

Feu Monsieur Ménage a aussi écrit l'*Histoire des anciens Médecins* ; mais il y a bien de la difference entre faire l'histoire des Médecins, c'est à dire recueillir tout ce qui regarde leur personne, & les titres ou le nombre de leurs écrits, & faire l'histoire de la Médecine, c'est à dire mettre au jour les opinions des Médecins, leurs syste-

ſyſtemes, & leur méthode, & ſuivre pié à pié toutes leurs découvertes. C'eſt ce que je ne penſe pas que Monſieur Ménage ait pû faire, n'étant pas Médecin ; quoi que ſa vaſte érudition me ſerve de garand qu'il doit avoir très-bien réüſſi au premier égard. Je ne ſai point, au reſte, ſi ſon livre a été imprimé.

Petrus Caſtellanus, Profeſſeur en Grec à Louvain, avoit donné, avant Monſieur Ménage, un petit livre, *des Vies des Médecins tant anciens que modernes*, imprimé en 1618. mais il en a omis pluſieurs des uns & des autres, & n'a preſque dit qu'un mot de chacun en particulier.

Néander, Médecin de Breme, a auſſi compoſé en 1623. un livre où il traite de l'origine de la Médecine ; de ſon antiquité, & de ſa nobleſſe ; des Sectes qui s'y ſont établies ; des intervalles pendant leſquels elle a été négligée ; de ceux où elle s'eſt relevée, & de la vie & des écrits des

Médecins qui y ont contribué ; en quoi cet Auteur auroit un peu plus approché du but qu'on doit se proposer en écrivant l'histoire de la Médecine, supposé qu'il ne s'en soit pas tenu à des generalitez trop vagues, comme à fait *Döringius*, autre Médecin Allemand, qui a aussi écrit un petit livre, en 1611. touchant *la Médecine & les Médecins, l'Origine & le Progrès de cet Art*, &c. A peine cet Auteur a-t-il mis trois pages d'un in octavo de gros caractere, dans tout ce qu'il dit d'Hippocrate, par où on peut juger si son livre répond au titre qu'il lui donne. J'ai vû ce livre de Döringius, mais je n'ai pû voir celui de Neander. Je n'ai point vû non plus le livre de *Wolfgangus Justus*, intitulé, *Chronologie des Médecins tant Anciens que Modernes*, imprimé dans le Siécle passé.

On doit encore mettre au rang des Auteurs qui ont traité de matiéres concernant l'histoire de la Médecine,

cine, le celebre Jurifconfulte *Tiraqueau.* Ce favant homme ayant compofé un livre qui eft intitulé, *De la Nobleffe*, prend occafion, dans le Chapitre trente & uniéme de ce même livre, Chapitre qui pourroit faire feul un Volume raifonnable, d'examiner la queftion, *Si l'Art de la Médecine déroge à la Nobleffe?* Sur quoi, après avoir conclu pour la négative, il fait voir que les perfonnes des conditions les plus relevées, ont exercé cet Art; qu'il y a eu un grand nombre de Médecins, qui ont été mis au rang des *Saints*; que plufieurs *Pontifes*, *Empereurs* & *Rois* ont pratiqué la Médecine; auffi bien que plufieurs *Reines*, & autres *Dames* de grande qualité; & même plufieurs *Dieux* & *Déeffes*; & que prefque tout ce qu'il y a eu de *Philofophes* & de *Poëtes*, parmi les Anciens, ont poffedé ce même Art; & il donne enfin, outre les liftes particuliéres des individus de chacune des conditions

qu'on a touchées, un Catalogue general de presque tous les Médecins connus, rangez selon l'ordre de l'Alphabet.

Tous les Auteurs que je viens de citer ont écrit à l'avantage de la Médecine, & ont laissé les Anciens joüir paisiblement de l'honneur qu'ils se sont acquis, & qu'ils ont conservé jusqu'à ces derniers Siécles. Monsr. *Lionardo di Capoa*, Médecin Napolitain de grande reputation, est le seul qui, dans un livre qu'il a mis au jour, & où il traite aussi de l'origine & du progrès de la Médecine, ait eu pour but d'en faire voir l'incertitude, en renversant les systemes de presque tous les Médecins, particuliérement de ceux dont on vient de parler; car pour ce qui est des Modernes qui suivent la Philosophie *Cartésienne*, & les principes des *Chimistes*, expliquez selon son sens, il se range de leur côté ou du moins il convient que c'est sur ces deux fondemens que la véri-

table

table Médecine doit être établie. Mais comme le nombre des Médecins qui reglent là-dessus leur pratique, est très-petit, particuliérement en Italie, cela fait conclure à cet Auteur, que la Médecine a été jusques à present fort incertaine.

On peut dire que Monsieur *Di Capoa* a travaillé pour l'histoire de la Médecine, entant qu'il en a recherché l'origine & le progrès. Mais outre qu'il quitte le caractere d'Historien en s'attachant plûtôt à refuter les sentimens qui ne sont pas de son goût, qu'a les mettre dans tout leur jour, & que ses raisonnemens sont beaucoup plus longs que ceux qu'il combat, il omet un grand nombre de choses importantes à l'Histoire dont il s'agit. Le principal usage que son livre peut avoir c'est de détromper ceux qui sont trop prévenus en faveur des Anciens ; en quoi ce savant homme a fait quelque chose de fort utile, sur tout par rapport à son

païs, où toutes les nouveautez ſont preſque indifferemment condannées.

Il paroit par tout ce que je viens de dire que perſonne n'a encore écrit cette hiſtoire, comme je l'ai remarqué d'abord, & que le livre que je donne aujourdui eſt le premier où l'on ait préciſément traité cette matiére. C'eſt ce qui me fait eſperer qu'on en aura un peu plus d'indulgence pour moi, & qu'enviſageant ceci comme un ſimple *eſſai*, on me pardonnera plus aiſément les défauts qui s'y trouvent. Je ne le produis effectivement que comme un eſſai, n'ayant fait encore, pour ainſi dire, qu'effleurer mon ſujet, par un petit Volume, qui ne fait pas une ſixiéme partie de tout l'Ouvrage, & que je ne mets au jour que pour ſonder, comme on dit, le gué, & dans la vûë de découvrir par ce début les ſentimens des connoiſſeurs, pour prendre en ſuite mes meſures là-deſſus.

Il

Il y en a aſſez-là pour fermer la bouche à ceux qui pourroient dire que je promets beaucoup pour donner peu de choſe, que mon livre ne répond nullement au titre; en un mot, que c'eſt ici la montagne qui accouche d'une ſouris. Si je m'apperçois que ceux que je dois conſulter ſoient de ce ſentiment, je céderai dès à preſent la place à un autre; Mais ſi on en juge un peu plus avantageuſement pour moi, je continuerai de travailler, dans l'eſpérance de profiter à l'avenir des avis que je pourrai recevoir. Et je me flatte que les meilleurs eſprits, bien loin de m'accuſer de témérité, pour avoir entrepris un ouvrage qui demandoit plus de ſavoir que je n'en ai, ſeront aſſez équitables pour me tenir conte de mes foibles efforts; à peu près de la maniére qu'é uſe *Quintilien*, à l'égard d'un Auteur qu'il met au rãg des médiocres; Il mérite, *dit il*, qu'on croye qu'il a ſû tout ce qu'il faut ſavoir,

voir, pour entreprendre d'écrire de tant de choses differentes, quand il n'y auroit que cette raison, qu'il a osé en former le dessein; *dignus, vel hoc proposito, ut illum scisse omnia illa credamus.*

Je ne m'arrêterai pas à marquer ici tous les usages qu'on peut tirer de *l'histoire de la Médecine*, le titre seul fait assez connoître ce qu'on en doit attendre. Je remarquerai seulement qu'on voit, pour ainsi dire, d'un coup d'œil, par le moyen de cette histoire les principaux *raisonnemens*, & les *expériences* les plus considerables qui se sont faites depuis le commencement du monde, pour prévenir les maladies ou pour les guérir. Les livres que les Médecins écrivent tous les jours sont pleins de leurs expériences propres, ou de leurs raisonnemens particuliers, ou de ceux d'autrui, ausquels ils tâchent de donner un nouveau tour, supposé qu'ils les approuvent; mais on y trouve rare-

ment

ment ceux qui ne sont pas de leur goût, ou du moins on ne les y void pas toûjours par leur beau côté.

Il n'en est pas de même de l'histoire de la Médecine ; cette histoire doit entrer dans l'esprit de chaque Siécle, & de chaque Auteur ; rapporter fidélement & désintéressément les pensées des uns & des autres ; conserver à chacun le sien, & se garder bien de donner aux modernes ce qui appartient aux anciens, ni à ces derniers ce qui est du partage des premiers ; laissant à tout le monde la liberté de faire ses réflexions sur les faits qu'elle rapporte.

C'est du moins là l'idée que je me suis faite de l'histoire dont il s'agit, & le but que j'ai eu en commençant de l'écrire. Je me suis défait en cette rencontre, autant que je l'ai pû, de tout préjugé, & j'ai examiné les Auteurs qui me sont venus en main, par leurs propres écrits, & non pas par ce que d'autres ont écrit ou dit de ces

Au-

Auteurs ou de leurs Ouvrages.

J'ai été convaincu, particuliérement quand il s'eſt agi d'Hippocrate, qu'il étoit dangereux de s'en tenir au témoignage d'autrui. Cet ancien Médecin s'étant attiré l'eſtime de toute la terre, comme il le mérite véritablement à divers égards, & preſque tous ceux qui ſont venus après lui l'ayant regardé comme un modele achevé, chaque Auteur lui a fait honneur de ſes propres découvertes; ou s'il y en a eu quelcun qui ait voulu retenir ce dont il a crû être l'inventeur, il s'eſt d'abord trouvé un parti oppoſé, qui a fait tous ſes efforts pour montrer qu'Hippocrate avoit dit ou vû la même choſe auparavant; ce qui eſt une foibleſſe dont on ne s'eſt point encore défait à l'heure qu'il eſt. J'ai auſſi évité de prendre parti, ou de me déclarer pour ou contre les ſentimens que j'ai rapportez; ou ſi j'en ai uſé quelquefois d'une autre maniére, ça été très-rarement.

Quant

Quant à la diſpoſition de mon Ouvrage, la premiére partie, qui eſt, comme je l'ai dit, la ſeule que je donne préſentement, contient principalement la Médecine d'Hippocrate. C'eſt au moins ce qu'il y a de plus important dans cette partie ; le reſte qui regarde l'état de la Médecine avant & après lui, n'étant pas à peu près ſi conſiderable, quoi que tout cela face à l'hiſtoire.

Le premier livre ſemble ne renfermer que des choſes, ou fabuleuſes ou fort incertaines. On y découvre néanmoins, parmi les fables d'*Eſculape* & des autres Dieux Médecins, & parmi les foibles eſſais que les premiers hommes ont faits pour ſe garantir ou ſe délivrer des maladies ; on y découvre, dis-je, dés traces des remedes qu'on regarde encore aujourd'hui, dans la plûpart des lieux, comme les principaux ; tels que ſont la *Saignée* & la *Purgation*, dont l'antiquité ſe trouve établie par-là.

On

On voit aussi dans le second livre, qu'il n'est pas absolument vrai qu'il y ait eu dans la Médecine une espece d'interregne, depuis Esculape ou ses fils jusqu'à Hippocrate; & que l'espace de six ou sept cens ans qui se sont écoulez entre ces deux grans hommes, n'a pas été un tems tout à fait perdu, comme l'ont prétendu quelques Auteurs. On fait voir, au contraire, qu'il s'est trouvé pendant cet intervalle des gens qui ont jetté les fondemens de la Médecine *raisonnée*, en commençant les premiers, à *disséquer des animaux*, & à rechercher les *causes des maladies* d'une autre maniére qu'on ne l'avoit fait auparavant; & il paroît que c'est aux *Philosophes*; comme à Pythagore, à *Alcmæon*, à *Democrite*, & aux autres dont on parle, à qui on en a l'obligation.

Pour ce qui est du tems qui s'est passé depuis Hippocrate jusqu'au période où finit le quatriéme livre, & ce que j'appelle la premiére partie de l'hi-

l'hiſtoire de la Médecine, on n'y trouve preſque rien de nouveau, parce que le terme eſt aſſez court. On y remarque ſeulement que les Philoſophes, qui vivoient alors, dont les principaux ont été *Platon*, *Ariſtote*, & *Théophraſte*, ont imité les précédens, & qu'ils ont pouſſé un peu plus avant les découvertes Anatomiques particuliérement Ariſtote. D'ailleurs on ne void pas que le fondement poſé par Hippocrate, & par ſes Prédeceſſeurs, en ce qui concerne la pratique, ait beaucoup varié pendant ce tems-là.

Il ne reſte que la Médecine d'Hippocrate que j'ai dit être ce qu'il y a de plus conſiderable dans cette premiére partie. On verra ce que ç'en eſt dans le troiſiéme livre. La ſeule remarque que j'ai à faire là-deſſus c'eſt que ſi quelcun trouve que j'ai laiſſé bien des choſes à dire, & que je n'ai pas épuiſé ce riche fonds, j'en conviendrai facilement. Mais je peux aſſurer que je n'ai, au moins, rien fait dire à

Hip-

Hippocrate, autant que j'ai pû l'entendre qu'il n'ait effectivement dit, & que je n'ai rien omis de ce que j'ai cru être le plus essentiel dans ses raisonnemens & dans sa méthode.

Je dois enfin dire un mot sur la Langue en laquelle j'ai écrit. Il semble que cet Ouvrage auroit été mieux en Latin; il auroit eu plus de Lecteurs, & les fautes que j'aurois faites auroient été moins sensibles, ou on m'auroit aussi bien pardonné qu'a tant d'autres Auteurs qui écrivent aujourdui en cette Langue quoi qu'ils ne la possédent que fort médiocrement. C'est par un pur caprice que j'ai écrit en François. Si mon livre en vaut la peine il se trouvera assez de traducteurs qui le rendront utile aux étrangers. Et pour ce qui est des François il me suffit qu'ils puissent m'entendre, sans me picquer d'une pureté ou d'une politesse qui n'est guére le partage de ceux qui ne sont que sur les frontiéres du Royaume.

Quelques Additions & Corrections.

PAge 2. ligne 15. *étant d'ailleurs ſubtils*; liſez ; *ſi ſubtils.* Pag. 6. *de noms*; liſez ; *des noms.* Pag. 11. *qui ne paroit*; ôtez *qui*. Pag. 33. *lati etiamque*; liſez ; *latitiamque.* Pag. 43. *ſi Oſiris*; liſez ; *ou ſi Oſiris.* Pag. 111. *tienne de Byſance*; liſez ; *Eſtienne de Byſance.* Pag. 121. *adouciſſement*; liſez ; *adouciſſant.* Pag. 133. *Ais*; liſez ; *Maie.* Pag. 179. *un Homere*; ôtez, *un.* Pag. 199. à la fin de l'article de *Pythagore* & de *Zamolxis*; ajoûtez ; *On peut joindre à ce Médecin* Gete, *le* Scythe TOXARIS, *que les Atheniens appelloient* le Médecin étranger, *& auquel ils faiſoient des ſacrifices toutes les années, en reconnoiſſance de ce que leur Ville avoit été délivrée de la Peſte par ſon moyen ; ou plûtôt par le moyen d'une femme qui avoit ſongé que Toxaris, qui demeuroit à Athenes, lui diſoit que la Peſte ceſſeroit ſi on arroſoit toutes*

toutes les ruës d'Athenes *avec du vin, ce qui ayant été exécuté, la Peste cessa effectivement.* Pag. 205. article d'*Alcmæon*, ajoûtez; *ce Philosophe croyoit que les Chevres respiroient par les oreilles.* Pag. 215. article de *Démocrite*, ajoûtez; *Démocrite disoit que le coït étoit une petite Epilepsie, ou une espéce d'Epilepsie.* Pag. 261. avant ces mots, *Quoi qu'il en soit*, &c. ajoûtez; *On examinera plus particuliérement, dans l'article* d'Hérophile, *la question; si Hippocrate a dissequé des corps humains? & on parlera, au même endroit, d'un* squelette d'airin *que cet ancien Médecin avoit consacré à Apollon, & que l'on montroit à Delphes dans le Temple de ce Dieu.* Pag. 306. après ces mots; *comme on le verra dans la suite*; ajoûtez; *Mais la conséquence n'est pas juste; puis que ceux qui reconnoissent le cœur pour le lieu d'où viennent les Nerfs, ne regardent pas, pour cela, les Nerfs comme les organes du sentiment.* Voyez dans le livre suivant, article d'Aristote. Pag. 401. ligne 4. après le mot *endroits*, ajoûtez; Leucophlegmatie, Voyez *Hydropisie.* Pag. 426. dans les notes: au lieu de ces mots; *On verra*, &c. Lisez; *On a vû précédemment dans la liste des maladies ordinai-*

dinaires, ce qu'Hippocrate entendoit par la pituite blanche, *ou le* phlegme blanc. Pag. 483. ligne 8. après le mot, *marqué,* ajoûtez ; *Il ne saignoit point non plus* les femmes grosses ; *& il remarque expressément que la saignée, faite en cette occasion, cause* l'avortement ; *mais il saignoit quelquefois au pié, les femmes qui demeuroient trop long tems dans le* travail d'enfant, *supposé qu'elles fussent jeunes, robustes, & sanguines.*

Il faut aussi ajoûter, à la fin de la vie d'Hippocrate, à l'endroit où il est parlé du tems auquel il a vêcu, ce que dit *Suidas*, sur le mot κύρβαν ; *que Démocrite fut le maître de ce Métrodore duquel Hippocrate le Médecin, & Anaxarque, Sectateur de Démocrite, furent les disciples.* Si ce que dit Suidas étoit véritable il se trouveroit qu'Hippocrate auroit été contemporain d'Aristote & d'Alexandre le Grand, ce qui ne peut pas être.

Comme on a changé la disposition de cet Ouvrage dans le tems qu'il y en avoit déja une grande partie d'imprimée, il faut aussi changer ce qui a été dit en deux ou trois endroits, comme dans

dans la page 225. au lieu de ces mots; *dans le cinquiéme livre*; lisez; *seconde partie, livre second.* Pag. 239. au lieu de; *dans la seconde partie*; lisez; *dans la suite.* Pag. 286. au lieu de; *seconde partie de cette histoire*; lisez; *dans la suite.*



H



HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,

Premiere Partie

LIVRE PREMIER.

L'Origine & le Progrès de la Medecine depuis le commencement du monde jusqu'au tems de la guerre de Troye inclusivement.

Raisons, qui ont obligé les hommes à la recherche de la Medecine; & leur premier procedé en cette occasion.

SI les corps des hommes, aussi bien que ceux de tous les autres animaux, pouvoient toûjours subsister dans leur état naturel sans aucun

changement, en sorte que toutes les parties dont ils sont composez pussent toûjours faire leurs fonctions, on joüiroit perpetuellement de ce qu'on appelle la *Santé* & la *vie*. Mais cet admirable ouvrage est sujet, aussi bien que tout ce qu'il y a dans le monde, à être enfin dissout. Il n'est point même de moment qui n'y apporte quelque alteration, ou sensible ou insensible. Les ressorts qui font mouvoir nôtre corps étant composez d'une matiere si tendre & si susceptible de toutes les impressions des corps étrangers, qu'il ne faut pas beaucoup de temps pour les user, & étant d'ailleurs subtils & si fins, qu'ils ne peuvent qu'être fort fragiles, il s'ensuit nécessairement que cette merveilleuse machine doit être souvent détraquée, & qu'elle ne sauroit durer fort longtems, par rapport aux corps plus solides, & que par consequent il est impossible que nous puissions éviter la *mort*, qui en fait la totale dissolution, & les *maladies*, qui nous y acheminent.

Nous avons donc sujet, bien loin de nous étonner de ce que nous mourons, d'être surpris comment nous pouvons encore subsister si longtemps, & comment les maladies & la mort ne viennent point plutôt

plûtôt ou plus ſouvent. Celà arriveroit effectivement ainſi, ſi entre ce nombre infini de reſſorts qui font agir nôtre machine, & qui ſont tous néceſſaires pour ſon entretien, il n'y en avoit de plus & de moins utiles, & de plus & de moins deliez. Il y en a quelques uns qui ſont comme la maîtreſſe roüe ou le grand reſſort d'une montre d'horloge, qui donnent le branle à tout le reſte, & qui par conſequent ne peuvent ſouffrir que toute la machine ne s'en reſſente. Il y en a d'autres moins eſſentiels qui peuvent recevoir de grandes atteintes, & qui même peuvent manquer tout à fait, ſans cauſer la perte du tout. Nous ſentons bien que toutes les fautes que nous faiſons par rapport à l'uſage des choſes néceſſaires à l'entretien de cette machine; comme, le boire & le manger; l'exercice, le repos &c. (qui ſont celles qui apportent le plus ordinairement de l'alteration à ces parties principales) ni même la violente rencontre des corps étrangers, ne vont pas toûjours à ſon entiere deſtruction, & ſouvent n'y cauſent pas même un deſordre ſenſible. Mais ſuppoſé que cela arrive, cette machine eſt ſi admirablement diſpoſée qu'elle peut ſouvent ſe dégager d'el-

le même de ce qui empêche ses fonctions, & se rétablir dans l'etat où elle étoit auparavant, (ou pour le moins dans un état approchant) car il faut convenir que les frequentes attaques qu'elle souffre usent & détruisent insensiblement ses ressorts.

Mais quand ce desordre est venu à un tel degré que la machine ne peut se remettre d'elle même, ou par les mêmes moyens qui servent à sa conservation lors qu'elle va son train ordinaire ; quand il lui faut nécessairement un secours étranger, si entre les corps qui sont hors d'elle, il s'en trouve qui ont le pouvoir de lui nuire & même de la ruiner entierement, il en est aussi d'autres dont elle tire un secours sensible dans ses besoins extraordinaires. Nous voyons que les bêtes même, avec le seul secours des sens, savent s'abstenir ou se garentir de ceux là & se prévaloir de ceux ci. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si tout ce qu'on dit communement de l'instinct des bêtes, est veritable ou non. On en parlera encore ci-après. Il suffit pour le present de remarquer que les hommes, qui ont la raison de plus qu'elles, n'ont pas manqué de s'en servir en cette occasion.

Le penchant qu'ils ont eu pour la conservation de leurs corps les a portez, depuis le commencement du monde, à s'attacher avec soin à discerner les choses qui leur étoient utiles pour l'entretien de la vie & de la santé, d'avec celles qui alloient à la destruction de l'une & de l'autre. Ils ont fait tous leurs efforts pour se garentir des dernieres ; mais ayant remarqué que nonobstant toutes leurs précautions ils étoient quelquefois surpris, & qu'il ne dépendoit pas toûjours d'eux d'éviter les causes des maladies; leur derniere ressource a été de prendre garde de bien près à la conduite que tenoient ceux qui étoient tombez malades.

Voyant donc que ceux qui mouroient, avoient fait, à leur sens, telle ou telle faute qui pouvoit avoir hâté leur mort, & que ceux qui guerissoient s'étoient conduits de telle ou de telle maniere, & s'étoient servis de certaines choses dont ils n'usoient pas en santé, auxquelles on pouvoit imputer leur convalescence, ils ont évité dans la suite, ce qui leur avoit paru nuire aux premiers, & essayé sur d'autres personnes, en de semblables maladies, les mêmes choses qui leur avoient semblé apporter du

soulagement aux derniers ; & ils ont continué d'en faire usage après en avoir vû un heureux succès en diverses rencontres.

Si la Medecine est venue immediatement de Dieu, & comment on a trouvé les premiers remedes.

ON vient de voir quelles ont été les raisons qui ont porté les premiers hommes à la recherche de la Medecine, & quel a dû être en general leur procedé dans cette occasion. Si on demande qui leur avoit enseigné à recourir, lors qu'ils étoient malades, à des choses dont ils ne faisoient aucun usage tant qu'ils se portoient bien ? presque tous les peuples ont cru que la divinité avoit communiqué aux hommes les premieres connoissances qu'ils avoient eu sur ce sujet, immediatement, & par une espêce de revelation ou d'instruction.

Les Docteurs Juifs, & plusieurs d'entre les Chretiens ont inferé de ce qu'il est dit dans la Genêse *que Dieu avoit fait venir tous les animaux devant Adam, affin qu'il leur donnât de noms* ; que ce premier homme avoit reçu en même temps une connoissance parfaite de toutes leurs qualitez, aussi bien que de celles des autres créatures, d'où il s'ensuit qu'il n'ignoroit

n'ignoroit pas les usages qu'elles devoient avoir par rapport à sa *Medecine.* Il y en a d'autres qui ne sont pas de ce sentiment. On dira encor un mot de ce premier homme quand il s'agira des *Inventeurs de la Médecine.* On tire un second argument pour prouver que la Médecine est d'origine céleste, des passages de l'Ecclesiastique où il est dit *que Dieu a créé le* Medecin *& la* Medecine *ou les* Medicamens ; *qu'il a donné la science aux hommes, & que c'est lui qui guérit l'homme,* &c.

Toute l'antiquité Payenne a été dans la créance que les Dieux étoient les auteurs de la Medecine. *L'Art de la Medecine, dit* (a) Ciceron, *a été consacré à l'invention des Dieux immortels* ; c'est à dire qu'on a regardé cet Art comme quelque chose de sacré, pour avoir été inventé par les Dieux. L'Auteur du livre intitulé, *le Medecin ou l'Introduction,* qui est parmi les œuvres de Galien, nous apprend sur le même sujet ; *que les Grecs attribuoient l'invention des Arts aux fils des Dieux, ou à quelques-uns de leurs proches Parens qui avoient été instruits par eux.* Et Hippocrate fait Dieu auteur de la Medecine. (b) *Ceux*

a *Deorum immortalium inventioni consecrata est ars Medica* Tuscul quæst. 3. b *De prisca Med.*

dit-il *qui ont les premiers trouvé* la maniére de guérir les maladies, *ont jugé que c'étoit un Art qui méritoit qu'on en attribuât l'invention à Dieu*, (a) *ce qui est*, ajoute-t-il, *le sentiment commun.*

Ceux qui n'ont pas été précisément de ce sentiment, ont du moins (b) mis au rang des Dieux les hommes qui avoient inventé les Arts, & en particulier la Medecine. Ce sentiment a été un effet ou de l'admiration qu'on a eu pour ceux qui introduisoient des choses si utiles à la société, ou d'une reconnoissance publique pour le bien qu'on en avoit reçu. (c) On verra dans la suite, des autoritez & des exemples qui confirmerót ce qu'on vient de dire en dernier lieu; & qui feront voir de quelle maniére les Payens croyoient que les Dieux communiquoient aux hommes les secours dont ils ont besoin dans leurs maladies, & les lumiéres nécessaires pour l'exercice de la Medecine.

La nécessité de cet Art étant une fois supposée, il n'y a pas de doute que le raison-

a Ὡς καὶ νομίζεται V. *l'article de Démocrite l.2.*

b *Diis primum inventores suos assignavit Medicina, cælóque dicavit. Plin lib.29 cap.1.*

c V. *l'article d'Hermes, d'Osiris & d'Isis, & celui d'Esculape.*

n'ignoroit pas les usages qu'elles devoient avoir par rapport à la *Medecine*. Il y en a d'autres qui ne sont pas de ce sentiment. On dira encor un mot de ce premier homme quand il s'agira des *Inventeurs de la Medecine*. On tire un second argument pour prouver que la Medecine est d'origine céleste, des passages de l'Ecclesiastique où il est dit *que Dieu a créé le* Medecin *& la* Medecine *ou les* médicamens; *qu'il a donné la science aux hommes, & que c'est lui qui guerit l'homme.*

Toute l'antiquité payenne a été dans la créance que les Dieux étoient les auteurs de la Medecine. *L'Art de la Medecine, dit*(a) Ciceron, *a été consacré à l'invention des Dieux immortels*, c'est à dire qu'on a regardé cet Art comme quelque chose de sacré, pour avoir été inventé par les Dieux. L'auteur du livre intitulé, *le Medecin* ou *l'Introduction*, qui est parmi les œuvres de Galien, nous apprend sur le même sujet; *que les Grecs attribuoient l'invention des Arts aux fils des* Dieux, *ou à quelques uns de leurs proches parens qui avoient été instruits par eux.* Et Hippocrate fait Dieu auteur de la Medecine. *Ceux*

a *Deorum immortalium inventioni consecrata est ars medica* Tuscul quæst. 3.

dit-il, *qui ont les premiers trouvé* la maniere de guerir les maladies, *ont jugé que c'étoit un Art qui meritoit qu'on en attribuât l'invention à Dieu,* a *ce qui est, ajoute-t-il, le sentiment commun.*

Ceux qui n'ont pas été précisément de ce sentiment, ont du moins b mis au rang des Dieux les hommes qui avoient inventé les Arts, & en particulier la Medecine. Ce sentiment a été un effet ou de l'admiration qu'on a eu pour ceux qui introduisoient des choses si utiles à la societé, ou d'une reconnoissance publique pour le bien qu'on en avoit reçu. c On verra dans la suite, des autoritez & des exemples qui confirmeront ce qu'on vient de dire en dernier lieu; & qui feront voir de quelle maniere les Payens croyoient que les Dieux communiquoient aux hommes les secours dont ils ont besoin dans leurs maladies, & les lumieres necessaires pour l'exercice de la Medecine.

La nécessité de cet Art étant une fois supposée, il n'y a pas de doute que le raisonno-

a ἀν ἐνόμιζεται *Voyez l'article de Démocrite l. 2.*
b *Diis primum inventores suos assignavit Medicina, cæloque dicavit. Plin. l. 29. c. 1.* c *Voyez l'article d'Hermes, d'Osiris & d'Isis, & celui d'Esculape.*

raisonnement & le *hazard*, n'ayent pû mettre aux mains des premiers hommes les premiers remédes dont ils se sont servis. Les plus anciens exemples que nous trouvions de la maniere dont on a découvert les vertus de quelques plantes, font voir que l'on en a l'obligation au seul hazard.

La fable nous dit *a que* Glaucus *fils de* Minos *Roi de Crête, étant tombé en joüant, dans un tonneau plein de miel, on le chercha longtems sans pouvoir le trouver. Enfin un devin, nommé* Polyidus, *que l'on avoit fait venir d'Argos, découvrit où il étoit. Minos le voyant si habile homme, crut qu'il pourroit bien encore redonner la vie à son fils; & pour l'y obliger plus fortement, le fit enfermer dans le même tombeau. Comme ce devin étoit auprès du Cadavre sans savoir à quoi se résoudre, il apperçut un serpent qui s'en approchoit, & le tua. Peu après il vint un autre serpent, qui ayant vu le premier sans vie sortit promtement, & r'entrant en suite, apporta d'une certaine herbe dont il couvrit tout le corps du serpent mort, ce qui le fit aussi tôt revivre. Polyide ayant essayé ce remede sur Glauque, & le succès ayant été le même, il appella quelques passans qui en allerent porter la nouvelle au*

a Hygin *lib.* 1. *Apollo-dor. lib.* 3.

Roi, qui fit mettre aussitôt le devin en liberté.

Une autre histoire qui paroit moins fabuleuse c'est celle de *Melampe* & des filles de *Proëtus*. *Melampe étoit un berger, qui aya nt remarqué que ses chevres étoient purgées lors qu'elles avoient mangé de* l'Ellébore, *s'avisa de donner de leur lait, peu de temps aprés leur avoir fait manger de cette herbe, aux Dames dont on vient de parler qui croyoient être devenuës Vaches par l'effet d'une maladie dont les Medecins rapportent divers exemples, & que la fable attribue à la colere de Bacchus, ou à celle de Junon qu'elles avoient prétendu surpasser en beauté. Ce qui réussit, & les guerit de leur fantaisie.* Melampe étoit du méme païs que Polyide. On parlera encore de l'un & de l'autre dans la suite.

On demandera qui avoit enseigné au serpent de Polyide, & aux chévres de Melampe l'usage des herbes dont on a parlé? Ceux qui croyent, que c'est immédiatement de Dieu que les hommes ont appris la Medecine, diront que Dieu a eu le même soin des bétes, en leur donnant ce qu'on appelle l'instinct, dont elles avoient d'autant plus de besoin qu'elles n'ont point de raison. Si ce qu'on dit de cet instinct est veritable, ce sera quelque

que chose de plus fort que la raison même, qui ne découvre aux hommes qu'après bien des détours ce qu'il montre d'abord aux bêtes. (*a*) On aura encore lieu de parler des effets du hazard pour la découverte des remédes & de ce que les bêtes ont contribué à cela, à l'occasion de la *saignée*.

On peut dire en second lieu que ce qu'on a rapporté de l'effet du hazard pour la découverte de certains remédes, qui ne paroit appuyé que sur des fables. La plus part des fables de cette nature sont fondées sur de veritables histoires, & je ne vois pas ce qui empéche que celle de Melampe ne soit de ce genre. Mais on n'a pas besoin de recourir ni aux fables ni aux histoires pour établir la verité de ce qu'on a dit du hazard. Chacun est convaincu par sa propre expérience, & par celle d'autrui, qu'il nous arrive tous les jours ou du bien ou du mal, par rapport à nôtre santé, pour avoir usé de certaine nourriture, ou pour avoir pris de certaines choses, sans y penser, dont nous ne faisons pas un usage ordinaire. Si l'on ne peut pas disconvenir que le hazard n'ait fait découvrir divers poisons, on ne

a *Voyez plus bas dans l'article de Podalire.*

doit pas nier non plus que le méme hazard n'ait fait connoitre plusieurs choses salutaires. Je ne crois pas qu'on doive s'arrêter d'avantage à le prouver.

Le *raisonnement* n'a pas moins contribué à la découverte des remédes que le hazard. Il a fallu, sans doute, raisonner sur les cas qu'il presentoit, pour en tirer les usages convenables. Mais ce n'est pas seulement de cette maniere que le raisonnement a servi. Si le hazard seul a montré la vertu de quelques medicamens, le raisonnement seul a conduit les premiers Medecins dans la recherche de divers remedes, sans que le hazard s'en soit mêlé; & ils n'ont eu besoin que de comparer premierement les maladies les unes avec les autres; & en second lieu d'examiner la nature des remédes connus pour en trouver par cette voye un grand nombre d'autres que l'on ne connoissoit pas encore. On verra dās la suite quelques exemples de cette maniere d'agir, quand on examinera la pratique des Medecins *Cnidiens*, qui sont des plus anciens que l'on connoisse.

Mais quelques effets qu'ayent produit le hazard ou le raisonnement, pour la découverte des remédes, cela n'exclud

pas

pas le concours de la *providence*; & il sera toujours vrai de dire que *la Medecine vient de Dieu*, dans le sens que tout ce que nous avons de bien, procéde de la méme source.

De quelle maniere la Medecine a été pratiquée chez les plus anciens peuples, & comment il faut entendre ce qu'on dit des commencemens, ou de l'invention de la Medecine.

IL y a de l'apparence qu'au commencement chacun se mêloit de faire le Medecin & que l'on a été longtemps avant que la Medecine fût une profession distinguée. Celui qui avoit fait quelque expérience sur soi méme ou sur autrui, la réiteroit en semblable occasion, & la communiquoit à ses amis ou à ses voisins. Nous apprenons *d'Hérodote* que les Babyloniens en usoient encore de la sorte, de son temps. a *Les Babyloniens*, dit cet auteur, *font porter les malades dans le marché, (car ils ne se servent point de Medecins) afin que les passans qui les voyent & qui ont eu une maladie semblable à la leur, ou qui en ont vû quelcun malade, leur donnent conseil, & les exhortent à pratiquer*

a *Herodot. liv.6.lib.16.& 3.*

ce qu'eux mêmes ou d'autres ont pratiqué avec succes en de semblables cas. Le méme auteur ajoûte, *qu'il n'étoit permis à personne de passer auprès des malades sans s'informer de leurs maladies.* Strabon dit la méme chose non seulement des Babyloniens, mais encore des Portugais & des Egyptiens; (a) *Les Portugais*, dit-il, *suivans une ancienne coutume des Egyptiens, placent leurs malades dans les rues ou dans les chemins, afin que les passans qui ont eu le même mal leur donnent conseil.*

Si l'on fait reflexion sur l'antiquité des *Babyloniens* ou des *Assyriens*, & des *Egyptiens*, qui sont les premiers peuples dont on ait connoissance, ce qui se pratiquoit chez eux, peut être cité comme un exemple de la plus ancienne maniere de traiter les malades. La simplicité de cette methode, semble du moins être une preuve de son antiquite, & que c'est par où l'on doit avoir commencé.

Mais outre que tout le monde n'est pas capable de faire de justes expériences, le nombre de ces mêmes expériences s'étant extrémement augmenté, il a fallu nécessairement se décharger de ce soin sur quelques particuliers qui s'occupassent entierement de cela seul.

a *lib.* 16. & 3.

Il faut donc bien distinguer dans la recherche de l'antiquité, ou des commencemens de la Medecine, entre la Medecine qu'on peut appeller(*a*)*Naturelle*, telle que nous supposons avoir été celle des premiers hommes, & en particulier celle des Babyloniens; & la Medecine considerée comme un *Art*. La premiere a commencé dès qu'il y a eu des hommes; elle a été de tout temps en usage parmi toutes les nations; & l'on peut dire avec Pline; *que s'il y a eu quelques peuples qui se soient passez de* Medecins, *ils n'ont pas été pour cela sans* Medecine. Toute la difficulté consiste à marquer le temps auquel la seconde s'est établie, c'est-à-dire quand on a eu, ou l'on a cru avoir un assez grand recueil d'observations ou d'experiences, pour pouvoir donner des regles touchant la connoissance & le discerne-

a *Illud admonere satis est omnia quæ* Ars *consummarit à* Natura *initia duxisse: aut tollatur Medicina, quæ ex observatione salubrium atque his contrariorum, reperta est; atque,ut quibusdam placet, tota constat experimentis. Namque & vulnus deligavit aliquis,antequam hæc ars esset & febrem quiete & abstinentia,non quia rationem videbat sed quia id valetudo ipsa coegerat Quintilian.lib.2.cap.8.*

cernement de la plûpart des maladies & des préceptes touchant le choix & l'administration des remédes, du régime de vivre &c. Que ces régles fussent fausses ou non, & ces préceptes incertains ou assurez, ce n'est pas dequoi il s'agit. Si l'on demandoit en quel temps cet art est venu à sa perfection? on répondroit qu'il s'en faut beaucoup qu'il n'y soit méme présentement. On veut seulement savoir, quand on a commencé à donner ces régles & ces preceptes, qui ont mis la Medecine au rang des Arts.

Lors que nous lisons dans l'Histoire ou dans la Fable que *a l'invention de la Medecine* est attribuée à quelque particulier, il ne faut pas croire que cela veuille dire que cet homme ait été le premier qui a donné des remédes. Ce qu'on vient de remarquer touchant la Medecine naturelle refute cette pensée. Il est beaucoup plus probable que ceux à qui l'Antiquité a fait cet honneur, étoient des personnes qui s'étoient attachez en particulier à la Medecine, & qui s'étoient distinguez par cet endroit; * soit qu'ils fussent

a *Voyez dans l'article d'Esculape d'autres réflexions sur l'invention de la Medecine en general.* a *Galen. Introduct. cap.* 1.

fussent effectivement les premiers qui s'en fussent mêlez ; soit qu'ayant excellé dans cette étude, par rapport aux lumiéres de leur tems, ils eussent effacé tous ceux qui les avoient précedez, & parussent être venus à quelque perfection par rapport à l'établissement de cet Art, dont ils auroient donné un systéme entier ; soit enfin qu'ils eussent commencé les premiers à rendre raison des préceptes de ce même Art, en examinant de plus près le sujet de la Medecine, qui est nôtre corps, & en recherchant avec plus de curiosité les causes des maladies, & celles de effets que produisent les remédes. L'expérience seule a presque suffi à ceux qui ont inventé la Medecine au premier sens ; & il ne leur a pas falu de raisonnement plus recherché, que celui que le sens commun fournit à tous les hommes. Les seconds ont été obligez de pousser le raisonnement un peu plus loin, appuyez d'ailleurs sur la même expérience. Les troisiémes ont dû nonseulement raisonner, mais joindre encore l'étude de la *Physique* à celle de la Medecine.

PROMETHEE; *qui a passé pour le premier inventeur de la Medecine est un personnage feint. Le premier homme a été le premier Médecin.*

ENtre ceux de qui les Anciens ont dit qu'ils avoient inventé la Médecine, il n'y a que le seul *Promethée* qui semble l'avoir inventée de la premiére maniére. Voici ce qu'il dit de soi-même dans Eschyle. *Vous serez bien surpris quand je vous aurai* raconté *quels artifices & quelles subtilitez j'ai inventées. Ceci est le principal, c'est que si quelcun étoit tombé dans une maladie, il n'y avoit aucun soulagement pour lui, rien qu'il pût manger, rien qu'il pût boire, rien dont il se pût oindre; il falloit qu'il perît, faute de remedes, avant que j'eusse montré aux hommes la preparation des médicamens adoucissans par le moyen desquels ils pussent guérir toutes les maladies.* Il avoit dit auparavant; *qu'il avoit tiré du Ciel le feu, qui est le maître de tous les Arts, pour en faire part aux hommes; qu'il les avoit rendus intelligens & sages; qu'il leur avoit enseigné à bâtir des maisons, afin qu'ils ne demeurassent plus dans des Cavernes comme auparavant; à distinguer les saisons; à observer le lever & le coucher*

cher des Astres ; à joindre les lettres ensemble, pour en former des mots ; à mettre les bêtes sous le joug , & les attacher à la charrue ; à domter les chevaux ; à construire des vaisseaux & à faire des voiles. Il ajoûte , *qu'il a appris aux hommes à deviner ; à expliquer les songes & les oracles , à predire l'avenir , par le vol des oiseaux , par les entrailles des animaux, & par les signes qui paroissent au Ciel ; à tirer de la terre l'airain , le fer , l'argent , & l'or ; en un mot que tous les Arts sont venus de Promethée.*

L'on a cru que *Promethée* étoit le méme que *Magog* , de qui les *Scythes* ont tiré leur origine. Mais il est aisé de voir que le Promethée d'Eschyle & des autres Poëtes, n'est autre qu'un embléme ou une prosopopée de *l'esprit* & de *l'industrie* de l'homme , ou de sa *prévoyance* , qui lui a fait découvrir tout ce qui étoit utile pour la vie & pour la societé. L'on ne s'arrétera pas d'avantage sur ce sujet. On remarquera seulement que s'il s'agit de trouver le premier qui ait donné ou pris des remedes , on ne sauroit faillir en remontant jusqu'au premier homme. La méme loi qui l'a assujetti à la mort l'ayant aussi rendu sujet aux maladies ou du moins à diverses incommoditez qui sont attachées

attachées à la nature humaine, il ne faut pas douter qu'il n'ait fait ce qu'il a pu pour s'en garentir ou pour s'en délivrer. L'histoire sainte nous apprend qu'il a vécu assez longtemps pour pouvoir faire un grand nombre d'experiences; mais comme la maniere de vivre simple & uniforme de ces temps là (telle du moins qu'on la suppose ordinairement) & la bonne & forte constitution de ces premiers hommes pouvoit rendre les maladies plus rares, il n'y a pas de l'apparence que le premier de tous, ait eu assez d'occasions pour pousser guere loin la Medecine, ou pour la reduire en Art. L'Ecriture ne nous disant rien là dessus, nous viendrons à ce que l'antiquité Payenne nous a debité sur nôtre sujet.

HERMES, ou MERCURE, ou THOTH *Inventeur de la Medecine confondu par quelques uns avec* MOÏSE.

LE plus ancien de tous ceux à qui l'on a attribué d'avoir inventé la Medecine au second sens, (c'est à dire de l'avoir réduite en Art) c'est *Hermes* ou *Mercure*, surnommé *Trismégiste*, supposé

posé qu'il soit le même que *a Chanaan* fils de *Cham*, comme le croyent quelques savans. Quand leur conjecture ne seroit pas bien fondée à cet égard, je veux dire, quand *Hermes* & Chanaan auroient été deux differentes personnes, ils auroient du moins vécu en même temps, & Hermes auroit même été le plus vieux. L'un des plus habiles *b* Critiques de ce siecle a prouvé que *Chronos* ou *Saturne* étoit le même que *Noé*. Or nous apprenons de Sanchuniaton que Hermes ou *Thoth*, ou *Taautus*, (comme les Phéniciens & les Egyptiens l'appelloient) étoit l'un des Conseillers de Saturne. Et Diodore de Sicile dit qu'Hermes étoit secretaire *d'Osiris* & *d'Isis*, les plus anciens Roi & Reine d'Egypte, qui se disoient l'un & l'autre, *c* enfans ou petits fils de Chronos. Sanchuniathon fait Hermes Phénicien, & fils de *Misor*, qui vivoit aussi dans le temps qu'on vient de marquer. *d* Ciceron veut *qu'il y ait eu cinq hommes qui ayent porté le nom de* Mercure. *Le premier*, ajoute-t-il, *eut pour son pere* Cœlus, *&*

pour

a *Voyez Borrich, de Ortu & Progressu Chymiæ p.* 63. b *M. Bochart dans son Phaleg.* c *Voyez la Bibliotheque universelle & historique de Mr le Clerc mon frere, tom.* 3. d *De Natur. Deor. l.* 3.

pour sa mere Dies; *Il lui arriva quelque chose de peu honnête à la vuë de* Proserpine. *Le second qui fut fils de* Valens *& de* Phoronis, *demeure sous la terre, & c'est le même que* Trophonius. *Le troisiéme fut fils du troisiéme* Jupiter *& de* Maïa; *duquel & de* Pénélope *nacquit* Pan. *Le quatrieme, que les Egyptiens se font un scrupule de nommer, eut* Nilus *pour pere. Le cinquiéme, que les Phéneates servent, & qui tua* Argus, *s'enfuit pour ce sujet en Egypte, où il enseigna les* lettres *aux Egyptiens & leur donna des* lois. *Les Egyptiens*, continue Ciceron, *appellent celui ci* Thoth, *& le premier moi de l'année est nommé, chez eux, du même nom.*

Si Ciceron eut consulté la tradition des Egyptiens plutôt que celles des Grecs, (*a*) desquels il avoüe qu'il a tiré tout ce qu'il dit sur ce sujet, il auroit fait *Thoth* le plus ancien de tous les Mercures, ou il auroit attribué au premier, qu'il a dit etre fils de *Cœlus*, d'avoir apporté d'Egypte la connoissance des lettres & des lois, puis que si Mercure étoit venu chez les Egyptiens du païs d'Argus, qui étoit la Grece, il s'ensuivroit que les Egyptiens auroient appris des Grecs, ce que les Grecs eux mémes ont appris des

a *Atque hæc quidem ex vetere Græciæ fama collecta sunt. de nat. deor. lib.* 3.

Egyptiens, comme les propres auteurs des premiers l'avoüent en mille endroits. De cette maniere Mercure ou Thoth se trouveroit toujours être fils de *Cham* puis que *Cœlus* est le même que *Jupiter*, & Jupiter le même que Cham ou *Hammon*, comme les Grecs l'ont appellé.

Nous apprenons d'Eusebe, (a)*qu'Artapanus* avoit écrit *que* Moïse *ayant enseigné aux* Egyptiens *à bâtir des vaisseaux; à faire des machines pour élever de grandes pierres pour les bâtimens; à faire des pompes pour tirer de l'eau, des aquéducs; & divers instrumens pour la guerre; & sur le tout ayant inventé la Philosophie; cela lui attira l'amour des peuples, & obligea même les Sacrificateurs à lui rendre des honneurs semblables à ceux qu'on rend aux Dieux.* Il ajoûte *que les mêmes Sacrificateurs lui donnerent le nom* d'Hermes, *parce qu'il savoit expliquer les Ecritures sacrées.*

Ce qui peut avoir fait croire que *Moïse* & *Hermes* n'étoient qu'une même personne, c'est que quelques auteurs Grecs ont écrit que Moïse étoit contemporain d'Inache pere d'Io, qui a été confondue avec Isis, de laquelle Hermes avoit été le conseiller. Artapanus ayant rencontré si àpropos ces deux grans hommes, je

a *praparat. Evangelic. l. 9.*

veux dire Moïse & Hermes, vivans en même temps, des deux il n'en a fait qu'un pour faire plus d'honneur au premier.

Cependant si Hermes est l'auteur de la Medecine chez les Egyptiens, comme on le va voir tout à l'heure, il faut qu'il ait été longtemps avant Moïse; puis que Moïse lui même nous apprend qu'il y avoit déja des Medecins en Egypte quatre cens ans avant lui, c'est à dire du temps de Joseph *a le corps duquel fut embaumé par les Medecins* comme porte le texte sacré.

Mais outre qu'Eusébe reconnoit lui même qu'Inache etoit plus vieux que Moïse de quelques siecles; l'Ecriture est encore contraire au fait que pose Artapanus, en ce qu'elle nous dit, *b que Moïse possedoit toute la sagesse ou la science* des Egyptiens; ce qui marque qu'il avoit appris d'eux & non pas eux de luy *c Philon Juif* particularisant les sciences que Moïse avoit apprises des Egyptiens, ne fait mention que de l'Arithmetique, de la *Géométrie*, de la *Poësie*, de la *Musique*, & de la *Philosophie symbolique* qui étoit écrite en *caractéres sacrez*; & il ajoûte que les Grecs

a *Præcipit Joseph ministris suis Medicis ut aromatibus condirent patrem Genes.* 50. b *Act. Apostol. cap.* 7. c *de vita Mosis lib.*

Grecs enſeignerent à Moïſe les autres *Arts Libéraux*; qu'il fit venir des *Aſſyriens* qui l'inſtruiſirent dans leurs *Lettres*, & des *Caldéens*, de qui il apprit la *ſcience des Aſtres*. Mais Clément Alexandrin dit expreſſément(*a*)que Moïſe avoit été inſtruit dans la *Medecine*, par les Egyptiens. Quoi que l'erreur d'Artapanus ſoit toute évidente, & que par cette raiſon, l'on ne dût pas parler ici davantage de Moïſe, neanmoins, pour n'en pas faire à deux fois, on remarquera en deux mots qu'il ſe peut que ce Prophête eût connoiſſance de la Medecine. On vient d'ouir là deſſus le témoignage de Clément Alexandrin, & l'on verra dans la ſuite que les grans d'Egypte s'attachoient à cette étude, que Moïſe pouvoit y avoir appriſe. Les Chimiſtes prétendent même qu'il entendoit parfaitement leur Art, & qu'il en donna une preuve en réduiſant en cendre ou en *calcinant*, comme ils parlent, le veau d'or, pour en répandre enſuite la poudre dans l'eau & la faire boire aux Iſraëlites. Cet exemple, à la verité, conclut certainement qu'il etoit très expert dans la Mètallique, ſuppoſé qu'il n'y eut point ici de miracle; mais on verra dans la ſeconde partie de

a *Stromat. lib.* I.

cette hiſtoire que ce n'eſt pas par cet endroit qu'on juſtifie que Moïſe fut Medecin ; la difference étant grande , ſelon nous , entre la *Chimie Metallique* , & la *Chimie Medicinale.*

Pour revenir au Thoth ou au Mercure des Egyptiens , il eſt certain que ces peuples & après eux tous les autres Païens, ont cru qu'il avoit inventé tous les(*a*) *Arts*, & toutes les *Sciences* , comme on peut en être éclairci par les auteurs citez au bas de la page, dont les(*b*)derniers lui attribuent même l'invention de la Medecine en particulier. Et c'eſt ſans doute pour cela que les Anciens repréſentoient à l'ordinaire Mercure accompagné de la Déeſſe *Hygiea* , c'eſt à dire de la *Santé*, qu'on prétendoit qu'il eût apportée aux hommes avec cet Art.

On lit dans(*c*)*Joſeph* que les fils de *Seth*, ayant appris d'*Adam* , que le monde periroit par *l'eau* & par le *feu* , s'aviſerent pour conſerver les découvertes qu'ils avoient

a *Diodor. Sicul. lib.* 1. *Jul. Cæſ d bello Gallic. lib.* 6. *Iamblicus de myſter. Ægyptior.* b *Galen. Orat. ſuaſor. ad art. Martian, Capell. de arte grammatic. lib.* 3. *Clem. Alexandrin. Stromat. cap.* 6. c *Antiquit. Iud. lib.* 1. *cap.* 3.

avoient faites dans *l'Astrologie*, de bâtir deux *Colomnes*, l'une de *brique* & l'autre de *pierre*, sur lesquelles ils gravérent ce qu'ils savoient de plus considerable, par rapport à cette science, prétendans que si la colomne de brique étoit detruite par le déluge, celle qui étoit de pierre, pourroit rester. Joseph ajoûte, qu'on disoit que la colomne de brique subsistoit encore de son temps, dans la Syrie.

Mercure avoit pris les mêmes mesures pour laisser à la postérité des monumens de son savoir. (a)Eusébe fait mention sur la foy de *Manethon* Prêtre Egyptien, de certaines Colomnes sur lesquelles *Thoyth* ou le *premier Mercure*, avoit écrit plusieurs choses en langue & en caracteres sacrez ; ajoûtant que *Agathodemon*, ou le *second Mercure*, pere de *Tat*, avoit traduit ces écritures en Grec après le déluge, & en avoit composé des livres en lettres sacrées, que l'on conservoit dons le lieu le plus secret des temples d'Egypte. Voila ce que disoit *Manethon*. On ne s'arrêtera pas à examiner si ce second Mercure est different de ceux dont parle Ciceron ; cela ne servant de rien à nôtre dessein.

a *Chronic. lib. 1.*

Jamblichus dit aussi, (a) *qu'il y avoit des colomnes en Egypte, toutes remplies d'écritures qui contenoient la doctrine de Mercure.* Le même auteur remarque encore ailleurs, *que Pythagore & Platon avoient tiré de grandes lumieres de ce qu'ils avoient lû en Egypte sur les Colomnes de Mercure.* (b) Platon lui même parle en deux endroits des colomnes sur lesquelles les Egyptiens & d'autres anciens peuples avoient écrit leurs lois, l'Histoire de leur temps, & les choses les plus remarquables qu'ils eussent inventées. Ce qu'on dira dans l'article suivant de la colomne *d'Isis*, confirme le fait.

Que tout ce qu'on vient de rapporter touchant ces Colomnes & touchant les extraits que les Piêtres d'Egypte se vantoient d'en avoir, fût véritable ou non, il suffit que ce qu'on en disoit donna occasion, à la production de quantité d'écrits ou de livres qui se débiterent comme des copies de ces extraits, & qu'on prétendit faire passer pour des ouvrages légitimes de Mercure. Jamblichus conte jusqu'a3(c)6525. de ces livres. Il

a *de myster. Ægyptior. lib.* 1. b *Voyez le Timée, & le Critias de Platon; & Galien contre Iulien liv.* 1. c *Quoique les livres des Anciens fussent assez courts, on voit qu'il y a ici*

Il y en a quelques uns dont il n'est resté que le titre & d'autres qui se sont conservez entiers. Il y eu a même que l'on garde manuscrits dans des Bibliotheques Curieuses, qui traitent de la *Chimie*, desquels on aura occasion de parler, aussi bien que de la fameuse *Table d'Emeraude d'Hermes*; dans la seconde partie de cette Histoire, où l'on fera voir que si Hermes est inventeur de la *Chimie*, ce n'est pas de la Chimie *Medicinale*.

Entre les livres de Mercure dont les anciens on fait mention, & qui concernent la Medecine, il y en avoit quelques uns qui passoient déja pour fort suspects, du temps de Galien; (d) Tel étoit celui dont parle cet auteur, & qu'il dit être du nombre de ceux qu'on attribuoit au *Mercure Egyptien*, qui contenoit *les trente six herbes des horoscopes*. Tout cela étoit, selon lui, de pures bagatelles, qui ne servoient qu'à faire perdre du temps à ceux qui s'amusoient à les lire.

L'on a parlé précedemment des *livres sacrez* de Mercure, que les Egyptiens

B 3

de l'exaggeration, & quelques uns ont reduit ces livres, à autant de lignes, ou de versets.

d *de simplic. medicam. facult. lib. 6. in princip.*

gardoient avec un grand soin dans leurs temples. C'étoit sans doute sur un de ces livres, que *Diodore* appelle en singulier le *livre sacré*, sans nommer l'auteur, que ceux qui pratiquoient la Medecine en Egypte, étoient obligez de se régler; en sorte que si en ayant suivi les préceptes de ce livre, ils ne pouvoient pas sauver leurs malades, ils étoient exempts de blâme, mais s'ils s'en étoient dévoyez en quelque maniere que ce fut, & que le malade fut venu à mourir, on les condamnoit comme des meurtriers. Clément Alexandrin va beaucoup plus loin; (a) *Il y a*, dit il, *quarante deux livres* d'Hermes, *qui sont les plus considerables; trente six desquels contiennent toute la* Philosophie Egyptienne, *& qui sont ceux qu'on fait lire aux* Sacrificateurs, *ou aux* Prêtres *& aux* Prophêtes. *Pour les six autres, on les fait apprendre aux* (b) Pastophores, *comme appartenans à la* Medecine. *Le premier* de ceux ci, *continue-t-il, traite* de la Construction du corps; *le second*, des maladies; *le troisiéme*, des instrumens

a *Stromat. lib. 6.* b *C'étoit une espece de Prêtres, ainsi appellez parce qu'ils portoient de longs manteaux, ou parce qu'ils servoient à porter, en de certaines occasions, le lit de Venus. Ces Pastophores étoient ceux qui pratiquoient la Medecine en Egypte.*

néceſſaires; *le quatriéme*, des médicamens; *le cinquiéme* des maladies des yeux; & *le dernier*, des maladies des femmes.

Si ces livres étoient véritablement de Mercure on ne ſauroit nier qu'il n'eût réduit la Medecine en *Art*. Il débutoit par la *Conſtruction du corps*, ou par *l'Anatomie*, ſuppoſant qu'on doit commencer par la connoiſſance du ſujet ſur lequel on veut travailler. Après cela il décrivoit les *Maladies*, ou les changemens qui arrivent à ce méme corps. En troiſiéme & en quatriéme lieu, il traitoit des *Inſtrumens*, & des *Medicamens*, néceſſaires pour les guerir, c'eſt à dire de la *Chirurgie*, & de la *Pharmacie*. Il prenoit en ſuite *l'œil* à part, pour en examiner les maladies, qui ſont en très grand nombre & qui demandent un ſoin tout particulier. Enfin il avoit auſſi compoſé ſéparément un livre, *des Maladies des Femmes*, qui ſont differentes de celles des hommes, & ſe guériſſent différemment.

Il ne ſe peut rien de plus exact; (*a*) mais il y a bien de l'apparence que ces livres avoient été compoſez pluſieurs ſiecles après Hermes; dans un temps que la Medecine étoit déja fort avancée; & l'on ne peut preſque douter que les Prêtres Egyptiens, n'euſſent fait paſſer ſous le

a *Voyez Conringius de Hermetic. Medicin. c. 2.*

nom de leur Hermes ; leur propre ouvrage, ou celui de quelque habile Medecin. Quand la chose ne parleroit pas d'elle même, Jamblichus que l'on a déja cité, feroit naître ce soupçon, en nous apprenant *que les Ecrivains Egyptiens, dans la pensée où ils étoient que Mercure avoit tout inventé, lui faisoient ordinairement honneur de leurs productions, ou se faisoient honneur à eux mêmes, en mettant son nom à la tête de leurs livres.*

Comme il ne reste aujourdui ni traces ni vestiges des livres dont parle Clément Alexandrin, on n'apprend par ce moyen de la Medecine pretenduë d'Hermes que les géneralitez qu'on a touchées. Si quelques autres livres qu'on lui a attribuez, & qui sont parvenus jusqu'à nous, étoient veritablement de lui, on en recueilliroit clairement que la Medecine Hermetique étoit fondée une grande partie sur *l'Astrologie* & sur la *Magie.*

On trouve un *b* passage qui justifie ce qu'on vient de dire dans le livre intitulé *Asclepius*, que l'on a regardé anciennement

b *Voici le passage corrigé par* Selden (*de diis syris syntagmat.* 1.) *Ita humanitas semper memor humanæ naturæ & originis suæ, in illa Divinitatis imitatione perseverat, ut sicut*

ment comme un ouvrage d'Hermes dont la version latine que nous avons est attribuée à *Apulée*. Il est fait mention dans ce passage de certaines *statues* qui *donnoient des maladies*, & qui les *guérissoient, qui prédisoient l'avenir*, & faisoient diverses autres choses prodigieuses.

Le livre *des trente six herbes sacrées des Horoscopes* cité par Galien, & dont on a déja parlé, quoi qu'il put étre supposé, est du moins une preuve qu'on étoit prévenu que Mercure ne s'en tenoit pas à la Medecine ordinaire ; autrement on ne lui auroit pas attribué de semblables livres. Le titre de ce livre a beaucoup de rapport avec ce *qu'Origene* écrit *a que les Egyptiens disoient qu'il y avoit trente six Dé-*

pater ac dominus, ut sui similes essent, Deos fecit æternos, ita humanitas deos suos ex sui vultûs similitudine figuraret. Asclep. Statuas dicis ô Trismegiste? Trismegist. statuas ô Asclepi, videsne quatenus tu ipse diffidas? Statuas animatas, sensu & spiritu plenas, tantaque facientes & talia; statuas futurorum præscias ea quæ forte omnis vates ignoret in multis & variis rebus prædicentes, imbecillitates hominibus facientes, easque curantes, tristitiam læti etiamque promeritis. &c. a Contra Cels. lib. 8.

mons, ou trente six Dieux de l'air, qui s'étoient partagez le corps de l'homme, qui se trouvoit divisé en autant de parties. Il ajoûte que les Egyptiens savoient les noms de ces Démons en la langue du païs, & qu'ils croyoient que les invoquant chacun, selon la partie qui étoit malade, ils étoient gueris.

Il y a quelques autres (*b*) livres qui portent le nom de Mercure, qui prouvent que l'*Astrologie* avoit beaucoup de part dans la Medecine. L'on étoit si fort prevenu parmi les anciens, que la Magie, & l'Astrologie faisoient une partie de la Medecine, que quelques uns ont mis, ZOROASTRE ancien Roi des Bactiens, qu'on fait ordinairement contemporain de *Ninus* Roi d'Assyrie, mais que *Bérose* veut être le même que *Cham* fils de Noé; au rang des Medecins, parce qu'il a passé pour un insigne Magicien, ou pour le premier auteur de la Magie.

Au reste il est vraisemblable que Mercure employoit aussi quelques uns des remedes ordinaires ou des remedes naturels, mais l'Antiquité ne nous a presque rien appris sur ce sujet. L'herbe nommée (*c*) *Moly*, dont Mercure fit présent à *Ulysse*

b ἰατρομαθηματικῶν *liber.* c *voyez l'Odyssée d'Homere.*

Vlysse pour résister aux charmes de *Circé*, est encore dans le rang des remedes superstitieux, mais celle qui porte le nom de(*d*)Mercure, & qui est d'un usage très commun, semble marquer que son inventeur s'en est servi de la maniere qu'on s'en sert aujourdui. On peut joindre à la *Mercuriale*, le *Coral*, duquel on a dit que Mercure avoit enseigné l'usage contre la morsure des *serpens*, qui consiste à en boire avec du vin pur. L'auteur de l'hymne à Mercure qu'on a attribué à Orphee, & qui rapporte ce qu'on vient de dire du *Coral*, parle encore d'une *grotte de Mercure*, où étoient cachez *toutes sortes de biens*, ajoûtant, que dans cette grotte *les maladies ne régnoient point*; que l'on y savoit remédier à la *morsure des serpens*, guérir les *lunatiques* & les *ladres* voilà ce que dit Orphée, mais il n'indique pas les moyens dont Mercure se servoit en ces occasions.

Je ne trouve pas d'autres particularitez de la Medecine d'Hermes, si ce n'est qu'on voulût le faire passer pour l'auteur de tout ce qui se faisoit anciennement en Egypte par rapport à cette profession. (*a*)*Aristote* parle d'une ancienne loi des Egyptiens, par laquelle *il étoit défendu*

d *la Mercuriale* a *Politicor. lib. 3. cap. 15.*

aux Medecins de remuër les humeurs, (c'est à dire de purger, comme on le verra dans l'article d'Hippocrate,) *avant le quatrieme jour d'une maladie, à moins qu'ils ne voulussent le faire à leurs perils & risques*. Il semble que ceci a du rapport avec ce qu'on a dit précédemment, que les Medecins de ce Païs là étoient obligez de se régler par un livre qu'on appelloit *Sacré* & il se peut que cette loi fût contenuë dans ce livre qui a été attribué à Mercure. Diodore remarque aussi que la Medecine Egyptienne rouloit toute sur le *jeûne*, ou sur *l'abstinence*, sur les *lavemens*, & sur les *vomitifs*; mais on n'a point de preuves qu'Hermes eût établi cet usage.

On n'a plus rien à remarquer sur son sujet, si ce n'est qu'il fut mis au rang des Dieux après sa mort, exemple qui se multiplia dans la suite, comme on le verra dans les articles suivant.

OSIRIS, ou APIS, ou SERAPIS, & ISIS, *autres Inventeurs de la Medecine.*

b ON voyoit anciennement dans la ville de *Nysa*, que quelques uns placent en *Arabie*, & d'autres en *Egypte* les inscriptions suivantes écrites sur deux colom-

b *Diodor, lib. 1.*

colomnes en caracteres sacrez ; La premiere étoit en ces termes ; *Mon pere est* Cronos *le plus jeune de tous les Dieux. Je suis le Roi* Osiris, *qui ai porté mes armes par toute la terre, jusqu'aux contrées inhabitables des Indes, jusqu'à celles qui sont sous l'Ourse, jusqu'aux sources du Danube, & ailleurs jusqu'à l'Océan. Je suis le fils ainé de* Cronos, *& le rejetton d'une belle & noble race, je suis parent du jour ; il n'y a point de lieu au monde où je n'aye été, & j'ai rempli tout l'univers de mes bien faits.*

La seconde contenoit ces paroles ; *Je suis* Isis, *Reine de tout ce païs, qui ai été instruite par* Thoüt. *Il n'est au pouvoir de personne de délier ce que je lierai. Je suis la fille ainée de* Cronos *le plus jeune des Dieux. Je suis la femme & la sœur du Roi* Osiris. *C'est moi la premiere qui ai enseigné aux hommes l'Agriculture. Je suis la mere du Roi* Horus. *C'est moi qui brille dans l'étoile de la Canicule. C'est moi qui ai bati la ville de Bubastis. Adieu, Adieu Egypte où j'ai été élevée.*

On peut recueillir de ces deux inscriptions, prémierement qu'*Osiris* & *Isis*, qui ont passé pour les plus anciens Roi & Reine d'Egypte, étoient contemporains d'*Hermes* ou de *Thoüt*. Si la conjecture que l'on a avancée dans l'article précedent

dent étoit bien fondée, ils se trouveroient encor de la méme famille. D'autres ont écrit que Thoüt étoit conseiller ou Secretaire de ce Roi & de cette Reine, sans marquer s'ils étoient parens.

On apprend en second lieu de l'inscription qui regarde Osiris, *qu'il avoit rempli tout l'univers de ses bienfaits*. Le méme auteur qui a rapporté ces Inscriptions, dit dans le méme livre *que les Prêtres Egyptiens assuroient qu'Hermes avoit été l'inventeur des* sciences, *& des* arts, en general; *& que les Rois* (c'est à dire le Roi Osiris & la Reine Isis) *avoient inventé ceux qui étoient nécessaires à la vie*. Entre ces derniers Arts il n'y en a point de si utile que *l'Agriculture*; aussi voit-on qu'Isis se glorifie d'en être l'inventrice. L'on a attribué la même chose à Osiris; & ce n'est pas la seule invention qui leur soit commune On a dit de plus qu'ils avoient inventé la *Medecine*. On l'a dit premierement d'Osiris, entant qu'on l'a dit *d'Apis*, *a* qui se trouve étre une méme personne. *Apis* dit Clément Alexandrin, *Egyptien naturel a inventé la Medecine avant qu'il vint en Egypte*. Cyrille, qui étoit de la même ville que Clément, dit aussi *que* Apis *Egyptien, l'un des*

a Plutarch. de Isid. & Osirid.

des plus considérables d'entre ceux qui servoient dans les temples de ce païs là, & qui entendoit la Philosophie Naturelle, fut le premier qui inventa l'Art de la Medecine; *& qui l'exerça avec plus de succés que ceux qui l'avoient precedé, l'ayant ensuite enseigné a* Esculape.

Il semble que cet Apis doit être different d'Osiris qu'on a dit avoir été Roi, au lieu que celui ci n'étoit qu'un Prêtre d'Egypte. Mais on peut dire, ou que Cyrille s'est trompé dans la qualité qu'il donne à Apis, ou qu'Apis pouvoit être Prêtre & Roi tout ensemble. Quoi qu'il en soit Plutarque nous apprend que Apis & Osiris étoient, selon la tradition des Egyptiens mêmes, deux noms differens d'une même personne; & *Strabon* le confirme, aussi bien que (*b*) Theodoret.

Le même auteur veut encore que *Sérapis* fût un troisiéme nom d'Osiris. *a* Quelques autres anciens ont dit que Sérapis étoit le même qu'Esculape (*c*) Vossius a cru que les Egyptiens avoient donné ce nom à Joseph, auquel ils rendoient des honneurs divins; en reconnoissance des bienfaits que leur nation en avoit reçus; mais

b *de cura affectuum gentil.* a *Tacit. hist. lib. 4.* c *De Idololatr. Gentil. lib. 1. cap. 19.*

mais si Serapis est le même qu'Osiris, il se trouvera beaucoup plus vieux. On parlera du temple de Sérapis dans l'article d'Esculape.

Quant à *Isis*, voici ce qu'on en apprend de Diodore. *Les Egyptiens*, dit cet auteur, *assurent qu'Isis a inventé divers medicamens & qu'elle a été très experte dans la Medecine. Ils ajoûtent que c'est pour cela, qu'étant maintenant élevée au rang des Dieux, elle prend encore soin de la santé des hommes. D'où vient que ceux qui implorent son secours, se sentent manifestement soulagez de leurs maux. Ils disent encore que ce n'est pas sur de vaines fables, telles que sont celles des Grecs, que la reputation d'Isis est établie, mais sur l'évidence des faits. Qu'ils s'appuyent sur le témoignage de presque tout l'univers, qui honore cette Deesse pour le secours qu'on en reçoit par rapport à la Medecine. Isis* continuent ces Egyptiens, *indique des remedes aux malades en songe & lors qu'ils dorment, lesquels ne manquent point d'avoir leur effet; en sorte qu'on en voit tous les jours qui recouvrent la santé, même d'entre ceux dont les Medecins ont entierement désesperé.*

Le témoignage de Diodore est appuyé par plusieurs autres. Au reste, quoiqu'Isis ait fait pour la Medecine, on n'a pas dit qu'elle

qu'elle eût écrit des livres, comme Hermes. Nous n'avons rien aujourdhui d'elle qu'une(a)piece fort curieuse & fort ancienne à ce qu'on pretend, que l'on appelle la *Table d'Isis*, écrite en caracteres Egyptiens,& chargée de *Hieroglyphes*, c'est à dire de figures ou d'Emblêmes sacrez, qui se trouve dans le cabinet du Duc de Savoye,& de laquelle on parlera encore en même temps que de la Table d'Hermes, dont on a déja dit un mot. Il y avoit du temps de Galien, de certains medicamens, qui portoient le nom d'*Isis*; mais il y a plus d'apparence qu'on leur avoit donné ce nom, pour les faire valoir, qu'il n'y en a qu'Isis elle même les eût inventez

Osiris & Isis étant morts, on les mit tous deux au rang des immortels, aussi bien que Mercure. Si l'on demande pourquoi les Anciens ont fait des Dieux de ces personnes là, qui étoient mortelles & dans la condition de tous les autres hommes? Ciceron répond (b) *que c'étoit une coûtume établie dans le monde d'élever au Ciel*, ou de déifier, *les personnes qui avoient* rendu

a *Voyez Kircker; Oedipus Ægyptiac. Borrich. de ortu & Progressu Chemiæ.* b *De nat. Deor. lib. 2.*

rendu à la Societé des services considérables, comme ont fait, par exemple, Hercule, Castor & Pollux, Esculape, Bacchus &c. Tous ceux dont Ciceron parle ici, sont de beaucoup posterieurs à Osiris & à Isis qui sont des premiers à qui l'on ait fait cet honneur. Du moins l'on apprend de Sanchuniaton c *que les* Phéniciens *& les* Egyptiens *sont les plus anciens ou les premiers qui ont tenu pour de grans Dieux les Inventeurs des choses nécessaires à la vie, & ceux qui passoient pour avoir fait quelque grand bien au genre humain;* & il ajoûte, *que c'est de ces peuples que la coûtume en a passé chez tous les autres.* Clément Alexandrin remarque aussi *que la même chose a été pratiquée par les* Caldéens, *par les habitans de* l'Arabie heureuse *& de la* Palestine, *par les* Persans, *& generalement par tous les* Barbares.

Horus ou Apollon, ou Paeon, *autre Inventeur de la Medecine.*

L'Invention de la Medecine, a encore été attribuée à *Horus* ou *Apollon* fils d'*Isis*. Cette Déesse, à ce que dit Diodore, *ayant trouvé dans l'eau son fils* Horus, *qui avoit été tué par les* Titans, *non seulement elle lui redonna la vie, mais elle le fit encore*

c *Euseb. præpar. Evang. lib.* 1.

encore immortel. Cet auteur ajoûte, *que l'on a rendu le nom* d'Horus, *par celui* d'Apollon, *& que l'on a cru qu'il avoit appris l'art de la* Medecine, *& l'art de* déviner *de sa mere* Isis, *& qu'il avoit été d'une grande utilité aux hommes par ses* Oracles *& par ses* Remedes. Il semble par ce qu'on vient de dire qu'Horus ne doit pas passer pour avoir inventé la Medecine, puis que sa mere la lui avoit enseignée; mais s'il est le même qu'Apollon, on verra par la suite que ce dernier a eu la réputation d'avoir lui même été l'Inventeur de cet Art.

Ciceron, qui, comme on là vu, a multiplié Mercure veut aussi qu'il y ait eu(*a*) quatre Apollons, entre lesquels il ne semble pas comprendre Horus, à moins qu'on ne voulut dire que c'est le méme qu'il appelle, *le plus ancien de tous les Apollons, qui étoit fils du premier* Vulcain, *& patron* d'Athénes. Si Mercure & Vulcain (qui selon Ciceron sont tous deux fils de *Calus*) se trouvent être *Chanaan*, *& Misraim* petit fils de *Noé* comme le croit (*b*) Monsieur Borrich; & si *Osiris* & Isis sont de ce temps là, *Horus* fils de cette Reine pourra avoir été contemporain du fils de Vulcain; &

si

a *De natur. Deor. lib.* 3. b *De ortu & progress. Chem.*

si l'on suit l'auteur de la *Bibliotheque Universelle*, c'est à dire, si l'on met *Osiris* en la place de *Mercure*; l'*Apollon* de Diodore & celui de Ciceron, s'ils ne sont pas une même personne, se trouveront du moins fils de deux freres.

S'il y a veritablement eu quelque homme du nom d'Apollon, qui se soit rendu celebre par la Medecine, ce ne peut étre que le fils d'Isis, quoi que ce ne soit pas de lui qu'*Ovide* a parlé, lors qu'il introduit Apollon disant de lui même; (b) *La Medecine est de mon invention & la vertu des plantes m'est assujettie.* On peut faire le même jugement de l'*Apollon* d'Ovide, & des autres Poëtes, que nous avons fait du *Promethée* d'Eschyle. C'est un personnage feint, par lequel on a voulu representer le *Soleil*. L'on a fait cet Astre, auteur de la Medecine, ou plutôt on lui a attribué le pouvoir de *faire vivre* ou *mourir* les hommes, de donner la *peste* & de la guerir, parce que le Soleil, ou sa Chaleur sont regardez comme le principe de la *generation*, & de la *corruption* de toutes choses, & que la *santé* & les *maladies* dépendent

b *Inventum Medicina meum est Opifeq; per Orbem Dicor, & Herbarum subjecta potentia nobis.* Metamorphos. lib. 1.

pendent beaucoup de la maniere dont le ſoleil agit ſur les corps des animaux, & ſur ceux qui les environnent.

Hyginus y entend bien plus de fineſſe, lors qu'il dit, (a)*qu'Apollon a été le premier Medecin Oculiſte,* faiſant alluſion à la clarté du Soleil, & à ce que les Poëtes l'appellent *l'Oeil du monde.* C'eſt par la même raiſon qu'on a fait Apollon le Dieu des *Devins*, parce que la *clarté* ou le *jour*, mettent en évidence ce qui étoit caché pendant la nuit. On peut dire méme que ce dernier métier l'a rendu plus fameux que l'autre, d'où vient que ſes temples étoient plutôt fréquentez par ceux qui vouloient ſavoir l'avenir, que par ceux qui avoient beſoin de ſanté. D'autres ont cru que l'on avoit joint l'art de *deviner* à celui de *guerir les maladies*, en vûe du *pronoſtique* des Medecins, ou de ce qu'ils prédiſent ſouvent ce qui doit arriver à un malade, dans la ſuite de ſa maladie, qui eſt ce qui fait le plus d'honneur à cette profeſſion.

Il ſemble que ſi l'on avoit recours à Apollon en cas de maladie, l'étymologie de ſon nom, qui vient d'un mot grec, qui

a *Fabul. lib* 1.

qui signifie (*b*) *perdre* ou *faire perir*, marque qu'on s'adressoit à lui, autant à cause de ses qualitez malfaisantes que des salutaires; dans le même esprit qu'on élevoit des autels à la *Fievre*. Pour une fois qu'Homere appelle Apollon, *Sauveur des peuples*, il dit cent fois qu'il *blesse* ou qu'il *frappe de loin*. On lui dônoit aussi le surnom d'*Alexicacos*, c'est à dire *qui chasse le mal*, mais on ne le trouve pas dans Homêre.

On l'appelloit encore (*c*) *Paon*, d'un verbe qui signifie selon quelques uns, guerir, mais qui se prend plus ordinairement pour, frapper (*d*) Eustathe remarque du moins, que le *Paon* qu'Homêre introduit comme le Medecin des Dieux, étoit Apollon lui même. C'est d'ailleurs une chose connue, qu'on donnoit à Apollon le surnom de *Paan*; Apollon *Paan*; & que ceux qui chantoient des hymnes à sa louange, y mettoient ce refrein, *Io Paan*. Or *Servius* (sur le 12. de *l'Enéide*) remarque que Pæan étoit un mot *Dorique*, dans le-

b[ἀπόλλυμι, *je perds, ou je détruits. Cette étymologie semble mieux fondéeque celle qui tire ce m.t de* ἀπελαύνω, *expello*; ἀπελῶν, *quasi* ἀπελαύνων, *quòd expellat morbos* c *d'autres le tirent de* παύω, *je cesse ou je fais cesser, ou j'appaise, parce qu'il appaisoit les maladies.*
d *Iliad.* ε.

quel, selon l'usage de ce Dialecte l'o, étoit changé en a; *Paan*, pour *Paon*.

Mais le Scholiaste de Nicandre n'est pas de ce sentiment, (*a*) *Paon*, dit cet auteur, *est le même qu'Esculape*. Il y a aussi un passage dans le *Plutus* d'Aristophane, où l'on donne à Esculape le surnom de (*b*) *Paon*.

(*c*) Un savant Italien, qui a écrit depuis quelques années réfute le Scholiaste de Nicandre, disant *qu'Esculape*

a *Schol. in Nicandr. Theriac.* b Ἀσκληπιοῦ παιῶνος εὐμενοῦς τυχών. *Ayant trouvé favorable Esculape Paon, ou, Esculape le Medecin, comme quelques uns traduisent. Il se peut que cette Epithete ait appartenu proprement & premierement à Apollon, mais qu'on l'ait aussi donnée à Esculape qui étoit son fils, & consequemment à tous les Medecins, que l'on a cru habiles, pour leur faire de l'honneur; & c'est peut être pour cela, & dans le même sens qu'Homere dit que les Medecins sont de la race de Paon. De cet usage sont venus les mots suivans; παιώνιος, medicabilis, qui peut être gueri, παιωνία χεὶρ, la main d'un Medecin; & Servius, dans l'endroit qu'on a cité, dit sur ces mots de Virgile, Paeonium in morem quae Paonius, signifie, medicinalis, appartenant à vn Medecin.* c *Parere del S. Lionardo Capoa intorno la Medicina.*

pe n'étoit pas encor déifié du temps d'Homere; mais on verra dans la suite que son apothéose avoit été faite longtemps auparavant. On peut encore soûtenir le Scholiaste de Nicandre par la maniere dont Virgile s'énonce en parlant de la résurrection d'Hippolyte, qu'il attribue à la vertu des herbes de *Pæon*, désignant clairement par ce nom, Esculape, qu'il appelle plus bas, *le fils de Phœbus*.

Artémidore confond de même Esculape, avec Pæon; (c) *Si vous songez*, dit-il, *qu'Esculape se remue, ou qu'il s'approche de quelque lieu, ou qu'il entre dans une maison, c'est un présage de peste ou de maladie, car c'est en ces occasions qu'on a le plus affaire de ce Dieu. Mais si un malade fait le même songe, c'est signe de guerison.* (a) Car, ajoûte-t-il, *ce Dieu s'appelle* Pæon. Voila ce que dit Artémidore; mais on peut répondre qu'en cet endroit, *Pæon* se prend aussi pour *Medecin*.

Lucien au contraire, distingue formellement ces deux personnes, (b) lors qu'il introduit Hercule menaçant *Esculape* de le traiter d'une maniere que *Pæon* lui

c *de somnior. interpret. lib. 2. cap.* 42.
a παιήων γὰρ ὁ θεὸς λέγεται b *dans les Dialogues des Dieux.*

lui même ne pourroit pas le guerir.

Ces differentes autoritez font voir que les Anciens ont été fort partagez sur ce sujet. Au fond, si le Pæon d'Homêre, qui selon lui étoit le Medecin des Dieux, a été une personne differente d'Apollon & d'Esculape, ce Poéte ne nous ayant point marqué de quelle famille il étoit, je ne vois pas qu'il nous importe beaucoup de nous tourmenter aujourdui pour le deviner.

ARABUS *autre Inventeur de la Medecine.*

JE n'ai rien lu touchant cet Arabus que ces deux mots qu'en dit Pline. c *Les Egyptiens*, dit cet auteur, *veulent que la Medecine ait été trouvée chez eux; d'autres en attribuent l'invention à Arabus fils de Babylone & d'Apollon.*

ESCULAPE *le plus fameux, ou le plus généralement connu de tous les Inventeurs de la Medecine; ou de ceux qui ont les premiers amené cet Art à quelque perfection.*

ON *parle en même temps du* CENTAURE CHIRON, *& des* HEROS *qu'il a ex-*

c *lib. 7. cap. 28.*

feignez ; *Aussi bien que de* MELAMPE, *& de* POLYIDE.

LEs Egyptiens qui ont, comme on l'a vu, attribué l'invention de la Medecine à *Hermes*, ont regardé *Esculape* comme son élève. Le livre qu'on a cité précédemment, intitulé *Asclepius*, qui est le même nom que *Æsculapius*, le suppose, introduisant Hermes & Esculape qui s'entretiennent ensemble, comme un maitre & un disciple. Et *Julius Maternus Firmicus* dit, sur la tradition Egyptienne, (a)*que le Dieu Mercure avoit confié les secrets de l'Astrologie & des Mathématiques à Esculape & à Anubis*, d'où l'on peut inferer qu'il n'avoit pas non plus caché au premier ce qu'il avoit de connoissances dans la Medecine, qui a été sa principale étude.

Il est d'autant plus probable que Mercure avoit instruit Esculape, que celui ci se trouve avoir été son neveu ; *b Sydue* ou *Sadoc* frere de *Misor* pere d'Hermès, ayant eu premierement sept fils qu'on appella *Dioscures Cabirés* ou *Corybantes*, & un huitieme, qui fut *Esculape* ; dont la mere étoit une des sept sœurs Titanides lesquelles *Saturne* avoit eu de sa femme

a *lib.* 3. *cap.* 1. *de Petosiri & Nicepso.* b *Sanchuniaton* 1. *ap. Philon*

Astarté. L'auteur dont on a tiré ce qu'on vient de dire, ajoûte *que les* Cabires *eurent des enfans, qui trouvérent des* herbes salutaires, des *remedes contre la morsure des animaux venimeux*, & qui se servirent des *enchantemens.*

Voila quelle étoit la tradition des Egyptiens & des Phéniciens touchant Esculape, qui selon eux auroit été aussi ancien, & de la méme famille que les autres Inventeurs de la Medecine dont on a parlé jusques ici. Clément Alexandrin est le seul qui après avoir parlé d'Esculape, qu'il dit avoir été de *Memphis*, & avoir amplifié la Medecine qu'*Apis* avoit inventée, semble le faire plus jeune ou plus nouveau, lors qu'il remarque ailleurs qu'Esculape avoit été déifié peu de temps avant la guerre de Troye; par où il semble qu'il a confondu l'Esculape Egyptien avec l'Esculape Grec, dont on parlera dans la suite. Mais les Grecs ne le font pas à peu près si vieux, comme on le verra ci-apres. Ciceron qui en parle après eux, dit *qu'il y a eu trois Esculapes, dont le premier, qui est celui que les Arcadiens servoient, étoit fils d'Apollon. C'est lui*, ajoûte Ciceron, *qui a inventé la* sonde pour sonder les playes *& qui a montré à les* bander.

Le second étoit frere du second Mercure, & fut foudroyé par Jupiter & enseveli à Cynosures. Le troisiéme qui étoit fils d'Arsippus & d'Arsinoé inventa la(a) Purgation, *& fut le premier* Arracheur de dents.

Si le premier de ces trois Esculapes, que Ciceron dit être fils d'Apollon, se rencontre le méme que celui dont parlent Pausanias & Pindare, qui étoit fils *d'Apollon* & de *Coronis*, il ne sera pas fort ancien, ayant été instruit par le *Centaure Chiron* qui vivoit peu avant le siege de Troye, & ayant eu des fils qui se trouverent à ce siege, comme on le verra dans la suite.

Mais tous ces Esculapes se peuvent à mon avis, reduire (*b*) à un seul, en sorte que s'il y a eu un Esculape au monde, il y a de l'apparence, qu'il a été Phénicien ou Egyptien. Et s'il se trouve multiplié comme les autres dont on a parlé précédemment c'est par un double artifice des Grecs, qui ont premierement habillé à la Grecque, selon leur coutume, une Histoire ou une Fable Egyptienne, dans la vüe d'honorer leur païs, en le faisant la patrie d'un personnage si extraordinaire.

De

a *Voyez plus bas dans l'article de Podalire.*
b *Voyez plus bas dans l'article de la femme & des filles d'Esculape.*

De là vient que leur Esculape est si nouveau, leurs plus anciennes Annales n'ayant pas de beaucoup anticipé le temps de la guerre de Troye.

De cette maniere il n'y auroit eu que deux Esculapes, un Egyptien & un Grec; mais le méme interêt qui avoit porté le païs en général à naturaliser ce Medecin, obligea quelques provinces ou quelques villes en particulier, à le faire leur Citoyen, chacune de ces villes ou de ces provinces prétendant en tirer de l'avantage exclusivement aux autres.

Les Grecs ont si mal réussi à trouver dans leur langue l'étymologie du nom d'Esculape que cela seul suffiroit presque pour faire voir que ce mot n'est pas originairement Grec. (*a*) On rapportera au

a. Ἀσκληπιὸς, ab α privativo & σκέλλεσθαι, id est, *siccari, quòd impediret quominus homines siccarentur, vel morerentur.* Ou; selon le grand *Etymologicum*, ὁ μὴ ἐῶν τὰ σκέλη ἐσκληκέναι καὶ ξηραίνεσθαι· ἀπὸ μέρους γὰρ τὸ ὅλον σῶμα δηλοῖ· ἢ παρὰ τὸ τὰ ἀσκελῆ τῶν νεσημείτων ἤπια ποιεῖν· ἢ παρὰ τὸ ἀσκεῖν ἠπίως τοὺς νοσοῦντας· πρότερον γὰρ Ἤπιος ἐκαλεῖτο. *Ou selon Tzetzes, parce qu'il avoit guéri Ascle tyran d'Epidaure, on joignit ce nom au sien, & au lieu qu'il se nommoit simplement Hepius, ou Apius, on l'appella Asclepius*

bas de la page ce qu'ils ont dit là dessus; & l'on y joindra d'autres(*b*) étymologies tirées de la langue *Phéniciene*, afin que le Lecteur voye celles qui lui sembleront les plus justes. Il y a bien de l'apparence, pour le redire encore une fois qu'il n'y a eu qu'un Esculape Inventeur de la Medecine, qui a été Phénicien, ou, ce qui reviendroit à la même chose, s'il y a eu un autre homme du même nom, & de la même réputation chez les Grecs, ce dernier

b *Bochart fait venir Asclepius (dont les Latins ont fait Æsculapius) du Phénicien, Is Calabi, Vir Caninus, fondé sur ce qu'on tenoit des chiens dans les temples de ce Dieu, pour les raisons qu'on verra dans la suite. D'autres le font venir de Ez & de Keleb, dont le dernier signifie un Chien, & l'autre une Chevre, parce qu'on a dit, comme on le verra, qu'il avoit été allaité par une Chêvre, pendant qu'un Chien la gardoit. Junius, beaupere de Vossius, tiroit Asclepius, de Ascalapho, qui signifie changer, (Vossius de Philosophia.) Mais la même langue fournit dans les mots Is Calaphot, homme de Couteau, une etymologie qui paroit plus juste, ou qui du moins, exprime parfaitement la profession d'Esculape, dont le principal talent étoit la Chirurgie, comme on le dira.*

nier a emprunté du premier, & son nom, & tout ce qui y étoit attaché.

L'Esculape des *Cyréniens*, qu'ils servoient sous le nom d'Esculape *le Medecin*, étoit aussi sans doute le même que celui de Phénicie. On dira encor un mot de ce dernier Esculape dans la suite.

Quoi qu'il en soit l'antiquité ne nous ayant rien laissé touchant le premier, que le peu qu'on en a rapporté, nous serons obligez de nous en tenir à ce que les Grecs ont dit du leur. C'est ce que nous verrons tout à l'heure après avoir dit un mot du *Centaure Chiron* qui a été son maître.

Le CENTAURE CHIRON, *&* *les* HEROS, *qu'il a instruits dans la Medecine.*

LE Centaure Chiron étoit (*a*) fils de *Saturne* & de *Philira*, & la fable dit que la raison pour laquelle il étoit *moitié homme & moitié* cheval (qui est ce que les Poëtes ont appellé un *Centaure*) c'est que Saturne ayant apperçu sa femme *Rhea*, qui venoit pour le surprendre lors qu'il étoit avec Philira, il prit incontinent la forme d'un *cheval*, pour n'être pas connu. D'autres veulent qu'on ait attribué à Chi-

a *Pindar. Pythior. Od.6. Hygin fabul. cap.*138. *Apollon. Rhod. Argonautic. lib.* 2. *&c.*

ron un corps *demi homme & demi bête*, parce qu'il entendoit la *Véterinaire*, ou la Medecine de l'une & de l'autre espece; & *Suidas* dit qu'il avoit composé un livre intitulé, (b) *la Medecine des Chevaux*. On pourroit aussi croire que la fable ne l'a mis au rang des Centaures, que pour avoir été de *Thessalie*; que l'on a feint être la patrie de ces monstres, parce que les *Thessaliens* ayant été les premiers qui se sont appliquez à domter les chevaux, ceux qui les virent de loin à cheval, se figurerent que l'homme & le cheval ne faisoient qu'un même corps.

(a) Quelques uns ont dit simplement que Chiron avoit *inventé la Medecine*; sans specifier quelle sorte de Medecine; (b) d'autres lui ont attribué d'avoir trouvé le prémier des *herbes*, & des *médicamens* pour la guerison des maladies, & particulierement des playes & des ulceres. (c) Les *Magnésiens* ses Compatriotes lui offroient, pour ce sujet, les premices des *herbes* ou des *plantes*, & ils soutenoient qu'il étoit *le premier qui eût écrit de la Medecine*

b Ἱππιάτρικον a *Germanic. Cæsar. in Arati Phænomen.* b *Galen. Introduct. Plin. lib. 7. cap. 46.* c *Plutarch. sympos. lib. 3. qu. 1.*

decine. On pretend qu'il ait donné son nom à la *Centaurée*, plante connue, & à quelques autres. L'on ajoûte même que *Diane* lui avoit enseigné les vertus de quelques autres simples. D'autres enfin ne l'on fait (*d*) inventeur que de la *Chirurgie* seule. Ce dernier sentiment est fondé sur l'étymologie du nom de ce Centaure, qui vient manifestement d'un mot Grec qui signifie (*e*) *la main*, & duquel celui de *Chirurgie*, se trouve même tiré.

La Chirurgie ou la Medecine n'étoit pas la seule science de Chiron. Il possedoit de plus la *Philosophie*, l'*Astronomie*, la *Musique*, l'Art de la *Chasse*, & de la *Guerre*, & d'autres Arts. Sa demeure étoit dans une grotte du mont *Pélion*, où tous les grans hommes de son temps le venoient trouver pour apprendre ces Arts & ces sciences. Les *Héros* qu'il a instruits sont les suivans. *Hercule, Aristée, Thésée, Télamon, Teucer, Jason, Pélée, Achille, Patroclus, Palaméde & Esculape.*

Entre les sciences & les Arts que Chiron enseigna à HERCULE, on ne conte pas seulement l'Art de la *Guerre*, & l'*Astronomie*; On met aussi au même rang la

d *Hygin. cap.* 27. e χεὶρ. *Chirurgie*, *signifie mot à mot*, *Operation de la main.*

la *decine*, dans laquelle Plutarque pretend que ce Héros ait excellé. Et ce que rapporte Euripide; qu'*Hercule* ayant appris qu'*Alceste* avoit voulu mourir pour *Admete* son époux, il combatit la mort, & lui arracha par force cette Princesse; ne signifie autre chose, (*f*) selon quelques uns, sinon qu'Alceste etant si mal qu'on déséperoit de sa guerison, Hercule vint & lui rendit la santé par ses remedes. On pretend qu'il ait été appellé *Alexicacos*, du même surnom qu'*Apollon*, par les mêmes raisons qui ont fait donner cet epithete à celui ci, c'est à dire, parce qu'il *chassoit les maladies*; mais il est plus probable qu'on appelloit Hercule de ce nom, pour avoir délivré le mõde de divers monstres, comme on le peut voir dans la fable.

On tire aussi un argument pour prouver qu'Hercule entendoit la Medecine, de ce que diverses plantes Medicinales, se trouvent appellées de son nom. Theophraste, Dioscoride, & les autres anciens Herboristes, parlent d'une espece de Pavot qu'on nommoit *Héraclien*, c'est à dire *Pavot d'Hercule*. Il y avoit encore une autre plante nommée *Héraclion*. La plante nommée *Nymphea*, s'appelloit aussi

(*f*) *Muret Var. Lection.*

aussi *Heraclia*, selon Pline, qui ajoute que cette herbe naquit sur le tombeau d'une *Nymphe*, qui étoit morte de la jalousie que lui avoit causé Hercule, pour s'être attaché à une autre Dame. On a aussi une espece de *Panax*, qui s'appelle Héraclien, & quelques autres plantes qui portent le même nom, Mais rien n'empêche qu'on ne puisse leur avoir donné ces noms depuis, pour marquer la force ou la vertu de ces herbes, qu'on pretendoit avoir du rapport avec celle d'Hercule ; à peu près comme on appelle le *Hautmal*, ou le mal *Caduc*, la *maladie d'Hercule*, non qu'Hercule en ait été malade, ou qu'il l'ait guerit ce mal, mais parce qu'on a supposé qu'il falloit les forces d'Hercule pour surmonter cette fâcheuse maladie. (*a*) Ce Heros eut une fille nommée Hepione, qui entendoit aussi la Medecine. On verra plus bas une autre Hepione femme d'Esculape.

Aristee Roi d'Arcadie, & fils d'Apollon & de *Cyrene*, fut remis par son pere au Centaure Chiron qui lui enseigna la *Medecine*, & la science de *Deviner*. On a dit

C 6

a *Epistol. Abderitanorum ad Hippocratem Justin lib.* 13. *Schol. in Apollon Rhod. Argonaut. lib.* 2.

de lui qu'il avoit montré aux hommes à faire *l'huile*, & le *miel*, à faire *cailler le lait*, & plusieurs autres choses utiles à la Societé. On lui a aussi attribué d'avoir le premier découvert les vertus du *Silphium*, ou du *Laserpitium*, plante dont le suc épaissi ou la gomme qui en distilloit, étoit d'un très grand usage parmi les anciens Medecins, mais qu'on n'a plus aujourdui, ou qu'on ne connoit pas bien, comme on le verra dans la suite.

Thesee fut aussi instruit dans la même école, & (a) Theophraste parle d'une plante nommée du nom de ce Heros, d'où l'on infere, qu'il en avoit découvert les vertus, qui consistoient particulierement à lâcher le ventre.

Telamon & son fils Teucer n'ont pas eu moins de part que les precedens à la connoissance de la Medecine. Philostrate l'assure du premier. Et le *Teucrium*, plante connüe, qui porte le nom de celui-ci, est aussi selon la commune tradition, une marque qu'il l'a le premier trouvée.

Jason a de même passé pour un grand Medecin, & (b l'étymologie de son nom en

a *Histor. plantar. lib. 7. cap.* 11. *lib.* 21. *cap.* 17. *lib.* 22. *cap.* 21. b *ἰάομαι, medeor, je gueris, ou je remedie.*

en est même une preuve. PELEE a été dans la même réputation, aussi bien que son fils ACHILLE. Celui-ci allant au siege de Troye y porta une lance qui lui avoit été donnée par le Centaure, & qui avoit la vertu de guerir les blessures qu'elle faisoit, ce que *Télèphe* expérimenta heureusement.

(c) " Quelques uns, dit Pline, preten-
" dent qu'Achille guerit Téléphe avec la
" plante nommée Achillea, qui est une
" espece de Millefeuille. Les autres veu-
" lent, qu'il ait inventé le vert de gris, qui
" est d'un grand usage pour les emplâtres;
" & ils ajoûtent que c'est pour cela qu'on
" peint Achille râclant le verd de gris,
" qui est une espece de roüille du cuivre,
" de la pointe de sa lance, & le faisant
" tomber sur la playe de Téléphe.

Homere nous apprend aussi qu'*Eurypile* ayant été blessé, prioit *Patrocle*, ami d'Achille, (d) *de lui faire part des excellens remédes qu'il avoit appris de ce Heros, disciple de Chiron le plus juste des Centaures.*

On pourroit joindre au témoignage d'Homere, celui de plusieurs autres (e) Poëtes, qui attribuent tous à Achille d'avoir

c *l.* 25. *c.* 5. d *Iliad. l.* 11. *sub fin.* e *Vindicianus. Sidonius Apollinar. Claudian. in Panegyrico de* 3. *Consulat. Honorii, item, ad Hadrianum.*

d'avoir appris la Medecine du Centaure Chiron.

On ne peut pas douter, après ce qu'on vient de dire de PATROCLE, qu'il n'entendît aussi la Medecine, & particulierement la Chirurgie, puis *qu'Eurypile* ajoûte dans l'endroit qu'on a cité, qu'il le prie *de lui faire une incision à la cuisse pour en tirer le dard qui l'a blessé, & après avoir lavé la playe avec de l'eau, d'y appliquer un médicament qui appaise la douleur.* PALAMEDE n'avoit pas moins profité à l'école de Chiron dans la Medecine, puis (*c*) qu'il empêcha par sa bonne conduite, que la peste qui ravageoit les villes de l'Hellespont & Troye même, n'attaquât personne dans le Camp des Grecs, qui étoient devant cette derniere ville, quoi que le lieu où ils étoient campez fût fort mal sain. Le moyen qu'il employa pour cela fut d'ordonner qu'on mangeat peu, & qu'on fît beaucoup d'exercice.

Voilà ce que l'on a dit des Heros qu'on vient de nommer par rapport à la Medecine. Quant aux cures que *Chiron* lui méme pouvoit avoir faites, je ne sai que celle de *Phœnix*, fils d'Amyntor, à qui il rendit la vûe, après que son Pere lui eut fait crever

c *Philostrat. in Heroicis.* d *Apollodor. lib.* 3.

crever les yeux, par un effet de jalousie. *Galien* veut que les Grecs ayent appellé les *ulcéres malins*, & qui sont comme incurables, *ulcéres Chironiens*, parce que Chiron a été le seul qui ait su les guerir, mais il y a plus d'apparence qu'on leur a donné ce nom pour une raison toute opposée, qui est, qu'un ulcére de cette nature avoit reduit au désespoir cet excellent Chirurgien. Voici comme la chose se passa.

La Fable dit qu'Hercule ayant blessé Chiron, sans y penser, avec une flêche trempée dans le sang de *l'Hydre de Lerne*, cette blessure causa une si grande douleur au Centaure, que tout son chagrin étoit de ne pouvoir pas mourir, parce qu'il étoit immortel. Sur quoi Hercule, pour remédier selon son pouvoir au mal qu'il avoit fait, s'en alla délier *Prométhée* de dessus le *Caucase*, & Prométhée ayant consenti d'être fait immortel en la place de Chiron, celui ci mourut comme il le désiroit, & en suite alla prendre place au rang des Astres.

Ce Centaure eut deux filles; l'une qui s'appelloit HIPPO, se rendit célèbre tant par ses *prédictions* que par la science de la *Physique* qu'elle possedoit. L'autre étoit nommée

nommée Octroe, de qui Ovide dit qu'elle savoit le mêtier de son pere.

MELAMPE & POLYIDE.

On trouve ici le premier exemple que nous ayions de la Purgation, & d'un Reméde mineral, prisé interieurement.

Ils étoient tous deux *d'Argos*. Le premier fut fils *d'Amithaon*, & *d'Aglaide* ou *d'Idomené*, fille *d'Abas*. C'est l'un des plus anciens *Poëtes* que l'on connoisse, & duquel Homère lui même fait mention. Il avoit écrit plusieurs milliers de vers sur le deuil de Cérès à l'occasion du rapt de sa fille, sur les mysteres de cette Déesse & sur d'autres sujets. Il entendoit aussi l'Art de *Deviner*, & celui de la *Medecine*, qui étoient deux Arts inséparables en ces temps-là. L'on a encore aujourdui quelques livres qui portent son nom, & qui enseignent à deviner par les *Palpitations*, & par les *Taches*, ou *Marques naturelles* du corps, mais qui sont manifestement supposez.

L'on a parlé au commencement de cette histoire de la maniere dont Mélampe s'y prit pour guérir les filles de Proëtus qui étoient devenuës folles. Comme

l'on

l'on a remarqué en cet endroit là qu'il les purgea avec de *l'Ellebore*, ou avec du lait de ses chevres qui en avoient mangé auparavant, on pourroit croire que c'est ce qui lui fit donner (*a*) un surnom qui semble marquer qu'il a été le premier qui ait donné des *Purgatifs*; & il est vray que c'est ici le plus ancien exemple que nous ayions de la (*b*) *Purgation*. Mais il y a bien autant d'apparence qu'on l'appelloit ainsi, parce qu'il étoit des premiers qui eussent mis en usage les pretendus moyens de purger, c'est à dire de laver & de rendre purs ceux qui étoient tombez dans quelque maladie soit d'esprit soit de corps, ou qui s'étoient soüillez par des crimes; ce qui se faisoit non par les *purgations* des Medecins, mais par des céremonies superstitieuses, qui consistoient à reciter de certains vers ou de certaines paroles sur les personnes, à leur appliquer ou leur faire prendre des herbes cueillies en certain temps & d'une certaine maniere, ou à les laver dans des bains propres pour cela.

Mélampe mit tous ces moyens en usage pour

a *Servius sur le 3. des Georgiques dit qu'on l'appelloit*, καθάρτης b *Voyez plus bas dans l'article de Podalire.*

pour guerir les filles de Proëtus; Il ne leur donna pas seulement de l'Ellébore, il employa encore les (a) *Vers* ou les *Charmes*, & enfin il les fit (b) baigner dans une fontaine *d'Arcadie*, qu'on appelloit la fontaine *Clitorienne*, où elles acheverent de se purifier. La fable ajoûte que depuis ce temps là, ceux qui beuvoient de l'eau de cette fontaine perdoient le goût du vin. (c) Si cette cure fut belle, la récompense que Mélampe exigeâ fut aussi bien considérable, puis qu'il stipula du pere de ces Princesses qu'il lui donneroit un tiers de son Royaume, & un autre tiers à son frere *Bias*; & qu'ils épouseroient chacun une de ses filles.

On trouve un autre exemple des Cures de Mélampe, qui ne meritent pas moins d'être rapporté que le precedent. (d) Iphiclus fils de Philacus ne pouvant avoir d'enfans, Mélampe fut prié de lui indiquer quelques remedes; ce qu'il fit de cette maniere. Ayant immolé deux taureaux, & ayant coupé leurs entrailles en plusieurs petites pieces, il attira par cet artifice

a *Le mot de Charme, vient du Latin Carmen, qui signifie une Chanson, des Vers, ou une piece de Poësie.* b *Voyez les Métamorphoses d'Ovide.* c *Apollodor. lib. 2.* d *id. lib. 1.*

artifice les oiseaux pour tirer quelque *augure* par leur moyen. Sur cela il *vint* un *Vautour*, duquel il apprit (*e*) que Phylacus ayant autrefois sacrifié des beliers, il laissa le couteau dont il les avoit égorgés tout sanglant auprès de son fils, qui étant fort jeûne, en fut épouvanté, & courut planter ce couteau dans un Chêne sacré, dont l'écorce l'avoit ensuite couvert. Le *Vautour*, ajoûta que si Iphiclus alloit chercher ce couteau, & qu'en ayant raclé la *roüille*, il en bût pendant dix jours dans du vin, il auroit bien tôt des enfans; Melampe ayant donné ce Conseil à ce jeune Prince il ne manqua pas de le suivre, & d'en voir un bon effet.

Voila aussi le premier exemple que l'on trouve d'un medicament *mineral* pris intérieurement. On verra dans la seconde partie de cette Histoire quelle conséquence en peuvent tirer les Medecins *Chimistes*. Je ne sai si ce remede pouvoit produire l'effet qu'on lui a attribué en cette occasion, mais *Dioscoride* l'employoit dans une vûe toute opposée. (*a*) *La Roüille du fer*, dit cet auteur, *empêche que les femmes ne conçoivent*. Ce qu'il y a

e *Mélampe, étant Devin, entendoit le langage des Oiseaux*. a *lib*. 5.

y a ici de remarquable c'est qu'Iphiclus la prenoit lui même & non sa femme.

Mélampe vivoit deux cents ans avant le siege de Troye. Il fut aussi regardé comme un Dieu, après sa mort, on bâtit des temples à son honneur, & on lui sacrifia, en quelques endroits de la Grêce. L'on n'a rien à dire de plus touchant POLYIDE, que ce qu'on en a rapporté au commencement de cette histoire, on remarquera seulement qu'il étoit petit neveu de *Melampe*; si c'est du moins de ce Polyide dont parle Pausanias. Ce qui fait croire qu'il ne parle pas d'un autre, c'est qu'il dit qu'on fit venir Polyide de *Mégare* pour (c) *purifier* un homme qui avoit commis un homicide, ce qui étoit le mêtier des *Devins*, tels qu'étoit Polyide.

Conti-

b *Pausan. lib.* I. c καθαίρειν *lustrare*, *laver avec de l'eau lustrale*.

Continuation de l'Histoire d'Esculape. On dit aussi un mot, en passant de CADMUS *& de* BACCHUS *, auxquels on a de même attribué l'invention de la Medecine.*

LE changement de patrie d'Esculape avance tout d'un coup de plusieurs siecles l'histoire de la Medecine. Mais quand les Grecs ne l'auroient pas dépaïsé de la maniere qu'on l'a dit, nous ne laisserions pas d'être obligés de laisser en arriere tout ce grand intervalle, & de sauter de l Egypte ou de la Phénicie dans la Grèce, faute de mémoires qui nous instruisent de l'état où étoit la Medecine dans les premiers de ces païs, pendant le temps dont il s'agit.

(*a*) Galien supposant qu'Esculape, c'est à dire l'Esculape Grec, a été celui qui a le premier amené la Medecine à sa perfection, veut que tous ceux qui l'ont précedé, entre lesquels il conte le Centaure Chiron lui même & les Heros qu'il a enseignez, n'eussent qu'une simple connoissance des vertus de quelques herbes dont

a *Ou l'auteur du livre intitulé, le Medecin, qui est parmi ses œuvres, mais que l'on croit être d'un autre Medecin nommé Hérodote.*

dont ils avoient fait expérience en de certaines occasions.

Il est à la verité, contraint d'avoüer que l'on trouvoit déja auparavant en Egypte, d'autres médicamens que les herbes, comme Homere le témoigne; & que la coûtume qu'avoient ces peuples d'ouvrir les corps morts pour les embaumer pouvoit leur avoir appris diverses choses qui étoient d'usage particulierement dans la Chirurgie, mais il croit que toute leur connoissance ne consistoit qu'en une *Expérience* sans *Raisonnement*: au lieu qu'Esculape avoit rendu selon lui la Medecine *parfaite*; & il appelle cette Medecine d'Esculape, une *Medecine Divine*, dans la supposition qu'il la tenoit du Dieu *Apollon* qui étoit son pere.

On verra dans la suite, qu'Esculape lui même n'en savoit guere d'avantage que ceux dont parle ici Galien, qui vraisemblablement n'en savoient aussi guere plus qu'il ne dit. Mais quelles qu'aient été les connoissances de ceuxci, par rapport à la Medecine, comme l'antiquité ne nous a rien laissé sur ce sujet, nous allons voir ce qu'elle nous a debité touchant Esculape.

Il étoit, comme on l'a dit, fils *d'Apollon*

lon & de *Coronis*. Voici quelle fut sa naissance, selon (*a*) Pausanias. Coronis, enceinte du fait d'Apollon, allant avec son pere au Péloponnêse, accoucha d'un fils sur une montagne du territoire d'Epidaure, où elle le laissa. Un Berger du voisinage s'étant apperçu que son chien & une de ses Chevres maequoient au troupeau fit tant qu'il les trouva auprès de cet enfant, la Chevre lui donnant la mammelle, & le Chien faisant le guet. Et comme avec cela, il vit cet enfant environné d'un feu céleste, il conçut pour lui un tres grand respect. D'autres ont dit qu'Esculape étoit fils d'Arsinoé fille de Leucippus.

(*b*) Pindare conte la chose autrement. Il dit que Coronis étant grosse, & n'ayant pas laissé d'accorder des faveurs à un jeune Arcadien nommé *Ischyes* Apollon en fut si irrité qu'il envoya la Deesse Diane sa sœur à *Lacérie*, ville de *Thessalie*, où demeuroit Coronis, pour y exciter la peste, dont elle mourut. Mais comme on l'eut étenduë sur le bucher, le Dieu se souvenant du précieux gage qu'elle portoit dans son sein y accourut & ayant tiré l'enfant du milieu des flammes, le porta

a *in Laconic.* b *Pythior. Od.* 3.

porta au Centaure *Chiron*, & le pria d'avoir soin de l'élever.

L'on a dit aussi qu Esculape étoit né à *Tricque*, ville de la même Province. (a) *Lactance* veut que le pere & la mere d'Esculape fussent incertains, qu'il eut été exposé incontinent après sa naissance, & trouvé par des chasseurs auprès d'une Chienne qui le nourrissoit; & que ces mémes Chasseurs l'eussent remis à Chiron qui lui apprit la Medecine. Il ajoûte qu'il étoit *Messenien*; mais qu'il avoit demeuré à *Epidaure*.

D'autres ont dit qu'Apollon l'avoit instruit lui même dans cet Art. Quoi qu'il en soit, il profita si bien qu'il guerissoit, selon Pindare, de toutes sortes *d'ulceres*, de *blessures*, de *fievres* & de *douleurs*, tous ceux qui s'adressoient à lui, & cela par de (b) *doux enchantemens*, par des *potions adoucissantes*, par des *incisions*, ou par des *remédes extérieurs* qu'il appliquoit.

Ces *enchantemens* se peuvent entendre de l'effet des instrumens de *Musique*, dont l'harmonie est d'un grand secours en diverses maladies. Apollon pere d'Esculape étant le Dieu de la Musique, & le Centau-

a *de fals. relig. lib.* 1. *cap.* 10. b μαλακαῖς ἐπαοιδαῖς

Centaure son Précepteur n'ayant pas moins été *Musicien* que Medecin, il ne pouvoit qu'il ne fut grand Maître dans l'un & l'autre art. Il y a même un passage dans Galien qui pourroit servir de commentaire à ce que dit ici Pindare. (*a*)*Nous avons guéri*, dit cet auteur, « diverses per« sonnes dont les passions de l'esprit ren« doient le corps malade, en calmant « ces mouvemens déréglez, & en remet« tant leur esprit en son assiette naturelle. « S'il falloit, continue-t-il, appuyer cet« te méthode de quelque autorité, nous « en citerions une bien considérable, qui « est celle d'Esculape, le Dieu de ma pa« trie, qui avoit acoûtumé de soulager « ceux à qui les mouvemens violens de l'esprit, rendoient le tempérament du « corps plus chaud qu'il ne falloit, avec « des chansons, & par le moyen des far« ces, & de la mélodie.

Des Charmes & de la maniere dont ils se sont introduits dans la Medecine. Esculape s'en est servi aussi bien que toute l'antiquité.

MAis on sait que cette premiere voye de guérir les maladies est très an-

(a) *de sanitat. tuend. lib.* 1 *cap.* 8.

dans le (*a*) *Pseaume* LVIII, de *l'aspic qui bouche son oreille à la voix de l'enchanteur*; & le Prophête *Jérémie*, menace le peuple Juif, de la venue de certains *serpens* contre lesquels les *enchantemens* n'auront aucune force. On ne s'étendra pas d'avantage sur cette question, dont on a seulement cru devoir dire un mot en passant.

Quoi qu'il en soit, les *Charmes* ou les *Enchantemens* se sont si bien introduits dans la Medecine que toutes les Nations du monde les ont pratiquez de temps immémorial. Et ce n'est pas seulement le simple peuple qui s'en est mêlé, les plus sages n'y ont pas moins donné, comme on verra dans la suite.

Des Amulêtes & des autres espéces de Charmes.

ON *charmoit* quelquefois les maladies, par de simples *paroles*, ou par de certains *mots* ou *vers Magiques*, qu'on prononçoit à l'oreille du malade, ou même loin de lui, dans l'intention de le guérir, & qu'on accompagnoit de certains gestes ou mouvemens du corps

D'au-

a Voyez le Hierozoicon de Bochart. 2. liv. 3. chap. 6.

D'autresfois on écrivoit ces mots sur de certaines choses que l'on attachoit au corps du malade. C'est ce que les Latins ont appellé des Amuletes, *Amuleta*, qui vient du verbe *amovére*, ôter ou éloigner. Ils les appelloient encore *Proëbia*, ou *Proëbra*, de *prohibere*, défendre, garentir. Les Grecs les ont appellé, dans le même sens *Apotropæa*, *Phylacteria*, *Amynteria*, *Alexiteria*, *Alexipharmaca*, parce qu'ils croyoient, que ces remedes *défendoient*, & *garentissoient* non seulement contre les *enchantemens* ou les *charmes*, (auxquels ils attribuoient autant de force pour rendre les gens malades, comme les *contrecharmes* en avoient pour les guerir) mais qu'ils détournoient ou éloignoient, même les maladies provenantes de *causes naturelles*.

La matiere de ces *Amuletes* étoit tirée des *pierres*, des *métaux*, des *simples*, des *animaux*, & generalement de tout ce qu'il y a au monde. On gravoit sur les pierres ou sur les métaux des *caracteres* ou des *figures* ou des *mots* qui quelquefois ne signifioient rien, ou qui n'étoient pas même intelligibles à ceux qui les écrivoient & qui s'en servoient. On écrivoit aussi ces mots sur du papier ou sur qu'elqu'au-

tre matiere que ce fut. Ou si l'on n'écrivoit ni ne marquoit rien sur les matieres propres à faire des amuletes, on employoit je ne sai combien de céremonies superstitieuses dans leur préparation & dans leur application; sans parler de la peine qu'on se donnoit pour observer que les Astres fussent disposez favorablement. Les Arabes ont donné à cette derniere sorte d'Amuletes, dont la vertu dépend principalement de l'influence des Astres, le nom de *Talismans*, c'est à dire, *Images*.

On faisoit des Amuletes de toutes sortes de formes, & on les attachoit à toutes les parties du corps, d'où vient qu'on les appelloit encore *Periapta* & *Periammata*, d'un verbe qui signifie *attacher autour de quelque chose*; Quelquesuns ressembloient à une *piece de monnoye*, qu'on perçoit pour les pendre au col avec un filet; d'autres étoient faits en *anneaux* pour être mis au doit; d'autres comme des *brasselets* ou des *coliers*, qu'on portoit au bras ou autour du col; ou comme des *couronnes*, dont on entouroit la tête. &c.

Mais il faut remarquer qu'il y avoit aussi des *Amuletes*, où ni les Charmes ni la

la Superstition n'avoient point de part; quoi que personne ne pût rendre raison des effets qu'on leur attribuoit, ni de la maniere dont ils agissoient. Cette derniere sorte d'Amuletes est encore aujourdui approuvée par divers Medecins, quoi que d'autres n'y veulent pas ajoûter foi; l'on aura encore occasion d'en parler ailleurs aussi bien que des premiers dans la suite de de cet ouvrage.

Pour revenir aux enchantemens dont Esculape se servoit, je ne vois pas qu'on puisse lui faire une grande affaire d'avoir pratiqué dans les plus grossieres ténébres de l'idolatrie & de l'ignorance ce qui se pratique encore aujourdui par plusieurs Chrêtiens, qui devroient avoir cette sorte de Medecine en horreur, ou assez de bon sens pour ne pas donner dans ces vanitez. Au reste, je ne sai si c'est pour suivre les traces d'Esculape que les *Thessaliens* ses compatriotes, ont été, depuis, si fort adonnez aux enchantemens, qu'ils se sont distinguez par cet endroit, témoin *l'âne d'or* d'Apulée, & un grand nombre de passages des Anciens qui parlent de la Thessalie, comme du païs des *Sortilêges*.

Esculape embrassoit aussi le solide de la Medecine. On l'a fait auteur de la Medecine Clinique, & on lui a attribué de merveilleuses cures, & même d'avoir fait revivre des morts.

MAis ce n'étoit pas par les *charmes* seulement qu'Esculape pratiquoit la Medecine. Ce qu'on a dit fait voir qu'il ne négligeoit pas d'ailleurs le solide de cet Art. L'on verra dans la suite s'il est vrai qu'il l'ait amené au point de perfection que quelques uns ont pretendu. Galien, dans l'endroit qu'on a cité, où il dit qu'Esculape guérissoit les maladies par la Musique &c. ajoûte, *qu'il ordonnoit à plusieurs d'aller à cheval, de s'exercer étant armez, & qu'il leur marquoit les sortes de mouvemens qu'ils devoient faire, & la maniere dont ils devoient s'armer.* Il sembleroit parlà qu'il seroit aussi l'inventeur de la Medecine *Gymnastique*, dont on parlera dans la suite.

Il a eu aussi la reputation d'avoir inventé la Medecine (*a*) *Clinique*, ainsi appellée d'un mot Grec qui signifie (*b*) *le lit*, pour marquer

a *Hygin. Fabul.* b κλίνη; *de ce mot on a formé celui de* κλινικὸς, *qui étoit d'ailleurs commun aux malades & aux Medecins, signi-*

marquer qu'il eſt le premier qui ait commencé de *viſiter les malades, en leur lit*; ce qui ſuppoſe que les Medecins, avant ce temps là ne voyoient guere les malades chez eux. Cela eſt confirmé par ce qu'on a dit de la maniere d'agir des *Babyloniens* qui faiſoient porter leurs malades dans les carrefours pour recevoir les avis des paſſans. Le Centaure Chiron ſe tenoit peut être auſſi dans ſa grotte attendant qu'on l'y vînt conſulter. Et pour les Medecins de moindre importance, il y a de l'apparence qu'ils couroient les foires & les marchez pour débiter leurs remedes, comme font ceux qu'on appelle aujourdui *Empiriques*, ſans qu'ils s'aviſaſſent de viſiter frequemment les malades, comme on a fait depuis, pour obſerver les changemens qui leur arrivent.

Cette coûtume introduite par Eſculape fit que les Medecins qui l'imiterent furent appellez *Cliniques*, pour les diſtinguer des *Empiriques*, ou des *Coureurs de marchez*. Quant à lui ſa méthode lui réüſſit ſi bien qu'on ne parla plus que de la Me-

fiant également un malade allité, & un Medecin qui viſite les malades au lit. On peut voir une troiſieme ſignification de ce mot dans la ſuite, à l'article des Eſclaves Medecins.

decine d'Esculape ; Les jumeaux *Castor* & *Pollux* le voulurent avoir avec eux dans le fameux voyage des *Argonautes* ; & quelques cures surprenantes qu'on a dit qu'il avoit faites, de certains malades que le peuple regardoit déja comme morts, firent qu'on publia que non seulement il guérissoit les malades, mais qu'il resuscitoit même les morts. (a) La fable ajoûte que sur la plainte que fit *Pluton* que si on laissoit faire ce Medecin, personne ne mourant, les enfers seroient bien tôt vuides ; Jupiter le tua d'un coup de foudre avec *Hippolyte* fils de *Thésée* auquel il avoit rendu la vie ; & qu'à la priere de son pere Apollon, il fut mis au rang des Astres sous le nom *d'Ophiucus*, qui est une constellation qu'on voit au dessus du *scorpion*.

Pindare assure qu'Esculape fut porté à resusciter Hippolyte, par une grande somme qu'on lui promit. Ce qui a fait dire à (b) quelques uns qu'Esculape aimoit l'argent ; mais ce n'est pas le sentiment de Suidas qui dit, que ce pere de la Medecine, *auroit traité Pauson & Irus, & quelqu'autre pauvre que ç'eût été* ; & il étoit bien juste que les riches payassent pour les

a *Pindar. Pithyon. od.* 3. *Virgil. Æneid.* 3.
b *Clem. Alexandr.*

les pauvres. D'ailleurs si aujourdui on ne laisse pas de payer les Medecins, lors méme qu'on croit qu'ils ont tuê leur malade, je ne voy pas pourquoi Esculape auroit resuscité les gens *gratis*. (*a*) Un autre auteur a dit qu'Esculape avoit été foudroyé pour avoir gueri les filles de *Prœtus*, qui est ce que l'on a attribué precedemment à *Mélampe*, & non pour avoir rendu la vie à Hippolyte. Mais celui ci n'auroit pas été le seul qu'Esculape eût ressuscité, s'il en falloit croire la fable, qui joint à Hippolyte, un *Capanée*; un *Lycurgue*; un *Eriphile*; un *Tindarée*; un *Hymenée*; & même *Glauque* fils de Minos, dont on a rapporté l'histoire en parlant de *Polyide*.

Autres autoritez pour prouver que toute la Medecine d'Esculape se reduisoit presque à la Chirurgie. Sentiment de Platon sur cette Medecine.

L'On vient de voir ce que la Fable dit d'Esculape; mais *Celse* & *Suidas* parlent bien plus naturellement de lui. S'il

D 6

a *Polyanthus de Cyrene*, *dans un livre qu'il avoit fait de l'origine des Asclépiades. Voss. de Historic. Græc. lib. 3.*

en faut croire le dernier, Eſculape ne donna pas la peine à Jupiter de le foudroyer, (*b*) *étant mort d'une inflammation de poûmon, la Medecine humaine, dont il étoit l'inventeur, lui ayant manqué au beſoin.* Celſe nous apprend auſſi que la grande reputatió d'Eſculape lui a beaucoup moins coûté qu'on n'a dit. *Il n'y a point de lieu*, dit-il, dans ſa préface, *où la Medecine ne ſe trouve, puis que les peuples les moins éclairez ont eu connoiſſance des herbes, & de divers autres remedes familiers, pour la gueriſon des playes & des maladies. Mais il eſt conſtant que les Grecs l'ont cultivée un peu mieux que les autres nations, quoi qu'ils n'ayent pas commencé à s'en ſervir dès leur premiere origine, mais ſeulement peu de ſiecles avant nous. Eſculape étant le plus ancien auteur ſur cette matiere, dont on parle. Cet homme ayant cultivé un peu plus ſubtilement cette ſcience, qui avoit été juſques là entre les mains du vulgaire, qui la traitoit d'une maniere fort groſſiere, fut mis dans le rang des Dieux.* Podalire & Machaon, *ſes deux fils ayant enſuite accompagné Agamemnon à la guerre de Troye, fu-*

rent

b *C'eſt du moins ainſi que je penſe qu'on doit traduire ce paſſage.* ὁ δὲ ἀθλίως νόσῳ (περιπνευμονίαν καλοῦσιν Ἀσκληπιαδῶν παῖδες αὐτὴν) πεζότερος, τὰ μὲν πρῶτα, εὑρετὴς τῆς ἀνθρώπων ἰατρικῆς.

rent d'un grand secours à ses soldats. Homere, cependant, ne dit pas qu'ils ayent été employez dans la peste ; *ou dans aucune sorte de* maladie *qui régnât dans le camp, mais seulement, qu'ils remédioient aux* blessures, *par le moyen du* fer *& par les* médicamens. *D'où il paroit qu'ils ne se mêloient que de cette partie de la Medecine, qui est véritablement la plus ancienne de toutes.*

Pline se rencontre dans le même sentiment ; (*a*) *La Medecine*, dit il, *a augmenté son crédit par un mensonge, ayant feint qu'*Esculape *avoit été frapé de la foudre, pour avoir redonné la vie au fils de Tyndare ; & n'ayant cessé de raconter que d'autres avoient été ressuscitez par son secours, qui fit du bruit du temps de la guerre de Troye, depuis lequel on a eu plus de certitude des faits historiques ; mais il se trouve que la Medecine d'Esculape ne consistoit alors qu'à savoir guérir des blessures.*

On pourroit ajoûter que si Esculape, ou ses fils, avoient été Medecins, ils auroient su mieux régler la nourriture de leurs malades, ce qui est un des principaux soins d'un Medecin, & n'auroient pas souffert *qu'Eurypyle* blessé, eût pris un breuvage fait avec du *vin*, où l'on avoit mêlé un peu de *farine* & de *fromage*

a lib. 29. cap. 1. broyé

broyé ; & Machaon lui même étant blessé à l'épaule, n'auroit pas bû du vin, qui au sentiment des Medecins, est tout à fait contraire aux playes.

La réponse que *Platon* fait à cette objection, donne en même temps une idée si particuliere de la Medecine d'Esculape & de ses fils, que nous ne saurions nous empêcher de rapporter tout au long ce qu'il en dit. (a) *C'est une chose absurde*, dit ce Philosophe, *que les hommes ayent besoin de Medecins, non seulement pour des playes, & pour les maladies que causent l'intempérie de l'air ou la bizarrerie des saisons ; mais aussi pour celles qui viennent de la paresse & de la gourmandise, & qui remplissant les personnes d'eaux & de vents, comme si leur corps étoit un lac ou un cloaque, ont obligé les successeurs* d'Esculape, *d'inventer les noms nouveaux de* ventositez, *de* fluxions, *ou de* catherres, *dont on ne parloit point auparavant. Ce qui me fait conjecturer, du moins, qu'on ne connoissoit point ces maladies du temps d'Esculape, c'est qu'au siege de Troye, ses fils n'improuverent point un* breuvage *qu'une femme présentoit à* Eurypyle *blessé, quoi qu'il y eût de*

a *De Republica lib.* 3. *On trouve le même discours abregé dans Maximus Tyrius sermon.* 29.

de la farine défaite dans du vin de Pramnos & du fromage broyé ; *qui sont toutes choses propres à augmenter la pituite. Vous direz, sans doute, que ce breuvage étoit ridicule, & qu'il ne convenoit nullement à un blessé? Mais il faut savoir que les Medecins Sectateurs d'Esculape, n'ont point connu, avant* (b) Herodicus, *la Medecine d'aujourdui, qui est, pour ainsi dire, comme le* Pédagogue des maladies. *Cet homme étant maitre d'une Académie où la jeunesse venoit s'exercer, & se voyant valétudinaire, s'avisa de faire entrer la* (c) Gymnastique, *c'est à dire* l'art de s'exercer le corps, *dans la Medecine; & se procura, par ce moyen, premierement à lui même, & en suite à plusieurs autres, qui sont venus après lui, un grand ennuy. Comment cela, direz vous? C'est qu'il se procura une longue mort. Car en suivant, ou en examinant avec trop d'exactitude une maladie, qui de soi étoit mortelle, & dont il ne pouvoit par consequent guerir, il s'appliqua si fort à y chercher des remedes, que quittant toutes autres affaires il employa toute sa vie à dorloter son corps, en sorte que se trouvant mal, pour peu qu'il*

b *On parlera de cet homme dans la suite.*
c *Cet art, comme on le verra dans la suite, régloit aussi bien la maniere de vivre & de se nourrir, comme celle de s'exercer.*

qu'il s'écartât de la maniere de vivre qu'il avoit choisie, & ayant cependant de la peine à mourir, il atteignit sans se guérir, la vieillesse, par cette conduite, que nous avons appellée, Pédagogue, *ou, si vous voulez,* Gouvernante *ou* Mere nourrice des maladies, *plutôt que* des malades. *O le beau prix qu'il remporta de son Art! certes, il le remporta tel que méritoit un homme qui ne savoit pas que ce n'étoit point par ignorance, ou, faute d'expérience, qu'Esculape n'avoit pas enseigné à ses descendans cette pénible méthode; mais parce qu'il étoit persuadé que dans une ville, ou une société bien réglée, chacun avoit sa tâche assignée, qu'il falloit nécessairement faire, & qu'il ne devoit rester à personne assez de loisir pour être valetudinaire toute sa vie, & pour n'avoir soin que de son corps*

Si vous voulez être convaincu de la justice du procedé d'Esculape, vous n'avez qu'à faire reflexion sur la différence qu'il y a entre la maniere d'agir des artisans, & celle des personnes riches. Si un Masson *ou un* Charpentier *tombe malade, il exige d'abord du Medecin qu'il le guérisse, ou en le faisant* vomir *ou en le* purgeant, *ou en lui faisant quelque* opération de la main, *par le moyen du* fer *ou du* feu. *Que si on lui ordonne* d'observer un long régime de vivre, *il vous*

dira d'abord qu'il n'a pas le loisir d'être malade, & que ce n'est pas son affaire de traîner une vie languissante, ou d'être perpétuellement dans les remedes, sans pouvoir travailler. Sur cela, il congédie son Medecin, & en retournant à sa maniere de vivre ordinaire, s'il vient en convalescence, il vacque à son ouvrage, ou si son corps ne peut plus soutenir le mal, il se trouve enfin delivré en même temps de la vie & de toutes les affaires du monde. Il semble assurément que c'est là l'usage que doit faire de la Medecine un Artisan, à qui le travail est si nécessaire que quand il ne peut plus s'y appliquer il lui est avantageux de mourir. Mais dira t on il n'en est pas de même d'un homme riche, ou d'un homme qui vit de ses rentes, puisqu'il n'est jamais si pressé de faire ce qu'il a à faire, que lors qu'il est empêché d'y travailler, il faille nécessairement qu'il meure? Vous ne prenez pas garde que de quelque condition ou profession qu'on soit, il est du bien de la Societé qu'on ne demeure pas oisif, & que chacun vacque à l'employ auquel il est appellé; ce qui ne peut être pendant qu'on est toûjours occupé à s'écouter, & qu'à force d'être attentif à sa santé, on se croit presque incessamment malade. De sorte qu'il est constant que cette nouvelle Medecine est préjudiciable non seulement à tous les particuliers, mais

mais encore à toute la societé en general. Je pensé qu'Esculape convaincu de ces veritez, s'est contenté d'enseigner aux hommes d'un bon temperament, & qui avoient eu une bonne éducation, des moyens de se tirer des maladies qui leur survenoient par des causes étrangeres, en prenant quelques remedes, ou en souffrant quelques incisions, sans qu'il fût besoin de changer leur maniere de vivre acoutumée, pour ne les pas distraire de leurs occupations. Mais pour les corps qui étoient valétudinaires par une corruption intérieure, il ne les a point voulu entreprendre, & il n'a point tâché de prolonger leur vie par artifice, de peur qu'étant affoiblis & épuisez par cette methode, ils n'engendrassent des enfans valétudinaires comme eux; estimant qu'il n'étoit, ni du bien d'un homme qui ne pouvoit pas vivre comme les autres, ni de celui de la societé, qu'il fût au monde. Les fils d'Esculape essuyerent le sang des blessures de Menelaus blessé par Pandare, & lui appliquérent des onguents adoucissans, mais ils ne lui prescrivirent, non plus qu'à Eurypyle, aucune loi touchant le manger & le boire, dans la pensée que les remedes devoient suffire pour guerir des hommes, qui, avant qu'être blessez étoient d'une bonne constitution, & acoutumez à vivre sobrement, quoi que dans ce temps là ils bussent même du

du vin. Et à l'égard des hommes qui étoient sujets à des maladies, ou naturellement, ou par leur intempérance, ils ne croyoient pas, comme on l'a dit, qu'il fût expédient ni à eux ni aux autres qu'ils vécussent, ou que la Medecine fût faite pour eux, ni qu'on dût les guerir, quand même ils auroient été plus riches que Midas.

Voilà ce que dit Platon. Cette maniere de traiter les malades a beaucoup de rapport avec la conduite des *Lacedémoniens*, qui plongeoient dans du vin leurs enfans, en venant au monde, quoi qu'ils sussent bien que cela faisoit mourir *Epileptiques* ceux qui se trouvoient d'une constitution délicate. Ils croyoient qu'aussi bien auroient-ils perdu leur peine à les élever; & que leurs soins n'étoient bien employez que lors qu'ils nourrissoient des enfans forts & robustes. On dit que c'est dans la même vûe que cette espece de voleurs qu'on appelle *Bohêmiens*, lavent leurs enfans qui viennent de naître, dans la plus proche fontaine, pour éprouver s'ils pourront supporter la fatigue que leur métier demande. (*a*) Virgile disoit la même chose des anciens *Latins*. Sur

a *Durum à stirpe genus, natos ad flumina primùm Deferimus, sævoq; gelu duramus & undis.*

Sur ce pied là le bon Esculape n'auroit été guere propre pour être le Medecin des *Dames* ou de ceux qui sont sujets à la *maladie des Hypochondres*. Mais il est bien permis de douter qu'il ait été du sentiment que Platon lui attribue. Il y a plus d'apparence qu'Esculape & ses fils n'en savoient pas d'avantage;& l'on verra dans la suite, qu'en ces temps là, cette partie de la Medecine *qui regle la nourriture des malades* n'étoit pas connuë. Il faut envisager ces Anciens comme nos païsans d'aujourdui,qui ne connoissent point d'autre nourriture que le pain, ou que celle dont ils usent à l'ordinaire, & qui ne prennent rien du tout, dès qu'une fievre continue, ou quelqu'autre maladie les met hors d'état de manger comme auparavant.

Galien, ou le Medecin *Hérodote*, ont beau nous dire que la Medecine d'Esculape étoit *parfaite, entierement accomplie*, & *divine*. Cet art ne pouvoit pas être encore fort avancé de ce temps là, & la Medecine d'Esculape & de ses fils ne pouvoit qu'être fort grossiere, comme l'a remarqué *Celse*. Il y a méme de l'apparence,comme dit cet auteur, & *Pline* avec lui, que leur science ne passoit guére les bornes

de

de la *Chirurgie.* (*a*) L'étymologie des noms de *Chiron.* & *d'Esculape* semblent l'insinuer. La plus considerable cure de celui ci, & qui a fait dire qu'il rendoit la vie aux morts, étoit apparemment *Chirurgicale*, puis qu'elle fut faite sur *Hippolyte*, à qui des chevaux avoient déchiré ou fracassé tous les membres, & nous ne voyons pas qu'on lui en attribue aucune autre, où il ait employé les remedes internes.

A la verité, l'on peut dire que ces raisons ne sont pas suffisantes pour rayer Esculape & ses fils du catalogue des Medecins, puis qu'ils ont pu exercer plus d'un métier. L'argument qui se tire du silence d'Homere sur leurs autres cures, ne prouve pas non plus nécessairement qu'ils n'ayent jamais traité que des blessez. La gravité du Poëme Epique, ne permettoit pas de produire sur la scene, des Héros qui eussent la *Colique* ou la *Diarrhée.* Et à l'égard des *pestiferez* du camp d'Agamemnon, il ne faut pas s'étonner s'il n'est pas remarqué que *Podalire* & *Machaon* les ayent secourus, la cure de cette maladie, comme on l'infére de tout ce que dit Homère sur ce sujet, ayant

paru

a *Voyez au commencement de cet article.*

paru à ces Anciens si fort au dessus des forces de l'art humain, qu'ils n'attendoient, dans cette occasion, point d'autre secours que celui qui venoit immédiatement du ciel, ou des Dieux, dont la colére leur sembloit étre aussi la cause immediate de ce fleau.

Mais si l'on ne doit pas nier qu'Esculape & ses fils ayent été *Medecins*, parce qu'on n'a pas d'exemples de maladies internes, qu'ils ayent traitées, on ne doit pas non plus l'assurer sans des témoignages suffisans. Celui de Galien, qui parle, comme on l'a vu des cures qu'Esculape faisoit par le moyen de la *musique*, par *l'exercice à pied* & *à cheval* &c. peut-étre suspect, parce que cet auteur étant d'une ville consacrée à Esculape, il étoit obligé de parler avantageusement du dieu de sa patrie, comme il l'appelle lui méme. L'autorité de Pindare, que l'on a cité ni celle de tous les autres Poëtes qui peuvent avoir parlé de cette affaire, n'est pas assez forte, l'exaggération étant inséparable de la Poësie. Le consentement presque universel de l'antiquité qui a reconnu Esculape pour le premier auteur de la Medecine en general, & qui lui a sacrifié comme au Dieu qui présidoit

doit sur la santé, est d'un beaucoup plus grand poids.

Conciliation du sentiment commun qui fait Esculape auteur de la Medecine en general, avec celui qui ne lui attribue que la connoissance de la Chirurgie.

On fait voir en même tems l'antiquité & la nécessité de cette partie de la Medecine; & l'on examine jusqu'où Esculape pouvoit l'avoir poussée.

POur concilier cette opinion generale avec le sentiment de *Celse*, il faut supposer que du temps de Chiron & d'Esculape la *Chirurgie* étoit la partie la plus recherchée de la Medecine, ou qu'on regardoit comme la plus nécessaire; Les autres pouvant être exercées par toutes sortes de personnes indifferemment, ou ne paroissant pas d'une égale utilité.

Ce n'est pas que les gens de ce temps là eussent des corps autrement faits que les nôtres, pour être exempts des maladies qu'on appelle *internes* quoi qu'on les ait supposez plus robustes ou moins sujets à être malades que nous ne le sommes; mais lors qu'ils étoient attaquez d'une

d'une *fievre*, par exemple, ou d'une *pleuresie*, ou ils prenoient le parti de la patience, attendans ce que feroit la *nature*; s'ils prenoient quelques remedes, c'étoit quelque chose de familier, & que leur propre expérience ou celle de leurs proches, qui ne faisoient point profession de Medecine, leur fournissoit.

Par là il leur arrivoit assez souvent de se tirer d'affaire; mais il est visible que si ces remedes aisez & communs étoient utiles contre le dereglement des humeurs, ils ne le pouvoient être lors qu'il s'agissoit ou d'un *bras cassé*, ou d'une *épaule disloquée*; les maladies de cette nature demandans une experience particuliere & une adresse de la main, qui ne pouvoit s'acquerir que par un long usage; de sorte qu'il a fallu nécessairement que quelques particuliers s'attachassent à cela seul, pour y pouvoir mieux réussir; & il est arrivé que l'on a donné à ces particuliers le nom de *Medecins*, par excellence, parce qu'ils guérissoient des maladies dont on ne pouvoit se tirer sans leur secours. Ils pouvoient, à la verité, guerir aussi quelques maladies internes, mais ce n'étoit pas là le beau côté de leur Art. C'est sans doute pour la raison qu'on a tou-

a touchée que Celse regarde la Chirurgie comme la plus ancienne partie de la Medecine. L'on a pu se passer en quelque façon des autres parties, mais celle-ci a dû être en usage presque aussitôt qu'il y a eu des hommes ; car si la constitution, & la maniere de vivre simple & uniforme des premiers hommes, les a rendu, comme on l'a remarqué au commencement, moins sujets aux maladies que nous, elle ne les a pas rendu invulnerables, ni exempté de se casser un bras ou une jambe. S'il est donc vrai qu'ils n'ont pu se tirer de semblables accidens par la seule force de la nature, il s'ensuit nécessairement qu'ils ont eu besoin de recourir à l'assistance d'autrui. Il s'ensuit encore que ceux qui se sont distinguez par leur adresse en cette rencontre ont dû être d'abord fort recherchez & fort considerez dans la societé, pour le besoin sensible qu'on en a eu. C'est ce qui fait dire à Homere, *qu'un Medecin vaut autant que plusieurs autres hommes.*

Si l'on joint au besoin évident que l'on a eu de la Chirurgie, le secours visible que l'on en tire, il n'y a pas à douter que cette partie de la Médecine n'ait dû s'établir beaucoup plutôt que les autres.

Les effets de la Chirurgie, dit a Celse, *sont les plus évidens de toute la Medecine. Comme la fortune ou le hazard ont beaucoup de part au succès des maladies, & que les mêmes choses sont tantôt salutaires & tantôt sans effet; on peut douter si la Santé doit être plutôt attribuée à la vertu des remedes, qu'à la bonne disposition du corps ou à la force du temperament. Dans les cas mêmes où l'on se sert le plus de remedes, quoi que le secours qu'on en retire soit le plus sensible; neanmoins on peut dire que souvent l'on cherche en vain la santé par leur moyen, & qu'il y a plusieurs occasions où on la recouvre sans cela. On le remarque particulierement dans les maladies des yeux, qui ayant été longtemps tourmentez par les Medecins, guerissent quelquefois quand on n'y fait plus rien. Mais quant à cette partie de la Medecine, qui se sert de la main pour guerir, il est visible que quelque secours qu'elle retire d'ailleurs, elle a le plus de part aux guerisons qu'elle opere.*

Voila ce que dit Celse. Or il n'a pu se faire que le secours si évident & si palpable de la Chirurgie, n'ait frapé les peuples les moins éclairez; mais il n'en a pas été de même du reste de la Medecine. Quelques uns ont cru qu'on pouvoit absolument s'en passer; & ceux qui n'ont

a *lib. 7. præfat.*

pas

pas été de ce sentiment n'ont pas cru pour cela qu'il fallut y apporter tant de façons, chacun pouvant être Medecin à soimême, ou pouvant en tout cas prendre conseil du premier qui se rencontroit. Nous voyons encor aujourdui la plûpart des païsans, sur tout ceux qui sont éloignez des villes, venir à un âge fort avancé, sans se servir de Medecins; au lieu que dans les accidens qui demandent la main du Chirurgien, ils l'appellent aussi tôt.

Les Grecs du temps dont nous parlons devoient être à peu près sur le même pied. Un Chirurgien leur tenoit lieu de tout, par rapport à la Medecine. Il est même fort probable que la Chirurgie d'Esculape & de ses fils n'étoit pas venuë où elle est aujourdui, ni seulement où elle étoit déja du temps d'Hippocrate; l'usage du fer & du feu, n'ayant pas apparemment été si commun alors, qu'il le fut depuis. Ces anciens Maîtres ne faisoient sans doute que *remettre les membres cassez* ou *disloquez*; & lors qu'ils pensoient des *playes*, ils se contentoient des *incisions* qu'il falloit nécessairement faire, pour tirer, par exemple, une flêche ou un dard, d'une partie blessée, sans en faire dans les oc-

casions où on les croit nécessaires aujourd'hui. Beaucoup moins encore venoient ils à *cautériser* où à *appliquer le feu* comme on l'a fait depuis ; ne se servans guere, dans ces occasions que de l'application de quelques (*a*) *herbes specifiques*, ou de quelques (*b*) *médicamens adoucissans*. C'est ce qui a fait dire que *Chiron* étoit inventeur de cette espece de Chirurgie qui s'exerce particulierement par les *herbes*. La maniere dont les Romains traiterent le premier Medecin, c'est à dire le premier Chirurgien, qui fut entré dans leur ville, confirme encore cette pensée. Leur méthode, comme on le verra, qui étoit celle de la Chirurgie ordinaire, telle quelle se pratiquoit dans la Grece, où cet art étoit déja fort avancé, leur parut si cruelle qu'ils le regarderent comme un bourreau. Il n'y a pas d'apparence que ces peuples se fussent entierement passez de la Chirurgie avant la venuë de cet étranger. Les guerres continuelles où ils étoient engagez leur rendoient cet Art absolument nécessaire ; mais comme ils étoient acoutumez à une Chirurgie plus douce,

a ἐπὶ δ᾽ ῥίζαν βάλε πικρὴν, *Il applica dessus la playe d'une racine amére* b ἤπια φάρμακα, *dit Homère* c,

douce, telle que nous supposons qu'étoit celle d'Esculape, ils ne purent que trouver la Chirurgie nouvelle extrémement rude.

Je ne doute point qu'il ne paroisse étrange que l'on ait ainsi dégradé Esculape & ses fils, & que l'on n'ait de la peine à croire que des gens qui n'en savoient selon nôtre supposition, guere plus que des *Renoüeurs* ou des *Chirurgiens de Village*, ayent pu mériter le titre *d'Inventeurs de la Medecine.* Mais premierement on doit cesser d'en être surpris, si l'on fait réflexion que la Chirurgie étant, comme on l'a dit, une partie des plus nécessaires de la Medecine, & Esculape & ses fils l'ayant exercée dans un temps où l'on ne reconnessoit point d'autres Medecins que les Chirurgiens, ou du moins, où il n'y avoit point de Medecin qui ne fût Chirurgien, & qui ne se distinguât très avantageusement par là, ils ont pû fort naturellement passer pour les auteurs d'un Art en general dont ils ont exercé la partie qui étoit la plus recherchée de leur temps. Il faut remarquer en second lieu qu'encore que l'on ait supposé qu'Esculape paroissoit plus du côté de la Chirurgie que de celui de la Medecine, il

ne s'ensuit pas qu'il ne se mêlât point de cette derniere science. Il est probable, comme on l'a dit, qu'il traitoit aussi bien les maladies internes, que les externes, & qu'il exerçoit toutes les parties de la Medecine, comme l'ont fait tous les Medecins qui l'ont suivi, jusqu'à Hippocrate, & même longtemps après. Voila, selon moi, comme on doit expliquer les passages de Celse & de Pline que l'on a citez, & concilier leur sentiment avec celui de tous les autres.

Si suppose qu'il y ait eu deux hommes differens, un Egyptien, & un Grec, qui ayent tous deux porté le nom d'Esculape, on en pourroit inferer, ou que le premier a été plus savant que le dernier, ou qu'ils ont tous deux également inventé la Medecine chacun en son païs. On examine aussi par occasion comment cet art a passé d'un peuple à l'autre.

COmme on a fait mention d'un autre Esculape, qu'on a dit avoir été *Egyptien*, & avoir inventé la Medecine, quelcun pourroit soupçonner que celui ci étoit plus habile que le *Grec*, & qu'il a veritablement possedé cet Art dans toute son étenduë. Ces deux Esculapes peuvent bien,

bien, comme on l'a vu, être réduits à un; mais si l'on veut absolument qu'il y en ait eu deux, un Egyptien & un Grec, il n'est pas impossible que l'un n'ait eu un savoir plus étendu que l'autre; mais c'est surquoi nous n'avons nulle instruction. Le lecteur en fera le jugement qu'il lui plaira. Pour le dernier il paroit par ce qu'on a dit, que la Chirurgie étoit son principal talent.

On peut encore faire cette question; Si, supposé qu'il y ait eu deux Esculapes, l'un en Egypte & l'autre en Grece, ils peuvent tous deux avoir inventé la Medecine chacun en son païs? On répond que rien n'empêche qu'ils ne puissent avoir passé pour les Inventeurs de cet Art chacun chez soi.

(*a*) Les *Magnesiens* soutenoient, comme on l'a dit, que *Chiron* étoit le premier des hommes qui eût écrit de la Medecine. Les Tyriens assuroient la même chose de leur Roi Cadmus à qui ils offroient les prémices des plantes, dans la pensée, qu'il en avoit enseigné l'usage dans les maladies. (*a*) Bacchus Roi d'Assyrie, de Lybie & des Indes a aussi été regardé chez ces peuples,

a Plutarch. Sympoſiac. lib. 3. quæſt. 1.

comme le premier auteur de la Medecine, soit pour avoir découvert les vertus du *lierre*, soit pour avoir enseigné l'usage du *vin*; ce qui a fait croire qu'il étoit le même que *Noé*. Ils ne pouvoient pas tous avoir raison, mais on pouvoit seulement inferer de là que *Chiron*, *Cadmus*, & *Bacchus*, avoient commencé chacun dans sa patrie à pratiquer les premiers la Medecine; & la même chose peut être arrivée non seulement aux deux *Esculapes*, mais à plusieurs autres, en differens endroits du monde, soit dans le même temps, soit en des temps differens.

On demandera en troisiéme lieu si tous ces Inventeurs de la Medecine, ou qui ont été reputez tels, n'ont rien pris l'un de l'autre? Il se peut que chacun ait commencé de faire parmi les siens ses experiences & ses decouvertes particulieres, sans le secours des étrangers, & qu'on s'en soit tenu là tant que le commerce n'a pas été commun entre les hommes. Mais les peuples s'étant défaits les uns aprés les autres de leur premiere barbarie, & le commerce s'étant insensiblement établi parmi eux, les connoissances ont en même temps passé d'une nation à l'autre, chacun ayant voulu

imiter

imiter & introduire chez soi ce que les autres avoient de bon. C'est de cette maniere que la Medecine s'est établie & qu'elle s'est perfectionnee en chaque païs; c'est à dire, à mesure qu'on y a joint aux lumieres qu'on avoit déja, celles qu'on a tiré de dehors.

Or quoi que le savoir de ceux qui ont commencé dans chaque lieu ne fut que fort médiocre en comparaison de celuy des Medecins qui sont venus aprés, néanmoins comme ils ont jetté les premiers fondemens, & qu'on ne connoissoit rien alors de plus parfait, on ne leur a pas moins tenu conte de leurs efforts que s'il n'y avoit rien eu à ajoûter à leurs découvertes.

Voila, selon moi, l'idée qu'on doit avoir de ceux à qui l'on a attribué *l'invention de la Medecine*. Mais il y aura cette difference entre le premier des Esculapes & les autres dont les Grecs ont fait mention, que s'il est aussi vieux qu'on l'a dit, il aura non seulement tracé les premiers traits de cet Art dans le païs où il a vêcu, comme ceux dont on a parlé ont fait dans le leur, mais il pourra encore passer pour le plus ancien de tous.

Ce qu'on vient de dire en dernier lieu fait naître une quatrieme question; Quels sont ceux des peuples dont on a parlé qui ont les premiers cultivé la Medecine? Il n'y a pas de doute que ce sont les *Egyptiens* ou les *Phéniciens*, qui sont d'ailleurs les plus anciens des peuples connus. L'Egypte a été appellée *la mere des Arts*, & les Grecs ont eux même reconnu qu'ils en avoient tiré leur Religion & presque tout ce qu'il y a de Sciences & de beaux Arts. La Phénicie leur avoit aussi fourni la connoissance des *Lettres*; en sorte que les Grecs tenoient de ces peuples tout ce qu'ils avoient de plus curieux; & qu'ils avoient même reçû assez tard; comme les *Romains* tarderent long temps avant que d'introduire dans leur République ce qu'ils tirerent à leur tour des Grecs concernant les mêmes connoissances.

PODA-

* PODALIRE, & MACHAON,
Deux fils d'Esculape, fameux Medecins ou Chirurgiens; leurs femmes & leur famille.

(a) Quelques anciens ont cru que le dernier n'étoit que Chirurgien, mais que le premier étoit Medecin. Ce qu'on a dit précedemment dans l'article de leur pere sert à décider cette question. *Machaon* étoit l'aîné, comme on le recueille de ce que Q. *Calaber* fait dire à Podalire, au sujet de sa mort; *que ce cher frere l'avoit élevé comme son fils, après que leur pere eut été reçu dans le ciel, & qu'il lui avoit enseigné à guerir les maladies.*

Quoi qu'Homere mette toûjours Podalire le premier, quand il parle de lui & de son frere, ce n'est que pour ajuster (b) son vers. Machaon, comme il paroit étoit le plus estimé & on l'appelloit préferablement à son frere pour penser les plus grans de l'armée. Ce fut lui qui traita *Menelaus* blessé par Pandare, en essuyant premierement le sang de sa blessu-

E 6

* *Voyez encore l'article de la femme & des filles d'Esculape.* a *Voyez Eustathe sur le 4. de l'Iliade.* b ποδαλείριος ἠδὲ μαχάων

re, & non pas en le *suçant avec les levres*, comme l'a écrit un savant, trompé par la premiere signification du mot qu'Homere employe en cette rencontre. Et après avoir essuyé la playe, en y appliquant les remedes *adoucissans* comme faisoit son pere. Ce fut aussi Machaon qui guerit *Philoctete*, qui avoit été rendu boiteux pour s'être laissé tomber sur le pied une flêche trempée dans le fiel de l'hydre de Lerne, présent ou dépôt que lui avoit remis Hercule en mourant. Cette cure marqueroit que Machaon devoit être plus habile en son art que le Centaure Chiron qui ne pût se guérir, comme on l'a dit, d'une blessure faite avec un même instrument. Au reste les deux freres étoient tous deux soldats aussi bien que Medecins. Et Machaon semble avoir été fort brave. Homere nous apprend qu'il fut une fois blessé à l'épaule dans une sortie que firent les Troyens. Il fut encore du nombre de ceux qui entrerent dans le *Cheval de bois*, cette fameuse machine dont les Grecs se servirent pour prendre Troye. (*b*) Il finit même ses jours dans un combat singulier qu'il eut contre *Nirée*, ou

(*b*) *Hygin. fabul. lib.* 1. *cap.* 81. 108. 113.

ou selon (c) quelques autres, contre *Eurypyle* fils de Téléphe, durant le siege de Troye. On met les deux freres au nombre des Galans *d'Hélene*.

(d) La femme de Machaon s'appelloit *Anticlea*. Elle étoit fille de *Diocles*, Roi de *Messénie*; Il en eut deux fils, *Nicomachus* & *Gorgasus*, qui demeurerent à *Phére*, & possédérent le Royaume de leur ayeul, jusqu'à ce que les *Heraclides* au retour de la guerre de Troye, se fussent emparez de la Messenie & de tout le Péloponnése, d'où ils les chasserent, aussi bien que quelques autres. Pausanias parle encore de quelques autres fils de Machaon, d'un *Sphyrus*, d'un *Alexanor* & d'un *Polemocrates*. Je ne sai, au reste, si Machaon étoit Roi de par lui même, ou s'il tenoit seulement cette dignité de sa femme, mais Homere l'appelle en deux ou trois endroits, *Pasteur des peuples*, qui est le titre qu'il donne à *Agamemnon* & aux autres Rois. Pausanias ajoûte qu'il fut enseveli dans la Messenie, où *Nestor* avoit fait apporter ses os du camp de devant Troye.

Quant à *Podalire*, comme il revenoit de

c *Pausan. in Laconic. Q. Calaber. lib. 6. & 7.*
d *Pausan. in Messeniac. Strab. lib. 8.*

de la guerre de Troye, il fut poussé par une tempête sur les côtes de *Carie*, où un berger qui le reçut, ayant appris qu'il étoit Medecin, le mena au Roi *Damathæus*, dont la fille étoit tombée du haut d'une maison. Il la guerit en la *saignant des deux bras*, ce qui toucha si fort ce Roi qu'il la lui donna en mariage, avec la *Chersonêse*, où il bâtit deux villes; l'une qu'il appella *Syrnum* du nom de *Syrna* sa femme, & l'autre *Bybassus*, de celui du berger qui l'avoit reçu après son naufrage.

Il eut entr'autres enfans un *Hippolochus* duquel *Hippocrate* se disoit être descendu, comme on le verra plus bas.

Premier exemple de la Saignée; Reflexions sur l'antiquité & sur l'invention de ce remede; sur celle de la Purgation; & sur ce qu'on dit que les bêtes ont enseigné aux hommes divers remedes.

VOila ce que l'on a dit des deux fils d'Esculape. La *saignée* dont se servit ce dernier, étant le plus ancien exemple que nous ayons de ce remede, merite bien que nous y fassions quelques réflexions. Comme on ne sait point

où

où *Etienne de Byſance*, de qui nous avons cette hiſtoire a pris ce qu'il en dit, & qu'il eſt le ſeul témoin de ce fait, il peut y avoir lieu d'en douter.

(*a*) Un auteur moderne, que l'on a déja cité, croit que le ſilence d'Homere ſur le ſujet de la *ſaignée*, eſt un fort argument pour prouver qu'elle n'étoit pas connüe de ſon temps, & que s'il avoit eu connoiſſance d'un remede de cette nature il en auroit plutôt parlé que de cent autres bagatelles dont il charge ſon Poëme. Mais on lui peut répondre que les œuvres d'Homere n'étant pas des livres de Medecine ſon ſilence ſur la ſaignée ne peut faire ni pour ni contre. Si l'on objecte qu'il a bien parlé du *Moly* & du *Népenthes*; on répond que les loix du Poëme Epique, auſſi bien que celles du ſublime le permettoient. Le *Moly* étant un remede contre les enchantemens, il entroit auſſi naturellement dans cette ſorte de Poëſie que les enchanteurs mêmes. Quant au *Népenthes*, quãd ce n'auroit été, comme l'ont crû quelques uns, que de *l'Opium*, comme c'eſt une drogue dont on ne ſauroit aſſez admirer les effets, Homere

a *Parére del S. Lionardo di Capoa intorno la Médicina.*

Homere pouvoit, sans s'abaisser, lui donner place dans son poëme. Lorsqu'il s'est agi des remedes dont Podalire ou Machaon se servoient dans les blessures, il s'est contenté de les indiquer sous le nom général de *médicamens adoucissans*, sans les spécifier.

En un mot, si le raisonnement de cet auteur avoit lieu on en pourroit aussi légitimement inferer que l'on ne *purgeoit* point du temps d'Homere, puis que ce Poëte n'en dit rien; ce qui n'est pas vraisemblable, & qu'on n'oseroit, à mon avis, soûtenir.

On peut fonder une seconde objection contre l'antiquité de la saignée, sur ce que Ciceron rapportant ce que le premier & le troisiéme des Esculapes ont inventé, à l'égard de la Medecine, il ne fait point mention de ce remede. Mais il se peut que le second Esculape, dont Ciceron ne dit rien, si ce n'est qu'il étoit frere du second Mercure & qu'il fut foudroyé, ait été celui qui a inventé la saignée.

Ce que Diodore & Hérodote disent de la Medecine des Egyptiens sembleroit encore être une preuve que ces peu-

ples

ples ne mettoient point en uſage la ſaignée ; les principaux remedes dont ils ſe ſervoient, ſe trouvant reduits, ſelon ces auteurs, à la *Diéte*, aux *Lavemens*, & aux *Purgatifs* ou *Vomitifs*. Si la ſaignée avoit été connuë chez eux, il ſemble que c'étoit un remede aſſez conſiderable pour ne le pas oublier. Mais on peut répondre que ces auteurs parlent de ces remedes comme des plus ordinaires, & qu'on pratiquoit tous les jours ; à peu près comme ſi l'on diſoit aujourdui que les *Anglois* ſe ſervent fort de *Vomitifs*, & les *Allemans* de *Sudorifiques* ; ce qui n'empêche pas qu'ils ne ſe faſſent quelquefois tirer du ſang, quoi qu'à la verité ils le facent plus rarement, particulierement les derniers ; comme il eſt probable que l'Egypte étant un païs beaucoup plus chaud que la Grece, on n'y ſaignoit pas ſi ſouvent.

On peut dire qu'encore qu'on n'ait rien de certain touchant le temps auquel on a commencé de ſaigner, ni touchant ceux qui ont les premiers pratiqué ce remede ; *Hippocrate*, qui eſt le plus ancien auteur que nous ayons & le premier qui ait parlé de la ſaignée, ne nous permet pas de croire que de ſon temps ce

fût

fut un remede *nouveau*, ou *inventé depuis peu*. Et quoi qu'il ne nous fournisse pas de preuves bien formelles du contraire; cependant on peut légitimement tirer cette conséquence, de ce que du temps de ce Medecin l'on ouvroit déja toutes les *veines* qu'on ouvre aujourdui, celles des *bras*, des *pieds*, du *jarret*, du *front*, du *nez*, de la *langue*, &c. On appliquoit même déja des *ventouses scarifiées*; & l'on étoit déja assez hardi pour oser ouvrir, couper, ou brûler les *arteres*, par le moyen du fer & du feu. Toutes ces differentes manieres de tirer, du sang, supposent, à mon avis, nécessairement que la saignée se pratiquoit déja depuis fort longtemps, n'étant pas possible qu'on ait osé ou pû en venir là, ou faire tant de choses du premier coup.

Quant aux *Purgatifs*, l'on a vû que Ciceron en attribue l'invention au troisiéme Esculape; mais supposé que ce soit une fable, aussi bien que ce qu'Etienne de Bysance nous a dit de la saignée faite par Podalire, on a d'ailleurs des preuves convainquantes de leur antiquité; comme en ce qu'Hérodote, le plus ancien des Historiens Grecs, & Diodore après lui, raportent de la coûtume des anciens

ciens Egyptiens, qui se servoient d'un médicament qui les purgeoit, & qui les faisoit vomir. On croit que c'étoit une espece de (a) *raifort*, ou une herbe qui ressembloit au *séleri*, ou une composition, qui étoit comme une sorte de *biere*.

On soutiendra encore l'antiquité de la Purgation par la même raison que nous avons apportée en faveur de la saignée, c'est à dire par les divers *purgatifs* que l'on connoissoit déja du temps d'Hippocrate, tels que sont *l'Ellébore*, *l'Elaterium*, le *Peplium*, la *Coloquinte*, la *Scammonée* & divers autres. Il semble que ces Médicamens ne peuvent pas tous avoir été découverts en même temps. A l'égard de l'*Elaterium* on ne peut pas douter qu'il ne fût connu même longtems auparavant; puis qu'il étoit déja en usage parmi les Medecins *Cnidiens*, qui avoient precedé Hippocrate. Il y auroit encore moins à douter touchant *l'Ellebore*, si l'histoire de *Melampe* qui a été rapportée, n'étoit point aussi fabuleuse.

Mais quand on n'auroit pas toutes ces preuves, je ne laisserois pas de croi-

re

a *Ils appelloient ce remede ou cette plante* συρμαία, *d'ou vient* συρμαΐζειν *purger*, & συρμαϊσμος, purgation.

re la *purgation* très ancienne, par une autre raison, c'est qu'elle semble être une conséquence nécessaire d'une expérience qu'on n'a pu manquer de faire presque aussi tôt qu'il y a eu des hommes. Car il est impossible qu'on ait beaucoup tardé à s'appercevoir que l'on se portoit mal lors qu'on n'alloit pas du ventre, & au contraire que l'on étoit soulagé après avoir été à selle, ou après avoir vomi lors qu'on avoit l'estomac chargé. Cela étant, il est vraisemblable que l'on a d'abord cherché des moyens pour procurer l'évacuation des excrémens, lors qu'elle tardoit trop à se faire, ou lors qu'on se sentoit trop rempli. Ou, si l'on veut, quelcun ayant mangé, sans y penser, de quelque herbe qui l'avoit purgé, & après s'en étant trouvé plus dispost & plus sain, il y a bien de l'apparence qu'on n'a pas manqué aussitôt de profiter de cet effet du hazard, & que la même personne ou d'autres ont essayé la même chose lors qu'ils ont crû en avoir besoin. Ou, enfin quelcun ayant remarqué que les malades se tiroient souvent d'affaire par des *diarrhées*, l'on a tâché, en suite, d'imiter la nature, & de l'aider par le moyen des choses que le hazard avoit

fait

fait connoître propres à émouvoir le ventre.

C'est apparemment une raison semblable à celle qu'on a touchée en dernier lieu qui a fait penser à la *Saignée*. Les premiers hommes voyant qu'une perte de sang terminoit souvent de violentes maladies, ou que lors qu'on *saignoit* abondamment *du nez*, on se trouvoit soulagé du *mal de tête*; & que les femmes se portoient mal lors que leurs termes leur manquoient, ils se sont avisez de vuider par artifice un sang qui ne pouvoit pas sortir de lui même.

Mais on peut dire à cela qu'encore que certaines évacuations de sang soient souvent nécessaires & soulagent les malades, il ne s'ensuit pas qu'on ait pu aussi aisément entreprendre d'imiter la nature en cette rencontre, comme lors qu'il s'est agi des purgatifs. Ce dernier remede fait vuider des excrémens, par les voyes ordinaires; au lieu que, par la *saignée*, non seulement nous répandons une liqueur qui paroit si nécessaire à l'entretien de la vie, qu'on ne sauroit la voir couler sans quelque horreur, mais cette même liqueur sort encore par un chemin extraordinaire; outre que les *purgatifs*

gatifs ont été trouvez par hazard, & sont entrez dans le corps des premiers hommes de la même maniere que la nourriture, ce qu'on ne peut pas dire de la saignée.

Il est donc constant que la Purgation est indiquée beaucoup plus naturellement que la saignée, & qu'il a fallu beaucoup plus de raisonnement pour se porter à ouvrir les veines, que pour donner des purgatifs, & par cette raison, je croirois la purgation la plus ancienne.

Je sai bien que Pline prétend que nous avons obligation de la *saignée* à *l'Hippopotame* ou *Cheval marin*, qui étant devenu trop gros & trop gras à force de manger, se sert du roseau le plus pointu qu'il peut trouver pour s'ouvrir une certaine veine de la jambe, & bouche la playe avec de la bouë, après en avoir laissé couler une quantité suffisante de sang; ce que les hommes n'ont pas manqué d'imiter Mais il faut mettre ce conte avec celui que le même auteur nous débite dans le chapitre qui suit, touchant *l'Ibis* qui a montré aux hommes à se donner des *lavemens*, en se mettant avec le bec de l'eau de la mer dans le derriere.

Ce n'est pas, qu'il ne soit possible que les

les bêtes ayent fait connoitre aux hommes divers remedes. Mais ce n'est qu'entant que le hazard les a exposées aussi bien que les hommes, à en faire l'essai. Ainsi les (*a*) *Chevres de Mélampe* ayant mangé de l'ellebore autant ou plutôt par hazard, que par ce qu'on appelle *l'instinct*, & leur maître y ayant pris garde, cela lui valut la découverte d'un grand remede.

On peut dire la même chose de ce que rapportent quelques (*b*) auteurs, que l'on a appris à abbatre la *cataracte*, après avoir remarqué que des *Chevres* qui avoient cette maladie, avoient recouvert la vûe pour s'être percé les yeux avec un jonc ou avec une espine, en paissant dans le bois; Si ce n'est pas ici une fable comme celles de *l'Hippopotame* & de *l'Ibis*, c'est encore un effet du hazard qui à beaucoup servi.

Il se peut aussi, sans que le hazard s'en soit mêlé, que les premiers hommes ayant trouvé quelque simple qui leur étoit inconnu, ils en ayent fait l'expérience sur quelque animal avant que d'en prendre eux mêmes. En ce cas les bêtes

a *Voyez ci dessus dans l'article de Mélampe*,
b *Galen. Introduct.*

bêtes leur en auront enseigné l'usage, mais ce ne sera pas au sens des Naturalistes. On ne s'est pas avisé de dire que les bêtes eussent montré aux hommes les poisons, que l'on a tiré des entrailles de la terre, cependant ils en ont trouvé de plus de sortes qu'il ne seroit à souhaiter.

EPIONE, *femme d'Esculape* ; HYGIÆA, ÆGLE, PANACÆA, & JASO, *ses filles*.

L'Etymologie de ces noms fait voir que ce n'est ici qu'un (a) jeu d'esprit, & une continuation de la fiction par laquelle on a introduit le *Soleil* comme l'auteur de la Medecine, sous le nom *d'Apollon. Esculape* se prend, dans le même sens pour l'air. *Hygiæa*, c'est à dire la santé, est appellée sa fille, parce que nôtre santé depend de l'air que nous respirons, autant ou plus que de toute autre chose. Æglé c'est à dire la *lumiere* ou son *éclat*, marque que l'air *illuminé* & *purifié par le Soleil* est le meilleur de tous. Par *Jaso*, & *Panacæa*, qui sont la même chose que la *guerison*, & la *Medecine universelle*, l'on a voulu insinuer que *le bon air guerissoit toutes les maladies*. L'on a feint que ces quatre sœurs étoient filles de l'*Air*, pour marquer que nous tenons

a *Pausanias in Achaicis*.

tenons de *l'air*, la *santé*, & tous les avantages que nous pouvons esperer de la Medecine, & l'on a imaginé que cet air étoit fils du Soleil, parce que l'air, pour étre dispo§é comme il faut, par rapport à la santé, doit être, par maniere de dire animé par cet astre, qui lui communique tout ce qu'il a de bon. La femme même d'Esculape ne porte le nom (*b*) d'Epioné, que par la même allusion, comme si elle avoit été de moitié avec son mari, qui savoit *adoucir* tous les maux.

Ce *feint Esculape* & sa famille *imaginaire* semblent confirmer ce qu'on a dit d'entrée, (*a*) qu'il n'y avoit jamais eu d'Esculape Grec. Et quant à *Podalire* & à *Machaon*, qui peuvent avoir été de veritables hommes, & s'être trouvez au siege de Troye en qualité de Medecins ou de Chirurgiens, le Poëte les a fait à mon avis fils d'Esculape pour leur faire plus d'honneur, dans le même esprit qu'il a dit *que les Medecins, en general, étoient de la race de Paon* Medecin des Dieux, dont on a parlé précedemment.

b ἤπιος, *doux, ou adoucissement*

Suite de l'histoire d'ESCULAPE, *où l'on voit la part qu'il a eu dans la Medecine chez les Anciens après avoir été mis au rang des* DIEUX

NOus avons vu jusques ici tout ce que l'on a dit d'Esculape consideré comme un homme. L'ordre voudroit qu'on suspendît de rapporter quelle part il a eu dans ce qui concerne la Medecine, depuis qu'il a été déifié, & qu'on reservât chaque particularité pour le temps auquel elle seroit arrivée. Mais l'on a cru qu'il valoit mieux, pour éviter les digressions, achever tout d'un temps l'histoire de cet homme ou de ce Dieu Medecin.

Entre ceux, dit Clément d'Alexandrie, *qui ont été autrefois en Egypte, & qui étoient des hommes, quoi que l'opinion du peuple en ait fait des* Dieux, *on conte un* Hermes Thébain, *& un* Esculape de Memphis. Le même auteur qui fait ici Esculape Egyptien, & qui le joint à *Hermes*, que l'on a dit avoir vêcu du temps de Noé, semble le faire beaucoup plus nouveau, lors qu'il dit qu'il n'a été déifié que cinquante-trois ans avant la guerre de Troye, & en même

même temps qu'Hercule & qu'il le fait cópagnon de voyage des Iumeaux *Castor*, & *Pollux*. On l'avoit déja remarqué ci-dessus, & l'on avoit ajouté qu'il avoit apparemment confondu l'Esculape Egyptien avec l'Esculape Grec. Il se peut qu'en cette derniere rencontre il parlât après les Grecs, qui ne croyoient pas Esculape plus ancien.

(a) Pausanias assure qu'Esculape fut estimé Dieu dès le commencement, & qu'il n'a pas été de ceux dont la reputation est allée insensiblement en augmentant, & il prétend prouver ce qu'il avance, particulierement par un passage de l'Iliade ou Machaon est appellé, (b) *homme fils d'Esculape*, ce qui est la même chose, selon Pausanias, que s'il avoit dit, *homme fils d'un Dieu*.

Des temples bâtis à l'honneur d'Esculape; De celui d'Epidaure en particulier; & des diverses manieres dont on representoit Esculape.

ESculape ayant été mis au rang des immortels, on lui bâtit des temples en divers endroits, on lui fit des vœux, &

F 2

a *in Corinthiac.* b φῶτ' Ἀσκληπιοῦ υἱόν.

on lui sacrifia comme au Dieu du *Salut* & de la *Santé.* (c) On éleva méme des temples à ses fils & à ses petits fils.

Entre tous ceux qu'on bâtit dans la Grece à l'honneur d'Esculape, celui *d'Epidaure* tenoit le premier rang. Cette ville étoit consacrée à ce Dieu, ou parce qu'il y étoit né, ou simplement parce qu'il y avoit demeuré. On voyoit dans ce temple, qui étoit à cinq milles de la ville, sa statue composée d'or & d'yvoire, de la main de *Thrasimede* fameux sculpteur. Cette statue étoit d'une grandeur extraordinaire. Elle representoit le Dieu assis sur un thrône, tenant d'une main un bâton, & s'appuyant de l'autre sur la tête d'un dragon, avec un chien à ses pieds.

(a) On representoit autrement Esculape avec une fort longue (b) barbe, habillé en Medecin, & assis; ayant sur ses genoux des boites d'onguens, avec les instrumens nécessaires à la profession. De la main droite il tenoit sa barbe, & de la gauche un *bâton entortillé d'un serpent,* pour marquer, selon l'explication de (a) *Phor-*

c *Pausanias in Messeniac. idem in corinthiacis.*
a *Albricus, de deorum imaginibus.* b *En quelques endroits on le reprentoit sans barbe*

(c) *Phornutus*, que les malades ont besoin, pour se guerir, de faire un corps neuf, ou de quiter leur vieille peau, comme le serpent se dépouille de la sienne. De plus, le *serpent* étant le symbole de *l'attention*, faisoit entendre que les Medecins doivent se rendre très attentifs à tout ce qui arrive aux malades. Pour le *bâton*, il signifioit que ceux qui sortent de maladie ont besoin de beaucoup de ménagement & de soûtien pour ne pas retomber. D'autres ajoûtent que le bâton d'Esculape étoit plein de *neuds*, pour marquer les *difficultez* qui se rencontrent dans l'etude & la pratique de la Medecine. *Festus*, de qui l'on a tiré cette derniere remarque, ajoûte que ce Dieu portoit une couronne de *laurier*, parce que cette plante servoit pour divers remedes.

c *de natura deorum.*

De quelle maniere Esculape est representé, dans quelques medailles. Et de la figure du Telesphore, qui l'accompagne en quelques unes.

ON voit encore aujourdui des medailles d'Esculape, où il est représenté debout, avec le *pallium* à la Grecque, qui laisse voir presque la moitié du corps nud, depuis la ceinture en haut, & le bâton dont on a parlé sur lequel il s'appuye. On voit en quelques unes un *Cocq* à ses pieds, ce qui insinue que le Medecin doit être *vigilant*. En d'autres on trouve une *Chouëtte*; pour dire qu'un Medecin doit estre aussi *clairvoyant* & aussi prest de *nuit* comme de jour pour secourir les malades.

Dans plusieurs medailles Esculape se trouve accompagné d'une petite figure qui représente un jeune garçon couvert d'une robe à capuchon. Monsieur *Spon* vouloit que ce fût un embléme de la *maladie*, qui est l'objet de la Medecine; parce que, chez les Anciens, les malades prenoient la robe & le bonnet pour se couvrir, au lieu que ceux qui se portoient bien alloient tête-nue. On appel-

soit ce jeune garçon ou ce petit homme *Telesphore.*

Monsieur *Patin* rapporte une medaille battüe à l'honneur de l'Empereur *Hadrien*, où l'on voit d'un côté Esculape avec sa fille *Hygiæa*; & de l'autre ce *Telesphore*, avec cette inscription autour. ΠΕΡΓΑ ΕΠΙ ΚΕΦΑΛΑΙΩΝΟΣ. Et tout auprès du Telesphore il y a ces deux lettres OB. Ce savant Antiquaire & Medecin explique les premiers mots de cette maniere; *Pergamenorum sub Cephalione*, ajoûtant en caractere Italique, *Telesphorus.* Il dit en suite, après *Pausanias*, que Telesphore étoit une Divinité des Pergaméniens, qui avoit été ainsi nommée par le commandement de l'Oracle; & que quelques uns traduisoient ce mot par celui de *Devin* ou de *Ventriloque.*

Cette explication me faisoit croire que *Telesphorus* & *Ob* étoient une même chose, trouvant d'ailleurs ce dernier nom aussi traduit par celui de *Devin*, ou *d'Esprit Ventriloque.* Voici comme en parle *Selden*; (a) *On traduit, ordinairement le mot* Ob, *par celui de* Python *ou de* Magicien. *Mais* Ob *étoit un* esprit *ou un* démon, *qui donnoit ses réponses en* parlant, *comme* des

a *De diis Syris syntagmate 2.*

parties que l'honêteté ne permet pas de nommer; *ou quelquefois*, de la tête, *&* *quelquefois*, des aisselles; *mais d'une voix soit d'un devin, soit d'un mort, si basse qu'il sembloit qu'elle vint de quelque cavité profonde de la terre; en sorte que celui qui le consultoit ne l'entendoit souvent point du tout mais se figuroit ce qu'il vouloit là dessus.* Selden ajoute, peu après, ce qui suit; *Voyez l'histoire de* Samuel, *dont la figure fut representée à* Saul, *par une femme*, des parties honteuses de laquelle, *Ob* parloit, ou étoit censé parler. *l'Ecriture, dans le premier livre de Samuel, chap. 28. appelle cette femme Pythonisse, ou, comme traduisent les* LXX. *cette femme Ventriloque*, une femme qui avoit Ob; *d'où vient que Saul lui parle ainsi*; Devine moi je te prie, par Obs, *ce que les LXX. ont traduit*; (*b*) Devine moi par le ventriloque. *Ob étoit donc un esprit qui parloit du ventre.*

La conjecture me paressoit assez bien fondée; Mais Monsieur Patin m'a fait la grace de m'apprendre, qu'au lieu de OB, il faut lire TOB, ce dernier étant beaucoup plus frequent dans les medailles. Il croit même qu'il faut separer les deux premieres lettres TO, d'avec le B, & lire TO.B,

la

b *μάντευσαι δή μοι ἐν τῷ ἐγγαστριμύθῳ.*

en deux mots; qui signifient selon lui *la seconde fois*; cette seconde fois, pouvant, ajoute t-il, recevoir beaucoup d'interpretations, ou de la ville où la medaille a été frapée, ou du Préteur ou du Pontife sous lequel elle a été faite. Il remarque enfin qu'on trouve ce mot dans des medailles où il ne s'agit nullement de Telesphore. Si Monsieur Patin ne se trompe point, particulierement dans cette derniere remarque, elle renverse toute ma conjecture. Je l'en croirai toujours volontiers, sur une matiere où il peut parler en maître.

Au reste Pausanias remarque que le même que les Pergaméniens appelloient Telesphore, étoit appellé *Acesius* à Epidaure, & *Evamerion* dans la Messenie.

Esculape paressoit quelquefois sous la figure d'un serpent. Sa venue à Rome pour y faire cesser la peste: le temple qu'on lui bâtit dans l'Ile du Tybre. Quelques particularitez touchant ce temple & le lieu où on le construisit.

LE *serpent* étoit si fort chéri d'Esculape, qu'il paressoit ordinairement sous la figure de cet animal. Ce fut celle

qu'il prit pour venir délivrer la ville de Rome de la peste l'an 350. de sa fondation. *Les Romains*, dit Aurelius Victor, *envoyerent à Epidaure par le conseil de l'oracle dix députez, dont le principal étoit Q. Ogulnius, pour faire venir le Dieu Esculape à Rome. Ces députez étant arrivez à Epidaure, comme ils admiroient la statüe d'Esculape pour sa grandeur extraordinaire, on vit à l'instant sortir de son gîte un serpent qui imprimoit dans l'esprit de tout le monde plutôt de la vénération que de la terreur, & qui passant par le milieu de la ville au travers de la foule étonnée de ce prodige, se rendit au vaisseau des Romains, & s'alla jetter dans la chambre d'Ogulnius. Les deputez ravis d'emporter avec eux le Dieu, se rendirent heureusement à Antium, où ils firent quelque séjour, l'agitation de la mer ne leur permettant pas de naviger. Pendant ce temps là le serpent se glissa dans un temple voisin dédié à Esculape; mais il revint dans le vaisseau quelques jours après, & continüa sa route en remontant le Tybre, jusqu'à ce qu'étant arrivé dans l'Ile que forme cette riviere il sauta à terre. On lui bâtit un temple dans ce même lieu & la peste cessa incontinent.*

Festus prétend que le temple d'Esculape fut bâti au milieu de l'eau, pour mar-

quer la coûtume des Medecins qui guérissent leurs malades en leur faisant boire de l'eau. (*a*) *Pline* rend une autre raison de ce fait. Les Romains, selon lui, ne logerent Esculape dans l'Ile du Tybre, que parce qu'ils ne vouloient pas le recevoir dans l'enceinte de leurs murailles, si grand étoit l'éloignement qu'ils avoient pour l'art sur lequel il présidoit ! Mais il n'y a guere d'apparence qu'ils en eussent usé de cette maniere avec un Dieu qu'ils avoient demandé avec tant d'empressement, & qui prenoit la peine de venir de si loin à leur secours (*b*) *Plutarque* semble avoir penétré dans le veritable motif des Romains en cette occasion, lors qu'il dit qu'ils bâtirent ce temple hors de leur ville, à l'imitation de celui d'Epidaure qui étoit, comme on l'a remarqué, à cinq milles de cette ville. Le même auteur ajoûte que ces temples avoient sans doute été placez à la campagne, affin que les malades, qui venoient s'y rendre comme dans une espece d'hôpital, joüissent d'un air plus libre.

Au reste, si le conte d'Aurelius Victor n'est pas fait à plaisir, on peut dire que les Serpens d'Epidaure que l'on apprivoi-

a *lib. 29. cap. 1.* b *quæst. Roman. 94.*

soit facilement, & qui ne faisoient de mal à personne, avoient été dressez à ce badinage. (c) *Tous les Dragons*, dit Pausanias, *ou les serpens, sont consacrez à Esculape, mais principalement ceux d'une certaine espece, qui sont de couleur brune, qui se laissent apprivoiser, & qui ne se trouvent que dans le seul territoire d'Epidaure.* (d) Ce fut d'un de ces dragons que se servit Alexandre ce fameux imposteur, & qu'il disoit être le fils de *Podalire.*

Du Culte qu'on rendoit à Esculape, qui étoit le même par tout, excepté à Cyréne.

LE même Culte qu'on rendoit à Esculape dans le temple d'Epidaure fut suivi dans toutes les autres villes de la Grece qui lui bâtirent des temples. Pausanias pretend même que l'Esculape des (e) *Cyréniens*, eût été tiré de cette ville, quoi qu'il reconnoisse que leur culte fut different, en ce qu'ils lui immoloient des *chevres*; ce qu'on ne pratiquoit point à Epidaure. Mais cet auteur, étant Grec, peut être soupçonné de favoriser sa nation, comme il seroit aisé de l'en convain-

c *in Corinthiac.* d *Voyez cette histoire dans Lucien.*

convaincre en d'autres rencontres. Il y a bien plus d'apparence que *Cyrene* qui étoit une ville de *Lybie*, voisine de l'Egypte, eût reçu de ce païs là tout ce qu'elle savoit sur ce sujet, & qu'elle adorât l'Esculape dont on a parlé cy dessus. Quelle apparence que si les Cyréniens eussent tiré d'Epidaure la maniere de servir ce Dieu, ils se fussent avisez de lui sacrifier un animal si different de celui qu'on choisissoit pour cela dans la Grece, où on lui immoloit des *poules*, selon la remarque de *Festus*, ou des Coqs, comme on l'apprend de *Platon*, qui rend une raison de ce fait qui mérite d'être rapportée. *Les Anciens*, dit-il, *ont immolé à Esculape Medecin, fils de Phœbus, un* Cocq, *qui est celui qui annonce la venüe du jour & du Soleil, voulant marquer par là qu'ils se confessoient redevables du jour, ou de la lumiere de la vie, à la bonté divine, qui est celle qui nous guérit de tous nos maux.*

Ais avant que nous laissions le temple d'Epidaure, il ne faut pas oublier de remarquer que l'on voyoit au dedans de ce temple plusieurs *colomnes*, sur lesquelles étoient gravez les noms des personnes qui avoient été gueries par le Dieu, avec le nom de chaque maladie, & la

la maniere dont on l'avoit traitée ; le tout en Langue Dorique. Pausanias dit que six de ces *piliers*, ou de ces *colomnes* subsistoient encore de son temps. Il ajoûte qu'il y avoit dans le même lieu un ancien pilier, séparé de tous les autres, où on lisoit qu'*Hippolite* avoit offert vint chevaux à Esculape, en recompense de ce qu'il lui avoit rendu la vie.

De l'Esculape de Pergame.

PAusanias remarque qu'un certain *Archias* ayant été gueri à Epidaure de quelque maladie, transporta cette Religion à Pergame. Voilà l'occasion pourquoi cette ville bâtit aussi un temple à ce Dieu. Ainsi, ce ne fut pas, *pour y avoir eu sa boutique*, comme l'ont cru plusieurs savans sur un passage de *Lucien* mal entendu. Lors que cet agréable railleur introduit Jupiter *se plaignant que ses temples étoient devenus déserts, depuis qu'Apollon avoit établi ses Oracles à Delphes, & Esculape* sa boutique de Medecine *à Pergame* ; il n'a voulu marquer par cette *boutique* que le *temple* de ce Dieu, où l'on alloit chercher des médicamens, comme dans les boutiques ordinaires des Medecins.

Une

Une preuve que ce dernier temple s'étoit rendu autant ou plus fameux que le premier, c'est que Lucien, dans le passage qu'on vient de citer, ne fait mention que de celui-ci, quoi que l'autre fût encore sur pié de son temps; ce qu'on peut inferer de ce que Pausanias, qui étoit à peu près contemporain de Lucien ou qui a vêcu après lui, parle du temple d'Epidaure, comme l'ayant vu, & ajoutant, qu'un *Antonin* avoit fait bâtir une maison, tout auprès de ce temple pour y mettre les femmes acouchées & les malades mourans, parce qu'il n'étoit pas permis aux femmes d'acoucher, ni à qui que ce soit, de mourir dans l'enclos du temple.

Il semble d'ailleurs que l'Esculape de l'Asie mineure avoit su attirer les meilleurs chalans; puis que l'Empereur *Caracalla* fit un voyage à Pergame pour consulter le Dieu sur une maladie; & l'on trouve quantité de medailles de la famille *d'Antonin* & *d'Aurelius* où Esculape est représenté, qui ont été toutes frapées par les Pergaméniens. Il se peut que les Prêtres de Pergame fussent plus habiles gens que ceux d'Epidaure, dans le temps dont on parle, ce qui étoit fort impor-

important pour y attirer du monde, cômme on verra par la suite.

De l'Esculape de Co.

IL y avoit aussi un célébre temple d'Esculape dans l'Ile de Cô, qui fut brûlé du temps *d'Hippocrate*, après que ce Medecin eut copié les remedes qui étoient écrits sur des *tables*, que ceux qui avoient été guéris par le Dieu avoient accoûtumé de pendre dans son temple, comme un témoignage public de leur reconnoissance, affin que les mêmes remedes pussent servir à ceux qui auroient les mêmes maux. *Strabon* parle ainsi de ce temple. *Il y a*, dit-il, *dans le fauxbourg de la ville de* Cô *un temple d'Esculape qui est fort célébre & rempli d'un grand nombre de presens & d'offrandes, entre lesquelles on conte un* Antigonus *de la main* d'Apelles. *Il y avoit aussi*, ajoute cet auteur, *une* Vénus sortant de la mer, *qui a été consacrée de nos jours à* Jules Cesar *par* Auguste, *qui a voulu dédier à son pere celle d'où sa famille étoit issue; On dit, continue t-il qu'à cause de cette peinture l'on a rabbatu cent talens de la somme que ceux de Co doivent payer pour le tribut annuel. On dit encore qu'Hippocra-*

te avoit exercé la Medecine sur ce qu'il en avoit appris par les tables consacrées *que l'on y voyoit. Hippocrate*, ajoûte-t il, *a été l'un des plus illustres personages de cette ville aussi bien qu'un autre Medecin nommée* Simos *ou* Simus. On ne parle pas des autres temples d'Esculape, qui étoient en grand nombre par tout le monde, & particulierement en Grece.

Quatre Oracles ou Conseils d'Esculape donnez à des malades, & qui sont gravez sur une table de marbre trouvée à Rome.

IL seroit à souhaiter que les Anciens eussent pris la peine de ramasser tout ce qu'on trouvoit écrit soit sur les tables, soit sur les colomnes dont on a parlé. Peut-être l'ont-ils fait, mais leur travail sur ce sujet n'est pas venu jusqu'à nous.

Par bonheur, ou par hazard l'on a trouvé encore une de ces *tables* à Rome dans l'Ile du Tybre, où l'on a dit qu'étoit le temple d'Esculape ; Cette table est de marbre ; on la voit encor aujourdui dans le palais *Maffée*, & on y lit ce qui suit, qui est écrit en Grec.

Le Dieu a rendu, ces jours-ici, l'Oracle suivant

suivant à un certain Caius, *qui étoit aveugle; Qu'il vînt à l'autel sacré, & qu'ayant flechi les genoux il passât de la droite à la gauche. Qu'après cela il mît les cinq doits sur l'autel, qu'il levât la main, & qu'il l'applicât sur ses yeux.* Ce *qu'ayant fait, il a fort bien vû, tout le peuple étant présent, & témoignant la joye qu'il avoit de ce qu'il se faisoit de si grans miracles, sous nôtre Empereur Antonin.*

Lucius *ayant mal au côté, & étant desesperé de tout le monde, le Dieu lui a rendu cet Oracle; Qu'il vînt prendre de la cendre sur son autel, & que l'ayant mêlée avec du vin il l'applicât sur son côté. Ce qu'ayant fait il est gueri, & il a rendu graces au Dieu, & le peuple l'a félicité de sa convalescence.*

Julien *vomissant du sang, & tous les hommes desesperans de son rétablissement, le Dieu lui a répondu par son* Oracle; *Qu'il vînt & qu'il prît des pignons sur son autel, & qu'il en mangeât pendant trois jours avec du miel. Ce qu'ayant fait il est guéri, & est venu remercier le Dieu en presence de tout le peuple.*

Le Dieu a rendu cet Oracle à un soldat aveugle, nommé Valerius Aper; *Qu'il prît du sang d'un coq blanc, qu'il y mêlât du miel, & qu'il en fît un collyre, dont il mettroit sur ses yeux trois jours consécutifs. Après quoi il a vu, & est venu rendre graces au Dieu publiquement.*

Le

Le premier des remedes que ce Dieu ordonne, est purement *superstitieux*; mais les trois autres sont naturels, & assez semblables à ceux que les Medecins ont acoutumé d'ordonner, à cela près qu'ils sont assaisonnez d'un peu de superstition, ce qui aujourdui aussi bien qu'alors sert à faire trouver les remedes meilleurs, à la plûpart du monde.

Il y a apparence que les Prêtres d'Esculape n'avoient guere recours aux remedes de la premiere sorte, si ce n'est lors qu'il vouloient imposer au peuple, en lui produisant des personnes qu'ils avoient gagnées, pour feindre des incommoditez qu'elles n'avoient point.

Mais quand ils avoient affaire à des gens qui venoient consulter leur Dieu de bonne foi, & qui avoient des maladies guérissables, il étoit de leur interêt pour entretenir leur crédit, d'ordonner des remedes qui agissent naturellement, & qu'ils pouvoient apprendre par la lecture des Medecins, & par la pratique, ou qu'ils tenoient d'une ancienne tradition de leurs predécesseurs; sans qu'il fût nécessaire que le Démon les leur enseignât, comme le croyoit feu (a) Monsieur *Spon*.

Ceux qui croyent que les oracles des

a *Observations sur les fievres*.

Payens étoient un effet de l'artifice & de l'imposture des hommes, ne seront pas en peine sur ce sujet.

Il semble qu'il étoit bien aisé à ces Prêtres de faire accroire à leurs malades tout ce qu'ils vouloient. Et comme d'un côté ces pauvres gens avoient coutume de demeurer plusieurs jours couchez dans le temple ; & que d'ailleurs leur imagination étoit prévenuë de ce qu'ils avoient oüi dire des cures & des conseils d'Esculape, ils ne manquoient pas de songer la nuit à ce dont leur esprit avoit été rempli pendant le jour, & de prendre en suite leurs songes, comme leur ayant été envoyez immédiatement par le Dieu. Il n'étoit pas même impossible, qu'ayant suivi ses avis prétendus, la force de leur imagination ou la foi qu'ils avoient à l'oracle, ne contribuât beaucoup à leur guérison, lors qu'elle étoit naturellement possible.

Ils étoient d'ailleurs si soûmis & si ponctuels à exécuter les ordres qu'ils recevoient, soit en songe, soit autrement, qu'il s'en est trouvé qui se sont abstenus de boire pendant quinze jours entiers cela leur ayant été ordonné. Galien qui fait cette remarque se plaint que ses malades

lades ne lui étoient pas à peu près si obéissans.

Il ne faut pas douter que cette disposition d'esprit de ceux qui recouroient à Esculape n'avançât beaucoup leur rétablissement, pour peu que les remedes de ce Dieu, ou plutôt ceux de ses Prêtres, eussent de vertu.

Suidas fait mention d'une ordonnance de l'Esculape *d'Athenes*, qui est assez particuliere. Ce Dieu étant consulté par un certain Athénien nommé *Plutarque*, & par un Philosophe Syrien appellé *Domninus*, contemporain de *Proclus*, sur deux incommoditez differentes, il leur ordonna à tous deux de manger de la *chair de porc.* Le premier n'en voulut rien faire, & ayant demandé au Dieu, en raillant, quel remede il auroit conseillé à un *Juif* qui auroit eu sa maladie, il l'obligea de lui ordonner quelqu'autre chose. Mais l'histoire dit que *Domninus*, qui étoit effectivement Juif, ne laissa pas, nonobstant les loix de sa nation de manger du porc, & qu'il s'en trouva si bien qu'il en mangea depuis tant qu'il vécut. Il arrivoit même que lors qu'il s'en abstenoit un jour entier il se trouvoit plus mal. Sa maladie étoit un *Crachement de sang.* Ce

remede

remede paroit extraordinaire, mais on verra dans la suite quelque exemple d'un semblable conseil donné en pareil cas par des Medecins.

Galien, de qui l'on vient de parler nous apprend aussi certaines particularitez des cures de son Esculape. (*a*) Un certain homme riche étant venu à Pergame, du milieu de la Thrace, poussé à ce voyage par un songe, Esculape lui conseilla de prendre tous les jours d'un remede où il entroit des *viperes* & de s'en frotter le corps exterieurement. Il ajoûte, que peu de temps après cet homme étant devenu *Ladre*, ou une maladie qu'il avoit auparavant s'étant changée en *Lepre*, il fut parfaitement guéri de cette derniere maladie par l'usage du remede que le Dieu lui avoit indiqué.

Cet homme tenoit peut être déja de la *ladrerie* avant qu'il vint à Pergame; mais comme on ne prend pas plaisir à publier ces sortes de maux, il aima mieux qu'on crût qu'il lui étoit venu tout nouvellement, & que le Dieu la lui avoit envoyée pour avoir l'honneur de le guérir.

On peut juger par cet échantillon que les

a *De subfigurat. Empirica. De simplic. medicamentor. facultat. lib.* II.

les Prêtres de Pergame n'étoient pas ignorans dans la Medecine, puis que les Medecins ordinaires ont toûjours conté beaucoup sur ce remede dans les maladies de cette nature, comme on le verra par la suite.

Mais il est assez surprenant qu'Esculape qui aimoit si fort les serpens, & qui prenoit quelquefois leur forme, commandât qu'on les tuât pour en faire des remedes; à moins qu'on ne dise que les *viperes* sont bien differentes des *couleuvres* d'Epidaure, qui ne faisoient point de mal, & qui étoient celles qui lui étoient particulierement consacrées.

Ces bons Prêtres n'entreprenoient pas ceux qui ne joignoient pas aux médicamens un bon régime de vivre; témoin (a) le jeune homme *Assyrien* qui étant *hydropique*, ne laissoit pas de faire de bons repas, & de s'enyvrer. Il avoit beau consulter & prier le Dieu, il ne lui envoyoit pas même des songes. Enfin un jour que cet Assyrien, après avoir été extrémement dépité contre Esculape, s'étoit endormi, il songea que ce Dieu le renvoyoit à *Apollonius de Tyanée.* Le jeune homme étant venu trouver ce Prophéte

a *Philostrat. in vit. Apollon. Tyanæi.*

phète, ou ce fourbe, & se plaignant fort d'Esculape; il lui fit comprendre *que le Dieu n'accordoit la santé qu'à ceux qui vouloient bien guérir, & non pas à ceux qui vivant comme lui, sembloient entretenir leur mal par plaisir.*

Galien dit encore ailleurs (*b*) qu'un nommé *Nicomachus* de Smyrne, etant devenu si gros qu'il ne pouvoit plus se remuer, fut gueri par Esculape, mais il ne nous dit point ni quand ni comment.

On peut rapporter ici ce que dit *Tacite* du miracle qui se fit au temple de *Sérapis* qui étoit à *Alexandrie*; Sérapis, & Esculape n'étant point differens selon cet auteur. (*a*) *Vespasien*, dit-il, *étant à Alexandrie un certain homme du peuple, connu pour avoir les yeux dessechez, & perdus, se vint jetter à ses genoux le priant avec larmes de vouloir bien apporter du remede à sa maladie, de la maniere que le Dieu* Sérapis, *que cette nation superstitieuse adore, le lui avoit fait entendre. Ce qu'il demandoit au Prince étoit qu'il daignât lui oindre avec sa salive, les joües & le tour de ses yeux. Un autre vint en même temps qui ne se pouvoit pas servir de la main, priant Cesar par l'indication du Dieu, qu'il lui mît le pied sur cette main*

b *de different. morbor. cap.* 9. a *Histor. lib.* 4.

main. Vespasien, continue Tacite, *s'en rioit au commencement & traitoit cela de bagatelle; mais comme on le pressoit de tous côtez, tantôt craignant de passer pour être trop crédule; tantôt poussé par les prieres des uns & par la flaterie des autres, il concevoit quelque esperance que la chose pourroit réüssir. Enfin ayant commandé aux Medecins d'examiner si une telle cécité ou foiblesse de vûë étoit guérissable par le secours humain; les Medecins, aprés en avoir differemment raisonné, conclurent que la faculté de voir n'étant pas entierement perduë au premier, elle pourroit être rétablie si l'on ôtoit les obstacles; & que la main du dernier ayant été seulement disloquée, elle pourroit se remettre si l'on employoit en cette occasion une force salutaire.* Ils ajoûtoient *que les Dieux avoient peut être cette affaire à cœur, comme ils y avoyent* le Prince lui même, qui avoit été choisi par leur ministere; Ils disoient enfin *que César auroit la gloire de ce remede s'il réüssissoit; & que la mocquerie resteroit à ces miserables, s'il en arrivoit autrement. Sur cela Vespasien persuadé que rien n'étoit impossible à sa fortune, & qu'il n'y avoit rien d'incroyable sur ce chapitre, commença à donner courage à la multitude qui étoit présente, en montrant un visage gay; & ayant executé les ordres*

de Sérapis, l'impotent eut d'abord l'usage de sa main, & l'aveugle revit la clarté. Ceux qui ont assisté à l'un & à l'autre de ces évenemens, ajoute Tacite, *le racontent encore aujourdui, que le mensonge ne pourroit plus leur être utile.*

Le lecteur fera sur cette histoire les reflexions qu'il trouvera à propos. On remarquera seulement, pour finir cet article, que si le peuple donnoit, de tout son cœur, dans cette superstition, il ne laissoit pas d'y avoir parmi les Payens des gens de bon sens qui voyoient bien que c'étoit là purement une adresse pour faire subsister les Prêtres. C'étoit apparemment la pensée de *Philemon*, dans *Philostrate*, qui ayant songé qu'Esculape lui disoit qu'il s'abstînt de boire frais s'il vouloit étre guéri de la *goute*, s'écria en s'eveillant, comme s'il avoit parlé à ce Dieu, *& quel autre remede auriez vous ordonné si vous aviez voulu guérir un bœuf?*

Il n'y a qu'à voir aussi de quelle maniere Aristophane tourne & les Prêtres & le Dieu lui même en ridicules. Voici comme il fait parler un valet dans le premiere de ses Comédies; *Comme le Sacrificateur du* temple d'Esculape, *après avoir eteint les chandelies, nous eut commandé de dor-*

dormir, disant que si quelcun entendoit le sifflement, *qui étoit une marque de l'arrivée du Dieu, qu'il ne bougeât point, nous nous couchâmes tous paisiblement. Pour moi*, continüe le valet, *je ne pouvois dormir, parce que l'odeur d'un pot plein de potage, qu'une vieille tenoit assez près de ma tête, me frapoit furieusement les narines. Souhaitant donc passionément de pouvoir me traîner jusques là, je levay tout doucement la tête; & ayant aperçu le* Sacristain *qui enlevoit les gâteaux & les figues de dessus la table sacrée, & qui faisoit le tour de tous les autels, l'un après l'autre, pour voir s'il n'étoit point resté quelque chose, & fourroit dans un sac tout ce qu'il trouvoit, je crus qu'il y avoit beaucoup de merite en ce qu'il faisoit, & je me levai pour aller vers le pot de la vieille.* Celle à qui ce valet faisoit ce conte luy ayant demandé, *si, étant dans le dessein de faire une action de cette nature, il n'avoit point peur du Dieu?* Il lui répondit; *qu'il en avoit véritablement eu peur, mais que c'étoit dans la pensée qu'il ne le prévint, & qu'il n'arrivât avant lui, près du pot; car*, dit-il, *le Prêtre m'avoit donné des preuves de ce que le Dieu savoit faire.* Peu après il régale Esculape d'un nom (*a*) fort mal honnête.

a *il l'appelle* Σκατοφάγος, *Merdivore*

Mais on dira, peut être, qu'*Aristophane* étoit un Athée; aussi bien que celui à qui *Ciceron* fait dire; *que les malades qui guérissent tiennent plutôt le rétablissement de leur santé*, d'Hippocrate, *que* d'Esculape. On mettra, sans doute, dans le même rang ce (*b*) Prince qui fit couper à l'Esculape d'Epidaure sa barbe d'or, disant, *qu'il n'étoit pas seant que le fils eût une si longue barbe, pendant que le pere*, (c'est à dire, Apollon que l'on representoit par tout comme un jeune homme) *n'en avoit point*.

JAPIS, LINUS, ORPHEE, MUSEE & HOMERE. *Inventeurs de la Medecine ou qui ont été des plus anciens Medecins.*

C'En est assez sur ce sujet. Il faut maintenant revenir au temps auquel Esculape a vêcu, & voir ce qui peut s'être passé alors ou peu après par rapport à la Medecine. L'on a déja parlé des *Héros* ses contemporains, qui avoient été instruits par le Centaure *Chiron* aussi bien que de ses fils.

Le premier que je trouve après eux c'est JAPIS, le Medecin qui est introduit par Virgile pensant *Enée* de ses blessures, &

b *Denys Tyran de Syracuse.*

& duquel il dit, *qu'étant fort aimé d'Apollon, ce Dieu lui avoit voulu communiquer la science des* Augures, *& l'art de* joüer de la Harpe, *& de* bien tirer de l'Arc ; *mais qu'il aima mieux, pour pouvoir prolonger la vie à son pere* qui étoit mourant, *apprendre de lui les vertus des herbes & la methode de guerir les maladies*, (ce que Virgile appelle un *Art muët*) *quoi qu'il y eût moins de gloire* pour lui.

Les commentateurs de ce Poëte sont fort en peine de savoir pourquoi la Medecine a été ainsi appellée. Il est sûr qu'elle seroit fort mal nommée, si elle avoit été du temps d'Enée ou de Virgile sur le pied où elle est aujourdui. Mais l'on a pu voir par la maniere dont Esculape & ses fils s'y prenoient, qu'ils laissoient parler pour eux, leurs mains ou leurs médicamens. Au temps de Virgile il n'en étoit pas tout à fait de même, & l'on ne raisonnoit déja que trop. J'aimerois mieux dire que le mot *mutas* a du rapport à celui de *inglorius* ; & que Virgile a regardé, dans ce passage, la Medecine comme un Art qui ne faisoit pas grand bruit, & qui n'apporte pas une grande gloire à celui qui l'exerce ; sur tout étant comparé à la *Musique*, & aux autres arts de cette

nature qui servoient à remporter des Couronnes dans les jeux publics, ce qu'on regardoit anciennement comme le plus grand honneur où l'on pût aspirer. Il en est de même des *Augures*, dont la connoissance relevoit extraordinairement ceux qui la possedoient. (a) On n'a aucune autre particularité touchant *Japis*.

Linus, l'un des plus anciens Poëtes que l'on connoisse, est aussi mis au rang des Medecins pour avoir écrit de la nature des *fruits* & des *arbres*. On a prétendu qu'il avoit été le précepteur d'*Orphée*, & il n'a pas passé pour moins habile que lui dans la *Musique*.

Orphee est si connu qu'on ne s'arrêtera pas à rapporter ici tout ce que la Fable en a dit. On remarquera seulement que les Grecs ont cru qu'il étoit de Thrace, & qu'ils l'ont fait passer pour un homme à peu près du caractere de Mercure Trismégiste

a *Jamque aderat Phœbo dilectus Japis*
Jasides, acri quondam cui captus amore
Ipse suas artes, sua munera latus Apollo,
Augurium, Citharamque dabat, celeresque Sagittas.
Ille ut depositi proferret fata parentis,
Scire potestates herbarum, usumque medendi,
Maluit, & mutas agitare inglorius artes.

mégifte, c'eft à dire, pour un homme univerfel. On fait ce qu'ils ont dit de fa *Mufique.* Mais ce qui fert à nôtre hiftoire c'eft qu'ils le regardoient non feulement comme Medecin, mais comme ayant *inventé la Medecine*, & trouvé les moyens *d'apaifer la colere des Dieux*, & la maniere *d'expier les crimes.*

L'on a encore aujourdui quelques pieces de Poëfie qui portent fon nom, dont on a rapporté ci deffus, des (*b*) paffages qui regardent la vertu de certains fimples & la guérifon de certaines maladies. Mais on a reconnu il y a longtemps que ces ouvrages ne font pas de lui quoi qu'ils foient affez anciens, puis qu'on les lui attribuoit déja du temps de *Ciceron*, qui nous apprend qu'ils étoient d'un certain *Cercops.*

Pline remarque (*c*) *qu'Orphée le premier de tous ceux qu'on connoiffoit, avoit écrit quelque chofe touchant les plantes, qui étoit affez curieux*, ou *un peu trop curieux.* Le mot latin peut fignifier l'un & l'autre; On pourroit même entendre par là qu'il y

a *Paufan. in Bæotic.* b *Voyez dans l'article de Mercure.* c *Primus omnium, quos memoria novit, Orpheus, de herbis curiofius aliqua prodidit. lib. 25. cap. 2.*

avoit beaucoup d'exactitude en ce qu'Orphée avoit composé sur ce sujet. Mais ce que Pline dit ailleurs fait voir que la *curiosité* dont il s'agit ici n'étoit autre chose que ce qu'on appelle *vanité* ou *superstition*. C'étoit là le genie de ces anciens temps ; & l'on apprend (*d*) d'ailleurs qu'Orphée passoit pour un habile Magicien.

(*e*) Galien parle aussi d'un *Orphée*, auquel il donne le surnom de *Theologien*, qui avoit écrit des livres touchant la maniere de composer divers *poisons*. Ce surnom semble marquer l'Orphée dont nous faisons l'Histoire, soit que ces livres fussent véritablement de lui, soit qu'on eût emprunté son nom, ce qui est le plus probable.

D'autres ont écrit qu'Orphée étoit (*a*) Egyptien, & il y a de l'apparence qu'il étoit plus ancien que les Grecs ne le croyoient.

MUSEE, autre ancien *Poëte*, a passé pour être son disciple. (*b*) Aristophane lui attribue aussi, *d'avoir enseigné aux hommes des remedes pour les maladies*. Pline

d *Pausan. in Eliac. posterior.* e *de antidot. lib.* 2. *cap.* 7. a *Pausanias in Eliac. posterior.* b *Ranar. act.* 4. *scen.* 2.

ne le joint à Orphée pour la conneſſance des plantes, remarquant que Muſée avoit écrit le dernier ſur cette matiere. Mais Pauſanias veut que les ouvrages que l'on donnoit à Muſée, fuſſent d'un *Onomacritus*.

Homere ayant été dans la reputation d'avoir donné des préceptes ſur tous les principaux Arts & ſur toutes les ſciences ; n'a pas manqué d'être auſſi mis au rang des Medecins. On a cru premierement que ce Poëte entendoit la Chirurgie, ſpécifiant, comme il fait, les principaux moyens que les Chirurgiens employent pour traiter des playes, comme de tirer les fléches ou les dards qui ſont demeurez dans la partie & de faire pour cela des inciſions ; d'arréter le ſang, de laver la playe, de l'eſſuyer, d'y appliquer des poudres & des medicamens qui appaiſent les douleurs. On a dit auſſi qu'il entendoit l'Anatomie, ayant parlé de preſque toutes les parties du corps. On a dit de même qu'il conneſſoit les plantes, ayant fait mention du *Moly*, qui ſert contre les enchantemens, comme on l'a dit dans l'article de *Mercure* ; des feuilles du *Saule* qui rendent ſteriles les femmes, & de quelques autres. On a

encore remarqué qu'il connoissoit le *Népenthes*, dont on dira un mot dans l'article suivant. On lui fait d'ailleurs débiter diverses maximes des Medecins, comme lors qu'il remarque que la Peste cessa le *neufviéme jour* dans le Camp des Grecs; par où on veut qu'il ait fait allusion à ce que les Medecins ont enseigné que les maladies se terminoient les *jours impairs*. Il donne enfin des conseils pour la santé, ou pour se guerir de certaines maladies, comme quand il introduit *Thetis* conseillant à son fils *Achille de voir les femmes*, pour se tirer de sa *mélancholie*.

DIANE

DIANE, LATONE, PALLAS, CYBELE, ANGITIA, MEDEE, CIRCE, POLYDAMNA, AGAMEDA, ou PERIMEDEE, HELENE, & OENONE,

Deesses ou Heroïnes, qui ont eu part à l'invention de la Medecine, ou qui sont des plus anciennes qui ayent eu connessance de cet Art.

LEs femmes, ont eu aussi leur part à la gloire d'avoir inventé la Medecine, ou des remedes particuliers. On a fait premierement cet honneur à DIANE, pour quelques herbes dont on lui attribue l'invention, entre lesquelles on conte *l'Artémise*, ou *Armoise*, qui porte le (d) nom de cette Déesse; & quelques uns ajoutent, (e) qu'elle en enseigna les qualitez au Centaure *Chiron*; quoi que d'autres prétendent que c'est à *Artemise* Reine de Carie, dont on parlera dans la suite, que l'on a l'obligation de la découverte de cette plante.

G 6

d *Diane s'appelloit autrement Artemis; Vegetius, appelle d'ailleurs cette plante Dianaria.* e *Apuleius Cels. de virib. herbar. cap.* 13.

On infére encore que Diane entendoit la Medecine de ce qu'Homere l'introduit pensant ou traitant *Enée* de ses blessures ; & il étoit naturel qu'elle fût quelque chose d'un métier dont *Apollon* son frere étoit si grand maitre.

LATONE leur mere, pouvoit avoir part à cette connessance par la même raison ; aussi Homere la joint-il à Diane, dans la cure d'Enée dont on vient de parler.

PALLAS a aussi été l'inventrice de quelques plantes, entre lesquelles on conte celle qui est appellée *Parthenium*, ou *Matricaire*, & qui est d'une grande utilité aux *filles* comme étoit Pallas. D'ailleurs Ovide (*a*) exhorte les Medecins à sacrifier à Pallas, afin qu'elle les favorise de son secours ; & l'on voyoit à Athenes une statue de Pallas avec le surnom de (*b*) *Hygiea*, qui avoit été dressée par l'ordre de (*c*) *Péricles*, à qui cette déesse, avoit montré en songe l'herbe dont on a parlé comme un remede pour un de ses esclaves qui étoit tombé du haut d'un temple. On lui donnoit aussi ailleurs le surnom

a *Fastor. lib.* 3. b. *c'est à dire la Santé*, *Voyez l'article de la famille d'Esculape*. c *Plutarque dans la vie de Péricles*.

surnom de (*d*) *Sotera.*

CYBELE, la mere des Dieux, a eu (*e*) la réputation d'avoir enseigné des remedes aux *maladies des petits enfans.*

ANGITIA, fille d'Æta, Roi de Colchide, (*f*) a été la premiere qui a découvert les herbes *venimeuses*, ou les *poisons tirez des plantes.* (*f*) C'est d'elle que les *Marses*, peuples d'Italie, avoient appris à *charmer les serpens.* On croit qu'elle s'appelloit autrement *Angerona.* On trouve du moins une (*g*) inscription ancienne où ce dernier nom est joint à celui d'*Angitia*, sans qu'il y ait de point entre deux. (*h*) Quelques uns ont cru qu'elle étoit appellée *Angerona*, parce que les Romains étant pressez de la maladie qu'on appelle *Angina* en latin, & en François *Esquinancie*, en furent guéris en suite des vœus qu'ils lui avoient faits. *Verrius Flaccus* en rend une raison differente.

On fait aussi Angitia fille du *Soleil* & l'on pretend qu'elle est la même que MEDEE; qui passe, chez d'autres pour sa sœur.

Celle

d *mot formé d'un verbe qui signifie sauver* e *Diodor. lib. 4.* f *Silius Italic. lib. 8.* g *Reines. inscript. 136. class. 1.* h *Macrob. lib. 1. cap. 10.*

Celle-ci vivoit du temps des *Héros* que l'on a dit avoir été instruits par Chiron, & l'on sait ses aventures. (*a*) Elle faisoit des choses si surprenantes, que tout le monde la croyoit Magicienne. On disoit d'elle qu'elle pouvoit rajeunir les vieillards. Le fondement de cette opinion vint de ce qu'elle connessoit des herbes qui *teignoient en noir les cheveux blancs.* Elle fut aussi la premiere qui s'avisa de faire des *Bains chauds*, pour rendre les corps plus souples & plus agiles, & pour les guerir de diverses maladies; ce qui fit que le peuple, qui voyoit tout cet appareil de Chaudieres, d'eau, & de bois, & qui n'en savoit point l'usage, publia qu'elle les faisoit boüillir. Le vieillard *Pélias* ayant voulu nonobstant son âge, se servir de ce nouveau remede, & y ayant trouvé la mort, fut cause qu'on ajoûta encor plus de foy à cette fable.

Il y en a (*b*) d'autres qui conviennent aussi que Médée n'étoit point *sorciere*, mais ils tournent la chose un peu autrement, disant, *qu'elle rendoit robustes & vigoureux les corps les plus délicats, & les plus*

a *Palaphat. fabu'. lib.* 1. b *Diogen. ap. Stolaum.*

plus efféminez, en leur enseignant de pratiquer divers exercices, ce qui fit que ceux qui voyoient ce changement dirent qu'elle faisoit cuire leurs chairs pour les rendre jeunes.

Diodore nous apprend, outre cela, que Médée avoit guéri, par le moyen des herbes, les blessures de *Jason*, de *Laërte*, de la guerriere *Atalante*, & des *Thespiades*.

CIRCE' troisieme sœur de Médée & d'Angitia, n'est pas moins fameuse. La connoissance qu'elle avoit des herbes, fut ce qui lui acquit la réputation *d'Enchanteresse* aussi bien qu'à Médée. Diodore nous apprend que Circé avoit fait expérience d'un grand nombre de plantes propres contre les venins. Elle donna son nom à celle qu'on appelle *Circea*. Quelques (*a*)auteurs ont dit qu'elle avoit eu un fils nommé *Marsus*, de qui les *Marses* dont on a parlé, dans l'article *d'Angitia*, étoient sortis. Telle qu'elle étoit (*b*) les *Circeiens* la regardoient comme leur patronne, & lui rendoient un culte religieux. Ceux qui voudront savoir plus particulierement pourquoi Circé passa chez les Grecs pour une Magicienne, & le

a *Aul. Gell. lib.* 16. *cap.* 11. *Solin. cap.* 8.
b *Cicero de natura Deorum lib.* 3.

le païs *Latin* où elle habitoit, pour le lieu des *maléfices* & des *empoisonnemens*, peuvent consulter le *Phaleg de Bochart*.

POLYDAMNA femme de *Thon*, Egyptien, est aussi mise entre celles qui ont entendu la Medecine, pour avoir eu la connoissance de divers remedes que produisoit son païs, selon la remarque d'Homere. On parlera de quelques-uns de ces remedes dans l'article d'Heléne, qui va bien tôt suivre.

Le même Poëte rend témoignage à AGAMEDA femme de *Mulius*, *qu'elle connessoit autant de medicamens que la terre en nourrissoit.* (*a*) On l'appelloit autrement *Perimedé*. (*b*) Quelques uns croyent même que celle qu'Homere appelle ailleurs *Hécameda* qui lavoit la playe de Machaon avec de l'eau chaude, étoit la même.

HELENE, cette belle Grecque, si connüe dans la fable, ne merite pas moins de trouver ici sa place, comme ayant eu connoissance d'un médicament qu'Homere appelle *Népenthes*, qu'elle tenoit de *Polydamna*, dont on vient de parler tout à l'heure; Ce médicament, comme (*c*) l'é-

a *Vid.* Propert. lib. 2. Eleg. 2. & Theocrit. Scholiast. b vid. Tiraquel. de nobilitate.

(c) l'étymologie de son nom le marque, étoit si admirable qu'il *avoit toute douleur* & toute *colère*, & qu'il *faisoit oublier tous les maux*. On ne pouvoit pas *pleurer*, dit le Poëte, le jour qu'on en avoit goûté, quand méme on auroit perdu son pere & sa mere, ou la personne la plus chere. Les qualitez de ce Népenthes ont bien du rapport avec celles de *l'Opium*, comme on l'a remarqué cy dessus; Ce qui peut faire de la peine, c'est qu'Hélene en fit mêler dans le vin des conviez de Menelaus, apparemment pour les rendre plus gais, & non pas pour les assoupir. On peut répondre à cela que l'Opium fait l'un & l'autre de ces effets en ceux qui y sont fort accoûtumez; & il faut remarquer que cet admirable suc nous vient du païs d'où Hélene avoit tiré son Népenthes, c'est à dire d'*Egypte*.

ŒNONE, rivale de la précedente, n'étoit pas moins savante qu'elle; (e) *Apollon*, dit celle-ci dans Ovide, *m'a lui même enseigné*

c *Ce mot est composé d'une particule négative & de* [illegible] *qui signifie dueil.*

e *Ipse ratus dignam, medicas mihi tradidit artes,*
Admisitque meas ad sua dona manus.

Quaecunque

feigné son Art, & tout ce qu'il y a d'herbes ou de racines dans le monde, qui servent à la Medecine, sont de ma connoissance; mais hélas! malheureuse que je suis, l'amour ne se peut guérir par aucune herbe, & toute ma science ne me sert de rien en cette rencontre.

L'on a parlé ci dessus de quelques autres femmes comme des filles d'Hercule, & du Centaure Chiron, & de la femme & des filles d'Esculape, qui sont dans le même rang que les précedentes. On en verra dans la suite d'autres du même sexe qui ont exercé la même profession.

ATHOTIS, THOSORTHRUS, JACHEN, & SALOMON.

Anciens Rois & Sacrificateurs qui ont exercé la Medecine.

AVant que de voir ce qui s'est passé par rapport à cet Art, depuis le siege de Troye, qui est le temps auquel nous a conduit l'Esculape Grec, & où nous

Quæcunque herba potens ad opem radixque medendi
Utilis in toto nascitur orbe, mea est.
Me miseram quod amor non est medicabilis herbis!
Destituor prudens artis, ab arte mea

nous finissons la premiere Epoque de cette Histoire, nous sommes obligez de remonter un peu plus haut, & de repasser en Egypte la patrie du premier Esculape.

Nous y trouvons un ATHOTIS, second Roi de la premiere Dynastie des *Thinites*, qui, selon *Manethon*, fut très expert dans la Medecine, & qui écrivit même quelques livres d'*Anatomie*. Cet auteur lui joint encore un THOSORTHRUS, Roi de la troisiéme Dynastie qui n'étoit pas moins savant.

(*a*) La coutûme qu'avoient les Egyptiens d'embaumer les corps morts, leur donnoit lieu de les ouvrir, & d'apprendre par ce moyen *l'Anatomie* plus commodément que les Grecs, qui n'osant toucher au corps des hommes, ne s'instruisoient comme on le verra dans la suite de la nature de ses parties, qu'en dissequant des bêtes, ou lors que le hazard leur mettoit en main des malheureux qui avoient reçû d'assez grandes playes pour découvrir par ce moyen leurs entrailles à nud.

Ces Rois imitoient sans doute (*b*) *Osiris* leur prédecesseur que l'on a dit avoir inventé

a *Gal. Introductio seu Medic.* b *Voyez ci dessus.*

venté la Medecine. (*c*) En ce païs là, bien loin que les grands crussent se rendre méprisables en exerçant cet art, ils vouloint être les seuls à s'occuper à cela ; & il étoit défendu, sous de grandes peines, à qui que ce fut du peuple ; de s'en mêler, n'y ayant que les Rois, les Prêtres, & quelques uns des plus grands Seigneurs à qui il fût permis. (*d*) Elien dit la même chose de l'ancienne Grece, remarquant qu'il n'y avoit que des Princes qui exerçassent la Medecine, & entendant, sans doute, par ces Princes, les *Héros* dont nous avons parlé.

JACHEN n'étoit pas sans doute d'une moindre condition. C'étoit, dit Suidas, un homme agreable à Dieu, & très utile à la société, qui vivoit sous le regne de *Senyes* Roi d'Egypte, & qui avoit fort bien écrit des remedes tirez des *amuletes* & des *enchantemens*. Jachen, *continue le même auteur*, étoit très habile à guerir les maladies & à soulager ceux qui souffroient. Il savoit arrêter les progrès de la *peste*, & temperer l'ardeur extraordinaire de la *canicule*. C'est pourquoi on le mit dans un tombeau fort magnifique ; & lors

c *Voyez Strabon.* d *Histor. animal. lib. 2. cap. 18.*

lors que quelque maladie *Epidemique* régnoit, les Prêtres alloient à son temple, où, après avoir fait les sacrifices acoutumez, ils prenoient du *feu* de dessus l'autel, & en allumoient des buchers disposez en divers endroits de la ville, de sorte que ce feu chassoit la corruption de l'air & arrétoit le cours de la maladie. Je ne sait point en quel temps ce Medecin ni ce Roi ont vécu; quoi qu'ils soient apparemment fort anciens.

Ce fut sans doute à l'imitation des Rois d'Egypte que ceux de *Judée* leurs voisins, s'appliquoient aussi quelquefois à l'étude de la *Physique* & de la Medecine; témoin le grand Roi SALOMON, de qui *l'Ecriture* dit qu'il *avoit écrit cinq mille cantiques & prononcé trois mille sentences remarquables*; qu'il connessoit, *depuis le Cedre du Liban jusqu'à l'Hyssope, qui croit sur les murailles*, & *qu'il avoit écrit, des reptiles, des poissons, des oiseaux, & de tous les autres animaux*

(a) Joseph étendant ce qu'on vient de dire, remarque, *que Dieu remplit ce Prince d'une sagesse & d'une intelligence si extraordinaire, que nul autre, dans toute l'antiquité ne lui avoit été comparable, & qu'il surpassoit*

a *lib.* 8. *cap.* 2.

surpassoit même de beaucoup les plus capables des Egyptiens que l'on tenoit y exceller. Il composa ajoûte-t-il, *(b)cinq mille livres de cantiques & de vers, trois mille de paraboles; à commencer depuis l'hyssope jusqu'au Cedre, & à continuer par tous les animaux, tant oiseaux que poissons, & ceux qui marchent sur la terre. Car Dieu lui avoit donné une parfaite connoissance de leur nature & de leurs proprietez, dont il écrivit un livre; & il employa cette connoissance à composer, pour l'utilité des hommes, divers* remedes, *entre lesquels il y en avoit qui avoient même la force de* chasser les démons, *sans qu'ils osassent plus revenir.*

Cette maniere de les chasser, continuë Joseph, *est encore en grand usage parmi ceux de nôtre nation, & j'ai vu un Juif nommé* Eleazar, *qui en la presence de l'Empereur Vespasien, de ses fils, & de plusieurs de ses capitaines & soldats, delivra divers* possédez. *Il attachoit au nez du possédé un* anneau, *dans lequel étoit enchassée une* racine, *dont* Salomon *se servoit à cet usage, & aussi-tôt que le démon l'avoit sentie, il jettoit le malade par terre, & l'abandonnoit. Il récitoit, ensuite, les mêmes* paroles *que* Salomon *avoit laissées par écrit, & en faisant mention de ce Prince, défendoit au démon de revenir.*

Mais

Mais pour faire voir encore mieux l'effet de ses conjurations, il emplit une cruche d'eau & commanda au démon de la jetter par terre poûr faire connoitre par ce signe qu'il avoit abandonné ce possedé, & le démon obéit. J'ai cru, ajoûte cet auteur, *devoir rapporter cette histoire affin que personne ne puisse douter de la science extraordinaire que Dieu avoit donnée à Salomon, par une grace toute particuliere.*

Les Rabins ont dit(a)qu'*Ezechias* avoit supprimé ces livres de Salomon, *parce que plusieurs avoient plus de confiance aux vertus des herbes qu'en Dieu.* Le livre intitulé, *La Clavicule de Salomon* qu'on dit être un livre imaginaire, mais qui est fort recherché par ceux qui sont curieux de la Magie, suppose que Salomon avoit écrit sur ce sujet. On a suffisamment fait son apologie; mais quoi qu'il en soit l'histoire que rapporte Joseph fait du moins voir que l'on étoit prévenu parmi les Juifs, que Salomon avoit employé pour la guérison des maladies, des remedes *superstitieux*; comme de *reciter certaines paroles*, & de se servir de l application d'un *anneau*, qui est ce qu'on a appellé, ci dessus, un *amulette.* Quelcun pourroit dire qu'il n'est pas impossi-

a *Vid. lib.Zeror Hammor.*

impossible que Dieu eut communiqué cette connoissance à ce Prince ; mais on ne voit aucun exemple de semblables cures dans la sainte Ecriture, & les *paroles* que les *Prophetes* ou les *Apôtres* ont prononcées en de semblables occasions, n'ont été que pour exprimer l'ordre qu'ils avoient reçu de Dieu, ou la puissance qu'il leur avoit donnée de guerir les maladies ; *Au nom de Dieu ou de Jesus Christ*, disoient ils *soyez guéris*. Que s'ils ont employé quelques matieres, ou qu'ils ayent fait quelques applications ç'a été de choses communes, & connües, & ils ne les ont accompagnées d'aucune céremonie qui sentit la superstition, ni de rien qui approchât de l'application de *l'anneau*, & de la *racine* dont on vient de parler. Si Salomon avoit veritablement rempli ses livres de tels remedes, ce n'étoit point par la revelation qu'il les avoit appris, comme Joseph voudroit l'insinuër, mais par le commerce qu'il avoit eu avec les savans d'Egypte. Ce Prince vivoit environ cent soixante & dix ans après le siege de Troye.

On oublioit de remarquer qu'on tire d'ailleurs une preuve de la connoissance que Salomon avoit de la Medecine, ou du

du moins de la constitution du corps de l'homme dans ces paroles du douzieme chapitre de « *l'Ecclésiaste*; Souvenez vous « de vôtre Créateur pendant les jours de « vôtre jeunesse; avant que le temps de « l'affliction vienne, & que les années « approchent desquelles vous direz; elles « ne me plaisent point; avant que le So- « leil, la Lumiere, la Lune & les Etoiles « se rendent tenebreuses, & que les nuées « reviennent après la pluye. Ce sera « alors que les gardes de la maison seront « ébranlez, & que les hommes vigoureux « chanceleront. Celles qui servent à « moudre seront oisives & en petit nom- « bre, & ceux qui regardent per les « trous seront obscurcis. Les portes se- « ront fermées sur la place avec abaisse- « ment du bruit ou du son de la meule. « On se levera au chant de l'oiseau, & tou- « tes les muses ou musiciennes se tairont. « On craindra les lieux hauts & on trem- « blera en faisant chemin. L'amandier « fleurira; la sauterelle s'engraissera; & « la capre ou le caprier se perdra; car « l'homme ira dans sa maison éternelle; & « ceux qui le plaindront tournoyeront « par les places. *Profitez, dis je, de la le-* « *çon que je vous* donne, avant que la peti-

« te chaine d'argent se casse ; que le ban-
« deau ou le vase d'or retourne en arrie-
« re ; que la cruche se brise sur la fontai-
« ne, que la roüe qui est sur la cisterne
« se rompe ; & que la poudre s'en retour-
« ne dans la terre d'où elle est venuë, &
« l'esprit à Dieu qui l'a donné.

Il est aisé de voir que c'est ici un emblême de la *vieillesse* & de ses incommoditez qui sont enfin suivies de la mort ou de la dissolution du corps de l'homme. Le *Soleil*, la *Lumiere*, la *Lune*, & les *Etoiles*, marquent *l'esprit*, le *jugement*, la *memoire* & les autres *facultez de l'ame* qui s'affoiblissent dans les viellards. Les *nuées* & la *pluye*, sont les *caterrhes* & les *fluxions* familieres à cet âge. Les *gardes de la maison*, & les *hommes vigoureux*, sont tous les *sens*, & les *muscles* & les *tendons*. Celles qui servent à moudre sont les *dents*. Ceux qui *regardent par un trou* sont les *yeux* Les *portes fermées sur la place* & *l'abaissement du son de la meule*, marquent la *bouche*, qui ne s'ouvre qu'avec peine pour parler, & la nécessité de *manger lentement* & sans bruit. Le *chant de l'oiseau* marque le matin, qui est le temps que les vieillards se levent, parce qu'ils ne peuvent pas dormir. Les *musiciennes* ou les *muses* qui se taisent, signifient

gnifient qu'on ne chante plus à cet âge & que les ſciences ou les études ne divertiſſent plus. La crainte & le tremblement des perſonnes âgées, & la peine qu'elles ont à marcher eſt exprimée par ce qui ſuit immédiatement après. *L'amandier fleuri* ce ſont les *cheveux blancs*; la *ſauterelle engraiſſée* c'eſt le corps qui de mince & délié, ou *leger* qu'il étoit, devient *enflé* & *peſant*. La *capre*, ſignifie *l'appétit* ou les *plaiſirs*. Enfin la maiſon d'éternité, c'eſt le *tombeau*, & ceux qui tournoyent dans les places ou les rues, ſont les *pleureurs* ou les *pleureuſes de profeſſion* que l'on employoit alors dans les enterremens.

Le reſte de l'embléme ou de l'énigme eſt le plus difficile à expliquer; & il faudroit, pour y réüſſir, avoir la même idée des parties du corps qu'en avoit Salomon. Ce qu'il y a de ſûr c'eſt que l'auteur ſacré a voulu marquer ſous ces termes couverts, la diſſolution des principaux organes de nôtre corps; & c'eſt tout ce qu'on en peut ſavoir. Ce qu'on a écrit d'ailleurs ſur la *chaîne d'argent*, que l'on a priſe pour les *arteres*, ou pour *la moëlle de l'épine*; ſur le *bandeau* ou *le vaſe d'or*, qui marque ſelon quelques uns les

membranes du cerveau, le *foye*, ou *le cœur*; sur la *cruche*, qui doit être le crane; & la roüe, le poumon. Tout cela, dis je, ne sont que de simples conjectures, qui n'ont aucun fondement solide.

Il se pourroit qu'il y eut quelque chose dans les écrits des *Rabins*, qui servit de commentaire à ce passage. C'est ce que je ne sai point, & que je laisse chercher à ceux qui les entendent. Je laisse de même ce qui se peut trouver d'ailleurs dans les livres de ces *Docteurs Juifs*, concernant la Medecine. Les lumieres qu'on tire de ce côté là sont fort peu considerables, si tout ce qu'ils disent ne vaut pas mieux que la fable de l'os nommé *Luz*, lequel se trouve, selon eux, dans l'épine du dos, & qui est la *Racine*, & comme la *Base* de tout l'assemblage du corps humain; en sorte que le Cœur, le Foye, le Cerveau, & les parties Genitales tirent leur origine de ce merveilleux os; qui a d'ailleurs cette vertu ou ce privilege, qu'il ne peut être brûlé, ni moulu ou brisé, mais demeure toujours le même, étant comme le germe de la resurrection, duquel tout le corps de l'animal pullule derechef comme les plantes de leurs semences.

Riolan de qui j'ai pris ce que je viens de dire, ajoute que les Rabins contoient *deux cens quarante huit os, & trois cens soixante cinq veines ou ligamens* dans le corps humain. Cela paroit ridicule à ceux qui entendent l'Anatomie; mais quelque peu de connoissance que ces Docteurs en eussent, il y a de l'apparence que l'on n'étoit pas plus savant sur cette matiere du temps de Salomon, ou des Rois d'Egypte qu'on a nommez au commencement de cet article; & pour ce qui est de la superstition, elle n'étoit pas moindre alors que dans le temps des Rabins qui ont débité les rêveries que l'on a lües précédemment, comme ce qu'on a rapporté jusques à present de la Medecine de ces anciens temps le justifie suffisamment.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE

Premiere Partie.
Livre Second.

Ce qui s'est passé par rapport à cet Art, depuis le temps de la guerre de Troye, *jusqu'à celle du* Péloponnêse.

NOus avons rapporté jusques ici à peu près tout ce que nous fournit de connoissances l'antiquité la plus éloignée, touchant la Medecine. Si l'on est su pris de les voir si incertaines & si mêlées de fables jusqu'au temps de la guerre de Troye, il y aura bien plus de sujet de l'être, quand on saura que depuis ce temps là, s'il en faut croire Pline, (a) *la Medecine*

a *Sequentia ejus, (Medicina, à Trojanis temporibus) mirum dictu, in nocte densissima latuêre, usque ad Peloponnesiacum bellum. tunc eam in lucem revocavit Hippocrates. l. 29. c. 1.*

Medecine est demeurée couverte de tenébres très profondes, jusques à la guerre du Peloponnêse, qu'Hippocrate l'a comme ressuscitée & remise au jour.

Depuis la premiere de ces guerres jusqu'à la seconde il s'est écoulé plus de sept cens ans. *Celse* ne descend pas tout à fait si bas que Pline ; mais il ne s'en faut qu'environ quatre vints ans, qui est l'intervalle qu'il y a eu entre *Pythagore* & *Hippocrate* ; le premier ayant vêcu dès la soixantiéme *Olympiade*, & le second dès la quatre vint. Voici de quelle maniere il parle de ceci.

(a) *Après ceux de qui j'ai fait mention*, c'est à dire après les fils d'Esculape, *il n'y a eu personne de réputation qui ait exercé la Medecine, jusqu'à ce que l'on a commencé à s'appliquer avec plus de soin à l'étude des lettres ; laquelle étant aussi nuisible au corps qu'elle est utile à l'esprit, il est arrivé que ceux qui s'y sont attachez, ayant ruiné leur santé par des méditations assidues, & par des veilles continuelles, ont eu plus de besoin de la Medecine que les autres hommes. C'est par cette raison que la science de guerir les maladies faisoit au commencement une partie de l'étude de la Philosophie, en sorte qu'on*

H 5

a *Cels. præfat.*

peut dire que la Medecine *& la* Philosophie *sont nées ensemble, & qu'elles ont eu les mêmes auteurs. De là vient que nous apprenons que plusieurs des anciens Philosophes ont été experts dans la Medecine, entre lesquels on peut conter* Pythagore, Empédocle, *&* Démocrite, *comme les plus considérables.*

Ce que cet auteur dit ici que la Medecine n'a commencé qu'avec la Philosophie, est une suite de ce qu'il avoit dit auparavant, & que l'on a rapporté ci dessus; *que toute la Medecine des fils d'Esculape, & de leurs contemporains, ne consistoit qu'à guérir des playes.*

S'il faut rendre quelque raison de ce grand vuide que ces auteurs font rencontrer, en cet endroit, dans l'histoire de la Medecine, on peut dire que la science de ceux qui l'ont exercée pendant tout cet intervalle ayant été renfermée dans les bornes d'une simple (a) *Empirique*, ils se contentoient de connoitre certains remedes que l'expérience avoit fait voir être propres à de certaines maladies, sans *raisonner* ni sur la *cause des maladies* ni sur *l'action* des remedes; de maniere

a *On expliquera ce terme dans la suite; & il se trouve deja expliqué par ce qu'on ajoûte immediatement aprés.*

niere que ces remedes paſſant de pere en fils, comme par une tradition manuelle, & ne ſortant point de la famille, il n'étoit point néceſſaire de rien écrire ſur ce ſujet.

Cela ſuppoſé, il ne faut pas s'étonner ſi ces Medecins ne s'étant pas fait connoitre par quelques écrits, ce qui eſt un des principaux moyens de ſe conſerver dans la memoire des hommes, leurs noms ſont demeurez dans l'oubli. Une autre raiſon de cela qui n'eſt pas moins forte, c'eſt que ceux qui ont ſuccedé à Eſculape & à ſes fils, quelque habiles gens qu'ils puſſent être, n'ayant pas vêcu dans le temps des fables, & n'ayant pas eu occaſion de ſe trouver à un ſiege auſſi fameux que celui de Troye, ils n'ont point eu auſſi *d'Homere*, qui ait immortaliſé leur renommée.

Vixêre fortes ante Agamemnona
Multi &c.

L'on auroit pu attendre des Hiſtoriens ce qu'on ne pouvoit pas eſperer des Poëtes. Mais l'hiſtoire de ces temps là eſt généralement confuſe & défectueuſe, & les Medecins ne ſont pas les ſeuls qui ayent lieu de s'en plaindre. On ne ſait pas même quand *Homere* a vécu, & l'on

fait encore moins d'où il étoit.

Quand on accorderoit donc à Celse qu'il n'y a pas eu, pendant tout cet espace de temps, de Medecins qui ayent fait du bruit, ou dont la réputation se soit conservée, il ne faudroit pas le leur imputer, mais au temps auquel ils ont vêcu, & il ne s'ensuivroit pas que la Medecine n'ait point été cultivée avant celui qu'il marque.

Isidore d'Hispalis trenche bien plus nettement sur cette question; *Apollon*, dit-il, *passe chez les Grecs pour l'auteur & pour l'inventeur de la Medecine. Son fils Esculape a amplifié cet Art, ou du moins il en a eu la réputation. Mais ayant été tué d'un coup de foudre, on dit que dès lors la Medecine fut interdite & que l'art manqua en même temps que son auteur; ayant été caché ou enseveli pendant près de cinq cens ans, jusques au temps d'Artaxerxes Roi de Perse que Hippocrate fils d'Asclepius de l'Isle de Côde remit en lumiere.*

S'il en falloit croire cet auteur voila la raison de l'interruption de la Medecine trouvée. Esculape étant mort il ne s'est plus parlé de cet Art jusqu'à Hippocrate. Mais il y a de l'apparence qu'il étoit aussi mal informé de ce qui s'est passé pendant

lespace

l'espace qu'il marque, comme il l'étoit du nom du pere d'Hippocrate, qu'il appelle *Asclepius* par une erreur grossiere, ayant cru qu'on le nommoit Asclepiades, comme un Homere appelle Achille *Peleiades*; parce qu'Hippocrate étoit fils *d'Asclepius* comme Achille l'étoit de Pelée; au lieu que le nom d'Asclepiades étoit commun à tous les descendans *d'Esculape*, qui en Grec s'appelloit *Asklepius*. Ce qu'Isidore ajoute immediatement aprés touchant les trois sectes de la Medecine, fait encore voir plus clairement le peu de peine qu'il avoit pris de s'éclaircir sur toute cette affaire.

Des Asclepiades, *& des Ecoles qu'ils ont fondées.*

Les descendans *d'Esculape*, qu'on a appellé les *Asclépiades*, ont eu la réputation d'avoir conservé cet Art dans leur famille sans interruption. Nous en saurions quelque chose de plus particulier si nous avions encore les écrits *d'Eratosthéne*, de *Phérécide*, *d'Apollodore*, *d'Arius de Tarse*, & de *Polyanthus de Cyrene*, qui avoient pris le soin de faire l'histoire de ces descendans d'Esculape. Mais quoi

que les ouvrages de ces auteurs se soient perdus, les noms d'une partie des Asclépiades se sont au moins conservez, comme le justifie la liste des prédecesseurs d'*Hippocrate* qui se disoit le dix septieme descendant d'Esculape.

(a) La généalogie de ce Medecin se trouve encore toute entiere de la maniere suivante; HIPPOCRATE, (duquel on parlera dans la suite) étoit fils d'HERACLIDE, qui fut fils d'un autre HIPPOCRATE, fils de GNOSIDICUS; fils de NEBRUS; fils de SOSTRATUS troisiéme; fils de THEODORE second; fils de CRISAMIS second; fils de SOSTRATUS second; fils de THEODORE premier; fils de CRISAMIS premier fils de CLEOMITIDEE; fils de DARDANUS; fils de SOSTRATE premier; fils d'HIPPOLOCHUS; fils de PODALIRE; fils d'ESCULAPE. *Etienne de Bysance* donne encore deux autres fils à Gnosidicus, outre celui dont on a parlé; le premier de ces deux s'appelloit ÆNIUS, & le second PODALIRIUS.

On dira peut être que cette généalogie est fabuleuse; mais supposé qu'il y eût quelque erreur ou quelque chose d'inventé, en cette succession des Asclépiades,

a *Epistol. Pæti ad Artaxerxem.*

des, il est du moins certain que l'on connessoit avant Hippocrate diverses branches de la famille d'Esculape, outre la sienne; & que celle d'où ce Medecin étoit issu, étoit distinguée par le surnom d'Asclépiades NEBRIDES, qui lui avoit été donné à cause de NEBRUS, qui s'étoit particulierement rendu fameux dans la Medecine, & auquel la Prêtresse d'Apollon avoit rendu un témoignage très-avantageux, selon la remarque de l'auteur qu'on a cité en dernier lieu. On dira encor un mot de *Gnosidicus*, *d'Héraclide*, *& de l'autre Hippocrate* dans le livre suivant. Pour ceux qui sont au dessus, on avoüe que l'on n'en sait rien.

Diverses branches des Asclepiades, & trois differentes écoles qu'ils avoient établies.

IL y avoit encore comme on l'a dit, d'autres branches des *Asclépiades, qui étoient* répandues en divers lieux. (*a*) On contoit même trois célébres *Ecoles* qu'ils avoient établies ; La premiere étoit celle de *Rhodes* qui manqua la premiere par le manquement de cet-te

a *Galen. method. med. lib.* 1.

te branche des successeurs d'Esculape; apparemment long temps avant Hippocrate, puis qu'il n'en parle point comme il fait de celle de *Cnide*, qui étoit la troisieme, & celle de *Co* la seconde. Ces deux dernieres florissoient en même temps que l'Ecole d'*Italie*, où étoient les Medecins Philosophes dont Celse a parlé, quoi que les écoles Grecques fussent plus anciennes. Ces trois écoles qui étoient les seules qui fissent du bruit, avoient une emulation réciproque, & disputoient continuellement à qui feroit le plus de progrès dans la Medecine. Cependant Galien donne la premiere place à celle de *Co*, comme ayant produit le plus grand nombre d'excellens disciples, celle de *Cnide* tenoit le second rang, & celle d'*Italie* le troisiéme.

Hérodote parle aussi d'une école de Medecins qui étoit à *Cyrene*, où nous avons dit qu'il y avoit un temple d'Esculape dont le service étoit different de celui des Grecs. Ce qui pourroit faire soupçonner, qu'il y avoit aussi là des Asclepiades d'une autre sorte.

Le même (*a*) Historien fait encore mention d'une autre école de Medecine qui

a lib. 3.

qui étoit à *Crotone*, qui fut la patrie de DEMOCEDE fameux Medecin, contemporain de *Pythagore*, ce Medecin, à ce que dit Hérodote, ayant été chassé de sa ville par la séverité de son pere, qui s'appelloit *Calliphon* vint premierement à *Egine* & ensuite à *Athenes*, où il fut dans une grande estime. De là il passa à *Samos*, où il eut occasion de traiter & de guerir *Polycrate*, Roi de cette Ile, d'une fâcheuse maladie ; ce qui lui valut deux talens d'or. Quelque temps après, ayant été pris prisonnier par les Persans, il cachoit sa profession ; mais ayant été découvert on l'obligea de travailler au soulagement du Roi *Darius* à qui une dislocation du pied ne laissoit aucun repos, & de traiter la Reine *Atossa* sa femme d'un *Cancer* qu'elle avoit au sein. Cet Historien ajoûte, que Démocéde aiant réüssi en ces deux cures, cela lui acquit un si grand credit auprès du Roi qu'il le faisoit manger à sa table ; ce qui n'empêcha pas néanmoins, qu'aiant trouvé occasion de retourner en Grece en qualité d'espion il n'y demeurât tout à fait, méprisant tous les honneurs qu'on lui avoit fait en Perse, & se mocquant de ceux qui lui avoient donné cette commission.

Après

Après quoi il se maria, & épousa une fille du fameux *Milon* son compatriote.

De l'Ecole de Cnide en particulier.

ON ne sait aucune autre particularité de la Medecine de *Démocede*, ni de celle des autres Medecins de *Crotone*. On n'a rien à dire non plus de l'école de *Rhodes*. Quant à celle de *Cnide*, on peut juger de la méthode qu'on y suivoit par quelques échantillons qu'on en trouve dans Hippocrate. (*a*) *Ceux*, dit cet auteur, *qui ont compilé les sentences ou les Observations* Cnidiennes, *ont fort bien marqué tout ce que les malades souffrent en chaque maladie; & comment une partie de cela leur arrive, & en un mot, tout ce qu'une personne, qui ne sauroit rien de la Medecine, pourroit écrire après s'être informé des malades, de ce qu'ils ont souffert. Mais*, continue-t-il, *ils ont oublié la plus part des choses qu'un Medecin doit savoir sans avoir oüi le rapport du malade.*

Le même auteur remarque de plus, *que les Cnidiens mettoient en usage très-peu de médicamens*, l'Elaterium (qui est un purgatif tiré du suc du Concombre sauvage) *le*

a *de ratione victûs in acutis lib.* 1.

le Lait, *& le* petit lait, *faisant presque toute leur Medecine.*

On recueille de ce que dit ici Hippocrate, premierement que ces Medecins se contentoient de faire une énumeration ou une description exacte des accidens qui accompagnent une maladie, sans raisonner sur les *causes* & sans s'attacher au *pronostic*. On en recueille, en second lieu, qu'ils ne se servoient que d'un très-petit nombre de remedes qu'eux & leurs prédécesseurs avoient expérimentés? Ces deux remarques suffisent pour faire connoître que les Cnidiens étoient purement *Empiriques*, ou pour le moins que leur fort n'étoit pas dans les grans raisonnemens.

Le plus loin qu'ils allassent de ce côté-là c'est lors qu'ils faisoient une espece de comparaison des maladies ou des remedes, qu'ils appelloient (a) *Analogisme. Les Cnidiens*, dit Galien, *essayoient de soulager*

a On *parlera encor de cette méthode dans la suite, & de quelques autres manieres que les Cnidiens avoient de traiter certaines maladies dans l'article de la Pratique d'Hippocrate; entre les livres duquel on en a inseré quelques uns, qui ont passé pour être l'ouvrage de ces anciens Medecins.*

lager ceux qui avoient des absćés dans le poûmon par cette methode; Comme ils avoient remarqué que la Toux *fait sortir ce qu'on a dans le poûmon, ils faisoient tirer la langue à ceux qui avoient un absćès au poûmon, & tâchoient de leur faire entrer quelques gouttes d'eau dans l'âpre artere à dessein d'exciter par ce moyen une violente toux, qui leur fît rendre tout ce qu'ils avoient de pus dans la poitrine.*

Des Medecins de Co. Réflexions sur leur Medecine, & sur celle des Cnidiens.

A L'égard des Medecins de Co, on peut aussi dire que si les *Prénotions Coaques*, qui se trouvent parmi les œuvres d'Hippocrate, ne sont qu'un recueil des Praticiens de Cô, comme plusieurs l'ont cru, il ne paroit pas non plus qu'ils fussent de grans Raisonneurs, & l'on ne voit pas même qu'ils se soient du tout mis en peine de rendre raison de leurs Pronostics.

Tout ce qu'on vient de dire prouve qu'il n'est pas si absolument vrai, quoique Pline & Celse en ayent cru, qu'on n'ait point eu de nouvelles de la Medecine pendant un si long intervalle, & encore

core moins, *que la Medecine n'ait commencé qu'en même temps que la Philosophie*, comme l'assure le dernier ; si ce n'est qu'il ait entendu parler de la *Medecine Raisonnée*, c'est à dire, de celle qui s'attache particulierement à la *recherche des causes cachées des maladies*, & à *rendre raison de l'operation des remedes*. A la verité celle ci ne peut guere avoir commencé qu'avec l'étude des lettres & des sciences. On dira, sans doute, que j'oublie de parler ici d'une chose qui fait le plus d'honneur aux Asclépiades, & qui renverse tout ce que j'ai dit de leur maniere de faire la Medecine, que j'ai soutenue être presque toute Empirique ; c'est qu'ils ont passé pour de grands *Anatomistes*. Il est vrai que Galien est de ce sentiment, *Dans le temps*, dit-il, *que la Medecine étoit toute renfermée dans la famille des Asclepiades, les peres enseignoient* l'Anatomie *à leurs enfans, & les acoutumoient dès l'enfance à* dissequer des animaux ; *en sorte que cela passant de pere en fils, comme par une tradition manuelle, il étoit inutile d'écrire comme cela se faisoit, puis qu'il étoit autant impossible qu'ils* l'oubliassent *que les lettres de l'alphabet, qu'ils avoient apprises presque en même temps.*

On trouve encore divers autres passa-ges

ges de cet auteur, par lesquels on voit qu'il a cru que les Asclepiades possedoient parfaitement l'Anatomie. Mais on peut opposer à l'autorité de ce Medecin celle d'un ancien Commentateur de Platon, qui attribue au Philosophe *Alcmæon*, dont on parlera dans l'article suivant, d'avoir été le premier homme qui ait disequé quelque animal; ce qui détruit tout ce que Galien dit des Asclepiades, du moins de ceux qui ont précedé Alcmæon, & qui sont ceux dont il s'agit; car pour ceux qui l'ont suivi, ou ils ont été contemporains d'Hippocrate, ou ils sont venus après lui.

Quand on n'auroit pas le témoignage de cet auteur, il seroit du moins probable par le peu de progrés que l'on avoit fait dans l'Anatomie, du temps d'Hippocrate même, que l'on n'avoit examiné avant lui le corps des animaux qu'assez superficiellement; ce qui est bien éloigné de ce qu'assure Galien, que l'Anatomie étoit en sa perfection du temps des Asclepiades. Et quant à ce qu'il ajoute d'un certain intervalle qu'il prétend qu'il y ait eu entre les plus anciens Asclépiades & Hippocrate, pendant lequel il veut que l'Anatomie ait été négligée, on ver-

ra ci deſſus dans l'article *d'Eraſiſtrate*, ce que l'on en doit juger.

Ce n'eſt pas qu'on vueille dire que les Aſclépiades n'euſſent aucune connoiſſance des parties du corps. Cette penſée ſeroit abſurde, car ſans cela ils n'auroient pu exercer ni la Medecine en general, ni la Chirurgie en particulier. Ils connoiſſoient ſans doute fort bien les *Os*. Ils ſavoient quelle eſt leur ſituation, leur figure, leur articulation & ce qui en dépend; autrement ils n'auroient pas pu les réduire lors qu'ils étoient caſſez ou diſloquez. Ils n'ignoroient pas non plus la ſituation des *vaiſſeaux* conſiderables. Il falloit qu'ils ſuſſent où ſont les *veines* & les *arteres*, qu'ils ouvroient & qu'ils brûloient tous les jours; car l'on a remarqué ci deſſus, dans l'article de *Podalire* que ces operations ſe faiſoient déja communement dans ce premier âge de la Medecine. Il falloit d'ailleurs qu'ils fuſſent bien inſtruits des lieux où ſe rencontrent les vaiſſeaux plus profonds, pour éviter les pertes de ſang lors qu'ils faiſoient des inciſions, ou lors qu'ils coupoient des membres. Ils devoient enfin être informez des endroits où il y a des *tendons* & des *ligamens*, & quelques *nerfs* conſi-

considerables ; quoi qu'ils confondissent ces trois differentes parties, & qu'ils connussent peu les dernieres, comme on le verra dans la suite. Ils conessoient d'ailleurs en gros les principaux visceres; comme *l'Estomac* ; les *Boyaux* ; le *Foye* ; la *Râte* ; les *Reins* ; la Vessie ; la Matrice ; le *Diaphragme* ; le *Cœur* ; le *Poumon* ; *le Cerveau* ; aussi bien que les humeurs les plus sensibles ; comme le *Sang* ; la *Bile* jaune, verte, noire &c. le *Flegme* ; les *Sérositez*, ou les *Eaux* ; & toutes les differentes sortes *d'Excrémens* qui sortent des diverses parties de nôtre corps.

Il semble d'abord que les Asclépiades ne pouvoient pas savoir tout cela sans être *Anatomistes* ou sans avoir jamais *dissequé* d'animal. Mais il est aisé de faire voir qu'ils avoient pu sans cela acquerir ces connoissances. La premiere & la plus familiere instruction étoit celle que leur fournissoit ce qu'ils voyoient faire à la *Boucherie*, & dans les *Sacrifices*. Et pour ce qui regarde le *Corps humain* en particulier, ils profitoient avec empressement de l'occasion qu'ils avoient de s'instruire lors qu'ils trouvoient sur les champs des os décharnez par les bêtes & par la longueur du temps que les corps avoient été

été exposez à l'air; ou lors qu'ils rencontroient en quelque lieu écarté le cadavre de quelque pauvre voyageur, qui avoit été égorgé par des voleurs, ou ceux des soldats qui étoient morts de quelques grandes blessures dans un combat. Ils consideroient alors, sans être obligez de faire d'autres ouvertures que celles qu'ils trouvoient faites, ni de passer par dessus le scrupule qui leur empêchoit de toucher ces corps, ce que le hazard leur découvroit. Le scrupule dont on vient de parler étoit si grand parmi ces Anciens, qu'il conste par un passage *d'Aristote*, qu'on rapportera dans la suite, que de son temps on n'avoit point encore dissequé de corps humain. Or ce Philosophe a vêcu plus de LXXX ans après Hippocrate. Il est vrai que les Egyptiens, comme on l'a vu précédemment, ayant une ancienne coutume d'embaumer les corps morts, trouvoient par là un moyen d'apprendre quelle étoit la disposition de quelques unes des parties de ces corps, qu'il falloit nécessairement découvrir pendant qu'on en séparoit d'autres pour conserver le reste; & il se peut que les Asclepiades ayent encore profité des découvertes de ces Egyptiens. Mais

comme ceux-ci avoient principalement en vuë la conservation des corps, ils n'alloient pas à peu près aussi avant qu'il auroit été nécessaire pour en connoitre toutes les parties.

Voila les principaux moyens que ces anciens Medecins avoient pour decouvrir la structure du corps, après la mort des animaux. Mais la meilleure école pour eux, & ce qui leur servoit plus que tout le reste, c'étoit *la Pratique de leur mêtier*, qui leur fournissoit tous les jours des occasions de voir sur des corps vivants ce qu'ils n'avoient pû découvrir sur les morts, lors qu'ils avoient à traiter des *playes*, des *ulceres*, des *tumeurs*, des *fractures*, des *dislocations*, & autres maladies dependantes de la Chirurgie. Et comme la Medecine s'étoit conservée dans les familles des Asclepiades pendant plusieurs siecles, & qu'elle y passoit du pere au fils; la *tradition*, & les *observations* des peres & des ancêtres supléoient au défaut d'expérience de chaque particulier. Ce dernier moyen joint aux premiers font ce que quelques Medecins, qui sont venus long temps après ceux dont il s'agit, & desquels on parlera dans la suite, ont appellé *une voye dou-*

te & naturelle quoi que longue, d'apprendre à connoitre le corps humain; soutenans que cette voye étoit seule suffisante pour la pratique. On verra dans le cinquieme livre quelles étoient leurs raisons, & ceque les autres Medecins avoient à dire là dessus.

Des Medecins PHILOSOPHES, *& premierement de* PYTHAGORE; *& de* ZAMOLXIS *son esclave.*

JUsques ici, comme on vient de le remarquer, il ne paroit pas que l'on ait beaucoup raisonné dans la Medecine, dont toute la science ne semble avoir consisté qu'au discernement & à la connoissance des maladies par leurs *signes* plutôt que par leurs *causes*, & à l'employ de quelques médicamens fort simples, tirés presque tous des *herbes*, ou à la pratique de quelques remedes *Magiques* ou *superstitieux*. Les Philosophes sont les premiers qui s'étant ingerez dans cet Art, y ont introduit en même temps les *raisonnemens*. Ce sont eux qui y ont joint cette partie qu'on appelle *Physiologie*, qui considere le corps humain, qui est le sujet de la Medecine, tel qu'il est en son

état naturel, & qui cherche à rendre raiſon de ſes fonctions & de ſes opérations, en examinant ſes parties & tout ce qui y a du rapport, par *l'Anatomie*, & par les principes de la *Phyſique*. Ce n'eſt pas qu'il paroiſſe par aucuns de leurs écrits, ou par les titres de leurs livres qu'ils ayent été ce qu'on appelle des *Pratticiens*. Il n'y a que le ſeul *Empedocle*, dont on parlera ci après, duquel on ait *rapporté* quelque cure. Tous les autres ſemblent s'être plutôt attachez à la Theorie qu'à la Pratique de la Medecine

Pythagore, qui vivoit, comme on l'a dit, environ la LX. *Olympiade*, & qui fonda l'Ecole Italique, dont on a auſſi parlé, eſt le plus ancien que l'on connoiſſe de ceux qui commencerent à traiter de ce qui concerne cet Art. Ce Philoſophe, à ce qu'on a dit, n'avoit rien négligé pour ſe rendre univerſel. Il avoit pour ce ſujet, voyagé en *Egypte*, qui étoit le païs des ſciences & des arts, où il avoit trouvé dequoi s'inſtruire dans tout ce qu'il y a de plus Curieux. Il y a apparence que c'eſt de là qu'il tira ce qu'il avoit de connoiſſance dans la Medecine; mais il ne nous en eſt reſté que quelques petits fragmens, dont il y en

a

à même une partie qui marquent encore *l'esprit de superstition*, que l'on a vu dans les Medecins précedens; le reste qui concerne la *Physiologie* n'étant pas grand chose. Il croyoit, (a) *que dans le temps de la* Conception, *il y a une certaine substance qui descend du cerveau, & qui contient une* vapeur chaude, *dont* l'Ame *& tous les* Sens *tirent leur origine; pendant que la* Chair, *les* Nerfs *ou les* Tendons, *les* Os, *les* Poils, *& tout le corps en general se forment du* Sang *& des autres* Humeurs *qui abordent dans la Matrice.* Il ajoutoit que le corps de l'enfant étoit *formé*, & *solide*, dans *quarante* jours; mais qu'il falloit *sept mois*, ou neuf mois, ou le plus ordinairement *dix* selon les regles de *l'harmonie*, pour le rendre entierement *achevé.* Et que dès lors ce qui lui devoit arriver pendant toute sa vie étoit tout réglé, & qu'il le portoit avec soi; dans un ordre ou une enchainure proportionnée aux lois de la même *harmonie* dont on vient de parler; chaque chose arrivant en suite nécessairement en son temps. On examinera à la fin de cet article ce qu'il a voulu dire par là. Il disoit encore *que les* Veines, *les* Arteres *&*

a *Voyez Diogene Laërce, & l'Histoire Philosophique de Galien.*

les Nerfs *sont les* liens de l'Ame. Selon lui l'Ame *s'étend du* Cœur *au* Cerveau, *& la partie de l'ame qui est dans le* Cœur *est celle d'où viennent les* Passions, *au lieu que la* Raison *&* l'Intelligence *résident dans le* Cerveau. Cette opinion, qui lui est commune avec les Ecrivains sacrez, venoit peut être des *Chaldéens*, avec qui il avoit conversé.

Quant aux *Causes des maladies*, il avoit sans doute appris ce qu'il en croyoit dans la même école, & dans celle des *Magiciens*, qu'il avoit aussi consultez. *L'air*, disoit-il, *est tout rempli* d'ames, *ou de* Démons *& de* Héros, *qui sont ceux qui envoyent les* songes, *& les* signes *& les* maladies *aux hommes*, *& même aux bêtes*; *& ce sont ces Démons ou ces Esprits*, *que regardent les* (a) lustrations, *les* expiations, *& ce que les* devins *& autres esperts sur ces matieres*, *font en cette rencontre*.

C'est du même lieu que venoit ce qu'il avoit écrit touchant les *vertus Magiques des Plantes*, dont il avoit composé un livre, que quelques uns donnoient à un Medecin nommé *Cleemporus*. Pource qui est de leurs *qualitez naturelles*, Pline nous

a *Voyez, ci dessus, dans l'article de Mélampe & de Polyide.*

nous apprend seulement que Pythagore faisoit un cas tout particulier du *Chou.* On verra, dans la suite, qu'il n'a pas été le seul parmi les Anciens, qui ait estimé cette sorte d'herbage, ou qui l'ait regardé comme un bon remede à diverses maladies.

On trouve encore quelques uns des préceptes qu'il donnoit touchant la maniere de se conduire pour se bien porter. *Il faut*, disoit-il, *s'acoûtumer à la nourriture la plus simple, & qu'on peut trouver par tout.* C'est pour cela, qu'il ne mangeoit point de *chair*, & qu'il ne vivoit que *d'herbages*, & *d'eau.* Il défendoit aussi les *féves*, soit parce qu'elles font un sang grossier, soit pour d'autres raisons mysterieuses que les anciens ont rapportées. Vivant de cette maniere, il lui étoit aisé de suivre le conseil qu'il donnoit; *de ne s'approcher des femmes que lors qu'on vouloit devenir plus foible.* Il disoit enfin *qu'il ne falloit jamais exceder, par rapport au* travail *& à la* nourriture.

Il faisoit consister la *santé* en une espece d'harmonie qu'il ne spécifie pas. Il disoit la même chose de la vertu *de tout ce qui est* Bon, *ou de tout ce qu'il y a de* Bien, *& de* Dieu *lui même en sorte que, selon lui*

toutes choses subsistoient par l'harmonie. Il semble que par cette harmonie il pouvoit entendre un *rapport* ou une *juste proportion* que toutes les parties doivent avoir ensemble, ou *l'ordre naturel* de toutes choses. Mais ce qu'on a dit précédemment de cette même *harmonie* que Pythagore trouvoit dans l'ordre des choses qui arrivent à chaque particulier pendant toute sa vie, fait croire qu'il y avoit là dedans un plus grand mystere.

Ce mystere pouvoit bien être de la nature de celui que ce Philosophe trouvoit dans les *nombres*, qui, selon lui, avoient chacun leur dignité, les uns étant beaucoup plus parfaits que les autres. Les nombres impairs, par exemple, étoient plus considerables & avoient plus de force que les nombres *pairs*; les premiers représentans le mâle, & les seconds la femelle. Mais le nombre de *sept* étoit le plus parfait de tous. On peut voir en quoi consistoit cette perfection dans (a) *Macrobe*, & dans (b) *Aulu Gelle*. C'est de cette opinion qu'est venuë premierement la doctrine des années (c) *climacteriques*,

a *lib.* 1. *cap.* 6. b *lib.* 3. *cap.* 10. c *pericula quoque vitæ, fortunarumque hominum, quæ climacteras Chaldæi appellant gravissima quæ-*

ques, dont on attribue la découverte aux *Chaldéens*, de qui Pythagore pouvoit aussi l'avoir apprise. On donne ce nom à chaque *septiéme* année de la vie d'un homme, & on croit que c'est en ce temps là qu'il court le plus de risque par rapport à la vie ou à la santé, & même aux biens de la fortune, à cause des changements qui arrivent en ces années.

(*d*) C'est encor, selon Celse, sur le même sentiment qu'est fondé ce que les Medecins ont cru de la force du nombre *septénaire* dans les maladies & de la difference qu'ils ont établie entre les jours pairs & les jours impairs, comme on verra (*e*) dans la suite

Ceux qui ont dit que Pythagore n'avoit point laissé d'écrits, & que tout ce qu'on savoit de ses sentiments, n'avoit été tiré que de ceux de ses disciples, auroient pu nier que ce Philosophe eût pensé à rien de semblable. (*f*) Galien, (qui croit, par d'autres raisons que par celles qui se tirent de la dignité des nombres considerez en eux mêmes, que l'on doit

I 4

que fieri affirmat (*Aristides Samius*) *septenarii*. *Aul. Gell. ibib.* d *lib* 3. *cap.* 4. e *Voyez plus bas dans l'article d'Hippocrate.* f *de dieb. decretor. lib.* 3. *cap.* 8.

faire attention aux septenaires & aux jours pairs & impairs) semble douter que Pythagore ait eu cette opinion. *Il est si facile, dit-il, de découvrir l'absurdité, & la vanité de ce qu'on débite touchant la vertu des nombres, qu'il y a lieu d'être surpris que Pythagore cet homme si sage, ait tant donné aux nombres.* Ce Philosophe avoit eu lieu de les examiner, & d'admirer ce qui resulte de leurs combinaisons, possédant comme on dit qu'il faisoit, l'Arithmetique & la Geometrie; mais ces sciences devoient plutôt lui donner de l'éloignement pour les bagatelles dont on a parlé.

ZAMOLXIS, que les *Getes* adoroient comme leur Dieu, a passé pour avoir été esclave de Pythagore, quoique d'autres l'ayent cru beaucoup plus ancien. On lui a aussi attribué la connoissance de la Medecine. Tout ce qu'on sait de particularitez sur ce sujet, c'est qu'il disoit, *qu'on ne pouvoit pas guérir les yeux, sans guérir la tête, ni la tête sans tout le reste du corps, ni le corps sans l'ame*, & il prétendoit que les Medecins Grecs, ignorant cette maxime, ne réussissoient point, par cette raison, dans la cure de la plus part des maladies. Le remede qu'il employoit pour guérir

guérir l'ame, c'étoit des *enchantemens*; non pas tels, s'il en faut croire Platon, que ceux d'Esculape. *Les enchantemens*, dit ce Philosophe, *que Zamolxis entendoit ne sont autre chose que les discours ou les entretiens honêtes*; *Ces discours*, ajoûte-t-il, *produisent la sagesse dans les ames, laquelle étant unefois acquise, il est aisé après cela, de procurer la santé & à la tête & à tout le reste du corps.* Mais ce que (*a*) d'autres ont écrit des moyens que Zamolxis employa pour se faire passer pour un Dieu, fait voir qu'il étoit bien capable de mettre en usage les *enchantemens*, proprement dits.

EMPEDOCLE, ALCMAEON, EPICHARME, & EUDOXE. *Disciples ou Sectateurs de Pythagore.*

LE plus célébre des disciples de Pythagore ç'a été *Empédocle.* On a aussi cru qu'il joignoit, comme son Maître, la *Magie* à la Medecine, ou que sa Medecine étoit *Magique.* Mais il fit bien voir qu'il s'attachoit, du moins quelquefois, aux agens naturels, lors qu'ayant reconnu que la *Stérilité* & la *Peste*, qui ravageoient souvent la *Sicile* sa patrie, étoient

a *Voyez Hérodote, & Strabon.*

causées par un vent du Sud, qui s'insinuant par quelques ouvertures de certaines montagnes, venoit désoler la plaine, il s'avisa de faire boucher ces ouvertures, après quoi le païs fut exempt de ces deux fleaux. Il fit encore paraître son habileté en remédiant à la puanteur d'une riviere qui infectoit l'air dans une certaine Province; par le moyen des canaux qu'il fit creuser pour faire entrer deux autres rivieres dans le lit de la premiere.

Si ce Philosophe acquit une grande reputation par ces endroits, il ne s'en acquit pas moins par les belles cures qu'il fit. Diogene Laërce dit qu'il fut particulierement admiré, pour avoir guéri une femme qu'on croyoit morte, ayant reconnu que ce n'étoit qu'une *suffocation de mere*. Il appelloit cette maladie d'un mot Grec qui signifie, *sans respiration*, & il assuroit qu'on pouvoit vivre en cet état, jusqu'à trente jours. Il assuroit aussi qu'il avoit des remedes contre toutes les maladies, & contre la veillesse, & qu'il pouvoit même faire revivre un homme mort.

Il avoit une opinion assez singuliere touchant la maniere dont se forment les animaux

animaux. (*a*) Il croyoit que de certaines parties de leurs corps étoient contenues dans la semence du mâle, & de certaines autres, dans celle de la femelle ; & que c'étoit de là que venoit l'appetit vénérien, dans l'un & dans l'autre sexe, les parties qui étoient désunies & séparées demandant à être rejointes.

Touchant la *Respiration*, (*b*) il croyoit qu'elle se faisoit ainsi ; *D'abord*, disoit-il *que l'humidité, qui étoit fort abondante au commencement de la formation du fœtus, commence à se diminuer ; l'air succede à cette humidité en s'insinuant par l'ouverture des pores. Ensuite de cela, la chaleur naturelle voulant sortir, elle jette l'air dehors ; & lors que cette chaleur rentre, l'air la suit derechef. Le premier*, ajoûte-t-il, *est appellé* inspiration *est le second* expiration. Le *fœtus*, ou l'enfant dans le sein de sa mere, a selon lui, l'usage de la respiration.

L'ouie se fait par le moyen de l'air, qui pousse le dedans de l'oreille, lequel étant entortillé en forme de coquille, & attaché au lieu le plus élevé du corps, comme une petite cloche.

a *Vid. Galen. de semin. lib. 2. cap. 3.* b *ibid. de histor. Philosophic.*

d.se ne toutes les impulsions de l'air qui yentre.

L *Chair* est composée d'une égale portion de chacun des quatre *élémens*; Les *Nerfs*, de *feu*, de *terre*, & de deux parties *d'eau*; Les *Ongles* se formoyent des nerfs qui se sont réfroidis par l'attouchement de l'air; Les *Os* paressoient être composez de parties égales *d'eau*, & de *terre*, mais ils ne laissoient pas d'être composez des quatre élémens, entre lesquels l'eau & la terre dominoient. Les *Sueurs* & les *Larmes* viennent du sang atténué & fondu.

Les *semences* des plantes sont comme leurs *œufs*, qui tombent dans le temps de leur maturité.

Empédocle avoit écrit de la Medecine, en *Vers*; & il en avoit composé jusques à six mille sur ce sujet.

Il avoit une si grande estime pour cet Art qu'il prétendoit que les Medecins (auxquels il joignoit les Devins, & les Poëtes) *laissoient fort loin derriere eux tous les autres hommes*, & approchoient beaucoup des Dieux immortels. Il eut un disciple nommé Pausanias, qui fut aussi Medecin.

Empedocle étoit *d'Agrigente* ville de Sicile, & il florissoit, selon Diogene Laërce,

Laërce, environ la LXXXIV. *Olympiade*. *Suidas* veut qu'il ait exercé la profession de sophiste a Athenes. Sa mort fut extraordinaire. On a dit que voulant examiner trop curieusement les feux du mont *Etna*, il s'en approcha de si près qu'il en fut consumé. D'autres ont prétendu que ce fut un effet de sa vanité, & qu'il voulut bien mourir ainsi, afin qu'étant disparu tout d'un coup, on le fit passer pour un Dieu.

Alcmæon, autre disciple de Pythagore, étoit de *Crotone*. Il s'étoit particulierement attaché à la Medecine. Son nom a bien dû être conservé à la postérité; s'il est vrai, comme l'a écrit (*a*) un commentateur de Platon, qu'il ait été le premier qui ait *anatomisé* des animaux, pour apprendre à connoitre les parties qui composent leur corps.

On s'étonnera que l'Anatomie ait tant tardé à s'introduire dans la Medecine; & l'on aura peine à concevoir qu'on ait pu donner le nom de Medecins ou même de Chirurgiens à des gens qui ne l'entendoient pas. Pour cesser d'en être surpris on n'a qu'à voir ce que l'on a dit sur ce sujet ci dessus, dans

a *Chalcidius in Platonis Timaeum.*

dans l'article des Asclepiades.

Le temps nous ayant ravi les écrits d'Alcmæon, on ne sait touchant son Anatomie que très-peu de chose qu'on en trouve dans Galien, & qui regarde même plutôt la Physiologie ; Il croyoit, que *l'ouie* se fait parce que les oreilles sont vuides au dedans, & que tous les lieux vuides resonnent quand la voix y pénétre. A l'égard de *l'Odorat*, il disoit que l'ame, dont la principale partie est, selon lui, dans le cerveau, est celle qui reçoit les odeurs, que l'on attire en respirant. Et il vouloit que la *Langue* distinguât les *goûts* par son humidité, par une chaleur temperée, & par une mollesse. La *semence*, est, selon lui, une particule du cerveau. Le *fœtus* se nourrit dans le ventre de sa mere en attirant la nourriture par tous les côtez de son corps, qui est comme une éponge.

La *santé* dépend à son avis, de l'égalité de la *chaleur*, de la *sécheresse*, du *froid*, & de *l'humidité*, & même de la *douceur* & de *l'amertume*, & autres choses semblables. Les *maladies*, au contraire, naissant lors que l'une de ces choses domine sur les autres, & en rompt par ce moyen l'union, & la societé.

EPICHARME

EPICHARME de l'île de *Co*, fut aussi auditeur de Pythagore. Il avoit écrit de Physique & de Medecine, & il est souvent cité par Pline lors qu'il décrit les vertus de quelque *simple*. (*a*) On dit que ses écrits sont encore aujourdui dans la Bibliotheque du *Vatican*.

EUDOXE avoit été instruit par *Archytas*, fameux Pythagoricien. Il vivoit un peu plus tard que les précedens. (*b*) On parlera encore de lui, dans la suite.

HERACLITE, & DEMOCRITE *autres Philosophes Medecins*.

LEs Philosophes Pythagoriciens ne furent pas les seuls qui se mêlérent de la Médecine. *Héraclite* Ephésien (qui vivoit dans la LXIX. *Olympiade*, c'est à dire presque en même temps que Pythagore, & qui avoit une Philosophie toute particuliere) faisoit aussi le *Medecin*.

L'histoire dit que ce Philosophe, poussé par son humeur de *Misantrope*, qui a fait dire qu'il pleuroit toûjours, s'étant retiré

a *Tiraquell. de nobilitate*, *cap.* 31. *Voyez plus bas dans l'article de Chrysippe*.

retiré dans un lieu écarté pour fuir le commerce des hommes, & ne vivant que d'eau & d'herbages, tomba dans une *hydropisie*, qui l'obligea de se rapprocher des lieux habitez, pour avoir plus de commodité de se guérir, non point par l'avis des Medecins, car bien loin de les consulter, il prétendoit leur donner de la confusion en les rendant les témoins de la cure qu'il esperoit de faire.

Il leur demanda donc un jour en termes obscurs, à sa maniere; (a) *s'ils pourroient faire de la pluye, la sécheresse*; Ce que n'ayant pas été entendu par les Medecins il les congédia, & s'enferma dans une étable où il se couvrit tout le corps de fumier, dans la pensée qu'il consumeroit ou épuiseroit par ce moyen l'humidité superflüe qui étoit dans ses entrailles; mais il ne réussit pas dans son dessein, étant mort quelque temps après de cette maladie. (b) Le but de la question qu'Héraclite faisoit aux Medecins étoit de leur faire connoitre qu'ils devoient tâcher de guérir les maladies, comme Dieu guerit celles de ces grans corps qui composent le monde, en égalant leurs inégalitez,

a *Diogen. Laërt.* b *Aristotel. problem. 6. sect. 13.*

tez, & en mettant *les contraires en opposition les uns aux autres; car*, disoit il, *toutes choses se font dans nôtre corps de la même maniere que dans le monde; L'urine se forme dans la vessie comme la pluye dans la seconde region de l'air; & comme la pluye vient des vapeurs qui montent de la terre & qui s'épaississant produisent les nuées; de même, l'urine se produit des exhalaisons qui s'élevent des alimens, & qui s'insinuent dans la vessie.*

D'autres ont dit qu'Héraclite avoit demandé aux Médecins, *s'il étoit possible de presser les intestins de quelcun, en sorte qu'on en fit sortir l'eau qui y étoit contenüe*, ce que les Medecins ayant soûtenu être impossible, il s'exposa tout nud au soleil, & alla ensuite se jetter dans une étable pour y faire ce que l'on a dit, dont le succès fut que les chiens le mangerent dans son fumier d'où il n'avoit pû se relever par trop de foiblesse. Il y en a d'autres enfin qui ont assûré le contraire, & soûtenu qu'Héraclite étant guéri de son enflure, mourut long temps après d'une autre maladie. Le plus remarquable de ses sentiments, par rapport à la Philosophie, étoit celui ci que le *Feu* est l'élément de toutes choses, que tout vient du *Feu*, & que tout s'est fait par le *Feu*.

On aura occaſion dans la ſuite, de faire quelques réflexions ſur ce ſentiment d'Héraclite. On le fait auteur de cette ſentence; (*a*) *qu'il n'y auroit rien au monde de plus ſot que les Grammairiens, s'il n'y avoit pas des Medecins*.

Democrite nacquit ſeulement dans la LXXVII Olympiade. Il s'attacha à la Medecine comme à toutes les autres ſciences; & il eut une ſi grande paſſion de s'inſtruire, qu'il conſuma tout ſon patrimoine à voyager, pour voir tout ce qu'il y avoit de gens ſavans dans le monde. Il avoit été en Egypte, en Perſe, à Babylone & dans les Indes, où il avoit converſé avec les Philoſophes, les Geométres, les Medecins, les Sacrificateurs, les Magiciens, & les Gymnoſophiſtes.

Diogene Laërce rapporte le titre de pluſieurs livres de Démocrite qui concernent la Phyſique ou la Philoſophie en general & la Géométrie. Il y en a auſſi quelques uns ſur la Medecine en particulier; le premier eſt intitulé, *De la nature de l'homme ou de la Chair*, qui eſt apparemment le même qu'on trouve, ſous le même titre, parmi les œuvres d'Hippocrate

a *Vid. Athenæum.* b *Clem. Alexandr. Pædagog. lib. 2. Diogen. Laërt.*

pocrate. Il y en a un autre où ce Philosophe *traite des Pestes*, qui est aussi cité par Aulu Gelle, sous ce titre ; *De la Peste & des maladies Pestilentielles*. Un troisiéme traitoit du *Prognostic* ; un quatriéme de la *Diéte*, ou de la maniere de régler sa nourriture ; un cinquiéme des *Causes* des maladies, & des choses qui étoient *propres* ou *contraires* au corps, *par rapport au temps*. Quelques autres recherchoient les *Causes* des *semences*, des *arbres*, des *fruits*, & des *animaux*. Il y en a un enfin qui est intitulé, (c) *De la Pierre*, c'est à dire, selon les Chimistes, *De la Pierre Philosophale*; L'on a même encore aujourdui quelques livres de Chimie Grecs, qui portent son nom, & qui sont encore manuscrits dans la Bibliotheque du Louvre; mais les savans les croyent supposez, comme on le verra plus amplement dans la suite.

Pline cite aussi en divers endroits les livres de Démocrite touchant les *plantes*, dont il ne semble avoir particulierement touché que les vertus *magiques* ou *surnaturelles*. *Démocrite*, dit cet auteur, *le plus attaché aux Magiciens qu'il y ait eu depuis*

c περὶ τῆς λίθου *Voyez plus bas l'article de Theophraste.*

puis Pythagore, rapporte même des choses plus incroyables ou plus prodigieuses que lui. On peut voir là-dessus le chapitre 17. du 24 livre de Pline. On y trouvera entre les autres un remede ou une composition *pour avoir de beaux & de bons enfans.* Cette composition est faite de *pignons* broyez avec du *miel*, de la *myrrhe*, du *saffran*, & du *vin de palmier*, y ajoûtant ensuite d'une drogue ou d'un simple qu'il appelle *theombrotion*, & du *lait*. Il faut, selon cet auteur, boire de cela immédiatement avant que de voir sa femme, & qu'elle en boive aussi quand elle aura accouché, & pendant qu'elle allaitera son enfant.

Pline parle dans le même endroit, d'une herbe que Démocrite appelloit d'un mot Grec qui signifie (*a*) *Honteuse*, qui retiroit ses feuilles lors qu'on approchoit la main. Théophraste fait aussi mention de cette plante, qui est la même qu'on appelle aujourdui la *Sensitive*, ou *l'herbe Chaste*, & l'herbe *Vive*, & qui est fort connuë. S'il n'y avoit pas plus de Magie ou de superstition dans ce que Démocrite disoit d'ailleurs, Pline auroit eu tort de l'en accuser.

Mais

a *Æschynomene.*

Mais on ne peut pas douter que les livres de Démocrite ne fussent remplis de ces vanitez, par ce que cet auteur ajoûte. Et *Tatien*, Rhéteur Chrêtien disciple de Justin Martyr a aussi remarqué que Démocrite n'avoit écrit que des bagatelles.

Columella cite deux livres de Démocrite, dont l'un étoit intitulé; *Du travail des Champs*, & l'autre; *Des choses qui ont de l'antipathie ensemble*. On peut juger de ce que contenoit ce dernier livre par ce qu'on va dire; *Démocrite*, dit Columella, *assure dans son livre de l'antipathie que les chenilles & les autres insectes qui gâtent les herbes des jardins, tombent & meurent tous si une femme qui a ses mois, fait trois fois le tour de chaque carreau à pieds nuds & échevelée*. Mais il faut remarquer que le même Columella, nous apprend (b) ailleurs que les livres qu'on attribuoit de son temps à Démocrite, étoient d'un nommé *Dolus* ou *Bolus Mendesius*, Egyptien, & qui est peut être le même que Galien appelle (c) *Horus Mendesius*. (d) Cælius Aurelianus parle encore de deux autres

a *lib.* 11. *cap.* 3. b *lib.* 7. *cap.* 5. c *de Antidot. lib.* 2. *cap.* 7. d *acut. morb. lib.* 3 *cap.* 14. & 16. *tardar. lib.* 4. *cap.* 1.

tres livres, qui passoient sous le nom de Démocrite, mais qu'il tient aussi pour suspects. L'un traitoit *des madies Convulsives*, & l'autre *de l'Eléphantiase*. On trouvoit dans le premier de ces livres un remede contre la *Rage*, qui consistoit en une décoction *d'Origan*, qu'on devoit boire dans une coupe *ronde*, en forme de boule. Dans le second il disoit qu'il falloit *Saigner* ceux qui étoient atteints de *l'Eléphantiase*, & leur donner d'une certaine herbe qu'il ne nomme pas.

On concevra une plus avantageuse idée de Démocrite sur ce qu'on a encore à dire de lui. Il arriva à ce Philosophe à peu près la même chose qu'à Héraclite. Il se retira comme lui dans un lieu à l'écart pour y être plus en liberté; mais la difference qu'il y avoit entr'eux, c'est qu'au lieu que le premier pleuroit de la sotise des hommes, celui ci en rioit incessamment. (*a*) Cette maniere d'agir fit qu'il passa pour fou dans l'esprit des *Abderitains* ses compatriotes, ce qui les obligea de prier *Hippocrate* de le venir traiter. Ce Medecin étant venu le trouva qui s'occupoit à *disséquer* divers animaux

a *Voyez les lettres qui sont à la fin des œuvres d'Hippocrate.*

maux ; & luy ayant demandé pourquoy il le faisoit, il répondit que c'étoit pour découvrir la cause de la *folie*, qu'il regardoit comme un effet de la *bile*. Par où Hippocrate connut qu'on se trompoit fort dans le jugement qu'on faisoit de lui, & ayant eu une longue conversation avec lui, dans laquelle Démocrite lui apprit entr'autres choses, que la vanité de l'homme étoit le sujet de son rire perpétuel, il le quita fort satisfait, & vint assurer ses concitoyens, que bien loin que ce Philosophe fut fou, comme on le croyoit, il étoit au contraire le plus sage de tous les hommes.

(*b*) On a dit de plus qu'en présence du même Hippocrate, Démocrite sut discerner que du lait qu'on lui apportoit, étoit d'une chevre noire, & qui n'avoit encore fait qu'un chevreau ; & qu'ayant envisagé une certaine fille il connut qu'elle avoit été déflorée la nuit précedente.

Ces deux grans hommes conçurent depuis cette entrevûë, une grande estime l'un pour l'autre ; ils entretinrent commerce ensemble, & (*c*) Elien remarque, qu'Hippocrate écrivit à cause de Démocrite, tous ses livres en langage *Jonique*, quoi que ce Medecin fût de l'I-

b *Diogen. Laert.* c *Var. histor. lib.* 4. *cap.* 20.

le de Cô, où le dialecte *Dorique* étoit en usage. Si cela étoit vrai l'on en pourroit inférer que Démocrite étoit de *Milet*, comme Laërce le dit, & non pas *d'Abdére*, la premiere de ces villes étant dans *l'Ionie*, au lieu que l'autre étoit dans la *Thrace*.

Cependant (*a*) Juvenal a cru qu'il étoit plutôt *d'Abdére* que de *Milet*, & c'est ce qui l'a obligé à lui rendre témoignage que sa naissance dans un païs aussi grossier que celui là, justifioit que les grans hommes naissent par tout.

Démocrite, s'il en faut croire *Pétrone*, avoit tiré des sucs de toutes les herbes, & il avoit passé sa vie à faire des expériences sur les *pierres*, & sur les *arbrisseaux*. Il se peut que ces expériences regardassent plutôt ou du moins autant, diverses

a *Tunc quoque materiam risus invenit ad omnes*
Occursus hominum, cujus prudentia monstrat
Summos posse viros & magna exempla daturos
Vervecum in patria crassoque sub aëre nasci.
Ridebat curas nec non & gaudia vulgi,
Interdum & lacrymas, cùm fortunæ ipse minaci
Mandaret laqueum, mediumque ostenderet unguem. Satyr. x.

diverses curiositez naturelles, que la pratique de la Medecine. Ce que nous apprenons de *Sénéque*, que Démocrite avoit trouvé un moyen *d'amollir l'yvoire*, & de *faire des émeraudes en faisant cuire des cailloux*, & qui marqueroit que ce n'est pas d'aujourdui qu'on a fait des pâtes pour contrefaire les pierres fines, est une preuve de ce qu'on vient de dire, ou de l'usage que Democrite faisoit de ses découvertes.

Il croyoit au reste, que bien loin qu'il y eût des signes sur lesquels on pût certainement juger de la mort prochaine d'un homme, qu'il n'y avoit pas même des marques assez sures, ou sur lesquelles les Medecins pussent conter, qu'un homme ne vivoit plus. *Celse*, qui rapporte ce qu'on vient de dire, appelle Démocrite, *un personnage qui étoit avec justice d'une grande réputation. Vir jure magni nominis.*

Ce Philosophe mourut âgé de plus de cent ans. (*b*) On a dit qu'étant ennuyé de vivre, il retranchoit tous les jours quelque partie de sa nourriture; mais que sa sœur l'ayant prié de ne pas se laisser mourir dans le temps de certaines grandes fêtes qui étoient prochaines,

K

b *Diogen. Laërt. Athénée livr. 2, chap. 7.*

affin qu'elle ne fût pas privée du plaisir de s'y trouver, il se fit apporter du pain chaud, & vêcut encore plusieurs jours, en le flairant seulement. D'autres disent que ce fut l'odeur du miel qui fit cet effet. On a dit aussi qu'il s'étoit lui même rendu aveugle pour être moins distrait dans ses meditations. *Tertullien* veut que ce soit parce qu'il ne pouvoit regarder le sexe sans émotion. Il y a plus d'apparence qu'il devint aveugle par accident ou par vieillesse. Mais de quelque maniere que ce soit, *Ciceron* remarque, (*a*) *que ce Philosophe s'en étoit aisément consolé, & que s'il ne pouvoit plus discerner le blanc d'avec le noir, il savoit neanmoins parfaitement discerner le bien d'avec le mal, la justice d'avec l'injustice &c. ne laissant pas de se trouver heureux quoi que privé du plaisir que donne la varieté des couleurs.*

a *Tusculan.* 5.

Explication de quelques sentimens de Philosophie de Démocrite, qui ne semblent pas avoir été bien expliquez.

CE n'est pas ici le lieu de parler des sentimens de Démocrite par rapport à la Philosophie. Mais on ne peut s'empêcher d'expliquer, par occasion, un Passage de *Diogene Laërce*, & un autre *d'Hesychius Milesius* sur ce sujet, qui peuvent faire de la peine. Démocrite croyoit, selon le témoignage du dernier de ces auteurs, *que les atomes & le vuide étoient les principes de toutes choses*, & que tout le reste dépendoit de *l'opinion* ou du *jugement*.

Pour entendre ce qu'il a voulu dire, il faut nécessairement rapporter le passage tel qui est dans l'original, ἐδόκει δὲ αὐτῷ ἀρχὰς εἶναι τῶν ὅλων, ἀτόμους καὶ κενόν, τὰ δ' ἄλλα πάντα νενομίσθαι: que l'interprete latin a rendu ainsi; *Rerum primordia atomos & inane esse censuit, cætera omnia ex* opinione *statui posse dixit.* On trouve ces mêmes paroles dans Diogene Laërce, mais il ajoute à la fin le mot δοξάζεσθαι qui n'est pas dans le premier; τὰ δ' ἄλλα πάντα νενομίσθαι δοξάζεσθαι.

L'interprete rend ainsi ces mots ; *cætera omnia legitimum esse opinari*, qui ne signifie rien, ou tout au plus, qui pourroit être expliqué comme si l'auteur avoit voulu dire, *qu'il étoit permis de croire ce qu'on voudroit du reste*, comme si ces paroles avoient du rapport avec ce qu'il ajoûte immediatement après, *qu'il y a un nombre infini de mondes* &c.

Ce n'est pas là cependant ce qu'a voulu dire Démocrite, selon qu'on peut le justifier par un passage de Galien ; & il y a de l'apparence que le mot δοξάζεσθαι qui est synonyme au premier, & qui a été mis pour l'expliquer, a passé de la marge dans le texte. Le passage dont on vient de parler servira de commentaire aux deux autres. Démocrite, comme on l'apprend de Galien, disoit (*a*) que ses *atomes*, qui étoient des corps *indivisibles* & *inalterables*, n'étoient ni *blancs* ni *noirs*, ni d'aucune autre *couleur* ; qu'ils n'étoient ni *doux*, ni *amers*, ni *chauds*, ni *froids* ; & qu'ils ne participoient d'aucune autre *qualité* de quelque nature qu'elle fût. Il ajoutoit que les qualitez qu'on vient de spécifier, existoient seulement *par rapport à nous qui les sentons*, & qu'elles varioient

a *de element. lib. 1. cap. 2.*

rioient *selon les diverses manieres dont les atomes viennent à se rencontrer ou à s'unir*; en sorte qu'à regarder les choses simplement comme elles sont en elles mêmes, il n'y avoit rien de *blanc*, rien de *noir*, rien de *doux*, rien *d'amer*, de *chaud*, de *froid* &c. mais que toutes ces qualitez dépendoient seulement du *sentiment* des hommes & de leur *opinion* ou de leur *jugement*. Il assuroit, dis je, que les *atomes* & le *vuide* étoient tout ce qu'il y avoit de *réel* au monde ; mais que le reste ne subsistoit que dans *l'opinion* ou dans le sentiment. Il se servoit dans la premiere proposition, du mot ἐτεὸς qui signifie *véritable*, ou *réel*; & dans la derniere il employoit le mot νόμος qui signifie une *loi* ou une *coûtume*, mais qui se prend aussi pour une *opinion*, du moins dans le langage de Démocrite ; & il disoit, sur ce pied là, que les *atomes* étoient ἐτεαὶ, *réels* ; mais que le *blanc*, par exemple, étoit blanc νόμῳ, c'est à dire selon *l'opinion* & ainsi des autres qualitez. Ce dernier mot se prend au même sens dans le livre *De Natura humana* (qui est parmi les œuvres d'Hippocrate, mais qu'on a dit avoir été attribué à Démocrite) Dans ce livre, κατὰ φύσιν, *selon la nature*, est opposé à κατὰ

νόμον, *selon l'opinion*, κατὰ τὸ πρὸς τῶν ἀνθρώπων νομιζόμενόν τε καὶ δοξαζόμενον, comme l'explique Galien, c'est à dire, *selon ce que les hommes jugent ou pensent*. On trouve ici les deux verbes (a) νομίζομαι & δοξάζομαι joints & expliquez l'un par l'autre, ce qui marque que la conjonction a été oubliée dans Laërce.

Le savant *Gassendi*, avoit bien lu ce passage de Galien, & voici comme il l'explique, (b) *Démocrite*, dit-il, *croyoit que toutes les* qualitez *qu'on voit dans les choses comme sont la* couleur, *la* chaleur &c. *n'existent que* νόμῳ, lege, *dépendemment d'une certaine* loi; *non qu'elles dépendent de quelque* institution des hommes, *comme les interpretes le prennent; mais ce Philosophe employe en cette rencontre un* mot de son païs ou de sa province, *& il se sert en même temps d'une* métaphore; *ayant voulu marquer, que comme l'injustice ou la justice des actions humaines, ce qu'elles ont d'honnête ou de deshonnête, de loüable*

a *Voyez l'explication de ce mot, que nous donnons dans le premier livre, à l'article si la Medecine est venue de Dieu; & celle du mot* νόμος, *dans le livre troisiéme, à l'article de l'anatomie d'Hippocrate, là où il est parlé de la membrane qui sépare le ventre d'avec la poitrine.*

b *Gassend. in lib.* 10. *Diogen. Laërt. titulo, Unde qualitates rerum concretarum.*

loüable ou de blâmable, dépend de ce que les loix ont établi, de même la blancheur ou la noirceur, la douceur ou l'amertume &c, des choses naturelles, dépendent de la disposition ou de la differente situation des atomes. Ce savant homme, avoit bien rencontré quand il adit *que Démocrite avoit employé un mot particulier à son païs*; mais il s'est trompé en ce qu'il ajoûte dans la suite. Au reste, je n'ai pas remarqué que des Philosophes un peu plus modernes que Gassendi, & qui sont à peu près entrez dans la pensée de Démocrite lui en ayent fait honneur.

De quelques Medecins qui ont vêcu en même temps que les Philosophes precedens, & premierement d'ACRON, *estimé le le Chef des* EMPIRIQUES.

IL y eut un fameux Medecin contemporain d'Empédocle, nommé *Acron*, & qui étoit aussi *d'Agrigente* comme ce Philosophe. (a) *Acron*, dit Pline, *fut auteur d'une Secte de Medecine, qu'on appella la* SECTE EMPIRIQUE, nom formé d'un mot Grec qui signifie *Expérience*, parce que cette Secte rejettant les Raisonnements

a *lib. 29. cap. 1.*

s'en tenoit uniquement à l'Expérience. Cet auteur ajoute, *qu'Acron avoit été recommandé par le Physicien Empédocle que l'on consideroit beaucoup.*

Casaubon a cru que lors que Pline écrivoit ce qu'on vient de lire, il avoit en vûe l'Epitaphe d'Acron composé par Empédocle & rapporté par Laërce; (a) *Acron Agrigentin le plus eminent des Medecins, fils d'un pere eminent, gît, dans ce roc escarpé à l'endroit le plus éminent de sa patrie eminente.*

Mais il est évident par la *Cacophonie* que fait, dans le grec, la lettre r, qui entre dans tous les mots, que c'est une pure raillerie, comme (b) Suidas l'a remarqué. Empédocle pouvoit avoir composé cet Epitaphe pour se moquer de la vanité de cet homme, qui par une froide allusion à son nom, s'appelloit (c) *le plus excellent des Medecins.* Ce qui confirme cette pensée, c'est que Diogene Laërce nous apprend, immédiatement auparavant, que ce Philosophe empêcha qu'Acron n'obtint *la demande qu'il faisoit d'un certain lieu pour y bâtir un tombeau;* (d) *par* ce

a Ἄκρον ἰητρὸν Ἄκρων' Ἀκραγαντῖνον, πατρὸς ἄκρου Κρύπτει κρημνὸς ἄκρος πατρίδος ἀκροτάτης.
b ἐπίγραμμα πυθέσικον dit cet auteur. c ἰητρὸς ἄκρος. d διὰ τὴν ἐν τοῖς ἰητροῖς ἀκρότητα.

ce qu'il tenoit, disoit-il, *le premier rang entre les Medecins*; & qu'Empédocle ayant fait un discours sur *l'égalité*, peut être pour prouver que tous les hommes sont égaux, se tourna vers Acron & lui dit; *Quel Epitaphe voulez vous qu'on grave sur vô re tombeau? Celui ci vous agréroit il? Acron Agrigentin* &c.

Cette raillerie pouvoit aussi être un effet de la jalousie du Philosophe qui avoit de la peine à souffrir qu'Acron tînt le premier rang dans un Art dont il se mêloit lui même; surquoi il y a une réflexion à faire qui est importante à l'histoire de la Medecine; c'est que l'ambition d'*Acron*, ou la bonne opinion qu'il avoit de lui même, renverse entierement le sentiment de Celse, que l'on a rapporté précédemment touchant la naissance ou le commencement de la Medecine; puis que si cet Art avoit dû le jour à la Philosophie, & qu'on n'en eût eu nulle connessance avant les Philosophes, il n'est pas vraisemblable que Acron, qui n'étoit venu qu'après eux, ou du moins après Pythagore, eût été assez hardi pour prétendre à la principauté de la Medecine à leur préjudice. Il est constant, qu'il y avoit eu des Medecins avant les Philo-

ſophes, mais leur Medecine, comme on l'a remarqué n'étoit qu'*Empirique* non plus que celle d'Acron.

On pourroit même croire que ce Medecin n'a paſſé pour le Chef de la Secte qui prit ce nom, que parce qu'il avoit entrepris de ſoutenir cette ancienne maniere de faire la Medecine, contre celle que vouloient introduire les Philoſophes ſes contemporains.

Le paſſage de Pline, que l'on a rapporté, l'inſinüe, mais il y a apparence que cet auteur s'eſt trompé. La Secte Empirique, dont Pline veut parler, n'a commencé que fort long temps après Acron; on accorde que celui ci étoit auſſi *Empirique*, à la maniere des *Aſclépiades* & de tous les autres Medecins qui l'avoient précedé, c'eſt à dire, que ſa Medecine rouloit toute ſur *l'Expérience*, ſans beaucoup de *raiſonnement*; mais il n'étoit pas pour cela de la *Secte Empirique*, les premiers Medecins, ne pouvant pas être regardez comme des *Sectaires*, s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme en cette occaſion; On verra (*a*) plus bas quelle étoit cette Secte, & quels ont été ſes fondateurs.

Je

a *Voyez ci deſſous dans le cinquiéme livre.*

Je ne sai si *Suidas* ne s'est point aussi trompé ou s'il n'a point confondu Acron *l'Empirique* avéc un autre, lors qu'il dit *qu'Acron avoit exercé la profession de* Sophiste *à Athenes aussi bien qu'Empédocle.* On ne peut pas douter qu'il n'entende parler du premier, en ce qu'il le joint à Empédocle, & qu'il ajoûte que Acron avoit écrit en langue *Dorique* (qui étoit celle qu'on parloit en Sicile) un livre intitulé, *l'Art de la Medecine*, & un autre qui traitoit *de la maniere de vivre sainement*. Si nôtre Acron étoit *Sophiste*, il ne confondoit du moins pas ce mêtier avec celui de Medecin, autrement il n'auroit pas passé pour Empirique.

Plutarque fait aussi trouver *Acron* à Athenes lors de la grande peste qui y vint au commencement de la guerre du *Péloponnêse*; & il lui attribue d'avoir conseillé *d'allumer de grands feux par toutes les rües*, dans la vüe de purifier l'air.

HERODICUS, *Inventeur de la Medecine* (*b*) GYMNASTIQUE.

NOus finirons ce livre par l'histoire *d'Herodicus*, dont nous avons déja parlé en rapportant le sentiment de Platon sur la Medecine d'Esculape. Hérodicus étoit de *Selymbre* ville de Thrace, comme veut (*c*) Plutarque, ou plutôt de *Lentini*, en Sicile. & frere du fameux Rhéteur & Philosophe *Gorgias*. Il vivoit dans le temps des derniers Philosophes dont on a parlé. Il étoit Medecin, & de plus Maître d'une *Académie* où la jeunesse venoit *s'exercer*; ce qui lui donna occasion de faire entrer la *Gymnastique*, c'est à dire, *l'art de s'exercer le corps*, dans la Medecine; ayant lui même, par le moyen de l'exercice trouvé un moyen, sinon pour se guérir entierement de la *Phthisie* dont il étoit atteint, du moins pour pousser le temps; cette fâcheuse maladie n'ayant point empêché qu'il ne vint à un âge fort avancé.

Il semble que Galien fait aussi bien

Esculape

b De iis qui serò à numine corripiuntur. c *Ce mot vient d'un verbe Grec qui signifie s'exercer.*

Esculape auteur de la *Gymnastique*, comme du reste de la Medecine, lors qu'il dit, dans le passage qu'on a cité ci dessus *qu'Esculape ordonnoit à plusieurs d'aller à cheval, & de s'exercer étant armez; & qu'il leur marquoit les sortes de mouvements qu'ils devoient faire, & la maniere dont ils devoient s'armer. Médée*, comme on l'a vu, faisoit aussi pratiquer quelque chose de semblable; Mais quand on accorderoit qu'ils avoient déja reconnu l'utilité de *l'exercice*, & qu'ils avoient donné quelques régles là dessus, il y a apparence qu'Hérodicus alla beaucoup plus loin, & qu'il fut le premier qui en fit un *Art* qu'on appella *l'Art de la Gymnastique Medicinale*, ou *l'Art de s'exercer pour la santé.*

On pratiquoit longtemps avant Hérodicus plusieurs manieres d'exercices dans les jeux publics, qu'on célébroit en divers lieux de la Grece avec beaucoup de solennité. Ceux qui les avoient instituez ne s'étoient proposé que de divertir le peuple; & de rendre les corps des hommes plus dispos, plus forts, & plus propres à la guerre; ou de se rendre par ce moyen favorables les divinitez à l'honneur desquelles ces jeux se

faisoient

faisoient, & ceux qui s'y exerçoient n'avoient en vûe que de remporter les prix qu'on donnoit aux vainqueurs ; On faisoit la même chose dans les *Academies*, qu'on appelloit *Gymnasia*, & *Palæstra*, c'est à dire *Lieux propres pour s'exercer*. On ne sait pas précisément quand on avoit commencé de bâtir ou d'établir ces especes d'Academies. Ce qu'il y a de sûr c'est que l'on a regardé les Grecs comme les premiers auteurs de cet établissement. On peut voir là dessus *Mercurial*. Mais Hérodicus qui étoit, comme on l'a dit, Maitre d'une de ces Academies ayant remarqué que les jeunes gens qu'il avoit sous sa conduite, & qui apprenoient ces exercices, étoient pour l'ordinaire d'une très forte santé, il imputa d'abord cela au continuel exercice qu'ils faisoient & poussant en suite plus loin cette premiere réflexion, qui étoit fort naturelle, il jugea qu'on pouvoit tirer de grans avantages de l'exercice, si au lieu des vües que nous venons de rapporter, on se proposoit, pour but principal, *l'acquisition* ou la *conservation de la santé*; en sorte que l'on n'auroit presque besoin d'aucune autre medecine.

Ayant donc vu que la Gymnastique se

pouvoit

pouvoit distinguer en trois especes ; (*a*) *la Gymnastique Militaire* ; (*a*) celle des *Athletes*, & *celle qui ne regardoit que la Medecine* il laissa les deux premieres pour s'appliquer à la derniere, & donner des regles pour s'y conduire selon la difference des *personnes*, dés *temperamens*, des *âges*, des *climats*, des *saisons*, des *maladies* &c, marquant exactement la *nourriture*, la sorte *d'habits*, & les *exercices* particuliers qui convenoient le mieux selon les diverses circonstances qu'on a marquées.

Je ne sai s'il réussit aussi heureusement dans ce projet que l'expérience que l'on a dit qu'il en avoit faite sur lui même le peut faire croire. Hippocrate qui avoit été

a La Gymnastique militaire étoit celle des jeunes gens qui s'exerçoient pour se former & se durcir le corps, & pour se rendre propres au mêtier de la guerre. Celle des Athletes étoit regardée comme une Gymnastique vitieuse, parce que ces gens là ne se proposoient d'autre but que de remporter le prix qu'on donnoit dans les jeux ; sans être d'ailleurs d'aucune utilité au public, & ne pensoient qu'à se bien nourrir, sans se soucier de cultiver leur esprit; quorum corpora, dit Seneque, in sagina, animi in macie & veterno erant.

été son disciple, ne lui rend pas là dessus un témoignage fort avantageux, lors qu'il dit, *qu'Hérodicus tuoit les Fébricitans par trop de promenades, par la lutte, & par les fomentations; n'y ayant rien de plus contraire à ceux qui ont la fievre, que la faim, la lutte, les promenades, les courses, les frictions*, &c. *Hérodicus*, ajoûte Hippocrate, *prétendant surmonter la fatigue que cause la maladie par une autre fatigue, attiroit à ses malades tantôt des inflammations, tantôt des maux de côté* &c. *& les rendoit pâles, livides, & tout défaits.*

Cette censure d'Hippocrate ne l'a pas empêché de se prévaloir lui même de la Gymnastique & de l'employer en diverses occasions, quoi qu'il ne la crût pas utile dans les cas qu'on a touchez. Et tous les autres Medecins qui sont venus après Hérodicus ont si bien pris le goût de cette sorte de Medecine, qu'il n'y en a point en qui ne l'ait jugée une partie essentielle de leur *Art*. Nous n'avons plus les écrits que *Diocles, Praxagore, Philotime, Erasistrate, Hérophile, Asclepiade, Theon, Diotime* & plusieurs autres ont faits sur cette matiere, mais ce qui s'en trouve dans Galien & dans les autres auteurs qui les citent, suffit pour faire voir

cft

en quelle estime étoit la Gymnastique parmi les Anciens.

Les Medecins n'étoient pas les seuls qui la recommandassent. Tout le monde étoit si fort convaincu de l'utilité qu'on en retiroit, ou du plaisir que cela faisoit qu'il y avoit une infinité de gens qui passoient la plus grande partie de leur vie dans des lieux propres pour s'exercer, qu'on bâtit depuis dans toutes les villes de la Grece.

A la verité ces bâtimens, qu'ils appelloient *Gymnasia*, n'étoient pas uniquement destinez à la *Gymnastique Medicinale*, ils servoient en même temps, à plusieurs autres choses. On y voyoit divers apartemens pour de differens usages, de grandes *Places*, & de grands *Portiques* ou *Allées couvertes*, fort longues, pour se promener ou pour courir. Il y avoit un lieu particulier pour les *Philosophes*, pour les *Rhéteurs*, & pour tous les gens de lettre, qui venoient y faire leurs assemblées & leurs disputes. Ainsi *l'Academie*, & le *Lycée*, deux lieux d'exercice d'Athenes, devinrent célébres, ayant été choisis l'un par *Platon* & l'autre par *Aristote*, pour y enseigner leur Philosophie. On appel-

loit

loit cet appartement des Philosophes *Exedra*, d'un mot Grec qui signifie *s'asseoir*, parce qu'il y avoit des *sieges* & des *bancs* pour cet usage.

Il y avoit d'autres Appartemens ou d'autres Places destinées pour la jeunesse qui venoit s'exercer sous des Maitres appellez *Gymnastæ*, qui avoient sous eux des serviteurs qu'on nommoit *Pædotribæ*. Les *Athletes* s'y rendoient aussi. Les exercices qu'on y faisoit consistoient principalement à joüer au *palet*, ou à lancer le *javelot*, ou de certaines machines pesantes qu'ils appelloient *halteres*; à *tirer de l'arc*; à joüer à la *paume*, ou au *ballon*; à *lutter*; à *se battre à coups de poing*; à *sauter*; à *dancer*; à *courir*; à *monter à cheval* &c.

Une partie de ces exercices étoient aussi p atiquez indifferemment par toutes sortes de personnes, pour la *santé*. Mais les appartemens qui étoient plus particulierement affectez à ce dernier usage, étoient le lieu du Bain; celui *où l'on se déshabilloit*; où l'on se faisoit *frotter*, *oindre* &c. Chacun usoit de ces exercices comme il lui plaisoit; les uns ne prenoient part qu'à un seul, pendant que d'autres s'appliquoient successivement à plusieurs. Les gens de lettre commençoient

par

par oüir les Philosophes & les autres savans ; ils jouoient en suite à la paume, ou ils s'exerçoient de quelqu'autre maniere, & enfin ils entroient dans le Bain.

Au reste on peut avec quelque raison trouver étrange que (*a*) *Platon* se récrie si fort contre la Gymnastique & contre son inventeur. Il semble qu'il n'y a rien de plus naturel que cette espece de Medecine, & que tout homme de bon sens la devoit préferer à celle qui consiste en l'usage des médicamens ; cette derniere étant beaucoup plus fâcheuse & plus dangereuse. Mais il faut savoir que lors que ce Philosophe parloit contre la Gymnastique, il avoit l'esprit tout plein des idées de sa *République*, selon lesquelles voulant que chacun contribuât au bien public, il regardoit ceux qui ne pensoient qu'à leur santé, comme des gens inutiles & qui ne sont bons que pour eux-mêmes.

Et quoi qu'il ait recommandé l'exercice en general, neanmoins il blâmoit la Gymnastique considerée comme un Art, & particulierement entant qu'elle renfermoit la *Diététique*, ou cette partie de la Mede-

a *Voyez ci dessus dans l'article d'Esculape.*

Medecine qui régle la nourriture qu'on doit prendre, parce qu'elle avoit de grandes suites, & que ceux qui vouloient en observer exactement les regles étoient obligez de vivre d'une maniere trop étudiée, & de pratiquer une espece de medecine continuelle, qui les détournoit presque entierement des occupations auxquelles ils étoient appeliez.

Platon fait une autre remarque touchant Hérodicus, ou ses maximes, par rapport à la Gymnastique, qui est assez particuliere, c'est que (a) ce Medecin conseilloit *qu'on poussât la promenade d'Athenes* jusqu'à *Mégare*, qui étoit à vint cinq milles de là, *& que si tôt qu'on auroit touché les murailles de cette derniere ville on s'en retournât sur ses pas sans s'arrêter un moment.* Cela est visiblement outré, & il y a apparence que ce sont de certaines choses qui se disoient à Athenes pour tourner en ridicules les Medecins qui suivoient les regles de la Gymnastique.

Les Romains ne commencerent à bâtir des lieux d'exercice que longtemps après les Grecs; mais dès qu'ils en eurent une fois goûté, ils les surpasserent de beaucoup, soit par le nombre, soit par la

a *Platon. Phædr. in princip.*

la magnificence des bâtimens, comme on en peut juger par les ruines qui subsistent encore aujourdui. L'on en étoit si fort entêté à Rome que, selon la remarque de Varron, (a) *quoi que chacun eût presque le sien, à peine étoit on content.*

Ceux qui voudront être instruits à fond de tout ce qui regarde la Gymnastique *Medicinale* peuvent consulter le savant *Mercurial*, qui a épuisé cette matiere. (b) On trouvera encor dans la suite de cette histoire diverses choses sur ce sujet, & même concernant Herodicus, par où l'on apprendra plus particulierement l'usage que la Gymnastique avoit dans la Medecine ancienne.

Réflexions sur tout ce que l'on a dit précedemment.

VOila tout ce que l'on a pu recueillir de plus considerable, concernant ce qu'on peut appeller *le premier âge de la Medecine.* Nous l'avons presque tout tiré de ce qui s'est passé dans la Grece, faute

a *Vix satis singula erant. de re rustic. lib* 2. *proëm.* b *Voyez dans l'article d'Hippocrate & dans celui de Prodicus.*

faute d'auteurs qui nous apprennent ce que l'on a fait chez les autres nations; & nous nous éloignerons encore moins de ce païs là, dans la suite; les Grecs ayant depuis cultivé la Medecine, aussi bien que les autres Arts, avec le plus de soin, & les aiant communiquez à presque tous les autres peuples.

Il semble d'abord que tout ce que l'on apprend du progrès de la Medecine, pendant le premier & le second période de temps que l'on a parcouru, se réduit à très peu de chose. Tout y paroit ou fabuleux, ou incertain, ou du moins extrémement confus; & les découvertes y sont en assez petit nombre, & fort superficielles, par rapport à celles d'aujourdui.

Cependant, si la Medecine consiste plutôt dans les effets que dans les discours; & si *l'invention des remédes* est plus importante que tous les *raisonnemens qu'on peut faire sur les maladies*, (a) comme on le verra dans la suite; il se trouvera que ces premiers Medecins, ont connu ce qu'il y a presque de plus essentiel dans la Medecine, ou du moins ce qui passe pour tel encore aujourdui dans la plus grande partie

a *Voyez ci dessus dans le cinquiéme livre.*

partie de l'Europe, & qu'ils ont pratiqué presque tous les *remedes fondamentaux*, & ceux sur lesquels on conte le plus. Tous les Medecins, à la reserve d'un bien petit nombre; regardent la *saignée* & la *purgation*, comme les remedes les plus universels. Or il est sûr, par les preuves que l'on en a rapportées, que ces deux remedes ont été mis en usage dans les temps dont il s'agit.

Les autres moyens de satisfaire aux vües les plus ordinaires de la Medecine, ne leur manquoient pas non plus. Ils savoient, comme on l'a remarqué, se servir du *lait*, du *petit lait*, & des *bains*, qui sont encore aujourdui les principales armes des Medecins contre les maladies les plus opiniâtres. Ils connoissoient aussi le (*b*) *pavot*, & même (*c*) *l'Opium*, ce grand & universel adoucissant.

Enfin il est vraisemblable qu'ils possédoient plusieurs remedes (*d*) *spécifiques*, & peut être plus que nous, leur principale étude ayant été tournée de ce côté là.

C'est

b *voyez dans l'article d'Hippocrate.* c *voyez ci dessus dans l'article d'Hélène ou de Polydamna.* d *On explique ce terme dans le cinquieme livre*

C'est sans doute ce qui faisoit dire à Hippocrate (e) *que toute la Medecine étoit établie depuis longtemps, & qu'on avoit trouvé le principe & la voye de découvrir, comme on l'avoit déja fait, plusieurs excellentes choses, & qui serviroient encore à en découvrir beaucoup d'autres, pourvû que celui qui les chercheroit fût propre à cela, & qu'ayant connoissance de ce qu'on avoit déja trouvé, il suivit la même piste. Celui*, ajoute-t-il, *qui rejettant tout ce qui a été fait, prend une autre route dans sa recherche, & se vante d'avoir trouvé quelque chose de nouveau, se trompe lui même & trompe les autres avec lui.* Cette ancienne route étoit celle de *l'Observation*, & des *Expériences*, dont on ne s'est que trop dévoyé depuis.

Mais je prévoi que ceux qui sont pour l'antiquité de la *Chimie*, ne manqueront pas de dire que j'ai oublié le principal, & ce qui fait le plus d'honneur à la Medecine ancienne, c'est à dire la connoissance de ce dernier Art. Si j'avois été dans leur sentiment, j'aurois eu occasion de l'appuier lors que j'ai fait l'histoire *d'Hermes Trismégiste*, qu'ils reconnoissent pour l'auteur de la Chimie. Mais j'avoüe que je n'ai pas d'assez bons yeux pour décou-

vrir

e *de prisca Medicina.*

vrir aucunes traces de cet Art dans ces vieux temps. Je tâcherai de répondre aux argumens de ceux qui soûtiennent le contraire, dans la seconde partie de cet ouvrage. Mais affin qu'on ne se préocupe pas contre moi, avant que de m'avoir oüi, je dirai, par avance, qu'il faut bien distinguer entre la Chimie, *qui enseigne la mélioration, ou la transmutation des métaux, ou les moyens de faire de l'or & de l'argent avec quelque matiere que ce soit;* & celle *qui n'a pour but que la préparation des médicamens; & dont l'objet est la santé.* Celle là, que l'on appelle autrement *Alchimie*, peut être assez ancienne; l'amour des richesses est aussi vieux que le monde, & il y a apparence que l'on a tenté dès le commencement, toutes sortes de moyens d'en acquerir; mais on fera voir que celle ci, c'est à dire la *Chimie Medicinale*, n'a été inventée que depuis peu de siecles.

HISTOIRE
DE LA
MEDECINE

Premiere partie

Livre troisieme.

Où l'on void jusques où HIPPOCRATE *a poussé cet Art.*

NOus venons de voir que la Medecine, qui avoit été pratiquée au commencement, ou par toutes sortes de personnes indifferemment, ou par quelques particuliers, qui ne se mêloient d'aucun autre mêtier, étoit enfin tombée entre les mains des *Philosophes*, environ la LX. *Olympiade*; soit qu'ils eussent plus besoin du secours de cet Art que les autres hommes, par les raisons que (*a*) *Celse* en a apportées; soit que faisant profession d'étudier la Nature, ils crussent que la connois-

a *Voyez au commencement du livre precedent.*

connoissance du corps humain, qui est le plus admirable de ses ouvrages, étoit nécessairement de leur ressort. Mais la Philosophie & la Medecine s'étant depuis étendues & perfectionnées, pendant l'espace d'environ LXXX ans, il fallut nécessairement partager ces deux professions, chacune pouvant occuper un homme tout entier.

(*b*) HIPPOCRATE a été le premier qui ait entrepris ce partage. Il ne s'en étoit pas tenu simplement à cette sorte de Medecine qui étoit héreditaire dans sa famille. Il avoit encore pénétré dans la Philosophie aussi avant qu'aucun homme de son temps; mais ne jugeant pas que les spéculations de cette derniere science fussent aussi utiles à la societé que la pratique de la premiere, il ne retint de la Philosophie qu'autant qu'il en falloit pour raisonner juste dans la Medecine, dont il fit sa principale ou plutôt son unique étude.

b *Democriti autem (ut quidam crediderunt) discipulus Hippocrates Cous, primus quidem ex omnibus memoria dignis, ab studio sapientiæ disciplinam hanc (Medicinam) separavit, vir & arte & facundia insignis. Celsi præfatio in lib. I.*

Soranus prétend qu'Hippocrate nâquit dans l'Isle de Co, la premiere année de la LXXX *Olympiade*; mais d'autres l'ont fait plus vieux, comme on verra dans la suite. Son pere s'appelloit *Héraclide*, & sa mere *Phanarête*, ou *Praxithée*. Nous avons vu, en parlant des *Asclépiades*, que du côté de son pere il se glorifioit d'etre le XVII des descendans d'*Esculape*. Il n'étoit pas moins noble du côté de sa mere, puis qu'il etoit aussi le XIX descendant d'*Hercule*.

Il ne se contenta pas d'apprendre la Medecine sous son pere; il eut encore pour Maitre dans cet Art *Herodicus*, dont on a parlé. Il fut aussi disciple du Sophiste *Gorgias*, frere de ce Medecin, & selon quelques uns, il le fut encore du Philosophe *Démocrite*, comme on le recueille du passage de Celse qu'on vient de citer. Mais s'il apprit quelque chose de ce dernier, il y a de l'apparence que ce fut plutôt par les entretiens qu'il eut avec lui, lors qu'il fut demandé par les Abdéritains, comme on l'a dit ci dessus, pour venir traiter ce Philosophe. On pourroit aussi croire qu'il avoit suivi *Héraclite*, comme on le verra ci après.

Si Hippocrate n'a pas tout à fait pas-

sé pour le premier inventeur de la Medecine, il a pour le moins eu, de l'aveu de toute l'antiquité, la gloire d'être le premier après Esculape & ses fils, qui l'ait rétablie. On peut encore dire que par la grande réputation qu'il s'est acquise, il a effacé tous ceux qui l'ont précedé, au Dieu de la Medecine près, en sorte qu'on n'a pas vu où s'arrêter commodément, dans la Medecine, entre ce Dieu & lui, ou qu'on n'a pu marquer aucune Epoque considerable qu'en passant tout d'un coup de l'un à l'autre, quoi qu'il se fût écoulé plus de sept cents ans entr'eux deux.

Pline fait Hippocrate auteur de la Medecine (a) *Clinique*, dont nous avons fait honneur à Esculape. Il n'y a pas d'apparence que l'on ait tant tardé à visiter les malades dans leur lit, mais ce qui distingua si avantageusement ce Medecin d'avec ceux qui avoient été avant lui, c'est, comme le remarque le même auteur, (b) *qu'il a été le premier qui ait clairement*

L 5

a *Voyez l'explication de ce terme dans l'article d'Esculape. Voyez encore dans la suite à l'article de la Diete des malades* b *Primus Hippocrates medendi praecepta clarissime condidit, lib. 26. cap. 2.*

enseigné la Medecine; s'étant prévalu des lumieres de son siecle & ayant fait servir la Philosophie à la Medecine, & la Medecine à la Philosophie. (*c*) *Il faut faire entrer*, dit-il lui même, *la Philosophie dans la Medecine, & la Medecine dans la Philosophie, car un Medecin qui est Philosophe est égal à un Dieu.*

C'est pour cela que les Medecins (*d*) *Dogmatiques* ou *Raisonnans*, ainsi appellez par opposition aux *Empiriques*, dont on a parlé & dont on parlera encore dans la suite, l'ont unanimément reconnu pour leur chef, comme celui qui a le premier joint le *Raisonnement* à *l'Experience*, dans la pratique de la Medecine. Les *Philosophes*, desquels on a parlé dans le livre précédent étoient forts du coté du *raisonnement*, mais *l'experience* ou la pratique leur manquoit. Hippocrate est

c *lib. de decent. habitu.* d *Les Grecs les appelloient* λογικοὶ & δογματικοί, de λόγος, *qui signifie la raison, ou le raisonnement, &* δόγμα, *une opinion, un dogme, nom formé de* δοκεῖν *être d'une opinion ou d'un avis. Les Empiriques l'ont aussi voulu avoir de leur côté. Voyez plus bas dans l'article, des signes des maladies.*

est le premier qui ait possedé l'un & l'autre.

Ce qu'on vient de dire semble contraire à ce que l'on a avancé dans le commencement sur la foi de Celse ; *qu'Hippocrate avoit séparé la Medecine d'avec la Philosophie.* Pour sauver cette contradiction apparente, il ne faut que supposer qu'Hippocrate, qui étoit d'une famille, où l'on suçoit, pour ainsi dire, la Medecine avec le lait, ayant trouvé cet Art entre les mains des Philosophes, qui s'en étoient saisis depuis peu, au préjudice des Asclépiades, il crut ne pouvoir pas mieux soutenir l'honneur chancelant de sa maison, qu'en tâchant d'acquerir, outre les connoissances qu'il avoit par tradition, celles qui faisoient valoir ces nouveaux Medecins. Mais dès qu'il les eut acquises il déclara ouvertement qu'encore que les lumieres de la Philosophie fussent d'une grande utilité pour donner une idée juste des choses, & pour conduire dans le droit chemin, & par la méthode, ceux qui avoient en vûe de perfectionner les Arts ; la Philosophie n'étoit cependant pas suffisante d'elle même pour rendre un homme habile dans toutes les professions, si l'on ne

descendoit dans des particularitez qui n'étoient plus de son ressort ; que la Philosophie avoit pour objet la *Nature en general*, mais que la Medecine s'attachoit en particulier à considerer la Nature par rapport à *l'homme*, qu'elle envisageoit, ou comme *sain*, ou comme *malade*. Qu'il ne s'ensuivoit donc pas que pour être Philosophe l'on fût Medecin, à moins que d'avoir étudié le corps humain en particulier, & de s'être instruit des divers changemens qui y arrivent & des moyens de le conserver ou de le rétablir. Que cette connoissance ne pouvant s'acquerir que par une longue expérience, il falloit pour cela un homme tout entier, qui devoit quitter le titre general de Philosophe pour prendre le nom particulier de Médecin, sans qu'il s'abstînt, pour cela, de philosopher dans sa profession. C'est ce qu'Hippocrate appelloit *faire entrer la Philosophie dans la Medecine, & la Medecine dans la Philosophie.*

Philosophie d'Hippocrate.

S'Il en faut croire (*a*) Galien, Hippocrate n'a pas moins tenu le premier rang entre les Philosophes qu'entre les Medecins. Il assure de plus que *Platon* n'a rejetté aucun des sentimens d'Hippocrate ; que les écrits *d'Aristote* ne sont que des commentaires de la Physiologie de ce dernier, & qu'Aristote n'a fait qu'interpreter Hippocrate & Platon. Que c'est d'eux qu'il a tiré la doctrine des quatre *qualitez* premieres, le *chaud*, le *froid*, le *sec*, & l'*humide*. A la verité il semble qu'Hippocrate se déclare en quelques endroits pour les quatre éléments ; *l'air*, *l'eau*, le *feu*, & *la terre*, il combat, du moins, dans le livre *de la nature de l'homme*, les Philosophes qui n'en reconnoissoient qu'un seul. Mais il établit un autre systeme dans le premier livre *de la Diete*, où il n'est fait mention que de deux principes, le *feu* & *l'eau* ; dont l'un *donne le mouvement* à toutes choses, &c.

a. de natural. facult. lib. 1. & 2. de decret. Hipp. 5. method. med. lib. . de elemen. b. Voyez plus bas dans l'article des signes des maladies sur la fin

l'autre les *nourrit* & les fait *croître.* Ces contradictions, & d'autres qu'on remarquera dans la suite, viennent de ce que l'on a mélé diverses pieces parmi les œuvres d'Hippocrate, qui ne sont point de de lui, comme on le verra plus particulierement ci après. Celui que l'on a cité en dernier lieu est du nombre de ceux qui ont passé, déja anciennement pour être d'un autre auteur.

Ce qu'il y a de plus sûr, & qui est d'autant plus important qu'il regarde de plus près la Medecine, c'est qu'Hippocrate fait paroitre, présque dans tous ses ouvrages, qu'il reconnoissoit sur tout un *principe general*, qu'il appelloit (*a*) *la Nature*: auquel il attribuoit un grand pouvoir. *La* (*b*) *Nature*, disoit-il, *suffit seule aux animaux pour toutes choses*, *où leur tient lieu de tout. Elle fait d'elle même tout ce qui leur est nécessaire, sans avoir besoin qu'on le lui enseigne, & sans l'avoir appris de personne.* Et sur ce pied là, comme si la Nature avoit été un principe doüé de connoissance, il lui donnoit le titre

a *Lib. de alimento. Ce mot se prend en divers sens chez cet auteur. Il entend aussi quelquefois par là la constitution particuliere de chaque être* b *lib. de alimento.*

titre de *juste*; il lui attribuoit une (a) *faculté*, ou des facultez qui sont comme ses servantes. (b) *Il y a*, dit il *une seule faculté, & il y en a plus d'une. C'est*, ajoute-t-il, *par ces facultez que tout est administré dans le corps des animaux. Ce sont elles qui font passer le sang, les esprits & la chaleur dans toutes les parties, qui reçoivent par ce moyen la vie & le sentiment*. Il dit aussi ailleurs, *que c'est là faculté qui nourrit, qui conserve & qui fait croitre toutes choses.*

La maniere d'agir de la nature ou son administration la plus sensible, par l'entremise des facultez, consiste selon lui d'un côté a *attirer* ce qui est bon, ou qui convient à chaque espece; à le *retenir*, à le *préparer* ou le *changer* & de l'autre à *rejetter* ce qui est superflu ou nuisible, après l'avoir *séparé* de ce qui est utile. C'est sur quoi roule presque

L 6

a δυναμις; *faculté*, pouvoir, *force*, *vertu. Ce mot se prend aussi en quelques endroits, dans nôtre auteur pour marquer le plus haut degré de force ou de pointe que les humeurs puissent acquerir; comme, par exemple la plus grande aigreur que les humeurs aigres puissent avoir. On verra encore d'autres significations de ce mot dans la suite.* b *lib. de alimento.*

tout e la physique d'Hippocrate; aussi bien que sur un certain *penchant* qu'il veut que c haque chose ait *de se joindre* à ce qui a du rapport avec elle; & de s'éloigner de tout ce qui lui est contraire; supposant d'ailleurs une *affinité* entre les diverses parties du corps; qui fait qu elles compatissent réciproquement aux maux qu'elles souffrent, comme elles partagent le bien qui leur arrive en commun; selon la grande maxime qu'il établit, (c) que *tout concourt*, *tout consent*, & *tout conspire* ensemble dans le corps; par rapport à *l'économie animale*, comme on le verra plus particulierement dans les articles suivants.

Voila ce qu'Hippocrate appelloit la *Nature*. Il ne décrit pas autrement ce principe de tant de merveilleuses actions, si ce n'est qu'il semble le comparer à une certaine chaleur dont il parle de cette maniere; (d) *ce que nous appellons*, dit-il, *la* Chaleur, *ou le* Chaud, *me paroit être quelque chose* d'immortel, *qui entend tout*; *qui voit & qui connoit autant ce qui est present que ce qui est avenir*. On voit du moins un grand rapport entre les effets qu'il attribue à cette chaleur, dont on parlera plus particulierement, & ceux qu'il attribue à la Nature.

c πάντα ξυνίησι, καὶ ὁρῇ d *De Carnibus*.

Au reste quoi qu'Hippocrate reconnût en quelques endroits, le *feu*, *l'eau*, *l'air* & la *terre*, ou le *feu* & *l'eau* en particulier, pour les premiers élemens de tous les corps, comme on l'a remarqué précedemment, il semble qu'il admette ailleurs trois principes differens, le *solide*; le *liquide*, ou *l'humide*; & les *esprits*, qu'il explique autrement par (b) *ce qui contient*; *ce qui est contenu*; & *ce qui donne le mouvement*. Mais comme il se servoit particulierement de ces principes pour expliquer ce qui se passe dans le corps humain, on se reserve de voir ce qu'il entendoit par là, quand il s'agira du corps de l'homme.

On trouve dans un des livres d'Hippocrate, qu'on vient de citer & qui est intitulé; (c) *Des Chairs*, ou, selon d'autres, *Des Principes*, quelque chose d'assez singulier touchant la formation du monde universel, & des animaux en particulier. Il suppose d'abord que la *production de l'homme*; ou son *être*; ce qu'il a une *ame*; ce qu'il est en *santé* ou ce qu'il est *malade*; ce

b τὰ ἴσχοντα, τὰ ἐνισχόμενα, καὶ τὰ ὁρμῶντα. *Epidemic. lib. vi. sect. viii.* c περὶ σαρκῶν ou περὶ ἀρχῶν, *le dernier est le plus naturel & répond mieux au sujet qui est traité dans ce livre.*

ce qu'il a des *biens* ou des *maux*; ce qu'il *naît*, ou ce qu'il *meurt*, tout cela vient des choses (*a*) *élevées au dessus de nous*, ou des choses *celestes*. On pourroit entendre par là les *Astres*, dont l'influence peut beaucoup, selon cet auteur, sur les corps des hommes, comme on le verra dans la suite. Mais il s'explique lui même, lors qu'il attribue tout ce qu'on vient de dire, à cette *chaleur immortelle* dont on a parlé, & que l'on a dit être la même chose que ce qu'il appelle ailleurs la *Nature*.

La plus grande partie, poursuit-il, *de la* Chaleur *que je viens de décrire, ayant gagné le* haut; *dans le temps que toutes choses étoient* en (*b*) confusion, *elle a formé ce que les Anciens ont appellé* Æther. *Une autre partie de cette chaleur, ou la plus grande partie de la chaleur qui restoit, étant demeurée dans le* plus bas *que l'on a nommé* Terre; *il s'y est aussi rencontré du* Froid *& du* Sec, *& une grande disposition au* Mouvement. *Une troisiéme partie ayant tenu le* milieu *entre* l'Æter *& la* Terre, *a fait ce qu'on appelle* l'Air, *qui est aussi un peu* Chaud. *Enfin une quatriéme partie la plus voisine de la terre, la plus* épaisse *& la plus* humide *a formé ce qu'on appelle* Eau. *Toutes ces choses ayant été brouillées*

(*a*) τὰ μετέωρα. (*b*) *c'est ce que l'on a appellé Chaos*.

brouillées par un mouvement circulaire, *dans le temps de la confusion dont on a parlé, la portion de chaleur qui étoit demeurée dans la terre, se trouvant répanduë en divers endroits, & divisée en plusieurs parties, dans un lieu plus, & dans un autre moins; la terre fut dessechée par ce moyen, & il s'y forma comme des* (*a*) membranes *ou des* tuniques, *dans lesquelles les matieres s'étant échauffées comme par une espece de* pourriture, *ce qui se trouva de plus gras & de moins* humide, *ayant été promtement brûlé, il s'en forma des* (*b*) Os. *Mais ce qui se trouva plus* gluant, & froid *en quelque maniere, n'ayant pu se brûler forma les* (*c*) Nerfs, *ou plutôt les* Tendons *& les* Ligamens, *qui sont durs & solides. Quant aux* Veines *elles ont été faites de ce qu'il y avoit de plus* froid *& de plus* gluant *en même temps; la partie gluante ayant été rôtie ou dessechée par la chaleur, d'où sont venues les membranes ou les peaux dont elles sont composées; & la partie froide qui n'avoit en elle même rien de gras ni rien de gluant, ayant été dissoute; ce qui a produit* l'humide *ou la* liqueur *que ces membranes renferment. La* Vessie *avec ce qu'elle contient*

a χιτῶνες b *Voyez plus bas dans l'Anatomie d'Hippocrate.* c *On verra dans la suite ce que signifie dans Hippocrate le mot* νεῦρον.

contient a été formée a peu prés de la même maniere, aussi bien que toutes les autres cavitez.

Dans les parties, continue Hippocrate, où le gluant *a surmonté le* gras, *il s'est fait des* membranes; *& dans celles où le gras a été plus fort que le gluant il s'est produit des Os. Le* Cerveau *étant la* (c) *source ou le propre lieu du* froid *& du* gluant, *que la chaleur n'a pu ni dissoudre ni brûler, il s'est premierement formé des* membranes *en sa superficie, & en suite des* Os, *par le moyen de quelque petite portion de* gras *que la chaleur a rôtie. La* Mouelle de l'épine du dos *s'est faite de la même maniere étant froide & gluante comme le Cerveau, & par consequent fort differente de la* Mouelle des os, *qui étant simplement grasse n'est point revêtue de membranes. Le* Cœur *ayant aussi beaucoup de* gluant *est devenu une* chair dure & gluante, enveloppée d'une membrane, & creuse. *Le* Poumon *qui est auprès du cœur s'est formé de cette maniere, Le Cœur ayant échauffé par sa chaleur, ce qu'il y avoit de plus gluant dans l'humide l'a promtement desseché & en a fait comme une espece* d'écume., *pleine de trous ou de tuyaux, l'ayant aussi rempli de plusieurs petites veines. Le* Foye, *s'est produit*

d'une

c μητρόπολις *la métropole ou la ville capitale.*

d'une grande portion d'humide *&* *de* chaud, *qui n'ont rien eu de* gras *ni de* gluant *parmi eux; ensorte que le froid ayant surmonté le chaud, l'humide s'est* coagulé *ou* épaissi.

Hippocrate raisonne sur le même pied touchant, la production de la *Rate*, des *Reins* & de quelques autres parties. Ce qu'on a rapporté est plus que suffisant pour donner un échantillon de sa maniere de philosopher en cette occasion. Sur quoi je fais cette réflexion, qu'il semble que ce systeme d'Hippocrate n'est pas éloigné de celui *d'Heraclite*; la *Chaleur* par le moyen de laquelle le premier veut que toutes choses ayent été produites ou formées, étant à peu près la même chose que le *Feu*, qui étoit, selon le dernier, l'élément, & le principe de tous les corps comme on la remarqué ci dessus dans l'article de ce Philosophe. On peut tirer divers passages du premier livre *de la diéte*, qui confirment ce qu'on vient de dire. *En un mot*, dit-il dans un endroit de ce livre, *le* feu *a disposé toutes choses dans le corps, à l'imitation de l'univers* &c.

Mais tandis que nous sommes sur la Philosophie d'Hippocrate, il ne faut pas oublier, de peur que les *Alchymistes* ne nous en fissent un crime, de rapporter ce qu'il

qu'il dit dans le dernier livre qu'on a cité, *que ceux qui travaillent* l'or, *ou qui le mettent en œuvre, le batent, le lavent, & le fondent* à un feu doux, ou lent, *parce*, ajoute-t-il, *qu'un feu violent n'est pas propre pour le faire prendre.* On prétend que ceci renferme le mystere de la *Pierre Philosophale.* C'est dequoi on aura encore occasion de parler dans la seconde partie de cette Histoire.

En voila assez pour la Philosophie. Passons maintenant des principes generaux des Corps, aux principes particuliers du Corps de l'homme, & laissons tout ce que la Philosophie peut considerer sur ce sujet pour voir ce que *l'Anatomie* nous y montre, qui est ce qui appartient proprement à l'Histoire de la Medecine. Ceux qui voudront voir plus particulierement jusques où Hippocrate a poussé sa Philosophie peuvent lire les livres, *de flatibus, de natura hominis*; le premier *de natura pueri de diata*; & quelques autres. Mais il est bon d'être averti que ceux que l'on indique ont été soupçonnez de n'être pas de lui. Son sentiment touchant le siege de *l'ame* se trouvera dans l'article suivant.

Ana-

Anatomie d'Hippocrate.

IL eſt difficile de donner un extrait bien juſte de l'Anatomie d'Hippocrate. Trois choſes empêchent qu'on ne ſoit éclairci ſur ce ſujet comme il ſeroit néceſſaire. Il ſe trouve, en premier lieu diverſes contradictions dans ce qu'Hippocrate en a écrit, ou plutôt dans les livres dont on le fait l'auteur. Secondement quand on ramaſſeroit généralement tout ce qu'il dit de chaque partie, il n'y auroit preſque rien de complet ou d'aſſez ſuivi. Enfin quand il ne ſe ſeroit pas gliſſé autant de fautes dans le texte qu'il y en a, ou qu'il y auroit moins de varieté dans les manuſcrits originaux, ſon ſtyle eſt ſi concis, & il y a quelques endroits ſi obſcurs, & qui ſont ſouvent conçus en des termes qui lui ſont particuliers, & qu'on ne trouve pas ailleurs, qu'il n'eſt pas toûjours aiſé de le bien entendre, même à ceux qui poſſedent le mieux la langue Grecque.

On regreteroit fort par toutes ces raiſons un des livres de Galien, qui étoit intitulé, *de l'Anatomie d'Hippocrate*, & qui ne ſe trouve plus aujourdui, n'étoit

que

que cet auteur est suspect par la passion qu'il témoigne lors qu'il s'agit des interêts de cet ancien Medecin, comme on en verra des preuves dans la suite par rapport à l'Anatomie même.

Le secours qu'on pourroit attendre, en cette occasion, des Interpretes ou des Commentateurs modernes n'est pas aussi fort considerable. S'il y a quelques lumieres à en tirer, l'on doit moins se fier à ceux de nôtre siecle qu'à ceux des précedents; parce qu'il est à craindre que les premiers, tout pleins de leurs nouvelles découvertes, ne croyent les voir par tout, tombants dans l'erreur de ceux qui trouvent dans *Homere* tout ce que les Arts & les sciences ont de plus fin & de plus particulier; ou dans celle de quelques autres qui rencontrent la *Pierre Philosophale*, dans tous les livres, de quelque matiere qu'ils traitent.

Afin qu'on ne nous accuse pas nous mémes de préjugé, nous rapporterons ici fort fidellement tout ce que nous avons pu recueillir de plus distinct & de plus net des descriptions des parties du corps, qui se trouvent dans les œuvres d'Hippocrate; & nous prendrons particulierement garde de ne rien omet-

tre

tre de ce qui peut avoir quelque rapport avec les matieres sur lesquelles les Anatomistes des siecles suivans ont eu de differens sentimens, ou ont prétendu découvrir quelque chose de nouveau, affin qu'on puisse rendre à chacun ce qui lui apartient, & qu'on ne prive personne de la loüange qui lui est due.

Nous ne nous attacherons point à observer un certain ordre, dans ce que nous avons à dire sur ce sujet; mais nous rapporterons indifferemment ce que nous trouverons deçà delà, dans ces œuvres, selon que les matieres nous viendront en main; renvoyants le Lecteur, qui souhaiteroit une description suivie, ou un plus grand éclaircissement sur la nature des parties du corps, sur leur connexion, leur situation, leur figure &c. à un traité entier d'Anatomie qu'on donnera dans l'article de Galien.

(*a*)*La nature du corps*, dit Hippocrate, *est le principe ou le fondement sur lequel doit être appuyé tout raisonnement en fait de Medecine.* Il semble par là qu'il veuille recommander l'Anatomie, comme étant un des principaux moyens que l'on ait pour découvrir quelle est la nature du corps; & ce

a *de locis in homine.*

ment du *Cœur*. (d) *Il y a*, dit-il, *deux veines caves ou creuses, qui sortent du cœur, dont l'une s'appelle* Artere, *& l'autre* Veine cave. En ce temps l'on appelloit indifferemment du nom de *Veine*, tous les vaisseaux qui contiennent du sang ; & le mot *Artere* marquoit proprement (e) *l'apre artere*, ou la *canne du poumon*. Hippocrate donne encor le nom de veines, aux *Urétéres*, & il semble même le donner aussi aux *Nerfs*, comme on le verra dans la suite. Il y a d'ailleurs peu d'endroits ou il distingue formellement les arteres des veines, & ou il les nomme du nom *d'arteres* ; Ce qui pourroit rendre suspects les livres, ou du moins les passages, où cette distinction se trouve.

L'Artere, ajoûte-t-il immediatement après *renferme plus de chaleur* que la veine Cave, & elle est le* reservoir de l'esprit. *Il y a encore d'autres veines dans le Corps outre ces deux. Quant à celle qu'on a dit avoir la plus grande cavité & être attachée au cœur, elle traverse tout le ventre & le diaphragme, & se partage à l'un & à l'autre Rein, vers les lombes. De même au dessus du cœur, cette veine se divise à droite & à gauche, & montant*

d *lib. de carnibus.* e ἀρτηρίη ἀπὸ τοῦ τὸν ἀέρα τηρεῖν.

tant à la tête se distribue à chaque temple. On peut, continue-t-il, *joindre d'autres veines à celle ci, qui sont aussi fort grandes, mais pour le dire en un mot, toutes les Veines qui sont dispersées par tout le Corps viennent de la* Veine Cave *& de* l'Artere.

Voila déja deux sentimens sur l'origine des veines & des arteres. On en trouve un troisieme en deux autres endroits des œuvres d'Hippocrate, soit à l'égard de l'origine des Veines, soit à l'égard de leur distribution. (a)*Les plus grosses veines*, dit-il, *qui soient dans le corps, sont disposées de cette maniere. Il y en a quatre paires en tout. La premiere paire sort de derriere la tête, & descendant par la partie extérieure de la nucque, de chaque côté de l'épine, vient à la hanche & aux cuisses; & de là passant par les jambes, aux malleoles externes & à chaque pied. C'est par cette raison que dans les douleurs du dos & de la hanche la saignée de la veine du jarret & du malleole externe, soulage beaucoup. La seconde paire venant aussi de la tête, descend d'auprès des oreilles le long du col. On lui donne le nom de Jugulaire, & elle suit l'épine en sa partie intérieure, jusqu'à ce qu'elle arrive aux lombes, où elle se partage de côté & d'autre vers les*

a *lib. de Ossium natura; & de natura humana.*

testicules, les cuisses & le dedans du jarret, allant de là, par les malleoles internes, au dedans des pieds. C'est pourquoi dans les douleurs des testicules & des lombes la saignée des veines du jarret & des malléoles internes est fort utile. La troisieme paire sort des temples, & passant du col vers les épaules s'en vient au poumon, & de là, croisant d'un côté de la droite à la gauche, va se rendre sous les mammelles, à la rate & aux reins; & de l'autre côté passant de la gauche à la droite, vient aussi par dessous les mammelles jusqu'au foye & aux reins; & ces deux branches se vont enfin terminer au boyau rectum. La quatrieme paire sortant du devant de la tête, & des yeux, passe sous le poumon & les clavicules, & de la, par la partie supérieure des bras, vient se rendre au pli du coude, aux mains & aux doits. Et derechef elle revient des doits par la paume de la main, par le coude & par le dessous des bras, pour aller se rendre aux aisselles, & par la partie supérieure des côtes d'un côté à la rate & de l'autre au foye. Ces deux ramaux, passant par dessus le ventre, se terminent enfin aux parties honteuses.

On peut dire, pour sauver la contradiction qu'il y a entre les deux derniers differens passages, que le livre *de la nature*

ture des Os, d'où le dernier est tiré, n'est pas d'Hippocrate, mais de *Polybe* son gendre. Ni *Galien* ni *Erotien* n'ont fait mention de ce livre parmi ceux d'Hippocrate. Ils n'en ont du moins pas reconnu le titre, quoi qu'ils paroissent avoir expliqué de certains mots qui se trouvent dans ce même livre.

Il y a aussi un passage (*a*) *d'Aristote*, dans lequel ce Philosophe parlant de *l'origine & de la distribution des veines*, & rapportant sur ce sujet les sentimens de divers Medecins, cite les propres paroles qu'on trouve dans le livre, *de la nature des Os*, que nous avons traduites, & les cite comme étant de Polybe. Cette preuve paroitroit suffisante, mais cela n'ôte pas toute la difficulté, puis qu'on lit les mêmes paroles dans le livre, *de la nature humaine*, que Galien soutient fortement être d'Hippocrate, pretendant le prouver par l'autorité de (*b*) *Platon*, qui, à ce qu'il dit, en a cité quelque passage, quoi que d'autres ayent attribué ce livre à *Démocrite*. Cependant le même Galien

M 2

a *de generat. animalium, lib. 3. cap. 3.*
b *Voyez le Phædrus de Platon.*

(c) nie que ce dernier sentiment touchant l'origine & la division des veines soit d'Hippocrate, ou même de Polybe, mais il assure que cela doit avoir été ajoûté au texte. Mais cela n'est pas probable, puis qu'on trouve encore ce même sentiment dans le livre *de locis in homine.*

Il y a une autre difficulté, à l'égard du livre *des Chairs* ou *des Principes*, d'où l'on a tiré ce qu'on a dit en premier lieu *que les veines & les arteres sortoient du cœur.* Aristote dans le même endroit qu'on vient de citer, après avoir remarqué *que presque tous les Medecins s'accordoient avec Polybe à faire venir les veines de la tête conclut qu'ils se trompoient tous, ne sachans pas que c'est du* cœur *& non de la* tête *qu'elles viennent.* Si Hippocrate est l'auteur du livre *des Chairs*, où ce sentiment d'Aristote est clairement établi, quelle apparence que ce Philosophe ne l'eût pas sû? Et pourquoi n'auroit il pas lu les écrits d'Hippo-

c de Hippocr. & Platon. decret. l. 6. c. 3. Pélops précepteur de Galien étoit d'un sentiment opposé, soutenant, comme on le verra dans la suite, qu'Hippocrate avoit cru que les veines & les arteres venoient du cerveau, aussi bien que les nerfs, ce que Pelops croyoit aussi.

d'Hippocrate aussi bien que ceux de *Polybe.*

On pourroit inferer de ceci que ce dernier livre n'est pas mieux d'Hippocrate que celui *de la nature des os.* Mais il se peut faire qu'Aristote a plutôt cité en cet endroit Polybe, ou même un *Syennesis* de Cypre, & un *Diogenes Apolloniates*, Medecins de peu de réputation au prix d'Hippocrate, qu'il n'a cité Hippocrate lui même, dont on ne trouve le nom qu'en un seul (*d*) endroit de ses écrits, encore n'en dit-il qu'un mot en passant. Il se peut, disje, qu'il ne l'ait point cité par malignité ou par envie.

Platon en a usé avec plus d'honnêteté envers cet ancien Medecin, l'ayant nommé avec des marques d'estime, en plus d'un endroit. Il se peut aussi que le livre en question ne soit pas d'Hippocrate. On n'en trouve du moins pas le titre dans la liste des œuvres de cet auteur que donne (*e*) *Erotien.*

d *Politicor. lib.* 7. *cap.* 4. e *On parlera de cet auteur en parlant des ecrits d'Hippocrate, en general.*

Description du Cœur.

ENtre les livres Anatomiques que l'on attribue à Hippocrate, il n'y en a point qui soit écrit avec plus d'exactitude que celui qui est intitulé, *du cœur.* Comme il est fort petit, on va le traduire tout entier. « Le cœur, dit l'auteur « de ce livre, a la figure d'une pyramide. « Sa couleur est d'un rouge foncé. Il est « enveloppé de tous côtez d'une tuni- « que unie, dans laquelle il se trouve, en « petite quantité, une humeur qui est « semblable à l'urine; en sorte que le « cœur est comme dans une vessie. Ce qui « a été fait de la sorte affin qu'il se con- « servât mieux dans cette espece de « chasse. Quant à l'usage de l'humeur « dont on vient de parler, il n'y en a « qu'autant qu'il en faut pour raffraichir « le cœur, ou pour empêcher qu'il ne s'é- « chauffe trop. Cette même humeur di- « stille du cœur qui attire une partie de la « liqueur que le poumon reçoit de la bois- « son. Car lors que quelcun boit, la plus « grãde partie de ce qu'il boit tombe dans « le ventre; (*a*) l'Esophage étant comme « un

a. *le canal commun du boire & du manger.*

« un entonnoir qui reçoit ce qu'on avalle « de liquide & de solide. Mais le (*b*) Pharynx ne laisse pas de tirer une petite « partie du liquide qui s'insinue par sa « fente ; (*c*) l'Epiglotte, qui est comme « le couvercle du Pharinx, empêchant « que la plus grande quantité n'y tombe. « On a une preuve de cela, si l'on fait « boire à quelque animal que ce soit, & « particulierement à un pourceau, de « l'eau teinte de bleu ou de rouge, & « qu'on lui coupe la gorge, en même « temps qu'il boit ; car alors on trouvera « cette eau chargée de la même teinture ; « mais tout le monde n'est pas capable « de bien faire cette experience. Il ne « faut donc pas faire difficulté de croire « ce qu'on vient de dire, que la boisson « entre en partie dans l'âpre artere. Mais « dira-t-on, d'où vient donc que lors « qu'en beuvant trop vite, il entre de l'eau « dans cette fente du pharinx, elle cau-« se une grande toux ? C'est parce que « cette eau, qui est en trop grande quan-« tité, s'oppose directement au retour « de l'air qui vient du poumon, dans le

b *la partie supérieure de la canne du poumon.*
c *ce qui ferme l'ouverture de cette partie supérieure.*

« temps de l'expiration ; au lieu que le « peu qu'il en entre par la fente, coulant « doucement le long des parois de l'âpre « artere, n'empêche pas l'air de monter; « au contraire cela lui facilite le passage, « en humectant l'âpre artere.

« Or le cœur tire cette humidité du « poumon en même temps qu'il en tire « l'air ; & après que l'air a servi à l'usage « que le cœur en doit faire, il s'en re- « tourne par où il est venu. Mais le « Cœur absorbe une partie de l'humi- « dité qui passe dans son envelope, lais- « sant échapper le reste qui remonte auec « l'air.

« Ce même air étant uenu jusqu'au « palais (a) sort par un double chemin; & « & il faut bien qu'il sorte, & l'humidité « aussi, ces choses étant inutiles à la nour- « riture du corps. Comment, je vous « prie, du vent & de l'eau crue pour- « roient ils servir de nourriture à l'hom- « me? Ce n'est pas que l'un & l'autre « n'ayent d'ailleurs leur usage, puis qu'ils « servent à soulager le cœur de sa mala- « die naturelle *(de sa chaleur excessive,)*

« Le Cœur, *poursuit nôtre auteur*, est un « muscle très fort, non par ses tendons, « mais

a διαίρει τὸν ὑγρὸν.

" mais par sa chair dure & serrée. Il a
" deux ventricules distincts dans une
" seule (*b*) enceinte, l'un deçà l'autre de-
" là, & qui ne sont point semblables l'un
" à l'autre. L'un est du côté droit & à
" l'embouchure de la grande veine, &
" l'autre du côté gauche, & ils occupent
" le cœur presque tout entier. La cavité
" du premier est beaucoup plus grande
" que celle de l'autre, & il est plus mou,
" mais il ne s'étend pas tout à fait jusqu'à
" la pointe du cœur, ou à son extremité,
" qui est toute solide. Il semble qu'il ait
" été comme cousu ou attaché au cœur
" par dehors. Le dernier ventricule, ou le
" gauche, est situé précisément sous la
" mamelle gauche, à laquelle il répond
" en droite ligne, & où il se fait sentir
" par sa pulsation ou par son battement.
" Ses parois sont épaisses, & il a une ca-
" vité semblable à celle d'un (*c*) mor-
" tier, laquelle va répondre au poumon,
" qui tempere la chaleur excessive de ce
" ventricule par son voisinage. Car le
" poumon est naturellement froid, & il
" reçoit encore du rafraichissement par
" l'inspiration de l'air. Tous ces deux
" ventricules sont raboteux & comme
" rongez

b ἐν ἑνὶ περιβόλῳ. c εἴκελον ὅλμῳ

« rongez par dedans, particulierement
« le gauche. Le (*d*) feu naturel, ou la
« chaleur qui est née avec nous, n'a pas
« son siege dans le droit ; & c'est quel-
« que chose de merveilleux que le gau-
« che, qui reçoit du poumon un air qui
« n'est pas temperé ou mêlé, soit le plus
« raboteux. Aussi a-t-il été fait plus
« épais que l'autre, affin qu'il conservât
« mieux la chaleur dont on vient de par-
« ler. Les orifices de ces ventricules ne
« se voyent point, qu'on n'ouvre ou qu'on
« ne déchire auparavant les *oreilles du*
« *cœur* & sa tête ou sa base. Lors qu'on
« les a déchirées on découvre deux ori-
« fices dans chaque ventricule ; mais la
« veine cave qui sort de l'un de ces ven-
« tricules, (*du ventricule droit*) échape
« à la vue lors qu'on là coupée. Ce sont là
les fontaines de la nature humaine, & c'est de cette source que coulent les fleuves qui arrosent tout le corps. Ce sont ces fleuves qui donnent la vie à l'homme, & lors qu'ils tarissent, il meurt.

« Auprès de la sortie des veines, (*de*
« *la veine cave & de la grande artere*) &
« tout autour de l'entrée des ventricules,
« il y a de certains corps mous & creux,
« qu'on

(*d*) ἔμφυτον πῦρ.

« qu'on appelle *les Oreilles du Cœur.* Ils « n'ont pas neanmoins des trous comme « les oreilles, & ils ne servent pas a oüir « les sons, mais ce sont des instrumens « par lesquels la Nature attire l'air, & « certes ils me semblent avoir été faits « par *un ouvrier bien ingenieux*, lequel « ayant consideré que le cœur séroit fort « (*a*) solide, comme ayant été formé « d'un sang coagulé ou épaissi au sortir « des veines, & qu'il auroit d'ailleurs la « faculté d'attirer, y a attaché des *souf-* « *flets*, comme les forgerons en attachent « à leurs forges, affin qu'il attirât l'air « par cette voye là. Une preuve que la « chose va de cette maniere c'est qu'on « voit, d'un côté le cœur s'agiter conti- « nuellement, & les oreilles en particulier « s'enfler & se désenfler tour à tour. Je suis « encore dans cette opinion que les (*b*) « petites veines attirent l'air dans le ven- « tricule gauche, & l'artere dans le ven- « tricule droit. Je dis d'ailleurs que ce « qui est mou est le plus propre à attirer « & à s'enfler, & qu'il étoit nécessaire, « que

a *Cet endroit étant obscur, aussi bien que divers autres, on l'a traduit comme on a pu. Si l'on n'a pas bien rencontré les interpretes ordinaires n'y ont pas mieux réussi.* b φλέβια.

« que (*a*) *ce qui est attaché au cœur, fût rafraichi*, puis que cela a aussi sa part de la « chaleur; mais l'instrument qui y apporte l'air n'a pas dû être si ample, de peur « que ce qui y entreroit, ne fût plus fort « que cette chaleur.

« Je dois encore, continue Hippocrate, décrire les membranes cachées du « cœur, qui sont d'un ouvrage (*b*) admirable; Les unes sont tendues dans les « ventricules du cœur, comme des toiles d'aragnée. Elles ceignent les orifices de ces ventricules de tous côtez, « & envoyent leurs filamens jusques dans « la substance du cœur. Elles me semblent être les (*c*) nerfs, ou les tendons « de ce viscere, & l'origine ou le lieu « d'où naissent les (*d*) *Aortes*. Ces membranes sont disposées par paires. Car « pour chaque orifice, la nature en a fabriqué trois, qui sont rondes par dessus en forme de demicercle. En sorte « que

a τὰ ἐπικείμενα τῆς καρδίης βλήματα; *c'est à dire, comme je pense, le ventricule droit.* b ἀξιαπηγητόταν, *digne qu'on le considere ou qu'on l'admire.* c *Voyez plus bas dans l'article des Nerfs sur la fin.* d *la grande artere qui est la seule que les Anatomistes suivans ayent appellée aörte, & la veine arterieuse.*

" que ceux qui ont la connoiſſance de ces
" membranes, admirent comme elles fer-
" ment l'extrémité des aörtes.

" Et ſi quelcun (*a*) qui ſaura quel eſt
" l'ancien

a καὶ τὴν καρδίην ἀποθανόντος ἤν τις ἐξεπιστάμενος τὸν ἀρχαῖον κόσμον, ἀφελῶν, τὸν μὲν ἀποστερήσει, τὸν δὲ ἐπανακλινεῖ, οὔτε ὕδωρ ἂν διέλθοι εἰς τὴν καρδίην, οὔτε φῦσα ἐμβαλλομένη. *Foëſius traduit ainſi ces paroles. Ac ſi quis, veteris inſtituti probe gnarus, mortui animalis corde exempto, hanc quidem demat, illam vero reclinet, neque aqua in cor penetrare, neque flatus emitti poterit. Cornarius n'eſt pas fort different. Et ſi quis veteris, eximendi cor mortui, moris gnarus, aliam auferat aliam reclinet, neque aqua* &c.

Je ne ſai pourquoi ces traducteurs ont rendu le mot κόσμος, *par celui de* mos, *ou* inſtitutum, *qui n'eſt point ce qu'il ſignifie. On doit le traduire par* ordo, ordre, *& le rapporter aux membranes*, κόσμος, *ſelon Erotien, eſt un mot Attique, qui ſignifie* ordre, τάξις. *J'explique auſſi* ἀρχαῖος, *ancien, comme s'il y avoit* naturel, κόσμος ἀρχαῖος, ordo vetus *ſeu* naturalis. ἀρχαίη φύσις, *dit Erotien*, παρὰ τὸ νοεῖν καὶ κατὰ φύσιν οὖσα *enfin je ſoupçonne qu'au lieu de* ἀποστερήσει, auferat, *il faut lire* ἀποστηρίζει, firmet *l'égalité de la prononciation ayant pu faire écrire aux Copiſtes le premier pour le dernier, qui me paroit le meilleur.*

« l'ancien ordre,(ou l'ordre & la dispofi-
« tion naturelle de ces membranes) en
« ôte un rang, (ou en tient un rang ten-
« du) & baisse l'autre, on ne pourra fai-
« re entrer dans le cœur ni eau ni vent.
« Ces mêmes membranes sont disposées
« avec un plus grand artifice, ou avec
« plus de justesse du côté gauche que du
« côté droit. La raison de cela est que
l'ame de l'homme, ou *l'ame raisonnable qui est au dessus de l'autre ame*, « a son siege
« dans le ventricule gauche du cœur.
« Cette ame ne tire pas son entretien, ou
« ne se nourrit pas des viandes qui vien-
« nent du ventre, mais d'une matiere
« pure & lumineuse qui se sépare du sang.
« Or cette matiere qui sert d'aliment à
« l'ame, lui est abondamment fournie
« par le prochain reservoir du sang, en
« sorte qu'elle répand ses rayons de tous
« côtez, à peu près comme la nourri-
« ture naturelle, qui vient des intestins
« & du ventre, se distribue à toutes les
« parties. Et de peur que ce qui est con-
« tenu dans l'artere, n'empêche le cours
« de la nourriture envoyée pour l'ame, &
« ne l'arrête lors qu'elle est en mouve-
« ment, l'orifice de cette artére a été fer-
« mé de la maniere qu'on l'a dit. Car
« la

“ la grande artere se nourrit par le moyen
“ du ventre & des intestins, & non pas
“ par cette premiere ou principale nour-
“ riture. Or que la grande artere ne se
“ nourrisse pas du sang que nous voyons,
“ c'est ce qui est sensible par l'ouverture
“ du ventricule gauche d'un animal qu'on
“ a égorgé; car on le trouve entiere-
“ ment vuide; & l'on n'y découvre que
“ quelques sérositez, ou un peu de bile
“ & les membranes dont on a parlé; mais
“ l'artere n'est jamais vuide de sang ni
“ le ventricule droit. Ce vaisseau donc
“ a été l'occasion pour laquelle les
“ membranes ont été faites, car la sortie
“ du ventricule droit est aussi garnie de
“ membranes, mais le sang ne pousse de
“ ce côté là que foiblement. Ce chemin
“ est ouvert du côté du poumon pour y
“ porter du sang pour sa nourriture,
“ mais il est fermé du côté du cœur; tou-
“ tefois en sorte qu'il reste quelque passa-
“ ge pour l'air, qui doit venir insensible-
“ ment par là du poumon au cœur; non
“ pas en grande quantité; car la chaleur
“ qui est foible en cet endroit seroit sur-
“ montée par la force du froid; le sang
“ n'étant pas naturellement chaud, non
“ plus que l'eau, mais s'échauffant ou

« recevant sa chaleur d'ailleurs que de lui
« même, quoi que la plus part le croyent
« chaud de sa nature.

Voila où finit le livre *du cœur*; qui seroit la piece la plus propre pour donner une grande idée de l'Anatomie d'Hippocrate, & de son exactitude; mais ce livre est du nombre de ceux qui ne se trouvent citez ni par *Erotien* ni par *Galien*. Ce que l'auteur dit au commencement de ce même livre, *du passage d'une partie de la boisson dans le poumon*, étant un sentiment fort ancien, puis qu'il est soutenu par Platon, qui ne pouvoit l'avoir pris que des Medecins qui l'ont précedé, entre lesquels Hippocrate étoit le plus considerable, il semble que l'on en peut inferer que le livre où ce sentiment est soutenu, doit être de cet ancien Medecin. Mais rien n'empêche que ceux qui ont supposé ce livre, n'ayent affecté d'y inserer ce sentiment, comme pour servir de garant de son antiquité. On verra encore ci-dessous d'autres preuves de la supposition de ce livre, dans l'article *d'Aristote*, & dans celui d'*Erasistrate*. Ce même sentiment est repeté dans le livre *de la nature des os*. Il est vrai qu'il est amplement refuté dans le quatriéme livre *des maladies*,

dies, mais la plus part des auteurs ont reconnu que ce dernier livre n'étoit pas d'Hippocrate. On trouvera encore quelque chose d'important touchant les usages du cœur dans l'article des *fibres*.

L'on a vu précédemment qu'on pouvoit tirer des écrits d'Hippocrate trois sentimens differens, touchant *l'origine des veines*. Il semble qu'on en trouve encore un quatriéme, & ce qui est de plus particulier, ce dernier sentiment se rencontre dans le même livre où le troisiéme est soutenu, je veux dire dans le livre *de la nature des os*, où *l'on fait venir les veines de la tête*. Voici le passage; *Les veines*, dit cet auteur, *qui sont répandues par tout le corps, & qui y portent* (a) *l'esprit, le flus, & le mouvement, sont toutes des branches d'une seule veine. J'avoüe* que je ne sai point d'où elle tire son principe, ni où elle finit, *mais supposant* un cercle, *on ne sauroit trouver de commencement.*

Ceci revient à peu près à ce qu'on lit (*b*) en un autre endroit. *Il n'y a point de* principe *ou de* commencement *dans le corps; mais toutes les parties sont également, & le commencement & la fin; car on ne trouve point*

a *Voyez plus bas dans l'article des Nerfs.*
b *de locis in homine, au commencement.*

point de commencement dans un cercle. Il y a encore d'autres passages paralleles. (*a*) *L'aliment*, ou la nourriture *vient des parties du dedans, jusqu'aux poils, aux ongles & à la superficie extérieure. La même nourriture passe aussi des parties & de la superficie extérieure, aux parties intérieures. Tout* concourt, *tout* consent, & *tout* conspire *ensemble dans le corps.* Et un peu plus bas. (*b*) *Le grand principe parvient jusqu'aux extrémitez, & les extrémitez vont jusqu'au grand principe.* (*c*) *Le lait & le sang viennent du superflu de la nourriture, ou sont ce qui reste après que le corps s'est nourri.* (*d*) *Les* (*e*) Circulations *s'étendent fort loin, par rapport au fœtus & à la nourriture. Après qu'il s'est nourri, ce qu'il y a de reste remonte, & revient en lait & fait la nourriture de la mere, & derechef celle du fœtus, dans la suite.*

a *lib. de alimento* b *ibidem.* c *ibid.* d *ibid.* e περίοδοι *On trouve aussi le même mot dans le premier livre de la Diete. On y trouve encore les mots suivans* περιφέρεσθαι, *tournoyer;* περιφορὴ, *tournoyement;* & περιφερὴς, *qui tournoye; qui sont des termes par lesquels Hippocrate exprime ce qui se passe dans le corps, par rapport à ce qui se fait dans les boutiques des artisans, où se travaillent toutes les diverses sortes d'ouvrages dont on a besoin.*

faite. Et plus bas ; *Le même chemin qui va enhaut, va aussi embas.* Ou, *il n'y a qu'un seul chemin qui va en haut & embas.*

(*f*) *Toutes les veines communiquent entr'elles & coulent les unes dans les autres. Car les unes sont jointes immediatement ensemble, les autres s'entrecommuniquent par de petites veines, qui sont tendues d'un tronc, ou d'une grande veine à l'autre, & qui sont faites pour nourrir les chairs.*

(*g*) *Il y a un grand nombre de differentes veines qui viennent du* (*h*) ventricule *ou du* ventre, *par lesquelles la nourriture est portée dans toutes les parties du corps. Cette même nourriture passe aussi des grosses veines tant internes qu'externes au* ventre *& au reste du corps ; & ces veines se fournissent entr'elles de la nourriture ; celles du dehors à celles du dedans, & reciproquement celles du dedans à celles du dehors.*

(*i*) *Les chairs tirent du ventre, & elles tirent aussi du dehors. L'on sent même, ou l'on découvre par le sentiment que tout le corps est*

f *de locis in homine.* g *de natura hominis.* h ἀπὸ τῆς κοιλίης. *Foësius dit que tous les manuscrits qu'il a vus lisent comme cela. Cependant Galien lisoit,* ἀπὸ τῆς κοίλης, *de la veine cave.* i ἔκπνοον, καὶ εἴσπνοον ὅλον τὸ σῶμα. *Epidemic. lib. 6, sect. 6.*

est transpirable du dedans au dehors, & du déhors au dedans. Hippocrate parle encore en quelque lieu, du (*k*) repos du sang & des esprits dans les vaisseaux, ce qui suppose un mouvement précédent.

On a rapporté & traduit le plus exactement qu'il a été possible, les passages précedens qui concernent le mouvement du sang, des esprits, & de la nourriture, dans le corps ; parce qu'ils paroissent avoir du rapport avec la plus considerable des découvertes Anatomiques de nôtre siecle. Il n'y a pas de doute qu'Hippocrate n'ait reconnu une espece de *Circulation* du sang & des humeurs. Les passages que l'on a citez sont formels. Il se sert encore en un endroit, d'un terme, qui est le même par lequel on exprime en Grec le (*l*) *reflus* de la mer, pour marquer le *retour* des humeurs, de la peau au centre du corps.

Mais il est néceſsaire, pour s'empêcher de prendre ici le change, en faisant honneur à Hippocrate d'une découverte qui a été reservée à nôtre siecle, de faire les

k στάσις. *De diæta acutor. lib.* 4. *on trouvera plus bas dans l'article de la saignée ce passage tout entier qui est assez remarquable.* l ἄμπωτις *lib. de humoribus, in princip.*

les remarques suivantes ; C'est qu'il paroit clairement que cet ancien Medecin pretendoit que ce flus & reflus ou cette circulation se fissent par les mêmes vaisseaux, qui portoient & rapportoient également du centre à la circonference & de la circonference au centre. Et quant à ce qui échappoit aux vaisseaux connus, il passoit, selon lui (*b*) par des *canaux insensibles*, & par des voyes qu'on ne peut découvrir, mais qui ne laissent pas d'être ouvertes, tant que l'animal vit; selon les principes qu'il posoit, & que l'on a rapportés ; que *tout consent, tout conspire, & tout concourt ensemble dans le corps* ; ou que tout y est *transpirable* du dedans au dehors, & du dehors au dedans.

Si ces principes lui servoient en cette rencontre, *l'attraction*, dont on a parlé ci dessus, & les *facultez* servantes de la *nature*, le tiroient aisément d'affaire pour le reste. C'est à dire que les mouvemens du sang & des humeurs se régloient pour l'ordinaire, selon la *nécessité*, & selon que *l'attraction* les déterminoit. (*c*) *Le sang, dit-il, qui, dans l'ordre naturel, ne descend qu'une fois le mois vers la matrice, y va tous les jours, lors que la* (*d*) semence *ou* le fœtus, *qui*

b *de morb. lib. quart.* c *de natura pueri.* d *qui*

qui y est contenu, tire ce qui lui est nécessaire, selon ses forces, & selon que sa respiration est plus ou moins grande. Dans les commencemens, la respiration du fœtus étant petite, il vient peu du sang de la mere, mais à mesure que cette respiration se fait plus grande, le fœtus attire aussi d'avantage de sang, & il en descend plus dans la matrice.

Ce n'est pas le fœtus seul qui tire; toutes les parties le font.(*a*)Le *Ventricule* ou *l'Estomac*, dit ailleurs Hippocrate, *est une fontaine qui fournit à tout le corps, lors qu'il est plein; mais lors qu'il est vuide il* tire *à son tour du corps, qui s'épuise.* Le Cœur, *la* Rate, *le* Foye, *& la* Tête *sont quatre fontaines, qui fournissent aux autres parties & qui en tirent aussi tour à tour.* On peut trouver dans Hippocrate cent passages paralleles à ceux ci, & l'on en rapportera quelques uns dans la suite. L'office de la nature ou des facultez, en cette occasion, c'est, selon lui, de régler l'attraction & de pourvoir à tous les besoins de l'animal. *La nature, comme on l'a remarqué, ou ses facultez, nourrissent, font croître, & font augmenter toutes choses.*

On ne dira plus qu'un mot, sur le sujet du mouvement du sang dans les veines

a *de morb. lib. quart.*

nes & dans les arteres, qui fera juger de l'idée qu'Hippocrate en pouvoit avoir d'ailleurs. *Il y a*, dit-il (a) dans un des livres qu'on a citez, *deux autres* (b) veines *entre les temples & les oreilles qui pressent les yeux, & qui battent continuellement. Ces veines sont les seules dans tout le corps*, qui ne contiennent point de sang, *car le sang se détourne d'elles. Or celui qui se détourne ou qui revient, a un mouvement contraire à celui qui va de ce côté là; en sorte que le premier voulant se retirer ou s'éloigner de ces veines, & celui qui vient d'enhaut voulant descendre, ils ne s'accordent pas, mais ils se poussent tour à tour, se confondent & circulent l'un avec l'autre, ce qui produit la* pulsation *ou le* battement *de ces veines.*

On ne parle pas presentement des mouvemens extraordinaires du sang, ni de ceux des humeurs. Ce sera pour l'article suivant. Je sai qui(c)quelquesuns des plus grands Anatomistes du siecle, très grans

a *de locis in homine. Ce livre est un de ceux dont tous les anciens ont convenu, comme d'un ouvrage legitime, & non supposé, d'Hippocrate.* (b) *Il faut se souvenir de ce qu'on a dit au commencement, qu'Hippocrate donnoit également le nom de veines, aux veines & aux arteres.* c *Riolan, & divers autres.*

grans Medecins ; & très savans d'ailleurs dans les langues, & en tout genre de literature, ont cru & croyent encore que les passages que l'on a citez en premier lieu vont plus loin. L'on aura occasion d'examiner leur sentiment dans la seconde partie de cette Histoire.

Du Cerveau

LE (d) *Cerveau* est mis par Hippocrate au rang des *Glandes*, parce qu'il lui paroissoit *de la même nature que les glandes; étant blanc, friable, & spongieux comme elles*; & il croyoit *que le Cerveau se charge des humiditez superflues du corps, comme les autres glandes; qui étant toutes d'une nature spongieuse, s'imbibent*, disoit-il, *aisément de l'humidité*.

Mais il y a ceci de plus à l'égard du Cerveau ; C'est que *la Tête, étant creuse & d'une figure, ronde elle attire incessamment comme une espece de ventouse, l'humidité de toutes les parties du corps, qui s'eleve en forme de vapeurs; après quoi s'en trouvant trop chargée, elle renvoye aux parties d'embas, & particulierement aux glandes* ce

d *lib. de glandulis. Galien croit ce livre supposé.*

ce qu'elle en a de trop, d'où viennent les Fluxions *& les* Catherres.

Quant aux autres usages du Cerveau, Hippocrate le fait en quelques endroits (*a*) *le siege de la prudence & de l'entendement*, quoi (*b*) qu'ailleurs, comme on l'a vu précedemment, il loge (*c*) *l'ame* qui est la même chose que *l'entendement*, dans le ventricule gauche du cœur. Hippocrate reconnessoit d'ailleurs que le cerveau étoit (*d*) revétu de deux *membranes* l'une épaisse & l'autre mince. On aura encore occasion de dire un mot du cerveau & de ces membranes lors qu'il s'agira des *sens*, & de leurs organes.

Des Nerfs.

SI l'on ne trouve pas grand chose dans Hippocrate touchant l'Anatomie du cerveau, on y trouve encore moins pour ce qui concerne les *Nerfs*. Pour entendre ce que l'on a à remarquer sur ce sujet, il faut nécessairement savoir que les Anatomistes Grecs, qui sont venus après Hippocrate, ont distingué trois sortes de

a *lib. de morb. sacro.* b *Voyez le livre du Cœr.* c *γνώμη, qui signifie l'ame, ou l'esprit, & l'entendement.* d *lib. de locis in homine*

parties que l'on confondoit auparavant; les nerfs appellez νεῦρα, qui sont les canaux des esprits animaux qui communiquent le sentiment & le mouvement à toutes les parties du corps ; les *Tendons*, nommez τένοντες, qui sortent des Muscles, & qui servent à flêchir les membres, à les retirer, & à les étendre, & les *Ligamens*, (σύνδεσμοι) qui servent particulierement à affermir les articulations des os. Hippocrate a donné le premier de ces noms aux deux dernieres parties indifferemment, en sorte que le mot *νεῦρα, nerf*, marque également & très souvent chez lui, un *tendon* & un *ligament*. Il semble qu'il marque aussi quelquefois un *nerf*, quoi que, selon la pensée de Galien, Hippocrate se serve plus souvent du mot τόνος en cette signification.

Il y a un passage dans les prénotions de Cô, où il est parlé des (*a*) *nerfs internes*, & des nerfs déliez ; par lesquels l'on peut entendre les nerfs proprement dits.

Voici un autre passage où le premier des noms dont on a fait mention paroît aussi être donné aux véritables Nerfs. (*b*) *La sortie*, dit Hippocrate, *ou l'origine des*

a τὰ ἀπὸ τοῦ νεύρου ; ἢ λεπτά. b *libr. de ossium natura.*

des Nerfs *est du derriere de la tête, continuant le long de l'épine du dos & jusqu'à l'os Ischium. C'est d'où viennent les nerfs qui vont aux parties honteuses, aux cuisses, aux pieds, aux jambes, & aux mains; & qui se distribuent même aux bras, une partie allant dans les chairs, & l'autre allant le long de l'os* [*c*] Perone, *au gros doit, pendant qu'il en passe d'ailleurs des chairs dans les autres doits. Il en va aussi aux omoplates, à la poitrine, au ventre, par les os & par les ligamens. Il en vient d'autres des parties honteuses, qui suivants l'anus, tendent vers la cavité de la hanche; prenants, en suite leur chemin, partie par le dessus de la cuisse, partie par dessous les genoux, & des genoux se vont rendre au tendon, à l'os du talon, aux pieds, quelques uns au pérone, & quelques autres enfin aux reins.*

Il semble, comme on vient de le dire, qu'Hippocrate parle ici des veritables Nerfs. Cependant lors que dans le même livre il parle de l'usage des nerfs, qu'il désigne par le même nom, il les confond avec les tendons. *Les Nerfs*, dit-il, *servent à flêchir, à retirer & à étendre les membres.* On pourroit dire qu'en ce dernier endroit le mot de [*d*] *nerf*, désigne un

N 2

c παρὰ τὴν περόνην. d νεῦρον.

tendon, au lieu qu'au premier il signifie un nerf. Mais si Hippocrate connessoit les *Nerfs*, il semble qu'il n'en savoit pas les usages, puis que dans le même passage il assigne leur propre office aux *veines*. Voici le passage tout entier, par lequel on verra ce qu'il pensoit de l'usage de quelques autres parties. *Les* Os, dit-il, *donnent la forme au corps & le font tenir droit. Les* Nerfs *servent à fléchir, à retirer & à étendre les membres*; *Les* Chairs, *& la* Peau, *lient & unissent toutes les parties ensemble*;. *Les* Veines, *qui sont réparties par tout le Corps, portent* (a) *l'esprit, le flus*, ou la facilité de couler, *& le mouvement*. Par ces *veines, qui portent l'esprit*, &c. il faut entendre les *arteres*, suivant ce qui a été remarqué ci-dessus de l'office qu'Hippocrate donnoit aux arteres. Il y a encore un endroit dans le *quatrieme livre de la diete* où il est parlé du *passage des esprits dans les veines, & dans le sang*, & où il est remarqué que c'est là *leur chemin naturel*. Les convulsions, la paralysie, la privation de la voix, les vertiges sont même regardees, en cet endroit comme un effet de *l'interception des esprits dans les veines*; & *l'apoplexie* semble y être indiquée

a πνεῦμα, & ῥεῦμα, & κίνησιν.

diquée sous le nom [b] *d'interception des veines*. Voyez plus bas le passage tout entier, dans l'article de la saignée.

A l'égard du mot τόνος que l'on a dit qui marquoit le plus souvent un nerf, il faut examiner les principaux endroits où il se trouve pour en pouvoir mieux juger. Les passages suivants sont les plus considerables. On proposera en premier lieu celui où Hippocrate, après avoir marqué quelques uns des signes & des accidens qui accompagnent la dislocation de *l'os de la Cuisse*, faite en devant, ajoute [c] *que dans cette dislocation*, l'on souffre d'abord une grande douleur, & *que l'urine est supprimée ou retenuë, parce que la tête de cet os est couchée sur des nerfs très considerables, en sorte qu'elle fait une tumeur en l'aine* &c. Galien expliquant ce passage dit; [d] *qu'Hippocrate a entendu par ces nerfs considerables, les nerfs qui passent par l'aine, conjointement avec la veine & l'artere, lesquels*, ajoute-t-il, *sont appellez* [e] considerables *ou* d'une grande force, *parce qu'ils sont voisins de la moüelle de l'épine, & qu'ils sortent du même endroit d'où viennent ceux qui vont à la vessie; d'où vient que la tê-*

b φλεβῶν ἀπόληψις. c *lib. de articulis.* d *in lib. de articul. comment. 3.* e ἐπικαιρότατοι.

te de l'os de la cuisse étant disloquée de ce côté là, la vessie elle même en souffre, & il survient de l'inflammation *en sorte qu'elle ne peut point laisser sortir d'urine. Il arrive peut être aussi quelquefois*, continue Galien, *que l'urine s'arrête par la grandeur de l'inflammation, qui s'étend jusqu'au col de la vessie, où est le muscle nommé* sphincter, *& qui bouche par ce moyen le passage.*

Si la suppression d'urine dont on vient de parler, venoit de la compression des nerfs désignez par Galien, il faudroit plutôt attribuer ce premier accident à un *engourdissement*, ou à une espece de *paralysie* de la vessie, qu'à l'inflammation de cette partie, l'inflammation n'étant pas une suite si naturelle de la cópression des nerfs, que l'engourdissement. Mais Hippocrate lui même semble reconnoitre que cette inflammation est une suite de la douleur qui a précedé; & cela me feroit soupçonner que lors qu'il par ici de *nerfs*, il a pu n'entendre par là que les parties fibreuses & tendineuses des muscles de la vessie, ou de son voisinage.

On trouve dans le même livre un autre passage, ou Hippocrate semble désigner les nerfs par le même nom τόνος; *Lors qu'on veut*, dit-il, *cautériser ou brûler la peau*

peau qui est sous l'aisselle, il faut bien se garder d'aller trop avant, ou d'en trop prendre, depeur de blesser des nerfs considerables *qui sont voisins des glandes de cette partie.* Galien veut aussi qu'Hippocrate ait indiqué en cet endroit les nerfs qui vont de la moüelle de l'épine aux bras; & en effet il ne semble pas qu'il ait pu entendre autre chose. Cependant ce qu'Hippocrate ajoute un peu plus bas pourroit faire croire qu'il n'a voulu parler que des tendons des muscles qui tirent le bras embas. *Il ne faut pas ignorer*, dit il, *que lors que vous aurés élevé fort haut l'humerus ou le bras, vous ne pourrez point prendre de peau sous l'aisselle, du moins que vous puissiez tant soit peu étendre. Car le bras étant levé la peau qui étoit sous l'aisselle disparoit, ou ne peut plus être pinsée. Et il faut d'ailleurs prendre garde aux* nerfs *qui dans cette posture s'avancent & s'étendent beaucoup, lesquels il ne faut en aucune maniere offencer.* Il se sert aussi en ce dernier endroit du même nom τόνος.

Le même livre fournit un troisieme passage où l'on rencontre le mot τόνος repeté plusieurs fois; c'est en parlant de *l'articulation des vertebres.* Mais il semble que tout ce qu'il dit là se peut mieux expliquer des *ligaments*, que des nerfs proprement dits.

On trouve enfin dans (*a*) un autre livre d'Hippocrate le passage qui suit ; « Il « y a deux *Nerfs*, *τόνοι*, qui viennent du « cerveau, & qui passant au dessous de la « grande vertebre, tirent du côté d'en-« haut, vers la gorge ou l'œsophage, & « touchants de côté & d'autre à l'artere, « viennent se rejoindre comme s'il n'y « en avoit qu'un, & se terminent où les « vertebres & le diaphragme prennent « leur origine ou sont attachez. Quel-« ques uns, *continue cet auteur*, ont soup-« çonné que ces nerfs, rompant en cet « endroit leur societé, ou se séparant, « tiroient vers le foye & vers la râte. Il « y a, poursuit il, un autre nerf qui sort « de chaque côté des vertebres, suivant « l'épine, & qui passant obliquement sur « les vertebres, vient se distribuer aux « côtes. Et ces nerfs, aussi bien que les « veines, (desquelles j'ai parlé précédem-« ment) me semblent traverser le dia-« phragme & se porter au mésentere où « ils finissent. Ces mêmes nerfs se re-« joignants derechef à l'endroit d'où « le diaphragme tire son origine, & pas-« sans par le milieu, au dessous de l'ar-« tere, se vont rendre aux vertebres, « pour

a *de morb. vulgarib. lib.* 2. *sect.* 4.

« pour venir enfin se consumer dans l'os
« sacrum.

Ce passage est du nombre de ceux qu'il est impossible de bien traduire à cause de son obscurité. Il est tiré d'un petit fragment d'Anatomie qui paroit comme hors d'œuvre dans le livre qu'on a cité, n'ayant aucune liaison avec ce qui précede ni avec ce qui suit. Galien n'a point laissé de commentaire sur ce livre d'Hippocrate, quoi qu'il rapporte (*a*) quelque part les premiéres paroles du passage qu'on vient de traduire; ce qui prouve que le fragment d'où il est pris, étoit déja inseré de son tems au lieu où on le trouve aujourdhui. Le même Galien se contente d'insinuër en deux mots que dans ce passage il s'agit des véritables nerfs, sans se donner la peine de l'expliquer tout entier. Et comme il sentoit que ce n'étoit pas ici un endroit à faire de l'honneur à Hippocrate, il tâche ailleurs de l'excuser, disant *que ce qu'il en avoit écrit, n'avoit été que pour lui servir comme d'un* (*b*) mémoire *&* *non pas dans le dessein de traiter cette matiere* exactement *&* à fonds; il ajoute pour le mieux persuader *que le premier & le troi-*

a *in lib. de articulis comment.* b ὑπομνηματικῶς οὐ συγγραφικῶς.

siéme livre des Epidémiques sont les seuls qu'Hippocrate ait achevez ou qu'il ait écrit à dessein de les donner au public; *le* fragment dont il s'agit étant pris du second de ces mêmes livres, qui selon Galien n'étoit qu'une espece de broüillon, que l'auteur n'avoit pas encore mis au net. Et cela peut être; mais il falloit montrer qu'Hippocrate ait dit ailleurs quelque chose de mieux ou de plus clair sur ce dont il s'agit.

Il ne sert de rien de se tourmenter & de donner la gêne à son esprit pour trouver dans un auteur ce qui n'y est pas. Quand on accorderoit que cet ancien Medecin, & les Asclépiades ses prédécesseurs ont connu ou vu quelque tronc de nerfs, des plus considérables, comme il est difficile que la pratique de la Chirurgie ne leur en ait pas fourni l'occasion, il ne paroit pas qu'ils les ayent bien distingués dès *tendons* ou des ligaments; ni qu'ils en ayent connu le veritable usage.

[a] Le passage qu'on a cité, dans lequel Hippocrate assigne aux *veines* & aux *arteres* les fonctions des nerfs, est une preuve assez convainquante de l'ignorance

a *Voyés ci-dessous dans l'article de la saignée un passage qui prouve la même chose.*

ce où l'on étoit alors sur ce sujet. Mais il n'y a rien qui la prouve mieux que ce qu'on trouve dans les écrits de cet ancien Medecin, touchant la maniere dont il raisonnoit avec [b] Alcmeon & les autres Philosophes de ces temps là, sur *l'oüie, l'odorat*, la vüe & les autres sens, On ne voit pas que ni les uns ni les autres, eussent seulement pensé à la part qu'ont les Nerfs dans ces *Sensations*.

Des Organes des Sens.

L'on a vu ci dessus ce qu'en pensoit Alcmeon. Voici les descriptions que l'on trouve dans Hippocrate de quelques uns des Organes des Sens. [c] *Les* Oreilles, dit-il, *ont un trou qui aboutit à un os dur & sec comme une pierre, auquel est jointe une cavité fistuleuse, ou une espece de canal oblique & étroit, à l'entrée duquel il y a une pellicule fort mince & seche, dont la sécheresse, aussi bien que celle de l'os, produit le son, l'air étant réflechi & par cet os & par cette pellicule.* Après cela, sans faire mention des nerfs il tâche de prouver

N. 6

b *Voyez dans le livre précédent à l'article d'Alcmaon & d'Empedocle. c lib. de Carnibus.*

que ce qui est sec resonne le mieux. Dans un autre endroit il dit, [a] *que les* vuides *qui sont autour des oreilles ne sont faits pour autre chose que pour oüir le bruit & les sons.* Et il ajoute, *que tout ce qui parvient au cerveau par la membrane* (qui l'envelope) *est clairement entendu ; Que c'est pour cela qu'il n'y a qu'un trou qui pénétre en cet endroit jusqu'à la membrane qui est étenduë tout autour du cerveau.*

A l'égard de l'odorat, voici ce qu'Hippocrate dit sur ce sujet ; *Le cerveau étant humide a la faculté de sentir ou de flairer, en attirant l'odeur des choses seches avec l'air, qui passe au travers de* (b) *certains corps secs. Le Cerveau,* ajoute-t-il, *s'étend jusques dans la cavité du nez, & il n'y a point d'os en cet endroit qui se présente entre deux, mais seulement un cartilage mou comme une éponge qu'on ne peut appeller ni os ni chair.*

Il décrit l'œil de cette maniere. *Il y a,* dit-il, *de petites* veines *fort déliées qui se portent dans* (c) *l'œil par la membrane qui envelope le cerveau. Et ces veines nourrissent la vuë ou l'œil d'une humeur très-pure, qui vient du cerveau, dans laquelle les especes* des

a *de locis in homine.* b διὰ τῶν βραγχίων ξηρῶν ἐόντων. *lib. de carnib.* 4. c ἐς τὴν ὄψιν, *dans la vuë ou dans l'œil, lib. de locis in homine.*

des choses apparoissent aux yeux ; ou qui paroît même dans les yeux. Ces mêmes veines éteignent la vûe lors qu'elles se desséchent. Il y a aussi trois membranes *qui environnent les yeux ; Celle de dessus est la plus épaisse; celle du milieu est plus mince ; & la troisieme est fort déliée, qui conserve l'humide, ou l'humeur de l'œil. La premiere étant offensée l'œil est attaqué de maladie ; la seconde étant rompuë le met en grand danger & elle avance au dehors comme une vessie ; mais la troisieme, qui conserve l'humeur, est celle dont la rupture est la plus fâcheuse.*

On trouve ce qui suit dans un autre (*a*) livre. *Nous voyons par cette raison ; ou la* vision *se fait de cette maniere.*

Il y a une veine, *qui vient de la membrane du cerveau, & qui passant au travers de l'os, entre dans chacun des yeux. Par cette veine, ou,* par ces deux veines, *le plus subtil de l'humeur gluante du cerveau distille, ou, coule comme par une couloire, & forme autour de soi une membrane semblable à ce qu'il y a de transparent dans l'œil, laquelle est exposée à l'air & aux vents ; (ce qui se fait à peu près comme l'on a dit que les autres membranes se formoient. Or il y a plusieurs de ces membranes autour de l'œil, qui sont semblables*

a *lib. de carnibus.* b ἀντωπής.

bles à ce qui est transparent au dedans. C'est dans ce transparent que la lumiere & les corps lumineux se (b) reflechissent, & c'est par cette reflexion que la vision se fait ; car la vision ne se fait point par ce qui n'est pas diaphane & qui ne reflêchit point. Ce qu'il y a d'ailleurs de blanc autour des yeux est une espece de chair. Et ce qu'on appelle la prunelle, *paroit noir parce que cela est profond ; les tuniques qui sont autour, sont noires par la même raison. Nous appellons,* continue-t-il, *membrane, ou tunique, ce qui est comme une peau, laquelle n'est nullement noire en elle même, mais blanche & transparente. Quant à l'humide qui est dans les yeux c'est quelque chose de gluant. Car nous avons souvent vu, après la rupture de l'œil, qu'il en sortoit une humeur gluante, qui est liquide tant qu'elle est chaude, mais qui devient solide comme de l'encens quand elle est réfroidie.*

Ceux qui croyent qu'Hippocrate savoit tout ce qu'on sait aujourdui pourront dire qu'il donne ici le nom de *veines* aux *Nerfs optiques*. Il est vrai que ce nom marque diverses choses dans cet auteur. Il ne le donnoit pas seulement aux *arteres*, comme on l'a vu ci dessus. Il se trouve même qu'en quelques endroits il appelle

b. ἀνταυγεῖν

pelle *veines* des vaisseaux qui ne contiennent point de sang ; comme sont les *Vréteres* parce qu'ils sont ronds , longs, creux & blancs comme les veines. Il est encore veritable qu'il distingue quelquefois de certaines veines par un epithete particulier, les appellant, *des* (a) *Veines qui contiennent du sang* ; mais ce n'est pas par opposition aux *Nerfs* , mais à d'autres veines , qu'il appelle des veines (b) *minces & qui contiennent peu de sang.* Il a aussi parlé d'un *nerf plein de sang* , qui semble ne devoir être autre chose qu'une *veine* selon la pensée d'Erotien, quoi que d'autres ayent entendu par là le *pannicule charneux.* Et un savant interprete d'Hippocrate prétend que cet ancien Medecin a donné à quelques veines l'épithete de *caves* , ou *creuses* , pour les distinguer des veines (c) *solides* ; mais je ne trouve point ce dernier mot dans Hippocrate, quoi que les veines *caves* , dont il est parlé à l'endroit qu'il cite , puissent effectivement marquer les *veines* & les *arteres* en general, qui sont les unes & les autres des vaisseaux *creux.* Ce que le même inter-

a φλέβες ἐναίμονες. b ὀλιγαιμοι καὶ λεπταί, *lib. de off. natura.* c φλέβες στερεαί, *vid. Foësii œconom. Hippocr. in voce* νῶρον

interprête dit ailleurs (*a*) qu'Hippocrate comprend en un endroit sous le nom de *veines*, des *nerfs*, & des *tendons*, & des *ligamens* ne me paroît pas bien prouvé. Rufus Ephesius nous apprend que les plus anciens Grecs donnoient aux *arteres* le nom de *nerfs*. S'il est vrai qu'Hippocrate ait nommé *veines*, les *nerfs* optiques, l'auteur qu'on vient de citer auroit dû dire aussi que les mêmes anciens appelloient réciproquement les *nerfs* du nom d'*arteres*, ou de *veines*.

Que peut-on recueillir de tout ceci, si ce n'est que le peu d'exactitude d'Hippocrate & des auteurs de ce tems-là à distinguer ces differens vaisseaux, par des noms differens, marque quils ne les connoissoient encore que fort superficiellement. Il y a de l'apparence que le mot de (*b*) *veine*, étoit aussi general chez eux que celui de (*c*) *vaisseau*, qui a marqué depuis ce tems-là chez les Anotomistes également une *veine*, une *artere*, & un *nerf*, & qui peut même convenir aux *ureteres* & à toutes les parties qui servent à conduire des liqueurs ou des esprits. Cela étant, les anciens n'ont rien hazardé quand

a *ibid. in voce* φλέβες. b φλέψ. c ἀγγεῖον.

quand ils ont nommé *veines* tous les vaisseaux indifferemment.

Des Fibres.

AVant que de quitter la matiere des *nerfs* il faut encore ici examiner le mot Grec ἶς dõt le pluriel fait ἶνες, par lequel on pretend qu'Hippocrate ait marqué également une *fibre* & un *nerf*. *Quelques uns*, dit Erotien, *veulent que ce mot signifie* un nerf; *d'autres l'expliquent seulement des* fibres *dont les nerfs sont composez*. Les auteurs Grecs qui ont écrit des plantes ont appellé de ce nom les nerfs ou les filets qui paroissent au dos des feuilles, & les filamens qui sont à l'extremité des racines; ceux qui ont traité de la composition du corps des animaux, ont nommé de même *les filets qui sont dans les chairs* & en d'autres parties. Et les Latins ont rendu ce mot par celui de *fibra*. Personne ne nie qu'Hippocrate n'ait aussi employé le même mot en cette signification, comme lors qu'il remarque *que la râte est pleine de filets ou de fibres*. Il a même reconnu *les fibres qui sont dans le sang*. Mais on pretend qu'il a aussi par là désigné les *nerfs*. On cite pour le prouver, un passage d'Hippocrate où il est dit, (*a*) que

(*a*) *que le cœur a des* nerfs *ou des* fibres *qui viennent de tout le corps.*

Il se sert en cet endroit du mot ἴνιας qu'on ne trouve pas ailleurs ; mais *Foësius* veut qu'on lise ἶνας: on peut aussi bien traduire ce dernier mot par celui de fibre comme par celui de nerf. Ce qui pourroit faire pancher du côté de la seconde signification, c'est ce qui est ajouté, comme une preuve, ou comme pour confirmer ce qu'on vient de dire du cœur, *que le siege du sentiment est autour du thorax plutôt qu'en aucune autre partie du corps*; parce que ceci a du rapport avec l'opinion de ceux qui font venir les nerfs du cœur, comme on le verra dans la suite. Mais peut être que, ni la leçon commune ni celle de *Foësius* ne sont pas bonnes & qu'il faut lire avec *Cornarius*, ἡνίας, *habenas*, les *rênes*, en changeant une lettre qui ne change rien à la prononciation. Voici comme ce dernier auteur traduit cet endroit.

Le cœur est situé comme au détroit d'un passage, affin de tenir les rênes *pour la conduite de tout le corps. C'est pour cela que le sentiment est autour du thorax, ou de la poitrine, plutôt qu'en aucune autre partie. Les changemens*

a *lib. de off. natura.*

mens de couleur se font aussi selon que le cœur resserre ou relâche les veines; quand il les relâche on devient rouge & l'on prend une couleur qui est bonne & vive. Au contraire quand il les resserre on devient pâle & livide.

Des Muscles.

ON ne trouve presque rien dans Hippocrate touchant les muscles, que leur nom seul. Le passage suivant est le premier où il en est parlé. (*a*) *Les parties qui ont de la chair tournée en rond*, ou *tout autour d'elles, qui est ce qu'on appelle* un (*b*) muscle, *ont toutes un ventre ou une cavité. Car* (*c*) *tout ce qui n'est pas composé de parties de differente nature, soit qu'il soit couvert d'une pellicule, soit que la chair le couvre, tout cela, dis je, est creux; & tant qu'il est sain, il est plein d'esprit, mais dès qu'il devient malade il se remplit d'une espèce d'eau, ou de sang corrompu. Or les bras ont une chair de cette sorte, & les cuisses & les jambes en ont de même, aussi bien que les parties les plus maigres & les plus décharnées.*

On trouve en un autre endroit le mot (*a*) ξυναγωγέες qui ne peut, ce semble, être que

a *lib. de arte.* b ὁ μῦς. c ἀσύμφυτον. c *lib. de oss. natura.*

que l'adjectif de μύες, qui eſt ſouſentendu ; ὀξεωναγωγέες μυες *muſculi adductores*, ou *adſtrictores*, les *muſcles* qui ſervent à *relever* ou à *reſſerrer*. Il s'agit là de *l'anus*. Je ne ſai s'il y a quelque autre paſſage ou l'action d'un muſcle ſoit touchée. A l'égard des noms par leſquels les Anatomiſtes ſuivans ont diſtingué les muſcles, il eſt parlé en un endroit du muſcle nommé (*b*) *Pſoas*.

De l'Oeſophage ; De l'Eſtomac, ou du Ventricule ; & des Boyaux.

(*c*) L'Oeſophage *eſt*, ſelon Hippocrate, *un canal qui tient depuis la langue juſqu'au ventricule, qui eſt le lieu où les viandes* ſe pourriſſent, *ou* ſe cuiſent. On trouve l'une & l'autre de ces deux expreſſions dans Hippocrate. Il appelle, dans le paſſage qu'on vient de citer, *le ventricule, ventre pourriſſant*, (κοιλίη σηπτικὴ) (*d*) Ailleurs il ſe ſert du mot ἀκροσαπὲς, c'eſt à dire, *qui commence à ſe pourrir*, en parlant de la nourriture ou des viandes qui ſont dans l'eſtomac. Mais on trouve bien plus ſouvent les mots, πέψις, *Coction* &

b *lib. de articulis.* c *lib. de anatome.* d *lib. de alimento.*

& πέσσειν, *Cuire*. Cette coction se fait, selon lui, par la chaleur du ventricule, qu'il appelle une partie toute *nerveuse*, & qui joint le foye du côté gauche.

Au reste il faut remarquer que les mots ἀνοφάγος & τόμαχος signifient la même chose, dans nôtre auteur. Le dernier de ces mots Grecs, marque aussi, bien souvent, dans Hippocrate, *l'orifice* ou *l'embouchure*, de quelque vaisseau, ou de quelque partie que ce soit ; comme de la *vessie du fiel*, de la *matrice* &c. On peut consulter sur la signification de ces mots, *l'Oeconomie d'Hippocrate de Foesius*, & *les diverses leçons de Mercurial* (lib.1. chap.1.)

Il semble qu'Hippocrate ne distingue que (*a*) *deux Boyaux*, dont le premier, *qui est attaché à l'estomac, & qui est le plus étroit a douze coudées de longueur, étant d'ailleurs tout replié. Quelques uns*, ajoûte-t-il, *l'appellent* Colon, & il remarque en un autre endroit (*b*) que l'homme a ce boyau semblable à celui d'un chien, si ce n'est qu'il est plus gros dans l'homme. Ce même boyau est suspendu ou attaché à une partie qu'il appelle *mesocolon*, c'est a dire *le milieu du colon*, & cette partie est attachée elle même aux nerfs qui viennent de

a *lib. de anatome.* b *de morbis epid. lib. sect.* 4.

de l'épine du dos, & qui passent sous le ventre. *Le second nommé ἄρχος, est garni tout autour de beaucoup de chair; & vient se terminer à l'anus.* Ailleurs il dit que ce dernier boyau est poreux, & il ajoute quelques autres particularitez touchant les intestins, qu'on rapportera plus bas quand il s'agira des *Reins*.

Du Foye.

Hippocrate dit du *Foye*, qu'il est *plus abondant en sang* que les autres viscères; & qu'on y trouve deux *éminences* qu'on appelle *Portes*.

Il veut encore que le Foye ait cinq *lobes*, ou soit comme divisé en cinq parties. L'on a vu, ci dessus, qu'il le faisoit en un endroit, *l'origine des veines*. Il remarque que plusieurs *bronchies* (βρογχίαι) passent du cœur dans le foye, & avec ces bronchies la *grande veine*, par laquelle tout le corps est nourri. Il appelle ailleurs cette veine, (c) Veine du Foye. Enfin il assigne au Foye l'office de *séparer la Bile*, ce qui se fait par le moyen des veines de ce viscere, qui attirent ce qu'il y a de bilieux, ou ce qui est propre à faire

c. ἡπατῖτις.

faire de la bile, dans les aliments.

De la Râte.

LA *Râte* commençant vers la derniere des fausses côtes du côté gauche s'étend en sorte qu'elle fait comme la figure de la plante du pied d'un homme imprimée sur la terre. Elle reçoit une veine qui se divise en une infinité de filamens comme des toiles d'araignée, qui sont pleins de sang & répandus dans toute sa substance. Elle est attachée ou suspendue à *l'omentum* auquel elle fournit du sang par diverses petites veines. Hippocrate dit en un endroit que la râte est (*a*) *fibreuse*. Il dit aussi ailleurs qu'elle est *molle* & *spongieuse*, & que c'est pour cela qu'elle *attire* du ventricule, auprès duquel elle est placée, une partie de l'humide qui vient de la boisson, le reste étant en suite attiré par la vessie de l'urine.

Du Poumon.

LE Poumon a, selon Hippocrate, cinq *lobes*, comme le foye. Il est caverneux, rare, & percé de plusieurs trous comme

a ἰνώδης

comme les éponges. (*b*) C'est pour cela qu'il attire aussi des parties voisines l'humeur qu'elles contiennent, ou qu'il les suce.

De la membrane qui sépare le ventre d'avec la poitrine.

LE nom qu'Hippocrate donne à la *membrane* qui separe le ventre d'avec la poitrine, est le même que celui par lequel les Grecs désignoient (*c*) *l'esprit* ou *l'entendement*. Les plus anciens Medecins avoient ainsi nommé cette partie, dans la pensée qu'elle étoit le siege de *l'entendement* ou de la *prudence*, lui faisant ainsi partager l'office qu'ils attribuoient comme on l'a vu ci dessus, au Cœur, qui est dans son voisinage.

Ce n'est pas que cette opinion fût generalement reçue de tout le monde. On la croyoit même fausse déja du temps d'Hippocrate, si le livre *de la maladie sacrée*, est de lui. Voici de quelle maniere l'auteur de ce livre parle de cette affaire. *La partie*, dit-il, *qu'on appelle* Phrénes, *a été ainsi nommée mal à propos & à l'aventure. Ce nom n'est fondé que sur une*

b *de prisca Medicina* c Φρένες.

une (d) opinion, *& non pas sur quelque chose de réel. Car je ne vois pas en quoi cette partie contribuë à la* prudence *ou à* l'intelligence. *Tout ce qu'elle fait, c'est que si quelcun est surpris tout d'un coup d'une grande joye ou d'une grande tristesse, cette partie tressaillit, & cause par là quelque espece d'inquietude ou de douleur, parce qu'elle est mince & plus fortement tendue qu'aucune partie du corps, n'ayant aucun ventre ou aucune cavité pour recevoir ce qui est bon ou ce qui est mauvais, mais étant également troublée de l'un & l'autre, à cause de sa foiblesse naturelle. Cette partie*, continue-t-il, *sent, ou a du sentiment, mais elle n'est pas le siege de la* sagesse *non plus que* le cœur; *c'est pourquoi le nom qu'on lui a donné ne lui convient pas mieux que celui qu'ont* les oreilles du cœur, *lesquelles* n'entendent pas *pour cela* les sons.

Hippocrate dit ailleurs de cette membrane *qu'elle a son principe vers l'épine du dos derriere le foye*, & en un endroit *qu'elle est nerveuse* & forte. Il y a encore un autre passage où il dit *que cette membrane*

O

d τῷ νόμῳ, τῷ δ' ὄντι οὔ, *opinione non reipsa. Voyez l'article de Démocrite dans le second livre, sur la signification du mot* νόμος.

cause le délire, & la folie, lors que le sang y séjourne, ou s'y meut lentement.

Des Reins; des Vreteres, & de la Vessie de l'Vrine.

NOtre Auteur parlant [a] des *Reins*, les met au nombre des *Glandes*, ou du moins il semble qu'il croye qu'elles en ont, & même de plus grosses que toutes les autres qui sont dans le reste du corps. Mais il y a apparence qu'il a plutôt voulu parler des glandes de leur voisinage, quelles qu'elles puissent être, que de celles qui sont dans cette partie.

Il avoit dit, dans le même sens, un peu auparavant; *que les Inestins avoient des glandes plus grosses que toutes les autres, qui attiroient l'humidité qui y est contenuë.* Il croyoit, *que les Reins attiroient aussi l'humidité des glandes les plus prochaines, & l'envoyoient à la Vessie.* Il supposoit d'ailleurs (b) *que cette humidité venoit de la boisson; & que les reins, par une faculté qui leur est particuliere, en ayant attiré une partie des veines près desquelles ils sont situez, elle se filtroit ou se couloit dans leur substance comme*

a *De ossium natura.*

b *Il donne ce nom aux uréteres.*

me de l'eau, & descendoit dans la Vessie par les veines qui s'y portent, pendant que l'autre partie de la boisson passoit immediatement des intestins dans la même vessie, les intestins ou l'intestin étant spongieux & poreux à l'endroit où il la touche.

Des parties qui distinguent les sexes, & de la maniere dont se fait la generation.

ON trouve dans Hippocrate les noms des principales parties qui distinguent les deux sexes; mais il ne parle point de leur composition. Il y a seulement ce mot touchant les *vesicules seminales*; *qu'il se trouve de châque côté de la vessie de petites cellules semblables à celles où les abeilles font leur miel, dans lesquelles la semence est contenue.*

Il croyoit *que la semence vient de toutes les parties du corps, mais particulierement de la tête descendant par les veines qui sont auprès des oreilles, jusques dans la moüelle de l'épine du dos, & de là dans les reins.* Quant à la maniere dont la *conception* se fait, & ce qui regarde la *formation de l'enfant* dans le sein de sa mere, il prétendoit, *que les deux semences*, celle

de l'homme & celle de la femme, *s'étant mêlées dans la matrice, elles s'épaississent & s'échauffent ou se spiritualisent, en sorte que dans la suite, l'esprit qui est contenu dans leur centre se pousse au dehors & attire une portion de l'air que la mere respire ; par le moyen duquelle mélange de ces deux semences, recevant du rafraichissement, se nourrit ou s'enfle, jusques à ce qu'il se forme par dessus une petite pellicule, qui en suite en contient d'autres sous elle, qui sont toutes attachées ensemble.*

Il ajoûte qu'en ce tems-là *le sang de la mere descendant dans la matrice & s'y figeant, sert a la production d'une espece de chair du milieu de laquelle sort le nombril qui est un canal dependant de ces mêmes pellicules, par lequel le fœtus respire, se nourrit, & reçoit de l'accroissement.* Ce qu'on vient de dire en dernier lieu, que le fœtus se nourrit par le nombril est repeté (*a*) en plus d'un endroit. Mais cela n'empêche pas qu'Hippocrate n'assure (*b*) ailleurs *qu'il se nourrit par la bouche, & en suçant ; qu'autrement il n'auroit pas d'excremens dans les boyaux en venant au monde & ne sauroit pas sucer d'abord la mammelle, s'il n'avoit fait précédemment quelque chose de semblable.*

Hip-

a *De natura pueri, de alimento.*
b *De carnibus.*

Hippocrate continuant à parler de la formation de l'enfant dit *que la chair dont on a parlé ayant été formée, le sang de la mere qui est tous les jours attiré en plus grande quantité dans la matrice, par cette chair qui respire est cause que les pellicules s'enflent & qu'il s'y fait comme des replis, particuliérement dans les extérieures; lesquels se remplissans de ce sang produisent ce qu'on appelle* Chorion.

Il arrive en suite, à mesure que la chair croit, que l'esprit en distingue ou en débrouille les parties, en sorte que chacune va vers sa semblable, ce qui est épais, vers l'épais, ce qui est clair ou rare, vers le rare, ce qui est humide vers l'humide, chaque chose allant en son propre lieu, ou du côté de ce qui est de la même nature, & d'où elle a tiré son origine. En sorte que ce qui est procedé de l'épais, demeure épais, ce qui vient de l'humide demeure humide, & le reste à proportion, la chaleur amenant d'ailleurs, les os à la dureté qu'on voit qu'ils ont. Après cela les extrêmités du corps se poussent au dehors comme les branches d'un arbre; les parties tant internes qu'externes se distinguent mieux; la tête elle même s'éleve au-dessus des épaules & s'en éloigne, comme les bras s'éloignent des côtés, & comme les jambes s'écartent; les nerfs,

nerfs, ou les ligamens vont aux jointures, la bouche s'ouvre, le nez & les oreilles s'élévent au-dessus des autres parties de la tête, & se percent, les yeux se remplissent d'une humeur pure, & les marques du sexe paroissent. Les visceres, continuë nôtre Auteur, *se distinguent ou se rangent aussi. L'Enfant commence à respirer par la bouche & par les narines; le ventre se remplit d'esprit ou d'air, aussi bien que les boyaux, & il y vient aussi de l'air par le nombril; enfin les boyaux & le ventre s'ouvrent en sorte qu'il se fait un passage qui conduit à l'anus, comme il s'en fait un autre, qui tend de la vessie au dehors.*

Hippocrate, ou l'Auteur du Livre qu'on a cité, ayant raisonné de cette maniére sur la formation du corps de l'enfant, fait voir qu'il se passe à peu prés la même chose dans la production des *plantes*, & il explique, sur les mêmes principes, comment elles naissent de leurs semences. Il tâche même de faire voir que les oiseaux ne se forment pas autrement dans leurs œufs, mais il ne s'étend pas beaucoup là-dessus. Le jaune de l'œuf est selon lui la matiére dont ils se produisent, & le blanc est celle de leur nourriture. Il conclud enfin de tout ceci, *que la nature est la même*, ou *qu'elle agit*.

agit d'une maniére uniforme par rapport à la generation des hommes & par rapport à celle des plantes, ou de tout ce qui sort de la terre; qui est le même sentiment qu'avoit [a] *Empédocle*.

Ce qu'Hippocrate dit de la maniére dont il avoit découvert que le mélange ou le resultat des semences dans la matrice se couvre bien-tôt d'une pellicule, est assez remarquable. *Il eut*, dit-il, *occasion de s'instruire là-dessus en suite d'un conseil qu'il avoit donné à une esclave musicienne qui étoit grosse depuis six jours, ce qui portoit un grand préjudice à ses maîtres, à cause de sa voix, de faire plusieurs sauts sur la terre*; *ce que cette femme ayant pratiqué, la semence tomba avec bruit. Cela étoit*, ajoûte-t il, *semblable à un œuf crud dont on auroit ôté toute la coquille, & dans lequel il y auroit une liqueur fort transparente.* Il ajoûte, *qu'on voyoit des fibres blanches fort subtiles sur la membrane qui contenoit cette liqueur, lesquelles étoient mêlées d'une sanie grossiére & rougeâtre, en sorte que toute la membrane paroissoit rouge. Il y avoit dans le milieu de cette membrane, je ne sai quoi de délié, qu'il prenoit pour le nombril, & c'étoit*

a *Voyez dans le livre précédent à l'article d'Empédocle.*

où la membrane commençoit, & d'où elle tiroit son origine.

Nôtre auteur continuant à examiner ce qui arrive à l'enfant dans la matrice, depuis que son corps est formé jusqu'au tems de l'acouchement, dit, *que le corps des femelles a toutes ses parties formées & distinctes* au bout de quarante deux jours *pour le plus tard, & celui des mâles, au bout de* trente; & il en rend premiérement cette raison; *que la semence d'où se produit la femelle est plus foible & plus humide que celle d'où s'engendre le mâle.* Il en rend encore une autre raison tirée du temps des purgations des femmes après l'acouchement, laquelle on ne rapportera pas ici pour éviter la longueur. Il ajoûte, à l'égard de la difference des sexes; que les mâles se forment lors que la semence tant du mâle que de la femelle se trouve forte; & les femelles lors que ces semences sont plus foibles ou plus humides & moins chaudes: Il remarque aussi que les mâles viennent du côté droit de la matrice qui est le plus fort & le plus chaud, & les femelles du gauche

Le corps de l'enfant ayant été ébauché de cette maniere s'augmente & croit tous les jours attirant à soi ce qu'il y a de plus gras dans le sang de la

la mere ; ce qui fait que ses os deviennent plus durs, ses doits se séparent & il vient des ongles à leurs extremitez, aussi bien que des poils & des cheveux à la tête & au reste du corps. Alors l'enfant commence à se remuer, le mâle au bout de trois mois, & la femelle au bout de quatre *pour l'ordinaire, quoi que cela puisse quelquefois un peu varier. Enfin l'enfant étant venu à sa juste grosseur, & grandeur, & ce qu'il tire de sa mere n'étant plus suffisant pour le nourrir, il se remuë violemment, & rompant les membranes qui l'envelopoient il se procure la sortie; ce qui arrive ordinairement le dixiéme mois. Etant né, il se nourrit du* lait *de sa mere* ou *de sa nourrice; la matiére de ce lait se tirant de ce qu'il y a de plus gras & de plus huileux dans les alimens; ce qui se fait de cette maniére. La matrice, à mesure qu'elle grossit presse les parties voisines & particuliérement* l'omentum *& le* ventre, *& par cette compression les oblige de se décharger de leur graisse, qui est aussi-tôt attirée par les mammelles, dont la substance est rare & spongieuse & dont les veines se dilatent ensuite d'avantage, par la suction de l'enfant.*

Voilà, selon nôtre Auteur, de quelle maniére les enfans se forment & croissent dans le sein de leur mere, & comment ils viennent au monde; ce qui se

doit entendre de ce qui arrive ordinairement, & qui n'exclut pas les cas extraordinaires dont Hippocrate rend aussi raison dans quelques livres qu'il a composez sur cette matiére en particulier.

Des enfans qui naissent à sept mois, & de ceux qui naissent à huit.

IL y a un de ces livres qui est intitulé *De l'enfant qui nait à sept mois*; & un autre qui a pour titre *De l'enfant qui nait à huit mois*. Le premier de ces enfans peut vivre, & atteindre l'âge le plus avancé, mais non pas le second, qui, selon nôtre auteur, doit nécessairement mourir en venant au monde, ou du moins n'y demeurer que très-peu de tems. La raison qu'il rend de cette difference est que sept mois après la conception, l'enfant qui est dans la matrice, étant parfaitement formé, & se trouvant déja fort, quoi qu'il ait encore quelque tems à croitre, se remuë plus vigoureusement, ce qui fait que les membranes qui l'enveloppent se relâchent un peu; de la même maniére qu'on voit que les épics s'entrouvrent quelques tems avant que le grain du blé soit meur.

meur. Il arrive donc que ce relâchement allant quelques fois plus loin que les membranes ne peuvent porter, elles se rompent, en sorte qu'il faut que la femme accouche; & son accouchement étant prématuré plusieurs de ceux qui naissent à ce terme, meurent aussitôt après; mais comme on a remarqué que l'enfant avoit déja, en ce temps là, toutes les parties de son corps bien formées, il ne laisse pas d'y en avoir quelques-uns qui en échapent étant élevez avec soin.

Quant à ceux qui demeurent encore dans le sein de leur mere après ce terme, ou après le relâchement des membranes, Hippocrate suppose que les grans efforts qu'ils ont faits, les rendent languissans & malades pendant *quarante jours*; en sorte que s'ils naissent dans cet intervalle, les nouveaux efforts qu'ils sont obligez de faire pour sortir de la matrice achevent de les abbatre, & les tuent nécessairement; au lieu que ceux qui passent ce terme, & particuliérement ceux qui ont quarante autres jours pour se reprendre, naissants avec toutes leurs forces, subsistent très-aisément.

Les deux quarantaines de jours dont on vient de parler sont les derniéres de

sept qu'Hippocrate prétend qui se passent depuis le moment de la conception jusqu'à celui de la naissance des enfans qui viennent selon les loix ordinaires de la nature.

Il prétend du moins, que si un enfant n'accomplit pas ces sept quarantaines toutes entiéres, ce qui pousseroit le terme de la naissance, dix jours au delà de neuf mois, à conter, comme il fait, trente jours pour chaque mois, il doit pour le moins être entré dans la derniére quarantaine, comme cela arrive à ceux qui viennent depuis le commencement du neuviéme mois jusqu'à la fin.

Il croyoit de même, à l'égard des enfans que l'on a dit qui viennent à sept mois, qu'il suffit, pour qu'ils ayent vie, qu'ils soient entrez dans le septiéme; & c'est pour cela qu'il met ceux qui naissent au bout de *cent quatrevint deux jours* & une petite partie d'un jour, au rang des enfans venus à sept mois accomplis; quoi que ce nombre de jours ne face à son conte que six mois, & deux jours, & qu'il manque dix-huit jours que le cinquiéme quadragenaire ne soit achevé.

Ce qui avoit engagé Hippocrate dans le sentiment dont il étoit à l'égard des en-

enfans venus à *sept mois*, qu'il prétendoit devoir plutôt vivre que ceux qui viennent à huit ; & à l'égard des *sept quarantaines* qui s'écoulent selon lui, depuis la conception jusqu'à l'accouchement naturel, c'est qu'il supposoit que le nombre de *sept* étoit le plus parfait de tous, & qu'il lui attribuoit un grand pouvoir, par rapport, non seulement à la formation du corps des enfans ou à leur naissance, mais encore par rapport au tems de la vie & de la mort de tous les hommes, & aux maladies ausquelles ils sont sujets, selon ce qu'il dit [a] en un endroit ; *que l'âge de l'homme, ou sa vie, est de sept jours,* ou est réglée par le *nombre septenaire, & que tout ce qui lui arrive, ou tout ce qui regarde l'économie de son corps est administré par rapport au nombre* de sept, *ou à des* période septenaires. En quoi il suivoit l'opinion de Pythagore qu'on a rapportée ci-dessus, reconnoissant avec ce Philosophe les loix d'une certaine [b] *harmonie* selon laquelle tout l'univers est conduit, & qui se rencontre dans la combinaison ou dans la jonction de certains nombres dont

a *Lib. de carnibus.*

b *De septimestri partu. Voyez encore la sixiéme section du second des Epidémiques.*

dont le septenaire est le plus considerable. Mais quel qu'ait été le fondement sur lequel Hipocrate s'est appuyé pour décider du sort des enfans qui naissent dans les divers tems qu'on a marqué, c'est une chose remarquable que sa décision ait été suivie, s'il faut ainsi dire, de toute la terre, & que son autorité seule ait été la régle des Jurisconsultes, & des [a] Empereurs Romains à l'égard des loix qu'ils ont faites sur ce sujet.

Il est tems de finir ce qui regarde son Anatomie, avec cette digression, que l'on a faite à l'occasion des parties qui distinguent les Sexes; après avoir remarqué qu'on trouve encore dans les écrits d'Hippocrate diverses choses concernant les *Os*, leur nombre, leur figure, leur assemblage, &c. & que c'est la partie de toute l'Anatomie sur laquelle il est le plus exact, comme étant celle dont la connessance est la plus nécessaire pour

a *Septimo mense nasci perfectum partum jam receptum est propter autoritatem Doctissimi viri Hippocratis. Paulus in l. 7. §. de statu hominum.*

Hippocrate est encore cité en divers autres endroits par les Jurisconsultes, sur la même matiére.

pour l'exercice de la Chirurgie, particuliérement en ce qui regarde les Fractures & Dislocations, qui est une matiére qu'il entendoit très-bien, comme on le verra en son lieu. On n'a pas cru cependant devoir rapporter ici ce qu'il dit sur ce sujet, parce que c'est la partie de l'Anatomie sur laquelle on a le moins disputé dans la suite, & qu'on donnera dans l'article de Galien un abregé complet d'Anatomie, où l'Osteologie sera comprise.

Voilà ce que l'on avoit à remarquer touchant l'Anatomie d'Hippocrate. On trouvera encore quelque chose qui y a du rapport dans l'article suivant, & plus bas dans celui d'*Erasistrate*.

Des Causes de la santé, & de celles des maladies, de leur sujet, & de leurs principales differences.

ON a vû ci-dessus qu'Hippocrate établissoit trois principes; le *solide*; l'*humide*; & les *esprits*, qu'il expliquoit autrement par, [a] *ce qui contient*; *ce qui est contenu*; & *ce* qui donne le mouvement.

II.

a Ἴσχοντα; ἐνισχόμενα; καὶ ὁρμῶντα, *continentia*; *contenta*; & *Impetum facientia*.

Il semble qu'il n'envisage ces principes que par rapport au corps humain, ou à celui des animaux en particulier, & qu'il ait voulu marquer les trois principales *substances* qui le composent.

On ne peut entendre par *ce qui contient*, que les parties *solides*; comme, les *os*; les *nerfs*, ou les tendons & les ligamens; les *cartilages*, les *membranes*, les *fibres* & autres parties semblables.

Parce qui est contenu, Hippocrate entendoit principalement quatre sortes d'humeurs ou de matiéres liquides qui se trouvent dans le corps; [a] le *sang*; la *pituite* ou le *flegme*; la *bile jaune*; & la *mélancholie* ou *bile noire*, dont on peut faire deux sortes differentes d'humeurs, comme on le verra un peu plus bas.

Par *ce qui donne le mouvement*, il vouloit marquer ce qu'il appelle autrement *Esprit*, qui est, selon lui, une matiére qui tient de la nature de l'Air d'où elle tire son origine & qui est répanduë par tout le corps.

Pour commencer par les humeurs; Hippocrate veut que le *sang* soit naturellement *chaud* & *humide*; de couleur *rouge*, & *doux* au goust; la *pituite froide* & *humide*, *blanche gluante* & un peu *salée*; la *bile jaune*, *seiche*,

a *Lib. de natura hominis.*

ſeche, gluante, amere, & tirée de ce qu'il y a de plus *gras* dans le ſang ou dans les alimens. La *mélancholie, noire, froide* & *ſeche*, très-*gluante, flatueuſe, & facile à fermenter.*

Le corps de l'homme eſt, ſelon lui, compoſé de ces quatre ſubſtances. [a] C'eſt par elles, dit-il, qu'on a *la ſanté*, & qu'on eſt *malade.* On ſe porte bien tant que ces humeurs demeurent dans leur état naturel, ou qu'elles ſont dans une juſte proportion entr'elles, par rapport à leurs qualitez, à leur quantité, & à leur mélange. Au contraire on ſe porte mal lors que quelqu'une de ces choſes eſt en moindre quantité, ou lors qu'elle eſt plus abondante qu'il ne faut; lors qu'elle ſe tient ſeparée des autres en quelque partie du corps, & particuliérement lors que toutes ces humeurs ne ſont pas mêlées enſemble comme elles le doivent être. On peut définir la *ſanté* & la *maladie* ſur ce qu'on vient de dire de l'une & de l'autre; Hippocrate lui-même n'en ayant pas donné de définition expreſſe, ſi ce n'eſt lors qu'il dit en un endroit, à l'égard de la maladie, qu'on appelle de ce nom [b] *tout ce qui incommode l'homme*; mais cela eſt trop general.

a *Ibidem.*
b ὅ τι ἂν λυπέῃ τὸν ἄνθρωπον. *lib. de flatib.*

Quant

Quant aux usages de chaque humeur en particulier ; il croyoit que le *sang* bien conditionné *nourrit*, & qu'il est la source de la *chaleur* animale, qu'il fait la *bonne couleur* & la bonne *santé*. Il croyoit aussi que la *bile jaune* conserve le corps dans son état naturel, empéchant que les *petits Vaisseaux* & les *voyes cachées* qui s'y rencontrent en si grand nombre, *ne se bouchent*; & *tenant ouverts les conduits* par où les excremens s'évacuent. Il lui attribue de plus *d'aiguiser les sens* & *d'aider à la coction des alimens*. Le *bile noire* est, selon lui, une espéce de *lie* servant de soutien & de fondement aux autres humeurs. La *pituite* sert aux nerfs, aux membranes, aux cartilages, aux articulations, à la langue & à d'autres parties pour les rendre *souples*, & faciliter leur mouvement.

Outre les quatre premiéres qualitez que l'on a dit qu'Hippocrate attribuoit aux humeurs, qui sont *l'humidité*, la *séche-resse*, la *chaleur*, & la *froideur*, il paroit par quelques passages, qu'il croyoit qu'elles en possédoient & en pouvoient acquerir une infinité d'autres, qui avoient toutes leur usage, & qui ne dévenoient nuisibles qu'entant que l'une venoit à prédominer par dessus les autres, ou à se séparer du reste.

reſte. Voici comme il en parle lui même; [a] *Les Anciens*, dit-il, *n'ont pas cru que le* ſec, *le* froid, *le* chaud, *ou* l'humide, *ni aucune autre qualité ſemblable, causât quelque incommodité à l'homme; mais ils ont cru que ce qu'il y avoit de plus fort ou d'exceſſif en chacune de ces qualitez, & que la nature humaine ne pouvoit pas ſurmonter, étoit ce qui incommodoit, & c'eſt ce qu'ils ont tâché d'ôter ou de corriger. Or entre les choſes* douces *ce qui eſt* très-doux *eſt le plus fort, comme entre les* amers *& les* aigres, *ce qui eſt* très-amer *&* très-aigre, *en un mot, ce qui tient le plus haut degré en chaque choſe. Ce ſont,* continuë Hippocrate, *ces derniéres choſes que les Anciens ont cru qui ſe trouvent dans le corps de l'homme, & qui lui ſont nuiſibles. Il ſe rencontre en effet dans nôtre corps, de* l'amer, *du* ſalé, *du* doux, *de* l'aigre, *de* l'âpre, *de* l'inſipide, *& une infinité d'autres matiéres qui ont diverſes facultez, ſelon qu'elles ſont abondantes ou qu'elles ſont fortes. Ces differentes qualitez ne s'apperçoivent point, & ne font de mal à qui que ce ſoit, tant que les humeurs ſont mêlées & que par ce mélange elles ſe tempérent l'une l'autre. Mais s'il arrive que les humeurs ſe ſéparent & qu'elles demeurent à part, alors leurs

a. *De Priſca Medic. V. liv. préc. art. d'Alcmæon.*

leurs qualitez deviennent sensibles & incommodes en même tems. On peut recueillir de ce qu'on vient de dire qu'Hippocrate n'entendoit pas que les matiéres dont on a parlé agissent seulement par ce que les Philosophes ont appellé *premiéres qualitez*, qui sont celles qu'on a touchées d'entrée. Bien loin delà, il dit, un peu plus bas ; *que ce n'est pas le* chaud *qui a une grande force*, *mais* l'aigre, l'insipide, &c. *soit dans l'homme*, *soit hors de l'homme*; *soit à l'égard de ce qui se mange*, ou *de ce qui se boit*, *ou de ce qu'on applique au dehors*; *de quelque maniére que ce soit* ; *concluant que de toutes les facultez il n'y en a point qui ait moins de pouvoir que le* chaud *&* *le* froid.

Ce que l'on a dit des humeurs qui se séparoient des autres, a du rapport avec ce qu'Hippocrate remarque en divers endroits, que les humeurs se *meuvent*. Il exprime quelquefois ce mouvement qui cause diverses maladies, par un terme qui marque [a] une *impétuosité*, à peu près semblable à celle des animaux qui *entrent en chaleur* en de certains tems.

Il y a d'autres passages par lesquels il semble qu'Hippocrate n'accuse que [b] deux

a Ὀργᾷν, *impetu ferri, libidine incendi.*
b *Lib. de affectionibus, & lib.* 1. *de morbis.*

deux ſortes d'humeurs, la *Bile*, & la *Pituite*, d'être les cauſes des maladies, entant que ces humeurs ſe mêlent avec le *ſang*, & qu'elles pechent ſoit par rapport à la qualité ou à la quantité, ou par rapport aux lieux où elles doivent ſe rencontrer ou ne ſe rencontrer pas ; mais comme il parle ailleurs de deux ſortes de bile, ces deux humeurs ſe pourront réduire à trois, & les joignant au ſang il s'en trouvera toûjours quatre.

[a] En d'autres endroits il en ajoute une cinquiéme qui eſt *l'Eau*, dont il prétend, que la Râte ſoit la ſource, comme le Foye & le Cerveau ſont celles du *ſang* de la *Bile*, & de la *Pituite*. Quelques commentateurs prétendent que cette *Eau* ſoit la même choſe que la *Mélancholie*, à laquelle il ſemble qu'Hippocrate la ſubſtituë ; On ne voit pas d'abord comment pouvoir accorder leur ſentiment avec l'idée qu'il avoit de cette derniére humeur. L'on a vû ci-deſſus qu'il la regardoit comme une eſpéce de *lie* des autres humeurs, en quoi elle n'auroit pas du rapport avec l'eau. Et il ſemble qu'on ne trouve p s mieux ſon conte en faiſant de deux ſortes de *Mélancholies*, l'une qui eſt

a *Lib.* 4. *de morbis.*

est celle qu'on vient de décrire ; & l'autre, qui doit plutôt être appellée *Bile noire*, qui n'est autre chose que la Bile jaune que l'on suppose qui se noircit en s'échauffant & en se brûlant par une chaleur excessive ; celle-ci n'ayant non plus rien de commun avec l'*Eau*. Néanmoins ce qui appuye le sentiment en question, c'est qu'il est dit dans le même endroit, touchant cette *Eau*, qu'elle est *la plus pesante des humeurs*. Rien n'empêche aussi qu'on ne puisse dire que c'est ici un different systéme, comme l'Auteur du [a] livre d'où il est tiré, a pasé de tout tems pour être different d'Hippocrate. Cette *Eau* pourroit encore avoir du rapport avec ce qu'Hippocrate appelle ailleurs *Ichor*; par où l'on a entendu toute sorte d'humeur *claire* & *subtile* qui se trouve dans le corps d'un homme, soit sain, soit malade. Mais il semble plûtôt donner ce nom à ce qu'il y a de plus clair dans les humeurs lors qu'elles sont mal disposées ou corrompuës. Ainsi il appelle de ce nom, ce qui coule d'un *ulcere malin*, & il parle en quelques autres endroits des *Icheurs acres & bilieuses* ; & des Icheurs brûlantes. On

a *Ce livre a été attribué à* Polybe *gendre d'Hippocrate, dont on parlera dans la suite.*

On trouve encore un troisiéme systéme sur les Causes des maladies dans un autre livre intitulé, (*a*) *Des vents*, ou *des Esprits*, qui est parmi les œuvres d'Hippocrate, mais que plusieurs ont soupçonné n'être pas de lui. L'Auteur de ce livre se sert tantot du mot de *Vents*, & tantôt du mot *d'Esprits*; avec cette difference que le dernier marque les Esprits, ou l'air, & les vents qui sont renfermez dans le corps; au lieu que le premier marque ceux du dehors, d'où il prétend néanmoins que viennent ceux de dedans, par le moyen de l'air qu'on respire, & de celui qui est contenu dans les alimens que l'on prend. Il paroit, par la lecture de ce livre, qui est un des mieux raisonnez, ou dont le raisonnement est mieux suivi qu'aucun autre de ceux d'Hippocrate, qu'il regarde *l'air* ou les *esprits*, comme les véritables *causes de la santé* & des *maladies*, préferablement même aux *humeurs*, qui ne tiennent lieu en cette rencontre que de causes aidantes, entant que les *esprits* se mêlent avec elles. Mais on peut concilier ce dernier sentiment, avec celui que l'on a rapporté comme étant à Hippocrate, touchant les effets

a Περὶ φυσῶν. c. c. φυσαῖ, & πνεύματα.

effets des humeurs, en disant que tout ce qu'on leur a attribué par rapport à la santé ou aux maladies, suppose l'impulsion des *esprits*, comme du *premier mobile*, & que c'est pour cela qu'Hippocrate les a désignez, comme on l'a vu ci-dessus, par *ce qui donne le mouvement.*

Il y a selon Hippocrate, autant de Causes externes de la santé & des maladies, qu'il y a de choses hors du corps de l'homme qui peuvent agir sur lui; & autant qu'il y a de varieté dans sa conduite, & dans ce qui lui arrive pendant tout le cours de sa vie.

Cela supposé il est facile de voir que la santé & les maladies dépendent en general des causes suivantes; de *l'air* qui nous environne; de ce que *nous mangeons* & de ce que *nous beuvons*; du *sommeil* & des *veilles*, de *l'exercice* & du *repos*; des choses *qui sortent de nôtre corps*, & de celles *qui y sont retenuës*; Et enfin des *passions*: On met aussi au nombre des causes externes de la santé & des maladies *la rencontre des corps étrangers*, qui nous est quelquefois utile, mais qui peut aussi souvent écraser, couper, & rompre l'union des parties du nôtre. Les poisons, & les animaux venimeux sont dans le rang de ces derniéres causes. On

On ne s'engagera pas à traiter plus particuliérement ce qui concerne les causes des maladies, parce que cela nous meneroit trop loin ; & on s'en dispensera avec d'autant plus de raison qu'il faudroit repeter tout ce qu'on auroit dit ici, dans l'article de Galien, dont le systeme à cet égard, est plus clair & plus méthodique, que celui d'Hippocrate, de qui il suit presque en tout, les principes.

On touchera seulement deux mots, premiérement le rapport qu'Hippocrate trouvoit entre quelques-unes des causes externes, & les internes. Il faisoit, par exemple, comparaison des *quatre humeurs* dont on a parlé, avec les *quatre âges de l'homme* ; avec les *quatre saisons de l'année* ; & avec les *climats* ou les lieux chauds, froids, secs, ou humides. *L'enfance* ou *l'adolescence* ; le *Printems*, & les *Païs temperez* devoient, selon lui, produire du *sang*, & par consequent plus de maladies *sanguines*, & moins de celles qui dépendent de la *bile* de la *pituite*, & de la *mélancholie*. La *Jeunesse* ; *l'Eté* ; & les *Païs chauds*, & secs, étoient propres pour faire de la *bile*, & toutes les maladies qu'elle cause. L'âge *viril* ; *l'Automne* ; & les lieux dont l'air est *grossier* & *inégal*, contri-

tribuoient à la formation de la *mélancholie*, & des maladies mélancholiques. La *vieillesse*; l'*Hiver*; & les Pais *frois, & humides*, engendroient la *Pituite*, & les maladies pituiteuses.

Il examine de même, avec soin, quels sont les *alimens* qui produisent du sang, de la Bile, &c. Il traite aussi des effets du *sommeil* & des *veilles*, de *l'exercice*, & du *repos*, & des autres causes externes que l'on a touchées, par rapport aux quatre humeurs & à toute l'utilité ou tout le dommage qu'on en peut generalement recevoir.

On remarquera en second lieu qu'entre toutes les causes dont on a fait mention, les deux plus generales sont, selon Hippocrate, les *alimens* & *l'air*; & que ce sont celles qu'il examine avec toute l'attention possible. Premiérement pour ce qui concerne la *nourriture*, il a composé divers livres sur ce sujet seul. Il s'est attaché fort exactement à distinguer celle qui est bonne & celle qui est mauvaise, selon les differens états où l'on se trouve. Et il y étoit d'autant plus obligé que sa maniére de traiter les maladies rouloit presque entiérement sur cet article, c'est à dire sur le choix de certaine nour-

nourriture soit à l'égard de la (*a*) *qualité*, soit à l'égard de la (*b*) *quantité*, ou du *tems* & des occasions propres pour la donner, comme on le verra dans la suite.

Il faisoit aussi une grande consideration de *l'air* & de ce qui en dépend. L'on a vû en gros ce qu'il pensoit sur les quatre saisons & sur les divers Païs. Il examinoit d'ailleurs les vents qui régnoient ordinairement ou extraordinairement; les déréglemens des saisons; & même le lever & le coucher des (*c*) *Astres*, ou les tems de certaines constellations, comme de la *Canicule*; de *l'Arcturus*; & des *Pleiades*; aussi bien que les tems des *Solstices*, & des *Equinoxes*, ces jours-là causans, à ce qu'il croyoit de grands changemens dans les maladies; mais il n'a pas expliqué comment cela se fait.

On peut inferer de ce qu'on vient de dire qu'Hippocrate regardoit la connoissance de *l'Astronomie* comme nécessaire à un Médecin; & qu'il croyoit que les Astres avoient quelque influence sur nos corps. Ceci a du rapport avec ce qu'il dit

a. b. ἰδέαι, καὶ πόσον. *lib. de alimento.*

c *Lib.* 1. *de diæta. lib. de aëre aquis & locis. lib. de humoribus. lib.* 4. *de morbis. aphorism.* 1. *lib.* 3.

(*a*) ailleurs des *choses du Ciel*, qu'il conte entre les causes des maladies ; & avec ce qu'on a remarqué ci-dessus (*pag.* 9.) que, selon Hippocrate, *nôtre santé, nôtre vie, nôtre mort, & tout ce qui regarde nôtre être dépend des* choses qui sont élevées au-dessus de nous. Et il y a de l'apparence qu'il a encore entendu quelque chose d'approchant, quand il a parlé (*b*) ailleurs de je ne sai quoi de *divin* qu'il reconnoissoit dans les causes des maladies. Quelques-uns de ses plus anciens Commentateurs avoient cru que lors qu'il parle de cette maniére, il fait allusion à ce qu'ont dit sur ce sujet (*c*) les Poëtes, & Homere en particulier, qui attribue à la *colere des Dieux*, les maladies qui arrivent aux hommes. Mais Galien n'est pas de leur sentiment ; & il a raison de leur faire cette

a ἢν τὰ ἐκ τῶν οὐρανῶν ἀνεπιτήδεια ᾖ. *Si les choses qui dépendent du Ciel ne sont pas favorables.*

b *Libro prognostic. lib. de nat. muliebr. & de morb. sacr.*

c *Je ne sai ce que Galien a entendu lors qu'il dit que ceux qui attribuent les maladies à la colere des Dieux, empruntent pour le prouver, le témoignage de ceux qui ont écrit ce qu'on appelle des* Histoires, *ou les* Histoires, παρὰ τῶν γραψάντων τὰς καλουμένας ἱστορίας.

te leçon, (a) *que ceux qui commentent ou qui interpretent un Auteur ne doivent pas dire tout ce qui leur semble être véritable*, ou, ce que l'Auteur a dû croire selon eux; *mais ce qui est véritablement selon son sentiment, quand même cela seroit faux.* Or Galien soûtient, qu'il n'y a aucun des livres *d'Hippocrate dans lequel il ait attribué aux Dieux la cause des maladies.* Et il prouve d'ailleurs qu'Hippocrate n'a pas été dans cette opinion, premiérement par la raison que ce dernier rend de quelques accidens qui arrivoient dans une maladie particuliére qu'il décrit, & du nom qu'on donnoit à cette maladie. On appelloit ceux qui en étoient atteints d'un nom qui signifie; (b) *frappez*; dans la pensée où l'on étoit, (c) sans doute, parmi le peuple que ces gens là avoient été *frappez* de cette maniére *par quelque divinité*, à peu prés comme par la *foudre*. Mais Hippocrate remarque expressément que les Anciens n'avoient ainsi nommé cette

 ma-

a *In libr. prognostic. commentar.* 1.

b Βλητοί. *lib. de ratione victus in acutis.*

c *C'est du moins la consequence qu'on doit tirer du raisonnement de Galien; autrement sa preuve ne vaudroit rien. On parlera encore de cette maladie dans la suite.*

maladie, ou ceux qu'elle attaquoit, que parce que ceux qui en mouroient avoient après leur mort les côtez *livides & meurtris*, comme ceux qui ont reçu des coups. Il le prouve en second lieu par un des livres d'Hippocrate qui est intitulé, *De la maladie sacrée*, c'est à dire, du *Haut-mal*; dans lequel cet ancien Médecin s'éforce d'ôter de l'esprit des peuples l'opinion qu'ils avoient *que les Dieux envoyoient de certaines maladies aux hommes*. On pourroit fortifier les preuves de Galien parce qu'Hippocrate dit (*a*) ailleurs d'une maladie particuliére aux *Scythes*, qui passoit de même pour divine, & dont on parlera dans la suite.

Pour revenir à la signification de ce qu'Hippocrate a appellé *divin* dans les maladies ; le même Galien conclud, qu'il n'a entendu autre chose parlà que la *constitution de l'air qui nous environne* ; ce qui est équivoque, l'air pouvant être constitué d'une maniére si particuliére qu'on pourroit y reconnoître quelque chose de divin ; & c'est-là le sentiment de quelques (*b*) commentateurs modernes ; qui ont cru, que le *divin* d'Hippocrate

a *Lib. de aëre, aq. & locis.*
b *Gorrhæus, Fernel.*

crate dépendoit en effet des qualitez de l'air, mais de certaines qualitez qu'ils ont nommées *occultes* ou *cachées*, parce qu'elles n'ont aucun rapport avec les ordinaires ou celles qu'on a appellé *premiéres*, qui sont le *chaud*, le *froid*, le *sec* & *l'humide*; ni avec aucune autre qualité qu'on connoisse. Ce n'est pas cependant ce que Galien veut dire en cet endroit; ni Hippocrate lui même, qui semble s'expliquer en faveur du premier sentiment, lors qu'il dit, dans le pénultiéme livre qu'on a cité; *que la maladie qu'on appelle* sacrée, *tire son origine des mêmes causes que les autres maladies; assavoir des choses qui vont & viennent, ou qui sont sujettes au changement; comme sont* le Froid, le Soleil, les Vents, *qui souffrent des vicissitudes perpétuelles. Or quoique ces choses*, ajoûte-t-il, *soient* divines, *il ne faut pas s'imaginer que cette maladie soit* plus divine *que les autres; mais toutes les maladies doivent être regardées comme* humaines *& comme* divines *tout ensemble.*

On dira peut-être, que l'on a douté de l'Auteur de ce livre : Mais si l'on fait réflexion sur la coûtume constante d'Hippocrate, de marquer exactement la constitution des saisons dans lesquelles, ou

après lesquelles les maladies qu'il veut décrire ont paru ; on verra que de quelque sorte de maladie qu'il veuille parler, même lors qu'il s'agit de maladies *pestilentielles* ; il ne fait mention que des changemens ordinaires de l'air, par rapport au chaud, au froid, au sec, & à l'humide ; observant, par exemple, qu'un Printems pluvieux a été précedé d'un Hyver humide, ou suivi d'un été brûlant ; que tels ou tels vents ont soufflé, &c. sans dire un seul mot des autres qualitez particuliéres & cachées de l'air, lesquelles ont suppose qui causent les maladies extraordinaires.

Il est vrai qu'on trouve quelques autres passages dans les écrits de cet ancien Medecin, sur quoi on prétend fonder les *qualitez cachées*, dont on vient de parler, lesquelles Galien admettoit aussi bien que les Auteurs modernes qu'on a citez. On y trouve premiérement le propre mot de (a) Cause cachée ; Galien soutient que quand Hippocrate parle des maladies (b) *épidemiques*, qu'il dit venir *de l'air*, ou *de ce que nous respirons*,

a Αἰτίη ἄδηλος. *lib. de alimento.*

b *On expliquera ce mot un peu plus bas.*

rons, qui est chargé d'une (a) exhalaison malsaine, *ou* propre à faire des maladies ; il prétend, dis-je, que cette exhalaison malfaisante, n'agit point, selon Hippocrate, par les *qualitez ordinaires*, mais par une *proprieté cachée* ou inexplicable *de toute sa substance*.

Cependant je ne vois pas qu'Hippocrate se soit expliqué sur la nature de cette exhalaison, non plus que sur celle de l'influence des Astres, ou sur la maniére dont ils agissent sur les corps inférieurs, quoi qu'il suppose, comme on l'a dit, leur action. Il semble que cette exhalaison est la même chose que ce qu'il appelle des (b) *impuretez* ou des *infections* de l'air dans un autre passage parallele au précedent. Mais il ne nous dit point en quoi consiste cette infection. On finira ce qui regarde les causes des maladies, en remarquant que dans le même endroit où Hippocrate fait venir de *l'air* les maladies épidemiques, il tâche de prouver qu'elles ne viennent point des *aliments*, comme les maladies ordinaires ; & c'est par

a Νοσερὴ ἀπόκρισις. *Galien rend ce mot par celui de* ἀναθυμίασις, *qui signifie* une vapeur.

b Μιάσματα, *inquinamenta. Voyez le livre* de flatibus.

car où l'on voit que l'air est selon lui, la cause la plus générale de toutes les maladies.

Les Humeurs & les Esprits étant, comme on vient de le voir, les *Causes* de la santé & des maladies; les *Parties solides* ou *Contenantes* qui sont la troisiéme sorte de substance qui compose le corps des animaux, devront en être le *sujet*; puis qu'elles sont saines ou malades selon la bonne ou la mauvaise disposition qu'y causent les humeurs & les esprits; & selon les impressions avantageuses où fâcheuses qu'y font les corps étrangers & tout ce qui vient du dehors. C'est la consequence qu'on peut tirer de quelques passages d'Hippocrate, tels que sont les deux qui suivent; (a) *Lors*, dit-il, *que quelqu'une des humeurs se separe des autres ou qu'elle se tient à part, il faut nécessairement que* le lieu *d'où elle est sortie soit* atteint de maladie, *& même que* celui où elle sera coulée *en trop grande abondance*, souffre du mal *& de la* douleur. Le second passage est celui où il dit; (b) *que les maladies qui viennent d'une* partie du corps *qui est considerable sont les plus dangereuses*; car, ajoute-

a *De natur. hum.*
b *Ibidem.*

ajoute-t-il, *si la maladie doit* (a) demeurer, *c'est à dire*, avoir son siége *dans l'endroit où elle a commencé, lors qu'une partie des plus importantes souffre, il faut que tout le corps souffre.*

On ne trouve rien de suivi, ou de fort étendu dans Hippocrate touchant les differences des maladies. Ce qu'on en peut recueillir c'est premiérement que les differentes causes dont on vient de parler & les differentes parties du corps, font autant de differentes sortes de maladies, selon ce qu'il dit dans ce passage; (b) *Les* differences des maladies *dépendent des choses suivantes*; *de la* nourriture; *de* l'esprit; *de la* chaleur; *du* sang; *de la* pituite; *de la* bile, *& de toutes les* humeurs; *aussi bien que de la* chair; *de la* graisse; *de la* veine; *de* l'artere; *du* nerf; *du* muscle; *de la* membrane; *de* l'os; *du* cerveau; *de la* moüelle de l'épine; *de la* bouche; *de la* langue; *de la* gorge *ou de* l'esophage; *de* l'estomac; *des* intestins; *du* diaphragme; *du* ventre; *du* foye; *de la* rate; *des* reins; *de la* vessie; *de la* matrice; *de la* peau. De ces maladies Hippocrate en regardoit quelques unes comme *mortelles*, d'autres comme sim-

a. Μένειν. b *Lib. de alimento.*

plement *dangereuses*; & d'autres comme *aisées à guérir*; selon la cause qui les produit, & selon la partie ou le sujet malade. Il fait une autre difference générale des maladies par rapport au tems de leur durée, lors qu'il les distinguë en (a) *aigues*, ou *courtes*; & en (b) *longues*; & cela encore par rapport aux diverses causes dont on a parlé; les maladies *aigues* étant causées, selon lui, par la *bile* & par le *sang*; & cela dans la *fleur de l'âge*, au *Printems* & en *Eté*; & les *longues*, au contraire, étant produites par la *pituite* & par la *bile noire*; dans la *vieillesse*, & pendant *l'Hyver*. De ces maladies les unes sont *plus aigues* & les autres *moins*, & il en est de même des *longues*. On verra plus bas quelle est la durée des unes & des autres.

Hippocrate distinguoit aussi les maladies par rapport aux lieux particuliers où elles ont cours, soit *ordinairement*, soit *extraordinairement*. Il appelloit les premiéres, c'est à dire, celles qui sont *ordinaires & familiéres à de certains lieux*, des

a Ὀξέες, ἢ βραχέες; λίαν ὀξέες; κάτοξέες; ὀξύτατοι. *aigues & très-aigues.*

b Μακροὶ; χρόνιαι.

des maladies (*a*) *Endémiques*; & les dernieres, ou celles qui régnent extraordinairement tantôt en un lieu & tantôt en un autre, & dont plusieurs personnes se trouvent également atteintes pendant un certain intervalle de tems, maladies *Epidémiques*, c'est à dire, selon la même étymologie, maladies qui ont cours *parmi le peuple*, comme la *Peste*, qui est la plus terrible de toutes. Il faisoit un troisiéme genre de maladies, opposé au précédent, qu'il marquoit par le nom de maladies (*b*) *dispersées*, indiquant par-là toutes les maladies de differens caractéres, qui attaquent divers particuliers dans une certaine saison, en un mot les maladies ordinaires qui sont l'une d'une sorte & l'autre d'une autre. Il distinguoit celles (*c*) *qui naissent avec nous*, ou qui sont *héréditaires*; d'avec celles *qui viennent après la naissance*. Il regardoit enfin les maladies,

a Ἐνδημοι ou ἐνδήμιοι, de ἐν & de δῆμος, peuple ou nation; *comme qui diroit* des maladies familiéres à de certaines nations; *comme on verra un peu plus bas que les* Scythes *étoient sujets à une certaine maladie des* jointures *ou de la* hanche.

b Σποραδες.

c Συγγενέες, καὶ οὐ συγγενέες, σύμφυτοι.

dies, ou comme étant (*a*) *d'une bonne nature*, ou *d'une nature maligne*. Les premiéres sont celles qui se guérissent aisément, ou le plus souvent; & les secondes, celles qui donnent une grande peine aux Médecins, & qui souvent ne guérissent point, quoi qu'ils y employent tous leurs soins.

Des Changemens remarquables *qui arrivent, dans les maladies, & particuliérement des* Crises *& des* jours *Critiques*.

Hippocrate envisageoit les changemens qui arrivent aux maladies par rapport à quatre differens tems; (*b*) le *commencement* de la maladie, son *augmentation*, son *plus haut degré*, & son *déclin*. Ce qui se doit entendre des maladies dont l'issuë est heureuse; car dans les autres la mort tient lieu de *déclin*. Le troisiéme tems, ou le troisiéme période, est donc suivi du changement le plus considerable, puis qu'il décide de la mort ou de

a Εὐήθεις, ἢ κακοήθεις. *de* ἦθος, *ou* ἤθεα, *qui signifie les* mœurs, *les* coûtumes; *par une metaphore tirée des actions, ou des maniéres d'agir, des hommes, dont les uns sont malins, & les autres d'un bon naturel*,

b Ἀρχὴ; ἐπίδοσις; ἀκμή; χάλασις.

de la vie du malade : Ce qui se fait ordinairement, ou du moins le plus souvent par le moyen d'une *Crise*.

Hippocrate appelloit *Crise*, c'est à dire *Jugement*, tout *changement subit, qui arrive dans les maladies, soit en mieux soit en pis, soit que la guerison, soit que la mort s'ensuive immédiatement.*

Ce Changement se fait, selon lui, par la *Nature*, qui *juge* de cette maniére le malade en *l'absolvant* ou en le *condannant*. Pour entendre ce qu'il veut dire, il faut se souvenir de l'idée qu'il a de la Nature, qu'il envisage comme réglant toute l'économie du corps.

Si donc les maladies consistent en un désordre de cette économie, comme on le recueille de ce que l'on a dit sur leurs causes, la Nature & les maladies doivent toûjours se trouver opposées : Mais comme dans leur combat, ou dans le different qu'elles ont ensemble la Nature est comme *Juge* & *Partie*, elle doit avoir le plus souvent le dessus ; & c'est par cette raison que le mot de Crise se prend le plus ordinairement pour un *jugement favorable* & qui termine heureusement la maladie.

La maniére dont la Nature agit en

cette rencontre pour détruire son ennemie, c'est en ramenant les humeurs, dont le désordre cause celui de tout le corps, à leur état ordinaire, soit par rapport à leur quantité, soit par rapport à leur qualité, à leur mélange, à leur mouvement, ou aux lieux qu'elles occupent, & à toutes les autres maniéres dont elles pechent. Entre les moyens que la Nature employe en premier lieu pour cela, Hippocrate contoit particuliérement sur ce qu'il appelle la (*a*) *Coction* des humeurs. C'est là le premier but qu'elle se propose. C'est par cette *Coction* qu'elle se rend la maitresse, & qu'elle achemine les choses à une bonne Crise. Les humeurs ayant été amenées à ce degré, ce qu'il y a de *superflu* & de *nuisible*, se *vuide* promptement de lui même, ou du moins il est très-aisé de le faire sortir par les moyens dont on parlera quand il s'agira de la cure des maladies, ou des soins que la Médecine apporte pour aider la Nature en cette occasion. Le superflu étant évacué, ce qui se fait, par une *perte de sang*; par un *flux de ventre*, ou par un *vomissement*; par

a Πέψις, ou πεπασμὸς. *Hippocrate dit même quelquefois que la maladie elle-même se cuit*, πέσσεται ἡ νοῦσος. *Lib.* de ratione victus in acut.

par des *sueurs*; par une *décharge d'urine*; par des *tumeurs*, ou des *abscès*; des *galles*, des (*a*) *boutons*, ou *pustules*, des *taches*, & autres choses qui paroissent au dehors; la Nature réduit aisément le reste en l'état où il étoit avant la maladie.

Mais il faut remarquer que les évacuations, dont on vient de parler, ne sont regardées par nôtre Auteur, comme les effets d'une vraye crise, que lors qu'elles sont considerables par leur *quantité*; *les petites vuidanges n'étant point suffisantes*, selon lui, *pour faire une crise*. Elles sont, au contraire, une marque que la Nature est accablée sous le fardeau des humeurs, qu'elle laisse aller faute de pouvoir les retenir parce qu'elles l'irritent continuellement. En ce cas ce qui sort est *crud*, parce que la maladie est encore la plus forte, & tant que les choses demeurent en cet état, on ne peut espérer qu'une *mauvaise Crise* ou qu'une Crise *imparfaite*; qui marque, ou le triomphe de la maladie, ou du moins que ses forces égalent celles de la Nature; ce qui est suivi de la *mort*, ou d'une *prolongation de la maladie*, pendant laquelle la Nature a souvent un terme suffisant pour tenter une nouvelle crise

a Ἐξανθήματα.

crise plus heureuse que la premiére, après avoir fait de nouveaux efforts pour avancer la coction des humeurs. On renvoye à parler des *signes de coction* ou de *crudité* proposez par nôtre Auteur, & de quelques autres signes, qui regardent encore les crises, dans l'article suivant.

Ce que nous avons ici à remarquer principalement c'est que la Coction ne peut se faire, selon lui, que dans un certain terme, à peu près comme il faut à chaque fruit un certain tems limité pour *mûrir*, car il compare l'état des humeurs que la nature *a cuites* à celui des fruits qui sont venus à leur *maturité*.

Le tems nécessaire pour cela se régle selon les differences des maladies que l'on a touchées à l'article précedent. Dans celles qu'Hippocrate a appellées *très-aigues*, la coction ou la crise se fait au *quatriéme jour*. Dans celles qui sont simplement *aigues*, cela va jusqu'au *septiéme*, & quelquefois jusqu'à *l'onziéme*, & même jusqu'au (*a*) *quatorziéme*, qui est le plus long terme qu'Hippocrate donne aux maladies véritablement aigues; quoiqu'en quelques endroits il semble le pousser jusqu'au (*b*) *vintiéme* ou *vint & unième*

a *Aphorism.23. sect.2.* b *Lib. de crisibus.*

unième jour, & même jusqu'au (*a*) *quarantiéme* & *soixantiéme*.

Toutes les maladies qui passent ce dernier terme sont mises au rang des longues; & au lieu que dans celles qui ne passent pas le *quatorze*, ou au plus tard le *vint*, chaque (*b*) *quatriéme* jour fait un jour de crise, ou du moins est un jour remarquable & par lequel on peut juger s'il y aura crise dans le quartanaire suivant, & si elle sera heureuse ou non; dans celles qui vont de *vint* à *quarante*, il ne conte plus que par chaque *septenaire*; & dans celles qui passent *quarante*, il commence à conter par *vintaines*; comme il paroit par la progression suivante qui contient les jours marquez expressément par Hippocrate, dont le premier est le *quatriéme*; duquel il passe au septiéme; puis à l'onze; au quatorze; au dix-sept; au vint; & de celui-ci au vintsept; au trentequatre; au quarante; & enfin de

a *Lib. de diebus criticis.*

b *Il faut pour trouver le conte juste, conter ce quatriéme jour deux fois au milieu de chaque septenaire, & aussi deux fois au commencement du troisiéme; comme on le verra un peu plus bas par la progression de ces nombres telle qu'on la trouve dans Hippocrate.*

de ce dernier au soixante; au quatre-vint, au cent, & au sixvint; après lequel terme les jours de crise ne se content plus,& la chose se réduit à ceci qu'au lieu que les maladies qui vont jusqu'au *cent-vintiéme* jour, ont leurs crises réglées par le nombre des jours,celles qui passent ce terme ne sont plus regardées que par rapport aux changemens généraux des saisons; les unes se terminant, par exemple, vers les *Equinoxes* ou vers les *Solstices*; les autres dans le tems du lever ou du coucher des *Astres* ou des *constellations* dont on a parlé. Ou si les *nombres* ont encore lieu, on ne conte plus que par *mois* & par *années* entiéres. C'est ainsi qu'Hippocrate veut (*a*) que certaines maladies des enfans soient *jugées* dans le *septiéme mois* de leur naissance,& d'autres seulement dans leur *septiéme* ou même dans leur *quatorziéme année*.

Il reste une remarque à faire touchant le *vintiéme* & le *vint & uniéme* jour. C'est que l'un & l'autre sont également marquez pour des *jours de crise*, en de differens (*b*) endroits des œuvres d'Hippocrate.

a *Aphorism.28. sect.3.*

b *Vid. lib. de crisibus, de diebus criticis. Aphorism.36. sect.4. &c.*

crate. Voici la raison qu'il rend en l'un de ces endroits pourquoi il préfere le premier de ces jours au dernier, qui feroit le conte juste des *trois septenaires* complets. C'est, dit-il, que les jours d'une maladie ne doivent pas être contez entiers, (a) les années ni les mois n'étant pas non plus composez de jours entiers.

Cependant cette raison n'empêche pas qu'il ne mette ailleurs le vint & uniéme jour pour un véritable jour de crise, comme presque tous les autres *jours impairs*, qui paroissent tellement affectez pour les crises, qu'il dit dans un de ses aphorismes; *que les sueurs qui commencent le troisiéme, le cinquiéme, le septiéme, le neuviéme, l'onziéme, le quatorziéme, le dix-septiéme, le vint & uniéme, le vintseptiéme; le trente & uniéme, & le trentequatriéme jour d'une fiévre, sont bonnes; & que celles qui arrivent en d'autres jours marquent que le malade sera beaucoup travaillé, que son mal sera long, & sujet à des rechutes.* Il dit encore expresśément dans un autre apho-

a *Voyez le livre de* Septimestri partu *au commencement, & ce que l'on a dit dans l'Anatomie d'Hippocrate touchant les enfans qui viennent à sept mois.*

aphorisme, (a) *que le fiévre qui quite dans un jour qui n'est pas impair est ordinairement sujette à une rechute.* Galien expliquant ce passage prétend qu'il faut lire, *un jour de crise*, au lieu de, *un jour impair.* Mais il se donne de la peine envain, la même chose se trouvant en divers autres endroits, comme dans le second des Epidémiques où il y a un passage parallele à celui qu'on vient de citer; & un autre qui dit *que ceux qui meurent de maladie, meurent nécessairement dans un des jours* impairs; *& même, si la maladie est longue, dans un mois, ou une année qui tombent dans le nombre* impair. On peut encore voir sur ce sujet le quatriéme livre, *de morbis*, où ce qu'on vient de dire des jours *impairs* est regardé comme un sentiment *reçu de tout le monde*; en sorte que quand on objecteroit que ce livre n'est pas d'Hippocrate, mais de *Polybe* son gendre, la preuve n'en seroit pas moins forte, puis que cet Auteur ne débite pas ce sentiment comme le sien propre, mais comme un sentiment généralement approuvé.

Galien étoit obligé de se déclarer contre les jours *impairs*, par la même raison qu'il rejette tout ce qui concerne la di-

a *Aphorism. 61. sect. 4.*

dignité du nombre septenaire & des autres *nombres*, qui étoient regardez par les Pythagoriciens comme ayans par eux-mêmes un certain *pouvoir*, ou comme étant *plus parfaits* les uns que les autres. Et quoi qu'il convienne que les crises arrivent dans les *septenaires*, ce n'est pas à la valeur de ce nombre qu'il attribuë cet effet, mais à la *Lune*, qui gouverne les *semaines* lesquelles sont composées de *sept jours*. Je ne sai si Hippocrate pensoit à l'influence de cet Astre, dans cette occasion; mais ce qu'il dit en un de ces livres, (*a*) qu'on a cité ci-dessus, *d'une harmonie qui résulte de la jonction de certains nombres, plus entiers & plus parfaits que les autres*, fait bien voir qu'il avoit donné dans le sens de *Pythagore*, & c'est ce que reconoit *Celse*, lors qu'il dit, (*b*) *que les nombres des Pythagoriciens, qui faisoient grand bruit en ce tems-là*, c'est à dire, *au tems d'Hippocrate, avoient fait tomber les anciens Médecins dans l'erreur.*

Au reste quelqu'opinion qu'eut Hippocrate

a *De septimestri partu.*

b *Verùm in his quidem antiquos, tunc celebres admodum Pythagorici numeri fefellerunt. lib.3. cap.4. Voyez le livre précedent, à l'article de Pythagore.*

pocrate touchant le pouvoir des jours impairs & des autres jours de crise que l'on a indiquez, il n'a pas laissé de reconnoitre que la chose varie quelquefois. C'est ce qui paroit par l'exemple qu'il rapporte lui-même d'une Crise salutaire arrviée dans le *sixiéme* jour d'une maladie, & d'une autre, de même nature, qui se fit dans le *quinziéme*. Mais ce sont des cas rares qui n'empêchent pas que la régle générale ne subsiste.

Il faut encore remarquer avant que de finir cet article, qu'outre les changemens que l'on a dit qui arrivent dans les maladies, en suite desquels le malade meurt ou guerit; Hippocrate parle souvent d'une autre sorte de changement, qui est lors que la maladie au lieu de se terminer ne fait que changer (*a*) *d'espéce*, comme quand une *pleuresie* se change en *inflammation de poumon*; les *vertiges* en *epilepsie*, la *fiévre tierce*, en *quarte* ou *continuë*, &c.

Des

a *Hippocrate appelloit ce changement* μετάστασις, ou μεταπτωσις.

Des autres Accidens *qui accompagnent, qui précedent ou qui suivent les maladies; & des signes par lesquels Hippocrate les distinguoit les unes des autres, & connoissoit par avance quel en seroit le succez, ou celles qu'on devoit avoir dans la suite.*

LA grande réputation qu'Hippocrate s'est acquise est principalement un effet de son application à observer jusqu'aux moindres *circonstances des maladies*, & du soin qu'il a eu de décrire avec une grande exactitude tout ce qui les avoit précedées, & tous les *accidens* qui les accompagnoient, ce qui *soulageoit* & ce qui *faisoit du mal*, qui est proprement ce qu'on peut appeller *faire l'histoire d'une maladie.*

Par cette voye il n'apprenoit pas seulement à *distinguer les maladies* les unes des autres, par les *signes* qui sont particuliers à chaque sorte; mais il se faisoit encore une habitude, en comparant les mêmes maladies qui attaquoient diverses personnes, & les accidens qui avoient accoûtumé de préceder ou de suivre, de *prédire* les maladies avant qu'elles fussent venuës, & d'en déterminer au juste

le succès & la fin. Il semble même qu'il veuille insinuër, (a) en quelque endroit, qu'il est le premier de tous les Médecins qui ait mis cela en usage, ou qui ait enseigné la maniére de dire par avance à un malade ce qui lui doit arriver, qui est ce qu'on appelle faire le *Prognostique* d'une maladie.

C'est par cet endroit, je veux dire par le *prognostique*, qu'il s'est fait admirer de toute l'antiquité, qui étoit sans doute persuadée de la maxime qu'il débite lui-même ; (b) *qu'un Médecin, qui sur quelques signes qui lui paroissent dans une maladie, dit à un malade tout ce qui lui est arrivé & ce qui lui arrive tous les jours ; & qui après avoir été informé de lui, ajoûte non-seulement les choses qu'il a omises, mais marque encore par avance ce qui arrivera dans la suite ; passera toûjours pour connoître parfaitement l'état du malade, & fera qu'on s'abandonnera entiérement à ses soins. Et comme il n'est pas toûjours au pouvoir des Médecins de sauver leurs malades, le* prognostique *servira du moins à les mettre à couvert de tout blâme.*

Hip-

a *Lib.* 1. *de diæta, sub princip.*
b *Lib. prænotion. in princip.*

Hippocrate possedoit si bien la *doctrine des Signes*, qu'on peut dire que ç'a été son fort ; & Celse remarque, (*a*) *que les Médecins, qui étoient venus après lui, quoi qu'ils eussent innové plusieurs choses touchant la maniére de traiter les maladies, ils s'en étoient tenus, pour ce qui est des* signes, *à ce qu'Hippocrate en avoit écrit.*

On trouve un très-grand nombre de ces *signes*, répandu dans ses écrits ; mais ils sont particuliérement recueillis dans le livre des *aphorismes*, & dans trois autres livres qui ne traitent que de cette matiére seule ; les *Prénotions*, ou les *Prognostiques* ; les *Prédictions* ; & les *Prénotions de Cô.* Galien ne veut pas que les deux derniers soient d'Hippocrate, comme étant pleins de fautes. Il ajoute que ce qu'il y a de bon a été pris des deux premiers, & des livres *des maladies Epidémiques*. Cela n'a pas empêché que plusieurs Savans d'entre les Anciens & d'entre les Modernes n'ayent commenté ces mêmes livres, & n'en ayent fait beaucoup d'estime.

Pour pouvoir conter en quelque façon

Q 2 sur

a *Recentiores quoque Medici, quamvis in curationibus mutarint, tamen hæc Hippocratem optimè præsagisse fatentur. lib.2. præfat.*

ſur un prognoſtique, c'eſt à dire, pour pouvoir dire par avance que telle choſe paroiſſant, telle autre ſuivra néceſſairement, il faut l'avoir remarqué très-ſouvent ſans que cela ait jamais manqué, ou du moins rarement; une ſeule expérience ou même deux ou trois ne ſuffiſant pas pour s'en aſſurer. C'eſt ce qu'on ne peut pas dire de tous les prognoſtiques d'Hippocrate en général. On jugeroit plûtôt, à l'égard de quelques-uns, que ce ſont des obſervations faites en des cas ſinguliers, par des gens qui remarquoient exactement ce qui arrivoit à chaque malade, dès le commencement de ſa maladie juſqu'à la fin; & qui comparant ce qu'ils avoient vû les premiers jours, avec ce qui ſuivoit, en tiroient des conſéquences bonnes ou mauvaiſes.

C'eſt ce que Galien tâche d'inſinuër lors qu'il dit qu'une partie de ces Prognoſtiques a été tirée des livres *des Epidémiques*. Il ſe peut que quelqu'un ayant voulu ſe rendre ſavant dans l'art de prédire le ſuccès des maladies; il a cru que le meilleur moyen de réüſſir, c'étoit d'examiner les hiſtoires des maladies rapportées par les plus habiles Maîtres, & d'en tirer des conſequences qui fiſſent à ſon

son but. Ce moyen étoit en effet très-bon; mais pour n'être pas en danger de se tromper, il falloit avoir recueilli un nombre infini d'observations sur toutes les maladies de quelque nature qu'elles soient, pour pouvoir trouver parmi ce nombre suffisamment de cas parfaitement semblables dans chaque espéce de maladie, en sorte qu'on put dire surement; *lors que, dans une telle maladie, un tel signe, ou plûtôt de tels signes, paroissent, le malade meurt, & au contraire lors qu'on en voit tels autres, le malade échappe.* Si de vint malades, par exemple, qui dans des fievres continuës ont rendu quelques goutes de sang par le nez, ou qui n'ont que légérement sué par la tête ou par la poitrine, il en est mort quinze ou dix-huit; & si de vint, qui ont saigné abondamment, & sué de même par tout le corps, il én est réchapé autant qu'il en étoit mort des autres, on peut conclure en général que le premier accident est funeste & le second de bon augure. Mais il n'y a pas d'apparence que ceux qui ont recueilli ces prognostiques, & particuliérement les prénotions de Cô, ayent toûjours attendu d'avoir autant d'exemples de chaque cas qu'ils proposent, qu'il

en auroit fallu pour pouvoir s'y fier. La vie de l'homme n'est pas assez longue pour cela; c'est ce qu'Hippocrate a reconnu lui-même, comme on le verra dans la suite. L'avantage que cet ancien Médecin avoit à cet égard, c'est qu'il pouvoit suppléer au défaut de sa propre expérience, en se prévalant de celle de ses prédécesseurs les *Asclépiades*, supposé qu'ils eussent été gens capables de faire comme il faut des expériences, ce qui est fort difficile, comme Hippocrate le reconnoit aussi. Il étoit si fort convaincu de cette difficulté, qu'il n'en fait aucune d'avoüer qu'on peut aisément se tromper, particuliérement en fait de prognostique; *les prédictions*, dit-il, *qui concernent les maladies aigues sont incertaines; & l'on ne sauroit dire au juste si le malade mourra ou s'il en échappera.* On verra dans la suite d'autres preuves de la modestie & de la bonne foi de cet Auteur.

Ce n'est pas seulement de tout ce qui compose l'homme, qu'Hippocrate tiroit des indices pour connoître & pour prévoir les maladies & leurs suites. Les fonctions naturelles; les actions & les maniéres de chaque particulier; ses gestes; ses coûtumes; en un mot toutes les cir-

con-

constances qui regardent la coûtume de chacun, & ce qui arrive, soit avant, soit pendant une maladie, par nôtre propre faute, ou par celle d'autrui; par la disposition interieure de nôtre corps, ou par celle où se trouvent, à nôtre égard, les choses qui sont hors de nous; tout cela, dis je, fournissoit à ce pere de la Médecine, des *signes* par lesquels il jugeoit de l'état auquel on étoit, par rapport aux maladies ou présentes ou à venir.

La premiére chose qu'Hippocrate consideroit, particuliérement lors qu'il s'agissoit d'une maladie *aigue*, c'étoit *le visage* du malade. C'est un bon signe, selon lui, pour un malade, d'avoir le visage d'un homme qui se porte bien, & tel que le malade lui même l'a eu dans sa santé. Autant que le visage s'éloigne de cette disposition autant y a-t-il, à proportion de danger. Voici la description qu'Hippocrate donne du visage d'un mourant; *Quand un malade*, dit-il, *a le nez aigu; les yeux enfoncez; les temples creuses; les oreilles froides & retirées; la peau du front dure, tenduë & seche; & la couleur du visage d'une pâleur tirant sur le verdâtre ou le plombé, on peut assurer que la*

mort est à la porte; *à moins*, ajoûte-t-il, *que le malade n'eût été épuisé tout d'un coup par de longues veilles, ou par un flux de ventre, ou qu'il n'eût été long-tems sans manger.* Les Médecins ont appellé cela, *la face Hippocratique*, pour marquer que l'on tient cette observation d'Hippocrate. *Les levres pendantes, relâchées, & froides*, sont regardées ailleurs par cet Auteur comme une confirmation du prognostique précedent.

Il tiroit aussi des indices de la disposition des *yeux* en particulier. Lors qu'un malade *ne peut pas supporter la lumiére*; lors *qu'il répand des larmes involontairement*; lors *qu'en dormant on lui void une partie du blanc des yeux*, à moins que ce ne soit sa coutume de dormir ainsi, ou qu'il n'ait le flux de ventre, ce dernier signe aussi bien que les précedents sont de mauvaix augure. Les yeux *ternis* sont pareillement un présage de mort, ou de grande foiblesse. Les yeux *étincelans, fixes* & *hagards*, marquent le *délire* & la *phrenesie* presente ou prochaine. Lors que le malade void (*a*) quelque chose de *rouge* & comme *des étincelles* ou *des éclairs* qui passent devant ses yeux, on doit atten-

a Μαρμαρυγαί.

tendre une *hémorrhagie*, & cela arrive ſouvent devant les *criſes* qui ſe doivent faire par une perte de ſang.

La maniére dont un malade ſe tient *couché* indique auſſi quel eſt ſon état. Si on le trouve couché ſur l'un des côtez, le corps, le col, les jambes, & les bras un peu retirez, ce qui eſt la poſture d'un homme en ſanté, cela eſt bon. Au contraire, ſi un malade ſe tient ſur le dos, les bras étendus & les jambes pendantes, c'eſt un ſigne de grande débilité, & particuliérement lors que le malade *gliſſe*, ou ſe laiſſe couler embas *du côté des piez*, ce qui marque la peſanteur de ſon corps, & la mort prochaine. Lors qu'il ſe couche *ſur le ventre*, à moins que ce ne ſoit ſa coûtume, cela indique *le délire*, ou *la douleur de ventre*.

Quand un malade de fiévre ardente (*a*) *tâtonne* continuellement *des mains & des doits*, & les porte devant ſon viſage ou devant ſes yeux, comme pour ôter quelque choſe qui lui paſſe par devant; ou ſur ſon lit & ſes couvertures, comme pour chercher des petites pailles, ou pour en ôter quelque ordure, ou pour en

a Καρφολογεῖ; κροκιδίζει.

tirer de petits flocons de laine, tout cela eſt ſigne de *délire* & de *mort*.

Entre les marques du *délire* préſent ou prochain, il met encore celle-ci; lors qu'un malade naturellement *taciturne*, commence à *parler plus que de coûtume*; ou lors qu'un *grand parleur* demeure *dans le ſilence*, ce changement tient lieu d'une eſpéce de délire, ou il ſignifie que l'on ne tardera pas à y tomber. Le *trémouſſement*, ou le *treſſaillement des tendons du poignet* préſage pareillement le délire. Quant aux *differentes ſortes de délire*, Hippocrate craint beaucoup plus celui qui roule ſur des ſujets *lugubres* ou *terribles*, que celui dont la matiére eſt *gaye*, & qui eſt accompagné de *plaiſanterie*.

La *reſpiration fréquente* ou *preſſée*, marque la *douleur* que le malade ſouffre, ou *l'inflammation* des parties qui ſont au-deſſus du diaphragme. La reſpiration *longue*, ou *qui prend beaucoup de tems*, indique le délire; mais la reſpiration *aiſée & naturelle*, eſt toûjours d'un très-bon augure dans les maladies aigues. Il paroit qu'Hippocrate s'attachoit beaucoup à *la reſpiration*, en matiére de *ſignes*, par le ſoin qu'il prend de décrire en divers endroits, toutes les diverſes maniéres de reſpirer

d'un

d'un malade; la respiration *pressée*; *rare*; *grande*; *petite*; celle qui est *grande ou longue en dehors*, c'est à dire dans le tems de l'expiration; celle qui est *petite ou courte en dedans*, c'est à dire lors qu'on tire son haleine; celle qui est *comme doublée*, &c.

Les *veilles continuelles*, dans les mêmes maladies, marquent ou la douleur présente ou le délire prochain.

Tous les excrémens, de quelque nature qu'ils soient, qui sortent du corps de l'homme, fournissoient aussi à Hippocrate des signes sur lesquels il contoit beaucoup. Il ne faisoit point difficulté d'examiner *l'urine*, la *matiére fécale*; les *vents*; la *sueur*; les *crachats*, la *salive*; la *morve*; les *larmes*; *l'ordure des oreilles*; le *pus des ulceres*, &c. comme des choses d'où il tiroit les signes les plus certains de l'état des *humeurs*.

Mais il ne faut pas, pour cela, croire ce que dit (*a*) un Auteur moderne, qu'Hippocrate étoit si ardent à rechercher les occasions de s'instruire de sa profession, qu'il n'avoit point de honte de goûter même des excrémens. Si quelcun a écrit cela avant cet Auteur ce ne peut être que quelque plaisant, qui, pour

a Cælius Rhodigin. in antiq. lection.

tourner cet illustre Médecin en ridicule, lui a appliqué l'épithete qu'*Aristophane* donne à *Esculape*, & que nous avons rapporté dans le premier livre. C'est ce que l'Auteur que nous avons cité semble reconnoître, lors qu'il ajoute, *que d'autres attribuent la même chose à Esculape*.

A la vérité Hippocrate examinoit toutes ces choses, par rapport à leurs *qualités*, c'est à dire à leur *couleur*, à leur *odeur*; à leur *consistence*; aux *matiéres étrangéres ou extraordinaires* qui s'y rencontrent; à leur *chaleur*; à leur *froid*; à leur *acreté*, &c. aussi bien que par rapport à leur *quantité*; aux *lieux d'où elles sortent*; au *tems de leur séjour*; à la *maniére* & aux *autres circonstances de leur sortie*. On ne peut pas même nier qu'il n'y eût quelques-unes des matiéres dont on a parlé, desquelles il jugeoit par le *goût* qu'elles ont; mais il contoit, à cet égard sur le goût du malade & non pas sur le sien. Il tiroit, par exemple, de certains indices des (*a*) *crachats salez* ou *doux*, & de la *sueur*, ou des *larmes*, ou des *excremens du nez* qui avoient de la *salure* ou de *l'aigreur*. Il n'y a que l'essai de la *cire des oreilles*, qui est, selon lui, (*b*) *douce dans les mourans*, ou *dans*

a *Lib. de humoribus.* b *Epidemic. lib. 6. sect. 5.*

dans ceux qui doivent mourir de quelque maladie, & amere dans ceux qui en doivent échaper. Il n'y a que cet essai, dis-je, qui semble ne pouvoir être fait par le malade; mais rien n'empêche que le Médecin, qui jugera cela important, ne puisse le faire faire par ceux que le malade touche de près, ou par ces sortes de personnes qu'on employe tous les jours aux plus vils offices.

Il y a un autre passage où Hippocrate, parlant des *excrémens du ventre*, dit qu'en de certains cas ils sont (a) *comme salés.* Il y a aussi un endroit où il fait mention d'une espéce de *fiévre* qu'il appelle *salée*; sur quoi *Galien* remarque qu'encore que la *salure* se découvre ordinairement par le *goût*, & non pas par le *toucher*, néanmoins il faut expliquer ce qu'Hippocrate dit ici, par rapport au *toucher*, & au sentiment, non du malade, mais du Médecin qui en lui tâtant le poux, sent quelque chose de rude, ou qui le picque, comme s'il touchoit de la chair *salée*, ou qui eût trempé dans de la *saumure*. Je crois qu'on peut, en effet, juger de certaine espéce de *salure* par le *toucher*, & que celle des ex-

a Κοιλίη ταραχώδης τρόπον ἁλμυρώδεα. *Coac. pranot. vers.* 641.

excremens, dont il est parlé au premier passage qu'on a cité peut se connoître par la maniére dont ils picquent l'anus à leur sortie, mais en ce cas c'est le malade, & non pas le Médecin qui en juge.

Entre tous les excrémens *l'urine*, & la *matiére fécale* sont ce qui fournissoit à Hippocrate le plus de signes par rapport à presque toutes les maladies. Voici ce qu'il dit de plus remarquable touchant *l'urine*. La meilleure urine d'un malade est, selon lui, celle dont le *sédiment*, c'est à dire *la crasse*, ou *ce qui va au fond*, est *blanc*, *doux au manier*, & *égal*. L'urine continuant d'être telle, pendant tout le tems qu'on est malade, jusqu'à ce que la maladie soit (*a*) *jugée*, on ne court aucun danger, & l'on est tôt guéri. C'est ce qu'Hippocrate appelloit une urine *cuite*, ou qui marque la *coction* des humeurs; & il remarquoit, que cette coction de l'urine ne paroit souvent bien entiére que dans les jours de crise, qui terminent heureusement la maladie. (*b*) *Il faut*, disoit Hippocrate, *comparer l'urine avec le pus qui sort des ulceres. Comme le pus qui est blanc, & de la qualité du sédiment de l'urine* dont

(a) *Voyez l'article précédent.*

(b) *Lib. de crisibus.*

dont on vient de parler est une marque que l'ulcere est sur le point de se fermer ou de se guérir ; au lieu que celui qui est (a) *clair, d'une couleur autre que blanche, de mauvaise odeur, est un signe que l'ulcere est* (b) *malin, & par conséquent de difficile guérison. De même les urines qui sont semblables à celle qu'on a décrite, sont les seules qui soient bonnes ; toutes les autres sont mauvaises, & ne différent entr'elles, à cet égard, que du plus au moins. Les premiéres ne paroissent que lors que la Nature a surmonté la maladie, & elles sont un indice de la Coction des humeurs, sans laquelle il n'y a point de guerison sûre à espérer,* comme on l'a remarqué dans l'article précédent. *Les derniéres, au contraire, se rendent tant que la crudité subsiste, ou que les humeurs ne sont pas encore cuites.* Entre les urines de cette derniére sorte, les meilleures sont les *rougeâtres*, dont le sédiment est *doux* & *égal*. Celles-ci marquent que la maladie sera *un peu longue*, mais *sans péril*. Les plus mauvaises sont celles qui ont une couleur *fort rouge*, qui sont, en même tems, *claires*, & *sans sédiment*, ou *confuses* & *troubles* en les rendant.

Les

a Ἐς τοὺς ἰχῶρας μεταβάλλειν. *Voyez ci-dessus, dans l'article* des causes des maladies.

d Κυανώδεες.

Les urines ont aussi quelquefois un certain (*a*) *nuage* qui est *suspendu* dans le vaisseau où on les a reçuës. Plus ce nuage *s'éleve* ou *s'éloigne du fond*, ou de la *couleur* qu'on a marquée, en parlant du sédiment, plus il y a de crudité. Celles qui sont *blanches & claires comme de l'eau*, marquent aussi une grande *crudité*, & quelquefois un *transport de bile au cerveau*. Celles qui sont *jaunes* ou *rousses* marquent *l'abondance de la bile*. Celles qui sont *noires* sont les plus mauvaises, particuliérement si elles sont *de mauvaise odeur*, & qu'elles soient ou *tout à fait épaisses*, ou *tout à fait claires*. Celles dont le sédiment est semblable à de la *farine grossiére*, ou à de petites *lames* ou *écailles*, ou à du *son*, sont aussi de mauvais augure, sur tout les derniéres. La *graisse* qui surnage quelquefois sur les urines, & qui forme comme une *toile d'aragnée*, indique la *consomption* des chairs, & des parties solides. L'effusion d'une *grande quantité d'urine* est un signe de *crise*; & quelquefois la qualité de l'urine marque l'état de la vessie en particulier.

Il faut enfin remarquer qu'Hippocrate comparoit la disposition de la *langue* à celle

a Ἐναιώρημα.

celle des *urines.* C'eſt à dire, que la langue étant *jaune*, par exemple, & *chargée de bile*, l'urine doit être de la même couleur, & qu'au contraire la langue étant vermeille & humide, l'urine eſt pareillement d'une couleur naturelle.

La matiére fécale qui eſt molle, rouſſe, qui a de la conſiſtence, & n'eſt pas d'une puanteur extraordinaire, qui répond à la quantité de ce qu'on a pris, & qui ſe rend aux heures accoûtumées, eſt la meilleure de toutes. Elle doit auſſi dévenir plus épaiſſe lors que la maladie eſt prête à être *jugée*, & l'on doit prendre à bon augure qu'il ſorte dans ce même tems, des vers ronds & longs. Que ſi la matiére eſt liquide, elle peut apporter du ſoulagement, pourvû quelle ne face pas beaucoup de bruit en ſortant, & qu'on ne la rende pas en petite quantité & trop fréquemment, ou en ſi grande abondance & ſi ſouvent que le malade en tombe en défaillance. Toute matiére *aqueuſe*, *blanche*, ou *d'un vert pâle*, ou *rouge*, ou *écumeuſe & gluante*, eſt mauvaiſe. La *noire*, celle qui eſt *comme de la graiſſe*, la *livide*, celle qui eſt *de couleur de verd de gris*, ſont les plus funeſtes. Celle qui eſt *purement noire*, & qui n'eſt autre choſe qu'u-

qu'une décharge de *l'atrabile*, ou de la bile noire, est toûjours d'un très-mauvais augure, cette humeur, de quelque côté qu'elle sorte, ne paroissant jamais, qu'elle ne marque le mauvais état où se trouvent les entrailles.

La matiére qui est *de diverses couleurs* marque la *longueur* d'une maladie, & qu'il y aura en même tems *du danger.* Hippocrate met au même rang la matiére qui est *bilieuse* ou *jaune* & *mêlée de sang*, ou *verte & noire*, ou *comme de la raclure de boyaux*. Il regardoit aussi les selles qui ne contenoient que *de la bile pure*, ou *de la pituite toute seule*, comme mauvaises.

Les matiéres qu'on rend *par le vomissement* doivent être mêlées de bile, & de pituite. Celles où l'on ne découvre que l'une de ces humeurs seule, sont plus mauvaises. Les noires, les livides, les vertes, ou de couleur de poureau, sont funestes. Celles qui sentent fort mauvais le sont aussi, & lors qu'elles sont en même tems livides, la mort n'est pas loin. Le *vomissement de sang* est très-souvent mortel.

Les *Crachats* qui soulagent, dans les maladies du *poumon*, & dans les *pleurésies*, sont ceux *qui sortent aisément & promtement*,

&

& il eſt bon qu'ils ſoient d'abord *mêlez de beaucoup de jaune*, mais s'ils paroiſſent de cette même couleur, ou qu'ils ſoient *roux*, long-tems après le commencement du mal, ou qu'ils ayent de la *ſalure* & de *l'acreté*, & qu'ils cauſent une grande *toux*, ils ne ſont pas bons. Les crachats purement jaunes ſont mauvais, & ceux qui ſont blancs, gluants, & écumeux ne ſoulagent point. La blancheur eſt bien une marque de *coction*, à l'égard des crachats, mais ils ne faut point qu'il y ait de viſcoſité, ni qu'ils ſoient ou trop épais, ou trop clairs. On peut faire le même jugement des *excrémens du nez*, par rapport à la *coction* & à la *crudité*. Les crachats, *noirs*, ou *verts*, ou *rouges* ſont très-fâcheux. Dans les inflammations de poumon, les crachats mêlez de bile & de ſang ſont d'un bon augure, s'ils paroiſſent au commencement, mais ils ſont mauvais s'ils ne viennent qu'environ le ſeptiéme jour. Mais le plus mauvais de tous les ſignes, dans ces maladies, c'eſt quand les crachats ſont *retenus*, & que la trop grande quantité de matiére qui ſe préſente pour ſortir par cette voye, cauſe un *boüillonnement* ou un *râlement* dans le gozier ou dans la poitrine. Le *crachemen de ſang* eſt

eſt ſuivi du *crachement de pus*; ce qui cauſe *la phthiſie*, & enfin *la mort.*

La bonne *ſueur* eſt celle *qui vient dans un jour de Criſe*, qui eſt *abondante* & *univerſelle*, ou qui vient de toutes les parties du corps en même tems, & *qui emporte la fiévre.* La ſueur *froide* eſt mauvaiſe, ſur tout dans les fiévres aigues; car dans les autres elle ne marque que de la longueur. Lors qu'on ne ſue que par la téte & par le col, c'eſt un ſigne que la maladie ſera longue & perilleuſe. Une *legere ſueur* ou *moiteur de quelque partie*, comme de la *tête*, ou de la *poitrine*, ne ſoulage point, mais elle marque *le ſiége du mal*, ou la foibleſſe de la partie. Hippocrate appelloit cette eſpéce de ſueur, *Ephidroſe.*

Pendant qu'il s'amaſſe ou qu'il ſe fait du *pus* en quelque partie, on ſent de la *douleur*, & la *fiévre* ne ceſſe point; mais dès que le pus eſt *formé* ou *cuit*, la douleur & la fiévre ceſſent. On a vû ci-deſſus les qualitez du bon & du mauvais pus lors qu'on a parlé de celles de l'urine.

Les (*a*) *Hypochondres* & le *ventre* en gé-

a Τὰ ὑπὸ τῶν χόνδρων; c'eſt à dire, *les parties qui ſont ſous les fauſſes côtes.* Ces parties ſont principalement le *foye*, la *rate*, *l'eſtomac*, le boyau *duodenum*, & partie du *colon.*

général, doit toujours être mol & égal, tant du coté droit que du coté gauche. Lors qu'il y a de la dureté ou de l'inégalité, de la chaleur, & de l'élevation, ou qu'on ne peut souffrir qu'on le touche c'est une marque de la mauvaise dispoſition des entrailles.

Hippocrate examinoit auſſi l'état du *pous*, ou *du battement des arteres.* Il est même, selon la remarque de Galien, le premier de tous les Medecins connus, qui ait employé le mot de (*a*) *pous* dans le sens auquel on le prend ordinairement, c'est à dire, pour le *battement naturel & ordinaire des arteres*; car il faut ſavoir que les plus anciens Médecins, & Hippocrate lui-même, entendoient, la plûpart du tems, par ce mot *la pulſation extraordinaire*, ou *le battement violent qu'on ſent & qu'on apperçoit dans une partie enflammée, ſans y porter même les doits.*

Mais le même Galien qui rend ce témoignage à Hippocrate, ne laiſſe pas de remarquer ailleurs que la matiére des pous, eſt la ſeule de toute la Médecine, à laquelle cet ancien Médecin n'a preſque pas touché. Quelques (*b*) Auteurs Grecs

a Σφυγμὸς. *Gal. de differ. & gener. pulſ.*
b *Theophil Protoſpathar. lib. de urinis & pulſ.*

Grecs plus modernes que Galien, ont fait aussi la même remarque. On peut néanmoins recueillir des écrits d'Hippocrate divers préceptes sur ce sujet ; côme lors qu'il dit, (a) *que dans les fiévres très-aigues, le pous est très-frequent & très-grand* ; & lors qu'il fait mention, dans le même endroit, des pous *tremblans*, & *qui battent avec lenteur* ; & lors qu'il observe, en parlant des *pertes blanches des femmes*, que *le pous qui frappe légérement & languissamment les doits, est un signe de mort prochaine*. De même, dans les prénotions de Cô, il remarque, *que les Léthargiques ont le pous lent & tardif*. Il dit encore, en un autre lieu, (b) *que celui de qui la veine*, c'est à dire l'artere, *du coude, bat, est pret d'entrer en fureur, ou bien que c'est une personne extrêmement colere*.

Ces citations font voir qu'Hippocrate n'a pas entiérement ignoré les signes qu'on tire du pous. Mais il faut avoüer que s'il a donné quelques préceptes sur ce sujet, il ne paroit pas qu'il en ait fait lui-même aucun usage, ou qu'il ait réduit ses préceptes en pratique. On ne trouve du moins presque rien sur ce sujet dans ses

a *Epidemic. lib.4.*
b *Epidemic. lib.2.*

ſes livres *des maladies Epidémiques*, que les deux paſſages qu'on a citez, quoi que ces livres ſoient un eſpéce de journal, où il rapporte un grand nombre d'hiſtoires de maladies qu'il a traitées. Et il eſt ſurprenant qu'étant d'ailleurs ſi exact à obſerver juſqu'aux moindres ſignes & juſqu'aux plus légeres circonſtances d'une maladie, il ne nous diſe rien de l'état du pous de ſes malades. A quoi peut-on juger qu'il connoiſſoit s'ils avoient de la fiévre ou non, ou qu'il diſtinguoit les differens degrez de cette fiévre, ne parlant point du pous. Il y a de l'apparence qu'il ne s'arrêtoit pas beaucoup à ce ſigne, je veux dire à celui que fournit le pous. Peut-être que les divers degrez de la *chaleur* ou du *froid* que ſouffrent les febricitans, ou leur *inquietude* plus ou moins grande, & particuliérement *leur manière de reſpirer*, qu'il obſerve à l'ordinaire avec ſoin, étoit ce qu'il croyoit de plus important à obſerver, ou même ce qui lui apprenoit s'ils avoient de la *fiévre* ou s'ils en étoient exempts, & ſi cette fiévre étoit conſiderable ou de peu d'importance.

On auroit bien des remarques à joindre aux précedentes ſi on vouloit épuiſer

la

la matiére des *signes*. Ceux qu'on a touchez regardent particuliérement le *prognostique*. On parlera des autres, qui servent à *distinguer* & à *connoître* les maladies, lors qu'on examinera ces maladies chacune en particulier.

Si Hippocrate rencontroit juste dans ses *prognostiques*, c'étoit un effet de son jugement, de son exactitude, & de l'attention particuliére qu'il faisoit à chaque cas qui se présentoit; ce qui a fait dire avec justice a Galien, (*a*) *qu'Hippocrate a été le plus diligent & le plus soigneux de tous les Médecins.* L'application à observer tout ce qui arrive à un malade, semble tellement avoir été de son caractere, qu'on ne voit pas que, tout Philosophe qu'il étoit, il se soit à peu près autant arrêté à raisonner sur les accidens des maladies, comme à les rapportet fidellement. Il se contentoit de bien remarquer quels étoient ces accidens, pour distinguer par là les maladies, & pour juger de l'issuë de celles qu'il traitoit actuellement, en les comparant avec de semblables qu'il avoit eües auparavant en main; & il ne se mettoit, pour l'ordinaire, nullement en peine de rendre raison

a *De difficult. respir. lib.* 2.

raison pourquoi, telle chose arrivant, telle autre ne manquoit pas de suivre. Les *Empiriques*, qui étoient une Secte de Médecins qui s'éleva après lui, & dont on parlera dans la suite, disputoient par cette raison aux Médecins *Dogmatiques* ou *Raisonnans*, l'avantage d'avoir ce pere de la Médecine de leur côté, prétendans que sa méthode n'avoit point été differente de celle de ses Ancètres les *Asclépiades*, qui étoit aussi la même que suivoient ces Empiriques, & le regardans comme un de leurs Auteurs.

Galien a eu quelque raison de se récrier contr'eux à ce sujet, & il n'y a pas de doute qu'Hippocrate n'ait raisonné & même quelquefois philosophé dans sa profession, comme on l'a vû précédemment. Mais les Empiriques n'auroient pas eu tout le tort, s'ils avoient dit simplement, que la Philosophie d'Hippocrate n'est pas ce qu'il a de meilleur; & qu'ils préferoient les descriptions toutes nuës qu'il donne des maladies & de leurs accidens, & ses préceptes ou ses remarques sur la maniére de les traiter, à tous les raisonnemens qu'on peut trouver d'ailleurs dans ses ouvrages sur les causes de ces mêmes maladies. Il est du

moins sûr, que c'est principalement par cet endroit, je veux dire par celui que les Empiriques envisageoient comme le plus avantageux qu'Hippocrate a rendu sa Médecine recommandable à la postérité, & qu'il s'est fait admirer, même de ceux qui ne convenoient pas d'ailleurs de ses principes, comme on l'a déja remarqué, & comme on le verra dans la suite. On peut même ajoûter que les livres d'Hippocrate qui sont le plus raisonnez, ou qui contiennent le plus de Philosophie, sont ceux qu'on a attribuez à d'autres Auteurs; comme le livre, *de la nature de l'homme*; celui *de la nature de l'enfant*; celui *des vents*; le premier *de la Diéte*, & quelques autres.

Au reste il faut ici remarquer que l'habileté d'Hippocrate, & de tous les Médecins qui sont venus après lui & qui l'ont imité, par rapport au *prognostique*, a fait que le peuple, qui ne savoit pas jusques où pouvoit s'étendre leur connoissance à cet égard, les a regardez comme des *Devins*, & a exigé d'eux des choses qui étoient au-dessus de leurs forces. Quelques-uns ont été bien aises d'entretenir le vulgaire dans cette opinion pour le profit qu'ils ont esperé d'en tirer;

Puis

Puis que le peuple, ont-ils dit, *veut être trompé, qu'il le ſoit.*

Ce qui oblige encore aujourdui quelques Médecins à ſuivre cette maxime peu charitable & peu honnête. c'eſt qu'on remarque, en effet, que le monde veut être trompé, & que l'on voit ſouvent des Médecins, qui croyans d'avoir d'ailleurs dequoi ſatisfaire des malades raiſonnables, ne veulent pas faire les dévins ni les *Charlatans*, ſont ceux qui ont le moins d'emploi, ou que l'on quitte. Et pour qui les quitte-t on ? pour s'adreſſer à des miſerables, qui quelquefois ne ſavent ni lire ni écrire ; & qu'on va chercher bien loin pour apprendre d'eux ſur la vûë d'un verre d'urine des nouvelles d'une maladie qu'ils ne connoîtroient point quand même ils verroient le malade. Lors qu'on parle ici du peuple, on ne veut pas marquer ſimplement ce qu'on appelle la lie ; le peuple ou le vulgaire dont on entend parler ſe rencontre également dans toutes les conditions, & fait toûjours le plus grand nombre dans toutes les ſocietez. Il arrive même, je ne ſai pourquoi, que des gens qui ont d'ailleurs de la pénetration & du bon ſens, & qui ſont trés-entendus en d'autres ma-

tiéres, semblent s'être défaits de tout leur savoir & de tout leur jugement, quand il s'agit de ces prétendus dévins, pour qui ils ont autant d'empressement que les moindres du peuple.

Pour revenir à Hippocrate, c'est une chose remarquable & qui releve de beaucoup son mérite, qu'ayant vécu dans un tems où la Médecine etoit, comme on l'a vû, toute superstitieuse, il ne se soit point laissé entraîner au torrent; en sorte que ni ses raisonnemens ou ses observations, ni ses remedes ne se sentent nullement de cette foiblesse si commune alors, & encore si commune depuis, même parmi quelques Medecins. On ne void point que ses prognostiques ayent d'autre fondement que des choses purement naturelles. Il est vrai que dans son livre *des Songes*, il parle de quelques cérémonies ou de quelques sacrifices qu'on devoit faire à de certaines divinitez, selon la nature des songes qu'on avoit faits; mais c'étoient là des devoirs ausquels sa religion engageoit nécessairement. Son bon sens paroit d'ailleurs en ce que, dans le même livre, il rend raison des songes par les choses que l'on a faites ou que l'on á dites le jour; ou il en tire des consé-

quences pour juger de l'état auquel se trouve le corps, selon qu'il est chargé, de bile, de phlegme, de sang, &c. ce qu'il infere des sujets sur quoi roulent les differens songes, & des circonstances qui accompagnent ces mêmes songes. On dira encore un mot de l'éloignement qu'il avoit pour la superstition, en fait de remedes, & de la cure des maladies, lors qu'on en sera à l'article de la purgation.

Des Espéces de maladies *qu'Hippocrate a connuës, nommées ou décrites.*

Les maladies particuliéres dont il est fait mention dans les écrits d Hippocrate, peuvent se réduire sous cinq Classes differentes. La premiére est des maladies *dont les noms n'ont point changé, & qui ont toûjours été connuës depuis, par les Médecins Grecs, sous les mêmes noms & par les mêmes signes par lesquels cet ancien Médecin les distingue.* Cette premiére Classe est la plus considérable, & contient seule un beaucoup plus grand nombre de maladies que les quatre suivantes jointes ensemble. La seconde renferme celles *qui n'ont pas conservé leurs noms, quoi qu'on les ait reconnuës par les accidens qu'Hippocrate*

leur a attribuez. Je mets dans la troisiéme quelques maladies *qu'il n'a point nommées, mais qu'il a simplement décrites*; & dans la quatriéme, celles *qui bien que nommées & décrites exactement, dans les ouvrages qu'on lui attribuë, n'ont cependant point été reconnuës depuis ce tems-là, ni par leurs noms, qui n'ont plus été en usage, ni par la description que cet Auteur en donne.* La cinquiéme enfin est de celles *qui ont des noms qu'on ne reconnoit plus & qui en même tems ne sont point décrites, ce qui fait qu'on n'en peut presque rien dire que par conjecture.*

Liste des maladies de la premiére Classe, *ou de celles dont les noms Grecs se sont conservez, & ont toûjours été à peu près les mêmes.*

ON rangera chacune de ses maladies, selon l'ordre de l'alphabet, par rapport à leurs noms François, qui sont une partie formez du Grec, qu'on ajoûte au bas de la page;

A

(*a* Abscès ou *Apostume.* (*b*) Acouchement fâcheux. V. *Purgations* & *Arriérefaix.*

Aine;s

a Ἀπόστημα; ἀπόστασις; ἐκπύησις; ἐμπύημα.
b· Δυστοκία.

Aines; Tumeurs des Aines; V. *Bubons.* (*c*) Alphus, *maladie de la peau.* (*d*) Alopecie; *maladie de la tête, où les cheveux tombent ou s'éclairciſſent en divers endroits.* (*e*) Amygdales; Maladies de cette partie; Inflammation; Suppuration; Ulceration. (*f*) Anus; Chute, Relachement ou Renverſement de l'Anus. V. *Hémorrhoides.* Inflammation de l'Anus. (*g*) Ancylé, ou Ancyloſe; *Contraction des jointures.* (*h*) Aphonie; *Privation de la voix.* (*i*) Aphthes; *Ulceres de la bouche.* (*k*) Apoplexie; *Privation ſubite du ſentiment & du mouvement.* Appetit; Manque d'appetit; V. *Dégoût.* Appetit dépravé des perſonnes qui mangent de la terre & des pierres; V. *Couleur*, & *Maladie des femmes* groſſes (*l*) Arriéreſaix retenu. (*m*) Aſthme; *Eſpece de difficulté de reſpirer*;

 Voyez

c Ἀλφὸς. d Ἀλώπηκες. e Παρίσθμια; ἀνλάδες; *Ce ſont des noms communs à la partie & à ſes maladies.* f Τῆς ἕδρης ἐκτροπή; ἕδρη ἐπιφλεγμαίνουσα. g Ἀγκύλη. h Ἀφωνίη; ἀναυδίη. i Ἄφθαι. k Ἀποπληξίη; Ceux qui étoient atteints de cette maladie étoient appellez βλητοὶ; c'eſt à dire, *Frappez.* V. *Foudre* & *Pleureſie.* Hippocrate confond auſſi quelquefois l'*Apoplexie* avec la *Paralyſie*, ou donne le premier de ces noms à ces deux maladies.

l Τὰ ὕστερα κατεχόμενα.

m Ἄσθμα.

Voyez *Dispnée.* (*n*) Avortement.

B

(*o*) Baillement continuel. (*p*) Bégayement. V. *Langue empêchée.* (*q*) Boitement; *l'habitude de boiter.* (*r*) Bosse. (*s*) Bouche; Mauvaise odeur de la bouche. (*t*) Bouche de travers. Ulcéres de la bouche; V. *Aphthes.* (*u*) Branchus; *Espece de fluxion, Enroüeure.* (*x*) Bras plus courts & plus minces qu'ils ne doivent être. (*y*) Bubons; *Tumeurs des glandes en general, & de celles des aines en particulier.*

C

(*z*) Cachexie; *Mauvais état des chairs de tout le corps, causé par la corruption & par l'abondance des humeurs.* (*a*) Calcul, ou Pierre des reins & de la vessie. (*b*) Cancer; *Espece de tumeur.* (*c*) Cancer extérieur. (*d*) Cancer caché. (*e*) Can-

n Ἀποφθορὴ; ἔκτρωσις; Διαφθορὴ; ἐκβολή; Ce dernier mot marque l'action d'avorter, ou de se blesser. o Χασμὴ ξυνεχής. p Τραυλισμὸς. q Χώλωσις; prorrhetic. lib. 2. r Κύφωσις; κύρτωσις; ὗβος; *Ce dernier mot signifie aussi* un bossu. s Δυσώδης *στόμα.* t Στόμα ἀνεσπασμένον. u Βραγχὸς. x Γαλιάγκωνες; Bras de belette. *C'est le nom qu'Hippocrate donne à ceux qui ont les bras de cette maniére.* y Βουβῶνες; *nom commun aux* Glandes *des aines & à leurs maladies.* z Καχεξία.

a Λιθίασις. b Καρκῖνος; καρκίνωμα. c Καρκ. ἀκρόπαθος. d Καρκ. κρύπτος; ὑποβρύχιος.

(e) Cancer héréditaire ou qui vient de naissance. Cancer de la gorge; de la poitrine; de la matrice; & d'autres parties; Ulcere chancreux. (f) Cardialgie; *Mal de cœur, Douleur d'estomach.* (g) Carie. (h) Carus; *Espece d'assoupissement profond, & dont on ne peut revenir.* (i) Cataphora; *Autre espece d'assoupissement extraordinaire.* (k) Caterrhe; ou *Fluxion sur quelque partie.* V. *Rheume.* (l) Caterrhe salé; nitreux; acre; & chaud. (m) Caterrhes qui tuent subitement. (n) Catochus; *Maladie où l'on demeure roide, avec les yeux ouverts, sans avoir de connoissance, ni de mouvement.* Causus. V. *Fiévre.* Cerveau enflammé; V. *Inflammation*: Cerveau sphacelé; V. *Sphacele.* Cerveau émû; V. *Emotion.* Cerveau hydropique; V. *Hydropisie.* (o) Chairs superfluës; ou Excrescence de chairs. V. *Parties honteuses.* Chute des chairs; V. *Erésypele.* (p) Charbon; *Espece de tumeur.* (q) Chassie. (r) Chassie seche. (s) Chauveté. (t) Cholera; Grande & subite

e Καρκ σύμφυτος. f Καρδιαλγία· καρδιωγμός. g Τερηδών. h Κάρος. i Καταφορά. k Κατάρρος; ῥεῦμα. l Ῥεῦμα ἁλμυρὸν, νιτρῶδες, δριμὺ καὶ θερμόν. m Κατάρροι συντόμως ἀπολλύντες. n Κάτοχος; κατοχή. o ὑπερσάρκωσις p Ἄνθραξ. q Λημία. r Λημία ξηρά. s Φαλακρότης. t Χολέρα.

subite décharge d humeurs par dessus & par dessous. (*u*) Cholera humide ; Cholera seche. Chordapsus. V. *Ileus.* (*x*) Col de travers. (*y*) Coma ; *Espece d'assoupissement profond.* (*z*) Coma veillant ; *Espece d'assoupissement ou de sommeil, où l'on a les yeux ouverts.* (*a*) Contusion, ou *Meurtrissure.* (*b*) Convulsions. *Contractions involontaires des muscles.* (*c*) Corps engourdi. (*d*) Coryza ; *Espece de caterrhe ; Enrheumure ; Enchifrénement.* (*e*) Couleur mauvaise, pâle ou verte du visage des personnes qui par un appetit dépravé mangent de la terre & des pierres. (*f*) Crachement de sang. Crane dont les os se séparent les uns des autres ; V. *Sphacele.* (*g*) Crevasses à la langue & aux levres.

D

(*h*) Dartres. (*i*) Défaillance. (*k*) Dégoût des viandes. (*l*) Dégoût des viandes, ordinaire aux femmes grosses, & ac-

u Χολέρ. ὑγρή ; χολέρ. ξηρή. x Στρεβλοί ; C'est ainsi que sont nommez ceux qui ont le col de travers. y Κῶμα. z Κῶμα ἐχ ὑπνῶδες

a Ἐκχύμωμα ; ἐκχύμωσις. b Σπασμοί. c Σῶμα ναρκῶδες. d Κόρυζα. e Χρῶμα πονηρόν ; χλωρόν. f Αἵματος πτύσεις. g Ῥήγματα. V. Ruptures. h Λειχῆνες. i Λειποψυχία ; λειποθυμία. k Ἀνορεξία. Κίσσα.

accompagné d'envies de vomir. (*m*) Délire. (*n*) Démence. V. *Folie.* (*o*) Démangeaiſon. (*p*) Dents. Douleurs de dents. (*q*) Dents agacées. (*r*) Grincement de dents. (*ſ*) Dents ſerrées les unes contre les autres. Dent ſphacelée; V. *Sphacele.* Chute des dents, des machoires, & du palais. V. *Machoires* ; *Palais.* (*t*) Diarrhée; *Cours de ventre.* (*u*) Douleurs. (*x*) Dyſenterie; *Grandes douleurs des inteſtins, accompagnées, pour l'ordinaire, d'un flus de ſang.* (*y*) Diſpnée; *Difficulté de reſpirer en general.* (*z*) Dyſurie ; *Difficulté d'uriner accompagnée de douleurs.* V. *Strangurie,* & *Urine retenuë.*

E

(*a*) Ecroüelles; *Maladie des Glandes.* Efforts; V. *Extenſion.* Elevures; Voyez *Exanthemes.* (*b*) Emotion ou ébranlement du cerveau. (*c*) Emproſthotonos; *Eſpece de Convulſion où le corps ſe plie en devant.*

R 6 (*d*)

m Παραφροσύνη; παραφορή; παρακοπή; παράκρουσις; παράληρος. n Παράνοια. o Κνησμὸς; κνησμότης. p Πρὸς τοὺς ὀδόντας ἀλγήματα. q Αἱμωδία. r Πρίσις τῶν ὀδόντων. ſ συνερεισμός ὀδόντων. t Διαῤῥοια. u Ἀλγήματα; ὀδύνη. x Δυσεντερία. y Δυσπνοία. z Δυσουρία. a Χοιράδες. b Ἐγκεφάλου σεισμός. c Ἐμπροσθότονος.

(*d*) Empyeme ; *Amas de pus dans la poitrine.* Enflure ; V. *Oedéme.* (*e*) Engourdiſſement. Enroüeure ; V. *Branchus.* Entorſes ; V. *Luxations.* Ephélides ; V. *Taches.* (*f*) Epilepſie ; *Haut mal* ; *Mal caduc* ; *Maladie ſacrée* ; *Maladie d'Hercule* ; *Grande maladie.* (*g*) Epilepſie des petits enfans. (*h*) Epine du dos courbée en dedans. (*i*) Epine du dos, qui va de travers, ou qui ſe plie à droite ou à gauche. (*k*) Epinyctides ; *Eſpece de puſtules.* (*l*) Erection empêchée ; ou manque d'érection. (*m*) Ereſypele ; *Eſpece de tumeur.* Ereſyp. de toutes les parties du corps ; du viſage ; du poumon ; de la matrice. Ereſypele ulcerée & maligne avec pourriture & chute des chairs. *Voyez ci-deſſous dans les maladies de la troiſiéme Claſſe.* (*n*) Eſquinancie ; *Maladie de la gorge.* (*o*) Eſquinancie

d Ἐμπύημα, ἐκπυητις ; *Ce nom ſe donne à toutes ſortes d'abſcès par Hippocrate, qui déſigne d'ailleurs quelquefois cette maladie, ou une autre qui en approche fort, par* πλεύμων ἔμπυος ; Poumon purulent, *& qui nomme ceux qui y ſont ſujet* ἔμπυοι.

e Νάρκωσις. f Ἐπιληψίη. g Νηπίων ἐκλάμψιες.

h Λόρδωσις. i Ῥάχιος διαστροφή. k Ἐπινυκτίδες.

l Hippocrate déſigne ceux qui ont cette impuiſſance par, οἷς τὸ αἰδοῖον ἐπαίρειν ἀδύνατον.

m Ἐρυσίπελας. n Κυνάγχη ; & παρακυνάγχη : Ce ſont deux diff. eſpeces.

o Κυνάγχη ἐς τὸν πλεύμονα.

nancie s'étendant ou se jettant sur le poumon. Esquinancie qui suit la luxation en dedans, des vertebres du col; & qui est suivie de la paralysie. (*p*) Etonnement ou étourdissement subit. (*q*) Exanthemes; ou *Elevures sur la peau, dont voici les especes*; Exanth. accompagnez de démangeaison & de chaleur, comme si l'on s'étoit brûlé. Exanth. ou petites marques rondes & rouges. Exanth. semblables aux marques qui restent après la piqueure des cousins. Exanth. qui ressemblent aux marques que laissent les coups de foüet. Exanth. où la peau paroit comme déchirée. (*r*) Exstase; *Forte alienation d'esprit*; *Ravissement*. (*s*) Exstase mélancholique. (*t*) Extension violente des fibres. V. *Enorses*.

F

(*u*) Face de travers, sans autre mal. (*x*) Faim ou Famine. Feu. V. *Fiévre*. (*y*) Feu sauvage; *Espece de Dartre*. (*z*) Fiévre. (*a*) F. intermittente. (*b*) F. continuë. (*c*) F. quotidienne. (*d*) F. tierce. (*e*) F. he-

p Ἔκπληξις q Ἐξανθήματα: ἐξανθίσματα.
r Ἔκστασις. s Ἔκστασις μελαγχολική. t Σπάσμα.
u Παράστρεμμα ἐν προσώπῳ. x Λιμός.
y Πῦρ ἄγριον. z Πυρετός.
a Πυρ. διαλείπων. b ξυνεχής. c Ἀμφημερινός.
d Τριταῖος. e Ἡμιτριταῖος.

hemitritée, ou *tierce & demi.* (*f*) F. quarte. (*g*) F. de cinq; de sept; de neuf jours l'un. (*h*) F. de jour. (*i*) F. de nuit. (*k*) F. ardente; *autrement appellée* Causus. (*l*) F. ardente nommée feu. (*m*) F. benigne. (*n*) F. maligne. (*o*) F. qui a des redoublemens. (*p*) F. brulante. (*q*) F. froide. (*r*) F. lipyrie; *où le dehors est froid pendant que le dedans brûle.* (*ſ*) F. humide. (*t*) F. seche. (*u*) F. salée. (*x*) F. venteuse. (*y*) F. rouge. (*z*) F. livide. [*a*] F. pâle. [*b*] F. inquiete. [*c*] F. inconstante. [*d*] F. longue & lente. [*e*] Petite fiévre continuë. [*f*] F. errante. [*g*] F. aigue [*h*] F. hideuse à voir. [*i*] F. dont la chaleur est douce ou mordante à la main. [*k*] F. tuante. [*l*] F. molle ou douce. [*m*] F. accompagnée de hocquet. [*n*] F. où la vûë est obscurcie. [*o*] F. laborieuse ou lassante [*p*] F. moderée ou tiéde. [*q*] F. sans or-

f Τεταρταῖος. g Πεμπταῖος, &c. h Ἀμφημερινός; & ἡμερινός. i Νυκτερινός. k Καῦσος. l Πῦρ.
m Εὐήθης n Κακοήθης. o Ἐπαναδιδοῦν. p Πυρετώδης. q Ἠπίαλος. r Τὰ λειπυρικά. ſ Ὑγρώδης.
t Ξηρός. u Ἁλμυρώδης. x Πεμφιγώδης. y Ἐξέρυθρος. z Πελιδνός.
a Ἔξωχρος. b Ἀσώδης. c Ἀκατάστατος. d Μακρὸς βληχρός. e Πυρέτιον σύνεχες. f Πλανήτης.
g Ὀξύς. h Ἰδεῖν δεινός. i Δακνώδης ἡ πρῆξις τῇ χειρί. k Φονώδης. l Μάλθακος. m Λυγγώδης. n Ἀχλυώδης. o Κοπώδης. p Χλιαρός. q Ἄπυκτος.

ordre. [r] F. vertigineuse. [ſ] F. qui tient du caractere de la tierce. [t] F. gluante. [u] F. causée par la bile toute pure. [x] F. d'Hyver. [y] Fistules ; *sortes d'ulceres.* Fistule de l'anus. V. *Tubercule.* [z] Flus ou perte de sang, des femmes, qui dure plus long-tems que leurs Menstrues, & dont la couleur est tantôt rouge ; tantôt blanche ; tantôt rousse, &c. V. *ci dessous, dans la cure des maladies des femmes.* V. Menstrues. Fluxion ; V. *Caterrhe* ; *Rheume* ; *Branchus* ; *Coryſa.* [a] Folie. Foudre ; Maladie où l'on est subitement privé de tous les sens, comme si l'on étoit frapé de la foudre. V. *Apoplexie.* Autre maladie, où l'on a, après la mort, les côtez livides comme si l'on avoit été meurtri ou frappé de la foudre ; V. *Pleurésie.* [b] Foye ; Inflammation & douleur de Foye. Foye enflé ; dur ; & abscedè. [c] Fractures

r Γλισχώδης. ſ Τριταιοφυὴς. t γλίσχρος.
u Ἀκρητόχολος. x Χειμέριος. y Σύριγξ.
z Ῥοῦς γυναικεῖος ; ῥόος ἐρυθρὸς ; λευκὸς : πυῤῥὸς. Le premier se prend aussi quelquefois, dans Hippocrate, pour les Menstrues.

a Μώρωσις. On trouve aussi le mot ἐμβρόντητος, qui répond au François, *Etourdi*, & qui signifie un *fou, un insensé*, ἄφρων. b Ἡπατῖτις : ἧπαρ φλεγμαίνον. *Ceux qui avoient cette maladie sont appellez* ἡπατικοὶ, *d'un nom qui est commun à tous ceux qui ont le foye mal disposé.* c Ἀγμοὶ ; κατάγματα.

res des os. [d] Friſſon. [e] Froid extrême qu'on reſſent en de certaines fiévres, & duquel on ne peut preſque revenir. [f] Fureur. [g] Furoncle.

G

g.g. Galle. [h] Gangrene. [i] Gencives; Démangeaiſon des Gencives des petits enfans. [k] Gencives chargées de caroncules rondes, ou de tubercules livides & noirs. [l] Gencives noires. Abſcès des Gencives. Glandes. V. *Bubons*; *Ecroüelles*. [m] Glaucoſis où Glaucoma, *Maladie de l'œil*. [n] Goüettre; *Maladie du Cou*. [o] Goutte. [p] Goutte, avec des matieres dures aux jointures. V. *Tubercules*. Gravelle. V. *Calcul*; *Reins*.

H

[q] Hémorrhagie; *Perte de ſang en general*. Pertes des femmes. V. *Flus* [r] Hémorrhoides; *Tumeurs de l'anus*. Hémorrhoides avec chute de l'anus. V. *Anus*.

[ſ]

d Φρίκη. e Ῥῖγος. f Μανία. g Δοθιήν. g. g. Ψώρα. h Τὸ γαγγραινῶδες: σηπεδόνες μέλαιναι καὶ ξηραί: C'eſt à dire, *pourriture noire & ſeche*: σὴψ: *pourriture*: ὁ σφάκελος: σφακελισμός. i ὀδαξισμός.

k Κονδυλοὶ ἄνωθεν τῶν οὔλων. l οὖλα μέλαιναι.

m Γλαύκωσις: γλαύκωμα. n Γογγρῶναι. o Τὰ πόδαγρα: & ποδάγρημα: ἀρθρῖτις. p ἀρθρ. μετ' ἐπιπωρωμάτων περὶ τοῖσιν ἀρθροῖσιν. q Αἱμοῤῥαγία.

r Αἱμοῤῥοΐδες.

[*s*] Herpès; *Tumeur ulcerée, qui s'étend.* [*t*] Hocquet. [*u*] Hydropisie de plusieurs espéces; generale, & particuliére [*x*] Hydrop. appellée Hyposarcidios. [*y*] Hydrop. appellée Leucophlegmatie; & Phlegme blanc. [*z*] Hydrop. formée par les vents. [*a*] Hydrop. seche. [*b*] Hydrop. du poumon; *b. b.* Hydropisie de la poitrine causée par la rupture des pustules formées sur le poumon. Hydropisie des testicules; de la matrice; de la tête. Hypochondres; (*c'est le nom qu'Hippocrate donne aux parties qui sont immediatement au-dessous des fausses côtes.*) élevez; tendus; murmurants; mous, &c. *Ce sont de differentes dispositions de ces parties, & des accidens, ou des signes qui précédent ou suivent certaines maladies.* Maladie des Hypochondres; V. *dans les maladies de la seconde Classe.* [*c*] Hypoglosse; *Tumeur sous la langue.*

I [*d*]

s Ἕρπης. t λυγμός.
u ὕδρωψ: de ὕδωρ, *eau.*
x ὑποσαρκίδιος; C'est à dire, *qui vient sous les chairs.*
y Λευκοφλεγματίη: λευκὸν φλέγμα.
z ὕδρωψ μετ' ἐμφυσημάτων.
a ὕδρωψ ξηρός. b ὕδρωψ πλεύμονος, &c.
b.b. V. *lib.* 2. *de morb.* & *lib. de intern. affectionib.*
c ὑπογλωσσίς.

I

[*d*] Jaunisse; ou Icterus; *Maladie de la peau.* Jaunisse jaune ou pâle; venant du foye. Jaunisse noire; venant de la rate. Autres especes de cette maladie. V. *Ileus.* [*e*] Ileus; *Maladie des boyaux qui sont bouchez, en sorte que les excremens ne peuvent sortir.* [*f*] Ileus accompagné de jaunisse. [*g*] Ileus sanglant. [*h*] Inflammation. *Disposition des parties où l'on sent une chaleur & une ardeur extraordinaire, soit qu'il y ait tumeur, soit qu'il n'y en ait point.* Inflammation de poumon, V. *Peripneumonie.* [*i*] Inquietude des malades; Impossibilité de demeurer en une place. Intestin. Gros intestin enflammé. Chute du gros intestin. V. *Anus.* Douleurs des intestins. V. *Dysenterie*; *Trenchées.*

L

[*k*] Langue empêchée, qui fait qu'on hésite en parlant. [*l*] Volubilité trop grande de la langue, qui fait bredoüiller. [*m*] Lepre; *Maladie de la peau.* [*n*] Léthargie; *Espece d'assoupissement avec manquement de*

d ἴκτερος. e Εἴλεος : χορδαψός. V. *plus bas dans l'article de* Diocles. f Εἴλεος ἰκτερώδης. g Εἴλεος αἱματώδης. h Φλεγμονή. i Βλητρισμὸς : ῥιπτασμὸς : ἀλύκη : ἀλυσμός. k ἰσχνοφωνία : ψελλισμός. l *Ceux qui ont ce défaut sont appellez* ταχυγλωσσότεροι. m Λέπρη. n Λήθαργος.

de mémoire & fiévre. Espece de léthargie où le poumon est affecté. [*o*] Leuce; *Maladie de la peau*, qui devient blanche en quelques endroits. Levres; Ulceres des levres; V. *Aphthes.* Lichen; V. *Dartre.* [*p*] Lienterie; *Maladie où l'on rend les viandes par le bas, comme on les a prises, ou sans qu'elles soient beaucoup changées.* [*q*] Lombes; Mal ou douleurs des lombes. [*r*] Luette relâchée. [*ſ*] Luette retirée. [*t*] Luette comme fonduë ou pourrie. [*u*] Luxations; & Entorses.

M

[*x*] Machoire sphacelée, & qui tombe ensuite d'un mal de dents; & après avoir été chargée d'excrescences de chair. Maladie sacrée; Maladie d'Hercule; Grande maladie; Haut-mal; Mal caduc; V. *Epilepsie.* Maladie dessechante; Maladie ructueuse; Maladie des Veines caves. Maladie des Hypochondres. Maladie corrompante; Maladie épaisse; Maladie des Scythes; Maladie livide; Maladie noire; Maladie appellée Souci; Maladie Phéni-

o Λεύκη: λεύκαι. p Λειεντερίη. q Ὀσφύος πόνοι.
r Σταφυλή. ſ Γαργαρέων ἀνεσπασμένος.
t Κίονες τηκόμενοι. u ἐκπλάσεις: ἐξαρθρήματα: ἐξαρθρώματα: διαστρέμματα.
x Τῆς γνάθου σφακελισμός. *Epidemic. lib. 5. sect. 7.*

Phénicienne. V. *Les maladies des Classes suivantes*. Maladie des Vierges. V. *Vierges*. Maladies des femmes grosses, qui ont l'appetit dépravé. V. *Appetit*. Manie. V. *Fureur*. [y] Matrice; Plusieurs maladies de cette partie; [z] Ses égaremens; ou ses changemens de lieu. [a] Chute de la matrice. [b] Suffocation de matrice. Enflure de la matrice causée par des eaux ou des vents. V. *Hydropisie*. Excrescence de chair qui vient à l'entrée du col exterieur de la matrice. V. *Parties honteuses*. Tumeur & dureté de l'orifice de la matrice. Clôture du même orifice causant la sterilité ou la suppression des mois. Repli & contorsion de cet orifice. Le même orifice trop ouvert. Matrice purulente; enflammée; pleine de pituite; ulcerée; chancreuse, &c. V. *ci-dessous la cure des maladies des femmes*. [c] Melancholie, ou Maladies mélancholiques. [d] Menstrues trop abondans. [e] Menstrues en petite quantité. [f]

y Τὰ ὑστερικὰ : *C'est un nom commun à toutes les maladies de la matrice : mais il marque aussi en particulier la suffocation de matrice.*

z Πλάναι τῶν ὑστερῶν.

a Ἐκπτωσις τῆς ὑστέρας. b Πνὶξ ὑστερικὴ.

c Μελαγχολίη : τὰ μελαγχολικά. d Καταμήνια, ou τὰ γυναικεῖα πλείονα. e Καταμ ὀλίγα.

[*f*] Menstrues sans couleur. [*g*] Menstrues sans mélange. [*h*] Menstrues retenus. *h. h.* Menstrues purulents, semblables à des membranes, ou à des filets d'aragnées, pituiteux; ichoreux; noirs, grumeleux; acres; bilieux; salez, &c. Menstrues qui remontent vers les mammelles, &c. V. *Flux*, & *Purgations*. [*i*] Mole; *Masse de chair qui vient dans la matrice.* [*k*] Mules.

N

[*l*] Néphrétique; *Maladie des reins accompagnée de douleurs, suppression d'urine, & autres accidens.* V. *Calcul.* Nez; Humidité extraordinaire du nez; *Espece de fluxion.* V. *Coryza.* [*m*] Nombril enflammé; ulceré, & ouvert dès la naissance. [*n*] Nyctalopie. *Maladie de ceux qui voyent mieux de nuit que de jour.*

O

[*o*] Oedême. *Enflure & Tumeur en general.* Voyez *Tumeur.* Omentum; Chute de l'omentum dans l'aine; V. *Tumeurs.*

[*p*]

f. Καζαμ. ἄχροα. g Καζαμ. ἀκρίτως γινόμενα.
h Καζαμ. ἐκλείποντα. h. h. Διαπυα ἐπιμήνια: ὑμενώδεα, &c. i Μύλη. k Χίμετλα.
l Νεφρῖτις. m Ὄμφαλος φλεγμαίνων, &c.
n Νυκτάλωπες. *C'est ainsi que sont nommez par Hippocrate ceux qui ont cette maladie, qu'il ne nomme pas elle-même.* o Οἴδημα.

[*p*] Ophthalmie, ou *Inflammation des yeux*, humide; & ſeche. [*q*] Opiſthotonos; *Eſpece de convulſion, où le corps ſe plie en arriére.* Oreilles; Tumeurs derriére les oreilles. V. *Parotides.* [*r*] Oreilles humides des petits enfans. [*ſ*] Douleurs d'oreille. [*t*] Bruit & tintement d'oreille. [*u*] Orgelet; *Tubercule, ou petite tumeur, qui vient ſur les paupiéres.* [*x*] Orthopnée; *Eſpece de difficulté de reſpirer, qui empêche de pouvoir ſe coucher.* V. *Diſpnée*; *Aſthme.* [*y*] Ouie; Dureté d'ouie; V. *Surdité.*

P

[*z*] Palais; Abſcès & ulcere rongeant du palais. Chute & ſéparation de l'os du palais, & des dents, d'où s'enſuit l'enfoncement du nez. [*a*] Palpitation de cœur. Palpitation des chairs dans toutes les parties du corps. Palpitarion entre le nombril & le cartilage qui eſt vers l'eſtomac. [*b*] Paralyſie; *Privation du ſenti-*

p Ὀφθαλμίης ὑγρὴ: ξηρή. q Ὀπισθότονος.
r ὤτων ὑγρότητες ſ ὤτων πόνοι. t Βόμβοι ἐν ὤσι: ἦχοι. u Κριθὴ ἐν βλεφάρῳ. x Ὀρθοπνοίη. y Βαρυηκοίη. z *On trouve ce cas au commencement du quatriéme & du ſixiéme livre des Epidémiques.*
a Παλμὸς. b Ἀποπληξίη. *Ce nom eſt commun, dans Hippocrate, à* l'Apoplexie *& à la* Paralyſie: ἀπο-

ſentiment & du mouvement univerſelle & particuliére. [c] Paronychie, ou Panaris; *Abſciès à la racine des ongles qui cauſe beaucoup de douleur.* [d] Parotides; *Tumeurs des glandes qui ſont derriére les oreilles.* [e] Parties honteuſes; Excreſcence de chairs à l'entrée des parties des femmes. Pourriture & Chute des chairs des parties honteuſes. V. *Eréſypele.* [f] Paupiéres galleuſes. [g] Paup. garnies par dedans

ἀποπληκτὸν τι τοῦ σώματος: quelque partie du corps qui eſt dévenuë paralytique, *ou* qui a perdu le mouvement & le ſentiment. *On y trouve auſſi le mot,* παραλύειν: relâcher, *en parlant des parties qui ſont paralytiques : parce qu'elles ſe* relâchent *& ſe laiſſent aller, n'ayant plus de maintien. C'eſt de ce verbe qu'eſt formé le mot* παράλυσις: paralyſie: *mais je ne le vois pas dans Hippocrate. Il déſigne d'ailleurs une eſpece de cette maladie par le mot,* παραπληγίη: Paraplégie. c Παρωνυχίη. d Τὰ παρ' οὖς φύματα. *Il parle auſſi d'une maladie des enfans, qu'il appelle* σατυριασμός: Satyriaſme: *qui ſemble être la même: & il explique ailleurs ce mot par* φύματα παρ' οὖς οἷα τοῖσιν Σατύροισιν. Tumeurs qui viennent derriére les oreilles, comme en ont les Satyres : ou plûtôt, qui font reſſembler aux Satyres, qu'on peignoit avec les oreilles droites, telles que les ont ceux à qui il vient des tumeurs derriére Il appelle encore ces mêmes tumeurs *φῆρεα*: parce que les Satyres étoient appellez *φῆρες* par les Joniens. On verra ailleurs une autre ſignification de ce mot *Satyriaſmus.*

dans & par dehors d'excrescences de chairs en forme de figues, ou de verruës. Tubercule des paupiéres. Voyez *Orgelet.* [h] Paupiéres renversées. [i] Paupiéres dont le poil est tourné en dedans. [i] Paupiéres collées & jointes ensemble. [k] Peripneumonie; *Inflammation de poumon.* [l] Perirrhée; *Grande décharge d'humeurs, particuliérement par les urines.* [m] Peau qui s'enléve par écailles. [n] Peste & maladies pestilentielles. [o] Peur en dormant; *Maladie des petits enfans.* Phagédéne; V. *Ulcére.* Phlegme blanc; V. *Leucophlegmatie* Phlegmon. V. *Inflammation.* [p] Phlyctènes; *sorte de pustules, ou d'élevures en la peau, comme celles qui arrivent quand on s'est brûlé.* [q] *Phrénesie; Fiévre aigue avec grande rêverie.* [r] Phthisie; *Maladie où le corps se consume,* [s] Phthisie dorsale. [t] Phthisie néphrétique; ou qui

e Κίων ἐν αἰδοίοις. f Βλεφάρων ψώρα. g Βλεφάρων ἐπιφύσεις: ἢ σῦκα. h Βλεφάρων ἐκτροπή. i Τρίχωσις. i Βλεφάρων ξύμφυσις. k Περιπνευμονίη.

l Περιῤῥοίη. m Λοποί. n Λοίμος. o Φόβοι ἐν ὕπνοις. p Φλύκταιναι: φλυκταίνιδες. q Φρενῖτις. *Ce mot vient de* φρένες, *qui est le nom que les anciens donnoient au* diaphragme, *& qui signifie aussi* l'esprit *ou* l'ame: *parce qu'ils croyoient que l'ame avoit son siége dans le diaphragme.* r Φθίσις: φθίη: φθινάδειν νοσήματα: τῆξις: *de* φθίνειν, consumer, *&* τήκειν fondre. s Φθίσις νωτιαία. t Φθίσις νεφριτική.

qui vient des reins. [u] Phthisie qui vient de la hanche. [x] Phthisie de toute l'habitude du corps, c'est à dire *des chairs.* [y] Picqueures par tout le corps, & en particulier au bout de la langue. [z] Pityriase ; Maladie où les cheveux tombent, & où il s'en'eve des écailles de la peau de la tête. [a] Playes. [b] Pleurésie. *Douleur de côté avec fiévre continuë.* [c] Pleurésie humide ; où l'on crache. [d] Pleurésie seche ; où l'on ne crache point. [e] Pleurésie ; où l'on a, après la mort les côtez livides comme les ont ceux qui ont été frappez de la foudre. [f] Poils ; Maladie où tous les poils tombent par tout le corps. V. *Alopecie* ; *Chauveté.* [g] Pollutions nocturnes. V. *Semence.* [h] Polype ; *Excrescence de chair dans le nez.* Poumon enflammé ; V *Péripneumonie.* [i] Lobes du poumon en convulsion. Hydropisie de poumon. V. *Hydropisie.* Tubercule

S

u Φθ. ἰχιαδικὴ. x Φθ. ἕξιος. y Κνιδώσεις διὰ τὸ σῶμα, &c. z Πιτυρίασις.

a Τραύματα. b Πλευρῖτις. c Πλ. ὑγρὴ d Πλ ξηρή.

e *Ceux qui étoient en cet état étoient appellez par cette raison,* βλητοὶ, *c'est à dire* frapez : *aussi bien que ceux qui tomboient en* Apoplexie, *Voyez cidessus* Apoplexie. f Μάδησις.

g Ὀνειρωγμοί. h Πολύπους.

i Ἄρθρα τοῦ πλεύμονος σπώμενα.

cule du poumon. V. *Tubercule.* Varice du poumon. V. *Varice.* [k] Pourriture des chairs des parties honteuſes. Pourriture. V. *Gangréne.* [l] Prunelle gâtée. [m] Prunelle blanchatre; de couleur d'argent; de couleur d'eau marine; de couleur bleüe. [n] Prunelle qui a changé de place. [o] Prunelle qui paroit plus petite ou plus large, & qui a des angles. [p] Prunelle qui avance par l'œil rompu. [q] Cicatrice ſur la prunelle. [r] Ulcere de la prunelle. V. *Vûë,* & *yeux.* Pulſation des hypochondres. V. *Palpitation.* [ſ] Purgations qui ſuivent l'accouchement arrêtées. *ſ.ſ.* Purgations; ou matiére des purgations, remontant juſques au poumon & à la-tête, & ſortant par la bouche ou par les narines, &c. Puſtules, ou Elevures de diverſes ſortes; V. *Exanthemes*; *Terminthi*; *Epinyctides.* [t] Puſtules provenantes d'une ſueur acre & mordante qui ulcere la peau. R

k *Αἰδοίων, σηπεδόνες.* On décrira plus particuliérement, dans les maladies de la troiſiéme Claſſe, celle dont il s'agit ici. l *Ὄψεις διεφθαρμέναι.*

m *Κόραι γλαυκούμεναι: ἀργυροειδέες: θαλασσοειδέες: κυανέαι: ἢ κυανίτιδες.* V. *Glaucoma.* n *τῆς ὄψιος μετακίνημα.* o *Κόραι αἱ σμικρότεραι φαίνονται, ἢ εὐρύτεραι: ἢ γωνίας ἔχουσαι.* p *Ὄψις διὰ τῆς ῥωγμῆς ὑπερέχουσα.* q *οὐλὴ ἐν κόρῃ.* r *κόρης ἕλκωσις.* ſ *Λοχεία καθάρσεις κατεχομένη,* &c. t *Ἱδρῶα.*

R

[u] Râlement. [x] Rate; Inflammation de rate. xx. Rate élevée ou enflée; [y] Grosse rate. Reins; V. *Nephritis.* Respiration empêchée; V. *Dispnée; Orthopnée; Asthme.* Rheume; V. *Fluxion.* Ronflement; V. *Râlement.* [z] Rupture de la poitrine ou du dos. [a] Rupture de quelque vaisseau ou de quelque abscès au dedans du corps.

S

[b] Salivation fréquente. [c] Sang. Vomissement de sang. Grande perte de sang par les selles dans une fiévre ardente. Perte de sang; V. *Hémorrhagie.* Satyriasme; V. *Parotides.* [d] Sciatique. Scrotum; V. *Tumeurs.* [e] Semence; *Flus de semence involontaire.* V. *Pollutions.* Sommeil profond. V. *Carus; Catochus; Coma; Léthargie.* Sphacele; Espece de Gangrêne;

u Ῥεγχὸς; κέρχνος. x Σπληνῖτις. xx. Σπλὴν ἐπηρμένος. y Σπλὴν μέγας. z Στῆθος ἢ μετάφρενον ῥαγὲν. *On ne sait pas précisément ce qu'Hippocrate a entendu par* μετάφρενον*: Il semble que c'est cette partie du dos qui est vis à vis du diaphragme, que l'on a dit qu'il appelloit* φρένες.

a Ῥῆγμα*: De là vient le mot* ῥηγματίαι*: C'est ainsi qu'Hippocrate appelle ceux qui ont quelque vaisseau rompu dans le corps, ou quelque abscès qui s'est ouvert V. Crevasses* b Πτυελισμός. c ἔμετος αἱματηρός. d ἰσχιάς. e Τὸ γονοειδὲς διελθεῖν.

V. *Gangrène.* [f] Stérilité ; V. *Matrice.* Sterteur. V. *Ronflement.* [g] Strangurie; Urine ſortant goute à goute avec douleur; V. *Dyſurie.* Suffocation de matrice; V. *Matrice.* [h] Superfœtation. [i] Surdité. V. *Oreille*; *Ouïe.*

T

[k] Taches qui viennent aux jambes pour s'être tenu près du feu. [l] Taches qui viennent au viſage pour avoir été au Soleil. Tayes des yeux. V. *Yeux.* [m] Teneſme; ou *Epreintes.* [n] Terminthi; *Eſpeces de puſtules.* [o] Teſticule groſſi ou enflé. Varices & autres tumeurs des teſticules; V. *Tumeurs.* [p] Tetanus; *Eſpece de convulſion où tous les muſcles ſont tendus & le corps droit.* [q] Tête pointuë. [r] Mal ou Douleur de tête. [ſ] Tête chargée: ou Peſanteur de tête. [t] Douleur de tête dans laquelle il ſort du pus par le nez. Douleur de tête cauſée par de l'eau renfermée dans le cerveau, ou au dedans du crane. V. *Hydropiſie.* [u] Toux. [x]

f Ἄτοκοι καὶ ἄφοροι γυναῖκες : *Femmes ſtériles.*
g Στραγγουρία. h Ἐπικύημα i Κώφωσις.
k Φωίδες. l Ἐφηλίδες m. Τεινεσμός. n Τερμινθοι.
o Ὄρχις μέγας p Τέτανος. q Φόξοι : *C'eſt le nom de ceux qui ont la tête de cette maniére* r Κεφαλαλγία ſ Καρηβαρία. t Πύον διὰ ῥινῶν, &c.
u Βήξ.

[x] Tremblement. [y] Trenchées. V. *Dysenterie.* [z] Tubercules, ou petites tumeurs de diverses sortes. Tubercule derriére les oreilles. V. *Parotides.* Tubercules sur les gencives. V. *Gencives.* [a] Tubercule crud dans le poumon. [b] Tuberc. vers la vessie. [c] Tuberc. dans le canal de l'urine. [d] Tubercules ou petites tumeurs dures qui viennent au visage. [e] Tuberc. durs & pierreux des jointures des gouteux, & qui leur viennent quelquefois à la langue. [f] Tubercule dur vers l'anus, d'où s'ensuit un abscès, & enfin une fistule; ou un ulcere fistuleux qui pénétre dans le boyau. [g] Tumeurs, & Enflures en general. V. *Oedémes.* [h] Tumeurs dures. [i] Tumeurs scrophuleuses; V. *Ecroüelles.* [k] Tumeurs de l'aine, du scrotum, ou des testicules causées par la chute de l'omentum, ou de l'in-

x Τρόμος. y Στρόφοι: καὶ ἀνειλήσιες.
z Φύματα: κόνδυλοι: συστρέμματα.
a Ὠμὸν φῦμα ἐν τῷ πλεύμονι. b Φῦμα περὶ τὴν κύστιν. c Φῦμα ἐν τῇ οὐρήθρῃ. d Ἴονθοι. e Πῶροι: ἢ ἐπιπωρώματα: ἢ σύστρεμματα: καὶ λιθίδια περὶ τοῖσιν ἄρθροισιν, &c. f Παρὰ τὴν ἕδρην φῦμα σκληρὸν, ὃ ἐρραγὴ ἐς τὸ ἔντερον, καὶ συριγγῶδες ἐγένετο g Οἰδήματα h Σκληρύσματα. i Φύματα χοιράδεα. k Κῆλαι: C'est le nom general qu'Hippocrate donne à ces tumeurs, dont il rapporte les especes que l'on a marquées.

l'inteſtin ; ou par des varices du teſticule ; ou des eaux ramaſſées dans le Scrotum. [l] Typhomanie ; V. *les maladies de la cinquiéme Claſſe.* Typhus ; *Voyez celles de la quatriéme.*

V

[m] Varices ; *Veines enflées ou dilatées extraordinairement.* Varice du poumon. [n] Veines bouchées ou reſſerrées ; qui empêchent le mouvement du ſang. [o] Veines qui vomiſſent du ſang ſur le cerveau. V. *dans les Claſſes ſuivantes.* [p] Verruës. [q] Vers. [r] Vers ronds & longs. [ſ] Vers larges & plats. [t] Vers nommez *Aſcarides*, qui ſe tiennent vers l'anus, & quelquefois dans les parties honteuſes des femmes. [u] Vertiges. [x] Vertige tenebreux. [x] Veſſie fermée ou bouchée. V. *Urine.* Tubercule de la veſſie. V. *Tubercule.* Calcul de la veſſie. V. *Calcul.* [y] Vierges ; Maladie des Vierges. [z] Ulceres. (a) Ulceres de la tête qui

l Τυφομανίη. m Κίρσοι: ἰξίαι: κιρσὸς ἐν πνεύμονι. n Φλεβῶν ἀπόληψις. o Ὑπερέμετος τῶν φλεβίων περὶ τὸν ἐγκέφαλον. p Ἀκροχέρδονες. q Ἕλμινθες: ἕυλαι: θηρία. r ἕλμ. στρογγύλαι. ſ ἕλμ. πλατεῖαι. t ἀσκαρίδες. u Ἴλιγγοι. x σκοτοδίνη: τὰ σκοτώδεα. y Cette maladie eſt décrite par Hippocrate, mais il ne lui donne pas de nom particulier. z ἕλκεα.

a Κηρίαι: ἀχώρ, *Erotian.*

qui rendent une humeur de la couleur du miel, (*b*) Ulceres malins & rongeans. (*c*) Ulceres fistuleux. V. *Fistules.* (*d*) Ulceres scrophuleux ; V. *Ecroüelles* & *Tumeurs.* (*e*) Urine retenuë ; Difficulté d'urine ; Urine sortant goute à goute. V. *Dysurie* ; *Strangurie.* (*f*) Vûë ; Ebloüissement ou affoiblissement de la vûë. Vûë de ceux qui voyent mieux de nuit que de jour. V. *Nyctalopie.* (*g*) Perte de la vûë, Aveuglement ; V. *Prunelle* ; *Paupiéres* ; *Yeux.*

Y

(*h*) Yeux de travers ; comme les ont les louches. (*i*) Nuages qui paroissent devant les yeux. Tayes & Cicatrices blanches & d'autres couleurs qui rendent la vûë trouble. V. *Prunelle.* (*k*) Ongle qui vient dans l'œil. (*l*) Ulcere de l'œil. (*m*) Oeil rompu ; V. *Prunelle.* Yeux enflammez ; V. *Ophthalmie.* Yeux collez. V. *Paupiéres.*

b Ἕλκεα κακοήθεα : *Ceux qu'il nomme* νομαὶ, & φαγεδαίναι, *c'est à dire*, qui rongent & qui mangent, *en sont des* especes. c ἕλκεα συριγγώδεα.

d Ἕλκεα χοιράδεα. c οὖρον κατεχόμενον: οὔρων ἀπόληψις : οὔρου ἐπίστασις. f ἀμβλυωγμός. g Τύφλωσις: ὀφθαλμῶν στέρησις. h ἴλλωσις: ὀμμάτων διαστροφή.

i Νεφέλαι : αἰγίδες : ἀχλύες: ἀργέμον. k Πτερύγιον.

l Ὀφθαλμοῦ ἕλκωσις. m ὀφθαλμὸς ἐῤῥωγώς.

Voilà quelles sont les maladies du premier ordre. On renvoye à en donner la *définition*, ou des descriptions plus exactes, & à marquer d'autres circonstances touchant leur *nature*, leurs *signes*, & leurs *causes*, dans l'article de *Galien*.

Maladies de la seconde Classe; *ou qui n'ont pas conservé les noms qu'Hippocrate leur donne; quoi qu'on les ait reconnuës par les accidens qu'il leur attribuë.*

Voici la description qu'Hippocrate fait d'une maladie qu'il appelle, (a) *Maladie dessechante. Ceux*, dit-il, *qui en sont atteints ne peuvent ni demeurer sans manger, ni supporter la nourriture après l'avoir prise. Lors qu'ils n'ont pas mangé leurs entrailles murmurent, ou font du bruit; & l'orifice de l'estomac leur fait de la douleur. Ils vomissent tantôt d'une sorte d'humeur, tantôt d'une autre. Ils rendent de la bile, de la salive, de la pituite, & des matiéres acres; & après avoir vomi il leur semble qu'ils sont un peu mieux. Mais lors qu'ils ont pris de la nourriture, ils sont travaillez de rapports & de rots; ils ont le visage rouge, & ils brûlent. Il leur semble qu'ils doivent beaucoup aller*

a Αὐαντή.

aller du ventre; mais souvent ils ne rendent que des vents. Ils ont mal à la tête; & ils sentent des picqueures par tout le corps, tantôt en une partie, tantôt en l'autre, comme si on les picquoit avec des aiguilles. Ils ont les jambes pesantes & foibles, & ils se consument & s'affoiblissent peu à peu. Cette maladie ajoûte-t-il, *est longue, & elle ne quitte que dans la vieillesse, supposé que l'on n'en meure pas avant ce tems là.*

Cette description convient assez bien à une maladie que l'on a appellée, dans la suite, *Maladie des hypochondres.* Celle qu'Hippocrate appelle, *Maladie ructueuse*, c'est à dire où l'on rotte frequemment, en est une espece ou une dépendance; aussi bien que la *Maladie noire* dont il parle un peu après.

Quant à la maladie qu'il nomme (a) *Souci*, & qu'il dit être très fâcheuse, on la peut ranger sous les maladies *Mélancholiques*, desquelles Hippocrate lui-même parle ailleurs, & qu'on a mises entre celles de la Classe précédente. *Dans cette maladie*, dit il, *on sent comme une épine qui picque les entrailles. Ceux qui en sont atteints sont extrêmement inquiets; ils fuyent la lumiére,*

S 5

a Φροντὶς νόσος χαλεπή : *Souci, maladie fâcheuse.*

miére, & la compagnie; ils se plaisent dans l'obscurité; & ils ont peur de tout. La membrane qui sépare le bas ventre d'avec la poitrine, est enflée en dehors. Ils souffrent & craignent beaucoup quand on les touche; ils ont des songes terribles; & ils croyent voir à tout coup des objets épouvantables, ou des morts.

Maladie de la troisiéme Classe, *qui sont celles qui n'ont point été designées d'Hippocrate par aucun nom; mais que l'on peut ou que l'on croit reconnoître sur la description qu'il en donne.*

HIppocrate parlant des accidens qui arrivent à ceux qui ont la *rate grosse*, dit, (*a*) *que leurs gencives se corrompent, & que leur bouche sent mauvais.* Il ajoûte, *que s'il ne leur arrive pas quelque hémorrhagie, & que leur bouche n'ait point mauvaise odeur, ils ont de fâcheux ulceres, & des cicatrices ou des taches noires aux jambes.*

On prétend que c'est ici une maladie dont parle *Pline*, & qui est aujourdui familiére aux peuples du Nord.

Hippocrate faisant ailleurs un rapport exact des divers accidens qui accompagnoient une maladie, qui étoit devenuë Epi-

a *Prorrhetic. lib. 2.*

Epidémique, & dont il remarque qu'il mouroit plus de personnes qu'il n'en échapoit; dit, que ces accidens se réduisoient à ceux-ci; (b) *des érésypeles, ou des dartres malignes; des maux de gorge avec enroüeure; une fiévre ardente avec phrenésie; des ulceres rongeans à la bouche; des tumeurs aux parties honteuses; des ophthalmies; des charbons; le ventre broüillé; grand dégoût, des urines troubles & en quantité; de l'assoupissement en un tems & en l'autre des veilles; point de terminaison entiére ou parfaite des maladies, du moins qui fut heureuse; mais un changement qui produisoit des hydropisies & des phthisies.*

Aprés avoir débuté de cette maniére il ajoûte; *qu'en plusieurs de ces malades, de très petits ulceres dégeneroient en dartres ou en* érésypeles *qui gagnoient toutes les parties du corps; qu'il en venoit particuliérement autour de la tête aux sexagenaires, pour peu qu'ils négligeassent leur mal. Dans le tems même,* continuë-t-il, *qu'on faisoit actuellement des remedes pour ces maladies, il survenoit des inflammations & des dartres, qui se rendoient fort communes. Ces dartres venant à s'abscéder, ou à suppurer, on voyoit* tomber à plusieurs, les chairs, les ten-

S 6 dons,

b *Epidemic. lib. 3. sect. 3.*

dons & les os ; *& ce qui couloit de ces ulceres n'étoit point semblable à du pus,* mais *c'étoit une pourriture toute particuliére, de diverses couleurs & fort abondante. Ceux ausquels il arrivoit quelque chose de pareil autour de la tête avoient cette partie & le menton* pelé, les os tout à fait nuds & qui tomboient même en partie. *Ces accidens étoient quelquefois avec fiévre & quelquefois sans fiévre ; & ils faisoient, pour l'ordinaire, plus de peur que de mal, du moins à ceux en qui ces matiéres venoient à se cuire ou à produire une bonne suppuration ; car ils en échapoient la plûpart. Mais ceux dont l'éréſypele ou l'inflammation ne suppuroit pas, mouroient presque tous. En quelque partie que ces éréſypeles vinssent, la même chose arrivoit. A quelques-uns* le bras s'écouloit tout entier, *c'est à dire,* se dénuoit ou se dépoüilloit entiérement des chairs qui le couvroient. *A quelques autres* les côtez, *ou quelque endroit du* devant *ou du* derriére du corps *étoit exposé à un semblable mal. Il arrivoit même, quelquefois, que* la cuisse entiére, la jambe, *ou* tout le pié *restoient tout à fait* dénuez de chair. *Mais ceux dont* le bas ventre, *ou* les parties honteuses, *étoient atteintes de ce mal, souffroient plus que tous les autres.*

J'ai

J'ai rapporté tout au long la description de cette maladie, afin qu'on puisse la conferer avec celle de quelques autres dont on parlera dans la suite de cette histoire, & qui ont été regardées par la plûpart des Médecins, comme nouvelles, & comme n'ayant point été connuës du tems d'Hippocrate, ni même fort longtems après lui; quoiqu'elles se trouvent accompagnées d'accidens qui ont du rapport avec quelques-uns de ceux qu'on a touchez. Il se trouvera encore d'autres exemples de maladies que l'on a cru nouvelles, par rapport à celles qui se trouvent décrites dans Hippocrate; ou que l'on prétend avoir seulement commencé en un certain tems. C'est ce que nous examinerons à mesure que l'occasion s'en présentera; & c'est principalement dans cette vûë que nous avons cru devoir rapporter du moins les noms des maladies que cet ancien Médecin a connuës; afin, comme nous l'avons déja dit, qu'on puisse conferer ses descriptions avec celles qui suivront.

On peut mettre dans cette Classe, cette maladie, particuliére aux Scythes, de laquelle *Hérodote* fait mention, & qu'il attribuë à la colere de Venus Uranie dont

dont ces peuples avoient pillé le temple. Voici ce qu'Hippocrate en a écrit. *Plusieurs, dit-il, d'entre les Scythes deviennent eunuques, font tout ce que les femmes ont accoûtumé de faire, & parlent ou discourent, comme s'ils étoient des femmes; d'où vient qu'on les appelle* Efféminez. *Les habitans du Païs, qui rapportent à* (a) *Dieu ou à la Divinité, la cause de cette maladie, ont de la vénération pour ces personnes-là, & leur rendent une espêce de culte, dans la crainte que pareille chose ne leur arrive. Pour moi,* continuë Hippocrate, *je crois, à la verité, que ces sortes de maladies sont divines aussi bien que toutes les autres, & qu'il n'y a point de maladie qui soit plus divine ou plus humaine l'une que l'autre, mais qu'elles sont toutes divines; que chacune à sa nature particuliére, & qu'il n'y en a point où la Nature n'ait part. Je dirai donc comment je pense que vient cette maladie. Les Scythes sont sujets à de certaines* (b) *fluxions sur les jointures, qui sont fort opiniâtres & qui durent fort long-tems; ce qui leur arrive parce qu'étant incessamment à cheval ils ont toûjours les jambes pendantes. Quand ce mal est à son période*

a Il y a en cet endroit θεῷ sans article.

b Hippocrate appelle cette sorte de fluxions κέδματα.

de ils deviennent boiteux par la contraction de leurs hanches; & la maniére dont on les traite est celle-ci. Dès-le commencement de ce mal on leur ouvre les veines de derriére les oreilles, & le sang coulant en grande quantité ils s'endorment de foiblesse & quelques uns se trouvent gueris à leur réveil. Or il me semble qu'ils se perdent par cette maniére de se faire traiter; car les veines de derriére les oreilles sont telles que ceux a qui on les ouvre déviennent inhabiles à la génération, & c'est ce qui arrive aux Scythes. Quand ils s'approchent donc de leurs femmes, & qu'ils voyent qu'ils ne peuvent pas avoir leur compagnie, ils ne s'en mettent pas d'abord fort en peine; mais quand ils voyent que cela continuë, alors ils s'imaginent qu'ils ont offencé le Dieu, ou la Divinité, & ils lui attribuent la cause de leur disgrace. Ensuite dequoi ils prennent l'habit de femme, ils avoüent publiquement qu'ils ne sont plus hommes, ils se tiennent avec les femmes, & remplissent tous les devoirs de ce sexe. Il faut remarquer qu'il n'y a que les plus riches des Scythes, ou ceux de la plus haute condition qui soient sujets à ce mal, & que les pauvres n'en sont jamais atteints; sans doute parce que les premiers sont presque toûjours à cheval, au lieu que les derniers n'y vont que rarement. Or si cette

ma-

maladie étoit plus divine que les autres, il ne faudroit pas qu'elle attaquât seulement les plus riches, & les plus puissans, mais qu'elle fût également commune à tous. Il arriveroit même que les pauvres y seroient plus exposéz que les autres, du moins si les Dieux prennent plaisir que les hommes les admirent ou ayent de la vénération pour eux, & s'ils leur accordent pour cela des graces. Car les riches sacrifient aux Dieux, leur offrent des victimes, les servent, & leur élevent des statuës plus souvent que les pauvres; parce qu'ils ont dequoi le faire, au lieu que ceux-ci n'en ont pas le moyen, & qu'ils maudissent même quelquefois les Dieux de ce qu'ils ne leur ont pas donné des richesses; en sorte qu'il seroit plus convenable que les pauvres, & ceux qui n'ont pas du bien fussent châtiez de leurs crimes par cette maladie, plûtôt que les riches. Cette maladie est donc véritablement divine, comme je l'ai dit d'entrée, mais toutes les autres le sont aussi, & arrivent en même tems à tous naturellement.

La pensée d'Hippocrate touchant la distinction que les Dieux devoient faire des riches & des pauvres, au sujet des sacrifices pourroit faire qu'on l'accusât de libertinage par rapport à sa réligion; mais on auroit eu autant de raison de blâ-

blâmer Homere, lors qu'il introduit en divers endroits Jupiter quittant toutes affaires pour aller prendre un repas, c'est à dire, humer la fumée d'un sacrifice chez les Ethiopiens, avec tous les Dieux à sa suite. Il paroit d'ailleurs parce qu'Hippocrate dit touchant la cause de cette maladie qu'il n'étoit point superstitieux, comme on l'a déja remarqué ci-dessus ; & ce qu'il pense sur ce sujet est bien digne du siécle de Socrate, duquel il étoit à peu près contemporain. Il semble au reste que cette maladie des Scythes attaquoit plûtôt les riches que les pauvres, par la même raison qui fait que nous voyons encore aujourdhui, plus de riches *hypochondres* ou *mélancholiques*, que de pauvres, & qui n'est pas difficile à trouver.

Maladies de la quatriéme Classe ; *ou qui n'ont point été reconnuës des Médecins qui sont venus après Hippocrate, ni par la description qu'il en a faite, ni par les noms qu'il leur donne qui n'ont plus été en usage.*

ENtre les maladies de cette Classe, qui ne sont pas en grand nombre, non plus que celles des deux précédentes, les

les plus remarquables sont ces deux ; le (*a*) *Typhus*, & la (*b*) *Maladie épaisse* ; Ce sont les noms qu'Hippocrate leur donne. Quelques-uns de ses Commentateurs ont cru que la premiére de ces maladies étoit une espece de *fiévre ardente*, qui cause une aliénation d'esprit, avec étourdissement. On verra par la description s'ils ont rencontré juste.

Il y a, selon nôtre Auteur, de cinq espéces de *Typhus*. La premiére est véritablement *une fiévre continuë qui abat toutes les forces ; qui est accompagnée de douleurs de ventre, & d'une ardeur dans les yeux qui empêche le malade de regarder quelque chose que ce soit fixement ; ne pouvant d'ailleurs répondre à ce qu'on lui demande, à cause de la grande douleur qu'il souffre ; si ce n'est lors qu'il est prêt de mourir, qu'il parle & regarde hardiment.*

La seconde espéce commence par *un fiévre tierce ou quarte, suivie de douleurs de tête. Le malade rend beaucoup de salive, & des vers par la bouche ; les yeux lui font de la douleur ; le visage lui pâlit ; il lui vient une tumeur ou enflure molle aux piez, & quelquefois par tout le corps ; quelquefois la poitrine & le dos lui font mal ; son ventre fait du*

a Τύφος. b Παχὺ νόσημα. lib. de intern. affect.

du bruit; & il a les yeux farouches; il crache beaucoup & sa salive s'attache à la gorge, ce qui lui donne une voix de fausset.

La troisiéme se distingue par *des douleurs très-vives dans les jointures, & quelquefois par tout le corps. Le sang, infecté par la bile, se caille, & s'arrête dans les hanches; & la bile qui est retenuë dans les jointures se durcissant comme du tuf, on dévient boiteux.*

On connoit la quatriéme à *une grande tension élevation & ardeur du ventre, suivie d'une diarrhée, qui conduit quelquefois à l'hydropisie, & qui est aussi quelquefois accompagnée de la fiévre.*

Enfin la cinquiéme a pour signes, *une pâleur & une transparence de tout le corps, comme celle d'une vessie pleine d'eau, sans qu'il y ait pour cela d'enflure; le corps est au contraire extenué, sec, & foible, sur tout vers les clavicules & vers le visage; les yeux sont fort enfoncez, & le corps est même quelquefois noir. Le malade cligne rarement les yeux;* il cherche ou tâtonne avec les mains sur ses couvertures, comme s'il vouloit *prendre des poils de la laine, ou des pailles. Il se trouve plus chargé après avoir mangé, que lors qu'il se portoit bien; il aime l'odeur de la lampe éteinte; il a souvent des pollutions quand il dort & la même chose lui arrive en veillant.*

Voilà pour le Typhus ; la *Maladie épaisse* n'est pas moins particuliére, & il y en a aussi de plus d'une sorte. La premiére *est causée par la pituite & par la bile, qui se jettent dans le ventre, le font enfler, & sortent par dessus & par dessous comme un torrent. Le frisson & la fiévre saisissent le malade ; la douleur passe du ventre à la tête, & quand elle descend jusqu'aux entrailles elle cause une suffocation. Quelquefois le malade vomit de la pituite aigre & quelquefois de la pituite salée ; après le vomissement, il a la bouche amere ; il lui vient des rougeurs au côté accompagnées de chaleur, & son dos se courbe. Il ne sauroit souffrir qu'on le touche en aucun endroit, & la douleur qu'il sent est si grande que les chairs lui palpitent, les testicules se retirent ; la chaleur & la douleur passent à même tems jusqu'à l'anus & à la vessie. Il rend des urines épaisses comme sont celles des hydropiques ; les cheveux lui tombent de la tête ; il a toûjours les piez froids. Enfin la douleur occupe particuliérement les côtez le dos & la nuque ; & il semble au malade que quelque chose lui court ou lui rampe par toute la peau. Cette maladie donne quelquefois du relâche, & d'autrefois elle n'en donne point. La peau de la tête dévient rouge & épaisse. Cette maladie dure six ans, & quelquefois jusques à dix. Sur la fin le malade süe copieusement & sa süeur est fort puante. En dormant*

mant il a très-fréquemment des pollutions, & la semence qu'il rend est sanglante & livide. Il semble d'abord, qu'il s'agit ici du *Cholera morbus*, ou de quelque espece de *Colique*, mais ce qui suit n'y a pas grand rapport.

La seconde sorte des maladies épaisses, *est produite par la bile seule, qui se jette sur le foy, & dans la tête. Le foye s'enfle & presse le diaphragme. La tête & particuliérement les temples sont d'abord saisies de douleur. Le malade n'entend pas bien, & souvent il ne voit que fort peu; la fiévre & le frisson surviennent là-dessus. Cela arrive au commencement du mal, & alors on a par fois de grans relâches, d'autrefois on en a de moindres. Plus le mal dure, & plus la douleur dévient forte; les prunelles se dilatent, & le malade ne voit goute, en sorte que si vous mettez le doit devant ses yeux il ne l'apperçoit point & ne cligne point les yeux. Que s'il lui reste quelque peu de vûë il tire incessamment, avec les doits, les petits floquets de laine qui sont sur ses couvertures, croyant que ce sont des ordures ou des poux. Mais lors que le foye s'étend davantage du côté du diaphragme, le malade rêve, & s'imagine d'avoir devant les yeux des reptiles, ou des bêtes farouches de toutes les sortes, ou des hommes armez; il veut se battre contre tout cela; il parle & il s'agite comme s'il étoit à un combat; si on ne le laisse pas en liberté*

il

il menace, & si on le laisse aller il tombe. Il a les piez toûjours froids; s'il dort c'est avec des tressaillemens continuels, il est épouvanté par des songes affreux, & à son réveil il raconte tout ce qu'il a fait & vû. D'autrefois il demeure couché tout le jour & toute la nuit sans dire un mot, ayant la respiration fort pressée. Son délire passe aussi par intervalles; il revient à lui, il répond à toutes les questions qu'on lui fait, il entend tout ce qu'on dit; mais peu de tems après il tombe derechef dans le premier état. Cette maladie, pourſuit nôtre Auteur, *attaque principalement les Voyageurs, ou ceux qui ayant passé par des lieux inhabitez, ont été effrayez de la vûë de quelque spectre.*

La troiſiéme eſpéce *est causée par la pituite, ce qui se découvre par les rapports qu'à le malade, qui sentent comme s'il avoit mangé des raiforts. Cette maladie ou la douleur qui l'accompagne, commence par les jambes, d'où elle monte jusqu'au ventre, & se répandant dans les entrailles y cause un grand bruit, qui est suivi de vomissemens de pituite aigre & pourrie; mais cette évacuation ne soulage point le malade; il tombe, au contraire, en rêverie, & sent une douleur si inquiétante dans les entrailles, & par fois une douleur de tête si grande & si fixe, qu'il n'entend ni ne voit que fort confusément; il suë beaucoup & sa suëur est puante; mais il en est sou-*

soulagé. La couleur est la même que dans la jaunisse, & cette maladie est moins souvent mortelle que la précédente.

La quatriéme espéce *tire son origine de la* (a) *pituite blanche, & suit les fiévres qui ont duré long tems. Cette maladie commence par la face qui s'enfle; elle passe ensuite au ventre qui s'éléve. On sent une douleur comme si on avoit fait beaucoup d'exercice, & le ventre souffre comme s'il étoit chargé d'un grand fardeau. Les piez s'enflent aussi. S'il tombe de la pluye sur la terre le malade ne peut souffrir cette odeur, & s'il se trouve par hazard exposé à cette pluye, & qu'il sente l'odeur de la terre, il tombe d'abord. Cette maladie a des intervalles libres, mais elle est plus longue que la précédente; Sa durée est de six années.*

On ne trouve point que nos Praticiens modernes, ni même ceux d'entre les Anciens qui sont venus après Hippocrate, ayent décrit aucune maladie particuliére qui soit accompagnée de tant d'accidens tout à la fois; & il faut avoüer que ceux qu'on vient de spécifier sont en si grand nombre qu'il semble qu'ils ne sauroient se rencontrer tous dans une même ma-

a On verra dans la liste des maladies ordinaires, à la fin de cet article, ce qu'Hippocrate entendoit par la *pituite blanche.*

maladie. Et ce qu'il y a encore de plus particulier, c'est qu'Hippocrate, ou l'Auteur du livre qu'on a cité fait quatre ou cinq espéces de chacune de ces deux maladies, qui se trouvent si differentes les unes des autres, qu'on ne peut comprendre pourquoi elles se trouvent rangées sous un même genre.

C'est ce qui a fait que les Medecins des siécles suivans, qui ont aisément reconnu *l'Hydropisie*, par exemple, la *Phthisie*, la *Pleurésie*, aux caractéres qu'Hippocrate leur donne à chacune, ont méconnu les deux maladies en question.

On pourroit donc inferer de là, ou que le *Typhus* & la *Maladie épaisse*, ont cessé, & n'attaquent plus personne aujourdui; ou qu'elles n'ont jamais attaqué qui que ce soit, & que ce sont des maladies feintes, & dont la description est faite à plaisir. L'on ne croit pas devoir s'arrêter à la premiére de ces conjectures, quoi qu'il ne soit peut être pas impossible que quelques maladies cessent, comme on prétend qu'il en nait de nouvelles; cette question sera traitée dans la suite.

Il n'y a pas non plus de l'apparence que ceux qui ont décrit ces maladies l'ayent fait pour nous tromper. Voici de

de quelle maniére on peut présumer que la chose est allée.

Premiérement il faut savoir que (a) la plus grande partie des Auteurs tant anciens que modernes conviennent que le livre où ces maladies sont décrites n'est point d'Hippocrate, mais que c'est l'ouvrage des Medecins *Cnidiens*, desquels on a parlé dans le livre précédent. Ce qui confirme ce sentiment c'est que Galien remarque expressément que ces Médecins concoient quatre sortes de *Jaunisses*, trois sortes de *Pthisies*, differentes de celles qui sont spécifiees dans la liste des maladies de la premiére Classe, & qu'ils multiplioient de même, sans nécessité les espéces de diverses autres maladies. Or est-il qu'on trouve toutes ces distinctions dans ce même livre; ce qui est une preuve qu'il doit être de la façon de ces mêmes Médecins. Et bien loin qu'Hippocrate en use comme eux; que (b) lui-même les a blâmez de ce qu'ils avoient distingué trop curieusement les maladies; comme si une maladie devoit

T toû-

a *Prosper Martianus* Médecin Romain qui a commente Hippocrate environ le commencement de ce sié le est presque le seul qui soit d'un avis contraire. b De diæta in acutis lib.4.

toûjours avoir un nom different, parce qu'elle différe en quelque petite chose d'une autre, qui se trouve la même quant à l'essentiel, ou aux caractéres qui distinguent réellement les genres & les espéces des maladies. C'est la même erreur dont Galien reprenoit les *Empiriques*, qui faute de méthode s'attachoient plûtôt aux Symptomes ou aux accidens, dont la varieté peut être infinie qu'à la maladie elle-même; d'où vient qu'ils multiplioient les maladies à l'infini.

Le même défaut de méthode qui faisoit faire aux Cnidiens des distinctions sans nécessité, avoit produit l'embarras, & la confusion qu'on trouve dans les descriptions du *Typhus* & de la *Maladie épaisse*.

En un mot la faute de ces Médecins, consistoit en ce qu'ils avoient rapporté à une seule maladie les accidens de plusieurs, n'ayant pas distingué ceux qui sont propres à de certaines maladies en particulier, & qui en sont inséparables, d'avec ceux qui sont communs à plusieurs.

Enfin il se peut que la faute vienne des Copistes, & que ces piéces anciennes ayant passé par les mains d'une infinité

de

de gens, l'on ait confondu & mêlé des obſervations differentes, ſans que les Auteurs ayent eu de part à ce déſordre.

On peut joindre à ces maladies, celle qui eſt appellée *Grande maladie des veines caves*, & celle qui eſt nommée, *Vomiſſement des veines ſur le cerveau* ; Ces noms, qui avoient été mal impoſez, ou qui dépendoient de l'idée particuliere que ces anciens Médecins avoient du corps, n'ayant pas mieux été retenus, ni reconnus que les précédens.

Maladies de la cinquiéme Claſſe ; *ou qui ont des noms qu'on ne reconnoit plus, & qui en même tems ne ſont point décrites, ce qui fait qu'on n'en peut rien dire que par conjecture.*

HIppocrate fait mention d'une maladie qu'il appelle,(a) *Maladie Phthinique.* Le rapport qu'il y a entre *Phthinique*, & *Phthiſique*, a fait croire à quelques interpretes qu'il s'agiſſoit ici de la *Phthiſie* ; mais les plus ſavans conviennent qu'il y a une faute dans le texte Grec, & qu'au lieu de φθινικὴ, il faut lire φοινικὴ νόσος: *Maladie de Phénicie.* Ils appuyent leur

T 2

a Prorrhetic. lib. 2. ſub finem.

leur sentiment sur ce qu'on trouve ce dernier mot dans les Glossateurs d'Hippocrate, qui ajoutent; *qu'il a entendu parlà une maladie commune dans la Phénicie, & dans les autres Païs orientaux*; *qui semble n'être autre chose que l'Eléphantiase.* Ce qui confirme cette explication c'est qu'Hippocrate traite, dans le même endroit, de maladies approchantes; comme sont la *Lépre*; les *Dartres*; & la maladie appellée *Leucé.* Je remarquerai seulement que Galien, qui est l'Auteur du Glossaire, pourroit s'être trompé en cela seulement qu'il croit que la *maladie de Phénicie*, est précisément celle qu'on a appellée *Eléphantiase*; au lieu qu'il se peut qu'elle y eût simplement quelque rapport; & que par cette maladie de Phénicie Hippocrate eût entendu la (*a*) *Lepre des Juifs*, qui étoit une espéce de *Leucé*, & qui pouvoit avoir quelque chose de commun avec *l'Eléphantiase*, sans que ce fût la même chose.

Les Glosses d'Hippocrate, desquelles on parlera dans la suite, fournissent d'autres exemples de maladies, qu'on ne peut non plus connoître que par conjecture, parce

Voyez le Commentaire de Mr. le Clerc *sur le Lévitique*.

parce que leurs noms ne sont plus en usage, & que d'ailleurs elles ne sont point décrites. Telle est cette maladie qu'Hippocrate appelle (*a*) *Tanga*, que l'on croit être une espéce de *Tumeur*. Telle est encore celle qu'il appelle (*b*) *Hippouris*, par où l'on soupçonne qu'il marque une certaine fluxion longue & opiâtre qui se jette sur les parties genitales de ceux qui vont trop souvent ou trop long tems à cheval ; ou une foiblesse, ou quelqu'autre incommodité de ces mêmes parties provenante de la même cause ; & celle qu'il nomme (*c*) *Anémie*, qu'on croit être un gonflement des veines causé par un sang flatueux, ce qui les met en danger de se crever ; On peut mettre au même rang la (*d*) *Typhomanie*, que l'on prend pour une maladie qui tient de la Léthargie & de la Phrénesie ; & celle qui est appellée (*e*) *Pherea*.

Des moyens de conserver la santé.

APrès avoir vû en quoi consistent la santé & les maladies, quel en est le

a *Ταγ[ω]*. Epidemic. lib. 1. b *ἵππουρις*. Epidemic. lib. 7. c *Ἀνεμίη*. ibid. d *Τυφομανίη*. Epidemic. lib. 4. e *Φηρέα*. Epidemic. lib. 6. sect. 3. V. ci-dessus dans les maladies la premiére Classe, au mot *Parotides*.

le sujet, & qu'elles en sont les causes & les differences, il faut premiérement dire un mot des conseils qu'Hippocrate donnoit à ceux qui se portoient bien ; après quoi l'on examinera les moyens qu'il employoit pour guerir ceux qui étoient malades.

L'une de ses principales maximes étoit celle-ci ; (a) *que pour entretenir sa santé ; il ne faut ni trop se charger de nourriture, ni être paresseux à prendre de l'exercice ou à travailler.* Il disoit en second lieu; *qu'il ne falloit point s'accoûtumer à un régime de vivre trop exact ou trop étudié ; ni à manger trop peu ; parce*, ajoûtoit-il, *que ceux qui se sont une fois fait cette régle, se trouvent très-mal, pour peu qu'ils s'en écartent, ce qui n'arrive pas à ceux qui vivent un peu plus irréguliérement, ou avec plus de liberté.*

Il ne laisse pas néanmoins d'examiner avec soin tout ce dont les personnes saines se nourrissoient en ces tems là. Surquoi on ne sauroit s'empêcher de remarquer qu'ils étoient bien moins delicats que nous, ce qui paroit par le soin qu'Hippocrate prend de dire qu'elle est la qualité de la chair de chien, de renard,

a *Ἄσκησις ὑγιείης ἀκορεὴ τροφῆς, ἀοκνίη πόνων.* Epidemic. lib.6. sect.4. Aphor.20.

nard, de cheval, d'âne, ce qu'il n'auroit pas fait si ces viandes n'avoient été alors en usage du moins parmi le peuple. On ne rapportera pas ici ce qu'Hippocrate a écrit touchant les autres sortes de viandes. Il suffit de savoir qu'il examine presque toutes celles dont on se sert aujourd'hui, comme sont les herbages; le lait; le petit lait; le fromage; les chairs tant de la volaille que des bêtes à quatre piés; le poisson frais & salé; les œufs; les légumes; & les differens grains dont on se nourrit, aussi bien que les differentes sortes de pain que l'on en fait. Il parle aussi très souvent d'une sorte de nourriture liquide ou de boüillon, qui se faisoit avec de la farine d'orge, ou d'autre grain qu'on délayoit & qu'on faisoit cuire avec de l'eau; mais comme ceci regarde plus particuliérement la maniére dont on nourrissoit les malades, on en dira encore un mot dans l'article qui suit.

Hippocrate n'est pas moins exact sur la matiére de la boisson. Il s'attache fort à distinguer les bonnes *eaux* d'avec les mauvaises. Les meilleures, selon lui, doivent être fort *claires, legeres, sans odeur ni goût*, & *puisées de sources qui soient tournées au levant*. Les eaux *salées*, & celles

qu'il appelle *dures*, c'est à dire, à mon avis pesantes ou qui chargent l'estomac, & celles qui sont *marêcageuses*, sont les plus mauvaises; aussi bien que celles qui viennent des *neiges fonduës*. Mais quoi qu'Hippocrate face toutes ces distinctions il conseille néanmoins à ceux qui se portent bien, de boire de la premiére eau qu'ils rencontrent, ce qui se rapporte au conseil qu'il donne précédemment, de n'être point si exact dans le régime. Il parle aussi, mais en deux mots, des eaux *alumineuses*, ou qui tiennent de l'alun, & de celles qui sont *chaudes*, sans s'étendre davantage sur leurs qualitez ou leur usage; On voit seulement par là qu'il a eu connoissance des eaux *minerales*.

A l'égard du *vin* il conseille en quelques endroits de le mêler avec une égale partie d'eau; & Galien remarque qu'Hippocrate régle parlà la juste proportion qu'on doit garder dans ce mélange; en sorte, dit-il, que le vin puisse chasser par sa force ce qui nuit au corps; & l'eau contribuër à temperer l'acreté des humeurs. Mais je pense qu'il ne s'agit en ces endroits que des cas particuliers qui y sont exposez; & peut-être que c'étoit

la

la plus grande quantité de vin que l'on buc en ces tems-là, où l'on n'en buvoit presques jamais de pur. Aussi voit on qu'Hippocrate réglant la quantité du vin que l'on doit prendre par rapport aux differentes saisons de l'année, dit qu'en Eté on le doit beaucoup tremper; au Printems & en Automne un peu moins; & qu'en Hyver on doit (a) moins le tremper qu'en tout autre tems, ce qui suppose qu'il le faut toujours tremper. Il distingue d'ailleurs les diverses sortes de vins, qui étoient alors en usage, marquant exactement leurs qualitez.

L'Exercice qu'Hippocrate conseille tant à ceux qui se portent bien, qu'aux valétudinaires, devoit être pris selon les régles & avec les précautions qu'il marque, & qui sont les mêmes qu'on a touchées en passant dans le livre précédent, à l'occasion *d'Hérodicus*, que nous avons dit être Auteur de la *Gymnastique*, ou de *l'art de s'exercer pour la santé.* Sur quoi il faut remarquer qu'Hippocrate lui même, dans les trois livres intitulez, *de la Diete*, & dans le livre *des Songes*, qui est une sui-

a Οἶνος ὡς ἀκρητέστατος, c'est à dire, *le vin le plus pur*, ou *le moins mêlé*; qui est opposé à *οἶνος ὑδαρέστατος*, *du vin extrêmement trempé.*

te des précédens, prétend que c'est à lui que l'on a l'obligation de la même chose, c'est à dire d'avoir inventé la Gymnastique, qui renferme la Diete. Mais ces livres ont été regardez, déja du tems de Galien, comme étans d'un autre Auteur, & on les attribuoit alors, selon la remarque du même Galien, à *Euryphon*, à *Phaon*, à *Philistion*, à *Ariston*, ou à quelqu'autre des Médecins qui ont vêcu à peu près dans le même tems qu'Hippocrate. Si j'osois joindre mes conjectures à celles-là, je dirois que les livres en question pourroient être *d'Hérodicus*, qui a passé, du consentement de toute l'antiquité pour l'inventeur de la Gymnastique.

Quoi qu'il en soit les conseils de l'Auteur de ces livres, par rapport à l'Art dont on vient de parler, roulent sur les differens tems qu'on doit prendre, pour se promener,& sur l'état où l'on doit être avant que d'y aller si ce doit être à jeun, ou après avoir pris de la nourriture, le matin ou le soir, à l'air, au Soleil, ou à l'ombre; s'il faut être nud ou habillé; quand il faut aller lentement, & quand il est nécessaire de courir, le tout par rapport aux differens âges, & aux differens temperamens, & dans la vûë de diminuër

l'em-

l'embonpoint, de dissiper les humeurs, ou d'en tirer quelqu'autre avantage.

La *Lutte* même quoi que ce soit un exercice violent, entroit en conte avec les autres. Il est encore parlé au même endroit d'un jeu de mains & de doits, lequel on jugeoit utile pour la santé, & qu'on appelloit *Chironomie*; & d'un exercice qui se faisoit autour d'une espéce de *Balon* suspendu, qu'on appelloit *Corycus*, & qu'on poussoit de toute sa force avec les mains. On peut consulter là dessus *Mercurial*; qui traite à fond de ces matiéres.

Et comme l'on a vû dans l'article d'Herodicus que les *Bains* étoient compris dans la Gymnastique, aussi bien que la coûtume de se *frotter* & de *s'oindre*, on trouve dans cet Auteur divers avis sur tout cela. Mais Galien remarque à l'égard des Bains qu'ils n'étoient pas encore communs du tems d'Hippocrate lui-même; ce qu'il recueille d'un passage de cet ancien Médecin, où il dit, (a) *qu'il y a peu de maisons où l'on trouve les choses nécessaires pour la commodité du bain.* On verra dans l'article suivant ce qu'Hippocrate pensoit du Bain & de ses utilitez.

a. *De diata in acutis.*

Du reste comme la santé ne dépend pas seulement du bon usage de la *nourriture* & de *l'exercice* ou du *repos*; & qu'il est d'ailleurs important d'avoir des régles pour les autres choses dont on a parlé précédemment en traitant *des causes de la santé*, comme sont le *sommeil*, & les *veilles*; *l'air* & les autres *corps* qui nous environnent; ce qui doit *sortir* de nôtre corps, ou *y être retenu*; & enfin les *passions*. La conservation, dis-je, de la santé dépendant de toutes ces causes, Hippocrate n'a pas manqué de donner des préceptes sur tout cela.

Pour commencer par les choses qui doivent sortir de nôtre corps où y être retenuës, il vouloit qu'on eut un grand soin de ne pas amasser ou garder trop long-tems les excrémens; & outre l'exercice dont on vient de parler, qui en consume une partie; & qu'il ordonnoit principalement dans cette vûë; il vouloit qu'on excitât ou qu'on réveillât la nature lors qu'elle ne travailloit pas à l'expulsion du reste, ou qu'on ôtât les empêchemens qui s'opposoient à ses efforts. Il employoit premiérement pour cela des viandes propres à relâcher; & quand ce moyen ne suffisoit pas il vou-

loit qu'on eut recours aux *lavemens*, & aux *suppositoires*.

La matiére des lavemens pour les personnes exténuées & maigres, c'étoit du *lait* & des choses *onctueuses* qu'on mêloit avec de la décoction de *poix chiches*; au lieu que pour ceux qui etoient replets on se servoit seulement *d'eau salée*, ou *d'eau marine*. On verra, dans l'article des *purgatifs*, qui suivra bien tôt, d'autres compositions de lavemens, & d'autres particularitez touchant ce remede; l'on y parlera aussi des suppositoires & de la maniére de les préparer.

Hippocrate conseilloit encore, comme un grand préservatif contre les maladies, les *vomitifs*, qu'il faisoit prendre une ou deux fois le mois, pendant l'Hyver & le Printems. Les plus simples de ces vomitifs se faisoient avec la décoction d'hyssope, y ajoutant un peu de vinaigre & de sel. Il faisoit prendre cette boisson à jeun, à ceux qui avoient beaucoup d'embonpoint; au lieu que ceux qui étoient maigres la prenoient après avoir soupé. Mais comme les vomitifs sont des remedes qui servent aussi dans les maladies, on en parlera encore en même tems que des purgatifs.

Le *Coït* est utile, selon Hippocrate, pourvû que l'on consulte ses forces, que l'on n'aille pas à l'excès, qu'il blâmoit toujours en toutes sortes de rencontres, & qu'il vouloit aussi qu'on évitât, par rapport au *sommeil* & aux *veilles*.

On trouve encore dans ses écrits diverses remarques concernant le bon ou le mauvais *air*; & il fait voir que la bonne ou la mauvaise disposition de l'air dépend non-seulement des divers climats; mais de la situation de chaque lieu en particulier, qu'il examine à cet égard avec soin, non pas pour insinuër que l'on doive être trop scrupuleux sur cet article, ou pour obliger chacun à quitter son lieu natal, ou celui où l'on est établi, pour en chercher un meilleur, ce qui troubleroit toute la Societé; mais pour faire connoître aux Médecins quelles sont les maladies qui doivent régner en un endroit plûtôt qu'en un autre, afin qu'ils tâchent de les prévenir, ou qu'ils s'étudient à y apporter du remede, & qu'ils content sur les effets de la diverse situation des lieux par rapport à la santé ou aux maladies. Hippocrate reconnoissoit enfin le bon & le mauvais effet des *passions*; Et il vouloit qu'on gardât à cet égard beaucoup de modération.

PRATIQUE D'HIPPOCRATE

Ou sa manière de traiter les maladies. Maximes generales sur lesquelles cette Pratique est fondée.

SI l'on fait réflexion sur ce que l'on a dit précédemment du pouvoir qu'Hippocrate attribuoit à la *Nature* par rapport à l'œconomie animale, & aux maladies en particulier, dont la Nature est, selon lui, l'arbitre & le juge, les terminant dans un certain tems limité, & par des mouvemens réglez, comme nous l'avons remarqué en parlant des *Crises*, on en inférera d'abord que ce sentiment devoit le porter à se contenter pour l'ordinaire d'être spectateur des effors de la Nature, sans rien faire de son côté pour l'aider en cette rencontre.

On sera même confirmé dans cette pensée si l'on consulte les livres intitulez, *des maladies Epidemiques*, qui sont comme les Journaux de la pratique d'Hippocrate; car il en resultera que cet ancien Médecin ne fait le plus souvent autre chose que décrire les accidens d'une maladie & ce qui est arrivé à un malade, jour par

par jour, jusqu'à sa mort ou à son rétablissement, sans parler d'aucun remede. Il n'est pas néanmoins absolument vrai qu'il n'en fit jamais point, comme on le reconnoitra par la suite; mais il faut convenir qu'il en faisoit très-peu par rapporr à ce qui s'est pratiqué dans les siécles suivans, On va voir maintenant quels sont ces remedes après que l'on aura rapporté en abregé, les principales maximes sur lesquelles ils sont fondez.

Hippocrate disoit en premier lieu; *que les Contraires, ou les opposez sont les remedes de leurs opposez*; C'est à dire que supposé que de certaines choses soient opposées les unes aux autres, il faut les employer les unes contre les autres. Il explique cette maxime dans l'aphorisme où il dit; *que* l'évacuation *guérit les maladies qui viennent de* replétion; *& la* replétion *celles qui sont causées par* l'évacuation. *Ainsi* le chaud *détruit* le froid; *&* le froid le chaud, &c.

Il disoit secondement; *que la Medecine est une* addition *de ce qui manque, & une* sous-traction, *ou un* retranchement *de ce qui est superflu*; axiome qui se trouve aussi expliqué par celui-ci, *qu'il y a des sucs ou des humeurs qu'il faut, en de certaines rencon-*

tres

tres vuider *ou faire sortir du corps, ou les* dessecher; *& d'autres qu'il faut* remettre *dans le corps, ou faire qu'elles s'y produisent derechef.*

Quant à la maniére de s'y prendre pour ajouter ou retrancher il avertit en general; *qu'on doit se garder de vuider ou de remplir tout d'un coup ou trop vîte,* ou *trop abondamment, & qu'il est de même dangereux de réchauffer ou de réfroidir subitement; ou plus qu'il ne faut, tout ce qui va à l'excès étant ennemi de la nature.*

Hippocrate reconnoissoit en quatriéme lieu, *qu'il faut tantôt* dilater, *& tantôt* resserrer; dilater ou ouvrir les (*a*) *passages* par lesquels les humeurs se vuident naturellement, lors qu'ils ne sont pas suffisamment ouverts, ou lors qu'ils se ferment; & au contraire *resserrer* ou *êtrecir* les passages relâchez, lors que les sucs qui y passent n'y doivent point passer, ou qu'il en passe trop. Il ajoûte qu'on doit quelquefois *adoucir,* & quelquefois *rendre plus rude au toucher;* quelquefois *endurcir,* & quelquefois *ramollir;* quelquefois *rendre plus mince* ou *plus subtil,* & quelquefois *épaissir;* quelquefois *exciter* ou *réveiller,* & d'autrefois *rendre engourdi* ou *ôter le sen-*

a Αἱ ἔφοδοι.

ſentiment, le tout par rapport aux parties ſolides du corps ou aux humeurs.

Il donne cette cinquiéme leçon; *qu'il faut prendre garde au cours que les humeurs prennent, d'où elles viennent & où elles vont, & en conſequence de cela, lors qu'elles vont où elles ne doivent pas aller, qu'on leur face* (*a*) prendre un détour, *ou qu'on les conduiſe d'un autre côté, à peu prés comme on détourne les eaux d'une Riviére. Ou en d'autres occaſions, qu'on tâche, s'il eſt poſſible, de* (*b*) rappeller, *ou* faire retourner en arriére *ces mêmes humeurs, attirant en haut celles qui ſe portent embas, & embas celles qui ſe portent en haut.*

Il remarque auſſi *qu'on doit faire ſortir, par des voyes convenables, ce qu'il faut néceſſairement qui ſorte; & qu'on ne doit pas faire entrer derechef dans les vaiſſeaux les humeurs qui en ſont une fois ſorties.*

Il donne encore le précepte qui ſuit; *que quand on fait quelque choſe ſelon la raiſon, quoi que le ſuccès ne réponde pas, on ne doit point aiſément ou trop vîte changer de maniére d'agir, tant que les raiſons que l'on a eües d'entrée ſubſiſtent.* Mais comme cette maxime peut quelquefois tromper, en voi-

a Παροχετεύειν. *Derivare.*
b Ἀντισπᾶν. *Revellere.*

voici une qui lui sert de correctif ou de limitation. *Il faut*, dit nôtre Auteur, *faire une grande attention à ce qui* (a) soulage, *& à ce qui* fait du mal ; *à ce qu'on* supporte aisément, *& à ce qu'on* ne sauroit souffrir.

La leçon qui suit est une des plus importantes ; (b) *Il ne faut*, disoit-il, *rien faire témerairement. Il faut quelquefois se reposer ou demeurer sans rien faire ; de cette maniére si vous ne faites point de bien au malade, vous ne lui faites du moins point de mal.*

Aux extrêmes maladies, il faut, selon lui, *des remedes extrêmes ; ce que les médicamens ne guérissent pas, le fer le guérit ; ce que le fer ne guérit point, le feu le guérit ; mais ce que le feu ne peut guérir doit être regardé comme incurable.* Enfin il avertit *qu'on ne doit pas entreprendre les maladies desesperées ; cela étant au-dessus des forces de la Médecine.*

Voilà les principales & les plus generales maximes de la pratique d'Hippocrate, qui supposent toutes, ce principe qu'il a posé au comencement, *que la Nature guérit elle-même les maladies.* On en verra de plus particuliéres dans les articles suivans, à mesure qu'on examinera les remedes qu'il employoit. *Des*

a Ἀ ὠφελέει, ἃ βλάπτει ; τὸ εὔφορον, τὸ δύσφορον
b *Epidemic. lib. 6.*

Des remedes qu'Hippocrate mettoit en usage & premiérement de la Diéte *ou du* Régime de vivre.

LA Diéte étoit le premier, le principal, & souvent le seul remede qu'Hippocrate employât pour remplir la plus part des vuës qu'on a touchées. Par ce moyen il opposoit l'humide au sec, le chaud au froid ; il ajoûtoit ou suppleoit à ce qui manque, il diminuoit du superflu, &c. Et ce qui étoit selon lui le point le plus considerable, il soûtenoit la Nature, l'aidoit à surmonter la cause du mal, & en un mot la mettoit en état de faire d'elle-même tout ce qu'il faut pour la guérison des maladies.

La Diéte des malades est un remede qui est tellement propre à Hippocrate qu'il n'a pas moins voulu passer pour en être l'inventeur que de celle des personnes en santé, dont on a traité précédemment. Et pour mieux faire voir que c'est un remede nouveau, il dit expressément (*a*) *que les Anciens*, c'est à dire les Médecins qui l'avoient précedé, *n'avoient presque rien écrit touchant la Diéte des malades, ayant*

a *De diæta in acutis.*

ayant omis cet article, quoi qu'il fut l'un des plus essentiels de l'Art. La maniére dont on a vû qu'Esculape & ses fils traitoient leurs malades par rapport à cela, est une preuve qu'Hippocrate disoit la vérité ; & l'on peut joindre à son témoignage celui de Platon, qui tâche même de justifier, à cet égard la conduite de ces premiers Médecins, comme on l'a remarqué dans ce même endroit. En sorte que ce que Pline a dit, qu'Hippocrate étoit l'inventeur de la Medecine (a) *Clinique*, se peut dire à plus juste titre, ou peut être expliqué de la Médecine *Diététique*, nom qui fut donné à la plus noble partie de tout l'Art, en suite du partage qui se fit de ce même Art ; quelques siécles après, comme on le verra en son lieu ; ce qui marque combien l'on contoit, en ces anciens tems, sur le secours que les malades tirent d'une bonne conduite par rapport au boire & au manger.

Dans les maladies *Chroniques*, Hippocrate nourrissoit ses malades d'une maniére, & dans les *aigues*, d'une autre. Dans ces derniéres, qui sont celles qui demandent plus particuliérement de l'exa-

a Voyez *ci-dessus au commencement de l'article d'Hippocrate.*

l'exactitude par rapport à la nourriture, il préferoit la liquide à la solide, sur tout quand il y avoit de la fiévre. Il employoit pour cela une espéce de *bouillons d'orge mondé*, ausquels on donnoit alors le nom de (*a*) *ptisane*, qui étoit commun tant à ces bouillons qu'à la farine du grain dont on les composoit: Voici de quelle maniére les Anciens aprêtoient la ptisane. Ils faisoient premiérement tremper l'orge dans de l'eau jusqu'à ce qu'il s'enflât, & ils le faisoient en suite secher au Soleil, & le battoient pour en ôter l'écorce. Après cela ils le faisoient moudre, & ayant fait long tems boüillir la farine dans de l'eau, ils l'exposoient au Soleil, & quand elle étoit seche ils la serroient. C'est proprement cette farine ainsi préparée qu'ils appelloient *ptisane*. On faisoit bien à peu près la même chose avec du *froment*, du *ris*, des *lentilles* & d'autres grains, mais on nommoit ces ptisanes du nom de ces mêmes grains, *ptisane de lentilles*, *de ris*, &c. au lieu que la ptisane d'orge s'appelloit simplement *ptisane* par excellence. Lors qu'ils vouloient s'en servir ils en faisoient boüillir une partie dans

a Πτισάνη, *de πτίσσειν, qui signifie broyer, ou ôter l'écorce.*

dans dix ou quinze parties d'eau, & quand elle commençoit à s'enfler en cuisant, ils y ajoûtoient un filet de *vinaigre* avec tant soit peu *d'huile* & de *sel*, & par fois un peu *d'anet* ou de *pourreau* pour corriger ce que la ptisane avoit de gluant, & empêcher qu'elle ne remplît l'estomac de vents. Hippocrate propose ce bouillon pour les femmes qui ont des douleurs de ventre après l'accouchement; (a) *Faites cuire*, dit-il, *de la ptisane avec du pourreau & de la graisse de chevre, & en donnez à l'accouchée.* On ne trouvera pas ce ragoût fort étrange si l'on fait reflexion sur ce que l'on a dit précédemment de la maniére de vivre de ces tems-là. Il préferoit la ptisane à toutes les autres nourritures dans les fiévres, parce qu'elle adoucissoit, & qu'elle humectoit beaucoup, outre qu'elle étoit de facile digestion. S'il s'agissoit d'une fiévre continuë, il vouloit qu'au commencement on donnât au malade de la ptisane qui fût médiocrement épaisse, & qu'on allât peu à peu en diminuant la quantité de la farine d'orge, à mesure qu'on approchoit des jours où le mal devoit être à son plus haut période; en sorte qu'alors on ne nour-

a *Lib. de dentitione.*

nour it le malade qu'avec ce qu'il appelloit (*a*) *le suc de la ptisane*, c'est à dire *de la ptisane coulée*, où il ne restoit que très-peu de farine; afin que la Nature étant déchargée en partie du soin de cuire les alimens, elle put plus aisément venir à bout de surmonter la maladie ou sa cause.

Pour ce qui est de la quantité de la nourriture & du tems de la donner, il faisoit prendre deux fois le jour de la ptisane aux malades qui faisoient deux repas par jour dans leur santé, ne jugeant pas qu'ils en dussent prendre plus souvent étant malades que lors qu'ils se portoient bien. Il n'osoit pas même accorder de la nourriture deux fois le jour à ceux qui ne mangeoient qu'une fois le jour en santé, mais il vouloit qu'on y vint peu à peu. Dans les accès des fiévres il n'en donnoit point du tout; & dans toutes les maladies où il y a des redoublemens il ôtoit la nourriture pendant le redou-

a Πτισσάνης χυλὸς. *On se nourrissoit aussi en ce tems-là de bouillons faits avec une espéce de grains ou de farine formée en petits grains, qu'on appelloit en Grec* χόνδρος, *c'est à dire* grain, *& en Latin* Alica. *On verra plus particuliérement ce que c'étoit, dans l'article de* Galien, *ou dans celui de* Dioscoride.

doublement. Il nourrissoit plus les enfans, & moins les hommes faits ou les viellards, donnant néanmoins, à cet égard, beaucoup à la coûtume de chaque particulier, ou à celle du Païs.

Et quoi qu'il ne fut pas d'avis de nourrir trop les malades, de peur d'entretenir leur mal; il faut néanmoins remarquer qu'il n'étoit point du sentiment de quelques Médecins de son tems, qui leur ordonnoient une longue abstinence, sur tout au commencement des fiévres. La raison qu'il en apportoit, c'est que par cette méthode on les affoiblissoit extrêmement les premiers jours de la maladie, ce qui obligeoit en suite de leur donner plus de nourriture qu'il n'en falloit, dans le gros du mal, qui, selon lui étoit le tems qu'on devoit le moins en donner. Il reprochoit aux Médecins qui en usoient de cette maniére (*a*) *qu'ils dessechoient leurs malades comme des harangs avant qu'il en fut tems, & qu'ils les faisoient mourir de faim.* Hippocrate choisissoit d'ailleurs dans les maladies aigues, & particulié-

 re-

a *Il appelloit cela* προταριχεύειν τοὺς ἀνθρώπους. *Il décrivoit encore la trop grande abstinence par les termes de* λιμοκτονεῖν, *&* λιμαγχεῖν, *de* λιμὸς, *la* faim, *&* κτείνειν; ἄγχειν, tuër, étrangler.

rement dans les fiévres, des nourritures qui rafraichissent & humectassent, & il propose entr'autres la *blete*, la *citrouille*, & les *arroches*, le *melon*, & la *patience*. Il nourrissoit de cette maniere ceux qui étoient en état de manger, ou de prendre quelque chose de plus que la ptisane.

La boisson la plus ordinaire qu'Hippocrate donnoit aux malades étoit faite de (a) huit parties *d'eau* sur une de *miel*. Dans de certaines maladies on y ajoutoit un peu de (b) *vinaigre*. On avoit aussi alors une autre espéce de breuvage approchant de celui dont on a dit précédemment que l'un des fils d'Esculape beuvoit étant blessé. (c) Ce breuvage étoit plus ou moins composé & se faisoit differemment selon les maladies. On en trouve une (d) description proposée pour un Phthisique, dans laquelle il entre de la *ruë*, de *l'anet*, du *séleri*, de la *coriandre*, du *suc de grenade*, du *vin rouge* le plus âpre, de *l'eau*, de la *farine de froment* & de celle *d'orge*, avec du *vieux fromage de chevre*. Hip-

a *On appelloit ce breuvage en Grec* μελίκρατον, *& en Latin* Mulsa.

b *Quand il y avoit du vinaigre on l'appelloit* Oxymel.

c *On appelloit ce breuvage* κυκεών, mélange.

d *Hippoc. lib. de intern. affectionibus.*

Hippocrate n'approuvoit pas qu'on ne donnât que de l'eau aux malades ; & quoi qu'il leur ordonnât souvent les boissons dont on vient de parler il ne leur defendoit pas pour cela entiérement (a) le vin, en accordant l'usage, même dans les maladies aigues & dans les fiévres, pourvu qu'il n'y eut ni rêverie ni douleur de tête. La quantité d'eau qu'il vouloit qu'on y mit, dans la santé, faisoit qu'il ne le croyoit pas nuisible à ceux qui étoient malades, étant pris de cette maniére. Il distingue d'ailleurs avec soin les vins propres en cette rencontre, préferant à tous les autres le vin blanc, qui soit clair, qui porte beaucoup d'eau, & qui n'ait ni douceur ni odeur.

Voilà quelle étoit la Diéte des maladies aigues. Quant à celle des maladies Chroniques on verra en quoi elle differoit de la premiére dans les exemples qu'on rapportera des cures de ces maladies. On remarquera seulement par avance que le *lait* & le *petit lait* étoient fort employez en cette occasion, soit qu'ils tinssent lieu de nourriture ; soit qu'Hippocrate les regardât comme un médicament.

a *Voyez plus bas dans la cure des maladies, au sujet de la Pleuresie.*

L'on a vû précédemment que les *Bains* & *l'Exercice* entroient dans la diéte des personnes en santé. Il en étoit de même des malades. Il y avoit plusieurs maladies où Hippocrate jugeoit le bain nécessaire; & il marque toutes les conditions requises pour rendre le bain utile, entre lesquelles celles-ci sont les principales. Que le malade qui se baigne se tienne en repos dans sa place, & qu'il ne parle point, mais qu'il laisse faire ceux qui le baignent ou qui lui versent de l'eau sur la tête ou qui l'essuyent; & qu'on se serve pour ce dernier article *d'éponges*, au lieu de cet instrument que les Anciens appelloient *Strigil*, qui servoit à racler de dessus la peau les ordures que les huiles ou les onguens dont on s'oignoit y avoient laisées. Qu'on se précautionne contre le froid. Qu'on ne se baigne pas incontinent après avoir mangé ou bu; & qu'on s'abstienne de même de manger & de boire d'abord au sortir du bain. Qu'on prenne garde si le malade avoit accoutumé de se baigner dans sa santé, & si le bain lui faisoit du bien ou du mal. Enfin que l'on s'abstienne du bain le ventre étant trop libre, ou trop resserré, & si on ne la pas déchargé auparavant, ou si

l'on

l'on est trop foible ; si l'on a des envies de vomir, ou un grand dégoût, ou que l'on faigne du nez. L'utilité que le bain apporte est, selon Hippocrate, qu'il rafraichit & humecte ; qu'il ôte la lassitude ; qu'il ramollit la peau & les jointures ; qu'il fait uriner ; qu'il dissipe la pesanteur de tête ; qu'il rend les narines humides & les autres conduits ouverts. Il accorde jusqu'à deux bains par jour à ceux qui y sont accoûtumez dans leur santé. On parlera dans la suite d'une espece de bain particulier, ou de *demi-bain*, dans l'article des *remedes exterieurs*.

Quant à *l'exercice des malades*, Hippocrate l'approuvoit fort dans les maladies Chroniques, comme on le verra par quelques exemples de ses cures qu'on rapportera dans la suite ; quoi qu'il ne le jugeât pas bon dans les maladies aigues, & qu'il blamât ouvertement son Maître Hérodicus qui fatigoit, même les febricitans, par de violens exercices, comme on l'a remarqué dans le livre précedent. Ce n'est pas qu'il crût qu'un malade dût toûjours demeurer au lit ; il n'approuvoit point la paresse ou le peu de courage de ceux qui ne peuvent quitter le lit ; ou plûtôt qui ne veulent pas,

quoi qu'ils le puissent. (*a*) *Il faut quelquefois*, dit-il, *pousser hors du lit les timides, & exciter les paresseux.*

De la Purgation, *sous laquelle on comprend tous les moyens de décharger les boyaux & l'estomac.*

LOrs que la Diéte ne paroissoit pas suffisante à Hippocrate pour délivrer la Nature du fardeau des humeurs ou trop abondantes ou corrompuës, il employoit d'autres moyens de les évacuër, & de satisfaire à l'une des vûës que l'on a touchees ci-dessus, qui est de *diminuër*, ou *d'ôter ce qui est superflu*. Ces moyens étoient premiérement la (*b*) *Purgation*, qui comprend *tous les artifices dont on se sert pour décharger l'estomac & les boyaux.* Quoi que ce mot marque aussi en particulier *l'évacuation des excrémens du ventre & des autres humeurs qui viennent de tout le corps*,

a *Epidemic. lib. 6.*

b Κάθαρσις, de καθαίρειν, *purger, nettoyer*: ἰνηθμὸς; ἴνησις, de ἰνέω, qui signifie aussi *purger*, *vuider*. Il se sert aussi du mot φαρμακείη, de φάρμακον, *médicament*. On verra plus bas dans l'article d'*Hérophile*, & dans celui d'*Asclepiade*, la raison pourquoi; le mot *médicament*, marquoit un *medicament purgatif*, & d'autres significations de ce même mot.

corps, laquelle se fait par les selles, en suite de quelque médicament pris par la bouche. Sur quoi il ne faut pas oublier de remarquer de quelle maniére Hippocrate concevoit que ce médicament agit. Il croyoit que le médicament purgatif étant entré dans le corps faisoit premiérement vuider l'humeur qui avoit le plus de rapport à sa nature; après quoi il attiroit & purgeoit aussi les autres. (a) *Tout de même,* disoit-il, *que chaque plante attire de la terre, premiérement le suc qui a du rapport à sa nature, & en suite des sucs étrangers. Ainsi un médicament qui doit purger la bile, tire premiérement la bile; mais s'il est trop fort, ou si son action continuë trop long tems, ne trouvant plus de bile, il purge encore la pituite, & après la pituite, la bile noire, & enfin le sang.* Ce sentiment est conforme à ce qui a été dit, dans l'article de la Philosophie d'Hippocrate, de *l'attraction,* par le moyen de laquelle ce Médecin vouloit que se fissent la plûpart des choses qui concernent l'œconomie animale.

Les purgatifs que l'on employoit de son tems ont la plûpart la qualité de purger par les selles & de faire vomir. Ou s'ils ne font pas toûjours ce dernier effet,

a *De nat. hom.*

du moins ils purgent presque tous violemment.

Ces médicamens sont *l'Ellebore blanc*, & *l'Ellebore noir*, dont le premier est un des plus violens médicamens qu'on puisse donner pour faire vomir ; les *Bayes Cnidiennes*, qui ne sont autre chose que la semence du *Thymelæa* ; *le Cneorum*, qui est aussi un remede tiré du Thymelæa, ou du *Chamelæa*; *le Peplium*, qui est une espéce de *Tithymale* ; aussi bien que le *Peplus*. Le *Thapsia* ; le suc de *l'Hippophaë*, espèce de *Rhamnus* ; *l'Elaterium*, qui est aussi le suc du *Concombre sauvage* ; les *Fleurs d'airain* ; la *Coloquinte* ; la *Scammonée*; la pierre *Magnésienne*, qui est une espéce d'*Aimant*.

Hippocrate parle encore du *Cnicus* qu'on prend pour le *Carthame* ; & d'une espece de *Pavot*, qu'il appelle (*a*) *Pavot blanc*, & qu'il met au rang des purgatifs. Mais il faut bien se garder de le confondre avec le Pavot blanc d'aujourdui.

Comme ces purgatifs étoient la plûpart fort vigoureux, cet ancien Médecin prenoit de grandes précautions lors qu'il vouloit s'en servir. Il n'en donnoit point dans le tems de la *Canicule*. Il ne purgeoit ja-

a *Lib. 3. de morbis. Voyez plus bas dans l'article des remedes* somniferes.

jamais les *femmes grosses*, & rarement les *enfans* & les *viellards*. Le principal ou le plus fréquent usage qu'il fit d'ailleurs des purgatifs, c'étoit dans les maladies *Chroniques*. Dans les *aigues* il étoit beaucoup plus circonspect à cet égard. De tous les fébricitans, ou autres malades de maladies aigues, dont il fait l'histoire dans ses livres intitulez, *des maladies Epidémiques*, lesquels on a dit être comme des Journaux de sa pratique, il y en a très-peu à qui il dise avoir donné des médicamens purgatifs. Il remarque même expressément, dans ces mêmes livres, (*a*) que ces remedes ayant été donnez en certains cas, dans les maladies dont il s'agit, avoient produit de très-mauvais effets.

Il semble qu'on pourroit conclure de-là qu'Hippocrate rejettoit absolument l'usage des purgatifs dans ces maladies; mais il conste d'ailleurs qu'il n'étoit pas dans ce sentiment: Il donnoit effectivement des purgatifs dans les maladies aigues aussi bien que dans les Chroniques, mais non pas si souvent, comme on l'a déja remarqué. V 5

a *Vid. historiam* Scomphi *pleuritici. Epidémic. lib. 5. in princip. historiam* Scamandri. *& alias sequentes.*

Il croyoit par exemple, (a) que la purgation étoit utile dans la *pleurésie*, lors que la douleur étoit au-dessous du diaphragme, donnant en cette occasion de *l'Ellebore noir*; ou du *Peplium* mêlé avec le suc de *Laserpitium*, qui étoit nôtre *Assa fœtida*, comme on le verra dans l'article de *Dioscoride*. Il déclare d'ailleurs en divers endroits qu'on peut donner des purgatifs dans les maladies aigues, en y apportant les précautions requises, comme on le verra par ce qui suit.

La principale regle qu'Hippocrate donne touchant la purgation, est celle-ci; *que l'on doit seulement purger les humeurs qui sont cuites, & non pas celles qui sont encore cruës; se gardant bien de le faire au commencement d'une maladie, si ce n'est que ces humeurs s'enflent ou se (b) remuent extraordinairement*; *ce qui arrive peu souvent.* L'intelligence de cet axiome dépend de ce

a *De ratione victûs in acutis.*

b Εἰ μὴ ὀργᾷ, *nisi turgeant.* On ne sait pas bien ce qu'il a entendu par *turgêre*, ὀργᾶν, qui est un terme qui exprime proprement les mouvemens des animaux. La plûpart des Commentateurs croyent qu'il a voulu marquer un mouvement subit des humeurs qui se gonflent, & cherchent à sortir de quelque côté ou à se jetter sur quelque partie. *Aphor. 21. sect. 1.*

ce qui a été dit précédemment de la *coction des humeurs*, dans l'article des *Crises.* Par le *commencement de la maladie* Hippocrate entendoit tout le tems qui se passe depuis le premier jour jusqu'au (a) *quatriéme* accompli. Il n'avoit pas été le premier qui eut remarqué qu'on se trouvoit mal de remuër les humeurs ou de purger avant ce tems-là. L'on a vû dans le premier livre de cette histoire, que les Médecins Egyptiens avoient déja fait la même observation. Hippocrate pouvoit l'avoir apprise de Démocrite qui avoit long tems demeuré en ce Païs-là, ou bien il pouvoit y avoir voyagé lui-même, supposé que les *Asclépiades* ses prédecesseurs n'eussent pas aussi fait eux-mêmes cette découverte.

Il y a un autre aphorisme qui paroit diamétralement opposé au précedent; c'est celui où il est dit, (b) *que dans les commencemens des maladies, il faut* remuër, *c'est à dire* purger, *ce que l'on croit devoir remuër.* Cet aphorisme a fait de la peine aux Médecins des siécles suivans qui ont tâché de le concilier avec le premier.

a *Lib. de victûs ratione in acutis.*
b *Aphor. 29. sect. 2.*

Galien se tire d'affaire en cette occasion, en expliquant le mot *remuër*, par faire tous les remedes qu'il faut pour le soulagement d'un malade, entre lesquels il conte particuliérement la *saignée* & la *purgation*; en sorte que le *remuëment* qu'Hippocrate conseille dans cet aphorisme, se fait plûtôt, selon lui, par le premier de ces remedes que par le dernier, quoi qu'il convienne que le dernier, c'est à dire la purgation peut aussi *quelquefois* avoir lieu au commencement des maladies, mais plus rarement. Mais un troisiéme aphorisme, qui explique celui qu'on vient de citer, paroit contraire au sens de Galien, c'est le *vintquatriéme* de la *premiére section*, qui dit, *qu'il faut rarement purger dans les maladies aigues, & le faire dans leur commencement, après avoir soigneusement examiné si c'est bien le cas.* Galien sauve la contradiction apparente qui se trouve entre cet aphorisme & le premier, en disant que c'est dans les maladies *longues* qu'il faut toûjours attendre la coction avant que de purger, mais que dans les *aigues* on peut le faire dès le commencement, lors que les humeurs *se gonflent*, & il ajoûte, que le cas étant rare, c'est ce qui oblige Hippocrate à avertir

que

que l'on examine bien toutes choses en cette occasiõ avãt que de faire ce remede.

Il paroit effectivement qu'Hippocrate purgeoit quelquefois au commencement des maladies aigues, & outre l'aphorisme qu'on vient de lire, il dit ailleurs en termes exprès qu'on doit purger en ce tems-là dans les fiévres, *lors que les urines du malade sont troubles, mais qu'il faut s'en abstenir si elles sont claires.* Il faut néanmoins convenir qu'il le faisoit rarement comme que les choses allassent; Ce que l'on a dit d'entrée que sur un grand nombre de malades de ces maladies dont il parle dans les livres qu'on a citez, il ne s'en trouve que très-peu à qui il ait donné des purgatifs, en est du moins une preuve.

Il donne d'ailleurs cet important avertissement, qui a du rapport avec le premier aphorisme; (*a*) *que ceux qui essayent de résoudre, par un remede purgatif, les inflammations qui se forment dans quelque partie, ne tirent rien de cette partie où est l'inflammation, à cause de la grande tension qu'il y a, & parce que la maladie est encore crue; au contraire ils fondent ou corrompent ce qui restoit de sain dans la partie, & qui tenoit encore bon contre le mal.* Il

a *De ratione victûs in acut.*

Il faut encore remarquer qu'Hippocrate vouloit (a) *qu'avant que de purger quelcun; on rendît son corps, ou ses humeurs fluides*, c'est à dire qu'on les détrempât suffisamment, afin qu'elles pussent sortir avec plus de facilité.

Il disoit enfin, qu'il falloit donner *aux bilieux*, ou *dans les maladies bilieuses*, les médicamens qui purgent la *bile*; dans les *pituiteuses*, ceux qui purgent la *pituite*; dans les *mélancholiques*, ceux qui purgent la *mélancholie* ou *la bile noire*, & dans *l'hydropisie* en particulier, ceux qui purgent les *eaux*.

Il ajoûtoit *que l'on connoissoit si un purgatif avoit tiré du corps ce qu'il étoit expedient qui en sortit, selon qu'on s'en trouvoit ou bien ou mal. Si l'on s'en trouvoit bien, c'étoit une marque que le médicament avoit effectivement vuidé l'humeur qui pèchoit. Au contraire, si l'on étoit plus mal*, Hippocrate pretendoit, *quelque quantité d'humeurs qu'on eut renduës, que l'on n'avoit point rendu l'humeur qui faisoit le mal, ne jugeant point qu'une purgation dût être avantageuse ou désavantageuse par la quantité des matiéres qu'elle faisoit sortir du corps; mais par leur qualité, & par l'effet qui s'en suivoit.*

Le

a *Aphor. 9. sect. 2.*

Le (*a*) *Vomissement* est encore une maniére de purgation qui se fait par le haut, & qui tire aussi de plus loin que de l'estomac, pour peu que le *vomitif* soit fort. L'on a vu précédemment quels étoient les vomitifs qu'Hippocrate ordonnoit par précaution aux personnes qui se portent bien.

A l'égard des malades il leur en conseilloit quelquefois de semblables, lors qu'il n'avoit en vûë que de nettoyer leur estomac; Mais quand il vouloit rappeller les humeurs des réduits les plus cachez du corps, il employoit des médicamens plus vigoureux; & *l'Ellébore blanc* que nous avons mis au rang des purgatifs étoit l'un de ceux dont il se servoit le plus souvent, pour cet effet. Il en faisoit particuliérement prendre aux *mélancholiques* & aux (*b*) *fous*, & c'est du grand usage que toute l'antiquité a fait de ce médicament en semblable cas, qu'est venu le proverbe; *avoir besoin d'Ellebore*, pour dire, *avoir perdu le sens.* Il en donnoit aussi dans les fluxions qui viennent, selon lui, du cerveau, & qui se jettent sur les na-

a Ἔμετος, de ἐμέειν, *Vomir*, d'où vient le mot *Emétique*, qui signifie *Vomitif.*
b *De diæta liber. primus.*

narines, ou dans les oreilles; ou qui remplissent la bouche de salive; ou qui causent des *douleurs de tête* opiniâtres, ou une *lassitude* & une pesanteur extraordinaire; ou une *foiblesse de genoux*; ou quelque *enflure de tout le corps*; Il en donnoit encore aux (*a*) *phthisiques*, avec du bouillon de *lentilles*; à ceux qui étoient malade de *l'hydropisie* appellée *leucophlegmatie*, & en d'autres maladies *Chroniques*; mais on ne voit pas qu'il s'en soit servi dans les maladies *aiguës*, si ce n'est (*c*) dans le *Cholera morbus*, où il dit s'en être servi avec utilité, quoi que dans cette maladie l'on ne vomisse déja que trop; mais en ce cas le vomissement fût guéri par le vomissement. Quelques-uns prenoient ce médicament à jeun; mais la plupart le prenoient après avoir soupé, de la même maniére qu'on a dit que cela se pratiquoit à l'égard des vomitifs qu'il faisoit prendre par précaution. La raison pourquoi il donnoit le plus souvent ce médicament après le repas, c'étoit afin que se mêlant avec les viandes, il perdit un peu de son acrimonie, & agit avec moins de violence sur les membranes de l'estomac.

a *De morb. lib.1. & de intern. affect.*
b *Epidemic. lib.5.*

mac. Il donnoit aussi quelquefois d'une plante nommée *Sésamoides*, dans la même vûë de faire vomir, & quelquefois il la joignoit à l'Ellebore. Il faut enfin remarquer qu'il donnoit en de certains cas, de l'Ellebore qu'il appelle (a) *mol*, ou *doux*, ce qui a du rapport à la qualité de ce remede ou à la quantité qu'il en donnoit qui pouvoit être moindre en cette derniére occasion.

Lors qu'Hippocrate vouloit simplement tenir le ventre libre, ou procurer l'évacuation des excrémens contenus dans les boyaux sans tirer de plus loin, il se servoit premiérement de quelques simples qui produisent cet effet, comme de la *mercuriale* ou du *chou* dont il faisoit boire le suc & la décoction. Il employoit pour le même effet le *petit lait*, & même le *lait de vache* ou *d'ânesse*, y ajoûtant un peu de *sel*, & le faisant quelquefois boüillir. Ou s'il donnoit du lait d'ânesse seul, il en faisoit prendre une si grande quantité qu'il falloit nécessairement que cela lâchât le ventre. Il en ordonne dans (b) un endroit jusqu'à *seize cotyles* ou *hémines*; Or chaque *hémine* contenoit *neuf onces Italiques*

a Μαλθακὸς ἐλλέβορος.
b *De ration. victûs in acutis.*

liques de liqueur. Je ne sai s'il n'y a point de faute en ce passage; On trouve dans le septiéme livre des maladies *Epidémiques* l'exemple d'un jeune homme à qui il en donne *neuf hémines* en deux jours, ce qui est beaucoup moins. On pourroit aussi dire que le tems nécessaire pour prendre cette quantité de lait n'étant pas specifié dans le premier passage, rien n'empêche qu'on n'entende, qu'elle devoit être prise, en plus d'un jour. Au reste, je ne sai si lors qu'Hippocrate fait mention de certains *demi purgatifs*, ou d'une maniére de (*a*) purger qui tient le milieu entre les *lavemens*, & les *purgatifs proprement dits*. Je ne sai, dis-je, s'il entend le suc de la *mercuriale*, du *chou*, & les autres remedes dont on vient de parler, ou s'il avoit d'autres médicamens; ou enfin si ses purgatifs ordinaires pris en moindre dose ne faisoient point cet effet.

Il se servoit aussi de (*b*) *suppositoires* & de (*c*) *lavemens*, dans la même vûë de lâcher

a ὑποκαθαίρειν. Subpurgare. lib. de vict. ratione in acutis dum de pleuritide.

b Προσθετὰ : βάλανοι.

c Κλυσμοὶ : κλύσματα : κλυσμάτια : ὑποκλύσματα, de κλύζω, *je lave : je nettoye*. Le mot κλυστὴρ, d'où

cher le ventre. Les suppositoires étoient composez de *miel*, de suc de *mercuriale*, de *sel*, de *nitre*, de poudre de *coloquinte*, & d'autres ingrediens acres pour irriter l'anus, dans lequel on les introduisoit en forme *ronde* comme une *bale*, ou *ronde & longue*, de la forme & de la longueur d'un *doit*. On a déja vû précedemment quels étoient les *lavemens* qu'Hippocrate ordonnoit aux personnes qui se portent bien. Ceux qu'il faisoit pour les malades étoient quelquefois composez de la même maniére. D'autrefois il prenoit de la décoction de *bletes* ou d'autres simples dans laquelle il délayoit du *nitre*, du *miel* & de *l'huile*, ou d'autres ingrediens, selon qu'il vouloit attirer, laver, irriter, ou adoucir; ou selon les maladies qu'il avoit à combatre. La quantité de la liqueur alloit jusqu'à quatre *hémines*, c'est à dire *trente six onces Italiques*. Ce qui semble marquer qu'il ne les faisoit pas prendre tout d'une fois, mais à diverses reprises.

De

d'où est tiré celui de *clystére*, marque, dans Hippocrate *l'instrument* avec lequel on donne le *clystére* ou le *lavement*.

De la Purgation de la Tête, & *de celle du Poumon, en particulier.*

Hippocrate se proposoit aussi quelquefois de (*a*) *purger la tête seule*. Il pratiquoit ce remede, après avoir purgé le reste du corps, dans *l'Apoplexie*, dans les *douleurs de tête invéterées*, dans certaine espéce de *Jaunisse*; dans la *Phthisie*, & dans la plûpart des maladies *Chroniques*. Il employoit pour cela les sucs de quelques plantes, comme par exemple le suc de *Seleri*, auquel il ajoûtoit quelquefois des drogues aromatiques, faisant tirer ce mélange par les narines. Il se servoit aussi de poudres composées avec la *myrrhe*, la *fleur d'airain*, & *l'Ellebore blanc*, lesquelles il faisoit aussi mettre dans le nez, pour faire éternuër, & pour attirer de la pituite du cerveau par cette partie. Il mettoit encore en usage pour cet effet un *instrument* ou une *drogue*, qu'il appelle *Tetragonon*, c'est à dire, *qui a quatre angles*; mais on ne sait pas ce qu'il a entendu par là. On ne le savoit pas même du tems de Galien, qui conjecture que ce pouvoit être (*b*) *l'Antimoine*, ou certaines

a Τὴν κεφαλὴν καθαίρειν.

b *Voyez les Glosses d'Hippocrate dans Galien.*

nes *tables* ou *lames* qu'on trouve dans l'Antimoine.

Il entreprenoit aussi de purger ou de nettoyer *le poumon* ou *la poitrine* en particulier, dans la maladie appellée *Empyeme.* Il commandoit pour ce sujet, au malade qu'il tirât la langue autant qu'il le pouvoit, & cela étant fait, il tâchoit de faire entrer dans la canne du poumon une liqueur qui irritoit cette partie, & qui excitant une violente toux, obligeoit le poumon à se décharger des matiéres purulentes qui y étoient contenuës. Les matiéres dont il se servoit pour cela étoient differentes ; quelquefois il prenoit la racine *d'Arum* qu'il faisoit cuire avec un grain de *sel* dans une suffisante quantité *d'eau & d'huile*, y délayant un peu de *miel.* D'autrefois lors qu'il vouloit purger plus fortement il prenoit *la fleur de cuivre*, & *l'Ellebore.* Après cela il secoüoit fortement le malade par les épaules afin que le pus se détachât mieux. Ce remede, qui se trouve en (a) deux endroits des œuvres d'Hippocrate, est attribué par Galien aux Médecins *Cnidiens*, dont on a parlé dans le livre précédent. Les Médecins des siécles suivans ne l'ont plus

a *De morbis lib.2. & de intern. affectionib.*

plus pratiqué, soit qu'il n'y ait pas eu de malades qui l'ayent voulu souffrir, soit qu'on l'ait jugé inutile, ce qui est le plus vrai-semblable. Ces anciens Medecins avoient inventé ce remede pour exciter la *toux*, sur ce qu'ils avoient vû que la toux étoit le seul moyen par lequel le pus se vuide naturellement de la poitrine, & se tire du poumon, comme par une pompe.

Si Hippocrate a mis en usage les purgations, *ou les* purifications superstitieuses *dont il a été parlé ci-dessus.*

ON a vû dans le premier livre de nôtre histoire, que *Melampe* & *Polyide* se servoient de certaines *purgations* ou *expiations* qui regardoient autant les maladies que les crimes. Il semble qu'Hippocrate ait aussi approuvé cette pratique lors qu'il dit ; (*a*) *qu'un Médecin doit avoir connoissance des* purgatifs *ou des* purifications *utiles à la vie.* (*b*) *Cornarius* l'a entendu de cette maniére ; & en effet on ne sauroit expliquer autrement ce passa-

ge

a Εἴδησις τῶν πρὸς βίον χρηστῶν καὶ ἀναγκαίων καθαρσίων. *Lib de decenti habitu.*

b *Traducteur moderne d'Hippocrate.*

ge ou ce mot ; car il ne s'agit point ici des *purgations* dont on a parlé dans l'article precédent ; & les autres Interprétes, ou Commentateurs d'Hippocrate qui l'ont pris en ce dernier sens se sont trompez.

Mais on peut dire, que comme il se recontre de la variation dans les (*a*) manuscrits originaux, à l'égard du mot en question, & que tout ce passage, y compris ce qui suit immédiatement, est assez obscur, il se peut qu'Hippocrate ait voulu dire tout autre chose. (*b*) *L'éloignement pour la superstition*, qui est une des qualitez qu'il requiert en un Médecin, dans ce même endroit, où il fait un parallele du Philosophe avec un homme de cette profession, paroit contraire à cela ; car comment accorder la nécessité qu'il imposeroit au Médecin *d'entendre les purifications*, qui consistoient en des cérémonies superstitieuses, avec *l'éloignement pour tout ce qui est superstitieux*. Il est vrai qu'un autre traducteur d'Hippocrate lit autrement ce dernier mot & l'entend (*a*)

a *Quelques manuscrits lisent* καθαρσίης, *au singulier, ce qui fait entiérement varier le sens, & qui ne signifie rien si on ne le rapporte au mot suivant, qui est aussi fort obscur.*

b Ἀδεισιδαιμονίη.

(*a*) en un ſens opposé. Mais le *penchant à la superſtition*, ou *la crainte ſuperſtitieuſe des Dieux*, n'eſt pas ce dont on a accusé les Philoſophes nou plus que les Médecins, que l'on a dit qu'Hippocrate entreprend de comparer dans ce paſſage.

On n'a, d'ailleurs, qu'à lire le livre intitulé *de la maladie ſacrée*, pour voir comme Hippocrate ſe mocque ouvertement de toutes les cérémonies ridicules qu'on pratiquoit de ſon tems pour guérir cette maladie, & en particulier des *expiations*, & des *purifications* qui ſe faiſoient pour ce ſujet. On ne rapportera pas tout ce qu'il dit là deſſus pour éviter la longueur; On remarquera ſeulement qu'il met ceux qui ſe mêloient de ces expiations, les *Magiciens*, les *Bâteleurs*, & les *Venteurs* effrontez qui promettent plus qu'on ne veut, ſans jamais rien tenir; On remarquera, dis-je, qu'il met toutes ces ſortes de gens dans le même rang, finiſſant un long diſcours qu'il fait ſur cette matiére par ces paroles, plus dignes d'un Chrêtien que d'un Payen comme il étoit; *C'eſt*, dit-il, *la Divinité qui nous purifie & qui nous lave de nos plus grands pechez, & de nos*

a *Calvus* traduit comme s'il avoit lu δεισιδαιμονίη

nos crimes les plus énormes. C'est la Divinité qui nous protége; & c'est en entrant dans les Temples, qui sont la demeure des Dieux, que nous devons aller chercher à nous purifier de ce que nous avons d'impur.

Je sai que le livre qu'on vient de citer a passé pour être d'un autre Auteur. Quoi qu'il en soit on a une preuve convainquante qu'Hippocrate n'étoit point pour les remedes superstitieux, en ce qu'il n'en propose aucun de cette sorte dans sa pratique; & que ceux dont il se sert sont purement naturels. On peut encore voir comme il se mocque (*a*) ailleurs de la coûtume qu'avoient les filles de son tems qui étoient travaillées de la mere, d'offrir à Diane des habits d'un très-grand prix. Il ne fait point difficulté de dire que les Devins ou les Prêtres qui donnoient ce conseil à ces pauvres filles les trompoient miserablement.

De la Saignée; *& de l'application des Ventouses.*

LA Saignée étoit encore un autre moyen qu'Hippocrate avoit *d'évacuër* ou *d'ôter le superflu* de ce qui est dans les

a *Lib. de his quæ ad virginem spectant.*

vaisseaux & dans les parties. Il se proposoit en second lieu par là de *détourner* ou de *rappeller* le sang qui se porte en des lieux où il ne doit pas aller. Un troisiéme but de la saignée c'étoit de *procurer un libre mouvement au sang & aux esprits*, comme on le recueille du passage suivant.

Lors, dit Hippocrate, *que quelcun perd tout d'un coup la parole, ce sont* (a) les veines qui se bouchent *ou* se ferment, *qui causent cet accident, sur tout quand il arrive à une personne qui se porte bien d'ailleurs, sans qu'il y en ait d'occasion sensible, ou sans quelque violence étrangére. En ce cas-là il faut* ouvrir la veine interne du bras droit, *&* tirer plus ou moins de sang *selon la constitution ou l'âge du malade. Il arrive en même tems à ceux qui perdent ainsi la parole, des rougeurs de visage; des immobilitez des yeux; des tensions extraordinaires des bras; des grincemens de dents; des battemens d'artéres, ou des palpitations; ils ne peuvent desserrer les machoires; ils ont les extrémitez froides, &* (b) les esprits sont interceptez, *ou*, ont leurs passages dans les veines, fer-

a Φλεβῶν ἀπολήψιες. Il dit ailleurs dans le même sens *κύστις ἀπολημφθείσης; la vessie bouchée ou fermée.*

b Πνευμάτων ἀπολήψιες ἀνὰ τὰς φλέβας. *Interceptiones spirituum in venis.*

fermez. *Que s'il survient des douleurs, c'est par l'abord de la bile noire & des humeurs acres. Or les parties internes étant morduës ou irritées par ces humeurs, elles souffrent beaucoup & les veines étant pareillement irritées & dessechées se tendent extraordinairement, s'enflamment*, & attirent *tout ce qui y peut couler. En sorte que le sang se corrompant*, & les esprits ne pouvant plus passer au travers de ce sang par leurs (a) chemins ou leurs passages ordinaires, *il arrive que les parties* se réfroidissent, *à cause du* séjour *ou du* repos *des esprits. Delà viennent les vertiges; le manquement de la voix; la pesanteur de tête*, & *les convulsions, si ce desordre s'est fait sentir jusqu'au* (b) *cœur, au foye, ou à la* (c) *grande veine. De là viennent encore les épilepsies, & les paralysies si la fluxion tombe sur le voisinage des parties qu'on de nommer, & qu'elles se dessechent par l'impossibilité où sont les esprits d'y pouvoir passer. En ce cas là après avoir fait des fomentations, il faut d'abord* ouvrir la veine, *pendant que les* esprits & les hu-

a *Τὰς κατὰ φύσιν ὁδοὺς: leurs chemins naturels.*

b Voyez ci-dessus dans l'article du *cœur*, & dans celui des *fibres*.

c *Ἐπὶ τὴν φλέβα; à la veine.* Il faut remarquer qu'il n'est point fait ici mention du *cerveau* ni des *nerfs*.

meurs *sont encore* (a) suspenduës *ou* s'élevent *encore*.

Hippocrate avoit une quatriéme vûë, lors qu'il saignoit, c'est qu'il prétendoit, par ce moyen, de *raffraichir*. Ainsi, dans (b) *l'Ileus*, il ordonne la saignée au bras & à la tête, *afin*, dit-il, *que le ventre supérieur*, (c'est à dire le ventricule ou la poitrine) *cesse d'être échauffé*. Les autres vûës particuliéres qu'Hippocrate pouvoit avoir dans l'administration de ce remede paroîtront dans l'examen qu'on va faire des principaux cas où il le croyoit nécessaire. On verra en même tems quelles précautions il prenoit en cette rencontre, quelles sont les veines qu'il ouvroit, la quantité de sang qu'il tiroit & d'autres circonstances concernant la saignée.

Il faut premiérement remarquer qu'il se régloit à peu près de même pour sa saignée que pour les purgatifs, par rapport au *tems*, & aux *personnes*. *On doit*, dit-il, *tirer du sang dans les maladies aigues, lors qu'elles sont véhémentes ou fortes*, & *supposé que le malade soit robuste*, & *à la fleur de son âge*. Il s'ensuit delà en premier lieu qu'il

a *Μετεώρων ἐόντων*. b *De morb. lib.3.* Ce livre est de ceux qui sont attribuez à Polybe.

qu'il ne ſaignoit ni les *enfans* ni les *viellards*; & j'ai été ſurpris de la conſequence que (*a*) *Riolan* tire d'un paſſage de nôtre Auteur par lequel il prétend prouver que cet ancien Médecin ſaignoit quelquefois des enfans; puis qu'il s'agit dans le paſſage qu'il cite d'une perſonne dont l'âge n'eſt point marqué.

Hippocrate inſinuë auſſi ailleurs *qu'il faut avoir égard au tems, ſoit par rapport à la maladie, ſoit par rapport à la ſaiſon, lors qu'on veut faire une ſaignée.*

Il ajoûte, dans le premier paſſage qu'on a cité, comme pour expliquer ce qu'il entend par les maladies qui ſont *aigues*, & *vehementes* ou *fortes* en même tems; (*b*) *qu'on doit tirer du ſang dans les grandes douleurs*, & particuliérement *dans les inflammations*, entre leſquelles il conte

X 3 cel-

a Callimedontis puero, propter tuberculum ad collum, ſecta vena. Epidemic. lib. 5. & 7. Nota, *dit Riolan*, puero detractum ſanguinem. Il y a dans le Grec; τῷ Καλλιμέδοντος; *filio Callimedontis*, & non pas *puero*, comme a traduit *Cornarius*, ce qui a trompé Riolan, pour n'avoir pas daigné conſulter le texte Grec qu'il entendoit très-bien, & qui lui auroit fait penſer que ce *fils de Callimedon*, pouvoit être à la fleur de l'âge, ou du moins, dans un âge au-deſſus de l'enfance. *De circulat. ſang. cap.* 8.

b De ratione victûs in acut.

celles qui attaquent les principaux viscéres; comme le *foye*, le *poumon*; la *râte*; celle qui cause *l'esquinancie*, & celle qui fait la *pleurésie*, supposé à l'égard de cette derniére que la douleur soit plus haut que le diaphragme. En ce cas il veut *qu'on laisse couler le sang, jusqu'à ce que le malade tombe en défaillance*, sur tout si la douleur est très-aigue; ou bien il conseille qu'on ne ferme point la veine *que la couleur du sang ne change, en sorte que de livide il dévienne rouge, ou de rouge, livide.* Dans *l'Esquinancie*, il saignoit aux deux bras tout à la fois. La *difficulté de respirer* est aussi contée entre les principales maladies qui demandent la saignée. Hippocrate fait encore mention d'une espéce *d'inflammation de poumon*, qu'il appelle *enflure* ou *tumeur du poumon venant de chaleur*, dans laquelle il conseille de tirer du sang de toutes les parties du corps, & il indique particuliérement les *bras*, la *langue* & les *narines*.

Dans les douleurs, pour rendre la saignée plus utile, il vouloit (*a*) *qu'on ouvrît la veine la plus voisine de l'endroit douloureux*; & il remarque expressément touchant la *pleurésie* en particulier; (*a*)

a *Epidemic. lib. 6. sect. 6.*

(a) *qu'il faut ouvrir la veine interne du bras, du côté de la douleur.* Par la même raison, dans les *douleurs de tête* il ouvroit les veines des *narines*, & celle du *front.* C'est aussi ce qui l'obligea à saigner au *pié* une *esclave Iduméenne*, qui, après avoir accouché, souffroit de grandes douleurs à une hanche & à une jambe, ce qui lui causoit des *convulsions.*

Lors que la douleur *ne pressoit pas*, & qu'il s'agissoit de faire des saignées pour la *prévenir*, il vouloit alors (b) *qu'on ouvrît les veines des parties les plus éloignées, afin de rappeller insensiblement le sang qui se portoit vers le siége ordinaire de la douleur.*

Les fiévres *continuës les plus ardentes*, où il n'y a pas de *douleur*, ni des marques *d'inflammation*, ne sont pas mises par Hippocrate au rang des maladies aigues qui demandent la saignée. Il prétend au contraire que la fiévre elle-même doit empêcher qu'on ne tire du sang en certains cas. (c) *Si quelcun*, dit-il, *a un ulcere à la tête, il faut le saigner, pourvû qu'il n'ait pas de la fiévre.* (d) *Il faut*, dit-il, encore,

a *Lib. de ration. victûs in acutis.*
b *De natura hominis.*
c *Epidemic. lib. 2. sect. 6.*
d *Ibidem.*

core, *saigner ceux qui perdent tout d'un coup la parole, supposé qu'ils soient sans fiévre.*

Peut-être craignoit-il la saignée dans les fiévres parce qu'il supposoit, comme il paroit par quelques passages, que la fiévre étoit causée par la bile & la pituite qui s'échauffent, & échauffent en suite tout le corps; qui est, dit-il, ce qu'on appelle *fiévre*; & qu'il jugeoit que ces humeurs ne pouvoient pas être vuidées par la *saignée.* On voit d'ailleurs qu'il regarde la présence ou l'abondance de la bile comme un empêchement à ce remede, & qu'il veut (*a*) *qu'on s'abstienne de saigner, même dans le crachement de sang, lors qu'il y a pleurésie, & qu'il y a de la bile,* c'est à dire à mon sens une *pleurésie bilieuse,* & qui n'est pas accompagnée d'une grande douleur.

Il faut ajoûter à cela qu'Hippocrate faisoit une grande difference entre la fiévre *qui ne succede à aucune autre maladie,* mais *qui est elle-même la maladie principale*; & entre la fiévre *qui suit les inflammations.* Dans ces tems-là, selon la remarque de Galien, on n'appelloit proprement fiévre que celle de la premiére sorte; la derniére n'étant point nommée de

a *Epidemic. lib. 6. sect. 3.*

de ce nom, mais de celui de la partie où est l'inflammation ; comme *pleuréſie* ; *peripneumonie* ; *hepatitis* ; *nephritis* ; &c. qui sont des noms qui marquent que la *plevre* ; le *poumon* ; le *foye* ; les *reins*, sont atteints de maladie ; mais qui ne désignent nullement la fiévre qui accompagne cette maladie. Dans ce dernier genre de fiévre Hippocrate ſaignoit toûjours ; mais il n'en étoit pas de même à l'égard du premier.

Cela étant il ne faut pas être ſurpris ſi dans tous les livres des maladies Epidémiques, que l'on a dit être des Journaux de ſa pratique, il eſt ſi rarement fait mention de la ſaignée dans les maladies aigues dont il y eſt traité, & particuliérement dans les fiévres quoi que continuës & très-ardentes, qui y ſont décrites en grand nombre.

Dans tout le premier & le troiſiéme livre, qui ſont les plus achevez, l'on ne trouve qu'un ſeul exemple de ce remede, qui fut pratiqué dans une pleuréſie ; encore Hippocrate avoit-il attendu pour cela juſqu'au huitiéme jour de cette maladie.

Galien rend une autre raiſon de la conduite de cet ancien Médecin, en cette

rencontre. (*a*) *Hippocrate*, dit-il, *ne se trouvant point avoir parlé de la saignée non-seulement à l'égard de Pythion, mais encore de divers autres malades, qui sembloient avoir besoin d'être saignés, selon ses propres principes, autant que nous en pouvons juger par ses écrits, il faut nécessairement conclure de deux choses l'une, ou qu'on ne leur a point tiré de sang, ou qu'Hippocrate a omis d'en parler dans l'histoire qu'il fait de leur maladie. Or il n'est pas vraisemblable qu'il ait manqué de saigner ceux dont la maladie le requeroit, ce grand homme aimant ce remede comme il faisoit, ainsi qu'il paroit par ses écrits les plus légitimes, & qui sont reconnus de tout le monde pour être véritablement de lui; tels que sont les aphorismes; le livre du regime de vivre dans les maladies aigues, celui des articulations; & enfin celui que nous avons en main, où il parle de cette maniére*; J'ai ouvert la veine du bras le huitiéme jour, & il en est sorti beaucoup de sang, comme cela étoit nécessaire. *S'il a fait une saignée, le huitiéme jour de la maladie dont il parle, il est à croire, à plus forte raison, qu'il a mis en usage ce remede les jours précédens.* D'autre côté il n'y a pas d'apparence qu'il ait oublié d'en faire mention dans les cas où il la pra-

a *In lib. Epidemic. 3. comm. 1.*

pratiqué, d'autant plus qu'il rapporte des remedes beaucoup moins importans; n'ayant pas même omis les suppositoires. *S'il y a donc*, continuë Galien, *de la difficulté de part & d'autre à l'égard de ces deux sentimens, il faut se déterminer pour celui ou il y en a le moins. Cela supposé, ma pensée est que le remede en question a été employé en plusieurs de ces malades, mais qu'il a été omis dans la narration de la maladie, comme se supposant de lui-même. Je tombe d'autant mieux dans ce sentiment, qu'Hippocrate a marqué expressément qu'il a saigné au huitiéme jour; & je crois qu'il n'a fait cette observation que parce que c'étoit une chose qui ne se pratiquoit pas ordinairement, n'ayant point parlé des saignées faites les jours précédens, parce que cela étoit de l'usage.*

Plusieurs d'entre les Commentateurs modernes d'Hippocrate sont du sentiment de Galien. Mais on pourroit leur répondre qu'Hippocrate ayant été fort exact, comme Galien le reconnoit lui-même, à rapporter jusqu'aux plus petits remedes dont il s'étoit servi, tels que sont les suppositoires, il est difficile de croire qu'il eut omis ici le plus considerable. On peut ajoûter que Galien a soûten-

tenu, dans un autre endroit, *qu'Erasistrate*, Médecin dont on parlera, n'avoit jamais saigné personne par cette seule raison qu'il n'avoit jamais parlé de la saignée en rapportant les remedes qu'il avoit employez en diverses occasions. Si l'argument est bon contre Erasistrate, il le sera aussi contre Hippocrate. Il étoit d'ailleurs aussi important que l'on fut informé des remedes qui avoient été faits aux malades de ce dernier que du progrès de leur mal ; les accidens qui surviennent dans une maladie dépendans autant des remedes qu'on pratique ou qu'on omet, que de la nature de la maladie elle-même. Il y a bien plus d'apparence que si Hippocrate ne parle point de la saignée dans la plûpart des cas qu'il a décrits, c'est qu'il ne s'en est point servi, & cela n'est point tant contre ses principes, que Galien le veut insinuër ; il paroit, au contraire qu'il les suit en cela précisément, comme ce qui a été dit ci-dessus le justifie.

Si Hippocrate avoit fait de bonnes saignées à ses fébricitans, dans les premiers jours de leur maladie, comme le prétend Galien, ils n'auroit peut-être pas eu occasion de voir tant de fiévres se terminer par des *Crises*, c'est à dire, com-

me il a été remarqué, par des évacuations naturelles & qui viennent d'elles-mêmes en de certains jours.

Cet ancien Médecin contoit d'une telle façon sur le secours de la *Nature*, & sur le *Regime*, qui étoit, comme on l'a remarqué son remede favori, qu'il croyoit qu'en ayant soin de nourrir les malades dont il a été parlé selon les regles qu'il donne, on devoit pour le reste les laisser le plus souvent en repos. Ce sont là ses véritables principes, & qu'il n'abandonne point; en sorte que ses livres des maladies Epidémiques semblent n'avoir été faits que dans la vûë de laisser à la posterité un modele de la maniére dont on doit se conduire par rapport à ces mêmes principes.

Pour revenir aux regles qu'Hippocrate se prescrivoit par rapport à la saignée, (a) on remarque que dans toutes les maladies qui ont leur siége *au-dessus du foye*, il saigne au *bras* ou aux autres veines supérieures; mais que dans les maladies qui attaquent *les parties plus basses*, il ouvre les veines d'embas, comme sont celles des *piez*, ou de la *cheville*, & du *jarret*

(a)

a *Galien comment. in Aphor. 6. lib. 6.*

(*a*) Si le ventre étoit *trop libre*, & qu'on jugeat *la saignée nécessaire*, Hippocrate vouloit *qu'on le raffermit, avant que de saigner.*

Les exemples qu'on a rapportez jusques ici des saignées ordonnées par Hippocrate ne regardent presque que des maladies *aigues*. On en trouve aussi plusieurs concernant les maladies *Chroniques*. *Un jeune homme se plaignoit d'une douleur de ventre accompagnée d'un grand bruit, lors qu'il demeuroit quelque tems sans manger, & qui cessoit après avoir pris de la nourriture. Cette douleur & ce bruit continuant, les alimens ne profitoient point à ce malade, au contraire il s'amaigrissoit, & dévenoit tous les jours plus extenué. On lui avoit inutilement donné divers médicamens tant purgatifs que vomitifs. Enfin on s'avisa de lui tirer par intervalles du sang de l'une & de l'autre main,* (*b*) *jusqu'à ce qu'il ne lui en restat presque plus, ce qui le guerit parfaitement.*

Hippocrate saignoit aussi dans *l'hydropisie*, & même dans *l'hydropisie venteuse*. Il propose dans l'une & l'autre de ces ma-

a De ratione victûs in acutis, sub finem.

b Ἕως ἔξαιμος ἐγένετο ; *jusqu'à ce qu'il fut sans sang.* Epidemic. lib. 5. sub princip.

maladies la saignée du *bras.* (*a*) Dans une maladie où la *rate grossit*, & où il y a divers autres accidens, il propose la saignée *réiterée plusieurs fois*, de la veine du bras qu'il appelle *veine de la rate.* On parlera encore de cette maladie dans la suite.

Il propose en un (*b*) endroit la saignée de la *langue* dans une espéce de *Jaunisse*. Il se peut que ce fut un remede empirique, ou qui étoit uniquement fondé sur l'expérience, sans qu'on pût rendre raison pourquoi il étoit utile en cette occasion, & ce qui confirme cette pensée, c'est que le livre où il est fait mention de ce remede, a passé pour être un ouvrage des Médecins *Cnidiens* qui étoient comme on l'a vû des Empiriques; Il se peut aussi que ce remede fut fondé sur quelque raison que nous ne savons point, parce que nous n'avons pas la même idée de la disposition des veines ou du rapport qu'elles ont avec les diverses parties du corps, qu'en avoient ces Anciens. Ce qu'Hippocrate dit ailleurs que *si l'on ouvre ou si l'on brûle à quelcun les veines ou les arteres des temples, il ne peut plus engendrer*, ne paroit

a *De affectionib.*
b *De morbis lib.* 2.

roit pas mieux appuyé sur aucune raison, & il y a autant lieu de demander quelle communication particuliére il y a entre les veines des temples & les parties qui servent à la génération ; comme de rechercher celle qu'il peut y avoir entre le foye ou la rate qui sont les parties malades dans la jaunisse, & les veines de la langue. On ne se tireroit pas mieux de l'une de ces difficultez que de l'autre, si Hippocrate ne nous avoit appris lui même (a) que la semence qui vient, selon lui, de toutes les parties du corps, & particuliérement de la tête, passe ou descend par les veines des temples ou de derriére les oreilles ; en sorte que quand on brûle ces veines on coupe le chemin de la semence.

L'on a vû (b) ci dessus que cette ouverture des veines de derriére les oreilles étoit familiére aux *Scythes*, qui se tiroient par là de certaine espéce de *Sciatique*. Au reste il n'y a pas de doute que la saignée, aussi bien que la purgation, qui sont les deux remedes des effets desquels on peut le

a *Voyez ci-dessus dans l'Anatomie d'Hippocrate.*

b *Voyez la liste des maladies connuës par Hippocrate.*

le plus aisément rendre raison, ne doivent être regardez, en diverses rencontres, que comme des remedes empiriques. Il suffisoit à Hippocrate & aux autres anciens Médecins, de savoir que ces remedes avoient été utiles en certains cas, pour les obliger à les mettre en usage, le même cas se présentant; quoi qu'il ne vissent point pourquoi ils operoient de telle ou de telle maniére.

On void par ce qui a été dit touchant la saignée qu'il étoit des occasions où il ne faisoit qu'une saignée dans une maladie, mais il la faisoit grande, la poussant quelquefois jusqu'à ce que le malade tombât en défaillance. D'autrefois il saignoit aux deux bras tout à la fois. En d'autres rencontres il faisoit plusieurs saignées les unes après les autres en diverses parties du corps; mais il ne marque pas la quantité du sang qu'il tiroit à chaquefois. Les veines qu'il ouvroit étoient celles des *bras*; ou des (*a*) *mains*; des

a Par le mot χεὶρ : *main*, les Grecs entendoient souvent *tout le bras*: ensorte que quand ils vouloient désigner la *main seule*, ils disoient ἄκρα χεὶρ, *l'extrêmité de la main* ou du *bras*. Hippocrate fait particuliérement mention de deux veines du bras ou de la main, l'une qu'il appelle *hepatitis*, & l'autre

des *chevilles* en dedans & en dehors ; celles du *jarret* ; du *front*, du *derriére de la tête* ; de la *langue* ; du *nez* ; de *derriére les oreilles* ; de *dessous les mammelles*, & enfin celles *de l'anus* ; sans conter qu'il en *brûloit* quelques-unes , & qu'il ouvroit les *arteres*, comme on le dira en parlant des remedes de la *Chirurgie*.

Hippocrate appliquoit aussi des *Ventouses*, dans la vuë, de *rappeller*, & *d'attirer*, les sucs qui se portoient sur quelque partie. Quelquefois il se contentoit de la simple attraction qu'avoit fait la ventouse, d'autrefois il *scarifioit* encore, c'est à dire, le *découpoit*, ou faisoit diverses *piqueures* à l'endroit sur lequel elle avoit été appliquée. On verra plus particuliérement (*a*) dans la suite les diverses sortes de ventouses dont usoient les Anciens, & la maniére de les appliquer. On parlera aussi des *Cauteres*, dans l'article de la Chirurgie d'Hippocrate.

Des

tre *splenitis*, supposant que la premiére vient du *foye*, & l'autre de la *rate*.

a Voyez plus bas dans l'article de *Celse*.

Des remedes *Diuretiques* & *Sudorifiques.*

QUand la *saignée* & la *purgation*, qui étoient les deux *principaux* & plus universels moyens dont Hippocrate se servoit pour diminuër de la *plénitude* du sang ou des humeurs, ne suffisoient pas, il avoit recours aux *Diuretiques*, & aux *Sudorifiques*. C'est ce qu'il insinuë dans ce passage, où il n'est pas néanmoins fait mention de la saignée; (*a*) *Toutes les maladies*, dit-il, *se terminent ou se guérissent par les évacuations qui se font par la bouche, ou par le ventre, ou par la vessie, ou par quelqu'autre semblable ouverture. Mais la sueur est commune à toutes*, c'est à dire, *termine également toutes les maladies.*

Les remedes (*b*) *Diuretiques*, c'est à dire, *qui font uriner* ou *qui poussent les humeurs du côté des urines*, se faisoient diversement selon la nécessité ou la disposition des personnes. Quelquefois le *bain* faisoit cet effet, & l'usage du *vin doux*; La nourriture qu'on prenoit y contribuoit aussi, & entre les herbages dont on se sert ordinairement Hippocrate recommande

a *De ratione victûs in morbis acutis. p.m.* 403.
b *Διουρητικὰ de οὐρέειν, uriner.*

mande en cette occasion *l'ail*, *l'oignon*, & les *pourreau*, le *concombre*, le *melon*, la *citrouille*, le *seleri*, le *cithysius*, le *fenouil*, *l'adiantum*, le *solanum*, & toutes les choses *acres* & qui ont de *l'odeur*. Il met dans le même rang le *miel* mêlé avec de l'eau, ou du vinaigre, & toutes les viandes *salées*. Mais quand il vouloit pousser plus fortement de ce coté-là, il prenoit quatre *cantharides* ausquelles il ôtoit les ailes & les piez, & les faisoit boire avec du vin & du miel. Il ordonnoit ces divers remedes en diverses maladies *Chroniques*, après avoir *purgé*, lors qu'il croyoit que le (*a*) sang étoit encore chargé de cette espéce d'humidité qu'il appelle *Ichor*, ou lors que les urines étoient supprimées, ou en moindre quantité qu'elles ne doivent être.

Hippocrate se servoit aussi de remedes *sudorifiques*, ou qui excitent les *sueurs*. Il y a même certains cas où il veut qu'on (*b*) pousse par les sueurs aussi bien que par les urines, mais il ne dit point comme il faut s'y prendre pour cela. Il dit dans

a *Αἷμα ἰχωροειδὲς* Voyez ci dessus dans l'article des *Causes des maladies*.

b Κρέσσον ἢ διυρέειν, καὶ ἰδίειν. *Satius urinam & sudorem provocare*. de morb. mulier. 1.

dans un autre endroit, (a) *qu'il faut bien examiner si l'on doit provoquer les sueurs, & quand & comment*, mais il n'en indique point non plus les moyens. Il n'y a qu'un seul passage, que je sache, où il parle de (b) *provoquer la sueur, en versant sur la tête une grande quantité d'eau chaude, jusqu'à ce* dit-il, *que les piez suent, c'est à dire jusqu'à ce que la sueur s'étende par tout le corps, ayant passé de la tête au piez*; en suite de quoi il veut *qu'on mange beaucoup de farine cuite, qu'on boive par dessus du vin pur, & que s'étant couvert ou enveloppé avec des couvertures, on se tienne en repos.* Ce qu'il ajoûte immediatement après; *ou que l'on mange deux ou trois têtes ou bulbes de narcisse, à son souper*, ne me paroît pas avoir de rapport avec le but de provoquer la sueur, les *narcisses* étant mis au rang des *vomitifs*, par *Dioscoride.* Il se peut qu'Hippocrate donne le choix au malade de *suër*, ou de *vomir*. Il se pourroit aussi que le Narcisse dont parle Hippocrate, n'ait plus été connu sous le même nom dans la suite, comme cela est arrivé à l'égard de quelques autres simples dont les noms ont changé, ce que l'on examinera en son

a *De morb. Epidem. lib.6. sect.2.*

b *Ibid. lib.2. sect.6. Vid. & Aphorism.42.l.7.*

son lieu. Je ne vois pas dans Hippocrate d'autres médicamens sudorifiques pris par la bouche.

La maladie pour laquelle il propose les remedes dont on vient de parler, c'est *une fiévre qui n'est*, dit-il, *point causée par la bile, ni par la pituite, mais qui vient ou de lassitude ou de quelqu'autre cause.* On void par là qu'Hippocrate n'approuvoit pas qu'on fit suér ceux qui ont d'autres fiévres que celle qu'il désigne.

Des Médimens simples qui changent la disposition du Corps & des Humeurs, par rapport à leurs qualitez sensibles ; sans faire aucune évacuation.

(a) LES *médicamens*, dit Hippocrate, *qui ne purgent ni la bile ni le phlegme*, c'est à dire qui ne sont point purgatifs, *agissent, ou en raffraichissant, ou en échauffant ; ou en sechant, ou en humectant ; ou en* (b) *resserrant & épaississant, ou en resol-*

a *De affectionibus. p. m.* 525. *Ce livre a été attribué à Polybe. V. ci-dessous dans la cure des maladies aigues, ce qui est remarqué touchant les remedes raffraichissans.*

b Ἢ ξυνάγοντα, ἢ διαχέοντα. *Le premeer signifie ramasser, resserrer, épaissir ; & le second, résoudre, dissiper, fondre, répandre, ou étendre.*

ſolvant ou diſſipant. Il joint à ces remedes ceux *qui procurent le ſommeil*, deſquels on parlera dans l'article ſuivant. Mais il ne déſigne point quels ſont ces médicamens, qui rafraichiſſent, qui humectent, &c. & il y a de l'apparence que ce qu'il appelle un médicament tenoit auſſi lieu de nourriture. C'eſt ce qu'il ſemble inſinuer lors qu'il dit un peu plus bas, *que les viandes & les boiſſons dont les hommes ſe ſervent dans leur ſanté, doivent leur ſervir quand ils ſont malades, en les choiſiſſant ou en les préparant ſelon la néceſſité qu'il y a de raffraichir, d'humecter, de deſſecher, ou d'échauffer.*

Comme ceci a du rapport avec la *diéte des malades*, on peut voir ce qui a été dit ci-deſſus à cet égard. Pour ce qui eſt des remedes qui *épaiſſiſſent*, & qui *reſolvent*, attenuent, *ramaſſent*, & de ceux qui *fondent*, & diſſipent, Hippocrate s'en ſervoit extérieurement & intérieurement, ſoit pour faire ramaſſer la matiére d'un *abſcès*, ſoit pour reſoudre ou diſſiper une *tumeur*; ſoit pour épaiſſir une humeur acre & ſubtile, ou pour attenuër ou ſubtiliſer un ſuc épais & gluant. On parlera de tous ces remedes dans l'article de ſa *Pharmacie*.

Des

Des Médicamens Somniferes, *ou qui procurent le sommeil.*

HIppocrate parlant, dans le passage qu'on vient de citer, des remedes (a) *qui procurent le sommeil*, dit, *qu'ils produisent cet effet en donnant du* (b) *repos ou du calme au sang*; mais il n'indique point non plus quels sont ces remedes. Il parle en divers autres endroits d'une plante qu'il appelle (c) *Mécon*, qui est le nom que les Grecs donnent au *Pavot*; mais il faut remarquer qu'il attribuë le plus souvent à cette plante une qualité purgative, ce qui fait voir que ce n'est pas du Pavot qu'il entend parler en cette rencontre. (d) Galien nous apprend que quélques-uns prenoient le *Peplus*, qu'on a mis ci-dessus au rang des purgatifs, & le *Papaver spumeum* pour une même plante; & dans les *Glosses d'Hippocrate*, il dit que *Meconium*, & *Péplus* signifient quelquefois la même chose dans cet Auteur. Je pense qu'il faudroit lire *Mecon* & non

pas

a *On a remarqué dans l'article précedent que le livre d'où ce passage est tiré a été attribué à* Polybe, *qui étoit, comme on le verra, plus grand raisonneur qu'Hippocrate.*

b *Ἀτρεμίη.* c *Μήκων.*

d *De simplic. medicamentor. facultat. lib.8.*

pas *Meconium*, Pline remarquant que le *Tithymale* qui est la même chose que le Péplus, s'appelloit autrement *Mécon*; ou du moins Galien auroit du dire que le Meconium étoit *le suc* du Péplus, & non pas le Péplus même.

On trouve néanmoins dans Hippocrate quelques passages dans lesquels ces deux mots *Mécon* & *Méconium* se prennent aussi dans la même signification que leur ont toujours donnée les Grecs des siécles suivans; c'est à dire que le premier marque le *Pavot*, & le dernier le *suc* qu'on en tire, ce qui fait voir que l'on a appellé d'un même nom, du tems d'Hippocrate, deux choses fort differentes; le *Péplus*, qui est comme on l'a dit, une espéce de Tithymale, & qui purge, & le *Pavot* qui est astringent & somnifere. Cet Auteur fait même encore mention d'une troisiéme espéce de *Meconium*, qui se tire des *excremens*. C'est le nom qu'on a donné dans la suite aux premiers excrémens que rend un enfant nouvellement né. Dans le second livre *des maladies des femmes*, cet ancien Médecin propose le (a) *suc de Pavot* pour une maladie de

a Ὀπὸς μήκωνος. Du mot ὀπὸς, *suc*, a été for-

matrice; & une preuve qu'il a bien entendu parlà le suc du Pavot *qui fait dormir*, c'est qu'il ordonne, quelques lignes plus bas, le *Meconium*, qu'il appelle (*a*) *somnifere*, pour le distinguer de celui dont on a parlé.

Il conste par ces passages qu'Hippocrate connoissoit la vertu qu'à le Pavot de faire dormir; mais il faut remarquer qu'il en use très-rarement; & l'on ne void point qu'il propose ce remede dans les cas où on l'a donné depuis, comme dans les veilles qui accompagnent diverses maladies, & particuliérement dans les douleurs. On parlera encore (*b*) dans la suite, de ce même remede, & de l'usage qu'on en a fait ou de ce qu'on en a craint, dans ces anciens tems.

Il y a un autre passage dans Hippocrate où il fait mention du Pavot *blanc* & du Pavot *noir*, en ces termes; (*c*) *Le Pavot*, dit-il, *est astringent* ou resserre le ventre; *le* noir, *plus que le* blanc, *quoi que le*

mé celui de ὄπιον, en Latin *Opium*. On peut voir dans Dioscoride la difference qu'il y a entre l'*Opium* & le *Meconium*.

a ὑπνωτικὸν μηκώνιον.

b Voyez plus bas dans l'article *d'Héraclide de Tarente*.

c De vict. ratione lib. 2.

le blanc le fasse aussi; mais il (a) nourrit, & a beaucoup de force. A la vérité nous apprenons de Dioscoride & de Galien que les anciens mettoient de la semence de Pavot dans des gâteaux qu'ils faisoient avec de la farine & du miel, & quelquefois même dans le pain; mais il ne semble pas que ce fut dans la vûë de nourrir. Peut-être y a-t-il une faute dans le texte d'Hippocrate.

Des médicamens ou remedes appropriez à chaque espéce de maladie, de l'effet desquels on ne rend point de raison.

Les remedes dont on a parlé jusques à présent, agissent d'une maniére sensible; & c'est par leur moyen qu'Hippocrate remplissoit les vûës generales que l'on a dit qu'il se proposoit dans la cure des maladies. Outre ces remedes il en employoit encore d'une autre sorte, sans autre raison si ce n'est parce qu'ils avoient accoûtumé de réüssir dans les cas particuliers où on les appliquoit. Son expérience ou celle de ceux qui l'avoient précédé, lui suffisoit en cette occasion pour établir l'usage de ces remedes, quoi qu'il

a Τρόφιμον δὲ καὶ ἰσχυρόν.

ne vid pas comment pouvoir rendre raison des effets qu'ils produisoient.

On verra quels étoient ces remedes dans les exemples que nous donnerons de la maniére dont Hippocrate traitoit quelques maladies particulieres. Mais il ne faut pas oublier de remarquer ici que ces derniers remedes sont principalement ceux qu'il avoit tirez de ses prédécesseurs les *Asclépiades*, qui en qualité d'*Empiriques* qu'ils étoient, se mettoient peu en peine de la maniére dont leurs remedes operoient, pourvû qu'ils guérissent les maladies pour lesquelles ils s'en servoient. Quoi qu'Hippocrate contât beaucoup sur les premiers remedes dont on a parlé, il ne négligeoit pas néanmoins ceux-ci; & presque tous les Médecins qui sont venus après lui, ont continué de joindre ces deux sortes de remedes pour la guérison des maladies, les uns suppléans au défaut des autres.

Des remedes qui se font par l'application extérieure *de certaines matiéres sur diverses parties du corps. Des médicamens* composez *en general; & de la* Pharmacie *d'Hippocrate.*

ENtre les remedes qui s'appliquent extérieurement les (*a*) *Fomentations* tiennent le premier lieu. C'est une espéce de bain particulier qu'Hippocrate employoit très-souvent, & qui se faisoit de diverses maniéres. La premiére étoit celle où l'on faisoit (*b*) *asseoir* la malade dans un vaisseau où l'on avoit mis de la décoction d'herbes ou de simples appropriez à son mal, en sorte que la partie qui souffroit trempât dans cette décoction; ce qui se pratiquoit principale-

a Πυρίη; *πυρίαμα*; θέρμασμα, de πῦρ, qui signifie *du feu*, & de θερμαίνω, *j'échauffe*; χλίασμα, de χλιαίνω, *j'échauffe; je rends tiéde.* Le dernier de ces noms semble être commun aux fomentations, aux cataplâmes, & à toutes les applications extérieures, *d'huiles, d'onguens*, &c. qui se font dans la vûë d'adoucir, en Latin *Fomentum*, de *Fovêre, échauffer, tenir chaud.*

b On appelloit cette maniére de fomenter ἐγκάθισμα, de ἐγκαθίζειν, *s'asseoir dedans*; lib. de superfœtat; de ratione victûs in acutis, de morb. 3.

ment dans les maladies de la *matrice*; de *l'anus*; de la *vessie*; des *reins* & generalement de toutes les parties qui sont au-dessous du diaphragme. On pouvoit aussi rapporter ce remede dans l'article des Bains, dont il est une espéce.

Pour la seconde maniére de fomenter, on prenoit de l'eau chaude, qu'on mettoit dans un *outre*, ou dans une *vessie*, ou même dans un *vaisseau* de *cuivre* ou de *terre*, & on appliquoit cela sur la partie malade, comme, par exemple, sur le côté, dans la pleurésie. On se servoit aussi d'une grosse éponge qu'on trempoit dans de l'eau ou autre liqueur chaude, & qu'on exprimoit en suite, pour en faire sortir une partie de l'eau, avant que de l'appliquer. On employoit au même usage de *l'orge*, ou de la semence *d'orobe*, ou du *son* qu'on avoit fait cuire avec quelque liqueur propre, & qu'on avoit mis dans un sac de toile. On appelloit ces fomentations, des *fomentations humides*.

Il s'en faisoit aussi de *séches* avec du *sel* ou du *millet* rôti qu'on mettoit de même dans des sachets, & qu'on appliquoit sur la partie.

La derniére sorte de fomentations étoit

étoit celle qui se faisoit par le moyen de la *vapeur* qui s'élevoit de quelque liqueur chaude. On trouve, dans le premier livre *des maladies des femmes*, un exemple de cette espéce de fomentation. On jettoit, à diverses reprises, dans de l'urine, des morceaux de fer qu'on avoit fait rougir au feu, & on faisoit en sorte, en couvrant bien la personne malade avec de bonnes couvertures par dessus, qu'elle reçût toute cette vapeur par dessous. Hippocrate se proposoit par les fomentations de r'échauffer les parties sur lesquelles on les appliquoit; de résoudre, ou dissiper, & attirer déhors l'humeur malfaisante qui y étoit contenuë, de ramollir, d'appaiser les douleurs, & d'ouvrir les conduits, ou même de les fermer, selon que les matiéres étoient emollientes, ou astringentes.

Les (*a*) *Parfums* étoient aussi fort pratiquez par Hippocrate; pour des vuës approchantes. Ainsi, dans (*b*) *l'esquinancie*, il faisoit brûler de *l'hyssope* avec du *soufre* & du *bitume*, & l'on en attiroit la fumée dans le gosier avec un tuyau; ce qui faisoit sortir beaucoup de pituite par

 la

a *θυμιάματα; ὑποθυμιάσεις.*
b *De morb. lib.3.*

la bouche & par le nez. Ou bien il prenoit pour le même effet du (*a*) *nitre*, de *l'origan*, & de la *semence de cresson*, qu'il faisoit cuire avec de *l'eau*, du *vinaigre*, & de *l'huile*, & pendant que cela étoit sur le feu il vouloit qu'on en attirât la vapeur avec une canne. On trouve particuliérement dans Hippocrate un grand nombre de parfums pour les maladies des femmes; pour leur provoquer leurs mois, & même pour arrêter leurs pertes de sang; pour aider à la conception; & pour appaiser les douleurs de matrice, & la suffocation qu'elle cause; Il employoit dans ces occasions les aromates que l'on conessoit alors; comme le *Cinnamome*; le *Casia*; la *Myrrhe*, & diverses plantes odorantes, aussi bien que quelques mineraux, comme le *Nitre*, le *Soufre*, le *Bitume*, & il en faisoit recevoir la vapeur dans l'orifice de la matrice par le moyen d'un entonnoir.

Les (*b*) *Gargarismes*, qui sont des espéces de fomentations de la bouche & de la gorge, étoient pareillement connus d'Hippocrate. Il se servoit dans l'esquinancie d'un gargarisme fait avec de *l'Ori-gan*,

a *De morb. lib.* 1.
b Ἀναγαργαλικτὰ, & ἀναγαργάριστα.

gan, de la *Sarriette*, du *Séleri*, de la *Mente*, & du *Nitre*, le tout cuit avec de *l'eau* & un peu de *vinaigre*. Cela étant coulé on y ajoûtoit du *miel*, & on s'en gargarisoit, c'est à dire, on s'en lavoit la bouche & le gosier de tems en tems.

Il faisoit aussi un grand usage des (*a*) *Huiles*, & des *Onguens*, dans le dessein de ramollir; d'adoucir; d'appaiser les douleurs; de meurir les abscès; de résoudre les tumeurs; d'ôter la lassitude, de rendre le corps souple, & pour diverses autres vûës particuliéres. On aura encore occasion de parler de l'usage des *Onguens* & des *parfums liquides* dans la suite, à l'article de *Prodicus* disciple d'Hippocrate, c'est pourquoi on n'en dit pas ici davantage. On remarquera seulement à l'égard des huiles, qu'Hippocrate employoit quelquefois de l'huile *d'olives* toute pure; ou de la même huile dans laquelle on avoit fait infuser quelque simple, comme, par exemple, des feuilles de *Myrthe*, ou des *Roses*; Cette derniére huile étoit d'un usage très-ordinaire & très-frequent parmi les Anciens, comme on le verra encore dans la suite. Y 5 Il

a Ἔλαιον; ἄλειφα; μύρον; *Ces trois noms marquent, dans Hippocrate tout ce qui est propre à oindre.*

Il y avoit d'autres sortes d'huiles plus composées; Hippocrate parle, entr'autres, d'une huile, ou d'un onguent appellé (a) *Susinum*, dans lequel il entroit des fleurs de *lis*, avec quelques aromates; d'un onguent *Narcissinum*, qui se faisoit aussi avec des fleurs de *Narcisses*, & des aromates infusez dans de l'huile. Mais le plus considerable ou le plus composé de tous les onguens dont il est fait mention dans cet Auteur, c'est celui qu'il appelle *Netopum*, dont il se servoit particuliérement dans les maladies des femmes. *Hesychius* nous apprend que c'étoit un onguent composé d'un grand nombre d'ingrédiens. Hippocrate parle aussi d'une huile ou d'un onguent *d'Egypte*, qui se composoit, comme on le fait d'ailleurs, avec plusieurs aromates, & qui semble être le même que le *Netopum*, ou, comme Dioscoride l'appelle, *Metopium*. A l'égard d'une autre huile, qui est appellée *huile blanche d'Egypte*, Galien prétend, (b) en un endroit, que ce n'étoit que de l'huile d'olives très-pure, & très-bonne, qu'on tiroit d'Egypte; mais (c) ailleurs il

a *Voyez Dioscoride.*
b *De simplic. medicam. facultatib. lib. 2.*
c *In glossis Hippocrat.*

il remarque que c'eſt la même huile ou le même onguent qu'on appelloit autrement *Mendeſium.*

Hippocrate ſe ſervoit auſſi d'une ſorte d'onguent qu'il appelle un (*a*) *Cérat*, qui étoit composé principalement *d'huile* & de *cire*, le dernier de ces ingrédiens ayant donné ſon nom à ce médicament; Voici la compoſition d'un Cérat que cet Auteur recommande pour ramollir une tumeur, & pour nettoyer une playe; *Prenez*, dit-il, *de la moüelle ou de la graiſſe d'oye, gros comme une noix; de la reſine de lentiſque ou de la térébenthine, gros comme une féve, & autant de cire. Faites fondre cela à feu lent avec de l'huile roſat pour en faire un Cérat.*

Il joignoit auſſi quelquefois de la *poix* à la cire, & mêlant cela avec une ſuffiſante quantité d'huile il en faiſoit une compoſition, qui avoit plus de conſiſtence, ou qui étoit plus dure, que la précédente, & il l'appelloit (*b*) *Ceropiſſus.*

Les (*c*) Cataplames étoient une ſorte de médicament qui avoit moins de conſiſtence que les deux précédens. Ils étoient compoſez de poudres ou d'her-

a Κήρωμα; κηρωτή. b Κηρώπισσος.
c Καταπλάσματα.

bes, qu'on délayoit ou qu'on faisoit cuire dans de l'eau ou quelque autre liqueur, & on y ajoûtoit quelquefois de l'huile. Dans *l'esquinancie*, Hippocrate propose un cataplâme fait avec de la *farine d'orge*, cuite dans du *vin* & de *l'huile*. Les Cataplâmes s'appliquoient dans la vûë de ramollir, d'adoucir, de résoudre une tumeur, de meurir un abscès, à peu près comme les cérats. Il y avoit aussi des cataplâmes raffraichissans, composez avec des feuilles de *poirée* cuite dans de l'eau, ou des feuilles d'*olivier*, de *figuier*, ou de *chêne*.

Hippocrate préparoit aussi une sorte de médicament qu'il appelloit un (a) *Collyre*. Il étoit composé avec des poudres ausquelles on joignoit une tres-petite quantité d'onguent, ou de quelque suc de plante, pour en former une masse solide & seche, & dont la forme étoit ronde & longue, que l'on conservoit pour le besoin. On parlera plus amplement de ce remede dans la suite.

Une autre composition qui ne differoit de la précédente qu'à l'égard de la forme, les ingrédiens étant à peu près de la même nature, c'étoit celle de certaines.

a Κολλύριον; *de morb. mulier. lib.* I.

nes (*a*) *tablettes*, de la grandeur d'une petite piéce de monoye, qui servoient à parfumer en les jettant sur des charbons allumez, & à d'autres usages en les mettant en poudre, comme on le verra plus particuliérement dans la suite.

On trouve enfin dans Hippocrate des descriptions de *poudres* pour divers usages; pour consumer les chairs superfluës, pour souffler dans les yeux en des *ophthalmies*, &c.

Voila à peu près les médicamens qui servoient aux applications extérieures. On parlera encore de quelque composition de cette nature dans l'article *des maladies des femmes*. A l'égard des médicamens composez qui se prennent intérieurement on les peut envisager ou comme *liquides*, ou comme *solides*. Ceux (*b*) qui étoient en forme *liquide* se préparoient en faisant cuire, ou tremper quelques simples dans des liqueurs appropriées, & en gardant la colature pour s'en servir au besoin; ou en délayant dans

a Φθοίδες; φθοΐσκοι; de φθοΐς, qui signifie un *gâteau*, parce que ces tablettes étoient plates & rondes comme un petit gâteau. *Φθοΐσκοι ὅσον δραχμαῖοι; des tablettes de la grandeur ou du pois d'une dragme.* de morb. mulier. lib. 1.

a Φάρμακα ποτά.

dans ces mêmes liqueurs, quelque poudre qui se prenoit en même tems; ou en joignant diverses matiéres liquides ensemble. On peut voir (*a*) ci-dessus la préparation d'un breuvage appellé *Cyceon*, & de quelques autres. Les médicamens qui étoient en forme (*b*) *solide*, étoient composez de sucs épaissis, de gommes, de resines; ou de poudres qui étoient liées avec ces matiéres, ou avec du miel, ou quelque autre chose propre à donner à ce remede la consistence nécessaire. On le formoit en suite d'une maniére & d'une grosseur commode pour pouvoir être avallé aisément.

On peut mettre au rang des médicamens solides, celui qui est indiqué dans le premier livre *des maladies des femmes*, sous le titre de (*c*) *médicament composé de sels*.

Il y avoit une troisiéme sorte de médicament qui tenoit le milieu entre le liquide & le solide; lequel on devoit prendre comme en (*d*) *lechant*, c'est à dire, le

a V. l'article *de la Diete des malades.* b Καταπότια; de καταπίνειν, *avaller quelque chose de solide.*

c Τὸ ἀπὸ ἁλῶν ξυντιθέμενον. Les exemplaires du *Vatican*, lisent ἀπὸ πολλῶν, *de plusieurs ingrédiens.*

d On appelloit à cause de cela ce remede ἔκλειγμα, ἐκλεικτὸν; de λείχειν, *lecher*; Un *Eclegme.*

le tenir quelque tems dans la gorge, le laisser fondre, & l'avaller doucement. Ce remede servoit à adoucir l'acreté des humeurs qui tombent quelquefois sur cette partie, & qui causent la toux, & d'autres incommoditez. Le *miel* en étoit la base, comme on le verra dans quelques descriptions qu'on en donnera dans la suite, en rapportant des exemples de la cure de quelques maladies selon la méthode d'Hippocrate.

On void par tout ce qu'on vient de dire de quelle sorte étoient les *médicamens composez* dont se servoit Hippocrate. Si le livre *de Affectionibus* étoit de lui on en pourroit inferer qu'il avoit écrit sur cette matiére en particulier, l'Auteur de ce livre en citant d'autres qui ne traitoient que *des médicamens seuls*. Ces livres, comme l'on void, portoient le titre de *Pharmaca*, & de *Pharmacitis*; *ut scriptum est in Pharmacis*, dit nôtre Auteur, c'est à dire, *in libris de Pharmacis agentibus*. Quant au mot *Pharmaticis* c'est un adjectif avec lequel on doit joindre le substantif *liber*, qui est sousentendu; *Pharmaticis liber*; Livre *concernant les médicamens*. Mais le livre d'où ceci est tiré a été attribué à *Polybe* gendre d'Hippo-

crate;

crate; & il faut remarquer que ces *livres*, ou ce *livre de médicamens*, n'est point cité ailleurs dans Hippocrate. Galien remarque même que cette sorte de livres étoient fort rares en ces tems là, parce que les anciens Médecins avoient accoûtumé de donner la description des médicamens qu'ils employoient, en même tems & dans le même endroit où ils décrivoient la maladie à laquelle ces médicamens étoient propres.

Une autre reflexion très-importante sur la *Pharmacie* d'Hippocrate c'est que les médicamens composez dont il se servoit étoient en très-petit nombre, & qu'il y entroit aussi très-peu de simples, quatre ou cinq pour le plus. A la verité on trouve dans *Actuarius* la description d'un *antidote* fort composé, qu'il appelle *l'Antidote d'Hippocrate*, pour lequel, ajoûte cet Auteur, *il reçût une Couronne des Atheniens*. Mais il est aisé de voir que c'est un conte fait à plaisir, & un de ces titres spécieux que les Grecs donnoient à leurs médicamens pour mieux les débiter, comme on en verra d'autres exemples dans la suite.

Il faut encore remarquer qu'Hippocrate possedoit la *Pharmacie*, ou *l'Art de pré-*

préparer & de composer les médicamens. C'est ce que (a) Galien prétend prouver par un passage du second livre des Epidémiques, où il fait parler Hippocrate de cette maniére; (b) *Nous connoissons la nature des médicamens avec lesquels se font tant de choses differentes; car on ne les compose pas tous également, mais les uns d'une maniére, les autres d'une autre. Quelques simples doivent être cueillis tôt, & quelques autres tard. On les prépare aussi differemment; On séche les uns; on broye les autres; on les fait cuire, &c.*

Enfin la derniére observation qu'on doit faire sur le sujet de la Pharmacie d'Hippocrate c'est qu'il savoit non-seulement comment les médicamens se préparent, mais qu'il les préparoit encore lui-même ou les faisoit préparer dans sa maison par des serviteurs qu'il instruisoit à cela. C'est ainsi qu'en usoient les Médecins de ce tems-là, & la *Pharmacie* ne faisoit pas encore alors une profession particuliére, non plus que la *Chirurgie*, dont on parlera bien-tôt.

Liste

a *Lib. de Theriaca ad Pison.*

b *Ce passage est assez obscur tel qu'il est dans Hippocrate; & Galien, ou l'Auteur du livre qu'on a cité le rapporte fort different de ce qu'il est dans nos originaux.*

Liſte des médicamens ſimples *dont il eſt fait mention dans les écrits d'Hippocrate.*

ABrotanum; Abſinthe; Adiantum; Agnus Caſtus; Ail; Airain; fleurs d'Airain; limaille d'Airain; écaille d'Airain; Airain brûlé; Alica; Althæa; Alun; Alun d'Egypte; Alumen ſciſſile; Alun brûlé; Amandes; Ammoniac; Amomum; Anagallis; Anagyris; Anchuſa; Anémone; Aneth; Anis; Anthemus; ou *Anthemis*; Apariné; Argent; fleurs d'Argent; Ariſtoloche; Armoiſe; Aromates en general; Arriérefais d'une femme; Arroches; Aſne; fiente d'Aſne; Aſpalathum; Aſperges; Aſphodeles; Atriplex; Avoine; Aymant.

Baccharis; Beurre; Bitume; Bletes; Bombylium; *eſpéce de Meliſſe, Erot.* Bryonia; Bulbe blanc; petit Bulbe qui croît parmi les Blez; Bupreſtis; *nom d'animal & nom d'herbe.*

Cachrys; Calamintha; Calamus aromaticus; Cantharides; Cappres; Carabé; Cardamome; Caſia; Caſtoreum; Caucalides; Cedre; Cédria; Centaurée; Cerf; *ſes cornes*; *ſa moüelle*, &c. Chalcitis; Chamæleon; Champignons,

gnons; Chaux vive; Chêne; Chevre; *son lait*; *sa graisse*; *sa fiente*; *l'ordure de sa peau*; *& ses cornes*; Chien; Chondrus; Chou; Chrethmus; Chrysocolla; Chrysitis; Cigue; Cinnamome; Cire; Cire blanche; Cneorum; Cnestrum; Cnicus; Cnidia grana; Coins; Coloquinte; Concombre; Concombre sauvage; Conysa; Coriandre; Cormes; Corne de bœuf, de Chevre, de Cerf, *râpée*, & *brûlée*; Courges; ou Citrouilles; Crateogonon; Cresson; Crinanthemum; Cumin; Cumin d'Ethiopie; Cyclamen; Cyperus; Cyprès; Cytisus.

Daphnoides; Daucus; Dictam; Dictam de Crête; Dracontium; Dracunculus.

Eau marine; Ebene; Ecrevices; Elaterium; Ellebore blanc; Ellebore noir; Encens; Manne d'Encens; Epervier; Epine blanche; Epine d'Egypte; Epipetrum; Erice; Erviolum, Ervum; Erysimum; Escarbots; Evanthemum.

Farine de divers grains, grossiére, fine, &c. Fenugrec; Fenouil; Ferula; Fêves; Fiel de bœuf, de pourceau, de Scorpion marin, &c. Figuier domestique & sauvage, leur bois, leurs feuilles, & leur fruit. Fleurs d'airain, d'argent, V. *Airain*, *Argent*;

gent; Frêne; Fromage; Froment.

Galbanum; Galle; Genevre; Glans Ægyptia; Glastum; Grains; formez avec de la farine; V. *Chondrus*; & *Alica*; Graisse de divers animaux; Grenades; Grenoüilles.

Herbe appellée *Charien*; Hérisson; Hérisson marin; Hippomarathrum; Hippophaë; Holoconitis; Horminum; Huiles; Hyppocistis; Hyssope; Hyssope de Cilicie.

Indicum; ou *Poivre*; Jonc odorant; Irio; V. *Erysimum*; Iris; Isatis; V. *Glastum*; Jusquiame;

Lait de Chevre, d'Anesse, de Vache; de Jument; de Chienne; petit Lait; Laitue, Lagopyrus; Lapais; Laserpitium; Laurier; Lentilles; Lentisque; Resine de Lentisque; Lie de vin; Lie de vin brûlée; Lierre; Lievre; son *poil*, &c. Lin; Lotus; Lupins.

Malicorium; Mandragore; Mauve; Meconitis, (*a*) Meconium *purgatif*; Meconium *somnifere*; Meconium *des excremens*; Melanthium; Melilot; Mente; Mercuriale; Meures; Miel; Miel de cedre; Millet; Minium; Misy; Modus, *racine*; Molybdæna; Mousse; Moutarde; Mu-

a V. *ci-dessus dans l'article des* purgatifs.

Mulet, sa *fiente*; Myrica; Myrrhe; Myrrha ſtacte; Myrthe; Myrtidanum.

Narciſſe; Nardus; Nitre; Nitre rouge; Noix; Noix Thaſiennes.

Ocymum; Oenanthe; Oeſype; Oeufs; Oignons; Olivier; ſon *bois*; ſa *galle*; ſes *feuilles*; ſon *fruit*; ſes *noyaux*; ſon *huile*; Orge; Orge d'Achille; Origan; Orobe; Orpiment; Ortie; Oye; ſa *graiſſe*; ſa *moüelle*; ſa *fiente*.

Panax; Parthenium; Paſtenade; Paſſules; (*a*) Pavot; Pentaphyllum; Peplium; Peplus; Pepons; Perſea; Perſil; Perſil friſé; Peucedanum; Peuplier; Phaſeolus; Philiſtium; Pierre Cyaneenne; Pierre Magnéſienne; Pignons; Pin; Pivoine; Polium; Polygonum; Poires; Pois; Pois chiches; Poivre; V. *Indicum*; Pommes; Pourpier; Pourraux; Poix; Praſſium; Pſeudodictamnus; Pulegium.

Racine blanche; Raifort; Raiſins; Marc de Raiſins; Ranuncule; Rave; Regueliſſe; Renard, ſa *fiente*; Réſine; Réſine du Lentiſque, & du Terebinthe; Rhamnus; Rhus; Ricinus; Rocquette; Roſe; Ronce; Roſmarin; Rubia; Rue.

Saffran; Sagapenum; Sandaracha; Sar-

a V. *dans l'article des* purgatifs, *&* *des* ſompiferes.

Sarriette ; Saule ; Sauge ; Scamonée; Scille ; Scolopendre ; Seche, Os de Seche & ses œufs ; Sel ; Sel de Thebes ; Seleri ; Serpent ; Sesame ; Sesamoides ; Seseli ; Sisymbrium ; Solanum ; Soufre ; Sorbes ; Spodium ; Staphisagre ; Stœbe ; Struthium ; Stybis ; Styrax ; Succinum ; Sureau ; Suye.

Tæda ; Taureau ; son fiel ; son foye ; son urine ; Telephium ; Terebinthus ; V. *Résine* ; Terre blanche ; Terre d'Egypte ; Terre noire de Samos ; Thapsia ; Thlaspi ; Thym ; Thymbra ; Tithymale ; Tithymalis ; Torpedo ; *poisson* ; Tortuë ; Tragus ; Tribulus ; Triolet ; Trigonum.

Veau marin , son *poumon* ; Verbascum ; Verbena ; Vert de gris ; Verjus ; Vers ; Vigne ; *Sarmens de Vigne* ; *pampre* ; *tendrons* ; Vins de divers lieux & de diverses sortes ; Vinaigre ; Violette blanche ; Violette noire ; Umbilicus Veneris ; Urine.

Xanthium. Yeuse. Zea.

Voilà les noms des simples dont il est parlé dans Hippocrate , à quelques-uns près qu'on peut avoir omis ; mais qui sont en petit nombre. La langue Grecque ayant eu ses changemens , aussi bien que la plûpart des autres Langues, & les noms

noms des plantes n'ayant pas moins changé, il est arrivé que quelques-uns de ceux dont Hippocrate se sert, n'ont plus été en usage dans les siécles suivants; de sorte qu'on étoit déja en peine, deux ou trois siécles après lui, pour déviner quelles plantes il avoit voulu marquer par tel ou tel nom; mais comme cela n'en concerne qu'un très petit nombre, la chose n'est pas de si grande importance.

Exemple de la Cure particuliére de quelques maladies tant aigues que Chroniques.

On trouvera ici, outre une application des régles generales que l'on a données précédemment, divers remedes particuliers dont il n'a point été parlé. Pour commencer par la cure des *Fiévres*, l'on a vû la difference qu'Hippocrate faisoit entre celles *qui ne succedent à aucune autre maladie*, mais *qui sont elles mêmes la maladie principale*; & entre celles *qui accompagnent les inflammations*; & l'on a remarqué en même tems que dans la premiére sorte de fiévre, la *Diete* ou le *Regime de vivre* étoit le seul remede qu'il employât, ne jugeant point qu'il fut nécessaire ni de *saigner*, ni de *purger*, ni de faire au-

aucune autre chose, si ce n'est de nourrir le malade de la maniére qu'on l'a marqué. On ne repetera pas ce qui a été dit là dessus.

L'on a vû, de même, à l'égard des *Inflammations*, comme sont la *Pleurésie*, & la *Péripneumonie*, l'usage qu'il faisoit de la *saignée* & de la *purgation*, & les précautions qu'il prenoit par rapport à ces deux remedes qui sont les plus considerables.

Il faut remarquer à l'égard de la premiére de ces maladies qu'il essayoit premiérement d'appaiser la douleur de côté, ou de dissiper la matiére qui la cause, en appliquant des fomentations sur cette partie, telles qu'on les a indiquées. Dans l'exemple que l'on a rapporté d'un homme atteint de pleurésie qu'il ne saigna qu'au huitiéme jour de sa maladie, il est expressément remarqué *que, les fomentations n'avoient point diminué la douleur*; ce qui suppose qu'il avoit commencé par ce remede. Les *fomentations*, étoient alors, & ont été pendant fort long-tems un remede presque universel, & l'usage des *huiles*, des *onguens*, des *cataplâmes*, & des autres remedes exterieurs, n'étoit guére moins fréquent, comme on le verra dans la suite. Hippocrate n'appliquoit pas seu-

seulement ces remedes sur la partie malade ; dans la pleurésie, où c'est le côté qui souffre, (a) il faisoit quelquefois oindre presque tout le corps, & particuliérement les lombes & les jambes.

A l'égard des remedes qu'il donne interieurement pour la même maladie, il paroit qu'il contoit beaucoup sur ceux qui font (b) *cracher*. Il propose de plus le remede qui suit ; (c *Prenez*, dit-il, *de l'auronne, du poivre, & de l'Ellebore noir. Faites cuire le tout avec du vinaigre, où l'on aura délayé du miel ; & donnez cela dans le commencement de la maladie ; si la douleur est pressante.* Il propose, dans le même cas, aussi bien que pour les inflammations de foye & les douleurs qui sont vers le diaphragme, du *panax* cuit dans la même liqueur, & il insinuë que ces remedes servent à lâcher le ventre & à provoquer les urines ; de maniére que l'Ellebore noir qu'il ordonne en premier lieu ne doit pas être regardé comme un véritable purgatif, ce qui auroit été contre ses principes, mais simplement comme un remede qui lâchoit doucement le ventre ; & faisoit l'effet d'un lavement.

a *De diæta in acutis.* b *De locis in hom.*
c *Diæta in acutis.*

En quelque autre endroit il accorde du (a) vin aux pleurétiques, pourvû que ce ne soit pas d'un vin violent, & qu'il soit fort trempé. Il en accorde même dans une espéce *d'inflammation de poumon*, & dans la *léthargie*; ce qui fait qu'on doit moins s'étonner qu'il ordonne du *poivre*, dans la pleurésie; & qui est une preuve que la vûë de raffraichir, ou la crainte d'échauffer, n'étoient pas les plus puissans motifs par lesquels Hippocrate se déterminoit dans la cure des maladies aigues, quoi qu'il recommande d'ailleurs, à l'égard des pleurétiques, qu'on leur donne souvent & beaucoup à boire d'une boisson composée avec de l'eau & du vinaigre, où on mêloit quelquefois un peu de miel; le tout dans le dessein de faire cracher & d'humecter. Il se peut aussi que le remede où entre le poivre, fut un de ces remedes dont on a parlé, que l'on donne parce que l'on en a vû de bons effets en de semblables occasions, sans raisonner davantage sur la maniére dont ces effets se produisent.

Dans *l'inflammation de poumon*, ou la peripneumonie il se conduisoit à peu près comme dans la pleurésie. L'on a vû pré-

a V. *ci-dessus à l'article de la Diete.*

précédemment qu'il faisoit diverses saignées. On remarquera seulement ici qu'il cherchoit encore à dégager le poumon par le moyen des remedes qui atténuent ou incisent les matiéres épaisses, & qui facilitent le crachement. Il indique particuliérement pour cela un (a) *Eclegme* qui est composé avec des *pignons*, du *galbanum*, & du *miel d'Attique*.

L'on a vû de même qu'il ordonne la saignée à ceux qui perdent tout d'un coup la parole, & qui ont des accidens semblables à ceux qui sont *l'apoplexie*, la *paralysie*, les *convulsions*, & autres maladies de cette nature. Après ce remede il veut qu'on face *vomir*, & qu'en suite on purge en donnant une (b) grande quantité de lait d'anesse; mais ce dernier remede semble plûtôt convenir à ceux qui sont réchappez de ces maladies, ou du moins qui se sont tirez de la premiére attaque. Les *fomentations* doivent aussi avoir été mises en usage dès le commencement.

Pour les *Convulsions* en particulier aprés avoir saigné, il donnoit du *poivre* & de *l'Ellebore noir* dans *du bouillon de poulle*; il fai-

a V. *l'article précedent.*

b *Jusqu'à douze hémines, & même jusqu'à seize.* V. *ci-dessus à l'article des purgatifs.*

faisoit *éternuër*, il *fomentoit*, il *baignoit*, & il *oignoit* continuellement. (a) En un autre endroit il veut *qu'on face du feu des deux côtez du lit du malade*; qu'on lui donne de la racine de *mandragore*, en petite quantité, de peur que cela ne trouble le cerveau, & qu'on lui applique des sachets fort chauds aux tendons de derriére, sans specifier quels tendons il entend.

Dans *l'Esquinancie il ouvroit les veines des bras* & celles qui sont *sous la langue*, & *sous les mammelles*; il donnoit des *Eclegmes*, & il vouloit qu'on se *gargarisât* chaudement. L'on a vû ci-dessus comment il composoit les eclegmes & les gargarismes, & de quels *parfums* il se servoit en cette occasion. Il conseilloit de plus que l'on se fît raser la tête; que l'on y appliquât un cérat, aussi bien que sur le col; que l'on fomentât & que l'on oignît cette derniére partie, & qu'on la couvrit de laine. (b) Lors que le danger de suffocation étoit grand, il introduisoit une cannule, ou un tuyau jusques dans le gosier, afin qu'on pût respirer par là. Enfin quand le mal relâchoit il purgeoit avec de *l'elaterium* récent, pour prévenir par ce moyen une rechute. Il

a *De locis in homine.*

b *De morb. lib. 3.*

Il commençoit la cure de l'*Ileus*, par un *vomitif*, quoi que dans cette maladie l'on ne vomisse déja que trop, à peu près comme l'on a remarque qu'il en usoit dans le (a) *Cholera*, qui est aussi une maladie dont le principal accident est le vomissement. Il tiroit en suite du sang des veines des bras & de celles de la tête. Il rafraischissoit les parties du corps qui sont au dessus du diaphragme, à la reserve du cœur; & il échauffoit celles qui sont au-dessous, (b) faisant asseoir le malade dans un vaisseau où il y avoit de l'eau chaude, & l'oignant en suite continuellement d'huiles, ou lui appliquant des cataplames le plus chaudement qu'il se pouvoit. Il se servoit aussi en cette occasion de suppositoires de la longueur de dix doits, faits avec du miel seul, qu'il frottoit à leur extrêmité avec du fiel de taureau. Ces suppositoires ayant tiré les plus prochains excremens, il donnoit un lavement. Mais si les suppositoires ne produisoient pas cet effet, il introduisoit dans l'anus un soufflet de forgeron, & ayant fait enfler le ventre & les boyaux

a V. *ci-dessus dans l'article des Vomitifs.*

b V. *ci-dessus à l'article des remedes exterieurs.*

en les rempliſſant de vent, il tiroit le ſouf-
flet, & donnoit le lavement. Il avertit que ce lavement doit être composé de choſes qui n'échauffent pas beaucoup, mais qui diſſolvent les excremens; & il veut qu'après l'avoir pris on bouche l'anus avec une éponge, & que le malade s'aſſeye dans de l'eau chaude retenant le plus long tems qu'il ſe peut ſon lavement.

En voila aſſez pour les maladies *aigues*. On commencera, à l'égard de celles qu'on a appellées *Chroniques* ou *longues*, par la cure de la maladie *deſſechante* qui a été décrite précédemment, & que l'on a dit être une eſpéce *d'affection* ou *maladie des hypocondres*. Pour guerir ce mal, Hippocrate propoſoit premiérement la *promenade* & *l'exercice*, & ſi l'on étoit trop foible il conſeilloit qu'on ſe ſervît de quelque voiture, & qu'on fit de petits *voyages*. Il ajoutoit qu'on devoit ſe *purger* & même ſe faire *vomir* de tems en tems; prendre le *bain d'eau froide* en Eté, & *s'oindre* en Automne & en Hiver avec des huiles; boire du *lait d'âneſſe*, ou du *petit lait*; s'abſtenir des viandes *douces & huileuſes*, uſer de choſes *rafraichiſſantes* & *qui tiennent le ventre libre*, & prendre des *lavemens*.

Hip-

Hippocrate fait encore (*a*) ailleurs mention d'un jeune homme qui avoit une maladie approchante de celle dont on vient de parler, & qui fut guerie par des saignées réïterées.

Il traitoit les *Phthisiques*, prémiérement e les purgeant avec d'assez violens purgatifs tels que sont les bayes de *Thymelaa* ou de *Tithymale*. Après cela il leur faisoit boire du lait d'ânesse ou du lait de vache, y ajoûtant le tiers d'eau mêlée de miel. Il leur donnoit aussi du petit lait ; & ensuite du lait de toutes les sortes ; du lait de vache, d'ânesse, de chevre, ou de jument, soit pur, soit mêlé de la maniére qu'on l'a dit ; ou il y joignoit un peu de sel lors qu'il vouloit le rendre purgatif. Il leur (*b*) brûloit aussi le dos & la poitrine en plusieurs endroits, & il entretenoit ouverts les ulcéres qu'avoit fait la brûlure, pendant quelque tems. Enfin il avoit recours à la *purgation de la tête*, qui se faisoit de la maniére qui a été indiquée (*c*) ci-dessus.

Quant au régime de vivre convenable à cette maladie, il ordonnoit aux Phthi-

a *Epidem. l. 5. sub princ.* V. *ci dessus à l'article de la saignée.* b V. *ci-dessous à l'article de la Chirurgie d'Hipp.* c V. *à l'article des purgatifs.*

tiques de se nourrir quelquefois de chair de *Chevre*, & quelquefois de chair de *pourceau*, qui est, comme on l'a vû, le conseil que donnoit Esculape dans le même mal. Il ordonnoit même à ceux qui ne crachoient pas aisément le pus dont leur poumon étoit plein, de se nourrir de viandes fort *grasses* & fort *salées*, pour aider à rendre ce pus, & pour leur nettoyer la poitrine. Il leur permettoit encore l'usage du vin, pourvû qu'il fût noir & âpre & en petite quantité, tel qu'étoit celui qui entroit dans le (a) *Cyceon*, dont on a parlé, qui étoit aussi une espéce de breuvage qu'il ordonnoit dans cette maladie. Il conseilloit enfin un *exercice moderé*, & particuliérement *la promenade*.

Dans l'Empyeme, qui est une maladie approchante de la Phthisie, causée par du pus ramassé entre le poumon & les côtes, ce qui arrive souvent après les pleurésies, Hippocrate propose la *purgation de la poitrine* dont il a aussi été parlé (b) précédemment. On trouve encore une autre cure de l'Empyeme par le moyen

a V. *à l'article de la Diete.*

b V. *à l'article des Médecins Cnidiens, lib. 2. & dans ce même livre, à l'article de la purgation.*

yen de la Chirurgie, de laquelle on parlera dans la suite.

Il guérissoit la *Douleur de tête*, premiérement en *lavant* ou *fomentant* long-tems cette partie avec de l'eau chaude, & en suite en faisant *éternuër* & en tirant de la pituite, qui est ce qu'il appelloit *purger la tête*. Il défendoit le vin, & recommandoit qu'on s'humectât. Si cela ne suffisoit pas il ouvroit *les veines des narines* & *celles du front*, & si nonobstant ces remedes le mal s'opiniâtroit, il faisoit des (a) *incisions* à la tête, ou il *brûloit les veines* de cette partie en divers endroits, comme on le verra plus bas. (b)

Il remedioit à *l'enflure* ou à la *grosseur de la Rate* qui suit les fiévres en donnant des purgatifs qui vuident *les eaux*, & de la nourriture qui soit propre à (c) *diminuër la pituite*, ou à la purger. Si cela ne suffisoit pas, il vouloit qu'on brûlât legérement tout autour du nombril, en divers endroits, pour tirer par ce moyen des eaux. Pour une autre maladie de la

a V. *plus bas à l'article de la Chirurgie.*

b *De locis in homine.*

c Σιτία τὰ φλεγματώδεα. V. *l'œconomie de Foësius, sur le mot* φλεγματῶδες *Ce que cet Auteur dit en cet endroit, vaut mieux que sa traduction de ce passage.*

Rate il conseille au malade de fendre du bois pendant plusieurs jours, de luter fortement, & de prendre beaucoup d'exercice. Entre les viandes qu'il ordonne en cette rencontre, on trouve de la chair de chien.

Il traitoit l'Hydropisie, premiérement en prescrivant un regime de vivre qui tendoit uniquement a *dessecher* le corps & à *le décharger* de *l'humidité superfluë.* (a) Il vouloit, dans cette vüë, qu'on se promenât, qu'on prît autant d'exercice qu'il est possible, ou qu'on entreprit quelque travail pénible, que l'on se fit *suër*; & que l'on *dormît* ensuite. A l'égard du manger & du boire, il conseilloit qu'on mangeât des choses seches & acres, ce qui est, disoit il, le moyen de rendre beaucoup d'urine, & d'avoir des forces; qu'on se nourrit de pain chaud trempé dans du vin noir & de l'huile, & de chair de pourceau cuite dans du vinaigre, beuvant d'ailleurs très-peu, & choisissant pour cela du petit vin blanc dans les commencemens; & du gros vin noir quand le mal a fait beaucoup de progrès. Que s'il arrive, ajoûte-t-il, que le malade ait de la diffi-

a *De ratione victûs in acutis, & Epidemic. lib.5. vers.69.*

difficulté de respirer, il faut luitirer du sang du bras, supposé que ce soit en Eté, qu'il soit à la fleur de l'âge, & qu'il ait beaucoup de forces. Dans l'endroit où Hippocrate donne ces conseils il semble qu'il confonde la cure de l'hydropisie (b) *hyposarcidios*, avec celle de l'hydropisie *qui est causée par les vents* ou *accompagnée de vents*; qui sont les deux espéces de cette maladie dont il fait mention dans ce passage.

Il y a, dit-il, *de deux sortes d'hydropisie, l'une appellée* hyposarcidios, *que l'on ne peut pas éviter lors qu'elle commence de venir; & l'autre qui est* avec des vents, *dont on ne peut guérir que par un grand bonheur, & qui demande que le malade se travaille beaucoup ou prenne un exercice pénible, qu'on lui face des fomentations, & qu'il vive avec beaucoup de temperance, ou de retenuë. Qu'il mange*, poursuit nôtre Auteur, *des choses seches & acres*, &c. Qui est ce que l'on a dit auparavant. Je crois qu'il commence la cure de la premiére espéce d'hydropisie par ces derniéres paroles; & que ce qu'il a dit précédemment en deux mots, de *l'exercice*, des *fomentations*,

b V. *ci dessus dans la liste des maladies connuës par Hippocrate.*

& de la *temperance*, regarde la derniére espéce ; à moins que la même cure ne serve pour toutes deux.

Outre ces remedes Hippocrate propose en d'autres endroits des *purgatifs* qui vuident par le bas *l'eau* & la *pituite*, & non pas *la bile*. Et derechef (a) en un autre endroit où il distingue l'hydropisie qui vient du *foye*, d'avec celle qui vient de la *rate*, il veut que l'on prenne dans le commencement de la premiére de ces maladies un remede composé avec de *l'origan* cuit dans du vin, & du *laserpitium* gros comme un grain de semence d'orobe. Ce breuvage étoit suivi du *lait de chevre* dont on prenoit quatre hémines avec le tiers d'eau où l'on avoit délayé du miel. Il vouloit de plus qu'on s'abstînt de nourriture solide les dix premiers jours de la maladie, pendant lesquels il découvroit si le mal étoit mortel ou non; & qu'on prît de la prisane coulée cuite avec du miel; beuvant d'une sorte de vin blanc qu'il spécifie, & qui n'étoit pas violent. Les dix jours étant passez, il accordoit de l'autre nourriture; de la chair de coq rôti qu'il vouloit qu'on man-

a *De intern. affect. Ce livre est attribué aux Médecins Cnidiens.*

mangeât chaude, de celle de (*a*) petits chiens, & quelque sorte de poisson qu'il nomme, avec le même vin dont on a parlé. Mais lors que les eaux commençoient à tomber dans le ventre ou que l'hydropisie étoit confirmée, il venoit aux mêmes remedes qui ont été indiquez auparavant, au vin noir & âpre, à l'exercice, &c. Pour l'hydropisie qui vient de la *rate* il donnoit au commencement de *l'Ellebore* dans le dessein de faire vomir, & il purgeoit en suite avec du (*b*) *Cneorum*, du suc *d'Hippophaë*, ou *des grains Cnidiens*, ce qui étoit suivi du lait d'ânesse, à la quantité de huit hémines, y délayant un peu de miel. Si ces remedes n'étoient pas suffisans il avoit recours à ceux que la Chirurgie fournit, comme on le verra plus bas.

(*c*) La *cure* de la *Fiévre quarte* se faisoit par Hippocrate premiérement en purgeant par le bas; Cette purgation étoit suivie de celle de la tête; & après avoir purgé encore une fois comme la premiére, si la fiévre continuoit, on laissoit passer le tems de deux accès, & après cela on

a V. *ci-dessus, à l'article de la* Diete.
b V. *ci-dessus, à l'article des* purgatifs.
c *De morb.* 2.

on venoit au bain d'eau chaude, donnant au sortir du bain gros comme (*a*) un grain de millet de *fruit de Jusquiame*, autant de *Mandragore*, du suc de *Laserpitium* gros comme trois féves, & pareille quantité de *Trifolium*, le tout délayé dans du vin pur. Que si c'est une personne robuste qui paroisse se porter bien d'ailleurs, & qu'une fiévre venuë de lassitude ou pour s'être fatigué dans un voyage se soit changée en quarte, il faut comẽncer par des fomentations, & donner en suite de l'ail mêlé avec du miel, & du bouillon de lentilles où on aura ajoûté du miel & du vinaigre. Le malade ayant pris cette nourriture on le fera vomir; & après l'avoir *baigné dans un bain chaud*, quand il sera réfroidi, il boira du *cyceon* avec de l'eau; & le soir il se nourrira de viandes legéres, en prenant le plus qu'il pourra. Dans l'accès qui suivra il se *baignera* encore chaudement, & après l'avoir couvert de plusieurs couvertures pour le faire *suër* on lui fera boire d'une breuvage composé avec des racines *d'Ellebore blanc* de la longueur de trois doits, une dragme de *Trifolium*, du suc

a *Je ne sai s'il n'y a poino de faute en la dose de ces médicamens.*

suc de Laserpitium le pois de deux feves, & du vin pur. Et si le vomissement le tient qu'il vomisse, sinon qu'on le face vomir, après lui avoir purgé la tête ; qu'il use d'ailleurs d'une nourriture très-legére & très-acre ; & si l'accès le prend à jeun, qu'il s'abstienne alors de médicament vomitif.

(*a*) Dans une *Diarrhée* & *Dysenterie*, avec douleurs de ventre, & enflure des piez, Hippocrate remarque que *de la farine délayée dans du lait*, c'est à dire, *de la bouillie*, fut plus utile que n'avoit été le *petit lait de Chevre* qu'on avoit employé auparavant ; & il ajoûte qu'un autre malade de la même maladie s'étoit fort bien trouvé du *lait d'ânesse cuit* ; Il avoit remarqué précédemment que du *petit lait*, & du (*b*) *lait où on avoit éteint des cailloux ardens*, avoit soulagé une personne qui se trouvoit dans le même cas. On voit par-là qu'Hippocrate ne se servoit presque que du *lait* dans ces maladies. Dans un autre endroit il propose pour le même mal des *feves* cuites avec du

Ru-

a *Epidemic. lib.7.*

b Γάλα πεπυρωμένον. *On peut voir dans cet exemple, qui est au commencement du livre qu'on vient de citer ; plusieurs autres maniéres de se servir du lait.*

Rubia tinctorum dans un bouillon gras. On trouvera encore un remede fort particulier pour la dysenterie, dans l'article des écrits d'Hippocrate.

Des maladies des femmes.

LE corps des femmes étant autrement disposé que celui des hommes, elles ont aussi des maladies qui leur sont particuliéres. Ces maladies dépendent principalement de la *matrice*, & elles sont en assez grand nombre comme on a pû voir par la liste que nous en avons donnée ci dessus. Hippocrate attribuoit une bonne partie de ces maladies aux divers changemens de lieu de la partie qu'on a nommée, laquelle il supposoit non-seulement pouvoir se relâcher & tomber en sorte qu'elle pende en dehors; mais encore s'élever jusqu'au foye, au cœur, & même jusqu'à la tête, ou tourner son orifice à droite ou à gauche ou en arriére, ou en avant. De tous ces mouvemens ceux qui produisent selon Hippocrate, de plus terribles accidens ce sont ceux par lesquels la matrice remonte & presse le foye, le cœur, & les parties les plus hautes; cela causant aux femmes un chan-

changement de couleur ſubit, un grincement de dents & d'autres accidens ſemblables à ceux des épileptiques, une difficulté de reſpirer qui va juſqu'à la ſuffocation entiére, une privation de tous les ſens, enfin un froid univerſel qui fait qu'on les croit mortes.

Pour les tirer d'affaire Hippocrate vouloit qu'on leur bandât le deſſus du ventre avec une bande, pouſſant doucement la matrice embas; que leur ayant ouvert la bouche on leur fît avaler du meilleur vin; & qu'après qu'elles étoient revenuës à elles, on leur donnât un médicament purgatif, & en ſuite du lait d'âneſſe. Si le mal étoit plus opiniâtre, après avoir remis la matrice en ſon lieu, il faiſoit boire d'une décoction où il entroit du caſtoreum, de l'herbe appellée conyſa, de la ruë, du cumin d Ethiopie, de la ſemence de raifort, du ſouffre & de la Myrrhe. Il leur mettoit d'ailleurs ſous le nez dans la vûë de les reveiller, de les faire éternuër, & de faire deſcendre la matrice, des choſes de mauvaiſe odeur, ou il leur en faiſoit recevoir la fumée en les brûlant, choiſiſſant pour cet effet de la laine, du bitume, du caſtoreum, du ſouffre, & de la poix, ou des cornes, ou

des

des plumes d'oiseaux, ou la meche d'une lampe nouvellement éteinte, pendant qu'il leur oignoit, d'un autre côté, les parties d'embas avec des huiles ou des parfuns liquides les plus doux, tels qu'étoit celui qu'il appelloit (a) *Netopum.* Il employoit encore divers autres remedes soit intérieurement soit extérieurement, entre lesquels il ne faut pas oublier de mettre les (b) *Pessaires.* On appelloit ainsi une espéce de *suppositoires*, qu'on introduisoit dans le col extérieur de la matrice. Ils se faisoient avec de la laine, ou du charpi, avec lequel on mêloit diverses choses, comme des poudres, des huiles, de la cire, &c. On donnoit en suite à cela une forme ronde & longue comme celle du doit. Dans la maladie dont on vient de parler Hippocrate formoit des pessaires avec le *Castoreum*, la *Myrrhe*, le *peucedanum*, la *poix*, le *melanthium*, & quelquefois même le (c) *buprestis*, & les *cantharides*, mêlant tout cela avec des onguens & de la laine.

Sur

a V. *ci-dessus dans l'article des remedes extérieurs.*

b Πεσσοὶ; προσθετὰ.

c *C'étoit une espéce de mouche approchante de la cantharide. Il y avoit aussi une herbe de ce nom.*

Sur quoi il faut remarquer que l'usage des pessaires étoit anciennement fort fréquent & que l'on en faisoit un remede presque universel pour les maladies des femmes. On se servoit de ce remede dans la vûë de *ramollir*, *d'adoucir*, *d'ouvrir*; *d'attirer*; ou *d'irriter*; de *resserrer*; de *purger* & nettoyer la matrice, de la *dessecher*, &c. employant pour cela tantôt des huiles & des graisses, ou des sucs d'herbes; tantôt des matiéres acres & irritantes, comme le *nitre*, la *scammonée*, le *tithymale*, l'*ail*, le *cumin*, les *cantharides* dont on a déja parlé, & autres semblables; tantôt des astringentes, comme l'ecorce & la fleur de Grenades, le sumac, &c. tantôt des *aromates* & des plantes de bonne odeur.

Ce n'étoit donc pas seulement dans la suffocation de mere que les pessaires avoient lieu; il n'est point, comme on l'a dit, de maladies de matrice où on ne les employât; On provoquoit par leur moyen les menstrues, ou on les arrêtoit; on remédioit au relâchement, à l'humidité superfluë, aux ulcerations, & aux inflammations de la matrice; à l'hydropisie de cette partie; aux fleurs blanches; à la stérilité. On facilitoit par ce moyen l'ac-

l'accouchement des enfans morts, on faisoit avorter; on faisoit sortir l'arriere-faix, ou on procuroit les purgations des femmes accouchées, &c.

Pour dire encore un mot des autres remedes qu'Hippocrate pratiquoit dans quelques uns des maladies qu'on vient de nommer; on examinera la maniére dont il traitoit deux maladies opposées l'une à l'autre, la *suppression des mois*; & leur *trop grand ou trop frequent écoulement*. Il guérissoit la premiére de ces maladies, premiérement en donnant des (*a*) *purgatifs* & des (*a*) *vomitifs*. Et aprés avoir mis en usage les pessaires les plus acres, les parfums les fomentations & les bains chauds pratiquez deux fois le jour; il faisoit prendre intérieurement divers médicamens que l'expérience avoit fait connoitre propres à attirer ou à faire sortir le sang par les voyes ordinaires. Il se servoit quelquefois en cette rencontre du *crethmus* ou *crête marine* cuit dans du vin fait avec l'arbre appellé *Tæda*; de la *mercuriale*; & des poix *chiches*. Et si ces remedes étoient trop doux, il préparoit une boisson faite avec cinq *cantharides*

a *De morb. mulier. lib.* 1. & *de natura muliebri.*

rides qui n'eussent ni tête, ni ailes, ni piez, du *tribulus marin*, de *l'anthemus*, de la semence *d'apium*, & quinze *œux de seche* le tout infusé dans du vin doux. Il prenoit encore dans la même vûë, des feuilles & des fleurs de *ranuncules*, qu'il faisoit aussi tremper dans du même vin; du dictam de Crête, du peucedanum, du panax, & de la racine de pivoine; de la semence de violettes blanches; du suc de chou; du suc de laserpitium gros comme un grain d'orobe, & de la semence de cresson, ces deux derniers médicamens délayez dans du vin ou du lait de chienne. Hippocrate employoit encore divers autres simples pour guérir cette maladie, lesquels on ne rapporte pas.

A l'égard du flus immodere, il recommandoit qu'on s'abstint du (*a*) bain, & de tout ce qui peut échauffer; aussi bien que des viandes ou des médicamens qui font uriner, ou qui lâchent le ventre; que l'on fit le lit plus haut du côté des piez; & que l'on introduisit des pessaires astringens. (*b*) Il vouloit de plus qu'on fomentât le ventre, & les parties d'embas avec une éponge & des linges trempez dans

a *Lib. de locis in homine.*

b *De morb. mul. lib. 2.*

dans de l'eau froide, qu'on fit boire à la malade d'une boisson composée avec la semence de persil rôtie, pilée & criblée, & celle d'erysimum préparée de même; celle de peplium ou de pavot criblé avec de la farine grossiére, de celle d'ortie, de la galle ou mousse d'olivier sauvage, de la galle, de la rue, de l'origan, du pulegium, de la farine d'orge, de la farine de froment, & du fromage de chevre, le tout accommodé en maniére de (*a*) *cyceon*. Voilà les remedes qu'Hippocrate faisoit au commencement de cette maladie, ausquels il faut ajoûter (*b*) l'application d'une grande *ventouse* sur les mammelles. Mais dès que la perte de sang commençoit à diminuër, il pratiquoit les remedes qui suivent pour l'arrêter entiérement. Il donnoit des *purgatifs*, & des *vomitifs*, & il faisoit des fomentations adoucissantes & astringentes aux parties d'embas, qui étoient suivies de l'application d'un cataplâme fait avec de la farine d'épeautre d'où l'on n'avoit pas ôté le son; du fruit de figuier sauvage, & des feuilles d'olivier. Enfin il venoit au lait de vache crud ou cuit, selon l'état de la ma-

a V. *ci-dessus dans l'article de la* Diete.
b *Aphorism.* 50. *sect.* 5.

malade. Il recommande de plus la semence d'erysimum rôtie, & buë avec du vin, des parfuns où il entre du vinaigre, du souffre, de l'epeautre, de la Myrrhe, & du (*a*) *fruit de serpent.* Ces derniers remedes regardent une espéce particuliére de perte de sang laquelle il dit venir des lieux qui sont sous les (*b*) *articulations.* Dans un autre endroit il met la *Cigue*, prise intérieurement, entre les remedes qui arrêtent les pertes. *Prenez*, dit-il, *autant de* Cigue *qu'on en peut tenir avec trois doits, & faites boire cela avec de l'eau.* On fera quelques reflexions sur ce remede dans l'article *d'Héraclide* de *Tarente.*

La cure des pertes de sang qui étoient accompagnées de mauvaise odeur, d'acreté, de douleurs, & autres accidens se faisoit à peu près de même. Il donnoit *l'Ellebore blanc*, & en suite quelqu'autre purgatif; qui étoit suivi des astringens & adoucissans dont on a parlé. Mais il ne faut pas oublier de remarquer qu'outre

a Καρπὸς τοῦ ὄφιος. *Ce dernier étoit à mon avis le nom d'une plante.*

b ὑπὸ τῶν ἄρθρων; *Ce mot signifie diverses choses dans Hippocrate, & il n'est pas toûjours aisé de savoir ce qu'il entend par-là* V. *ci-dessus dans la liste des maladies, au mot* Poumon.

tre les fomentations, il recommande encore les *clysteres* ou les *lavemens* pour la matrice, qui avoient lieu dans les ulcéres & dans quelques autres maladies de cette partie, & qui étoient composez des mêmes matiéres dont on faisoit les fomentations, les cataplâmes & les pessaires. Il employoit aussi dans cette cure l'usage du lait d'ânesse; conseillant d'ailleurs à l'égard du régime de vie, qu'on usât d'herbages cuits, qui n'eussent rien d'acre, de poissons gluants, cuits avec de l'oignon & de la coriandre, dans de la saumure douce, & grasse; de chairs de porc, & de celles d'agneau ou de mouton plutôt bouillies que rôties; qu'on bût de petit vin blanc, avec un peu de miel; qu'on ne se baignât pas trop souvent & que le bain ne fut pas fort chaud. Enfin la matrice ayant été assez humectée, & l'acreté des humeurs adoucie, il défendoit entiérement le bain, & finissoit par un regime & des remedes propres à resserrer, tels que ceux qu'on a indiquez précédemment.

Chirurgie d'Hippocrate.

(a) *CE que les médicamens ne guérissent pas, le fer le guérit ; & si le fer ne sert de rien, il faut avoir recours au feu ;* C'est de la *Chirurgie* qu'Hippocrate tiroit les deux derniers remedes dont on vient de parler, ou la maniére de les administrer, & plusieurs autres moyens de soulager les hommes dans leurs maladies. L'on a vû précédemment qu'il exerçoit lui-même la *Pharmacie* ; C'en étoit la même chose de la *Chirurgie*. En ce tems-là une seule & même personne étoit chargée de tout ce qui concerne la Médecine en general ; en sorte que celui qu'on appelloit alors *Médecin* ordonnoit les médicamens, les préparoit, & faisoit tous les remedes, & toutes les opérations nécessaires pour la guérison des maladies ; ou faisoit du moins faire tout cela à des serviteurs qui travailloient sous la main & sous les yeux. C'est ce que Galien remarque, & qui paroit d'ailleurs par la seule lecture des écrits d'Hippocrate. On voit d'un côté que dans le serment

a V. *ci-dessus dans les maximes generales de la pratique d'Hippocrate.*

qu'il exige de ses disciples, il leur fait promettre *qu'ils ne tailleront point ceux qui ont la pierre, mais qu'ils laisseront faire cette opération à ceux qui en font une profession particuliére*; ce qui suppose qu'il leur permettoit l'exercice de tout le reste de la Chirurgie. D'ailleurs un de ses livres dans lequel il ne traite que de choses appartenantes à la Chirurgie, est intitulé *la* (a) *Boutique du Médecin*, & non pas la Boutique du *Chirurgien*; qui est pourtant le titre qu'Hippocrate auroit du donner à son livre si la Chirurgie avoit été alors un Art détaché du reste de la Médecine. Mais bien loin que cela fut, que la (b) *Chirurgie* n'avoit pas même de nom particulier, ou qu'on ne conessoit point encore

a Ἰατρεῖον. V. *plus bas, sur la fin du premier livre de la seconde partie.*

b *On trouve bien dans Hippocrate les mots suivans,* χειρισμὸς; χείρεξις; χείρισμα, *qui approchent de celui de* χειρουργία; *mais qui ne marquent pas précisément la même chose; les premiers de ces termes n'étant employez par cet Auteur que pour signifier* l'action de manier *ou* de penser une partie, *ou* d'operer dessus; *ou* la cure *d'une maladie. Au lieu que le dernier, quoi qu'il signifie mot à mot, comme l'a remarqué ci-dessus dans l'article de* Chiron, operation de la main, *a été donné à* l'Art *même* qui enseigne a operer, *&* *non à* l'action d'operer, *ou à* l'operation.

core cette partie de la Médecine sous ce nom, qui ne se trouve en nul endroit des écrits d'Hippocrate, & qui n'a apparemment commencé a être en usage que dans le tems du partage de la Médecine dont on parlera dans la suite.

Mais les noms ne changeant point les choses, de quelque maniére que l'on nomme *l'Art qui enseigne à guérir les maladies par l'operation de la main*, il n'y a pas de doute qu'Hippocrate ne le possedât, & même que cet Art n'eut une grande part dans toute sa pratique de la Médecine prise en general.

On a vû précédemment qu'il *brûloit* ou *cautérisoit* la poitrine & le dos des *Phthisiques*, & de ceux qui avoient la *Rate grosse*. Les instrumens dont il se servoit pour cet effet, étoient tantôt des (a) *fers chauds*; tantôt des *fuseaux de bouïs*, qu'il trempoit dans de l'huile bouillante; tantôt une espece de *champignon*, qu'il faisoit brûler sur la partie; tantôt ce qu'il appelle du *lin crud*. Il faisoit un grand usage de ces maniéres de brûler dans toutes les douleurs qui sont fixes & attachées à une partie. Dans la *Goute*, par exemple,

a Καυτήριον; *Cantere*; c'est à dire, *Instrument* *propre à brûler.*

& dans la *Sciatique*, il brûloit les doits des piez & des mains, & la hanche avec le *lin crud*. Un fameux (a) Médecin Anglois, mort depuis peu, comparoit cette maniére de cautériſer avec celle qu'on pratique aujourdui aux Indes, ou l'on ſe ſert pour cela d'une mouſſe nommée *Moxa*; mais il ſe trompoit. Ce qui a donné occaſion à ſon erreur, c'eſt qu'il croyoit, avec les interpretes ordinaires d'Hippocrate, que par le mot *ὠμόλινον*, *lin crud*, il falloit entendre du *fil de lin*, au lieu que ce mot Grec ſignifie, *de la toile faite avec du fil de lin qui n'a pas été blanchi à la leſſive.* Le ſavant (b) *Mercurial*, qui n'a pas ignoré cette derniére ſignification, n'a pas laiſſé de croire que dans l'endroit où Hippocrate parle de *brûler avec du lin crud*, il falloit entendre des *étoupes*, ou de la *filaſſe*. Il y a bien plus d'apparence que l'ancienne maniére de cautériſer avec le *lin crud*, ou plûtôt avec la *toile de lin neuve*, étoit la même que celle qu'on pratique encore aujourdui en *Egypte.* (c) *Les Egyptiens*, dit Proſper Alpinus, *prennent*

a *Sydenham.*

b V. *le ſixiéme livre des diverſes leçons de Mercurial, chap.2. Athénée lib.9 Euſtath. in Odyſſ lib.5. Heſychius, Phavorin, & les autres Lexicographes.*

c *De medicin. Ægypt. lib.3. cap.12.*

nent un peu de cotton qu'ils envelopent dans une petite piéce de toile de lin roulée en forme de pyramide; & ayant mis le feu du côté pointu de cette pyramide, ils appliquent le côté large, sur la partie qu'ils veulent cauteriser, appuyant toûjours dessus, jusqu'à ce que toute la pyramide soit brûlée. Voila ce que dit Alpinus. Dans cette opération ce n'est pas seulement le feu qui brûle; L'huile caustique qui distille le long du linge y contribuë beaucoup.

Le cautère est si familier à Hippocrate qu'il n'y a presque point de maladie Chronique où il ne le propose. Dans l'Hydropisie naissante il cauterisoit le ventre en huit endroits, vers la region du foye. Dans les douleurs de tête il appliquoit aussi huit cautéres sur cette partie; deux vers les oreilles; deux sur le derriére de la tête; deux à la nucque, & deux auprés des angles des yeux. Lors que les cautéres ne servoient de rien il faisoit une incision tout autour du front, en forme de couronne, entretenant pendant quelque tems les bords de la playe ouverts & relevez, par le moyen du charpi qu'il mettoit entre deux, pour donner issuë au sang & aux humeurs.

Il pratiquoit aussi les mêmes incisions,

dans les *fluxions qui se jettent sur les yeux*, & il n'y épargnoit pas non plus les cautéres, qu'il faisoit non-seulement à la tête, mais encore au dos.

Ceux qui feront réflexion sur la violence, & l'opiniâtreté de ces maux, & particuliérement ceux qui y sont sujets, ne devront pas trouver si étrange qu'on ait tâché de les guerir par des moyens aussi vigoureux ou aussi cruels; & il n'y aura pas dequoi s'étonner si ces maladies sont presque aujourdui au nombre des incurables; l'aversion ou l'horreur qu'on a pour des remedes de cette nature étant beaucoup plus grande qu'elle ne l'étoit autrefois, qu'on n'étoit pas acoûtumé a une Médecine aussi douce que celle de ces derniers siécles.

On faisoit alors si peu de difficulté de se laisser cautériser ou brûler quelque partie qu'on le pratiquoit même sans être malade. Les *Scythes Nomades* se faisoient brûler les épaules, les bras, la poitrine, les cuisses, & les lombes, pour avoir le corps & les jointures plus fortes & plus fermes, & pour consumer l'humidité superfluë des chairs, qui empêchoit, à ce qu'ils croyoient, qu'ils ne bandassent leurs arcs, & qu'ils ne lançassent leurs ja-

javelots avec assez de force. Ces mêmes peuples se cautérisoient encore fréquemment les artéres des temples ou de derriére les oreilles, pour prévenir une (*a*) fluxion qui leur tomboit ordinairement sur la hanche pour aller trop à cheval. On peut joindre à ces Scythes, les *Sauromates*, dont les femmes, à ce que dit (*b*) Hippocrate, vont à cheval, se servent de l'arc & du javelot, & font la guerre tant qu'elles sont filles sans pouvoir se marier qu'elles n'ayent tué auparavant trois de leurs ennemis, & offert un sacrifice à la Divinité, selon la coûtume de leur Païs. Dès qu'elles sont mariées, ajoûte nôtre Auteur, elles sont exemptes d'aller à la guerre si ce n'est dans un besoin pressant. Elles n'ont point de mammelle droite, parce qu'on la leur a *brûlée*, pendant leur enfance, avec un *fer chaud* propre pour cela; afin d'empêcher que cette partie ne croisse, & de faire passer toute leur force au bras & à l'épaule du même côté. Voilà ce que dit Hippocrate de ces femmes, que l'on a appellé à cause de cela, *Amazones*, c'est à dire *sans mammelles*, & dont

a V. *ci-dessus dans les maladies de la* troisiéme Classe.

b *Lib. de aëre, aquis, & locis.*

dont on trouve l'Histoire, vraye ou fausse dans *Justin*, dans *Strabon*, & ailleurs.

Hippocrate employoit encore pour une espéce de douleur de tête, qu'il croyoit venir d'une eau renfermée dans le cerveau, ou entre le crane & le cerveau, un remede plus considerable que les précédens. Il faisoit quelquefois, dans cette occasion, une ouverture au crane, avec un instrument qui emportoit une piéce de l'os. C'est ce qu'on appelle (a) *trépaner*, qui est un mot dérivé du nom Grec de l'instrument dont on vient de parler. Cette opération avoit été principalement inventée pour les fractures du crane, dans la vûë de faire sortir par l'ouverture qu'on faisoit, des petites piéces d'os pointuës, & raboteuses, qui picquent en ce cas la premiére des membranes du cerveau, ou de vuider du sang ou du pus qui par leur séjour sur cette partie causent divers accidens; ou enfin de pouvoir relever le crane lors qu'il se trouve enfoncé.

Si Hippocrate mettoit en usage des remedes de la nature de ceux dont on a parlé pour des douleurs de tête, & pour des

a *Τρυπάνη*; ou *τρύπανον*; Une *tariére*, ou autre instrument propre à percer.

des fluxions sur les yeux, il n'est pas surprenant qu'il ait beaucoup fait valoir la Chirurgie en d'autres maladies plus dangereuses. Il *ouvroit* fort hardiment la *poitrine* de ceux qui avoient un (a) *Empyeme*, lorsque les remedes plus doux n'étoient pas suffisans; & il s'y prenoit de cette maniére. Quinze jours après le tems qu'il jugeoit que le pus étoit formé ou extravasé dans la poitrine de ceux qui avoient eu une pleurésie ou une peripneunie, il les faisoit mettre dans un bain chaud, & les ayant en suite placez sur un siége, il leur secoüoit les épaules, & approchant l'oreille de leur poitrine; il écoutoit s'il s'y feroit du bruit, & de quel côté cela arriveroit. Il étoit plus avantageux, selon lui, que le bruit se fit du côté gauche, & il croyoit qu'on pouvoit faire une incision de ce côté-là avec moins de danger. Que si l'épaisseur des chairs & la quantité du pus empêchoient qu'on ne pût ouïr du bruit, il choisissoit le côté où il y avoit le plus d'enflure & de douleur, & il faisoit son incision plûtôt sur le derriére que sur le devant, & le plus bas qu'il pouvoit. Il ouvroit donc

a V. *ci-dessus dans la cure des maladies Chroniques.*

premiérement la peau ſeule, entre deux côtes, avec un raſoir large, & en ayant pris en ſuite un plus étroit & plus pointu, il l'enveloppoit avec de la toile ou quelque autre etoffe, en ſorte qu'il n'y eut que la pointe qui parut, de la longueur de l'ongle du gros doit; & le pouſſoit dans la partie juſqu'à cette profondeur. Cela étant fait, & le pus étant ſorti en une quantité ſuffiſante, il bouchoit la playe avec une tente de linge attachée à un fil, & pendant dix jours, il vuidoit du pus une fois chaque jour; Le pus étant à peu près tout écoulé, il ſeringuoit dans la playe du vin & de l'huile, & le faiſoit en ſuite ſortir, après qu'il y avoit demeuré douze heures. Et dès que le pus commençoit à dévenir clair comme de l'eau, ou un peu gluant, il mettoit dans la playe une tente d'étain creuſe & à meſure que l'humeur ſe tariſſoit, il diminuoit la tente & laiſſoit peu à peu conſolider la playe.

Il faiſoit la même opération dans (a) *l'Hydropiſie* du ventre, ouvrant *auprès du nombril* ou ſur le derriére *vers la hanche*, pour vuider les eaux qui ſont contenuës dans cette cavité. Mais il remarque expreſſé-

a. *Lib. de affectionibus.*

pressément *que ceux qui se tirent d'affaire, par ce moyen, sont en petit nombre.* En un autre endroit il avertit, *qu'il faut promtement venir à cette opération,* avant que le mal ait beaucoup avancé ; & qu'il faut bien se garder de vuider trop d'eau à la fois, ajoutant que tous ceux en qui le pus ou les eaux se vuident tout d'un coup, meurent infailliblement.

Dans (*a*) *l'Hydropisie de la poitrine,* après avoir préparé le malade, comme dans l'Empyeme, il découvroit la troisiéme côte, en commençant à conter par la derniére ; & l'ayant percée avec une espéce de *trepan,* il tiroit une petite quantité d'eau, & bouchoit la playe avec une tente de lin crud, & ayant mis une éponge molle par dessus il bandoit la partie de peur que la tente ne tombât. Il continuoit de tirer de l'eau pendant douze jours une fois le jour, après quoi il tiroit toute celle qui venoit, travaillant d'ailleurs à dessecher la poitrine par des médicamens, & par un régime de vivre particulier.

A l'égard de l'enflure qui survient aux cuisses, aux jambes, & aux scrotum, il dit qu'il faut hardiment (*b*) *scarifier* cet

a *Lib. de intern. affect.* b [illegible]

parties, ou les picquer en plusieurs endroits, avec une (*a*) lancette pointuë. Hippocrate faisoit d'ailleurs les operations les plus hardies, & les plus difficiles de la Chirurgie. Il *ouvroit le dos* pour vuider *les ascès des Reins.* Il *tiroit les enfans morts du ventre de leur mere*, avec des crochets, ou avec un crochet auquel il donne le nom d'*ongle*, parce qu'il étoit comme l'ongle d'un oiseau de proye. Il les tiroit même piéce à piéce lors qu'il ne pouvoit mieux faire. Mais il donnoit particuliérement des preuves de son adresse, dans la cure de la maladie qu'il appelle (*b*) *Trichosis*, qui est lors que les poils des paupiéres se tournent en dedans, ce qui cause des picqueures & une douleur insupportable. Il prenoit une éguille enfilée qu'il passoit par la partie superieure & la plus tenduë de la paupiére, jusques embas; & il en passoit une autre plus bas au dessous de l'endroit où la premiére avoit été passée; cousant en suite & liant les deux filets ensemble jusqu'à ce que les poils tombassent.

On

a Ὀξυπέτῳ μαχαιρίῳ.

b *De vict. ratione in acutis. Cet endroit me paroit un peu difficile à entendre; j'ai tâché de le traduire mot à mot On verra dans la suite de differentes maniéres de faire cette opération.*

On *tailloit* aussi, de son tems, ceux qui avoient *la pierre dans la vessie*; mais il y a de l'apparence qu'Hippocrate lui même ne se mêloit pas de faire cette operation, dont la pratique faisoit déja de ce tems-là un métier particulier, & separé du reste de la Chirurgie, comme on l'a remarqué ci-dessus. Il paroit, dis-je, qu'il ne faisoit pas cette operation, par le serment qu'il exige de ses disciples, *qu'ils ne tailleront point de la pierre, mais qu'ils laisseront cela en partage à ceux qui en font profession expresse.*

Tout le reste de la Chirurgie étoit exercé par Hippocrate. Il *réduisoit* fort bien les *Os cassez* & *disloquez*; & ses (a) livres qui traitent de cette matiére contiennent des leçons qui sont encore suivies aujourdui, tāt pour ce qui concerne la connoissance & les distinctions qu'il faut faire des differentes espéces de *fractures* & de *dislocations*; que pour ce qui regarde les remedes qu'il faut y apporter. On ne fera pas ici un détail des préceptes qu'il donne sur ce sujet, soit touchant l'*extension* qui se doit faire de la partie avant la *reduction* des os en leur place; soit

a *Le livre* de la Boutique du Médecin; *celui* des Articulations, *&* *celui* des Fractures.

ſoit touchant les inſtrumens ou les machines néceſſaires pour cela ; ſoit enfin touchant la maniére de *bander* & de *ſituër* cette-même partie après la réduction faite.

On ne rapportera pas non plus tout ce qu'il enſeigne concernant la cure des *playes* & des *ulcéres* ; comment il faut s'y prendre pour *arrêter le ſang*, par les *aſtringens*, ou par la *ligature*, & la *cautériſation* des plus grands vaiſſeaux ; pour *rejoindre les bords* d'une playe par la *ſuture*, ou autrement ; & pour la *conſolider* ; par quels moyens on doit *déterger* ou nettoyer le pus d'un *ulcére* ; le *deſſécher* ; faire *croître la chair*, & enfin le *reduire à cicatrice.*

On ne s'attachera pas, dis-je à tout cela parce qu'il le faudroit repeter dans l'article de *Celſe* qui a fait un traité de Chirurgie complet, tiré une bonne partie d'Hippocrate, duquel traité on donnera un extrait. On remarquera ſeulement que la matiére des *poudres*, des *huiles*, des *onguens*, & autres médicamens dont Hippocrate ſe ſervoit, dans l'exercice de la Chirurgie, n'étoit pas tirée des *herbes* ſeules comme on a ſuppoſé qu'elle l'étoit, du tems de *Chiron* & d'*Eſculape* ou

ou de ses *fils*. On trouve deja dans Hippocrate l'usage de plusieurs sortes de mineraux ; comme du Nitre ; de l'*Alun*, du *Vert de gris* ; de la *fleur d'Airin* ; du *Cuivre brûlé* ; du *Plomb* ; du *Spodium* ; du *Chalcitis* & autres de cette nature.

On remarquera enfin qu'outre divers préceptes très utiles qu'Hippocrate donne, concernant la Chirurgie, on trouve dans ses écrits quelques observations sur ce sujet faites en des cas particuliers, qui servent beaucoup pour l'instruction du Chirurgien, & pour le porter à ne point negliger mêmes les plus petites blessures. C'est dans cette vûë qu'il rapporte (*a*) quelques exemples de personnes qui sont mortes d'une très-petite playe du front, dont l'os étoit un peu découvert ; de quelques autres à qui une simple playe d'un doit du pié à causé des convulsions, & la mort ; d'autres qui ont eu un pareil sort pour s'être froissé un doit de la main ; d'autres qu'un coup de main donné sur le devant de la tête en joüant, a fait mourir. Et (*b*) d'autres enfin qui en suite d'une grande douleur au pouce du pié & de quelques pustules noires

a *Epidem. lib. 7.*
b *Ibid. lib. 2.*

noires survenuës tout d'un coup à une tumeur du talon, ont été emportés dans deux jours.

Sentimens & Maximes d'Hippocrate concernant la Médecine & les Médecins, en general.

(*a*) TOute la Médecine est établie depuis long-tems, & l'on a trouvé le principe & la voye pour découvrir, comme on l'a déja fait, plusieurs excellentes choses, qui serviront encore à en découvrir beaucoup d'autres, pourvû que celui qui les cherchera soit propre à cela, & qu'ayant connoissance de ce qu'on a déja trouvé, il suive la même piste. Celui, qui rejette tout ce qui a été fait avant lui, & prenant une autre route dans sa recherche, se vante d'avoir trouvé quelque chose de nouveau, se trompe lui même & trompe les autres avec lui.

(*b*) La Médecine est le plus noble de tous les Arts, mais l'ignorance de ceux qui l'exercent, & de ceux qui en jugent témerairement, fait qu'elle est regardée comme le moindre. Ce qui nuit d'ailleurs à la Médecine, c'est qu'elle est la seule

a *De prisca Médicina*, b *Lex.*

ſeule entre les Arts, où il n'y ait point d'autre peine établie contre ceux qui l'exercent mal, que le deshonneur ou la honte, mais c'eſt à quoi ces ſortes de gens ne ſont pas ſenſibles. Ce ſont des eſpéces de Comediens, qui repréſentent des perſonnages bien differens de ce qu'ils ſont eux-mêmes; car il y a beaucoup de Médecins de nom, mais peu qui le ſoient effectivement, ou dont les œuvres répondent à la profeſſion qu'ils font.

(*a*) Il en eſt de la Médecine comme des autres Arts; il y a de bons & de mauvais ouvriers. (*b*) L'Art eſt long, & la Vie eſt courte; L'occaſion échape; L'Expérience eſt trompeuſe; & le Jugement difficile. Il ne ſuffit pas que le Médecin face ſon devoir; le malade & ceux qui ſont auprès de lui doivent faire le leur; & il faut que les choſes du déhors ſoient diſpoſées comme il eſt convenable.

(*c*) Pour pouvoir acquerir la ſcience de la Médecine dans un haut degré, les conditions qui ſuivent ſont néceſſairement requiſes; la diſpoſition naturelle; les

a *De priſca Medecin.*
b *Aphoriſm.* 1. *lib.* 1.
c *Lex.*

les moyens de s'instruire ; l'étude & l'application dès l'enfance ; un esprit docile & bien tourné ; de la diligence ; & beaucoup de tems.

(*a*) Un Médecin ne doit pas avoir honte de s'informer des moindres personnes du peuple, touchant des remedes que ces personnes ont donnez avec succès. C'est, à mon avis, par ce moyen-là, que l'Art de la Médecine s'est établi peu à peu ; c'est à dire en ramassant & recueillant une à une les observations faites en divers cas particuliers, lesquelles étant ensuite toutes jointes ensemble, ont fait un corps complet.

(*b*) Quelques uns se font un métier de décrier celui d'autrui, sans obtenir ce qu'ils se proposent, & sans qu'il leur en revienne d'autre avantage que celui de faire une vaine parade de leur savoir. Il y a à mon avis bien plus d'esprit à trouver ou à inventer des choses aussi utiles *qu'est la Médecine*, & à perfectionner ce qui ne l'est pas encore, qu'à s'efforcer par des discours peu honêtes de détruire auprès des ignorans & des gens sans expérience, des choses de cette nature, qui

a *Praeceptiones.*
b *De arte.*

qui ont été établies par des habiles gens, & que l'expérience a confirmées.

(*a*) Ceux qui tâchent de renverser la Médecine, sous prétexte que l'on meurt souvent entre les mains des Médecins, n'ont pas plus de raison de blâmer la conduite des Médecins que celle des malades, Comme si les premiers ne pouvoient qu'ordonner mal à propos des remedes, & que les derniers ne pussent point faire de fautes de leur côté, ce qui leur arrive néanmoins très-souvent? Ou pourquoi ne pas imputer la mort du malade à la violence insurmontable de sa maladie, aussi bien ou plûtôt qu'à la faute du Médecin qui l'a traité?

(*b*) Ce n'est pas que les Médecins ne façent jamais de fautes; Ceux qui en font le moins doivent être fort estimez, car il est rare qu'on rencontre aussi juste qu'il seroit nécessaire.

(*c*) Les plus habiles Médecins sont quelquefois trompez dans les cas qui se ressemblent.

(*d*) C'est plûtôt l'Opinion ou la Conjecture, qui juge des maladies obscures &

a *Ibidem.* b *De prisca Medicina.*
c *Epidemic. lib. 6.*
d *Lib. de flatibus.*

& difficiles à connoître, que l'Art ; quoi qu'en cette rencontre ceux qui ont de l'expérience soient préferables à ceux qui n'en ont point.

(*a*) Un Médecin approuve souvent ce qu'un autre Médecin desaprouve. C'est ce qui expose leur Art à la calomnie du peuple, qui s'imagine à cause de cela qu'il n'y a rien de plus vain que cet Art, le comparant à celui des *Augures*, dont l'un dit, à l'égard d'un même oiseau, que s'il a paru du côté gauche, c'est bon signe, mais que si on l'a vû du côté droit c'est un mauvais présage ; & l'autre dit tout le contraire.

(*b*) Il ne faut jamais assurer positivement qu'un tel remede guerira, parce que les moindres circonstances font varier les maladies, & qu'elles se rendent quelquefois plus longues & plus mauvaises qu'on ne pense.

(*c*) Le but de la Médecine est de délivrer entiérement les malades de leurs maladies, ou du moins d'en appaiser la violence ; mais on ne doit pas entreprendre ceux qui sont vaincus par le mal, c'est

a *De victûs ratione in acutis.*
b *Praeceptiones.*
c *Lib. de arte.*

c'eſt à dire ceux dont la maladie eſt devenuë incurable par elle-même, ou par la deſtruction totale des organes; car la Médecine ne peut pas s'étendre juſques-là.

(*a*) Un Médecin doit ſouvent viſiter ſes malades, & prendre garde à tout avec une grande attention.

(*b*) Il importe beaucoup à un Médecin pour établir ſon crédit; d'avoir un air de ſanté & une bonne couleur. On s'imagine quelquefois qu'un homme qui n'a pas, le corps bien diſpoſé, ne peut pas donner d'utiles avis aux autres qui ſont dans le même état.

(*c*) Un Médecin doit avoir de la propreté dans ſes habits; de la gravité dans ſes maniéres; il doit être moderé dans toutes ſes actions; chaſte & retenu dans le commerce qu'il eſt obligé d'avoir avec le ſexe; point cauſeur; prêt à répondre à tout le monde avec douceur; ſobre; patient; prompt à faire ce qui eſt de ſon devoir, ſans néanmoins ſe troubler.

(*d*) Il n'y a point de deshonneur pour un

a *Lib. de decenti habitu.*
b *Lib. de Medico.*
c *Ibid. & de decent. habitu.* d *Præceptiones.*

un Médecin, lors qu'il est en peine touchant la maniére dont il doit se conduire, en certains cas, auprès d'un malade, de faire appeller d'autres Médecins, afin d'aviser conjointement avec eux sur ce qu'il y a à faire pour le bien du malade.

(*a*) Pour ce qui est du salaire que l'on doit au Médecin, il doit en user, en cette rencontre, avec honnêteté & avec humanité, ayant égard au pouvoir ou à l'impuissance où est le malade de le recompenser plus ou moins liberalement. Il doit même en quelques occasions ne point demander ni attendre de recompense, particuliérement s'il s'agit d'un étranger ou d'un pauvre, qui sont des personnes que l'on est toûjours obligé de secourir. Il y a d'autres occasions ou un Médecin peut convenir par avance de son salaire avec le malade ; afin que ce malade se remette avec plus d'assurance entre ses mains, & soit persuadé qu'il ne l'abandonnera point.

(*b*) Ceux qui ont les premiers jugé que la Médecine étoit digne que l'on reconnût Dieu pour son Auteur, comme c'est le sentiment commun, ont à mon avis bien raisonné.

Voilà

a *Ibidem.* b *De prisca Medicina.*

Voilà ce qu'Hippocrate dit de la Médecine. On en peut recueillir premiérement deux choses importantes pour nôtre Histoire, l'une qu'il y avoit déja alors un grand nombre de Médecins, quoi qu'il y en eût peu de bons; l'autre que l'usage de faire des *consultations* entre les Médecins, étoit déja établi en ce tems-là. On en recueille enfin que la Médecine étoit exposée à la raillerie, & à la calomnie de quelques-uns, comme elle l'a été depuis.

Des écrits d'Hippocrate.

IL y a trois remarques principales à faire touchant les écrits de cet ancien Médecin; la premiére qui concerne l'estime que l'on en a toûjours fait; la seconde la distinction qu'on doit faire de ses écrits légitimes, d'avec ceux qui sont supposez; & la troisiéme son langage & son style. On remarquera donc en premier lieu que les écrits d'Hippocrate ont été regardez de tout tems avec un respect tout particulier. Galien veut *qu'on estime ce qu'Hippocrate a dit comme la parole d'un Dieu; & il assure que s'il a écrit avec quelque obscurité pour être court, ou s'il*

s'il semble avoir omis en certains endroits, quelque petite chose, il n'a du moins rien écrit qui ne soit très à propos. Les livres d'Hippocrate, dit Suidas, *sont très-connus de ceux qui étudient la Médecine, qui en font un si grand cas qu'ils croyent que ce que cet Auteur a dit, est sorti d'une bouche divine, & non pas d'une bouche humaine.*

Mais une marque évidente de l'estime que l'on a fait de tout tems des écrits d'Hippocrate, c'est qu'il y a peu d'Auteur sur qui l'on ait fait tant de commentaires. Entre les anciens qui y ont travaillé Galien parle d'un *Asclépiade*; d'un *Pelops*; d'un *Numesianus*; d'un *Quintus*; d'un *Rufus d'Ephese*; d'un *Sabinus*; d'un *Metrodorus*; d'un *Satyrus*; d'un *Héraclide de Tarente*; d'un *Héraclide Erythréen*; d'un *Zeuxis*; auquels il faut joindre *Galien* lui-même, & *Celse*, qui l'a souvent traduit mot à mot.

On parlera d'une partie de ces Auteurs dans la suite. Il y en a eu sans doute plusieurs autres parmi les Anciens, sans conter ceux qui ont expliqué ses mots obscurs, comme on le va voir bientôt. Et le nombre des Modernes est beaucoup plus grand comme on le verra aussi en son lieu.

Pour

Pour venir à la distinction qu'il y a à faire des véritables écrits d'Hippocrate d'avec les faux, on commencera par la liste qu'en donne *Erotien.*

Cet Auteur, qui vivoit sous Neron, distingant les livres d'Hippocrate ou qui passoient pour tels, de son tems, selon les matiéres dont ils traittent, conte ceux qui suivent; *Les livres*, dit il, *qui concernent la doctrine des* signes, *sont le livre intitulé*, le Prognostique; *deux livres* des Prédictions, *lesquels deux derniers ne sont pas d'Hippocrate, comme nous le ferons voir ailleurs; & le livre*, des Humeurs. *Les livres qui appartiennent à la Physique & qui sont le plus raisonnez, sont le livre* des Vents; *celui* de la Nature de l'homme; *celui* de la Maladie sacrée; *celui* de la Nature de l'enfant; *celui* des Lieux & des Saisons. *Les livres concernant la maniére de traiter les maladies, sont le livre* des Fractures; *celui* des Articulations; *celui* des Ulcéres; *celui* des Playes & des Dards; *celui* des Playes de la Tête; *celui* de la Boutique du Médecin; celui qui est intitulé *Mochlicus*; celui *des Hémorrhoides & des Fistules*; celui *de la Diete*; deux concernant *les Maladies*; celui, *de la Prisane*; celui, *des Lieux*, ou des parties, *qui sont*

dans l'homme; deux livres, *des maladies des Femmes*; un autre, *des Femmes stériles*; un autre, *de la Nourriture*; & un autre enfin, *des Eaux. Les Aphorismes*, & les six livres, *des maladies Epidémiques*, traitent de matiéres mélées. Ceux qui suivent concernent l'Art en general; le livre intitulé, *le Serment*; celui qui a pour titre, *la Loi*; & celui, *de la vieille Médecine*. Quant à la *Harangue de l'Ambassade*, & au *Discours prononcé à l'Autel*; ces deux piéces servent plûtôt pour prouver les bienfaits d'Hippocrate envers sa Patrie, qu'ils ne concernent la Médecine.

Galien parle d'un *Artemidorus Capito*, & d'un *Dioscoride*, qui étoient tous deux d'Alexandrie, & qui avoient ramassé, & donné au public tous les écrits d'Hippocrate, joins ensemble.

Il ajoûte que cette Edition avoit eu l'approbation de l'Empereur *Adrien*, sous lequel ils vivoient, & qui avoit beaucoup de passion pour la Médecine. Mais Galien ne laisse pas de les censurer, pour s'être donné trop de liberté, & avoir changé divers mots du texte, qu'ils n'avoient pas entendus. On ne peut pas dire si le Catalogue des livres d'Hippocrate, que ces Auteurs avoient recueillis,

étoit

étoit plus grand que celui que donne Erotien, mais il y a bien de l'apparence qu'il l'étoit, puisque Galien qui les a suivi de près, fait mention de quelques livres comme étants d'Hippocrate, ou comme passans pour être de lui, desquels le nom ne se trouve point dans le Catalogue d'Erotien.

Ces livres sont celui qui est intitulé, *des Affections* & un autre dont le titre est, *des Affections internes*, & deux autres livres *des Maladies*, outre ceux dont Erotien parle. Galien rapporte aussi une *addition* au livre intitulé *Mochlicus*, qui n'est autre que le livre que nous avons aujourdui *de la nature des Os*. Il avoit vû de même le titre du livre *des Glandes*, qui passoit pour être d'Hippocrate, quoi que Galien le crut supposé. Il reconnoit encore le livre intitulé *De l'enfant qui vient au monde à sept mois*. Le suivant, qui est, *de l'enfant qui vient à huit*, pouvoit ne faire alors qu'un même livre avec le précedent. Il semble aussi que Galien parle de plusieurs livres touchant *la Diete*, au lieu qu'Erotien n'en cite qu'un. Et quoi qu'il ne crut pas que les *Prénotions de Cos* fussent d'Hippocrate, il paroit qu'elles passoient communément pour telles de

son tems, & qu'on avoit de même reçu *le septiéme livre des maladies Epidémiques*, quoi que Galien le regardât comme manifestement supposé.

Suidas, qui est des derniers Auteurs Grecs, parle de cette manière des livres d'Hippocrate, à la fin du passage que l'on a cité précédemment. Le premier, dit-il, des livres d'Hippocrate, est celui qui contient *le Serment*; le second contient *les Prédictions*; dans le troisiéme sont *les Aphorismes*, ouvrage qui surpasse l'esprit humain. Le quatriéme renferme cet admirable recueil qu'on a appellé *Exécontabiblos*, c'est à dire, *composé de soixante livres*, lesquels contiennent tout le reste de ce qui regarde la Médecine & la Philosophie.

Nous en avons aujourdui pour le moins autant que *Suidas* en conte. Ceux dont le titre ne se trouve ni dans Erotien, ni à ce que je crois, dans Galien sont les suivans. Le livre intitulé, *de la nature de la Femme*; celui, *de ce qui concerne les Vierges*; celui, *de la Semence*; celui, *des Chairs*; celui, *de la Superfœtation*; celui, *du tems où les dents viennent aux petits enfans*; celui. *du cœur*; celui, *de la vuë*, ou *de la prunelle*; celui, *de l'Anatomie*; celui, *de*

de la manière de tirer les enfans morts au ventre de leur mere; celui, *du Médecin*; celui, *de la bienséance*, & *celui des préceptes*.

On trouve de plus à la fin du recueil que nous avons des œuvres d'Hippocrate, de certaines piéces, qui paroissent sous le nom de, (a) *Piéces étrangéres*. Elles consistent en quelques *lettres*; qu'on suppose avoir été envoyées ou reçuës par Hippocrate, ou avoir été écrites à son sujet; en un *Arrêt*, ou *Senatus-Consulte* des Athéniens, en sa faveur; aux deux discours qu'Erotien désigne, comme on l'a vû, sous le nom de, *Harangue de l'Ambassade*, ou *de la Députation*; & de, *Discours prononcé devant l'Autel*, dont le premier est attribué à *Thessalus* fils d'Hippocrate, & le second, à Hippocrate lui même; en *la vie* & *la généalogie* de cet ancien Médecin, écrite par *Soranus*; en un petit livret, *des Purgatifs*, & un autre, *de la manière de donner l'Ellebore*.

On ne rapportera pas ici tout ce que les Critiques ont dit touchant la distinction des véritables écrits d'Hippocrate d'avec les faux, ou les supposez. On remarquera seulement qu'il y en avoit déja plusieurs de suspects, du tems de Galien

a Τὰ ἐξωτικά.

& d'Erotien lui-même, d'entre ceux dont ils rapportent les titres. Quelques-uns de ſes livres ont été attribuez, dès ces tems-là, aux *fils d'Hippocrate*; les autres à *ſon gendre*; ou à *ſes petitfils*; ou à *ſes diſciples*; ou à *ſes prédéceſſeurs*, comme le livre, *des Articulations* & celui, *des Fractures*, que quelques-uns ont cru être de ſon grand pere qui portoit le même nom que lui, quoi que d'autres ayent ſoûtenu que ce premier *Hippocrate* n'avoit rien écrit. L'on en a même attribué à d'autres Médecins qui ont été avant lui, ou en même tems que lui, & à des Philoſophes, comme à Démocrite, que l'on a cru l'Auteur du livre, de la nature de l'homme. Galien impute, avec beaucoup de vraiſemblance, cette *ſuppoſition de livres* & *de titres*, qui eſt ſi ordinaire à l'égard des écrits les plus anciens, à l'avidité que les premiers Copiſtes ont eûe pour le gain; & il nous apprend que les ſommes conſiderables que les Rois *Attalus* & *Ptolomée*, qui travailloient à l'envi à qui feroit la plus belle Bibliotheque, donnoient à ceux qui leur apportoient les écrits des grands hommes, ont donné occaſion à la ſuppoſition des Noms & des Auteurs, & à la confuſion qui ſe

trouve

trouve dans la diſpoſition des Ouvrages anciens.

On vient de dire qu'on ne s'arrêteroit pas à rapporter ici le jugement des Critiques touchant les véritables écrits d'Hippocrate. On peut conſulter là deſſus *Mercuria'*, qui a écrit ſur cette matiére en particulier.

Seulement il eſt important de remarquer que c'eſt à cette ſuppoſition dont on a parlé que l'on doit attribuër les contradictions qui ſe rencontrent dans quelques ſentimens d'Hippocrate, dont les uns paroiſſent, directement oppoſez aux autres, comme on l'a pu voir par ce qui a été dit précédemment.

On remarquera en ſecond lieu, (*a*) que les livres d'Hippocrate qui ſe trouvent le plus raiſonnez; ſont ceux dont on a le plus douté, ou qu'on a tenu pour les plus ſuſpects, comme on l'a déja inſinué ci-deſſus.

On doit enfin obſerver que les *piéces* que l'on a apellées *étrangéres*, & que l'on a dit être jointes à la fin des œuvres d'Hippocrate, ſont la plûpart, & peut être toutes ſuppoſées, comme on le fera voir plus particuliérement dans l'article ſuivant.

a V. *ci-deſſus dans les* ſignes des maladies.

Quant au *style* & au *langage* d'Hippocrate, qui est la troisiéme chose, que l'on doit examiner par rapport à ses écrits; il ne faut pas trouver étrange que *Capito* & *Dioscoride*, dont on a parlé précédemment, n'entendissent pas toûjours Hippocrate, quoi qu'ils fussent Grecs naturels. *Erotien*, dont on a aussi parlé, & qui vivoit sous *Néron*, avoit déja fait un *Glossaire*, c'est à dire un *Dictionnaire des mots obscurs & surannez* dont cet ancien Médecin s'est servi, ou du moins, de ceux qui n'étoient plus en usage dès long tems dans la langue Grecque.

Et nous apprenons même de ce Glossateur, dont l'ouvrage est venu jusqu'à nous, que plusieurs autres Auteurs avoient travaillé à la même chose avant lui, entre lesquels il nomme ceux qui suivent; *Xenocrite*, Grammairien, qu'il dit avoir été le premier qui ait écrit sur ce sujet; *Callimachus*, disciple d'Hérophile; *Bacchius*; *Philinus*, Empirique; *Apollonius Cittiaus*; *Apollonius Ophis*; *Dioscoride Phocas*, ou plûtôt *Phacas*; *Glaucias*, autre Empirique; *Lysimachus*, *de Cô*; *Euphorion*; *Aristarque* (c'est apparemment le fameux Grammairien;) *Aristoclès*; *Aristopeas*; *Antigonus* & *Dydime*; tous deux

deux d'Alexandrie, (le dernier aussi Grammairien;) *Epiclès*; *Lycus Neapolitain*; *Straton*; & *Mnestheus*. Voilà quels sont ceux qu'Erotien nomme dans ses Glosses; ausquels il faut joindre *Galien*, dont le Glossaire nous est aussi resté.

Au reste on a déja remarqué (*a*) précédemment, à l'égard du *style* d'Hippocrate, qu'il est fort *concis*, ce qui fait qu'on a peine d'entendre ce qu'il veut dire en divers endroits. On peut ajoûter qu'il y a d'ailleurs de la *gravité*, & Erotien observe, (*b*) *que la phrase d'Hippocrate est la même que celle d'Homère.*

Son *langage* semble être proprement *Jonique*, & *Elien* prétend, comme on l'a vû (*c*) ci-dessus, qu'Hippocrate s'étoit servi de ce *Dialecte*, ou de ce langage, en faveur de *Démocrite*, au lieu, qu'étant de l'Isle de *Cô*, il auroit du écrire en *Dorique*. Mais Galien observe (*d*) que le langage d'Hippocrate tient en quelque chose de l'Attique, & il ajoûte que quelques-uns disoient qu'il avoit écrit en *vieux Attique*.

a V. *au commencement de l'Anatomie d'Hippocrate.*

b Γέγονεν ἀνὴρ Ὁμηρικὸς τὴν φράσιν.

c V. *liv.1. article de Démocrite.*

d *In lib. Hippocr. de fractur. comment.1.*

Quoi qu'il en soit il paroît qu'il étoit arrivé un changement assez considérable dans la langue Grecque pendant l'espace d'environ quatre siécles, qui pouvoient s'être écoulez entre Hippocrate & les premiers de ses Glossateurs, par la peine ou étoient ces Auteurs-là quoi qu'ils fussent Grecs aussi bien que lui, d'entendre ce qu'il avoit voulu dire par tel, ou tel mot. On a vû ci-dessus un exemple d'un mot de cette sorte dans celui de, (*a*) *Tetragonon*, que les uns ont pris pour une *drogue*, les autres pour un *instrument*, propre à purger le cerveau. On peut consulter touchant les autres mots de cette nature *Erotien* & *Galien*.

Mais il faut encore remarquer qu'outre l'obscurité qui resulte des mots difficiles à entendre qui se trouvent dans Hippocrate, il y en a une autre qui vient des fautes qui se sont glissées, & des diverses leçons qui se trouvent dans les manuscrits originaux de cet Auteur, en quoi le sort des écrits d'Hippocrate leur est commun avec tous les Ouvrages anciens, ou qui ont passé par un plus grand nombre de mains.

On

a. V. *L'article de la purgation du cerveau.*

On en rapportera un seul passage dans lequel on verra un exemple de la variation dont on vient de parler, & où on trouvera même un mot qui n'est point expliqué par les Glossateurs, ni par aucun des *Lexicographes*, ou *faiseurs de Dictionaires*. On lit, dans le settiéme livre des maladies Epidémiques, sur la fin, les paroles qui suivent; πορνείη ἄχρωμος δυσεντερίης ἄκος. *Fabius Calvus*, Médecin de *Ravenne*, qui a le premier traduit Hippocrate en Latin, sur un manuscrit Grec du *Vatican*, par ordre de *Clément settiéme*, explique le premier mot de ce passage, comme s'il avoit lû, πόρνη, *meretrix*, une *femme débauchée*, au lieu de πορνείη, *scortatio*, fornication; & prenant le mot qui suit pour un nom de femme, il traduit ainsi tout le passage; *Meretrix Achromos dysenteriæ medela*, comme s'il y avoit eu, du tems d'Hippocrate, une femme débauchée, nommée *Achromos*, qui guérit de la dysenterie.

Cornarius, & *Foësius*, autres interpretes modernes d'Hippocrate, traduisent le même passage de cette maniére; *Scortatio impudens, vel turpis, dysenteriæ medela*. En effet (*a*) *Aëtius* & (*b*) *Paul Egi-*

a *Tetrabibl.* 1. *Serm.* 3. *cap.* 8. b *Lib.* 1. *c.* 35.

méte remarquent *que le coït a quelquefois servi à guérir de vielles diarrhées*, & peut-être font-ils allusion à ce passage. Supposé donc qu'il faille lire avec *Cornarius & Foësius*, πορνεῖν & non pas πόρνη, comme nous le croyons, il n'y aura plus de difficulté que sur le mot (*a*) ἄγχωμος, lequel, comme on l'a dit d'entrée, ne se trouve point dans les Dictionaires. On peut voir là-dessus la note qui est au bas de la page.

Au reste ceux qui prendroient ce que dit ici Hippocrate, pour un conseil qu'il donne, lui feroient tort. C'est simplement une observation d'un fait, ou d'un cas arrivé à quelque personne.

Des

a *Vocis hujus* ἄγχωμος *etymon, si tanti esset, ex* ἄχρι usque, & ὦμοι, humeri, *deducere possemus; aut si* κ *pro* χ, *scripseris, ex voce* ἄκρος, summus, elatus, sublimis; *quasi significare voluisset Hippocrates, scortationem*, qua & ipsi humeri sublimes fiunt, *id est, qua ad extremum usque, ut cum Satyrico loquamur*, anhelatur; & κλινοπάλης *proprium sit verbum* ἄγχωμος, *vel, sine aspiratione*, ἄκρωμος. Ἀπ' ἄκρων τῶν ὤμων παλαιέτω; summis humeris luctet, *ait idem Hippocrates, de alia lucta loquens; lib. de intern. affect. edit. Foës. p.* 549. *dum de lienis morbo.*

Des Lettres *d'Hippocrate, & autres piéces qui sont ajoûtées à la fin de ses œuvres, où l'on trouve diverses circonstances touchant sa vie, sa mort, & les principales occasions qu'il a eües de paroître dans l'exercice de sa profession.*

APrès avoir parlé des écrits d'Hippocrate en general, il faut nécessairement examiner les piéces qu'on y a jointes, & que l'on a dit qui paroissoient sous le titre de piéces étrangéres. On a déja vû en quoi elles consistoient, & on commencera par les deux discours dont parle *Erotien*, comme par les plus anciennes de ces piéces. Celui d'Hippocrate, qu'il pronoça devant l'Autel de Minerve, s'adresse aux Communautez ou aux Villes de *Thessalie*, ausquelles il se plaint de ce que les *Athéniens* avoient fait dessein de reduire *l'Isle de Cô*, sa Patrie sous leur domination, & les prie de la secourir dans ce danger pressant. Ce discours est fort court. Celui de *Thessalus* est au contraire fort étendu. Il est adresśé aux Athéniens, & on les y fait ressouvenir des bienfaits qu'ils ont reçus des prédécesseurs d'Hippocrate, depuis un tems fort élei-

éloigné, & d'Hippocrate lui même aussi bien que de sa famille. Les obligations qu'on suppose que les Athéniens avoient à ces derniers, consistoient, premiérement, en ce que le pere ayant refusé d'aller chez les *Illyriens* & les *Pæons*, qui l'avoient demandé, & lui avoient offert de grandes sommes pour qu'il vint les délivrer de la *Peste* qui ravageoit leur Païs, & ayant prévû, par les vents qui régnoient, que cette maladie viendroit ensuite dans la Grece, il envoya ses fils, son gendre & ses disciples, par toutes les Provinces pour donner les avis nécessaires pour se garantir de ce mal; & vint lui-même en *Thessalie* & peu de tems après à *Athénes*, où il leur fut d'un grand secours; dequoi les Athéniens eurent alors tant de reconnoissance qu'ils donnérent à Hippocrate une *Couronne d'or*, & l'initiérent aussi bien que son fils qui parle, dans les mystéres de *Céres* & de *Proserpine*.

On montre en second lieu que les Athéniens étoient encore obligez par un autre endroit à Hippocrate & à Thessalus lui-même, en ce que celui-ci, par le commandement de son pere, suivit en qualité de Médecin, la flote qu'*Alcibiade* me-

mena en *Sicile*, ayant fait tous les préparatifs néceſſaires pour ce voyage à ſes dépens, & ayant refuſé le ſalaire qu'on lui avoit offert.

Voilà les principaux articles auſquels Theſſalus s'attache pour faire ſentir aux Atheniens combien ils étoient obligez à ſa maiſon. On n'examinera que celui qui concerne la *Peſte*, qu'Hippocrate prévît qui viendroit dans la Grace, ſur lequel je trouve quelque difficulté. Premiérement le tems, n'en eſt point marqué, & on ne trouve rien d'ailleurs dans les Auteurs, touchant cette Peſte venuë du côté de l'*Illyrie*.

A la vérité *Aëtius* remarque qu'Hippocrate ſe rencontrant à Athénes dans un tems de peſte conſeilla, *que l'on allumât de grands feux par les ruës afin de purifier l'air, ou de le rendre plus ſec.* Galien attribuë auſſi le même conſeil à Hippocrate, en pareille occaſion diſant qu'il ordonna *qu'on fît de grands feux en divers quartiers de chaque Ville de la Grece, dans leſquels on jetteroit des fleurs, des herbes, & des drogues de bonne odeur*; mais il y a cette difference eſſentielle qu'il fait venir la peſte dont il parle, de l'*Ethiopie*, indiquant par là cette grande peſte qui a été

a été si bien décrite par *Thucydide*, & qu'il dit être venuë précisement du même endroit; or l'*Ethiopie* est entiérement opposée à l'*Illyrie*, la premiére étant au midi de la Grece, & l'autre au Septentrion.

On dira à cela qu'on pourroit ne s'être trompé qu'à l'égard du lieu de l'origine de cette peste, le fait ne laissant pas d'être le même en soi; mais si l'on veut qu'il s'agisse dans la harangue de Thessalus de la grande Peste d'Athénes il se trouvera deux difficultez trés-considerables; la premiére c'est que l'Auteur qu'on a cité en dernier lieu, & qui est des plus dignes de foi, remarque que cette peste fut si terrible, particuliérement dans Athenes, qu'on ne peut pas dire que le secours de la Médecine avoit beaucoup abbatu sa furie. Cet Auteur assure au contraire, *que les Médecins n'y connoissoient rien, qu'on mouroit également avec Médecin & sans Médecin, & que les Médecins mouroient eux mêmes, plûtôt que les autres, parce qu'ils avoient plus de commerce avec les malades*; & cela étant je ne sai quel honneur Hippocrate pourroit y avoir acquis.

La seconde difficulté consiste en ce que

que si l'on veut qu'Hippocrate ait pû se rencontrer alors à Athénes, il faudra le faire naitre long-tems avant la LXXX. *Olympiade*, qui est le tems auquel on a dit, après *Soranus*, qu'il vint au monde, puis qu'à ce conte il n'auroit eu que trente ans la seconde année de la guerre du Péloponnese, & de la LXXXVII. *Olympiade*, que cette peste s'éleva, & que par conséquent il n'auroit pû avoir alors des fils en âge de pratiquer la Médecine, & une fille mariée à un Médecin son disciple.

Pour trouver à peu près son conte il faudroit suivre *Eusebe*, qui veut qu'Hippocrate ait fleuri dans la LXXXVI. *Olympiade*, ou *Aulugelle*, qui le range avec *Sophocle*, *Euripide* & *Démocrite*, qu'il dit avoir été un peu plus âgés que *Socrate*. Or tous les Auteurs conviennent que *Socrate* nacquit sur la fin de la LXXVII. *Olympiade*. Quant à Démocrite il n'avoit qu'un an plus que Socrate, mais *Euripide* étoit né la LXXV. *Olympiade*, & *Sophocle* la LXXIII. Il faudroit donc faire Hippocrate du moins aussi vieux que ce Poëte tragique, afin que les faits qu'on a posez touchant la peste d'Athénes pussent être véritables; en ce cas il auroit eu cinquante

quante huit ans, & par conséquent il n'auroit pas été impossible qu'il eut des fils Médecins; mais il y a bien plus d'apparence que ce que disent Aëtius & Galien, ou l'Auteur du livre de la *Thériaque*, qui est parmi ses œuvres, est faux, & qu'ils imputent à Hippocrate ce que (a) Plut. rque à imputé, avec plus de vraisemblance à *Acron*, qui étoit long-tems avant Hippocrate. S'il y a eu d'ailleurs une peste venuë d'*Illyrie* c'est ce que nous ne savons pas.

Quoi qu'il en soit le *Senatus-Consulte des Atheniens*, autre piéce de la nature des précédentes, mais plus nouvelle, parle aussi d'une peste venuë des Païs barbares dans la Grece, où Hippocrate & ses disciples furent d'un grand secours; & il est ajoûté que le Roi de Perse l'ayant fait appeller pour venir dans ses Etats qui étoient infectez du même mal, & lui ayant promis de le combler d'honneurs & de richesses, il avoit refusé d'y aller, & méprisé ses offres, le regardant comme un barbare, & un ennemi de la Grece; sur quoi les Athéniens en recompense des utiles avis qu'ils leur avoit donnez, & de son attachement pour tous les Grecs en ge-

a V. *ci-dessus liv.* 2. *pag.* 225.

general, lui avoient fait l'honneur de l'initier dans les grands myſtéres, comme autrefois Hercule, lui avoient donné une Couronne du pois de mille piéces d'or ; la bourgeoiſie d'Athénes, & le droit d'être nourri toute ſa vie aux dépens du public dans le Prytanée, accordant d'ailleurs à tous les jeunes gens de l'Isle de Cô, la liberté de venir à Athenes pour y être élevés & inſtruits avec la jeuneſſe de la Ville.

Voilà ce que porte le *Senatus-Conſulte* d'Athenes. L'endroit qui regarde les démarches faites pour attirer Hippocrate dans la Perſe, & le refus qu'il fit d'y aller, eſt encore appuyé par diverſes lettres, que l'on a conſervées, & qu'on prétend avoir été écrites à ce ſujet, ſoit par les Miniſtres d'*Artaxerxes* Roi de Perſe, pour donner avis à ce Prince de la grande réputation d'Hippocrate & pour lui conſeiller de l'appeller ; ſoit par *Artaxerxes* lui-même qui profite de ce conſeil ; ſoit enfin par Hippocrate qui répond fiérement, en deux mots à toutes les promeſſes qu'on lui fait, *qu'il a, dans ſon Païs, le vivre, le vêtement, & le couvert, & qu'il ne lui eſt point permis de poſſeder les richeſſes ni les grandeurs des Perſans, non plus que de*

guérir

guérir les Barbares qui sont ennemis des Grecs. L'on a même encore les lettres qui marquent l'indignation qu'eut *Artaxerxes* du procedé d'Hippocrate, & la terrible menace qu'il fait aux habitans de l'Isle de Cos, au cas qu'il refusent de lui remettre Hippocrate pour le châtier ; & la réponse de ces généreux Insulaires qui ne s'épouvantent point pour cela ; mais témoignent qu'ils ne remettront jamais leur Citoyen quoi qu'il en puisse arriver.

Ce qui peut faire soupçonner la supposition de ces lettres, c'est que Thessalus qui est en si belle humeur d'en conter, dans sa harangue & de faire valoir aux Athéniens les obligations que les Grecs avoient à son pere, n'auroit apparemment pas manqué de lui faire honneur, de ce qui regarde le sujet de ces lettres s'il y avoit eu quelque chose de véritable. Mais quand on accorderoit qu'il y a quelque chose de vraisemblable dans ce que contiennent les piéces que nous venons d'examiner, on ne devra pas faire le même jugement des autres lettres qu'on suppose aussi avoir été écrites ou reçuës par Hippocrate, ou par d'autres à son sujet. Elles sont certainement l'ouvrage de quelque Grec demi savant, qui les a com-

compoſées par un jeu d'eſprit, ou pour gagner quelque argent par ce moyen. Ceux à qui Hippocrate écrit ſont entr'autres un *Philopœmen*; un *Denis d'Halicarnaſſe*; un *Cratevas*; un *Damagetus*; un *Roi Demetrius*; & un Roi *Perdiccas*; ſans conter *Democrite* & *Theſſalus* fils d'Hippocrate. Quant à *Philopœmen*, on aura de la peine à croire, qu'on ait entendu le fameux General de l'*Achaïe*, puis qu'il n'eſt venu au monde, qu'environ cent ans après la mort d'Hippocrate. On ne croira pas non plus que le *Dénis* dont il s'agit ici, ſoit le celebre *Hiſtorien d'Halicarnaſſe*, qui vivoit ſous *Auguſte*. Mais à quel Roi *Démetrius*, peut avoir écrit Hippocrate, puis qu'il n'y en avoit point de ſon tems dans le monde, &que le premier qui ait porté ce nom a été *Démetrius Poliorcetes* fils *d'Antigonus*, l'un des ſucceſſeurs d'*Alexandre*, qu'Hippocrate ne peut pas mieux avoir vû que les précédens. On peut dire la même choſe de *Cratevas*, qui a vécu, pour le plûtôt, dans le ſiécle de *Mithridate* & de *Pompée*, comme on le verra dans la ſuite. L'Auteur de ces lettres ayant oui parler d'un fameux *Herboriſte* de ce nom, où ayant vû ſes Ouvrages, crût ſans doute qu'il pouvoit bien

lui

lui faire écrire par Hippocrate, sans s'informer à l'égard de cet Herboriste, non plus qu'à l'égard de *Démétrius*, & des autres précédens, s'ils avoient vêcu en même tems. On trouve un exemple aussi ridicule *d'Anachronisme* dans la lettre qui est à la tête du livre de *Marcellus Empiricus*, & qu'on suppose aussi adressée à *Mécénas* par le même Hippocrate. Quand on n'auroit pas des preuves aussi convaincantes de la supposition de ces lettres, il ne faut que les lire, pour voir qu'elles ne sont point d'Hippocrate; & je ne crois pas qu'il faille se contenter de dire, avec un savant Médecin moderne, (*a*) *qu'à peine sont elles dignes de passer pour des productions du* (*b*) *divin Viellard.* On peut assurer, sans crainte, qu'elles en sont très-indignes. Qu'y a t-il de plus impertinent, par exemple, que l'ordre qu'Hippocrate donne à Cratevas, *de lui cueillir toutes les herbes qu'il pourra trouver*, sans en specifier aucune, *& de les lui envoyer, parce*, dit-il, *qu'il est appellé pour aller traiter Démocrite.* Joignez à cela la senten-
ce

a *Vix divino sene dignas epistolas Rhodius in Scribon. Larg.*

b *C'est le titre qu'on a donné à Hippocrate, comme on le verra encore dans la suite.*

ce qu'on lui fait ajoûter ; *qu'il seroit à souhaiter que Cratevas pût arracher*, aussi aisément qu'il arrachera les racines des herbes qu'on lui demande , *la racine amere de la cupidité de l'argent, ou de l'avarice, en sorte qu'elle ne repoussât plus.* Si Hippocrate étoit aussi grand babillard dans ses écrits de Médecine qu'il l'est dans ces lettres, on n'auroit garde de se plaindre de sa brieveté. La lettre qu'il adresse à *Dénis* est encore plus plaisante que celle dont on vient de parler. Il prie cet ami *de venir dans sa maison pendant qu'il sera chez Démocrite*, (car toutes ces lettres roulent sur ce voyage, dont il semble vouloir informer par avance toute la terre) *& d'avoir l'œil sur la conduite de sa femme qu'elle ne face quelque fredaine en son abscence. Elle a été fort bien élevée chez son pere*, ajoûte-t-il ; *mais le sexe est fragile & a besoin qu'on le tienne en son devoir, en quoi un ami réüssit mieux que des parens*, &c. On se contentera de ces deux échantillons, par où le Lecteur verra si cela sent bien la gravité d'Hippocrate.

A l'égard des lettres que Démocrite & Hippocrate se sont écrites l'un à l'autre, il y en a deux du premier, qui sont assez courtes ; dans l'une il parle du

voyage

voyage qu'Hippocrate avoit fait pour le venir voir, dans le dessein de lui donner de *l'Ellebore*, ayant été appellé pour cela par les concitoyens de Démocrite, qui le prenoient pour un fou, parce qu'il vivoit dans un lieu à l'écart, qu'il rioit, & ne daignoit point regarder ceux qui le venoient voir. *Vous me trouvâtes*, dit Démocrite, *comme j'écrivois de l'arrangement du monde, de la disposition des poles, & du cours des Astres; & vous jugeâtes par-là, que ceux qui vous avoient envoyé vers moi, étoient eux-mêmes des fous, & que je ne l'étois nullement.* Démocrite débite là dessus, en deux mots son sentiment Philosophique touchant les *simulacres* ou les *espéces* répanduës dans l'air, dont ses livres, dit-il, font mention. Il dit ensuite à Hippocrate qu'il ne faut pas qu'un Médecin juge d'un malade seulement par la vûë; qu'en ce cas lui Démocrite auroit couru risque de passer pour un fou dans son esprit; & il finit en disant qu'il renvoye à Hippocrate un livre que ce Médecin avoit composé touchant *la folie*, lequel livre est ajoûté immédiatement après cette lettre. Il ne contient qu'une page, & ce n'est qu'une repetion de quelques lignes du livre d'Hippocrate *de la maladie*

die sacrée, qui est même cité dans celui-ci.

La seconde lettre, ou le second livre de Démocrite adresé à Hippocrate, est intitulé, *de la nature de l'homme*, qui est le titre d'un livre d'Hippocrate, qui a été attribué à Démocrite, comme on l'a remarqué précédemment. Ce livre ou cette lettre est à peu près le double plus longue que la précédente. L'on y void une enumeration des principales parties du corps, & les offices qu'elles ont, surquoi il n'y a rien qui vaille la peine d'être remarqué que ce qui est dit de la *rate*, qu'elle *dort*, *& qu'elle ne sert à rien*, ce qui est un sentiment, qu'on verra appuyé (*a*) dans la suite.

Il n'y a qu'une lettre d'Hippocrate à Démocrite, plus courte que les deux dont on vient de parler. Il commence par lui dire que si les Médecins réüssissent quelquefois dans leur Art, le peuple en attribuë la cause aux Dieux; & que s'ils n'ont pas un heureux succès, alors on ne pense plus à la Divinité, & on n'accuse que les Médecins. *J'ai acquis*, poursuit Hippocrate, *plus de blâme que d'honneur dans l'exercice de ma profession; car encore*

a V. *l'article d'*Aristote, *& celui d'*Erasistrate

que je sois avancé en âge, je n'ai pas atteint à la perfection par rapport à cet Art ; & Esculape lui même qui l'a inventé, n'en est pas venu jusques là. Hippocrate parle en suite en deux mots de son voyage vers Démocrite, lui rend témoignage qu'il n'est rien moins qu'insensé, & le prie de lui écrire souvent, & de lui envoyer les livres qu'il a composez.

Les lettres d'Hippocrate à *Damagetus*, sont celles qui instruisent plus particuliérement de la conversation qu'eut Hippocrate avec Démocrite, étant allé pour le traiter. Il y en a une qui est fort longue. Ce Médecin y rend conte à Damagetus de son voyage, & de tout ce qui lui est arrivé jusques à son retour. On a vu dans le livre précédent le sujet de ce voyage, & le succès qu'il eut. On n'en dira pas davantage de peur d'être trop long. On remarquera seulement que ces lettres n'ont rien du style d'Hippocrate; il est, d'ailleurs aisé, de concevoir qu'on a pû aisément faire une espéce de Roman, sur ce que la tradition débitoit en gros, de la folie prétenduë du Philosophe Démocrite, & du voyage d'Hippocrate dans le dessein de le guerir. Je ne sai point, au reste, qui étoit *Damagetus*.

La

La lettre écrite au Roi *Perdiccas*, est de la nature des autres, c'est à dire, également supposée. On y voit, aussi bien que dans celle qui est adressée, au Roi *Demetrius*, quelques remarques d'Anatomie, & quelques maximes concernant la Médecine qui ne valent pas la peine qu'on s'y arrête, à la reserve de quelques unes qui sont tirées des écrits d'Hippocrate.

Le petit livret *des Purgatifs*, contient les précautions requises pour se servir utilement de ce remede; Il y a plus d'apparence que c'est un recueil des préceptes donnez par Hippocrate sur ce sujet, qu'un ouvrage légitime de cet ancien Médecin.

La *Vie d'Hippocrate* écrite par *Soranus* contient outre ce qui a été dit au commencement de ce livre, de la Patrie de ce Médecin; de son extraction; du tems de sa naissance; de ses études, & de ses maîtres; un abregé de ce qui lui est arrivé de plus remarquable, par rapport à sa profession, jusques à sa mort. Hippocrate, *dit Soranus*, ayant perdu son pere & sa mere, quitta son Païs, & se vint etablir dans la *Thessalie*.

(*a*) *Andreas*, dit malitieusement dans

a *On parlera de ce Médecin dans la suite.*

son livre *de l'origine de la Médecine*, que ce fut pour avoir mis le feu à la *Bibliotheque* de *Cnide*. D'autres ont écrit qu'il n'entreprit ce voyage que dans la vuë d'apprendre ce qui se faisoit en divers lieux; & d'avoir occasion de s'instruire toûjours mieux dans son mêtier par les divers cas qui se présenteroient. Mais *Soranus de Cos* prétend qu'Hippocrate fut porté à s'en aller demeurer en Thessalie, par un songe.

Il se fit admirer, continuë cet Auteur, dans toute la Grece, qu'il parcourut en pratiquant la Médecine. Un jour, entr'autres, qu'il fut appellé, conjointement avec *Euryphon*, autre Médecin, qui étoit plus âgé que lui, auprès de *Perdiccas* fils d'*Alexandre* Roi de Macédoine qu'on croyoit atteint d'une fiévre lente, il connut que l'esprit de ce Prince étoit plus malade que son corps; & comme il observoit attentivement toutes ses actions, ayant pris garde qu'il avoit changé de couleur en regardant *Phila*, qui avoit été maîtresse du Roi son pere, il jugea qu'il en étoit amoureux, & trouva moyen de le guérir en faisant savoir à cette belle le mal qu'elle causoit. Il fut aussi demandé par les *Abdéritains* pour venir traiter *Démocrite*,

mocrite, d'une espéce de folie, & pour délivrer leur Ville de la peste. Soranus parle en suite du refus que fit Hippocrate d'aller chez les Illyriens, & même à la Cour d'Artaxerxes ou ce dernier mal régnoit; de la maniére dont il détourna la guerre que les Athéniens étoient sur le point de faire à ceux de l'Isle de Cos, en appellant les Thessaliens à leur secours; & des honneurs qu'il avoit reçûs des Athéniens eux-mêmes, des Thessaliens, & de tous les Grecs. Il rend de plus, témoignage à Hippocrate qu'il avoit enseigné son Art à ses disciples, sans leur rien cacher, en leur faisant prêter un certain (*a*) *Serment*.

Hippocrate, ajoûte Soranus, mourut à *Larissa* Ville de Thessalie, en même tems que Démocrite, âgé de quatre vint dix ans, ou de quatre-vint cinq, ou de cent quatre, ou selon d'autres de cent neuf. On l'ensevelit entre *Gyrtone*, & *Larissa*; & on montre encore aujourdui son sépulcre, où il y a eu pendant fort long-tems un essain d'abeilles, dont les nourrices alloient chercher le miel, pour guérir leurs enfans des aphthes, qui sont de petits

a *On parlera de ce serment dans l'article suivant.*

tits ulcéres qui viennent à la bouche, en leur en frotant les parties malades. On le représente, dans plusieurs Tableaux, avec la tête couverte, d'un bonnet comme celui d'Ulysse, ce qui est une marque de noblesse; ou de son manteau, afin, disent quelques-uns, qu'on ne s'apperçoive pas qu'il étoit chauve; ou selon d'autres, parce qu'il avoit la tête foible; ou pour marquer que cette partie, qui est le siége de l'ame doit être bien conservée; ou pour faire, connoître qu'Hippocrate aimoit le voyage, (ce n'étoit qu'en cette occasion & en celle de la guerre ou en cas de maladie, que les Anciens avoient la tête couverte,) ou pour désigner l'obscurité de ses écrits; ou pour apprendre qu'il faut éviter, même dans la santé, ce qui peut nuire; D'autres enfin croyent qu'Hippocrate relevoit ainsi le bord de son manteau sur sa tête, afin qu'il ne l'empêchât pas d'operer. Il y a de grandes disputes touchant ses écrits légitimes; & les uns sont, à cet égard, d'un sentiment les autres d'un autre. Plusieurs raisons font qu'il est difficile d'en rien dire de bien certain, premiérement il y a beaucoup de difficulté touchant les *mots* dont il se sert; secondement

dement touchant sa *phrase* ou son *style*, car c'est une chose qui change, & l'on écrit quelquefois d'une maniére étant jeune, & d'une autre étant avancé en âge. Soranus finit en disant qu'Hippocrate n'aimoit point l'argent, qu'il avoit les maniéres graves & honnêtes ; qu'il aimoit particuliérement les Grecs, & qu'il en avoit donné des preuves, en délivrant, comme il a été dit, des Villes entiéres de la peste, ce qui lui avoit attiré de grans honneurs. Il ajoûte qu'Hippocrate laissa deux fils, *Thessalus* & *Draco*, qui furent aussi très-fameux dans la même profession ; & un grand nombre de disciples.

Quelques autres particularitez concernant les voyages d'Hippocrate; ses qualitez personnelles; les éloges qu'on lui a donnez, & ce qu'on a dit contre lui.

ON a vû précédemment qu'Hippocrate avoit quitté son Pais natal, pour aller demeurer dans la *Thessalie.* L'Auteur de sa vie nous apprend d'ailleurs que cet ancien Médecin avoit parcouru la Grece en exerçant sa profession. Il paroit par ses écrits qu'il avoit prin-

cipalement pratiqué dans la *Thessalie*, & même dans la *Thrace*; & l'on voit que les observations qu'il nous a laissées dans ses livres *des maladies Epidémiques*, ont presque toutes été faites dans ces deux Provinces, dont il nomme les principales Villes; comme, *Larissa*, *Craon*, *Aenus*, *Oeniades*, *Phera*, *Elis*, *Perinthus*, *Thasus*, *Abdera*, *Olynthus*. (a) Galien remarque aussi qu'Hippocrate avoit souvent été à *Smyrne*; mais il pretend que ce fût une autre Ville que celle de *l'Asie mineure* qui porte le même nom. Et (b) *Mercurial* a cru qu'il avoit voyagé dans la *Scythie*, dans la *Libye*, & à *Delos*; (par où Hippocrate marque, selon *Erotien*, les trois parties du monde connuës de son tems, la premiére étant mise pour l'*Europe*, la seconde, pour l'*Afrique*, & la troisiéme pour l'*Asie*) parce qu'il parle de ces Païs en deux endroits de ces Ouvrages; mais la consequence qu'il en tire n'est pas juste.

Hippocrate avoit sans doute eu occasion de voir les diverses Villes dont on a parlé, y ayant été appellé exprès pour y voir des malades, comme on a supposé pré-

a *In lib. Hippocr. de articul. comment.* 1.
b *Var. lect. lib.* 2. *cap.* 18.

précédemment que les Abdéritains l'avoient demandé pour venir traiter Démocrite leur citoyen.

Presque toutes ces Villes étoient fort petites, ou n'étoient que de bons Bourgs, en sorte qu'une seule n'étoit pas suffisante pour entretenir un Médecin. C'est ce que (a) Galien insinue lors que parlant d'un certain cas de Chirurgie, qu'Hippocrate n'avoit point décrit, ou n'avoit jamais vû, & que, lui Galien, dit avoir vû cinq fois, une fois en *Asie*, & quatre à *Rome*, il avoüe qu'il n'auroit peut être jamais eu de semblable occasion, s'il n'avoit demeuré en de grandes Villes, telles que Rome, *dont un seul quartier*, ajoûte-t-il, *contient plus d'habitans que la plus grande des Villes où Hippocrate ait jamais été.*

Et c'est apparemment à cette nécessité où étoient les Médecins du tems d'Hippocrate de courir le Païs pour pouvoir subsister, ou pour trouver des occasions d'exercer leur Art, qu'il fait lui-même allusion, lors qu'il dit, dans le petit livre intitulé, *la Loi*, dont on a déja parlé précédemment ; *qu'un Médecin qui aura toutes les qualitez qu'il désigne, ou qui sera*

a. *In libr. de articul. comment. 1.*

dans l'état qu'il marque, *pourra* (a) aller de Ville en Ville, *& soûtenir la réputation de Médecin par ses œuvres*, *aussi bien que par ses paroles.*

Pour venir aux éloges que l'on a donnez à Hippocrate, l'Antiquité lui en a donné d'excessifs. Il a non-seulement passé, d'un consentement presque universel, pour le *Prince de la Médecine*, ses sentimens ont encore été regardez comme des *Oracles*, & l'on a vû précédemment l'estime toute particuliére que l'on a faite de ses écrits. Il a partagé avec *Platon* le titre de *Divin*, & il a même eu cet avantage par dessus ce Philosophe qu'on l'a appellé *le Divin viellard*, par excellence, & sans le nommer par son nom, au lieu qu'on a dit *le Divin Platon.*

Mais afin qu'on ne croye pas que les Médecins soient les seuls qui en font tant de consideration, *Seneque* le nomme *le plus grand des Médecins*, & *l'Auteur de la Médecine*; *Pline* l'appelle aussi *le Pere de toute la Médecine*; &, ce qui est de plus honorable pour Hippocrate, son autorité seule suffit, dans le (b) *Droit*, pour décider plusieurs questions trés-difficiles &

a Ἀνὰ τὰς πόλιας φοιτεῖν.
b V. *ci-dessus*, *pag.* 324.

& trés-importantes. *Macrobe* va plus loin que tous les autres lors qu'il dit, *qu'Hippocrate ne sauroit ni tromper autrui, ni se tromper soi-même.* Mais il faut remarquer ici que cet illustre Médecin étoit bien éloigné d'avoir si bonne opinion de lui-même. Il ne faisoit point difficulté d'avoüer ses fautes. Il disoit même ouvertement, comme on l'a vû, (*a*) *qu'il falloit si bien apprendre la Médecine, qu'on manquât le moins qu'il seroit possible*; *concluant que, dans cette profession, celui-là est fort à loüer, qui fait le moins de fautes*; ce qui suppose qu'il n'est personne qui n'en face. *Celse* & *Plutarque* remarquent, qu'Hippocrate a reconnu en quelque lieu *qu'il avoit été une fois trompé, en sondant une playe de la tête, par les sutures du crane, qui lui avoient fait croire que l'os étoit cassé*; Et (*b*) *Quintilien* le loüe de cette même ingénuité. On ne voit pas non plus que ce grand homme craigne de rapporter des exemples de malades qui sont morts entre ses mains, De quarante-deux malades

a V. *ci-dessus, dans les maximes generales d'Hippocrate.*

b *Nam & Hippocrates clarus arte Medici videtur honestissimè fecisse, qui quosdam errores suos, ne posteri errarent, confessus est.*

lades dont il décrit les maladies, dans le premier & le troisiéme livre *des malad. Epid.* il ne s'en trouve que dixsept qui se soient tirez d'affaire, tous les autres sont morts. C'est pourquoi on l'en doit croire lors qu'il dit (dans le second des livres qu'on vient de citer) en parlant de certaine sorte *d'esquinancie*, qui étoit accompagnée de grans accidens, que tous ceux qu'il vit atteints de cette maladie, en échapérent; *s'ils étoient morts*, ajoûte-t il, *je le dirois de même*.

On voit dans ce procedé le caractére d'un honnête homme. Et c'est ce qui paroit par toutes ses maximes que nous avons rapportées précédemment, & par celles que renferme (a) le *Serment* qu'il exigeoit de ses disciples, dont voici les principales; *Qu'un Médecin est obligé de regarder comme son propre Pere celui qui l'aura enseigné dans cet Art; qu'il lui fera part de tout ce qui sera en son pouvoir, par rapport aux choses nécessaires à la vie; qu'il tiendra aussi ses enfans ou ses descendans, pour freres, & qu'il leur enseignera à son tour la Médecine, s'ils sont dans le dessein de l'apprendre, sans en exiger de salaire; qu'il leur com-*

a. V. *dans le livre suivant*, *article*, des disciples d'Hippocrate.

communiquera tout ce qu'il aura appris dans ce même Art, aussi bien qu'à ses enfans, & à tous ceux qui voudront s'engager par le Serment dont il s'agit; mais aux autres non; qu'il ordonnera à ses malades (a) *le regime de vivre qu'il jugera leur être le plus convenable, & qu'il empêchera de tout son pouvoir qu'on ne leur nuise; qu'il ne se laissera jamais persuader de donner à personne une drogue mortelle, ou du poison, ni ne conseillera à un autre de le faire; & que pareillement il ne donnera à aucune femme, des remedes pour la faire avorter; mais qu'il exercera son Art en homme de bien; qu'il ne taillera point ceux qui ont la pierre dans la vessie, mais laissera faire cela aux personnes qui se destinent en particulier à cette opération; que dans quelque maison qu'il entre, ce sera uniquement à dessein de travailler au bien du malade, & qu'il se conduira en sorte qu'on n'ait jamais aucune matiére de soupçon contre lui, ou qu'on le puisse accuser d'avoir fait le moindre tort ou la moindre injure à qui que ce soit, particuliérement d'avoir abusé de quelque femme ou fille, ou jeune homme, soit libre, soit esclave; enfin qu'il observera de tenir secret, ce qu'il*

a Ceci comprend tout ce qu'un Médecin fait auprès d'un malade. *Voyez* ci-dessus, articl. *du régime*, ou *de la Diete*.

qu'il aura vû ou entendu soit en faisant la Médecine, soit autrement, lors qu'il jugera que c'est une chose qui ne doit pas être publiée. La conclusion est, *qu'il souhaite que toute sorte de bonheur lui arrive dans l'exercice de sa profession, s'il tient religieusement son Serment, & le contraire s'il se parjure.* Celui qui fait ce Serment jure par (a) *Apollon le Medecin*, par *Esculape* par *Hygia*, par *Panacaa*, & par tous les autres Dieux & Déesses.

On a reproché à Hippocrate qu'il avoit lui même violé ce Serment, en ce qui concerne *les remedes pour faire avorter.* On a parlé de ce cas, précédemment, & on peut dire que le livre d'où il est tiré a passé pour être de *Polybe.* Je ne sai point de quelle autre maniére ont peut excuser ce fait.

Ce n'est pas la seule accusation que l'on a faite contre Hippocrate; On lui a voulu imputer, comme on l'a vû dans sa vie, d'avoir mis le feu à la *Bibliotheque* de *Cnide.* On a encore dit pour le rabbaisser, (b) qu'il ne s'étoit servi que des remedes qu'il avoit copiez dans le Temple-

a V. *ci-dessus lib.* 1.

b *Plin. lib.* 29. *cap.* 1. V. *ci-dessus liv.* 1. *pag.* 136.

ple d'Esculape, qui étoit dans l'Isle de Cos, les ayant fait passer pour siens, & s'en étant fait honneur avec d'autant plus de facilité que ce Temple fut brulé peu de tems après qu'il eut fait ce larcin.

Il est vrai qu'Hippocrate ordonne à ceux qui sont atteints de la *peripneumonie*, des (*a*) *Pignons* & du *Miel*, qui est la même ordonnance qu'Esculape faisoit en ce cas là, comme on l'a vû précédemment. Il est encore vrai qu'Hippocrate faisoit prendre aux *Phthisiques*, des viandes *grasses* & *salées*, comme Esculape leur conseilloit de manger du *lard*. Mais si Hippocrate étoit des descendans de ce Dieu, il pouvoit fort naturellement avoir ces remedes de sa maison propre, par la tradition de ses ancêtres les Asclêpiades qui étoient tous Médecins, sans qu'il fut obligé de les copier dans les Temples d'Esculape.

On ne comprend pas entre les choses qui ont été dites contre Hippocrate, ce que les Médecins des siécles suivans peuvent avoir dit pour refuter ses sentimens, ou pour renverser sa méthode. C'est ce qu'on examinera à mesure que l'occasion s'en présentera.

PHAEON;

a V. *ci-dessus liv.* 1. *pag* 138. *& dans ce troisiéme livre, dans la* cure des maladies.

PHAEON; EURYPHON; PHILISTION; ARISTON; PYTHOCLES; PHILETAS; ACUMENUS; ÆGIMIUS, *Médecins contemporains d'Hippocrate*.

IL n'y a pas de doute qu'il n'y eut plusieurs Médecins du tems d'Hippocrate; le nombre des Médecins, ou de ceux qui portent ce nom, a toûjours été fort grand. C'est ce qu'Hippocrate a remarqué lui-même, lors qu'il a dit, *qu'il y avoit plusieurs Médecins de nom, mais peu qui le fussent en effet*. On n'en connoit guére ni des uns ni des autres, qui ayent vêcu en même tems qu'Hippocrate, sa réputation ayant étouffé la leur.

Galien parle de quatre Médecins, qu'il dit avoir vêcu partie avant Hippocrate, partie en même tems. Ces Médecins sont *Phaön*, ou Phæon; *Euryphon*, *Philistion*, & *Ariston*. Je ne sai quel a été le premier. Quant à *Euryphon Cnidien*, il doit avoir été plus vieux qu'Hippocrate, ayant passé pour l'Auteur des *Sentences Cnidiennes*, qui sont citées par Hippocrate. Cependant Soranus, les fait

rencontrer ensemble chez *Perdiccas*, comme on l'a vû ci-dessus.

Pour *Philistion*, il a pû fort bien être contemporain d'Hippocrate, ayant été le maître (*a*) d'*Eudoxe* Cnidien, qui florissoit dans l'Olympiade CIII. & duquel on parlera dans la suite. Ce Médecin, je veux dire Philistion étoit de Locres, ou de Sicile. Je ne sai rien touchant ses sentimens, si ce n'est qu'il étoit de celui d'Hippocrate, (*b*) en ce qui concerne le passage d'une partie de la boisson dans le poumon. Je ne sai point non plus quel étoit le *frere de Philistion*, que (*c*) Cælius Aurelianus cite sans le nommer autrement. Philistion avoit écrit d'ailleurs touchant *la maniére d'aprêter les viandes*, comme le remarque *Athenée*, & comme on le dira encore dans l'article de Dioclès, au livre qui suit. *Ariston* a passé pour Auteur du livre d'Hippocrate *de la Diete*. Diogene Laërce parle de six hommes qui ont porté ce nom, sans conter le Pere de Platon, mais il ne dit pas qu'aucun d'eux ait été Médecin.

Il

a. V. *ci-dessus*, *pag*.205.
b. *Aul. Gell. lib*.17. *cap*.11.
c. *Tardar. pass. lib*.5. *cap*.1.

Il y a un seul mot dans le septiéme livre *des maladies Epidémiques*, touchant un certain *Pythocles*, duquel il est dit qu'il donnoit à ses malades de l'eau, ou du lait mêlé avec beaucoup d'eau.

Galien parle encore d'un ancien Médecin nommé *Philetas*, auquel on avoit attribué le même livre d'Hippocrate qu'on a cité en parlant d'Ariston.

On peut joindre aux précédens le Médecin (a) *Acumenus*, ami de Socrate, de qui Platon & Xenophon parlent avantageusement. Tout ce que ces Auteurs rapportent concernant ses sentimens, c'est *qu'il trouvoit meilleures pour la santé les promenades faites en plein air, que celles qui se faisoient dans les* (b) *Portiques & autres lieux couverts.*

Il reste un ancien Médecin nommé *Ægimius*, de *Vélie*, ou d'*Elide*, que Galien dit avoir le premier écrit touchant le *pouls*; quoi que le titre de son livre fut, (c) *des palpitations*; parce qu'en ce tems-

a V. *le Phædrus de Platon, & Xenophon des faits & dits de Socrate.*

b ἐν τοῖς δρόμοις; *l'on a traduit ces mots., selon le sens de* Mercurial, *qui paroit juste.*

c Περὶ παλμῶν; *au lieu de* περὶ σφυγμῶν. *Gal. de differ. puls. lib.4.*

tems-là, *pouls* & *palpitation* signifioient une même chose; comme on le peut recueillir de quelques endroits d'Hippocrate, ou le dernier de ces mots marque ce que l'on entend par le premier. Si cet *Ægimius*, n'a pas été contemporain des précédens, il aura vêcu pour le plus tard du tems de *Diocles* ou de *Praxagore* dont on parlera dans le livre suivant.



HISTOIRE
DE LA
MEDECINE

Premiére partie.

LIVRE QUATRIEME.

Ce qui s'est passé, par rapport à cet Art, depuis la mort d'Hippocrate jusqu'à Chrysippe exclusivement.

THESSALUS, *&* DRACO, *fils d'Hippocrate.* POLYBE, *son gendre; quelques autres de ses descendans; & quelques personnes du même nom d'Hippocrate.*

HIppocrate laissa deux fils, *Thessalus* & *Draco*, qui suivirent la profession de leur Pere; & une fille qu'il maria à un nommé *Polybe*, aussi Médecin. Les deux fils en eurent chacun un à qui ils donnérent le nom de leur Pere; & ce nom fut si

si estimé dans cette famille, qu'il y en a eu jusqu'à (*a*) sept qui l'ont porté consequutivement, & qui ont tous été Médecins.

L'Ainé des fils d'Hippocrate a été celui qui a fait le plus de bruit. Il passa la plus grande partie de sa vie (*b*) dans la cour d'*Archelaus* Roi de Macédoine. On lui a attribué, comme il a été remarqué, aussi bien qu'à son frère, & même à leurs enfans, quelques-uns des livres qui se trouvent dans le recueil des œuvres d'Hippocrate, déja dès avant le tems de Galien. Ce dernier Auteur appelle Thessalus *un homme admirable.*

(*c*) *Polybe* acquit aussi beaucoup de réputation, & continua d'enseigner les disciples de son Beaupere. On a encore aujourdui quelques livres qui portent son nom; dont les uns traitent *des moyens de conserver la santé*; les autres *des maladies*, & un autre *de la nature de la semence*, où l'on trouve à peu près les mêmes choses qui sont dans Hippocrate. Il est fort probable que ce sont aussi des livres supposez. Ceux qui se trouvent entre les Ouvrages

a *Suidas. V. ci-dessous article de* Praxagore.
b *Galen. in lib. Hippocr. de nat. hum. comment.* I.
c *Galen ibid.*

vrages d'Hippocrate, & qui ont déja passé anciennement pour être de Polybe, font beaucoup plus d'honneur à ce dernier, étans, comme on l'a remarqué précédemment, de tous les livres attribuez à Hippocrate, ceux qui sont le mieux raisonnez, ou dont le raisonnement est le mieux suivi. C'est de l'un de ces livres, qui est intitulé, *de la nature de l'enfant*, qu'est tirée la plus grande partie de ce que nous avons rapporté touchant *la maniére de la conception*, ou de la *formation de l'enfant dans le ventre de sa mere*. On trouve aussi dans le *quatriéme livre des maladies*, que l'on a attribué, d'un consentement presque universel, au même Polybe, un systéme assez ingenieux sur *les causes* des maladies, tirées des *quatre humeurs* établies par cet Auteur, qui sont (*a*) la *pituite*, le *sang*; la *bile*; & *l'eau*.

Galien rend témoignage à Polybe qu'il n'a jamais, abandonné les sentimens d'Hippocrate, ou qu'il n'y a apporté aucun changement, non plus que *Thessalus*; mais cela n'est pas vraisemblable, du moins à l'égard du premier; & si le livre qu'on vient de citer est véritable.

a V. *ci-dessus liv.3. pag.*131.

tablement de Polybe, on y voit déja quelque difference par rapport au systéme dont on a fait mention; mais il se trouve, de plus, que le sentiment concernant *le passage d'une partie de la boisson dans la trachée artere*, qui est, comme on l'a vû, soutenu en plus d'un endroit des œuvres d'Hippocrate, est fortement combatu dans ce livre.

Au reste il ne faut pas confondre les fils de nôtre Hippocrate, avec ceux dont parlent (*a*) *Aristophane*, *Galien*, & *Athénée*, qui étoient si brutaux & si malhonnêtes, qu'ils furent cause, qu'on n'appelloit point autrement à Athenes les gens de ce caractere, que *les fils d'Hippocrate*. Ceux ci étoient fils d'un certain *Hippocrate* Athenien, qui avoit lui-même passé pour un homme de néant.

Il y a encore un autre Hippocrate parmi les Auteurs Grecs qui ont écrit de la *Vétérinaire*, ou de la Médecine des bêtes, & qu'on a recueillis en un volume; ou plutôt ceux qui ont fait ce recueil, ont emprunté le nom du grand Hippocrate, & lui ont attribué des écrits ausquels il n'a eu aucune part.

PRO-

a *Aristoph. in nubibus*; *Galen. quòd animi mores seq. temper. corpor. cap* 4. *Athen. lib.*3.

PRODICUS; DEXIPPUS, & APOLLONIUS. Disciples d'Hippocrate. CTESIAS son parent.

Hippocrate ne se contenta pas d'enseigner son Art à ceux de sa maison. Comme il faisoit la Médicine (a) par un principe d'humanité, & non pas simplement pour en tirer du profit ou de la gloire il voulut bien faire part de ses connoissances à des étrangers; étant le premier des Asclepiades qui en ait usé de cette maniére; en sorte que la Médecine qui avoit été, comme on l'a dit, renfermée dans une seule famille, fut dès lors communiquée à tout le monde, & pût être apprise par tous ceux qui voulurent s'y appliquer. On a vû précédemment le Serment qu'il exigeoit de ses disciples.

L'un des plus considerables fut un nommé *Prodicus* de *Sélymbre*, (b) qu'on a dit avoir inventé la *Médecine des Onguens*, qui consistoit à oindre le corps avec

a *C'est ce que Galien assure, & c'est ce qu'on recueille des maximes d'Hippocrate, que l'on a rapportées.*

b *Plin. lib. 29. cap. 1.*

avec ces ſortes de compoſitions, dans la vûë conſerver la ſanté, & de guérir diverſes maladies.

Cette Médecine ſe rendit ſi commune chez les Anciens, qu'on vint à en abuſer, ſur tout dès qu'on y eut introduit les *Parfuns liquides* ou les *Huiles de ſenteur*, d'où vient cette plainte de Virgile.

(*a*) *Et* Caſiâ *liquidi corrumpitur uſus* Olivi.

Comme on s'en ſervoit autant par plaiſir que par néceſſité, & que les femmes débauchées, & les hommes efféminez en faiſoient une grande conſomption, cet abus fit que les perſonnes graves n'oſoient preſque s'en ſervir, de peur qu'on ne crut qu'ils le faiſoient par le même principe que les autres. D'où vient que le Philoſophe *Ariſtippe* qui ſe trouvoit bien de s'oindre avec ces ſortes de parfuns, faiſoit des imprécations contre les débauchez qui étoient cauſe de la mauvaiſe réputation des parfuns, ou de ceux qui en faiſoient uſage.

Mais il y a de l'apparence que Pline parlant de *Prodicus* confond le diſciple

a *Le* Caſia *étoit une* [illegible] *d'aro*[illegible] *mêloit avec de l'huile d'olive pour* [illegible] *er deur.*

d'Hippocrate avec son maître. La Médecine onguentaire étant de la dépendance de la *Gymnastique*, c'est sans doute à (a) *Herodicus*, & non pas à *Prodicus*, à qui il faut en attribuër l'invention. Le peu de difference qu'il y a entre ces deux noms, & particuliérement entre le H le π, qui en sont les premiéres lettres, a fait qu'on a mis souvent l'un pour l'autre, & que dans les exemplaires manuscrits d'Hippocrate, le premier est tantôt appellé *Prodicus* & tantôt *Herodicus*. (b) Galien ayant suivi la premiére maniére de lire, fait mention de deux Médecins du nom de *Prodicus*, dont l'un étoit de *Lentini* & l'autre de *Sélymbre*, mais il ne dit point duquel il s'agit dans le passage qu'il commente, renvoyant à un autre endroit où il dit l'avoir expliqué. Il y a beaucoup d'apparence que le premier avoit été le maître d'Hippocrate, & le second son disciple. A l'égard de leurs noms comme Platon & Plutarque appellent toûjours celui-là *Hérodicus*, on peut, pour les mieux distinguër, lui conserver ce nom, & appeller le dernier *Prodicus*.

Nous

a V. *ci-dessus liv.2. pag.226.*
b *Comment. in lib.6. Epidemic.*

Nous avons vû ce qu'*Hérodicus* ſavoit faire ; *Prodicus* avoit compoſé divers Ouvrages qu'on trouve citez dans Galien, qui ne paroit pas néanmoins en faire beaucoup de cas. Il l'accuſe de n'avoir pas ſuivi la méthode de ſon maître, ni celle des autres Médecins anciens ; mais de s'être arrêté à pointiller ſur des noms ou des mots, ce qui n'eſt jamais le caractére d'un habile homme dans quelque profeſſion que ce ſoit. Galien rapporte un exemple de cette fauſſe exactitude de *Prodicus*, ſur le mot *Phlegme*; qui eſt Grec, & que les Latins ont rendu par celui de *Pituite*. Tous les autres Médecins anciens avoient entendu par-là une humeur *froide* & *épaiſſe*; mais *Prodicus* luiſeul vouloit que ce qu'on appelloit *Phlegme* fut une humeur *chaude*, fondé ſur l'étymologie de ce mot, tirée d'un autre mot Grec, qui ſignifie (*a*) *brûler*; donnant le nom de (*b*) *Morve* à la premiére ſorte d'humeur, que l'on a dit qui s'appelloit autrement *pituite*.

Dexippus, ou *Dioxippus*, autre diſciple

a Φλέγειν ; *Il ſemble en effet que le mot* φλέγμα *en vienne, Gal. de Hippocr. & Platon. decret. lib.8. cap.6. & de natural. facult. lib.2. cap.9.*

b Βλέννα.

d'Hippocrate étoit de l'Ile de *Cos* comme lui ; *Suidas* remarque qu'il avoit écrit un livre *de la Médecine en general* ; & deux autres, *des Prognostiques*. Le même Auteur ajoûte que *Dexippus* ayant été appellé par *Hecatomnus*, Roi de *Carie*, pour traiter ses fils *Mausolus* & *Pixodarus*, qui avoient chacun une maladie desesperée ; ce Médecin ne voulut y aller qu'à condition que *Hecatomnus*, cesseroit de faire la guerre aux *Cariens* ; sur quoi *Vossius* remarque, (*a*) qu'il faut lire à ceux de *Cos*, au lieu de, aux *Cariens*, étant plus vraisemblable que *Dexippus* ait voulu détourner la guerre qui se faisoit contre sa Patrie ; à quoi on peut ajoûter qu'il n'y a pas de l'apparence que ce Roi attaquât ses propres sujets.

Aulugelle veut que *Dexippus*, ou *Dioxippus*, comme il l'appelle, fut aussi pour le (*b*) passage immédiat de la boisson dans le poumon. Je ne sai rien de sa maniére de pratiquer la Médecine, si ce n'est, qu'on les a blâmés lui & *Apollonius*, qui est le troisiéme des disciples d'Hippocrate

a Πρὸς κώυς ; *au lieu de*, πρὸς καρας. *Voss. de Philosophia.*

b V. *ci dessus dans l'Anatomie d'Hippocrate, & dans l'arti. le précédent, au sujet de* Philistion.

pocrate que nous connoissons, de ce qu'ils donnoient beaucoup à manger à leurs malades, les faisant d'ailleurs mourir de soif. *Erasistrate* disoit d'eux pour les tourner en ridicule qu'ils faisoient douze portions de la sixiéme partie d'une *cotyle* d'eau, qu'ils mettoient chacune dans autant de petites coupes de cire, pour en donner une ou deux, tout au plus, à leurs malades dans l'ardeur de la fiévre; or la *cotyle* étoit une mesure qui ne tenoit que neuf onces d'eau. Mais Galien prétend que ce soit-là un effet de la malignité d'Erasistrate, qui avoit en vûë de faire tomber sur le maître ce qu'il disoit des disciples.

Je ne sai rien de plus, touchant *Apollonius.*

Ctésias Médecin *Cnidien*, vint un peu après les précédens, ayant été contemporain de *Xénophon.* Nous apprenons de (*a*) Galien, qu'il étoit de la famille des *Asclépiades*, & parent d'Hippocrate. Le même Galien remarque que *Ctésias* reprenoit Hippocrate de ce qu'il enseigne le moyen de remettre la *cuisse disloquée*; prétendant que c'étoit en vain qu'on entreprenoit cette reduction, parce que

a *In lib. de artic. comment.* 3.

la tête de cet os étant une fois sortie du lieu de son emboitement, elle ne pouvoit plus y être contenuë; quelque soin qu'on prît pour cela, mais qu'elle retomboit toûjours. Tout ce qu'on sait d'ailleurs, touchant *Ctésias*, par rapport à la Médecine, c'est qu'ayant été fait prisonnier dans la bataille, où *Cyrus le jeune* fut vaincu par son frere *Artaxerxes Mnémon*, il traita ce dernier d'une playe qu'il avoit reçuë au combat. Après quoi il pratiqua la Médecine en Perse, pendant dixsept ans; & trouva d'ailleurs le moyen de se rendre aussi celebre Historien que Médecin, en écrivant l'histoire d'*Assyrie* & de *Perse*, tirée des Archives de ces Païs-là.

Sentimens de PLATON concernant la Médecine.

C'Est aussi dans ce même tems que vivoit *Platon*, étant né dans l'*Olympiade* LXXXVIII. Ce Philosophe suivant les traces de *Pythagore*, de *Démocrite*, & des autres Philosophes Médecins, dont on a parlé, entreprit, aussi bien qu'eux, de traiter de diverses choses qui regardent la *Theorie de la Médecine*, & particulié-

culiétement l'*œconomie du corps humain*, & les *principes* dont il est composé. *Les Pythagoriciens*, dit (*a*) Elien, *se sont fort appliquez à la Médecine*; *Platon s'y est aussi beaucoup attaché*, *aussi bien qu'Aristote & plusieurs autres Philosophes*. On rapportera ici ce qu'il y a de plus considerable sur ce sujet dans les écrits de Platon, autant qu'on le pourra entendre, ce qui n'est pas toûjours fort aisé. On a cru même le devoir rapporter un peu au long; parce qu'il s'il s'y trouve plusieurs choses qui ont du rapport avec quelques sentimens des modernes; & d'autres qui servent à illustrer les sentimens d'Hippocrate.

Platon ayant supposé deux principes generaux de toutes choses; (*b*) *Dieu* & la *Matiére*, il concevoit que la premiére forme que prenoit la matiére étoit *triangulaire*; & que de ces *triangles*, se produisoient en suite les quatre *élémens* sensibles, le *feu*, *l'air*, *l'eau*, & la *terre*, dont tous les *corps* lui paroissoient être composez.

Et, à l'égard du *corps humain*, il croyoit que la *moüelle de l'épine du dos*, étoit l'en-

a *Var. histor. lib.9. cap.22.*
b Θεὸς καὶ ὕλη.

l'endroit par où il commençoit à se former, que cette *moüelle* se couvroit en suite d'*Os*, & que ces os se couvroient de *chairs*. Il prétendoit, en conséquence de ceci, que les *liens* qui *joignent*, ou qui *attachent l'ame au corps*, étoient dans cette moüelle, qu'il appelloit, *le siége de l'ame mortelle*. Car pour *l'ame raisonnable*, il la logeoit dans le *cerveau*, qu'il dit être une *continuation* de cette moüelle, & qu'il regarde comme un champ préparé pour recevoir cette *divine semence*.

Quant à la partie de l'ame d'où dépendent, *la générosité*, *la valeur*, & *la colére*, il la plaçoit auprès de la tête, entre le *diaphragme* & le *col*, c'est à dire dans la *poitrine*, ou dans le *cœur*, en quoi il suivoit Pythagore. Et il vouloit que le *Poumon* environnât le cœur pour le raffraichir, & pour calmer les mouvemens violens de cette ame qui y est logée, p r la fraicheur qu'il reçoit tant de l'air qu'il respire, que de la liqueur qu'on boit, laquelle il supposoit, tomber en partie dans le Poumon; (a) sentiment qui a fait dire à un ancien que Platon avoit apprêté à rire à la postérité pour s'être

a *Aulu-Gelle, liv. 17. chap. 11. Macrob. liv. 17. chap. 15.*

s'être voulu mêler du mêtier d'autrui ; mais celui qui a dit cela n'avoit pas fait réflexion qu'Hippocrate, & d'autres Médecins dont on a parlé précédemment, avoient eux mêmes soutenu cette opinion, & que Platon ne parloit apparemment qu'après eux.

Ce Philosophe concevoit encore une autre *partie* ou *espéce d'ame*, qui recherchoit ou appetoit non-seulement le *boire* & le *manger*, & tout ce qui est nécessaire au corps ; mais qui étoit le principe des *désirs* & de la *cupidité* en general. Cette ame étoit placée entre le *diaphragme* & le *nombril*. Elle étoit logée dans la partie la plus basse & la plus éloignée de la tête, afin qu'elle n'interrompit point, par ses agitations & par ses troubles, *l'ame raisonnable*, qui est *la meilleure partie* de nous mêmes, dans ses méditations, & dans les pensées qu'elle a pour le bien commun. Ces agitations ou ces troubles de l'ame inférieure lui étoient suscitez, par des *spectres* ou par des *phantômes* que le Foye lui présentoit ; le Foye n'ayant été fait poli & reluisant comme un miroir qu'afin qu'il pût réfléchir les images qu'il reçoit & qui lui sont communiquées par *l'esprit*, pour produire du trouble, ou de la tran-

quillité & du plaisir dans *l'ame inférieure*, selon que le foye est lui même, ou troublé par l'amertume de la *Bile*, ou tranquille & calme, par la prédomination des sucs *doux*, & opposez à la Bile.

Outre ce que l'on a dit précédemment du *cœur* & de l'ame qui y est logée, voici ce que Platon pensoit encore touchant ce viscere. *Le cœur*, dit-il, *qui est, en même tems*, (*a*) la source des veines, *& de ce sang qui* (*b*) tournoye rapidement *dans toutes les parties, a été établi comme un* (*c*) *Satellite ou un Sergent, afin que quand la colere s'allume, par le commandement de la raison, au sujet de quelque injustice qui se commet, ou de la part du dehors, ou au dedans, par les désirs ou les passions, d'abord tout ce qu'il y a de sensible dans le corps, se dispose, par l'ouverture de tous ses pores, à écouter ses menaces & à obéir à ses commandemens.*

L'Opinion de ce Philosophe touchant la maniére dont se fait la *respiration*, n'est pas moins particuliére. Il croyoit que, n'y ayant point de *vuide* dans le monde, l'air

a V. *ci-dessus, pag.* 262.
b Περιφέρεται. V. *ci-dessus, pag.* 280.
c V. *ci-dessus, pag.* 306.

l'air qui sort du Poumon & de la bouche par l'*expiration*, rencontrant celui qui environne le corps par dehors, il le pousse, en sorte qu'il le fait rentrer par les pores de la peau & des chairs ; & que ce dernier air s'insinuant jusques dans le plus profond du corps, il vient rem-plir la place que le premier a quittée ; en suite de quoi se portant du dedans au dehors, par la même voye des pores, il pousse celui de déhors, & le fait rentrer dans la bouche & dans le Poumon par l'*inspiration*. On voit par là que Platon confondoit la *transpiration* avec la *respiration*, prétendant que l'une & l'autre se fait tout ensemble, comme par deux espéces de *demi cercles*.

Il croyoit, à l'égard des *chairs*, qu'il entre dans leur composition de *l'eau*, du *feu*, & de la *terre*, & de plus un certain *levain aigre*, ou *picquant*, & *salé*.

Voilà quelques-unes des pensées de Platon touchant le corps humain tel qu'il est dans son état naturel. Quant aux causes de sa destruction, qui sont les *maladies*, la *vieillesse*, & la *mort*, il supposoit en premier lieu que les corps qui sont autour du nôtre ou qui l'environnent, le dissolvent & le fondent continuellement ; en-

fuite dequoi chaque substance qui en sort, ou qui s'en exhále, retourne au principe d'où elle a été tirée. Il supposoit, en second lieu, que le *sang*, qui est, selon lui, *une matiére fluide, formée des alimens par un artifice particulier de la nature, qui les incise & les réduit en petites parties par le moyen d'un* (a) feu *qui s'éleve au dedans de nôtre estomac, & qui suit l'esprit ou l'air*, il supposoit, dis-je, que ce sang, dont la couleur rouge marque évidemment l'impression du *feu* dont on vient de parler, sert à nourrir les chairs, & generalement tout le corps, & à remplir tous les vuides qui s'y trouvent, comme par une espéce d'arrosement ou d'inondation generale.

Cela supposé il disoit, que pendant que nous sommes jeunes, ce sang étant plus abondant dans les parties, ne supplée pas seulement aux dissipations ou à la diminution des chairs, que l'on a dit qui se faisoit tous les jours, mais après avoir remplacé ce qui manque, il fournit encore dequoi augmenter la masse du corps, d'où vient que dans la jeunesse nous croissons, & nous dévenons plus grands ou plus gros. Il n'en est pas de mê-

a Πῦρ αἰωρούμενον ἔντος, καὶ πνεύματι ξυνεπόμενον.

même, dès que nous sommes plus avancez en âge. Il s'en va plus alors de la substance de nôtre corps que le sang n'en peut rapporter ou remettre ; & cela fait que nous diminuons peu à peu.

Il arrive même que les principes dont nos corps sont composez, que Platon appelle des *triangles*, qui, dans nôtre jeunesse, se trouvoient plus forts que ceux dont les alimens sont composez, & qui les réduisoient aisément en leur substance, les rendant semblables à eux ; il arrive, dis-je, que ces triangles viennent à se désunir & à se relâcher, à force d'avoir soûtenu si long-tems le choc des *triangles étrangers* ; & c'est ce qui ameine la *vieillesse* qui est suivie de la *mort* ; particuliérement lors que les triangles dont *la moüelle de l'épine* est faite, se dissolvent & se désunissent, en sorte que les liens avec lesquels l'ame y étoit attachée se rompent entiérement, & la laissent en liberté.

Pour ce qui est des maladies qui nous attaquent en tous les âges, & qui avancent le tems ordinaire de la mort, il croyoit que nos corps étant composez des quatre élémens qu'on a nommez, les désordres qui survenoient à ces élémens

en étoient les principales cauſes. Ces déſordres conſiſtoient dans l'excès ou dans le défaut de chacun des élémens, lors qu'ils ne conſervoient pas la juſte proportion de leur premier mélange, ou lors que changeant de place, ils paſſoient de la leur propre dans une place étrangére.

Il ajoûtoit, pour s'expliquer plus particuliérement, que le *feu* venant à exceder, on voyoit naître des *fiévres continuës & ardentes*. Que ſi *l'air* excedoit, il produiſoit des fiévres *quotidiennes intermittentes*. Si c'étoit *l'eau*, la *fiévre tierce* ne manquoit point de venir; & ſi c'étoit la *terre*, la *fiévre quarte* ſuivoit. La terre, étant la plus peſante de tous les élémens, c'eſt ce qui faiſoit qu'il lui falloit quatre fois autant de tems qu'au feu, pour ſe remuër, & aux autres élémens à proportion.

Platon ne s'en eſt pas tenu ſeulement à ces generalitez, il entreprend encore d'expliquer en particulier les changemens qui arrivent dans nôtre corps, par rapport au *ſang* & aux *humeurs*, & qui ſont les cauſes les plus prochaines des maladies. Pendant que le *ſang* ſe conſerve dans ſon état naturel, ce Philoſo-

phe

phe concevoit, comme on l'a déja remarqué qu'il sert à nourrir le corps & à le conserver en santé. Mais lors que les *chairs* viennent à se *corrompre* ou à se *fondre* & à se *résoudre*, l'humeur qui en sort rentrant dans les veines, y porte cette corruption, & changeant le sang en diverses maniéres, le rend *jaune*, de *rouge* qu'il étoit, & *amer*, ou *aigre*, ou *salé*; en sorte que ce qui étoit *pur sang*, devient en partie *bile*, & *phlegme*, ou *sérositez*, ce qu'on appelle *bile*, continuë Platon, se produit en particulier de ce qui s'est fondu des plus vielles chairs; c'est une humeur qui prend diverses formes, & qui varie beaucoup, soit par rapport à la *couleur*, soit par rapport au *goût*; mais on en distingue principalement deux espéces; la *bile jaune*, qui est *amere*, & la *bile noire*, qui est *aigre* & *picquante*. Quant au *phlegme*, & aux *sérositez* ou aux *eaux*, il semble que Platon les confonde ou qu'il n'en face qu'une sorte d'humeur. Le *phlegme*, selon lui, se produit de la fonte des nouvelles chairs; & les *sérositez* ou les *eaux*, qui paroissent sous le nom particulier de *sueur*, ou de *larmes*, ne sont que du *phlegme fondu* ou résout. Il semble même qu'il confonde, en un au-

antre endroit, le phlegme & les sérositez avec la bile, lors qu'il dit que ce qu'on appelle *phlegme aigre*, est la même chose que *la sérosité de la bile noire*. Mais dans l'explication des effets de ces humeurs, il se retranche aux deux principales, qui sont la (a) *bile* & le *phlegme*, & il reconnoit que ces deux sucs, sont les causes de toutes les maladies, entant qu elles se mêlent avec le sang.

Lors que la bile s'évapore au dehors, ou qu'elle se jette, du côté de la peau, elle cause les diverses espéces de tumeurs accompagnées d'inflammation, que les Grecs appelloient (b) *phlegmons*; mais lors qu'elle est retenuë au dedans, elle produit toutes sortes de maladies (c) *brûlantes*. La bile se rend particuliérement nuisible, lors qu'étant mêlée avec le sang, elle rompt l'ordre de ses *fibres*, qui sont selon lui, de certains filamens répandus dans le sang, pour faire qu'il ne soit ni trop clair ni trop épais, afin que d'un côté il ne s'évapore pas, & que de l'autre il puisse toûjours se mouvoir aisément dans les veines. Cette même

a V. *ci-dessus*, *pag.* 330. 331.
b V. *ci-dessus*, *pag.* 406.
c Πυρετώδη νοσήματα.

me bile continuant ses ravages, après avoir brisé les fibres du sang, pénétre jusques à la moüelle de l'épine, & s'en va détruire les liens de l'ame dont on a parlé ; à moins que le corps, (c'est à dire toutes les chairs) venant à se fondre ou à se résoudre, cela ne lui ôte sa force. Lors que cela arrive, la bile vaincuë & contrainte de sortir du corps, se jette par les veines dans le bas ventre & dans l'estomac, d'où elle sort par les selles & par le vomissement, à peu près comme ceux qui s'enfuyent d'une Ville émuë par une sédition, & cause en passant les *flux de ventre*, les *dysenteries*, & autres décharges, qui sont souvent salutaires.

Le *phlegme doux* ou *insipide* produit les *enflures*, & quelques impuretez de la peau ; & lors qu'il s'y mêle quelques vésicules d'air, on l'appelle alors (*a*) *phlegme blanc*. Que si ce phlegme se mêle avec la *bile noire*, & qu'il pénetre dans les reservoirs du cerveau, il cause l'*Epilepsie*, ou le *Haut mal*.

Quant au phlegme *aigre* ou *salé*, il est la cause de toutes les maladies compri-

ses

a *C'est le nom d'une espéce d'hydropisie dans Hippocrate.* V. *ci-dessus pag.* 406.

ses sous le nom de *catherres*, ou de *fluxions*; & il apporte du désordre & de la douleur dans tous les lieux où il se jette.

Il faut enfin remarquer l'idée que Platon avoit de la *matrice*, ou de ses proprietez, & de quelques-unes de ses maladies. (a) *La matrice*, disoit-il, *est* un animal *qui souhaite ardemment de concevoir; & si on le laisse trop long-tems sans porter du fruit, il s'irrite, & court deçà delà par tout le corps; en sorte que bouchant les passages de l'air, il ôte la respiration, & cause de grandes inquiétudes & une infinité de maladies.*

Voilà quelles étoient les opinions de Platon sur les causes des maladies. On ne s'arrêtera pas à faire des réflexions sur tout cela. On s'attachera seulement à ce qu'il dit touchant *l'aigreur*, & la *salure* des humeurs; cette remarque étant importante à l'histoire de la Médecine, à cause des divers systemes que l'on a bâtis dans la suite sur ce sujet. Hippocrate avoit déja parlé de *l'aigre* & du *salé*, mais comme il a plûtôt traité de cette disposition des humeurs pour montrer quels effets elle produit, que pour en indiquer l'origine, il faut voir ce que Pla-

a V. *ci-dessus*, *pag*.329.

Platon aura découvert de plus à cet égard.

On doit premiérement observer que ce Philosophe parle d'une *aigreur* & d'une *salure* qui se trouvent *naturellement* dans le corps & pendant qu'on est en santé. Telle est *l'aigreur* & la *salure* des *chairs*, qu'il dit avoir été composées *d'eau*, de *feu*, de *terre*, & outre cela d'un *levain aigre* & *salé*, comme on l'a déja remarqué ci-dessus. Il ne dit point d'où vient ce *levain*; mais il semble, de la maniére qu'il en parle, qu'il soit tiré de quelqu'autre matiére que des élémens ordinaires, ou que ce soit quelque chose de different de l'eau, du feu, & de la terre, qui concourent, pour leur part, à la formation des *chairs*.

Platon reconnoit, en second lieu, une *salure* & une *aigreur*, qui *ne sont pas naturelles*, & qui se trouvent dans les humeurs qui causent les maladies. Il semble d'abord que cette aigreur & cette salure viennent aussi de la source de l'aigre, & du salé naturel, c'est à dire des chairs, qui ne se corrompant & se dissolvant infectent, selon lui, le sang, & le changent en *bile* & en *phlegme*. Mais on peut dire que ce dernier aigre ou salé, est quel-

quelque chose de fort different du premier, quoi qu'il vienne des chairs, puis que celui-là est un effet de leur corruption, au lieu que l'autre est le principe de leur conservation ; mais Platon ne s'expliquant pas là-dessus on n'en dira pas davantage.

Il ajoûte une troisiéme sorte d'aigreur, qui est celle de la *bile noire*, qui devient *aigre, d'amere*, qu'elle étoit, lors que l'amertume qui lui est naturelle, *s'attenuë* & se *subtilise* jusqu'à un certain degré. On pourroit dire que le mot Grec, que l'on a traduit par (a) *aigre*, pourroit aussi bien signifier, & dans ce dernier passage & dans tous les autres qu'on a citez, *picquant*, ou *aigu*, que *aigre*, les Grecs n'ayant qu'un seul mot pour exprimer l'une & l'autre de ces qualitez ; mais il est clair par l'opposition que Platon fait de ce mot à celui par lequel il désigne (b) l'*amer*, qu'il faut traduire le premier par, *aigre*, & non par, *picquant*, ce dernier n'étant pas si naturellement opposé à l'amer, comme *l'aigre*.

Platon parle encore ailleurs de *l'aigre*, & de la maniére dont il agit sur la langue. Il prétend qu'il tire son origine des choses

a Ὀξὺ. b Πικρὸν.

choses *acres* & *picquantes*, qui ont été subtilisées ou attenuées en se pourrissant; & il lui attribué d'être l'Auteur des *fermentations* & des *ébullitions*, qui se font lors que des humeurs grossiéres & terrestres viennent à se mouvoir, & à s'enfler ou à s'élever.

Il faut enfin remarquer à l'égard de ces mots, ὀξὺς, ὀξεία; & ἁλμυρὸς, ἁλμυρά; *aigre*, & *salé* ou *salée*, qui sont des *adjectifs*; que Platon leur joint le même *substantif* qu'Hippocrate leur avoit joint, qui est celui de δύναμις, qu'on peut traduire par les mots de, *force*, *puissance*, *faculté* ou *vertu*, selon le sens d'Hippocrate; aussi bien que par le mot de *goût*, ou *saveur*; δύναμις ὀξεία; *sapor acidus*, saveur aigre, comme a traduit *Serranus*.

Au reste Platon croyoit à peu près comme Hippocrate que les maladies avoient un certain tems fixé pour leur durée. *Comme le tems de la vie de chaque animal est réglé par le sort, dès qu'il vient au monde, ce tems ne pouvant être avancé ou differé que par un effet des passions, qui viennent aussi elles-mêmes par un espéce de nécessité, de même*, disoit-il, *les maladies doivent nécessairement faire leur cours, & l'on doit plûtôt les adoucir, ou entreprendre d'arrêter*

rêter leur progrès par le moyen d'une bonne conduite par rapport au (a) boire, *au* manger & à l'exercice, *que par le moyen des* medicamens, *sur tout de ceux qui sont* (b) purgatifs, *qui ne doivent être employez qu'en des cas extrêmement pressans; autrement d'un petit mal vous en faites un bien grand, & au lieu d'un seul mal vous en attirez plusieurs.*

On void parce qu'on vient de dire que Platon ne s'éloigne guére des principes d'Hippocrate, & comme il a vêcu en même tems que lui, ou fort peu après, étant né dans l'*Olympiade* LXXXVIII. il y a de l'apparence qu'il a tiré diverses choses de ses écrits, sur tout témoignant, comme il fait, d'avoir beaucoup d'estime pour cet ancien Médecin. On peut voir ce qui a été dit (c) ci-dessus des sentimens de Platon touchant la *Médecine Gymnastique*.

On trouve, dans Galien, la description de quelques *médicamens* qui portent le nom de *Platon*, comme s'il en avoit été l'inventeur; mais ils étoient apparemment

a V. *la manière dont Hippocrate traitoit les maladies aigues.*

b V. *ci-dessus pag.* 463. c V. *pag.* 235.

ment de quelqu'autre Platon, ou plûtôt on avoit pris le nom de ce Philosophe pour leur donner plus de crédit.

Nous rapporterons, pour la fin, ce que Platon pensoit touchant quelques-unes des qualitez nécessaires à un Médecin. *On doit avoir,* dit-il, *dans une Ville, de bons Médecins, qui, outre l'étude requis pour apprendre leur profession, ayent vêcu, dès leur jeunesse, avec un grand nombre de malades, & ayent eux-mêmes passé par toutes sortes de maladies, étant naturellement infirmes, ou valétudinaires.* Cette maxime est entiérement opposée à celle d'Hippocrate, (*a*) qui veut un Médecin qui se porte bien.

Quelques-uns ont encore remarqué que Platon avoit choisi exprès *l'Academie*, qui étoit le lieu le plus mal sain d'Athénes, pour y demeurer avec ses disciples, par cette même raison que ce lieu étoit mal sain; dans la pensée que la mauvaise disposition du corps rendoit l'esprit meilleur; mais il est bien permis de douter que ce Philosophe eut cette vûë.

a V. *ci-dessus dans les maximes generales d'Hippocrate.*

NICOMACHUS *Pere d'Aristote.*

LE pere d'Aristote, qui s'appelloit *Nicomachus*, vivoit à peu près du tems de Platon. Il étoit de *Stagire* dans la Macédoine, & Médecin du Roi *Amyntas* pere de *Philippe*. Il étoit de la famille des Asclepiades, aussi bien qu'Hippocrate, & il se disoit descendu d'un fils de *Machaon*, dont on a parlé, qui portoit le même nom que lui. Ce Medecin avoit écrit, à ce que dit *Suidas*, six livres concernant la Médecine, & un livre de Physique; mais il ne nous est rien resté de tout cela.

ARISTOTE.

ON auroit du parler ici de quelques Médecins qui ont vêcu avant ce Philosophe, & qui ont pû être contemporains de son Pere; mais après avoir vû ce que Platon, qui a été son maître, avoit contribué à l'avancement de la Médecine, on a cru devoir joindre immédiatement après, ce que le disciple y a ajoûté.

Aristote avoit écrit deux livres intitulez,

tulez, (a) *De la Médecine*, mais nous ne les avons plus aujourdui, non plus que ceux dont le titre étoit, (b) *Livres concernant l'Anatomie.* Diogene Laërce lui attribuë un autre livre intitulé, (c) *De la Pierre.* On trouve ce livre traduit en Latin dans le *Theatre Chimique*, avec un autre qui traite *Du parfait Magistere*, c'est à dire de la *Pierre Philosophale*; mais ils sont l'un & l'autre visiblement supposez.

Si Aristote avoit écrit un livre du titre de celui que Diogene Laërce cite, supposé qu'il falut entendre, par la *pierre*, la *pierre Philosophale*, il n'y a pas de doute que ce livre auroit fait plus de bruit parmi les Anciens, au lieu qu'on n'en trouve ni traces ni vestiges dans tous les Auteurs que nous avons, & qui ont écrit pendant l'espace de plus de cinq cens ans, qui se sont écoulez entre le prétendu Auteur de ce livre, & celui qui le cite. A l'égard de ce dernier, il n'est pas impossible qu'on attribuât déja de son tems à Aristote le livre en question; mais il est plus probable qu'il y a une faute dans le texte

a Ἰατρικά. *Diogen. Laërt. in vit. Aristot.*

b Ἀνατομῶν; & ἐκλογὴ ἀνατομῶν.

c Περὶ τῆς λίθου.

On aura occasion de dire encore un mot là-dessus dans l'Article de *Theophraste*, qui suit immédiatement.

Ce n'est pas de côté-là qu'Aristote a travaillé pour la Médecine; c'est en écrivant les autres livres que l'on a citez les premiers. Mais comme ces livres se sont perdus nous serions obligez de finir ici, ce qui concerne la Médecine de ce Philosophe s'il ne nous étoit heureusement resté son *Histoire des animaux*, & celle *de leurs Parties*, & de leur *Generation* ou l'on trouve plusieurs choses curieuses par rapport à *l'Histoiré des Animaux* en general, & à *l'Anatomie* en particulier. (*a*) *Alexandre le Grand*, de qui il avoit été Précepteur, ayant envie de connoître la nature & les differentes proprietez des animaux, lui ordonna de travailler à cette recherche, & lui fournit pour cela, outre la somme de *huit cent talens*, qui font près d'un *Million d'or*, plusieurs milliers d'hommes, de divers quartiers de l'Asie & de la Grece, qui avoient ordre de lui obéir, & de lui communiquer tout ce que le mêtier de la chasse

a *Plin. lib.*8. *cap.*16. *Athen. lib.*9. *cap.*23. & *lib.*8. *cap.*11.

chasse & de la pêche leur pouvoit avoir appris, & de nourrir exprès toutes sortes d'animaux, pour découvrir ce que chacun avoit de particulier.

Il semble qu'avec ces secours il devoit mettre au jour quelque chose de fort exact sur cette matiére. Cependant les Anciens ont déja remarqué qu'il avoit avancé plusieurs choses contraires à la vérité. On pourroit l'excuser, à cet égard, en disant qu'il l'a fait sur la foi d'autrui, n'ayant pû tout voir, ou tout faire lui-même ce qu'il auroit été nécessaire qu'il vit & qu'il fit; Mais supposé qu'il eut été obligé en quelques occasions, de s'en tenir au rapport des gens dont on a parlé, comme, par exemple, en ce qui regarde certaines proprietez des animaux, que le hazard seul fait découvrir; il y en a d'autres où il devoit travailler lui même, où du moins être present, & diriger le travail d'autrui. Telles sont les choses qui concernent l'Anatomie. Quelle opinion peut-on concevoir de l'exactitude de ce Philosophe, à cet égard, lors qu'on lui voit soûtenir, *que tous les animaux ont le col flexible, & composé de vertebres, à la réserve des* Loups, *& des* Lions, *qui ont cette*

partie composée d'un seul os; & lors qu'il assure, *que les os des Lions n'ont point de moüelle*, contre toutes les expériences qu'on en a faites. On peut consulter le savant (*a*) Borrichius sur les autres erreurs où il est tombé par rapport à l'Anatomie du *Lion*, & à celle de l'*Aigle*, & du *Crocodile*.

Ceux qui ont donné au public la dissection d'un Lion faite à Paris il y a quelques années dans l'Academie des Sciences, ont aussi pris soin de faire voir les bévuës de ce Philosophe touchant l'Anatomie de cet animal. Tout ce qu'ils remarquent en fait peut-être véritable. Il n'y a qu'un seul endroit ou ils semblent faire dire à Aristote une chose à laquelle il n'a jamais pensé. On trouve ces paroles dans (*b*) un de ses livres; Φαίνεται λέων τῶν ζώων ἁπάντων πλεῖστον μετειληφέναι, τῆς τοῦ ἄρρενος ἰδέας, que l'interprête Latin traduit ainsi; *Videtur Leo animalium omnium perfectissimum animal in assumendo maris formam.* Ces Messieurs expliquent ces mots, comme si Aristote avoit voulu dire par-là; *que le Lion a, par excellence, & plus que*

a *Hermet. Ægyptior. & Chymicorum sapientia.*

b *De physignomia*, *cap*.5.

que tous les autres animaux, *les marques visibles & apparentes de la perfection de son sexe*, ce sont leurs propres termes ; & ils allèguent, comme une preuve que ce Philosophe s'est trompé, que *l'ouretre* du Lion, c'est à dire *le canal de la verge*, jointe à ses ligamens, ne sort dehors que de la longueur de trois pouces & demi. Leur conclusion seroit juste si Aristote avoit voulu dire, comme ils le croyent, & Monsieur Borrichius avec eux, *que le Lion est celui de tous les animaux mâles qui a la partie qui distingue le sexe la plus grande & la plus apparente*; mais c'étoit, à mon avis, le plus loin de sa pensée, & je crois qu'il n'a entendu autre chose si ce n'est *que le Lion est celui de tous les animaux mâles*, *qui se distingue le plus aisément d'avec les femelles de son espéce*, *par son* air mâle ; *ou, si vous voulez*, *qui se distingue des autres animaux mâles*, *par un* air fier, *&* véritablement mâle, *qui lui est particulier*. Je traduis le mot Grec, *ἰδέα*, par le François, *air*, qu'on peut rendre par le Latin, *species*, qui répond précisément au Grec, l'étymologie étant la même.

Les dissections qu'Aristote avoit faites de divers animaux d'espéces differentes,

de *bêtes à quatre piez*; d'*oiseaux*; de *poissons*; d'*insectes* lui avoient appris diverses choses touchant les usages des parties de chacune de ses espéces. On ne s'attachera pas ici à examiner ce qu'il dit sur cette matiére, c'est à dire sur les differences qui se rencontrent entre ses parties, & leurs usages, parce que cela nous meneroit trop loin, & que ce n'est pas proprement de nôtre sujet. On touchera seulement en peu de mots ce qui regarde la construction & les usages des parties qui sont communes aux animaux parfaits, tels qu'est l'homme, & les animaux à quatre piez.

Aristote regardoit le *Cœur*, comme *le principe & la source des veines & du sang*; *Le sang*, ajoutoit il, *passe du cœur dans les veines*, (a) *mais il n'en vient d'aucun endroit dans le cœur.* Il disoit, de plus, qu'il sort deux veines du cœur, l'une du côté droit, qui est la plus grosse, & l'autre du côté gauche, qui est la plus petite, & qu'il appelloit *Aorte*; sur quoi il faut remarquer, en passant, que ce Philosophe

a *De partib. animal. lib 3 cap 4. Je ne sai comment ceux qui trouvent la* circulation *dans Aristote s'accommodent de ce passage. Ce sera un affaire à voir dans la suite.*

losophe est le premier, à ce que dit (*a*) Galien, qui ait ainsi nommé la *grande artére*, ce qui prouve que le livre (*b*) *du cœur*, où ce nom se trouve n'est pas d'Hippocrate. Aristote croyoit que ces deux veines distribuënt le sang à toutes les parties du corps. Il prétendoit d'ailleurs qu'il y eut *trois cavitez* dans le cœur, qu'il appelle des *ventricules*. De ces trois ventricules, celui du milieu, dont il ne marque pas plus précisément la situation, est, selon lui, le principe commun des autres, quoi qu'il soit le plus petit; le sang qu'il contient est aussi le plus temperé & le plus pur. Le sang du ventricule droit est le plus chaud; & celui du gauche, est le plus froid, ce dernier ventricule étant le plus grand des trois. Il assure que ces ventricules ont communication avec le *poumon* par des vaisseaux qui sont differens des deux grandes veines dont on a parlé, & qui se distribuënt dans toute la substance du poumon.

Il ne faisoit pas seulement sortir du cœur les *veines*, ou les vaisseaux qui contiennent le sang; il vouloit aussi que les *Nerfs* en tirassent leur origine, & voici

a *De venar. & arter. dissection.*

b V. *ci-dessus, pag.* 278.

soutient même formellement (*a*) que les esprits ne peuvent être contenus dans les nerfs.

Mais si Aristote attribuoit de si nobles usages au cœur, le *Cerveau* n'étoit, à son avis, *qu'une masse composée d'eau & de terre, qui ne contient aucun sang, & qui est privée de tout sentiment.* L'office de cette *masse froide* est, disoit-il, de *raffraichir*, ou de *temperer la chaleur du cœur :* Mais outre qu'il donne ailleurs cet emploi au *poumon*, il ne dit pas de quelle maniére il concevoit que le cerveau peut s'en acquiter. Et quoi que le cerveau soit immédiatement placé sur la *moüelle de l'épine*, & qu'il soit attaché avec elle, il prétendoit que la substance de la moüelle fut quelque chose de tout different de celle du cerveau, celle-là étant une espéce de sang préparé pour la nourriture des os, & par conséquent étant *chaude*, au lieu que celle-ci est, comme on l'a dit, *trés-froide*. Il faisoit d'ailleurs si peu de cas du cerveau, que s'il ne le mettoit pas tout à fait au rang des excremens, il croyoit qu'on ne doit pas le conter entre les parties du corps qui ont de la continuité,

a *Lib. de spiritu.*

tinuité, & qui ſont jointes & liées les unes aux autres, mais qu'il falloit le regarder comme une ſubſtance qui eſt d'une nature particuliére & differente de celle de toutes les autres parties.

Quant aux autres viſceres, tels que ſont le *Foye*, la *Rate*, & les *Reins*, il croyoit que leur prémier & leur principal uſage eſt de *soûtenir les veines*, qui ſeroient pendantes ſans eux, & de les affermir en leur place. Outre ce prémier uſage il leur en aſſignoit quelques autres. Le *Foye* aide à la coction des viandes, qui ſe fait dans l'eſtomac, & dans les boyaux; par la chaleur qu'il communique à ces parties, dont on parlera plus particuliérement dans la ſuite. La *Rate* n'eſt pas d'un uſage ſi univerſel, & elle n'eſt, à ſon conte, néceſſaire que par accident, pour détourner & pour ramaſſer & cuire les vapeurs humides qui s'élévent du ventre; d'où vient que les animaux en qui ces vapeurs prennent un autre cours n'en ont qu'une trés-petite, comme ſont les *oiſeaux* & les *poiſſons*, dont les plumes & les écailles ſont formées & nourries de cette humidité; & ces animaux, par la même raiſon, n'ont, diſoit-il, ni *reins* ni *veſſie*.

Les (*a*) Reins ne sont aussi selon lui que pour le *mieux être* seulement ; leur office est d'imbiber une partie de l'excrément qui se porte dans la vessie, dans les animaux en qui cet excrément est trop abondant, afin de décharger d'autant la vessie. Il ajoûte, (*b*) un peu plus bas, que les humeurs se *filtrent* ou se *coulent*, par la substance des Reins, en quoi il toucheroit de plus près à l'usage que l'on a attribué dans la suite à ces parties, mais il parle de cette affaire assez obscurément.

(*c*) Les *Testicules* sont encore des parties faites par la Nature *pour le mieux*, & non pour une *absoluë nécessité*. Aristote disoit, *qu'il y a deux canaux veineux qui viennent de l'Aorte dans les testicules ; & deux autres qui y viennent des reins ; que ces derniers contiennent du sang, mais que les premiers n'en contiennent point. Qu'il sort de la tête de chaque testicule, ou de l'une de leurs extrémitez ; un autre canal plus gros & plus nerveux, qui se recourbant & s'appetissant remonte vers les premiers, étant contenu dans une même membrane, & va se rendre*

a *De partib. animal. lib. 3. cap. 7.*
b *Ibid. cap. 9.*
c *Histor. animal. lib. 3. cap. 1.*

dre à la racine de la verge. Il ajoûtoit, *que ce dernier canal ne contient plus du sang, mais une liqueur blanche, & que venant comme on vient de le dire, se terminer à la verge ou vers le col de la vessie, il rencontre-là une ouverture qui va dans la verge, autour de laquelle il y a comme une espéce de* (a) gousse *ou* d'écorce.

Cela supposé il disoit, *que lors qu'on coupe les testicules à quelque animal, tous les canaux dont on a parlé se retirent; & que c'est à cause de cette rétraction que les châtrez ne peuvent plus engendrer*; & pour preuve de cela, *il citoit l'exemple d'une vache, qui s'étant accouplée avec un taureau d'abord après qu'il eut été châtré, & avant que les canaux de la semence se fussent retirez, conçut.* Il s'explique encore plus particuliérement (*b*) en un autre endroit touchant l'usage des testicules, disant, *qu'ils ne font point partie des canaux ou des réservoirs de la semence, & qu'ils n'ont rien de commun avec eux; mais qu'ils leur servent seulement de* contrepois *pour les attirer embas; & pour retarder le mouvement de la semence; à peu près comme les pierres que les tisserans attachent à leurs toiles*; & il ap-

a Οἷον κέλυφος.
b *Histor. animal. lib.* 1. *cap.* 4.

portoit comme une preuve de l'inutilité des testicules pour le reste, ou pour le fait principal, l'exemple des *poissons* & des *serpens*, qui *étant*, à ce qu'il croyoit, *privez de cette partie, ne laissent pas d'engendrer*.

(a) Il vouloit, au reste, que la *conception* se fit, par le mêlange de la *semence de l'homme* avec le *sang menstruel* de la femme, dans la matrice, ne donnant aucune part en cette affaire à la *semence de la femme*, qui n'étoit, selon lui, qu'un excrément de la matrice, que quelques femmes répandent, & d'autres non, sans que ces derniéres soient, pour cela moins propres à concevoir, ou soient privées du plaisir qui accompagne le coït, ce plaisir venant du chatouillement qui est causé par l'écoulement des esprits dans les parties qui servent à la generation.

Quant au lieu où se fait la coction des alimens, & à la maniére dont elle se fait, voici ce qu'Aristote pensoit là-dessus. Les alimens, disoit-il, se préparent premiérement dans la *bouche*, des animaux qui usent d'une nourriture qui a besoin d'être coupée ou hachée, mais il ne faut pas croire qu'il se face-là quelque espéce de

a *De generat. animal. lib.1. cap.20.*

de coction; la viande y est simplement réduite en petites parties, afin qu'elle puisse plus aisément se cuire & être pénétrée, après qu'elle est descendue dans le *ventre supérieur* & dans *l'inférieur*, qui sont tous deux destinez à ce dernier office, c'est à dire à cuire les alimens. Et comme la bouche est l'ouverture par laquelle entre la nourriture, qui est sans préparation; & *l'œsophage*, le canal qui porte cette nourriture jusques dans le ventre supérieur, ou le *ventricule*, il faut pareillement qu'il y ait d'autres ouvertures par le moyen desquelles toutes les parties du corps tirent la nourriture dont elles ont besoin, du ventre & des intestins, comme d'une espéce de crêche; & ces ouvertures ou ces canaux sont les veines du mésentere. Comme les plantes, poursuit nôtre Philosophe, tirent leur nourriture par leurs racines qui sont répanduës dans la terre, de même les animaux tirent la leur par ces veines, qui sont autant de racines pour attirer du ventre & des intestins, le suc qui y est contenu, ces derniéres parties étant, à l'égard des animaux, ce qu'est la terre, à l'égard des plantes. Il dit encore ailleurs, que les veines dont on vient de parler sont -
des -

des ramaux de la *grande veine* & de *l'aörte*, & qu'elles vont toutes se rendre aux intestins. Pour ce qui est de *l'Omentum*, Aristote croyoit qu'il aide conjointement avec le foye à la coction des viandes, échauffant de sa part les parties où elle se fait, & ausquelles il est contigu, par le moyen de sa graisse qui est chaude.

Il disoit de plus, à l'égard de la coction des alimens, & en explication de ce qui a été dit précédemment, qu'elle se fait partie dans le ventre supérieur, & partie dans l'inférieur, que la masse des alimens, ou la nourriture étant encore trop récente, ou n'étant pas encore assez cuite, tant qu'elle est dans le ventre supérieur, c'est à dire dans le *ventricule*; & étant privée de tout son suc, ou de tout ce qu'elle a d'utile en sorte qu'il n'y reste plus que la crasse & l'excrément, après qu'elle est descenduë au fond du ventre inférieur; il faut nécessairement qu'il y ait un espace entre deux, dans lequel la nourriture *se change* & où elle ne soit ni cruë ni réduite en excrément. Cet espace, ajoûte-t-il, est ce menu boyau, qu'on appelle *jejunum*, qui est immediatement après le ventre supérieur, & qui tient par consequent, le milieu entre ce

ventre, dans lequel on a dit que les alimens ſont encore en partie cruds, & le fond du ventre inférieur, qui ne contient que des excrémens.

Voilà quels ſont les lieux ou ſe fait ſelon Ariſtote, la coction des alimens. A l'égard de la maniére dont elle ſe fait, ce Philoſophe appelle cette coction une eſpéce *d'élixation*, c'eſt à dire qu'il prétend que les alimens ſe cuiſent dans nôtre corps comme les viandes qu'on fait *boüillir* dans un pot; & cela par la chaleur des parties voiſines qui ſont principalement le foye, & l'omentum, comme il a déja été remarqué.

Au reſte on void par ce qu'on vient de dire du boyau *jejunum*, & par la diſtinction qu'Ariſtote fait ailleurs du *colon*, du *cœcum*, & du *rectum*, que l'on coneſſoit déja alors les boyaux un peu plus diſtinctement que l'on ne faiſoit du tems d'Hippocrate, qui ſemble n'en avoir reconnu que deux, le *colon*, & le *rectum*, comme on l'a obſervé ci-deſſus.

Quant à l'uſage du *poumon*, ou à la maniére dont la *reſpiration* ſe fait; Ariſtote prétendoit que le cœur s'enflant, par trop de chaleur il oblige le poumon & la poitrine de s'enfler & de ſe mouvoir auſſi, &

& de recevoir par consequent l'air, qui de là s'insinuë dans le cœur, pour le rafraichir en y entrant, & pour emporter, lors qu'il en sort, les vapeurs épaisses & chaudes qui exhalent de ce viscere, & servir en même tems à former la voix; l'air étant d'ailleurs nécessairement obligé d'entrer dans le poumon à mesure qu'il s'enfle, pour éviter qu'il n'y ait du vuide, qui est une chose que la nature abhorre.

(*a*) Aristote ne dit pas grand chose de la fabrique de l'oreille. Il remarque seulement que le dedans est tourné en forme de *coquille*, qui va aboutir à un *os*, qui est, dit-il, semblable à l'oreille, & où le son parvient comme dans le dernier vaisseau qui le reçoit. Il n'y a point de passage de là au cerveau; mais il y en a un *qui va au palais*; & une *veine* descend du cerveau jusques au même endroit, c'est à dire, jusques à l'os de l'oreille. Ce Philosophe dit (*b*) ailleurs que l'ouïe se fait par le moyen de l'air extérieur qui meut *l'air intérieur*, ou l'air *qui est renfermé dans l'oreille*; & il ajoûte que si la

a *Histor. animal. lib.*1. *cap.*21.
b *De anima lib.*2. *cap.* 8.

la *membrane* de l'oreille est mal disposée, on n'entend pas, par la même raison, qu'on ne void pas, quand la tunique de l'œil est dans le même état.

(*a*) Le *Nez*, a un canal qui est separé en deux par un cartilage. Il y a des veines qui sont jointes au cerveau, mais qui viennent du cœur, lesquelles se vont rendre dans ce même canal, qui est l'organe de l'odorat, entant qu'il reçoit l'air extérieur, & ce qui y est répandu.

La *Chair* est, comme on l'a déja remarqué, l'organe du *Toucher*. La *Langue* est celui du *Goût*, étant molle & spongieuse, & d'une nature approchante à celle de la chair.

(*b*) L'*Oeil*, s'étend jusqu'au cerveau, & il est situé de côté & d'autre, sous une *petite veine*. (*c*) L'humeur qui est dans l'œil, & qui fait qu'il void, c'est ce qu'on appelle la *prunelle*. (*d*) L'œil a cela de particulier entre tous les organes des sens, qu'il est humide & froid, ou qu'il contient une humeur froide, & humide, qui

a *De generat. animal. lib.2. cap.6.*
b *Histor. animal. lib.1. cap.11.*
c *Histor. animal. lib.1. cap.9.*
d *De generat. animal. lib.2. cap.6.*

qui n'y est pas dés le commencement, ou qui n'est pas d'abord dans sa perfection; mais qui se sépare ou distille de la partie la plus pure de l'humeur du cerveau, par les canaux que l'on void qui vont de l'œil à la membrane du cerveau.

Il est aisé de voir par ce qu'on vient de dire qu'Aristote ne donnoit aux *nerfs* aucune part dans ce qui regarde les sens ou les sensations, & comment auroit-il reconnu, en cette occasion, les nerfs, ou leur ministére, ayant l'idée qu'il avoit du cerveau.

Le *Diaphragme*, qu'il appelle *Diazoma*, ou la membrane qui sépare le bas ventre de la poitrine, n'a point d'autre office, selon Aristote que celui de séparer ces deux cavitez differentes, afin que celle d'enhaut où est le siége de l'ame, ne soit pas infectée des vapeurs qui s'élévent de celle d'embas.

Voilà ce que l'on a recueilli des écrits de ce Philosophe concernant l'Anatomie. Au reste il faut remarquer que tant lui, que Platon, ont appellé également du nom de *veines*, les *veines proprement dites*, & les *Arteres*; & qu'ils n'ont donné le nom d'*Artere*, qu'à la *canne du poumon*, qu'on a appel-

lée

lée (*a*) *l'Apre Artere*; d'où l'on peut inferer que si on trouve dans (*b*) Hippocrate la mot *Artere*, dans le sens des modernes, ce mot y a été ajoûté, ou les livres dans lesquels il se rencontre ne sont pas de lui.

Le seul endroit que je sache, ou il semble qu'Aristote donne le nom d'*arteres* aux *arteres proprement dites*, c'est dans son livre *de l'Esprit*; où dit, en termes exprès; *que la* peau *est composée d'une* veine, *d'une* artere, *& d'un* nerf; *d'une veine*, ajoûte-t-il, *car la peau rend du sang quand on la picque*; *d'un nerf, car elle se peut étendre*; *d'une artere, car elle est transpirable*. On pourroit dire qu'Aristote à entendu parler, en cet endroit, des *arteres proprement dites*, & qu'il ne leur fait contenir que de *l'esprit* selon l'opinion de *Praxagore* & d'*Erasistrate*, de laquelle on parlera dans la suite, & qu'ils avoient peut-être prise de lui. Il se pourroit aussi que ce livre ne fut pas d'Aristote.

Il faut encore faire une autre remarque im-

a Τραχεῖα, âpre, inégale, *par opposition aux arteres proprement dites, que les Anciens appelloient* λεῖαι ἀρτηρίαι Læves arteriæ, arteres unies.

b V. *ci-dessus, pag.* 261. *& dans le volume suivant, liv.* 1. *article d'Erasistrate.*

importante, touchant l'Anatomie d'Aristote, c'est qu'il n'avoit jamais dissequé que des bêtes, & que de son tems, on n'avoit pas encore osé anatomiser des cadavres humains. C'est ce qu'il insinuë lui même lors qu'il dit, (*a*) *que les parties internes du corps humain sont inconnuës, ou qu'on n'a rien de bien certain là dessus; mais qu'il en faut juger par la ressemblance qu'elles doivent avoir avec les parties des autres animaux, qui ont du rapport avec chacune d'elles.* Je suis supris que (*b*) Riolan ait soûtenu le contraire, & encore plus qu'il l'ait voulu prouver par des passages d'Aristote qui ne font rien au fait; mais il n'est pas le seul à qui la prévention, & l'entêtement pour les Anciens, ont fait faire de semblables bévuës. On dira encore un mot sur cette matiére dans le premier livre du Volume suivant, lors qu'il s'agira d'*Herophile*. Aristote avoit aussi écrit quelques livres touchant les *plantes*, dont il nous en resté quelques-uns; mais où il traite cette matiére plûtôt en Philosophe qu'en Médecin.

Il étoit né dans l'*Olympiade* XCIX. &

a *Histor. animal. lib.*1. *cap.*16.
b *Anthropograph. lib.*1. *cap.*4.

& il mourut l'an troisiéme de la CXIV. *Olympiade*, âgé, à ce conte là, d'environ soixante trois ans. Il étoit, comme on l'a vû, fils de Médecin, & de la famille des Asclépiades. Il appartenoit encore à la Médecine par un autre endroit, mais qui ne lui a pas fait beaucoup d'honneur. (*a*) *Epicure* lui a reproché qu'étant jeune il avoit consumé tout son patrimoine en débauches, & qu'après avoir été à la guerre pendant quelque tems, il s'étoit mis à (*b*) vendre des Antidotes dans les marchez, jusques à ce que l'école de Platon ayant été ouverte, il enrreprit d'étudier sous ce Philosophe.

THEOPRHASTE.

THéophraste qui succeda à Aristote, ou qui prit la conduite de son école après sa mort, a fait aussi quelque chose pour la Médecine. Les plus considerables de ses Ouvráges qui soient venus jusqu'à nous, sont ceux qu'il a écrit sur les *Plan-*

a *Diogen. Laërt. & Hesychius Milesius in vita Epicuri.*

b *On verra plus particuliérement dans la suite ce que signifie le mot φαρμακοπωλεῖν, que Diogene Laërce employe en cet endroit.*

Plantes. Mais comme les Plantes peuvent être regardées, par rapport à l'*Agriculture*, par rapport à la *Physique*, & par rapport à la *Médecine*, on peut dire que Théophraste, non plus qu'Aristote, n'a eu principalement en vûë d'en parler que comme Physicien, & c'est ce qui l'a obligé à examiner plûtôt la maniére dont elles croissent & dont elles germent, & les parties qui les composent, que leurs proprietez Médecinales, quoi qu'il touche quelquefois ce dernier sujet en passant Mais comme il en a décrit plusieurs, on aura occasion de dire encore un mot de son travail à cet égard, dans l'article de *Dioscoride*.

Il nous est encore resté quelques petits livres de Théophraste, touchant les *Vertiges*; les *Défaillances*; les *Sueurs*; & la *Paralysie*; dans lesquels il traite aussi ces matiéres en Philosophe & non pas en Médecin, c'est à dire qu'il recherche simplement les causes de ces maladies sans parler des remedes qu'il y faut apporter. Il dit à l'égard des vertiges, qu'ils viennent *lors qu'un* esprit étranger, *ou une* humidité superfluë *se porte dans la tête*, *ou*, comme il parle, *autour de la tête*; *soit que cela vienne de quelque espéce de nourriture*,

riture, comme du vin, ou de quelque autre humeur, ou enfin pour avoir tourné la tête en rond. Car ajoûte-t-il, *le lieu qui est autour du cerveau,* ou *le cerveau,* (façon de parler Grecque) *est, naturellement humide, & quand quelque esprit étranger y entre, il fait de la violence après qu'il s'y est insinué, & pousse* l'humidité naturelle jusques dans les veines, *en la faisant mouvoir en rond; en sorte que cet esprit fait le même effet que si quelcun prenoit la tête & la faisoit tourner en rond, étant indifferent que la même chose se face au dedans ou au dehors.*

La *Paralysie* arrive, par un *refroidissement,* ou par une *privation & un défaut d'esprits,* ou *de l'esprit. Car* ajoûte-t-il, *c'est l'esprit qui est l'auteur de la chaleur & du mouvement, en sorte que s'il devient immobile, le sang, ou l'humide se réfroidissent nécessairement. Et c'est par cette raison que l'on se sent les piez engourdis, aussi bien que les parties supérieures lors qu'elles sont pressées par une chaise, ou de quelque autre maniere, cette compression arrêtant ou interceptant l'esprit, qui ne pouvant plus se mouvoir comme à l'ordinaire, cause le réfroidissement du sang.*

On void par ce qu'on vient de dire que ce Philosophe ne pensoit pas mieux aux nerfs dans ces occasions, (*a*) qu'Hippo-

(a) V. *ci dessus, pag.* 200.

crate ; & qu'il ne connoissoit pas mieux leurs usages que son Maître Aristote.

Nous avons aussi un livre de Théophraste qui est intitulé, *Des Pierres*, où il traite de toutes les differentes pierres, fines & autres, de leur nature, de la maniére dont elles se forment, des lieux où on les trouve, &c. Et comme on voit par le Catalogue de ses écrits qu'il a donné à quelques-uns de ses livres les mêmes titres qu'Aristote avoit donnez aux siens, il se peut que l'on ait changé le pluriel en singulier dans le titre du livre d'Aristote *de la Pierre*, dont on a parlé précédemment.

HERACLIDE de PONT.

IL y eut encore, à peu près dans le même tems un autre Philosophe qui se mêla de la Médecine. Ce fut *Héraclide de Pont*, qui avoit étudié partie sous *Speusippus* disciple de Platon, partie sous Aristote. Cet Héraclide avoit écrit un livre *des Causes des maladies*; & un autre intitulé περὶ τῆς ἄπνου; Ce qu'il appelloit ἄπνους, c'est à dire, *sans respiration*, étoit une maladie dans laquelle on demeuroit quelquefois, à ce que disoit cet Auteur, trente

trente jours ſans reſpirer, comme ſi on étoit mort, ſans pourtant que le corps ſe corrompit. L'on a vû ci-deſſus qu'*Empédocle* avoit gueri une femme de cette maladie, qui eſt une eſpéce de *ſuffocation de mere.* Diogene Laërce remarque qu'il y a eu quatorze hommes illuſtres qui ont porté le nom d'*Héraclide*; entre leſquels il y en a eû deux Médecins, ſans conter celui dont on vient de parler. Le premier qui eſt le huitiéme des quatorze fut diſciple d'*Hiceſius*, Médecin dont on parlera dans la ſuite; le ſecond étoit de *Tarente*, qui fut un fameux *Empirique*, duquel on fera auſſi l'hiſtoire. On peut ajoûter à tous ces Héraclides, le pere d'Hippocrate, & *Héraclide Erythréen*, dont on parlera auſſi bien-tôt.

DIOCLES.

IL eſt tems que nous quittions les Philoſophes & que nous remontions un peu plus haut, pour reprendre les Médecins. Le premier de ceux de cette profeſſion après Hippocrate & ceux de ſa famille, qui ait fait du bruit; c'eſt *Diocles* de *Caryſte*, que les Athéniens apelloient,

 pour

pour cette raison, *le (a) second Hippocrate.* (b) Tous les anciens Auteurs conviennent qu'il a suivi de près ce pere de la Médecine, lui ayant succedé à l'égard du tems & à l'égard de la réputation. On le fait auteur d'une lettre que nous avons encore aujourdui, & qui est adressée à *Antigonus* Roi d'Asie ; ce qui marqueroit que Diocles vivoit du tems de ce Successeur d'Alexandre, & non pas (c) du tems de *Darius* fils d'*Hystaspes*, comme l'ont écrit deux Auteurs modernes. Mais les erreurs de Chronologie que l'on a fait voir ci-dessus au sujet des prétenduës lettres d'Hippocrate, font que l'on ne peut guere conter sur cette sorte de preuve ; la lettre de Diocles n'étant pas moins suspecte que celles dont on vient de parler. Ceux qui ont fait vivre Diocles en même tems que Darius fils d'Hystaspes,

a *Theodor. Priscian.*

b *Plin. lib. 26. cap. 2. Celsi præfatio.*

c *Tiraquellus de nobilitate cap. 21. & après lui Wolfgangus Justus in Chronolog. Medicor. Ce dernier veut même qu'il ait vêcu sous Darius fils d'Hystaspe & sous Antigonus, quoi qu'il se soit écoulé deux siécles entiers entre ces deux Princes.*

ſtaſpes, ſe ſont manifeſtement trompez. Les autres ſont auſſi allez, plus bas qu'il ne falloit, ſi je ne me trompe moi-même. Quoi qu'il en ſoit, on trouve dans la lettre dont il s'agit, des preceptes touchant la conſervation de la ſanté, qui conſiſtent à prévoir les maladies par de certains ſignes, & à les prévenir en faiſant de certains remedes. Le corps y eſt diſtingué en quatre parties, la tête; la poitrine; le ventre; & la veſſie, & l'on y void les remedes qui ſervent à garentir ces parties de leurs maladies ordinaires. Pour la tête on propoſe des gargariſmes dans la vûë de la purger, & des frictions. Pour la poitrine on conſeille le vomiſſement après le repas, & à jeun. A l'égard du ventre, on inſinuë qu'il faut le tenir libre, non par des médicamens mais par un bon régime, uſant de bletes, de mercuriale, d'ail bouilli, de l'herbe appellée patience, du bouillon du chou, & de confitures au miel. Pour ce qui eſt des maladies de la veſſie, on indique quelques remedes qui provoquent les urines, comme ſont les racines de ſéleri, & de fenouil, cuites dans du vin, avec de l'eau où l'on aura fait cuire du daucus, du ſmirnium, de l'aunée, & des poix chiches.

Diocles avoit écrit divers livres de Médecine qui se sont perdus. Il y en avoit un entr'autres qui étoit intitulé, *Des maladies; de leurs Causes; & de leur Cure.* Galien en cite un fragment concernant une *maladie appellée mélancholique ou flatueuse*, où Diocles parle de cette maniére; (a) *Il y a une maladie dont le siége est vers le ventricule, & que quelques-uns appellent maladie mélancholique, d'autres, maladie flatueuse ou venteuse, dans laquelle après avoir pris de la nourriture difficile à se cuire, on rend une salive claire & en quantité. On a des rapports aigres, des vents, & de la chaleur dans les hypochondres, avec un murmure ou grand remuement non pas d'abord mais quelque tems après; & quelquefois de violentes douleurs d'estomac, qui à quelques-uns s'étendent jusqu'au dos. En suite les viandes étant cuites tout cela s'arrête, & revient derechef après que l'on a pris de la nourriture; & les mêmes accidens attaquent quelquefois à jeun, & quelquefois après le repas, en sorte qu'on vomit les viandes crues, & quelquefois des phlegmes amers & chaus, ou aigres, dont les dents sont quelquefois agacées. Et la plus part de ces maladies commencent dès la jeunesse, mais comme que ce soit, ou en quel tems qu'elles commencent elles durent long-tems.*

On

a *De locis affect. lib. 3. cap. 7.*

On peut soupçonner poursuit Diocles, *que ceux qui en sont atteints ont plus de chaleur qu'il ne faut dans les veines qui reçoivent l'aliment de l'estomac, & que le sang qu'elles contiennent s'est épaissi. Car il conste que ces veines sont obstruées ou bouchées, par cette preuve sensible, que la nourriture ne se distribuë pas dans le corps, mais demeure dans le ventricule sans se cuire; & au lieu de passer dans les canaux qui la doivent recevoir, & d'aller, pour la plus grande partie de là dans le bas ventre, on la rend le jour suivant par le vomissement. On a d'ailleurs une preuve qu'il y a plus de chaleur qu'il n'y en doit avoir naturellement, tant par la chaleur que ces malades sentent, que parce qu'ils se trouvent sur le champ soulagez quand ils prennent des choses raffraichissantes.* Diocles ajoûte *que quelques-uns disent que dans ces maladies l'orifice du ventricule qui est joint aux boyaux, s'enflamme; & que cette inflammation fait l'obstruction, & empêche que les alimens ne descendent au tems accoûtumé dans les boyaux, en sorte que leur séjour dans le ventricule cause le gonflement, la chaleur & les autres accidens dont on a parlé.*

Diocles avoit encore un sentiment particulier sur la cause des Fiévres. *Il faut,* disoit-il, *juger des choses qui nous sont cachées, par celles que nous voyons. Or comme nous remarquons*

que les inflammations externes, les absiès, & les playes, sont suivies de la fiévre; lors que la fiévre vient à quelcun, quoi que nous ne découvrions extérieurement ni absiès ni playe, ni inflammation, il ne faut pas laisser de croire qu'il y a quelque chose de semblable au dedans du corps.

Quant à sa pratique elle étoit à peu prés la même que celle d'Hippocrate. Il *saignoit*, il *purgeoit* comme lui, & dans les mêmes occasions. On peut voir plus particuliérement comme il traitoit chaque maladie dans *Cælius Aurelianus*. Le même (*a*) Cælius rapporte que Diocles faisoit avaller une *pilule* ou *bale de plomb* à ceux qui avoient la maladie nommée *Ileus*, qui est un remede que je ne trouve pas dans Hippocrate, & dont Diocles a peut-être été l'inventeur. Il distinguoit entre *Ileus* & *Chordapsus*, qui sont deux noms qu'Hippocrate semble donner à la même maladie. Diocles vouloit que le dernier de ces noms marquât une maladie du menu boyau, & le dernier, une maladie du gros boyau.

Il exerçoit aussi la *Chirurgie*, & il avoit entr'autres choses inventé un instrument pour tirer le fer d'un dard lors qu'il étoit resté

a *Acutor. pass. lib.3. cap.*17.

resté dans une playe. On appelloit encore cet instrument de son nom du tems de Celse. Il avoit de même inventé des maniéres de (*a*) *bandages* pour la tête, qui portoient aussi son nom.

Et pour ce qui regarde *l'Anatomie*, Galien remarque que ce Médecin a été le premier qui ait écrit *de l'Administration Anatomique*, c'est à dire, *de la maniére dont il faut s'y prendre, & de l'ordre qu'il faut suivre pour dissequer & pour démontrer les parties du corps*; & il rend en même tems cette raison du silence de ceux qui avoient précedé Diocles, & de ce qui l'obligea à écrire sur cette matiére. (*b*) *Avant Dioclès*, dit Galien, *la Médecine étant presque toute renfermée dans la famille des Asclépiades, les péres enseignoient l'Anatomie à leurs enfans, & les accoûtumoient dès l'enfance à dissequer des animaux; en sorte que cela passant de pere en fils, comme par une tradition manuelle, il étoit inutile d'écrire de quelle maniére cela se faisoit, puis qu'il étoit autant impossible qu'ils l'oubliassent que les lettres de l'alphabet, qu'ils avoient apprises presque en même tems. Mais l'Art de la Médecine étant sorti de cette famille par le moyen des disci-*

a *Galen. de fasciis.*
b *De administrat. Anatom. lib. 2.*

disciples qu'Hippocrate avoit commencé de faire, Dioclès voulut écrire sur ce sujet, en faveur de ceux qui n'étoient pas issus de peres Médecins.

Voilà ce que dit Galien de Dioclès. Celui ci néanmoins, au rapport du même Galien, n'avoit pas pénétré fort avant dans l'Anatomie. Il s'en étoit apparemment tenu à ce qu'en avoient fait ses Prédécesseurs, qui n'étoient pas grans Anatomistes, (*a*) comme on l'a déja remarqué précédemment, en même tems que l'on a dit un mot sur le passage de Galien qu'on vient de rapporter.

Au reste ce Médecin rend témoignage à Diocles qu'il faisoit aussi la Médecine par un principe d'*humanité*, comme avoit fait Hippocrate, & non pour le *profit* ou pour la *gloire*, qui sont les principaux motifs qui font agir les autres Médecins. Il en parle d'ailleurs comme d'un grand homme en son Art & il assure qu'il possedoit toute la Médecine.

Athénée fait mention d'un livre de Dioclès qui traitoit *des poisons*, & d'un autre qui enseignoit (*b*) *la maniére d'apprêter les viandes*. Le même Athénée nous

a V. *ci-dessus*, pag. 187.

b *Ce livre étoit intitulé* ὀψαρτυτικόν

nous apprend que plusieurs autres Médecins Anciens, avoient écrit sur ce dernier sujet. Il nomme entre les autres *Philistion*, dont on a parlé ci-dessus, *Erasistrate*, *Philotime*, *Eutydeme*, *Glauque*, & *Dionysius*. Il y a de l'apparence que leur but n'étoit pas tant de plaire au goût, comme de rendre les viandes plus propres pour la santé. Néanmoins Platon se plaint *de ce que* (a) *l'Art des Cuisiniers, s'étant introduit dans la Médecine, sous le prétexte de rendre les viandes plus saines, il produisoit un effet tout contraire; & il prétend que cet Art est la même chose à l'égard de la Médecine, que* (b) l'Art de farder *ou* de parfumer *est à l'égard de la* (c) *Gymnastique, dont on a parlé précédemment. Il appelle* l'Art des Cuisiniers, *&* l'Art de farder ou d'embellir, *les flateurs de la Médecine & de la Gymnastique.*

Dioclès avoit aussi écrit en particulier *des maladies des femmes*. Il avoit encore composé un livre qui étoit intitulé, *des semaines*, où il traitoit sans doute des *jours critiques* à peu près comme Hippocrate. Il y a eu un autre Dioclès *Chalcédonien*

a Ὀψοποιητική.
b Κομμωτική.
c *V. ci-dessus, pag.* 226.

donien qui est cité par (*a*) Galien, mais je ne sai quand il a vêcu.

PRAXAGORE.

PRaxagore vint peu de tems après Dioclès, ayant pû vivre, pour le plus tard, du tems d'*Aristote*. Son pere s'appelloit (*b*) *Nicarchus*. (*c*) Il étoit de l'Ile de Cos aussi bien qu'Hippocrate & de la même famille, c'est à dire de la famille des Asclépiades, avec cette particularité qu'il en fut le dernier, & que cette famille finit avec lui. C'est ce que remarque Galien, qui ne s'accorderoit pas en cela avec *Suidas*, qui veut qu'il y ait eu jusqu'à sept descendans d'Hippocrate, qui ayent porté ce même nom, & qui ayent tous été Médecins; mais je crois que l'on en doit plûtôt croire Galien.

Praxagore a été conté comme le troisiéme après Hippocrate qui ait dignement soûtenu l'honneur de la Médecine raisonnée. Galien en parle fort avantageusement, & comme d'un homme qui entendoit très-bien son métier. Il avoit com-

a *Médicamentor. local. lib.7. cap.4.*
b *De dissectione vulvæ, cap. ultimo.*
c *Method. med. lib.1.*

composé plusieurs livres que nous n'avons plus aujourdui. Le même Galien en cite quelques-uns, comme celui qui avoit pour titre, *de l'usage de l'abstinence*; ceux où il traitoit *des accidens ordinaires & extraordinaires des maladies*; un autre qui étoit intitulé des *choses naturelles*, ou *qui arrivent naturellement*; & un autre enfin concernant les *médicamens*.

Il passoit de son tems, pour un grand Anatomiste; mais tout ce qu'il avoit pû écrire sur ce sujet, ayant été perdu, nous ne savons rien de ses sentimens à cet égard, si ce n'est qu'il croyoit avec *Aristote*, *que les* Nerfs *viennent du* Cœur. Il ajoûtoit (*a*) *que les* arteres *se changent en* nerfs, *à mesure que leur cavité s'étrécit en approchant des extrémitez.* Il soûtenoit aussi avec ce Philosophe, *que le* Cerveau *ne sert presque à rien*, & il ne le regardoit que comme *un appendice de la moüelle de l'épine.* Il vouloit, de plus, que (*b*) les *Arteres* ne continssent aucune *humeur*; sentiment que nous verrons poussé plus loin par *Erasistrate*. Sur quoi il faut remarquer qu'on peut tirer d'ici une preu-vé

a *Gal. de Hippocr. & Platon. decret. l. 1. c. 6.*
b *De dignoscendis pulsib. lib. 4. cap. 2.*

vé que Praxagore eſt le premier Auteur qui ait diſtingué des veines, les *arteres proprement dites*; les Médecins des ſiécles précédens ayant également nommé du nom de *veines*, les *veines* & les *arteres*, comme on l'a déja obſervé précédemment.

Praxagore eſt encore le premier qui ait diſtingué avec plus d'exactitude qu'on n'avoit fait auparavant les humeurs ou les ſucs qui ſe trouvent dans le corps. (*a*) *Rufus Epheſius*, remarque qu'il diſoit que de ces ſucs, l'un étoit *doux*, l'autre (*b*) *également mêlé*, ou *temperé*; l'autre (*c*) reſſembloit à du *verre*, qui étoit une eſpéce de phlegme fort pénétrant; l'autre étoit *aigre*; l'autre *nitreux*; l'autre *ſalé*; l'autre *amer*; l'autre de la couleur du *pourreau*, l'autre de celle du *jaune d'œuf*; Il ajoûtoit encore deux autres eſpéces de ſucs, l'un qu'il appelloit (*d*) *râclant*, c'eſt à dire qui produiſoit un ſentiment ſur la partie comme ſi on la *racloit* avec un couteau ou autre inſtrument ſemblable;

a V. *l'article de l'Anatomie d'Hippocrate, & celui* d'Ariſtote.

b Ἰσόκρατος.

c ὑαλοειδής.

d ξυστικός.

ble; l'autre qu'il nommoit (a) *fixe.* (b) La plupart des maladies dépendoient, selon lui, des dispositions des humeurs qu'on vient de marquer, & il ne croyoit pas qu'on dût chercher les causes des maladies ailleurs que dans les sucs en general, ni par consequent les causes de la santé. (c) Galien fixe le nombre des sucs que Praxagore avoit distinguez, à *dix*, sans conter le *sang* qui fait l'onziéme, mais il ne spécifie pas quels ils étoient.

On trouve aussi divers échantillons de la pratique de Praxagore dans *Cælius Aurélianus.* L'on y remarque, entr'autres choses, qu'il étoit fort pour les (d) *vomitifs.* Il en donnoit dans *l'Esquinancie,* & dans les *Convulsions.* Il en donnoit encore dans *l'Ileus*, aussi bien qu'Hippocrate, mais il alloit plus loin que lui, prétendant qu'on devoit les continuër jusques à ce que les excrémens sortissent par

a στασιμος. *Ces noms étoient véritablement nouveaux, aussi bien que ceux qui sont tirez des couleurs du* pourreau *&* *du* jaune d'œuf; *mais pour ce qui concerne les sucs que Pranagore appelloit* doux, salez, amers, aigres, nitreux, *Hippocrate les avoit déja envisagez comme tels avant lui.*

b *Galen. introductio, cap 9.*

c *De naturalib. facultat. lib 2 cap. 9.*

d *Cal. Aurel. acutor. lib. 3. cap. 17.*

par la bouche, ce qui est un accident qui arrive sur la fin de cette maladie, sans qu'on ait donné de vomitif. Il paroit d'ailleurs avoir été fort hardi Praticien, en ce que, dans cette même maladie, lors que les premiers remedes n'operoient pas il vouloit qu'on fit une incision au ventre, & même au boyau; pour en faire sortir l'excrément, & qu'on le recousit en suite. Cet exemple, & ceux qu'on a apportez précédemment font voir qu'on a essayé, dès les commencemens de la Médecine, presque tous les moyens de se tirer d'affaire, qui peuvent naturellement venir dans l'esprit, pour dangereux qu'ils ayent été. Du reste Praxagore pratiquoit à peu près comme Hippocrate. Il croyoit (a) *que la fiévre commençoit par la veine cave, ou que le siége de la fiévre étoit dans le tronc de la veine cave, entre le foye & les reins.* Il eut plusieurs disciples, entre lesquels les plus considerables ont été *Hérophile*, *Philotimus*, & *Plistonicus*, dont on parlera dans le livre suivant.

PE-

(a) *Rufus Ephes.*

PETRON.

ON peut mettre ici un certain *Petron*, ou *Petronas*, que Celſe dit avoir vêcu avant Eraſiſtrate, & Hérophile, & auſſi-tôt après Hippocrate. (*a*) Galien, après avoir parlé de ceux qui macérent leurs malades par de trop longs jeunes, blâme ce Pétron pour être allé à l'autre extrémité, c'eſt à dire pour leur avoir donné trop de nourriture. Mais le premier Auteur que nous avons cité nous apprend quelque choſe de la Méthode de ce Médecin, qui eſt aſſez ſingulier. (*b*) *Petron*, dit-il, *faiſoit bien couvrir les fébricitans, afin de les mettre dans une grande chaleur & dans une grande ſoif. Après cela lors que la fiévre commençoit à ſe relâcher, il leur donnoit à boire de l'eau froide: & ſi par ce moyen il pouvoit leur procurer de la ſueur, il jugeoit qu'il les avoit ſoulagez. Lors qu'ils ne ſuoient point il leur donnoit davantage d'eau & les faiſoit vomir, & s'il arrivoit qu'ils fuſſent délivrez de la fiévre, de l'une ou de l'autre de ces maniéres, il leur donnoit d'abord de la chair de porc rôtie, & du vin. Que s'ils n'en étoient pas encore quittes, il les faiſoit derechef vomir, à force de boire de l'eau ſalée.*

ME-

a *Comment. in lib.* 1. *Hippocr. de victûs ratione in acutis*

b *Celſ. lib.* 3. *cap.* 9.

MENECRATE; CRITOBULE.

CE Médecin étoit de *Syracuse*, & il vivoit du tems de *Philippe* Roi de Macédoine pere d'Alexandre. Il avoit si bonne opinion de lui-même ou de son métier, qu'il crut qu'il falloit faire revenir le tems auquel les Médecins passoient pour des Dieux ; apparemment (*a*) l'epithete dont Homere régale *Machaon*, étoit fort de son goût. Il se faisoit appeller *Jupiter* ; mais Philippe le mortifioit extrêmement. Ce Prince ayant reçu une lettre de Ménécrate, qui commençoit ainsi ; *Ménécrate Jupiter* (*b*) *souhaite toute sorte de prosperité au Roi Philippe*; il lui fit cette réponse ; *Philippe* (*c*) *souhaite la santé à Ménécrate*, voulant lui marquer qu'il étoit malade d'esprit ; & afin qu'il n'en doutât pas, Philippe ajoûta, *qu'il lui conseilloit d'aller à Anticyre*, Isle fameuse pour l'abondance de *l'Ellebore*

a Ἰσόθεος φώς. Homme égal à un Dieu. *C'est un épithete qu'Homere donne aussi à quelques autres de ses autres Héros.*

b Χαίρειν, ou εὐπραγεῖν, se réjouïr, *ou* être joyeux; *ou* être en prospérité.

c ὑγιαίνειν ; se porter bien. *Tous ces termes se mettoient également au dessus des lettres, mais le dernier étoit équivoque, comme en cette occasion.*

bore qui y croiſſoit, & dont on guériſſoit les fous, comme on l'a remarqué (*a*) ci-deſſus. *Plutarque* attribuë la même choſe au Roi *Agéſilaus.*

Philippe fit un autre affront ſignalé à Mênécrate. L'ayant invité à un repas fort magnifique, il fit mettre pour lui une table à part, en un lieu fort élevé, avec un Encenſoir deſſus; & il donna ordre que pendant que les autres conviez feroient bonne chere à une autre table de la même chambre, on le repût de fumée. (*b*) *Elien* dit que Ménécrate ſe réjouïſſoit, au commencement, de l'honneur qu'on lui faiſoit, juſques à ce que la faim le preſſa.

(*c*) *Athénée* nous apprend d'autres particularitez de la conduite de ce Médecin, qui ne ſont pas moins plaiſantes. *Ménécrate*, dit cet Auteur, *avoit accoûtumé d'engager & de faire faire des promeſſes par écrit à ceux qu'il avoit gueris de la* maladie ſacrée, *qu'ils lui obéiroient, & qu'ils le ſuivroient à l'avenir comme les valets font leur maître.* Athénée ajoûte qu'un nommé *Nicoſtrate*, qui étoit d'Argos, ayant

a *Pag.469.* b *Variar. hiſtor. lib.12.c.5.*
d *Deipnoſophiſt. lib.7. cap.10.*

ayant été délivré par Ménécrate de cette maladie, alloit après lui habillé comme un *Hercule*, & prenoit le nom de ce demi-dieu. Un autre, nommé *Nicagoras*, le suivoit, avec l'habit de *Mercure* assorti des *aîles* & du *caducée* qu'on faisoit porter à ce Dieu. *Astycreon* faisoit le troisiéme sous le nom & en l'équipage d'*Apollon*. Un quatriéme étoit ajusté comme *Esculape*. Pour Ménécrate, il avoit une robe de pourpre, une Couronne d'or à la tête, & un Sceptre à la main, avec une chaussure comme celle des Dieux. Il courut toutes les Villes de la Grece en cet état, avec sa troupe divine. Il écrivit un jour au Roi Philippe en ces termes; *Vous régnez dans la Macédoine. Vous pouvez, lors qu'il vous en prend la fantaisie, faire périr ceux qui se portent bien; mais moi je puis rendre la santé à ceux qui ne l'ont pas, la conserver à ceux qui l'ont, & même les faire venir jusqu'à l'âge le plus avancé, pourvû qu'ils me soient soûmis. Les Macédoniens sont vos gardes & se tiennent auprès de vôtre personne; je tire le même service de ceux qui ont été guéris par mon moyen, & à qui moi, qui suis Jupiter, ai donné la vie.*

L'Histoire de ce Médecin servira à divertir le Lecteur si elle n'est utile à autre chose. Il y a eu dans la suite un autre *Ménécrate*, dont on parlera en son lieu, & qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, comme a fait (*a*) *Vossius*.

a *De Philosophia, cap.* 11.

Il y avoit dans le même tems un autre Médecin, apparemment plus sage que Ménécrate, qui s'appelloit *Critobule.* (a) Celui-ci réüssit si heureusement à tirer de l'œil de Philippe une flêche dont il avoit été blessé, & à le traiter de cette blessure, qu'il n'en eut point le visage défiguré.

PHILIPPE; GLAUCIAS; ALEXIPPUS; PAUSANIAS, ALEXIAS; ANDROCYDAS.

ENtre les Médecins d'Alexandre le Grand, il y en avoit un nommé *Philippe, Acarnanien,* à qui il témoignoit tant de confiance, qu'il prit en sa présence une médecine qu'il lui aportoit, avant que le Médecin eut pû lire une lettre qu'Alexandre lui remit en même tems, par laquelle on donnoit avis à ce Prince que Philippe devoit l'empoisonner. Je pense que ce pourroit bien être le même *Philippe* qui est appellé *Épirote* par (b) *Celse*, l'Acarnanie faisant partie de l'Epire. Ce dernier Philippe, dit cet Auteur, se trouvant dans la cour du Roi Antigonus, & ayant promis de guérir un de ses Courtisans qui étoit atteint d'une espéce d'*hydropisie*, des moins mauvaises, n'eût pas le succès qu'il attendoit, par la mauvaise conduite de ce malade; qui au lieu de

a *Plin. lib.7. cap.37.* b *Lib.3. cap.21.*

de s'abstenir de prendre de la nourriture, & de boire, comme on le lui ordonnoit, mangeoit jusqu'aux cataplâmes qu'on lui appliquoit, & buvoit son urine. Il n'est pas impossible que le même Philippe, qui avoit été Médecin d'Alexandre, le fut aussi d'Antigonus son Successeur en Asie. On voit au reste que ce Médecin suivoit en quelque maniére la méthode d'Hippocrate, qui vouloit qu'on bût & qu'on mangeât très-peu dans l'hydropisie, comme on l'a remarqué précédemment. L'Auteur de cette histoire ajoûte qu'un autre Médecin fameux qui avoit été disciple de Chrysippe, avoit assuré par avance que le malade dont on vient de parler ne guériroit point ; & que sur ce qu'on lui dit que Philippe avoit promis de le guerir, il répondit *que Philippe n'avoit égard qu'à la maladie, mais que lui regardoit au naturel ou à l'humeur du malade, qu'il étoit persuadé qui n'observeroit point le régime qu'on lui prescriroit.* On a cru que ce dernier Médecin, ne pouvoit être qu'*Erasistrate*, duquel on parlera dans le livre suivant.

Glaucias, autre Médecin d'Alexandre, ne fut pas si heureux que le précedent. Ce Prince lui ayant imputé la mort d'*Hé-*

d'*Héphestion* son favori, qu'il avoit traité dans sa derniére maladie, le fit crucifier.

Plutarque parle encore de deux autres Médecins d'Alexandre ou des Grands de sa Cour, dont l'un s'appelloit *Alexippus*, & l'autre *Pausanias*; remarquant que le premier ayant guéri *Peucestas* d'une maladie, Alexandre lui écrivit pour l'en remercier; & que le dernier étant dans le dessein de donner de l'*Ellebore* à *Craterus*, ce Prince lui écrivit aussi, partie pour lui témoigner la peine où il étoit touchant la maladie de Craterus, & partie pour exhorter ce Médecin à prendre toutes les précautions nécessaires pour donner ce remede à propos.

Pline fait aussi mention d'un Médecin nommé *Androcydas*, qui écrivoit à Alexandre en ces termes; *Quand vous beuvez du vin, souvenez vous que vous beuvez le sang de la terre*; il ajoûtoit, *que comme la ciguë est poison à l'homme, le vin est poison à la ciguë.*

SYENNESIS; DIOGENE; CLIDEMUS; THRASIAS; ALEXIAS.

ON pourroit joindre aux Médecins précedens, ceux qui ont été citez par Aristote & par Théophraste, & qui n'ont

n'ont pas été contez entre les plus anciens Médecins ; comme un (*a*) *Syennesis* de *Cypre*, & un *Diogene Apolloniate*, dont parle le premier, rapportant quelques petits fragmens de leurs écrits, par où il paroit qu'ils croyoient, avec (*b*) *Polybe*, que les veines tirent leur origine de la tête. Un *Clidemus* de *Platée*, cité par le dernier, & un *Thrasias* de *Mortine*, qui se vantoit d'avoir trouvé une drogue qui avoit une telle proprieté qu'elle faisoit mourir sans causer aucune douleur. Le même Thrasias avoit accoûtumé de dire qu'une même chose purgeoit l'un & ne purgeoit point l'autre, ce qu'il prouvoit par l'exemple d'un Berger qui mangeoit une poignée d'Ellebore sans qu'elle lui fit rien. Il ajoûtoit à ce Berger un de ses propres disciples nommé *Alexias*, & qui fut aussi un fameux Médecin ; un nommé *Eudeme* vendeur de médicamens, & un autre *Eudeme*, de Chio, qui tous n'étoient point émus par l'Ellebore.

a *Histor. animal. lib.* 3. *cap.* 2.
b V. *ci dessus*, *pag.* 163.

Fin de la premiére Partie.

